
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04051 8672

Ex Bibl. Dom.
AD S. PATRITIUM,
Quebec. C. SS. R.
Arm. No. 77.

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR





JOHN M. KELLY LIBRARY



Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

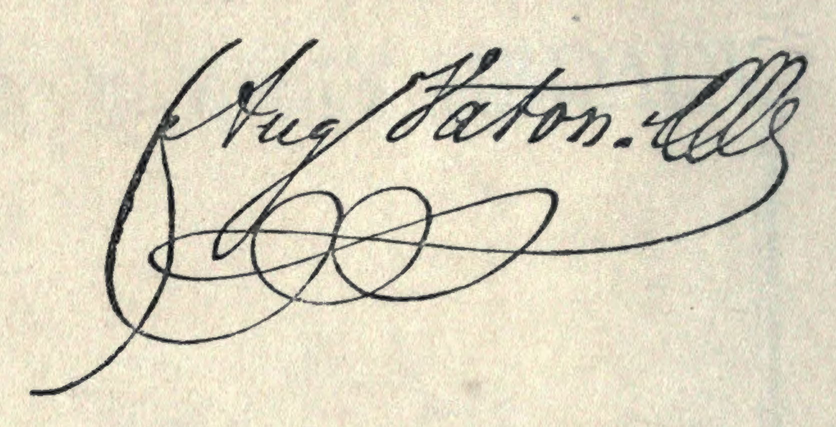
ÉTUDES PHILOSOPHIQUES

SUR

LE CHRISTIANISME.

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

Tout exemplaire de cet ouvrage, non revêtu de ma signature, sera réputé contrefait.



SE TROUVE ÉGALEMENT :

A PARIS	GAUME frères.
—	JACQUES LECOFFRE ET C[IE], libraires.
—	SAGNIER ET BRAY, libraires.
ANGERS	BARRSSÉ frères, imprimeurs-libraires.
—	LAÎNÉ frères, imprimeurs-libraires.
BESANÇON	TURBERGUE, libraire.
—	CORNU, libraire.
BORDEAUX....	LAFARGUE, imprimeur-libraire.
—	CHAUMAS, rue du Chapeau-Rouge.
—	DUCOT, libraire de l'archevêché, rue Poudriot, 6.
BOURGES......	MANCERON, imprimeur.
CAEN	CHENEL, libraire.
DIJON.........	HÉMÉRY, libraire.
LILLE.........	LEFORT, imprimeur-libraire.
LIMOGES......	LAFERRIÈRE, libraire.
LYON.........	BACHU fils, libraire.
—	PÉRISSE frères.
—	GIRARD ET JOSSERAND, libraires.
MARSEILLE....	CHAUFFARD, libraire.
METZ..........	PALLEZ ET ROUSSEAU, libraires.
MONTPELLIER.	SÉGUIN fils, libraire.
NANTES.......	MAZEAU, libraire.
NIMES	IS. VATON, libraire.
RENNES.......	VANNIER, libraire.
—	VERDIER, libraire.
ROUEN........	FLEURY fils aîné.
TOULOUSE	LÉOPOLD-CLUZON, libraire.
VANNES.......	LAFORGE, successeur de DE LA MARZELLE.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES

SUR

LE CHRISTIANISME,

PAR

AUGUSTE NICOLAS,

ANCIEN MAGISTRAT.

> Il n'est pas impossible qu'un seul homme ose entreprendre de prouver successivement que la Religion n'est point absurde, qu'elle est raisonnable, qu'elle est vraie. Celui qui écrit ceci a depuis longtemps conçu le projet de poser lui-même ces trois grandes vérités qui forment comme trois degrés, à l'aide desquels l'esprit peut s'élever jusqu'à la démonstration de la Religion du Christ. Si Dieu lui accorde d'accomplir cette œuvre, perpétuel objet de ses réflexions, but final de ses études, il pourra croire que sa tâche est remplie. Le président RIAMBOURG.

Neuvième édition,

REVUE AVEC SOIN ET AUGMENTÉE.

TOME QUATRIÈME.

Ex Bibl. Com. QUEBEC, C.SS.R. AD S. PATRITIUM
TRANSFERRED



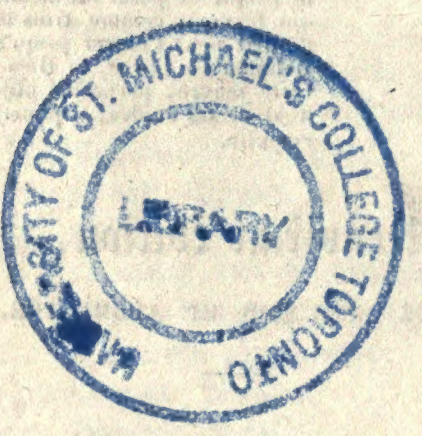
PARIS,

A LA LIBRAIRIE DE PIÉTÉ ET D'ÉDUCATION

D'AUGUSTE VATON, ÉDITEUR,

RUE DU BAC, N° 50.

1855.


OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

TROISIÈME PARTIE.

PREUVES EXTRINSÈQUES.

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/etudesphilosop04nico

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES

SUR

LE CHRISTIANISME.

TROISIÈME PARTIE.

PREUVES EXTRINSÈQUES.

CHAPITRE PREMIER.

PROLOGUE.

I. *Le Christianisme est la seule religion qui ait des preuves*, a dit Fontenelle.

Si nous déployons cette vérité, nous trouverons que non-seulement le Christianisme seul a des preuves, mais que ces preuves sont tout à la fois imposantes, nombreuses et diverses, de manière à frapper toutes sortes d'esprits et de caractères, à frapper un même esprit dans les différentes dispositions où il peut successivement se trouver, sans le laisser jamais dans un doute légitime; nous trouverons même qu'indépendamment des preuves fixes et générales faites pour les esprits de tous les lieux et de tous les temps, le Christianisme réserve pour chaque siècle et pour chaque

évolution de l'esprit humain des preuves toutes spéciales qui ne sont appréciées qu'au moment où elles deviennent nécessaires, et répondent d'une manière exacte et parallèle à la tendance des besoins, des idées et des situations de l'humanité. Tel, pour rappeler une de nos comparaisons, du haut d'un phare élevé et fixe au-dessus de la mobilité des mers, la lumière secourable tourne, et frappe de ses couleurs changeantes l'œil inquiet du matelot.

Quand on pénètre dans cette économie des preuves de la révélation chrétienne, on ne sait qu'admirer le plus, ou la condescendance de Dieu qui plie ainsi sa vérité à toutes les proportions de la raison humaine, ou la résistance de celle-ci qui fait encore la renchérie, et qui trouve de quoi douter, de quoi nier. Mais la possibilité de cette résistance elle-même est un ménagement de plus de cette divine économie qui saisit la raison sans la contraindre, et, tout en satisfaisant en elle une juste exigence, lui laisse néanmoins la liberté de son aveuglement, pour lui procurer le mérite de sa foi.

Un homme qui a flotté entre ces deux états pendant toute sa vie, Rousseau, exposait ainsi lui-même cette harmonieuse diversité des preuves de notre Religion :

« Les hommes ayant des têtes si diversement organi-
« sées, ne sauraient être affectés tous également des mê-
« mes arguments, surtout en matière de foi. L'un, par
« son tour d'esprit, n'est frappé que d'un genre de preu-
« ves; l'autre ne l'est que d'un genre tout différent. Tous
« peuvent bien quelquefois convenir des mêmes choses;
« mais il est très-rare qu'ils en conviennent par les mêmes
« raisons.

« Lors donc que Dieu donne aux hommes une révélation
« que tous sont obligés de croire, il faut qu'il l'établisse sur

« des preuves bonnes pour tous, et qui, par conséquent, « soient diverses comme les manières de voir de ceux qui « doivent les adopter.

« Sur ce raisonnement, qui me paraît juste et simple, « on a trouvé que Dieu avait donné à la mission de ses en-« voyés divers caractères qui rendaient cette mission re-« connaissable à tous les hommes, petits et grands, sages « et sots, savants et ignorants. Celui d'entre eux qui a le « cerveau flexible pour s'affecter à la fois de tous ces ca-« ractères est heureux sans doute : mais celui qui n'est « frappé que de quelques-uns n'est pas à plaindre, pourvu « qu'il en soit frappé suffisamment pour être persuadé.

« Le premier, le plus important, le plus certain de ces « caractères, se tire de la nature de la doctrine, c'est-à-dire « de son utilité, de sa beauté[1], de sa sainteté, de sa vérité, « de sa profondeur, et de toutes les autres qualités qui « peuvent annoncer aux hommes les instructions de la su-« prême sagesse et les préceptes de la suprême bonté. Ce « caractère est, comme je l'ai dit, le plus clair, le plus in-« faillible ; il porte en lui-même une preuve qui dispense « de toute autre : mais il est le moins facile à constater ; il « exige, pour être senti, de l'étude, de la réflexion, des « connaissances, des discussions qui ne conviennent « qu'aux hommes sages qui sont instruits et qui savent « raisonner.

« Le second caractère est dans celui des hommes choisis « de Dieu pour annoncer sa parole ; leur sainteté, leur « véracité, leur justice, leurs mœurs pures et sans tache,

[1] Je ne sais pourquoi l'on veut attribuer au progrès de la philosophie la belle morale de nos livres. Cette morale, tirée de l'Évangile, était chrétienne avant d'être philosophique. L'Évangile seul est toujours sûr, toujours vrai, toujours unique, et toujours semblable à lui-même.

(*Note de* Rousseau.)

« leurs vertus inaccessibles aux passions humaines, sont, « avec les qualités de l'entendement, la raison, l'esprit, le « savoir, la prudence, autant d'indices respectables dont « la réunion, quand rien ne s'y dément, forme une preuve « complète en leur faveur, et dit qu'ils sont plus que des « hommes. Ceci est le signe qui frappe de préférence les « gens bons et droits, qui voient la vérité partout où ils « voient la justice, et n'entendent la voix de Dieu que dans « la bouche de la vertu.

« Le troisième caractère des envoyés de Dieu est une « émanation de la puissance divine, qui peut interrompre « et changer le cours de la nature à la volonté de ceux qui « reçoivent cette émanation. Ce caractère est, sans con-« tredit, le plus brillant des trois, le plus frappant, le plus « prompt à sauter aux yeux; celui qui, se marquant par « un effet sensible, semble exiger le moins d'examen et de « discussion : par là ce caractère est aussi celui qui saisit « spécialement le peuple.

« Je m'arrête ici, sans rechercher si ce dénombrement « peut aller plus loin : c'est une discussion inutile à la nô-« tre, car il est clair que quand tous ces signes se trouvent « réunis, c'en est assez pour persuader tous les hommes, « les sages, les bons, et le peuple; tous, excepté les fous, « incapables de raison, et les méchants, qui ne veulent « être convaincus de rien[1]. »

Cet ordre dans lequel Rousseau classe les principaux genres de preuves du Christianisme nous paraît pouvoir être modifié de la manière suivante :

Le second caractère qu'il relève, celui qui résulte des effets de vertu et de raison que le Christianisme opère dans

[1] Comme il se traite !!! — *Troisième lettre de la Montagne*, p. 85, 86, 87, 88, 99; édit. de 1793.

ses vrais disciples, nous paraît devoir être considéré d'abord comme ne demandant aucune étude ni aucune recherche, et étant propre à affecter tous les *gens bons et droits* qui voient, comme dit Montaigne, *la marque spéciale de la vérité dans la vertu.* La sainteté du Christianisme, ce je ne sais quoi de surhumain qu'il imprime à tout ce qu'il touche, voilà, en effet, ce qui frappe le commun des esprits. Ce caractère est toujours permanent, toujours sensible ; et, pour peu qu'on en fasse soi-même l'expérience en pénétrant dans la pratique, on en reçoit des effets si subits, si marqués, si immédiats, que toute autre preuve devient inutile, parce que soi-même on se devient une preuve. C'est la preuve par sentiment et par effet qui donne de la divinité du Christianisme la persuasion la plus générale et la plus vulgaire. Voilà pour les simples de cœur, pour tous les hommes de bonne volonté sans distinction.

Maintenant, à une grande distance de ceux-ci, se trouvent les esprits spéculatifs ou philosophiques, dont l'intelligence aime à remonter aux principes, à saisir les rapports, à suivre les conséquences des choses. Pour ceux-là, la beauté du système chrétien, l'enchaînement et la fécondité de ses dogmes, la sublimité, la profondeur et la justesse de ses enseignements, et toutes ces qualités qui révèlent en lui, comme dit Jean-Jacques, *les instructions de la suprême sagesse et les préceptes de la suprême bonté*, composent (nous l'avons vu dans la partie de nos *Études* qui précède) un ordre de preuves qui les ravit d'admiration, et qui se tire de la substance même du Christianisme.

Enfin, entre les esprits philosophiques et les simples de cœur, il y a une multitude d'esprits qu'on pourrait appeler simplement raisonnables, lesquels sont tout disposés à croire sans scruter l'objet même de leur croyance, mais sur

de bonnes raisons de la divinité de son fondement. C'est pour ceux-là que s'ouvrent les preuves tirées des faits miraculeux qui entourent l'institution du Christianisme.

Mais ce qu'il faut bien remarquer, c'est que ces trois sortes de preuves ne doivent avoir rien d'exclusif entre elles. La tendance des idées, selon les individus et selon les époques, peut porter vers l'une plutôt que vers l'autre : néanmoins il faut les tenir toutes trois à la portée de l'esprit humain, de manière à ce que, selon sa faiblesse, l'une venant à lui échapper, il puisse se prendre aux autres; et puis, que d'ailleurs elles se font valoir réciproquement.

Le dernier ordre de preuve que nous venons de signaler, la preuve extérieure ou historique, ne saurait surtout être jamais abandonnée sans péril.

Les deux autres preuves, par sentiment et par spéculation, peuvent faiblir, parce que le cœur n'est pas toujours assez pur, ni la raison assez ferme, pour les saisir également. De plus, elles sont indéterminées, susceptibles d'exagération, de méprise, et trouvent dans les passions d'un côté, et dans les abstractions de l'autre, deux écueils où elles peuvent aller se dénaturer et se perdre. L'esprit d'erreur peut les imiter par de faux semblants de vérité et de vertu. Ce sont, en un mot, des preuves extrêmes, et les extrêmes ne sont jamais sans danger.

Pour se préserver de ce danger, il faut balancer ces deux ordres de preuves par la preuve historique, preuve positive, en dehors de nous, indépendante des accidents de notre nature, et que nous pouvons toujours interroger quand il nous plaît; preuve sensible à la raison, preuve décisive pour la foi. Le Christianisme a un immense intérêt à présenter toujours cette preuve, parce que seul il en est en possession; seul il peut invoquer des faits surnaturels, qui

sont comme les titres de sa divine origine. Il doit les conserver à jamais, et jusqu'au dernier jour il les produira avec une entière confiance ; car ils constituent une véritable démonstration qui force au silence ceux mêmes qui ne veulent pas y ranger leur conviction, et contre laquelle viendront toujours se briser les vains efforts de l'incrédulité.

Cette preuve a reçu surtout une consécration nouvelle des assauts qui lui ont été livrés par la philosophie du dix-huitième siècle. On vit alors des hommes de génie marcher, avec toutes les forces de l'esprit et de l'opinion coalisées, contre ce fondement de notre foi, et quelques apologistes sans éclat seuls pour le défendre. Que résulta-t-il de cette grande lutte? Aujourd'hui que les esprits sont refroidis, et que le temps est venu démêler la réalité des apparences, nous pouvons le dire, c'est que les chrétiens, malgré l'immense disproportion des moyens, forcèrent les philosophes à quelque chose de pis que le silence : à la raillerie, au sophisme, au mensonge, à l'injure, à la violence ; et que de tant d'épigrammes, de pamphlets, de satires, de déclamations, d'esprit si l'on veut et d'éloquence, il n'est pas resté une seule raison, un seul argument contre la démonstration évangélique, qui, au contraire, s'est accrue de tout le progrès fait depuis lors par l'esprit humain dans les sciences, et, dans les belles apologies du vénérable évêque d'Hermopolis et de M. de Chateaubriand, a reparu comme l'astre du jour au sortir de la tempête.

C'est cette démonstration invincible qu'il importe de replacer sous les yeux, et par laquelle nous devons sceller toutes nos études.

II. Ce serait s'abuser soi-même que de méconnaître son

importance et de désespérer de son effet, parce qu'elle ne se présente pas avec le piquant de la nouveauté, et qu'elle peut paraître surannée. La Vérité ne l'est jamais, et surtout la vérité dans ce qu'elle a de plus décisif sur nos destinées. Son intérêt est toujours présent, parce qu'il se confond avec notre propre intérêt. Parler d'elle, c'est parler de soi. C'est ce qui fait que la vérité chrétienne est incessamment en cause, et sera toujours la question du jour. Elle ne souffre pas le repos, si ce n'est dans son sein. Quand on n'y est pas, on ne peut être que dans un doute inquiétant qui provoque l'examen et suscite la curiosité. — Qu'est-ce que ce personnage qu'on appelle Jésus-Christ? Les Livres saints sont-ils authentiques? leurs récits sont-ils vrais? Y a-t-il eu réellement des prophéties, et ces prophéties ont-elles reçu un exact accomplissement? Les miracles qu'on dit avoir entouré le berceau du Christianisme sont-ils certains? Comment expliquer la propagation rapide de cette Religion, et sa prédominance civilisatrice jusqu'à nos jours, etc.? — Voilà des questions qui ne seront jamais surannées, parce que, de deux choses l'une, ou bien on a embrassé déjà leur affirmative, et alors on aime à s'y confirmer, à y confirmer les autres, et à en déduire les conséquences pratiques qui importent à un si haut degré à notre devoir et à notre bonheur ; ou bien on n'en est pas encore là, et alors on est dans une fluctuation pénible qui appelle une solution. La négative seule, décidément adoptée, pourrait procurer le repos de l'indifférence absolue ; mais il n'est pas donné même aux plus forts esprits de s'y fixer, et les plus grands incrédules qui l'ont tenté n'ont pu que donner au monde le spectacle des plus étranges contradictions.

Et puis, qu'on fasse attention à une chose : bien que la

démonstration évangélique ait été souvent présentée, ou plutôt parce qu'elle l'a été souvent, il est arrivé à plusieurs de n'y prêter qu'une attention indirecte ou fugitive, et cependant suffisante pour faire illusion sur le jugement, comme ces beautés classiques qu'on a apprises d'abord par devoir et par routine, et qu'on s'est condamné à ignorer toujours ou à n'entrevoir qu'imparfaitement, précisément parce qu'on les sait par cœur. Il en est pour les vérités de morale et de Religion comme pour les vérités de goût : malheur à qui elles ont été proposées à contre-temps, et qui en a trop entendu parler avant d'être capable de s'en entretenir lui-même! il ne les saura jamais. Il ne lui reste qu'une ressource, c'est de les oublier pour les réapprendre. Malheureusement ou heureusement, en Religion nous en sommes un peu venus tous là; et je ne doute pas que tel qui se croit suffisamment informé des preuves évangéliques, sur la foi de ce qu'il en a appris ou entendu dire à l'âge où il était intéressé à les combattre ou du moins à ne pas les apprécier, recevra de leur révision attentive une impression inattendue de vérité qui le convaincra.

Il y a une heure, un point de maturité dans la vie pour chaque chose, et il arrive souvent que les vérités les plus claires ne se lèvent sur l'horizon de notre entendement que fort tard; on s'étonne de ne les avoir pas saisies plus tôt, d'avoir passé si souvent à côté d'elles sans les remarquer, de les avoir regardées sans les voir, de les avoir combattues même sans les connaître, comme de ces tableaux à reflets dont on ne découvre pleinement le dessin que dans un certain jour véritable, entre mille qui sont faux, et dont la juste rencontre tient à un degré plus haut ou plus bas, plus près ou plus loin, et est souvent l'effet du hasard. C'est ainsi que la pleine vue de certaines vérités, et surtout des

vérités morales et religieuses, qu'on peut appeler des vérités *à reflet*, parce que, à la différence des vérités géométriques, elles engendrent mille conséquences plus ou moins contraires à nos penchants, dépend souvent de tel degré de moralité, de telle disposition d'éloignement ou de retour à la vertu, de telle situation de l'esprit ou du cœur, de telle circonstance de fortune ou de relation, variables à chaque instant ou du moins à chaque période de la vie, et qui nécessitent, de la part de tout homme qui veut être de bonne foi avec lui-même, une sérieuse révision des grandes vérités de ses destinées. C'est ce qui fait que du plus grand incrédule au plus grand saint il n'y a souvent qu'un pas; moins que cela même : il ne s'agit plus quelquefois pour lui que de lever les yeux sur la vérité. Il est en face d'elle, qu'il regarde! et le voilà converti. Mais il ne regarde pas, parce que, dit-il, il a déjà regardé, et n'a pas été touché de sa lumière. Et peut-être n'a-t-il, en effet, jamais regardé de ses propres yeux; et s'il l'a fait, peut-être y a-t-il dix ans, quinze ans, trente ans de cela, c'est-à-dire, à un âge et dans une situation où il était aussi différent de ce qu'il est aujourd'hui, qu'il peut l'être aujourd'hui d'un autre que lui-même, ne songeant pas que si la vérité n'a pas bougé de place, il a, lui, voyagé autour d'elle à un point qui changerait du tout au tout la portée et le résultat de son jugement à son égard. C'est sur un préjugé de jeunesse, d'enfance quelquefois, qu'on joue toutes les résolutions de son âge mûr, toutes les sécurités de sa vieillesse, tous les intérêts de son éternité! Quelle folie!!! En vérité, il y a de quoi s'étonner de pitié en voyant de quelles frêles illusions se composent et s'entretiennent quelquefois nos plus graves jugements! Et on vit en paix comme cela, et on meurt! On meurt dans un état dont on aurait terreur

soi-même, et dont on aurait hâte de sortir si on s'en apercevait; on le soupçonne quelquefois, et on s'en va avec ce soupçon!!! « En vérité, comme dit Pascal, il est glorieux « à la Religion d'avoir pour ennemis des hommes si dé-« raisonnables. »

Ces considérations nous paraissent devoir réveiller vivement l'attention, au moment où nous allons présenter le tableau des preuves les plus directes de la divinité du Christianisme, et faire cet examen dont nous venons de montrer l'opportunité.

III. Une considération philosophique, tirée de l'économie générale de nos *Études*, vient donner à cette dernière partie une efficacité toute spéciale et un caractère de nouveauté.

Plus on réfléchit sur les dispositions de l'esprit humain à l'égard de la Religion, plus on admire à combien peu de chose tient souvent l'illusion de l'incrédulité, et par quels jeux de lumière, pour ainsi parler, Dieu a permis que l'aveuglement pût se faire dans les esprits vains, qui ne mettent pas à la recherche de la vérité tout l'empressement dont elle est digne, et méritent l'erreur qu'ils convoitent.

Nous nous sommes demandé souvent comment des preuves aussi irréfragables que celles qui sont tirées des faits évangéliques, des preuves telles qu'après tout on n'y a rien objecté de sérieux et de réel depuis dix-huit cents ans qu'elles sont exposées à la contradiction, contre lesquelles Voltaire n'a pu être que bouffon, Rousseau que sophiste; qui ont forcé au silence ou à de vains faux-fuyants tous ceux qui ont voulu les renverser, et les ont vus même souvent, par la plus étrange contradiction, tomber à genoux devant cette même vérité qu'ils blasphémaient; —

nous nous sommes demandé, dis-je, comment de telles preuves ne faisaient pas une impression également souveraine sur tous les esprits, et comment, toujours victorieuses, elles n'étaient pas toujours convaincantes?

La solution de ce problème nous a paru venir de deux causes : l'une qui tient à une disposition morale, l'autre à une disposition rationnelle de l'esprit humain. Erskine les a indiquées çà et là dans ses écrits sur le Christianisme. Nous allons les préciser.

Et d'abord, pour ce qui tient à la disposition morale, c'est une erreur dont on ne se défend pas assez, que de penser que la croyance des faits est toujours indépendante de la volonté ou de l'état moral de notre esprit, et que cette croyance dès lors n'est susceptible ni de louange ni de blâme. Combien disent, « Les preuves de la Religion ne font pas sur moi une impression convaincante; cela ne dépend pas de moi; on ne peut se donner la foi, etc. » : et ils s'endorment sur cet oreiller! Si ce langage était juste, il y aurait, certes, bien lieu de s'étonner que ces mêmes preuves, qui déterminent la foi de l'un, ne fassent aucune impression sur l'autre, alors que l'un et l'autre ont souvent la même portée de jugement, et se trouvent d'accord sur tout autre sujet d'examen. Comment deux hommes auront-ils généralement la même manière de voir sur toutes choses ordinaires, et cesseront-ils soudainement de s'entendre quand ils en viendront à juger les preuves de la Religion? comment ce dissentiment aussi profond sur un seul point, comme si l'un des deux eût tout à coup perdu le jugement? Chose d'autant plus singulière que ce point de dissentiment consiste souvent dans ce qu'il y a de moins vague, de plus précis, de plus déterminé de sa nature : *un fait :* les prophéties par exemple, les miracles, etc... D'où cela vient-

il?.. Cela vient de ce que, toutes les fois qu'un fait se trouve lié d'une manière intime avec un principe général, notre façon de considérer ce fait doit être affectée nécessairement par le point de vue sous lequel nous considérons le principe. C'est ainsi, et uniquement ainsi, qu'on peut se rendre compte de la diversité extraordinaire des croyances humaines en ce qui concerne les *faits politiques*, comme par exemple les complots et conspirations contre le gouvernement, et les différents caractères des hommes politiques qui ont occupé de hautes situations. A l'égard de la plupart des faits moraux, cette diversité de situation n'est pas moins remarquable. Quelques personnes paraissent presque incapables de croire aux grands exemples de générosité et de désintéressement. Néron pouvait-il admettre avec confiance une histoire comme celle de Codrus? Un libertin ne croit pas à la vertu des femmes, un esprit fort ne croit pas à la vertu des prêtres, etc. Nous pouvons ainsi, dans nombre de cas, prédire avec quelque confiance la manière dont le récit de certains faits sera accueilli par telles ou telles personnes. La persuasion d'admission ou le rejet de ces faits peut être quelquefois involontaire dans le premier moment, c'est-à-dire, se trouver la conséquence inévitable d'un caractère moral déjà bien arrêté; mais alors ce caractère provient antérieurement d'une série d'actions volontaires qui le rend moralement responsable d'une persuasion qui au moment même ne dépend plus de lui; et nous ne croyons pas être injuste en attachant le blâme ou l'éloge moral à cette simple persuasion.

Il en est ainsi de la diversité des jugements sur les faits évangéliques. Ces faits étant étroitement liés avec des principes moraux d'une haute importance, il est naturel de supposer que la manière dont ils seront reçus et la croyance

dont ils seront l'objet doivent se ressentir beaucoup du degré d'estime dans lequel on tiendra les principes eux-mêmes. Ceux qui admettent les principes se trouveront disposés à admettre les faits, ceux qui repoussent les principes seront aussi naturellement enclins à l'incrédulité des faits; et comme cette appréciation intime des principes moraux est une partie de notre caractère bon ou mauvais, la disposition à la foi ou à l'incrédulité qui en résulte devient un fait libre, susceptible de censure et de blâme, et autorise vraiment à dire que la foi est une vertu, et l'incrédulité un crime. De là cette parole de l'Évangile : « Quiconque croit au Fils n'est point condamné; mais quiconque n'y croit pas est condamné déjà. » — Et comment? « — C'est que la lumière est venue dans le monde, mais « que les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, « parce que leurs actes étaient mauvais... Tel est le motif « de la condamnation[1]. »

Plusieurs ne s'aperçoivent pas de ce motif, qui vicie leur incrédulité en apparence involontaire, parce qu'ils accom-

[1] Jean, III, 18, 19. — « La volonté, dit très-bien Pascal, est un des « principaux organes de la créance; non qu'elle forme la créance, mais parce « que les choses paraissent vraies ou fausses, selon la face par où on les regarde. La volonté, qui se plaît à l'une plus qu'à l'autre, détourne l'esprit « de considérer les qualités de celle qu'elle n'aime pas; et ainsi l'esprit, « marchant d'une pièce avec la volonté, s'arrête à regarder la face qu'elle « aime; et, en jugeant par ce qu'il y voit, il règle insensiblement sa créance « suivant l'inclination de sa volonté. » — « C'est ce qui fait, dit Leibniz, « qu'une âme a tant de moyens de résister à la vérité qu'elle connaît, et « qu'il y a un si grand trajet de l'esprit au cœur. » (*Théodicée*, tom. II, p. 80). — Et c'est ce qui fait aussi que l'homme peut être justement puni pour n'avoir pas cru, ou pour avoir vécu dans de fausses croyances. Écoutez un des patriarches de la philosophie moderne : « On rendra compte un jour « à Dieu de tout ce qu'on aura fait, en conséquence des erreurs qu'on aura « prises pour les dogmes véritables; et malheur, dans cette terrible journée, « à ceux qui se seront aveuglés volontairement! » (*Œuvres de Bayle*, t. II, p. 226).

plissent les communs devoirs de la loi naturelle. Mais deux observations peuvent leur être adressées : — la première, c'est qu'ils n'ont pas toujours rempli ces devoirs, et qu'il leur est resté de leurs anciens déréglements, auxquels l'âge, la position, les convenances seules quelquefois ont mis fin, une indisposition latente aux principes mêmes d'où ces devoirs découlent; — la seconde, c'est qu'au delà de ces communs devoirs de la loi naturelle, l'Évangile, qui est la loi naturelle perfectionnée, appelle à bien d'autres devoirs auxquels la nature et l'orgueil résistent; et c'est cette secrète résistance à une lumière plus pure, plus accusatrice, plus obligatoire, qui est la racine de leur incrédulité, et qui l'incrimine : « Ils préfèrent les ténèbres *naturelles* à la lu« mière *surnaturelle*, parce que, *relativement à celle-ci*, « leurs actes sont encore mauvais. Et c'est là le motif de « leur condamnation. »

Je sais que, s'emparant des principes mêmes que nous avons posés, on pourra nous dire que nous aussi nous suivons la pente de nos préventions en croyant aux faits évangéliques; et que notre croyance, étant moins tirée de la certitude de ces faits en eux-mêmes que de l'influence morale sous laquelle nous les jugeons, n'a pas le caractère de *rationalité* qui doit en être le seul fondement.

A cela il est aisé de répondre que la certitude de ces faits en elle-même est indépendante de cette influence; que nous sommes prêt à déduire les motifs de cette certitude; et qu'il y a cette extrême différence entre nous et les incrédules, que ceux-ci ne sont pas en état de donner les raisons motivées de leur incrédulité. Ils n'objectent rien de sérieux à l'exposition des preuves historiques du Christianisme; seulement ils ne sont pas convaincus. Ils ne nient même pas, ils doutent; tandis que nous affirmons sur preuves.

Qu'on le remarque bien : autre chose est la *certitude* d'un fait, autre chose est la *conviction* de ce fait. La certitude d'un fait existe lorsqu'on peut donner des raisons telles de son existence qu'on ne peut pas les détruire par des raisons plus fortes, et qu'appliquées à tout autre fait analogue, elles entraîneraient sans difficulté son admission. Ainsi, si les faits de la vie de Jésus-Christ s'appuient sur des raisons historiques aussi fortes que celles des faits de la vie de Socrate ou de César, il y aura *certitude* de ces faits; et cette certitude ne dépendra nullement de la disposition du caractère moral de chacun de nous, elle aura ses règles, elle existera en elle-même et en dehors de nous; tandis que la *conviction* peut ne pas exister, en dépit même de cette certitude, et cela par les raisonnements que nous avons faits ci-dessus. On n'aura rien à dire logiquement, on sera vaincu, et on ne sera pas convaincu. Il n'y a rien de plus aveugle, de plus frivole, et de plus fantasque, que la simple conviction; rien surtout de plus multiple : chacun a sa conviction : c'est une manière de sentir aveugle, qui tient de l'humeur, des passions, et de tous les accidents internes ou externes de la vie individuelle. Aussi dit-on tous les jours que les convictions ne se discutent pas; ce qu'on ne peut pas dire de la certitude, qui est essentiellement du domaine de la discussion. La *conviction*, pour être avouable, pour être justifiée, doit donc être raisonnable, motivée, fondée sur la *certitude*.

Or, je le répète, il y a cette extrême différence entre la foi chrétienne et l'incrédulité, que s'il est vrai que l'une et l'autre s'inspirent de principes moraux opposés, cependant la conviction chrétienne porte en définitive sur une *certitude* historique, et peut rendre compte d'elle-même; tandis que l'incrédulité est essentiellement négative de toute certi-

tude, se borne à une pure conviction, ou plutôt à un défaut de conviction. Aussi rien de plus flottant, de moins lié, de plus contradictoire en soi que l'incrédulité.

A ne considérer même que l'influence morale sous laquelle se forme la foi chrétienne ou l'incrédulité, la première serait dans de bien meilleures conditions de vérité, précisément parce qu'elle est dans de meilleures conditions de vertu. Mais, en outre, la certitude qui résulte pour elle des diverses preuves de la divinité du Christianisme vient l'élever à un acte de raison, de jugement, de plein exercice de toutes les facultés par lesquelles nous percevons le vrai. L'incrédulité, au contraire, obéissant d'un côté à une influence morale suspecte d'erreur parce qu'elle n'est pas relativement pure, n'ayant, d'un autre côté, pour elle aucun élément de certitude à objecter à la certitude de la foi, se trouve nécessairement comme en suspens et en opposition avec toutes les garanties de la vérité. Elle pèche par ses deux termes : le caractère moral et la certitude logique. Aussi, chose bien remarquable, et qui prouve bien l'harmonie qu'il y a entre ces deux termes, le rétablissement de l'un opère celui de l'autre : l'acquiescement rationnel à la certitude évangélique entraîne la réforme du caractère moral, et la réforme du caractère moral suffit souvent pour faire reconnaître la certitude évangélique, et rétablir ainsi entre les éléments de la *conviction* et les éléments de la *certitude* cette harmonie parfaite d'où résulte ce qu'il y a de plus fort dans le cœur de l'homme, parce qu'il participe de toutes les puissances de son âme : LA FOI.

Voilà ce que nous avions à dire pour expliquer la résistance de l'incrédulité à la certitude évangélique par l'une de ses causes : la *disposition morale*.

Le remède à cette cause est dans ce mot de Jean-Jacques,

applicable au Christianisme comme au déisme : « Mon fils, « tenez votre âme en état de désirer toujours qu'il y ait un « DIEU, et vous n'en douterez jamais[1]. » Tenez votre âme en état de désirer toujours que l'Évangile soit vrai, que son auteur soit Dieu, et vous n'en douterez jamais.

Il est cependant une seconde cause de la résistance de certains esprits à la démonstration évangélique, et qui tient, comme nous l'avons dit, à *une disposition rationnelle.*

Il existe dans notre nature un principe qui repousse la preuve elle-même d'un fait et sa démonstration, lorsque les conséquences qu'il renferme paraissent aboutir à l'impossible ou à l'absurde. Les preuves extérieures, considérées avec attention, sont assez fortes pour convaincre un homme de la vérité d'un fait quelconque, pourvu qu'il n'ait pas d'avance rejeté ce fait en lui-même au delà de la portée des preuves, en le déclarant impossible. Cette idée d'impossibilité forme en lui comme une fin de non-recevoir préjudicielle de sens commun, contre laquelle viennent mourir souvent tous les traits de l'évidence extrinsèque. On conçoit tout ce que cette disposition porte en elle de dangereux, et à quels effets d'ignorance et d'erreur elle ouvrirait la porte en toute science, si on y avait égard absolument. Il suffit de faire remarquer que dans les sciences naturelles elles-mêmes il y a beaucoup de propositions ou de phénomènes qui paraissent contradictoires ou impossibles avant et même quelquefois après la démonstration de leur certitude. En matière religieuse surtout il serait absurde de s'y arrêter, parce que cette matière est mystérieuse de sa nature, et ne peut jamais satisfaire entièrement notre compréhension. Et comme l'esprit humain est naturellement porté à qualifier d'impossible ce qui lui est incompréhen-

[1] *Émile*, liv. IV, p. 53, édit. de 1793.

sible, la véritable Religion ne pourrait jamais avoir aucun genre de preuve, si les preuves extrinsèques de sa divinité pouvaient être écartées par cette prétendue raison d'impossibilité de sa vérité intrinsèque. Cependant, je le répète, telle est la grande cause secrète qui paralyse l'effet de la démonstration évangélique sur beaucoup d'esprits déistes. Ils ne veulent pas dire absolument qu'il est impossible d'accorder avec la raison que Dieu ait voulu, dans une circonstance quelconque, manifester son action immédiate; car ce serait contredire la vérité qu'ils reconnaissent eux-mêmes à l'égard de la création du monde. Ils ne peuvent pas dire même que les faits évangéliques, d'où résulte cette action immédiate, sont faux; ils n'ont rien à objecter du moins aux preuves que nous en rapportons : mais ils entendent seulement que, vu l'objet et la structure intrinsèque du Christianisme, il est déraisonnable de supposer qu'il puisse être l'objet d'une intervention directe du Ciel[1].

Or, bien que ce préjugé ne soit pas légitime en soi,

[1] Le savant abbé de Gourcy exposait très-bien ce travers de l'incrédulité de son temps, semblable en ce point, comme en tous les autres, à l'incrédulité des premiers siècles du Christianisme. « Fidèles imitateurs de *Celse*, « disait-il, les incrédules ont suivi constamment la route qu'il leur avait « tracée, et n'ont jamais voulu entrer dans la véritable, qu'*Origène* leur « montrait il y a tant de siècles. Les faits incontestables, selon toutes les « règles de la certitude historique, qui démontrent évidemment la divinité « de Jésus-Christ et de sa Religion, ils n'ont garde de les discuter, parce « qu'ils ne peuvent les combattre : ils ne peuvent pas davantage affaiblir « les inductions victorieuses que nous en tirons, ils ne cherchent qu'à les « écarter. Il ne s'agit pas, disent-ils, d'examiner s'ils sont arrivés ou non; « mais si la doctrine, si les mystères qu'ils établissent, sont dignes de Dieu « et conformes à la raison... Ainsi, par un travers étrange que l'intérêt seul « d'une cause désespérée peut leur suggérer, ils s'obstinent à rendre la raison « juge de ce qui est manifestement au-dessus de la raison, et ils ne veulent « pas s'en servir pour vérifier des faits certains et décisifs, qui sont seuls « à la portée de la raison. » (*Anciens apologistes de la Religion chrétienne*, t. II, p. 271, note.)

comme nous l'avons montré, nous pensons toutefois que les apologistes chrétiens ne l'ont pas assez ménagé, et que, sans prétendre réduire la substance mystérieuse du Christianisme aux proportions de la raison humaine, ce qui serait contradictoire, on a trop négligé de faire voir que le Christianisme, considéré en lui-même, n'était ni absurde ni déraisonnable. On s'est fié trop exclusivement à son évidence extrinsèque; on a trop voulu prouver, et on n'a pas assez cherché à persuader; on a trop isolé enfin les preuves intrinsèques des preuves extrinsèques. Ceci nous explique en grande partie l'incrédulité; car les esprits forts, en général, ne connaissent pas la substance du Christianisme, et ils négligent ainsi le point essentiel sur lequel Dieu lui-même a fondé son admissibilité, et par lequel il nous a invités à la croyance.

Il est vrai, ainsi que nous l'avons fait observer ailleurs, que les esprits n'avaient peut-être jamais été jusqu'ici dans une disposition favorable à cette étude intrinsèque. Dans les siècles de foi il était trop tôt, et ce n'eût peut-être pas été sans danger qu'on eût fait un appel prématuré à l'examen philosophique des dogmes qu'on connaissait déjà par l'instruction traditionnelle, et surtout par la fréquentation. Dans le siècle d'incrédulité qui succéda tout à coup avec violence, il était trop tard; et la fureur des préjugés philosophiques ne visant qu'à détruire tout, et qu'à se jouer avec une légèreté sacrilége des vérités divines, ce qu'on avait de mieux à faire c'était de fermer celles-ci dans le sanctuaire, et de les défendre au dehors. Aujourd'hui seulement qu'une réaction religieuse est venue mettre, si ce n'est de la foi, au moins de la bonne foi, dans les esprits; qu'on veut croire, si on ne croit pas; qu'enfin à toute l'ignorance des temps naïfs on joint toute l'exigence philosophique des

temps avancés; aujourd'hui, dis-je, cette étude intrinsèque est devenue possible, et les preuves extrinsèques dès lors en reçoivent une force toute nouvelle.

Celles-ci suffisent, il est vrai, à la démonstration de cette vérité que Dieu a parlé, par l'autorité des faits surnaturels dont se trouve accompagnée sa parole; mais, quelque concluante que soit cette preuve, elle ne peut produire tout son effet tant qu'il reste dans les esprits quelque chose de ce préjugé, que la doctrine chrétienne, objet de cette divine parole, répugne à la raison. Faire voir que cette doctrine ne répugne pas à la raison, c'est donc ôter l'obstacle qui troublait la vue libre des preuves extrinsèques; c'est préparer à les croire. Montrer d'abord que le Christianisme n'est pas absurde, qu'il est raisonnable, qu'il brille même d'une vraisemblance toute divine; c'est mettre sur le chemin de croire qu'il est réellement divin, et prédisposer aux preuves souveraines de ce dernier point. C'est ce que nous avons fait dans la seconde partie de nos *Études*, qui forme ainsi la *préparation évangélique* par rapport à la dernière partie, qui en sera la *démonstration*.

Toute mystérieuse qu'elle reste dans son fond, la doctrine chrétienne soutient elle-même sa divinité aux yeux de la raison; nous l'avons vu dans le long travail que nous avons fait sur elle. Au sortir de ce travail, et tout pénétrés encore de l'admiration qu'il a soulevée en nous, comment répugnerions-nous à admettre la preuve que cette doctrine vient réellement du Ciel?

CELA DOIT ÊTRE : tel est le résultat de ce qui précède.

CELA EST : tel sera le résultat de ce qui suit.

Nous avons déjà préparé ce résultat dans la partie préliminaire, par nos Études sur *l'inspiration de Moïse, — la nature humaine, — l'institution des sacrifices, — l'attente universelle du Libérateur, — les circonstances de la venue et du règne de Jésus-Christ.* — Et ces Études préliminaires toutes seules ont pu nous autoriser à conclure dès lors la divinité du Christianisme.

Maintenant, — et après nous être dépouillé de toute fausse et étroite prévention contre le Christianisme en l'étudiant dans sa substance, — nous allons revenir à cet ordre de preuves par les faits que nous avons touchés en commençant. Seulement, au lieu que, dans la première partie, c'étaient des faits préliminaires, universels et généraux, ce seront des faits immédiats, particuliers et spéciaux.

L'étude intrinsèque du Christianisme, qui, dans notre intention, a dû être la partie principale et comme l'âme de l'ouvrage, se trouvera ainsi enveloppée comme dans un corps de preuves sensibles. Cette âme et ce corps réagiront réciproquement l'un sur l'autre, de manière à satisfaire à la fois toutes les exigences de notre esprit, à le saisir de partout, et ne lui laisser aucun motif sérieux de résistance à une vérité aussi largement, aussi diversement, aussi complétement établie.

La partie de cette vaste démonstration qui nous reste à présenter est la moins neuve; elle a été si souvent et si avantageusement traitée, que nous aurions pu renvoyer nos lecteurs aux excellents ouvrages d'Abbadie, de Houteville, de Duguet, de Bergier, de M. Frayssinous, et de M. Duvoisin. Mais nous avons jugé devoir la traiter nous-même de nouveau, pour la raccorder avec l'ensemble de nos Études et avec les dispositions actuelles des esprits, moins contentieux et plus accessibles à des raisons de sens commun et

d'évidence naturelle. Nous n'aurons pas besoin, dès lors, de nous enfoncer trop avant dans les critiques et les arguments de détail; il nous suffira de présenter le sommaire de chaque chose : le reste suivra de soi, et pourra d'ailleurs se trouver dans les savantes apologies que nous avons indiquées.

CHAPITRE II.

LA PERSONNE DE JÉSUS-CHRIST.

I. « Du point de vue même de la philosophie, le Christianisme n'est pas une pure conception de l'intelligence, « il est autre chose encore, il est un fait, *et le plus grand* « *de tous;* et ce fait a pour centre *la personne du Christ,* « le Christ, *tel que l'Évangile nous l'a représenté* [1]. »

C'est à ce fait positif qu'une grande intelligence, lassée de ses écarts dans les régions du doute, venait se reprendre pour retourner à la vérité et à son repos.

Qu'on dogmatise ou qu'on philosophe tant qu'on voudra; après tout, voici un fait dont il serait absurde de nier l'existence, dont il serait ridicule de dissimuler l'immensité; un fait sur lequel il faut forcément se faire une opinion et prendre parti.

Sur cette terre qui nous porte, parmi tous les hommes qui y ont passé, qui y ont laissé leurs traces, il en est Un qui a paru, qui a parlé, qui a agi; qui a été vu, entendu, touché : le lieu, l'époque, la durée de son existence, les faits principaux qui la distinguent, tout cela est certain, précis, positif, comme le fait que nous avons actuellement sous les yeux. Douter de l'existence et des principaux faits de Socrate serait folie; eh bien! *les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de* JÉSUS-CHRIST [2].

Socrate, Alexandre, César, Charlemagne, etc., tous

[1] Schelling, *Discours d'ouverture;* Berlin. — *Rev. indép.,* 1er mai 1842.

[2] J.-J. Rousseau, *Émile*, liv. IV.

ceux enfin dont l'existence est le mieux attestée par l'action qu'ils ont imprimée au monde, tous ces grands hommes sont tombés dans le domaine de l'histoire depuis longtemps; après tout, ils ont vécu leur vie, ils ont cédé la scène des événements à d'autres qui l'ont cédée à leur tour, et c'est beaucoup si un ami ou un disciple fidèle s'est inquiété d'eux pendant une seule génération. La haine même n'a pas eu de prise sur leur mémoire, et la froide postérité a consacré le néant absolu où est tombée leur existence sur cette terre, par l'impartialité même de ses jugements. Ne remontons pas si haut : les hommes mêmes que nous avons vus, et parmi eux il en est un bien propre à servir de sujet à notre réflexion, et qui se l'était appliquée à lui-même : Napoléon! quel bruit n'a-t-il pas fait? quels espaces n'a-t-il pas remplis? quels événements que ceux dont il a été l'acteur! Jamais existence fut-elle plus vaste, plus agitée, plus gigantesque? Nous l'avons vu : eh bien! combien d'entre nous peuvent maintenant dire de lui :

Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus?

Qui s'en émeut en ce moment? Il est rentré pour jamais dans son néant, et les marbres dont on recouvre ses restes sont moins froids que les esprits ne le deviennent à son égard.

La personne de Jésus-Christ a pour elle une bien autre certitude, une bien autre destinée, une certitude et une destinée unique entre toutes. Depuis dix-huit cents ans qu'il a paru sur cette terre, on peut dire qu'il n'a pas encore disparu; il occupe encore la scène, il est toujours *devant le siècle*. Des millions d'hommes mourraient pour lui, à l'heure qu'il est; d'autres conspirent contre lui. De tous côtés on s'agite, soit pour l'attaquer, soit pour le dé-

fendre, soit pour l'invoquer ; et, au fond, il est le sujet capital de toutes les discussions, de toutes les résolutions, de toutes les affections sympathiques ou antipathiques de l'humanité. L'histoire n'a pas pu s'en emparer ; la postérité n'est pas encore venue pour lui ; et il ne se pourrait trouver en ce moment une main assez froide pour tracer ce qu'on appelle son *portrait*. Aux Évangélistes seuls a été réservé le prodige de cette sublime impartialité.

Nous sommes les fils des Croisés, et nous ne reculerons pas devant les fils de Voltaire! disait naguère la voix animée d'un noble pair, du haut de la première tribune du monde ; et ces paroles ont été accueillies par tous les organes de l'opinion en France et en Europe, comme le *manifeste* de la lutte qui est au fond de tous les esprits, et dont le sujet est Jésus-Christ. Et cette lutte n'est pas la *renaissance* factice d'un état ancien, mais la continuation non interrompue de celle qui éclata autour de Jésus-Christ lui-même, qui amena son supplice, qui lui faisait dire, parlant à ses disciples : *Confidite, ego vici mundum!* et qui n'a pas cessé jusqu'à nos jours. — *Voltaire!* les *Croisés!* l'anachronisme qui résulte du rapprochement de ces deux noms exprime toute l'impuissance du temps sur la personne de Jésus-Christ, et la permanence de son action à travers la vicissitude des âges.

Anéantissez tous les monuments historiques, et c'en est fait de la certitude des actes de la vie de César, on pourrait presque dire de Napoléon ; tandis que la certitude de la vie de Jésus-Christ survivrait encore, parce qu'elle subsiste dans un fait toujours actuel et vivant, et ce fait c'est le Christianisme. — Le Christianisme (et je n'entends pas seulement par là la doctrine, mais la société chrétienne) existe ; il existe, non dans un endroit obscur, mais en tout lieu :

en France, en Europe, au delà des mers, par tout le monde. Il existe, non à la surface, mais dans le cœur des choses; il est l'âme de la civilisation, des mœurs, des lois, des coutumes, des institutions : nous sommes tous, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, son expression, son produit, et il nous engendre tous les jours à des idées, à des développements nouveaux, dont il est le principe et le mobile. Le nier, c'est nous nier. Eh bien! ce fait, le plus immense et le plus enraciné de tous les faits, dont tous les autres ne sont que des accidents, ce fait a pour centre et pour point de départ la personne du Christ, le Christ seul. La vie et les exemples de Jésus-Christ, voilà l'archétype du Christianisme, il est inutile d'en chercher d'autre; le Christianisme n'est rien sans lui, c'est Jésus-Christ lui-même se communiquant aux hommes sans interruption depuis dix-huit cents ans.

Le fait de l'apparition et des diverses circonstances qui composent la vie de Jésus-Christ n'est donc pas un fait écoulé en quelque sorte comme tous les autres faits historiques, dont la certitude ne repose que sur des témoignages morts eux-mêmes depuis longtemps. C'est un fait continu, un fait toujours existant, toujours agissant; il se passe encore sous nos yeux; et chaque acte, chaque événement imputable au Christianisme, est imputable à Jésus-Christ, provient de lui, est lui.

Ajoutons enfin que, raisonnant toujours au seul point de vue humain, il y a tout à parier que cette action attestatrice de Jésus-Christ, qui n'a pas cessé depuis dix-huit siècles, n'est pas prête à cesser, et que les siècles futurs les plus reculés la verront, comme nous, aussi vive, aussi présente qu'elle l'est, qu'elle l'a été depuis son apparition dans le monde.

Aucune certitude n'approche donc de la certitude de Jésus-Christ, et les caractères qui la distinguent sont tels, qu'ils n'appartiennent qu'à lui seul entre tous les hommes ; qu'ils donnent de lui non-seulement l'idée la plus positive, mais d'ores et déjà la plus surhumaine, et que les mêmes raisons qui établissent son existence établissent en même temps sa divinité.

II. Ajoutons, avec Schelling, que ce fait de l'existence du Christ s'offre à nous *tel que l'Évangile nous l'a représenté.*

Rien de plus net, en effet, rien de plus original et distinct que l'idée que nous nous faisons tous de Jésus-Christ. On peut hésiter sur la physionomie morale de Socrate ou de Caton, elle rentre plus ou moins dans celle de leurs contemporains, et il y a bien des traits de leurs mœurs qui sont restés dans l'ombre, et qui gagnent peut-être à cette douteuse obscurité. En Jésus-Christ rien de pareil. Sa face lumineuse se détache de tout le reste, et se présente dans un mystique isolement. On ne peut se faire deux idées de lui, et le nommer c'est en quelque sorte le voir paraître tel que l'Évangile nous l'a représenté. Il faut même observer, et ceci est remarquable, que la morale évangélique, qui a pris la place de la loi naturelle dans nos temps modernes, se compose moins des paroles que des exemples de Jésus-Christ. Les faits de sa vie sont devenus par là comme le fond des mœurs publiques, et le moule sur lequel se forment toutes les vertus. Ils sont tellement nets et positifs, que c'est d'après eux que nous vérifions et que nous évaluons tous les faits moraux qui nous concernent.

Dira-t-on que cette physionomie de Jésus-Christ peut n'être qu'une conception imaginaire des Évangélistes eux-

mêmes? Je n'ai qu'un mot à répondre : *L'inventeur en serait plus étonnant que le héros*[1].

Que de raisons viennent justifier cette heureuse expression du bon sens! Elles sont si naturelles et si saillantes, qu'il est presque inutile de les énoncer.

Tout le monde a dans l'esprit la page éloquente de Jean-Jacques dont ce mot est la conclusion. Voici une autre page écrite de nos jours avec moins d'enthousiasme (la vraie foi, toujours accompagnée de la raison, n'a pas besoin de s'exalter), mais avec une grande sagesse de réflexion :

« Ce qui m'a souvent paru la plus forte preuve d'une « autorité supérieure imprimée à l'histoire de l'Évangile, « c'est que le caractère saint et parfait qu'il peint, non-seu- « lement diffère de tous les types de perfection morale que « ceux qui ont écrit ce livre avaient la possibilité de con- « cevoir, mais, au contraire, y est expressément opposé. « Nous avons dans les écrits des rabbins d'amples maté- « riaux pour construire le modèle d'un parfait instituteur « juif; nous avons les maximes et les actions de Hillel, de « Gamaliel, et de rabbi Samuël, toutes peut-être en grande « partie imaginaires, mais toutes portant l'empreinte des « idées nationales, toutes formées d'après une règle de « perfection imaginaire. Et cependant rien ne peut être « plus éloigné que leurs pensées, leurs principes, leurs « actions, et leur caractère, ne le sont de ceux de notre « Rédempteur. Amateurs de controverse querelleuse et de « captieux paradoxes, défenseurs jaloux des principes ex- « clusifs de leur nation, partisans zélés et entêtés du main- « tien de la moindre virgule de la loi, tandis que par des « sophismes ils s'éloignent de son esprit : tels sont la plu- « part de ces grands hommes, l'exacte contre-partie et

[1] Jean-Jacques Rousseau, *Émile*, liv. IV.

« l'image réfléchie de ces scribes et de ces pharisiens qui « sont réprouvés sans retour, comme une contradiction « manifeste des principes de l'Évangile.

« Comment est-il arrivé que des hommes sans instruc- « tion aient imaginé de représenter un caractère qui s'éloi- « gne à tous égards de leur type national; en désaccord « avec tous ces traits que la coutume, l'éducation, le pa- « triotisme, la Religion, et la nature, semblaient avoir « consacrés comme les plus beaux de tous? Et la difficulté « de considérer un semblable caractère comme l'invention « de l'homme, ainsi que l'on a eu l'impiété de l'imaginer, « est encore augmentée en observant comment des écri- « vains rapportant des faits différents, comme saint Mat- « thieu et saint Jean, nous conduisent à la même repré- « sentation. Il me semble cependant qu'en ceci nous « trouvons une clef pour résoudre toutes les difficultés; « car si l'on commandait à deux artistes de produire une « figure qui donnerait un corps à leurs idées de parfaite « beauté, et que tous les deux montrassent leur ouvrage, « dont la forme fût prise également sur des types et des mo- « dèles très-différents de tout ce qui avait été connu jusqu'a- « lors dans le pays, et qu'en même temps ces deux figures « se ressemblassent parfaitement, je suis sûr qu'un pareil « fait, s'il était consigné, paraîtrait presque incroyable, « excepté dans la supposition que l'un et l'autre artiste « aurait copié le même original.

« Tel, par conséquent, doit être le cas ici : les Évangé- « listes aussi doivent avoir copié le modèle vivant qu'ils « représentent, et l'accord des traits moraux qu'ils lui don- « nent ne peut provenir que de l'exactitude avec laquelle « ils les ont respectivement dessinés. Mais ceci ne fait « qu'augmenter notre mystérieux étonnement; car assu-

« rément il n'était pas comme le reste des hommes, celui « qui pouvait ainsi se distinguer, par le caractère, de tout « ce qui était reconnu comme le plus parfait et le plus ad- « mirable par tous ceux qui l'entouraient; qui, tandis qu'il « se plaçait si fort au-dessus de toutes les idées nationales « de perfection morale, cependant n'empruntait rien du « Grec, de l'Indien, ou de l'Égyptien, ou du Romain; qui, « lorsqu'il n'avait ainsi rien de commun avec aucun type « de caractère connu, avec aucune loi de perfection établie, « puisse néanmoins paraître à chacun comme le type de « l'excellence qu'il aime particulièrement[1]. »

Ces sages réflexions, de même que celles que nous avons faites jusqu'ici dans ce chapitre, ont, comme on le voit, une double portée : elles conduisent à reconnaître la *vérité* du caractère de Jésus-Christ, et se trouvent amener en même temps la conclusion de sa divinité et réciproquement, tant celle-ci brille en sa personne, qu'elle s'y confond avec sa réalité, et qu'elle la prouve.

La meilleure preuve, en effet, de la réalité de la personne de Jésus-Christ, c'est que la perfection de son caractère est telle, qu'il n'est pas possible que l'homme l'ait conçu, et encore moins que quatre écrivains obscurs comme les Évangélistes se soient rencontrés pour le peindre d'une manière aussi conforme à lui-même, malgré la diversité des détails, et en même temps aussi éloignée de tous les types qu'ils pouvaient avoir sous les yeux. En ce sens, on peut dire que ce n'est pas seulement l'authenticité de l'Évangile qui prouve la vérité du caractère de Jésus-Christ, mais que c'est aussi la divinité du caractère de Jésus-Christ qui prouve la vérité de l'Évangile.

Il y a dans la perfection du caractère de Jésus-Christ, tel

1 Wiseman, 4[e] *Discours*.

qu'il nous apparaît dans les récits évangéliques, quelque chose d'unique et d'introuvable à l'esprit humain : c'est une perfection, remarquez-le bien, si sublime, si achevée, que non-seulement elle éclipse ce qu'il y avait eu jusque-là de plus parfait, mais encore tout ce que, depuis lors, l'ardeur même de l'égaler a pu produire. Il y a, pour ainsi dire, solution de continuité entre lui et la perfection humaine; et, comme l'a dit encore très-bien Jean-Jacques : *Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.*

La perfection humaine est partagée dans notre espèce de manière à se reproduire également en divers sujets, et à se surpasser, si je peux ainsi parler, elle-même. Ainsi, si on demande quel est le plus grand capitaine, aussitôt les noms d'Alexandre, de César, de Charlemagne, de Napoléon, se présentent à l'envi, et ce ne sont pas les seuls. Si on se demande quel est le plus grand orateur, Démosthène, Cicéron, Bossuet, entrent en lice. Qui dira, abstraction faite de Jésus-Christ, quel est le plus sage, et qui prononcera entre Anaxagore, Socrate, Platon, Solon, Numa, et tant d'autres? Qui dira, même sur les traces de Jésus-Christ, quel est le plus saint entre tant de saints? Mais prononce-t-on le nom de Jésus-Christ? aussitôt tout rentre dans l'ombre autour de lui, tout disparaît, et l'idée de sa perfection demeure surhumaine et incomparable. Plutarque, dans ses *Hommes illustres*, s'est plu à faire des parallèles de ses héros; et cela lui a toujours été très-facile, comme cela le sera toujours entre les hommes. Pour Jésus-Christ, on peut affirmer que ce serait impossible. Il est le *seul* dont on ne saurait trouver le *pendant*. Et remarquez bien la force de cette observation : quand un homme est réellement supérieur en quelque genre que ce soit,

comme Bossuet ou Michel-Ange, sa supériorité n'existe qu'en degré, et non pas en nature, par rapport aux autres hommes; et alors même que ceux-ci paraissent ne pas avoir atteint cette supériorité, on sent que cela est contestable, et que, dans tous les cas, le contraire n'est pas impossible et peut arriver. Pour ce qui est de Jésus-Christ, non-seulement sa supériorité est incontestable, mais on peut dire (qu'on me passe le mot) qu'elle est *inarrivable.* — Je vous recommande une autre observation : tous les grands hommes sont plus ou moins l'expression de leur temps, le résumé et la fleur de leur siècle; ils le dominent, mais en partant de lui et comme un jet vigoureux de ses entrailles : cela est si vrai, qu'un grand homme ne vient jamais seul, et appartient toujours à un grand siècle. Ajoutons encore ce trait, que l'originalité d'un grand homme n'est jamais telle, qu'on ne retrouve dans la décomposition de sa vertu ou de son génie des *filons* imitateurs qui le rattachent à ses devanciers. Ainsi, pour ne parler que des hommes les plus vertueux de nos temps modernes, des saints, il est aisé de voir qu'ils procèdent tous de Jésus-Christ, qu'ils en sont les imitateurs. Mais Jésus-Christ lui-même, de qui procède-t-il? qui a-t-il imité? de quelles mœurs, de quelle société est-il l'expression? « *Socrate*, dit-on, inventa la « morale. D'autres avant lui l'avaient mise en pratique; il « ne fit que dire ce qu'ils avaient fait; il ne fit que mettre « en leçons leurs exemples. *Aristide* avait été juste, avant « que *Socrate* eût dit ce que c'était que justice; *Léonidas* « était mort pour son pays, avant que *Socrate* eût fait un « devoir d'aimer sa patrie; Sparte était sobre, avant que « *Socrate* eût loué la sobriété; avant qu'il eût défini la « vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où « JÉSUS avait-il pris chez les siens cette morale élevée et

« pure dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Du « sein du plus furieux fanatisme la plus haute sagesse se « fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus « honora le plus vil de tous les peuples....[1]. »

Le propre, en un mot, de la sagesse de Jésus-Christ, c'est qu'elle ne relève que d'elle-même, c'est qu'elle est *increéée.*

Mais ce qui ne la distingue pas moins, c'est qu'elle est *créatrice.* Chose prodigieuse, si elle n'est simplement divine! Cette sagesse incomparable, que nul n'a pu et ne pourra jamais égaler, est en même temps *la plus imitable;* et celle qui a engendré le plus de disciples. Tous les autres sages n'ont pas influé, comme dit Voltaire, *sur les mœurs de la rue qu'ils habitaient;* et Jésus-Christ a influé sur le monde entier, et tout s'est réformé à son image, est devenu *chrétien*, ou tend à le devenir. Les distinctions les plus profondes de mœurs, de climat, de figure et de couleur, qui existent entre les hommes, et qui sont telles qu'elles ont fourni des arguments contre l'unité de l'espèce humaine, disparaissent devant lui, et vont se confondre dans l'unité de son imitation et de son amour, à un tel point qu'elles y retrouvent la plus forte preuve de cette unité de nature qu'elles semblaient combattre. « En vérité, quand « nous voyons comme il a été suivi par les Grecs, quoiqu'il « n'ait fondé aucune secte parmi les leurs; révéré par le « brahmine, bien qu'il lui soit prêché par des hommes de la « caste des pécheurs; adoré par l'homme rouge du Canada, « quoique appartenant à la race pâle qu'il déteste, nous ne « pouvons que le considérer comme destiné à renverser « toute distinction de couleur, de forme, de figures et de « costume; destiné à former en lui-même le type de l'unité « auquel se rallient tous les fils d'Adam, et nous donner,

[1] Jean-Jacques Rousseau, *Émile*, liv. IV.

« dans la possibilité de cette convergence morale, la plus « forte preuve que l'espèce humaine, toute variée qu'elle « soit, est essentiellement une[1]. »

Ceci est un point bien digne d'attention, et j'y insiste : Jésus-Christ, le seul dont la perfection ne relève que d'elle-même, est le seul qui ait fait des imitateurs, et avec une telle puissance que toute la race humaine s'en ressent.

Ajoutons un autre trait : c'est le seul qui soit resté au-dessus de ses imitateurs. Il a créé des vertus prodigieuses, tellement prodigieuses, qu'une des plus grandes marques de sa supériorité divine, selon nous, c'est de ne pas avoir été dépassé ou même égalé par elles. Car c'est encore là le propre des influences humaines de s'ensevelir dans leur triomphe, je veux dire de produire des effets qui les dépassent. Le disciple fait oublier le maître, et plus celui-ci se donne de successeurs, plus il se prépare de rivaux; et cela se conçoit, parce qu'après tout il ne dispose que d'une force commune à tous, et dont il n'est qu'un moteur accidentel. Jésus-Christ seul domine à jamais son propre ouvrage, et quel ouvrage! De lui partent des traits de perfection qui se réfléchissent à l'infini dans ses disciples, et qui brillent du plus vif éclat dans mille caractères héroïques, orgueil de l'humanité. Quels caractères, quels héros, que tous ces grands Saints que le Christianisme a enfantés au monde! Leur nombre m'empêche de les nommer, et leur supériorité m'en dispense. Eh bien! outre que tant de mérites, tant de perfection, reviennent à Jésus-Christ qui en est l'archétype direct, la perfection personnelle de ce divin original est restée tellement au-dessus, tellement à part de ces copies, que ce serait une folie autant qu'une impiété de les lui opposer.

[1] Wiseman, 4e *Discours*.

Tous ces traits caractéristiques de la personne de Jésus-Christ lui sont si exclusivement propres et le séparent si profondément du reste des hommes, que la raison la plus froide ne sait comment voir en lui un pur homme, et que l'incrédulité a vraiment sujet de s'étonner d'elle-même, et de chercher sa source autre part que dans la réflexion[1].

Au reste, il y a tant de vérité dans tout ce que nous venons de dire, que nous ne craignons pas d'en appeler au sens moral de chacun de nos lecteurs, et d'être taxé d'exagération. Et ceci est encore un trait de plus de la perfection surhumaine de Jésus-Christ, que nous devons relever. Elle est si réelle, que tout le monde s'accorde à la sentir, et qu'il n'est pas besoin de la justifier. L'exagération n'est pas possible dans son panégyrique. Quel est l'homme dont on pourrait parler comme nous venons de parler de Jésus-Christ? La vérité autant que l'amour-propre s'en offenseraient justement, et il n'est pas de sujet appartenant à cette terre, dont la louange puisse ainsi passer sans quelque juste restriction. Lui seul épuise tous les discours, lui seul autorise la louange jusqu'à l'adoration. Le mot de *divin*, qui est du style figuré et hyperbolique pour tout autre emploi, devient, en s'appliquant à lui, du style propre; et nul, même parmi les incrédules, n'en est instinctivement choqué : l'humanité le souffre sans orgueil comme sans envie, parce qu'elle sent que le sujet ne lui en appartient

[1] « A la réflexion qui s'inquiète, on doit imposer silence tant qu'elle n'est « pas en état de démontrer dans la vérité une personne qui, à l'endroit de « la Religion, ait le courage et le droit de se placer à côté de Jésus. — Le « Christ ne saurait être suivi de personne qui le dépasse, ni même qui puisse « atteindre après lui et par lui le même degré absolu de la vie religieuse. « — Jamais en aucun temps il ne sera possible de s'élever au-dessus de lui, « ni de concevoir un législateur qui lui soit même égal. » (Strauss, t. II, p. 769, 770, 773.) Telle est la conclusion du livre le plus hardi qui ait été écrit de nos jours contre la divinité de Jésus-Christ.

pas. Nous croyons exprimer ici justement le sentiment universel, et il en sort cependant une bien éclatante confirmation de la vérité de notre foi.

Il suffirait de nous en tenir à ces généralités. Comment pourrions-nous d'ailleurs oser louer en détail toutes les perfections qui brillent dans cet adorable modèle? et que les Évangélistes ont bien été divinement inspirés, de s'en abstenir et de se borner à les montrer! Quel ensemble de vertus! quelle perfection dans chacune d'elles! Comme elles s'accordent sans se nuire! comme elles se déploient sans tomber, ainsi que nos vertus humaines, dans je ne sais quel excès qui les fait dégénérer en vice! En lui la bonté est sans faiblesse, le zèle sans intolérance, la fermeté sans roideur, l'humilité sans bassesse, la résignation sans abattement, la patience sans fierté, la charité sans bornes.

Le caractère de Jésus-Christ est essentiellement vrai, et ne présente rien d'outré, rien de heurté. La nature humaine s'y laisse voir dans toute la naïveté de ses émotions légitimes, et la nature divine dans toute la sublimité de ses perfections. Quand l'homme est vertueux, il l'est trop souvent aux dépens de la vérité de sa nature; il se guinde et se fausse, il n'est plus homme, et néanmoins il n'échappe pas avec cela à mille faiblesses qui trahissent sa feinte grandeur. En Jésus-Christ, l'homme ne disparaît jamais, et la nature jouit de tous ses droits; mais en même temps les vertus s'y montrent sans faiblesse, sans taches, et d'autant plus divines qu'elles ménagent tous les sentiments de la nature humaine; car elles sont par cela même d'autant plus vraies, et c'est cette parfaite vérité qui fait leur divinité. Jésus-Christ est vertueux comme un homme qui en même temps serait Dieu, comme un HOMME-DIEU. En lui l'homme le Dieu sont entiers. Le Dieu peut dire : *Quel est celui*

d'entre vous qui me convaincra de péché? L'homme peut dire aussi : *Quel est celui d'entre vous qui me convaincra d'insensibilité?* Et c'est dans la parfaite jointure de ces deux états que se découvre le Dieu. C'est là précisément ce qui nous séduit en lui, ce qui nous charme, ce qui nous encourage à l'imiter, ce qui fait que le modèle le plus achevé est en même temps le moins désespérant. Avec Jésus-Christ on peut se plaindre, on peut pleurer, on peut repousser la souffrance, on peut tolérer les pécheurs, on peut aimer ce qui est aimable ; et Jean-Jacques avait raison de dire : « Une « des choses qui me charment dans le caractère de Jésus « n'est pas seulement la douceur des mœurs, la simplicité, « mais la facilité, la grâce, et même l'élégance. Il ne fuyait « ni les plaisirs ni les fêtes, il allait aux noces, il voyait les « femmes, il jouait avec les enfants, il aimait les parfums, « il mangeait chez les financiers. Son autorité n'était point « fâcheuse. Il était à la fois indulgent et juste, doux aux « faibles et terrible aux méchants. Sa morale avait quelque « chose d'attrayant, de caressant, de tendre; il avait le « cœur sensible; il était homme de bonne société. Quand « il n'eût pas été le plus sage des mortels, il en eût été le « plus aimable [1]. » Et avec cela ou plutôt par cela même il nous invite, il nous appelle, il nous fait monter jusqu'aux plus éminentes vertus, jusqu'aux plus douloureux sacrifices, jusqu'à la croix.

Que de traits se présentent en ce moment sous ma plume ! et auquel m'arrêter, entraîné que je suis par l'admiration qu'ils m'inspirent, retenu par mon insuffisance à les exprimer? Redirai-je la *Madeleine*, ou la *Samaritaine*, ou la *femme adultère*, ou la *Cananéenne*, ou le fils de *la veuve de Naïm* rendu à sa mère, *Lazare* rendu à ses sœurs, la *mul-*

[1] *Troisième Lettre de la Montagne.*

titude nourrie, les *malades guéris*, les *petits enfants* caressés, les humbles *publicains* accueillis, les orgueilleux *pharisiens* démasqués? ou, enfin, irai-je me perdre dans la contemplation de cette passion et de cette mort ineffables?... Partout quelle bonté, quelle justice, quelle sagesse, quelle mesure, quelle pénétration, quelle perfection touchante, quelle majesté douce, quelle plénitude de grâce et de vérité! Les actes et les paroles de Jésus, dans ces diverses circonstances, sont devenus les formules éternelles de toutes les vertus, les vertus mêmes en exemple. Comme il brille, comme il se détache divinement du milieu de ce peuple stupide, de ces docteurs hypocrites, de ces scribes captieux, de ces pharisiens superbes, de ces disciples même encore intolérants et grossiers! Comme il confond toutes les erreurs par sa vérité! comme il déjoue toutes les ruses par sa sagesse! comme il foudroie tous les vices par sa sainteté! comme il rassure toutes les faiblesses par sa mansuétude! comme il épuise toutes les fureurs par sa patience! comme il se montre secourable à toutes les douleurs par sa bonté! Oh! qu'il est bien le Dieu sauveur, le bon Dieu!

Remarquez que tout ce que fait Jésus-Christ surprend dès l'abord, et qu'en se plaçant dans sa situation nul homme, surtout de ceux qui étaient autour de lui, n'aurait tenu la même conduite. Seul, il ne prend conseil que de lui-même, et il a le secret de toutes ses actions; mais à peine ont-elles paru, qu'elles se justifient aux yeux de la raison par les traits de la plus droite sagesse et de la plus infaillible vérité. Tout y est ménagé pour édifier et pour instruire, et pour distribuer autour de lui la part exacte de vérité qui revient à chaque circonstance sans qu'on puisse rien y trouver à surprendre, je ne dis pas en défaut, mais *en excès même de perfection*.

Cette dernière observation a déjà reçu son développement : cependant, comme elle est, selon nous, distinctive du caractère de Jésus-Christ, dont le propre est la *vérité*; le *naturel* même de la vertu, nous croyons devoir y revenir par un rapprochement que nous empruntons à Malebranche :

« Qu'y a-t-il de plus pompeux et de plus magnifique que l'idée que la philosophie antique nous donne de son sage? mais qu'y a-t-il au fond de plus vain et de plus imaginaire? Le portrait que Sénèque nous fait de Caton est trop beau pour être naturel : ce n'est que du fard et que du plâtre, qui ne donne dans la vue que de ceux qui n'étudient et qui ne connaissent pas la nature. Caton était un homme sujet à la misère des hommes; il n'était point invulnérable, c'est une idée; ceux qui le frappaient le blessaient. Il n'avait ni la dureté du diamant que le fer ne peut briser, ni la fermeté des rochers que les flots ne peuvent ébranler, comme Sénèque le prétend; en un mot, il n'était pas insensible... Cependant lorsqu'on frappa Caton au visage, il ne se fâcha point, il ne se vengea point, il ne pardonna point aussi; mais il nia fièrement qu'on lui eût fait quelque injure. Il voulait qu'on le crût infiniment supérieur à ceux qui l'avaient frappé. Sa patience n'était qu'orgueil et que fierté. Elle était choquante et injurieuse pour ceux qui l'avaient maltraité; et Caton marquait, par cette patience stoïque, qu'il regardait ses ennemis comme des bêtes contre lesquelles il est honteux de se mettre en colère. C'est ce mépris de ses ennemis et cette grande estime de soi-même que Sénèque appelle grandeur de courage. *Majori animo*, dit-il, parlant de l'injure qu'on fit à Caton, *non agnovit quam ignovisset*. Quel excès de confondre la grandeur de courage avec l'orgueil, et de séparer la patience d'avec

l'humilité!... Que les chrétiens apprennent plutôt de leur Maître que des impies sont capables de les blesser, et que les gens de bien sont quelquefois assujettis à ces impies par l'ordre de la Providence. Lorsqu'un des officiers du grand prêtre donna un soufflet à Jésus-Christ, ce Sage des chrétiens, infiniment sage, et même aussi puissant qu'il est sage, confesse que ce valet a été capable de le blesser. Il ne se fâche pas, il ne se venge pas, comme Caton; mais il pardonne comme ayant été véritablement offensé. Il pouvait se venger, et perdre ses ennemis; mais il souffre avec une patience humble et modeste qui n'est injurieuse à personne, ni même à ce valet qui l'avait offensé[1]... »

Et cependant, chose singulière! ce qui trompe l'incrédulité dans le caractère de Jésus-Christ, c'est précisément ce qui décide notre foi. On ne peut voir un Dieu en lui, parce qu'il sent comme un homme, parce qu'il est susceptible d'être offensé, parce qu'il se laisse traiter ignominieusement, et qu'il s'anéantit dans les mains des hommes. Mais en cela on perd de vue deux points capitaux. Le premier, c'est que Jésus-Christ n'est pas un Dieu seulement, mais un Dieu-homme, et que si comme Dieu il est invincible, comme homme il est passible; et que cette *passibilité* de l'homme s'accorde avec cette *invincibilité* du Dieu, en ce que celui-ci s'y soumet *volontairement*, et que c'est le comble de la puissance d'un Dieu de *se contenir elle-même* jusqu'à laisser maltraiter et souffrir l'homme qui lui est uni. Le second point de vue, c'est que Dieu s'est fait homme pour instruire les hommes dans l'art de la vertu, pour leur en montrer le parfait modèle, et que, dans ce but, il devait figurer en sa personne non un *Dieu*, mais un *homme* vertueux. Pour que nous puissions être portés à faire comme

[1] Malebranche, *Recherche de la vérité*, liv. II, 3e partie.

lui, il fallait qu'il sentît comme nous, sans quoi son exemple ne nous eût pas même été proposable. Si, par exemple, lorsqu'il reçut ce soufflet, il n'en eût pas ressenti l'offense, comment aurions-nous appris de lui la manière de la supporter?... Remarquez d'ailleurs que, outre ce que nous avons déjà dit sur l'accord de la sainteté du Dieu avec la sensibilité de l'homme en Jésus-Christ, la manifestation de la Divinité sort de cette sensibilité même par la perfection des vertus dont celle-ci devient l'épreuve. L'homme paraît dans la souffrance, et le Dieu dans la manière de la supporter. Oui, ce qui me convainc de la divinité de Jésus-Christ, c'est sa sainteté dans notre sensibilité, et en ce sens il me paraît d'autant plus Dieu qu'il est plus homme.

L'incrédulité s'y trompe, et cela est juste, parce que, comme nous l'avons dit si souvent, il faut qu'elle ait de quoi être trompée, n'ayant pas la ferme volonté de ne pas l'être, et la foi n'étant réservée qu'à cette ferme volonté.

III. Mais cela même nous fournit un argument de plus de la divinité de Jésus-Christ.

Si Jésus-Christ n'eût pas été réellement Dieu, s'il eût voulu seulement en jouer le rôle et les Évangélistes le lui faire-jouer, s'y fussent-ils pris de la manière qui rendait leur prétention le plus incroyable au sens humain? il est évident que non. Tous ces traits qui laissent voir en Jésus-Christ la faiblesse et l'impuissance, et qui scandalisent l'incrédulité, eussent été soigneusement dissimulés, et recouverts d'un semblant de majesté et de fermeté surhumaines.

Pour apprécier cette réflexion, il faut surtout nous placer au sein des mœurs juives et païennes, et nous dépouiller de ces lumières que le Christianisme nous a données sur lui-même. Comment se représentait-on alors, je ne di-

rai pas même un Dieu, mais un sage? Nous venons de le voir dans le portrait que fait Sénèque de la fière impassibilité de Caton. Comment en particulier le peuple juif se représentait-il le Messie? Comme un conquérant superbe qui devait fouler tout à ses pieds. Voilà les préjugés qui enveloppaient alors le monde, et en particulier la Judée. Et dans cet état on veut d'abord que quatre écrivains obscurs aient été assez supérieurs à la nature humaine pour deviner, contrairement à tous les préjugés de leur époque, les qualités d'une âme véritablement héroïque, et la peindre si parfaitement en Jésus-Christ? Pourquoi le font-ils faible dans son agonie? ne savent-ils pas peindre une mort constante? Oui, sans doute; car le même saint Luc peint celle de saint Étienne plus forte que celle de Jésus-Christ. Mais non, ils démêlent sur-le-champ ce que dix-huit siècles de lumières nous ont à peine appris à découvrir, et ils rencontrent juste le trait qui convient à la mort d'un homme-Dieu, lequel déploie une force d'autant plus surhumaine dans le cours de son supplice, qu'il en ressent plus profondément l'horreur, et qu'il paraît y succomber[1]. — Mais Jésus-Christ et ses humbles historiens eussent-ils, seuls entre tous leurs contemporains, compris le rôle qui convenait réellement à un homme-Dieu, et saisi par je ne sais

[1] « Jamais homme, observe très-judicieusement Bossuet, n'a eu un sentiment plus exquis et n'a dû ressentir plus d'horreur pour la mort que Jésus-Christ, puisqu'il l'a regardée par rapport au péché, qui, étant étranger au monde, y a été introduit par le démon. Il voyait d'ailleurs tous les blasphèmes et tous les crimes qui devaient accompagner la sienne : c'est pourquoi il a ressenti cette épouvante, ces frayeurs, ces tristesses, que nous avons vues. Mais pour cela il ne faut pas croire que l'agitation de ses passions turbulentes ait pénétré la haute partie de son âme : ses angoisses n'ont pas été jusque-là; il en a été à peu près comme de ces hautes montagnes qui sont battues de l'orage et des tempêtes dans leurs parties basses, pendant qu'au sommet elles jouissent d'un beau soleil et de la sérénité des cieux. »

quelle illumination tous les traits qui composent cette passion et cette mort qui épuiseront à jamais l'admiration des siècles, nous n'aurions résolu que la moitié de la difficulté. Il resterait à nous demander comment, disposés à feindre la Divinité aux yeux de leurs contemporains, ils eussent précisément choisi tous les traits qui étaient le plus directement contraires aux préjugés de leur temps. Voulant passer alors pour Dieu, Jésus-Christ et ses disciples devraient *poser* à la manière dont on se figurait alors un Dieu, et en particulier le Messie, sous peine de voir crouler leur projet. Le génie qu'on est obligé de leur accorder pour parer à la première difficulté, en leur faisant deviner les qualités qui conviennent à la vie et à la mort d'un Dieu, ne peut leur être subitement retiré pour échapper à la seconde difficulté, jusqu'à ne leur laisser pas même cette mesure de sens commun qui devait leur dire qu'en le peignant comme tel, ils le peignaient au rebours des préjugés de leur temps, et par conséquent du succès de leur entreprise. De deux choses l'une : ou bien ils avaient de l'intelligence, ou bien ils n'en avaient pas. On ne peut prétendre qu'ils fussent à la fois de grands génies et des insensés. Or, n'était-ce pas le comble de la folie de dire au siècle d'Hérode et de Néron, en lui montrant Jésus-Christ sur la croix : « Voilà votre Dieu ?... » N'était-ce pas le comble de la sagesse, en réalité, d'avoir ainsi rencontré les véritables caractères de la mort d'un Dieu ?... Que l'incrédulité sorte de là, si elle le peut.

Faisons-lui remarquer, en attendant, qu'il est si bien vrai que le rôle de Jésus-Christ était diamétralement contraire au succès de son entreprise, que ce fut là précisément la grande cause de l'incrédulité des Juifs, qui ne pouvaient se résoudre à voir leur Messie dominateur dans un abject sup-

plicié; que ce fut aussi la grande cause de l'incrédulité païenne, qui, ainsi que nous le voyons dans les écrits de Celse, de Porphyre et de Julien, relevait directement contre la divinité de Jésus-Christ tous les traits de sa vie, et surtout de sa passion et de sa mort, où il paraît faible, abandonné, impuissant dans les mains de ses ennemis et de ses bourreaux. Et c'est en heurtant ainsi de front tous les préjugés de leur temps, et par le fait en y succombant dès l'abord d'une manière aussi ouverte, que les Apôtres auraient conçu la réalisation de leur entreprise, eux qu'on est forcé de faire d'ailleurs si habiles, qu'ils auraient, je le répète, dépassé leur siècle de dix-huit siècles, ou plutôt de tous les siècles?...

En définitive ils ont réussi, dira-t-on.

Je réponds qu'on va se froisser par là contre une nouvelle et forte preuve de la divinité du Christianisme, et que c'est précisément parce que la conduite de Jésus-Christ était en opposition avec toutes les voies humaines, que son succès ne peut s'expliquer que par une force toute divine. Mais, sans nous prévaloir encore de cet argument, nous nous bornons ici à soutenir (ce qu'on ne saurait en bonne logique songer à nous contester) qu'entre ceux qui prétendent que le Christianisme n'est qu'un fait humain, et ceux qui prétendent que c'est un fait divin, le succès *tout seul* ne prouve rien, parce qu'il prouve au moins autant pour les uns que pour les autres. C'est la moindre des choses qu'on puisse nous accorder : on ne peut s'en défendre; et cela suffit pour replacer l'incrédule dans le cercle de la difficulté où nous l'avions renfermé.

Ce qui est certain, c'est que le succès paraissait souverainement impossible, et contraire aux moyens employés; qu'il fallait être fou pour procéder comme les fondateurs

du Christianisme l'ont fait; et la preuve, c'est qu'ils ont été traités comme tels.

Ce qui n'est pas moins certain, c'est qu'il fallait une profondeur de génie (humainement parlant) inouïe, pour surprendre ainsi, dans le sein de la vérité la plus inconnue alors, tous les secrets d'une vie et d'une mort qui nous paraîtront à jamais divines.

Ce que nous avons le droit de conclure enfin, c'est qu'il est absurde d'admettre dans Jésus-Christ et ses disciples, si on ne veut voir en eux que les entrepreneurs d'une Religion humaine, ou tant de génie ou tant d'ineptie, et, ce qu'il y a de plus fort, ces deux choses en même temps.

Admettez au contraire que Jésus-Christ est Dieu, et ses disciples inspirés par lui dans le tableau qu'ils nous ont fait de sa personne, et tout s'explique : la sagesse comme la folie de leur conduite.

La sagesse : c'est elle-même, c'est Dieu qui a réellement fourni en Jésus-Christ le personnage évangélique dont nous admirons la perfection adorable. Qu'y a-t-il d'étonnant qu'il se soit conduit en Dieu, et que les Évangélistes l'aient peint comme tel? Cela devait être : Jésus-Christ n'a eu besoin que d'être lui-même, et les Évangélistes que de le copier. Les ténèbres de l'ignorance où était alors plongé le monde touchant le caractère divin ne rendent plus la découverte de ce caractère en Jésus-Christ inconcevable, parce que cette découverte n'est pas une invention de l'homme, mais une simple révélation de la Sagesse divine elle-même, se faisant jour sur la terre, et inspirant à ses disciples, d'autant plus propres à cela qu'ils étaient plus simples, le fidèle récit des actions qu'elle-même avait faites.

La folie : elle n'existait que parce que des hommes tout seuls ne sauraient en effet, sans folie, prétendre à un suc-

cès quelconque que par des moyens humains, dont le plus indispensable est de ne pas heurter de front les préjugés de leur temps; ce qui a très-bien fait dire à Pascal : « Mahomet s'est établi en tuant, Jésus-Christ en faisant tuer les « siens; Mahomet, en défendant de lire, Jésus-Christ en « ordonnant de lire, etc. Enfin, cela est si contraire, que si « Mahomet a pris la voie de réussir humainement, Jésus-« Christ a pris celle de périr humainement; et au lieu de « conclure que, puisque Mahomet a réussi, Jésus-Christ a « bien pu réussir, il faut dire que, puisque Mahomet a « réussi, le Christianisme devait périr, s'il n'eût été soutenu « par une force toute divine. » Cette force étant donc déniée, c'était le comble de la folie d'agir comme Jésus-Christ et ses disciples l'ont fait; mais cette force étant admise, la folie de la croix devient sagesse, parce qu'il est d'un Dieu de manifester son action par l'exclusion de tous les moyens humains, et de faire éclater sa force dans notre infirmité.

C'est ainsi que tout se redresse et que tout s'explique, et que le point de vue de la raison se confond avec le point de vue de la foi en Jésus-Christ. Le second de ces points de vue dépasse, il est vrai, le premier; mais, outre que cela est conforme à la nature des choses, ils sont tous deux si bien ajustés qu'ils n'en font qu'un seul, et qu'on ne peut quitter l'un sans quitter l'autre.

IV. Nous n'avons jusqu'ici envisagé que le côté moral du caractère de Jésus-Christ. Le côté intellectuel n'est pas moins digne de nos méditations.

Qui de vous me convaincra de péché? disait-il; il aurait pu aussi bien dire : *Qui de vous me convaincra d'erreur?* L'un et l'autre de ces deux défis, d'une témérité insensée de la part de tout autre, sont tellement justifiés en Jésus-

Christ, qu'on ne songe pas même à ce qu'ils auraient, humainement parlant, d'inconvenant, et en particulier de contraire à ce qu'il dit ailleurs sur lui-même : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* C'est que tout se concilie en lui par cet autre mot : *Je suis la Vérité.*

Par le fait jamais parole n'a été plus livrée à la discussion et à l'application que la parole de Jésus-Christ. Jetée aux quatre vents du ciel, transmise de siècle en siècle, partout, toujours elle a porté des fruits de vérité, de perfectionnement, et de civilisation. Nulle part elle n'a reçu un démenti. Qu'on l'ait acceptée, qu'on l'ait rejetée, elle a toujours fourni sa preuve, salutaire ou terrible ; et elle a *convaincu de péché et de jugement* ceux qu'elle n'a pu convaincre de sa vérité et de sa bonté. C'est ce glaive affilé et à deux tranchants sortant de la bouche de Jésus-Christ, dans la céleste vision de l'aigle de Patmos.

Quel sujet de profondes réflexions pour une âme qui cherche des marques de vérité dans le Christianisme ! N'est-ce qu'un homme, celui de la bouche duquel est sortie une parole telle que celle-là ? une parole dont dix-huit siècles de développements et d'application n'ont pu épuiser la fécondité, et qui porte encore, à l'heure qu'il est, dans ses flancs, toutes les lumières, toutes les réformes comme toutes les sécurités de l'avenir ?... N'est-ce qu'un homme, celui qui, du sein des ténèbres les plus épaisses où était alors plongé l'esprit humain, a si justement dit de lui, *Je suis la Lumière du monde*, et a porté sur lui-même ce jugement prophétique, dont tout ce qui est atteste et garantit l'accomplissement : *Le ciel et la terre passeront, mais ma parole ne passera pas ?...* N'est-ce qu'un homme, celui dont la seule parole mise ou ôtée dans le monde en fait la lumière ou les ténèbres, la sainteté ou la corruption, la vie ou la mort ?...

Je le demande à la droite raison, n'est-ce qu'un homme, n'est-ce que cette parole qui sort d'ordinaire de la bouche de l'homme? ou plutôt n'est-ce pas la *Parole* même, je veux dire le *Verbe* de Dieu sous la forme d'un homme?...

Pour moi, je le déclare, je ne connais pas la vérité à d'autres marques que la parole de Jésus-Christ. De part et d'autre je vois la même puissance, la même immutabilité, la même infaillibilité, la même universalité, la même perpétuité, la même fécondité, la même simplicité, la même profondeur, le même accord avec ma conscience et ma raison, la même confirmation d'expérience, le même crédit de sens commun; elles se confondent toutes deux dans mon esprit comme deux sons égaux, deux lumières jumelles; et je ne peux démêler ces deux verbes, l'un intérieur et l'autre extérieur : au point que, sans le témoignage de l'histoire, je croirais les tenir tous deux de la nature, et les avoir puisés à la fois aux mamelles de la vérité.

Et cependant le fait est certain, c'est de Jésus-Christ que part cette parole qui vient se confondre ainsi avec la vérité naturelle. Il y a un jour où l'Évangile n'existait pas, et un autre jour où il a commencé à paraître. Son nom lui-même le dit, il a été pour le monde la *bonne nouvelle*. Cela est si vrai, il est si vrai que la lumière de l'Évangile était *nouvelle*, que le genre humain tout entier se souleva pour la repousser comme une contradiction avec ce qu'on croyait être la vérité, qu'elle-même fut obligée de se dire une *folie*, et que ce n'est qu'à travers les plus furieux obstacles qu'elle a fini par faire reconnaître ce qu'elle est : la Sagesse même, la Vérité même.

Qu'on fasse bien attention à ce mode particulier d'introduction de l'Évangile dans le monde. Il y a une vérité naturelle qui est comme le type, le *talon*, d'après lequel se

vérifient toutes les opérations de notre âme. Celles-ci ne peuvent se faire recevoir que par leur conformité avec cette vérité mère. Or, l'Évangile est venu augmenter la mesure de celle-ci, non par forme de déduction, mais d'adjonction à la connaissance que nous en avions déjà : il a étendu la révélation primitive de l'infinie vérité; et, la prenant au point où le Créateur l'avait laissée en nous, il l'a accrue d'une révélation nouvelle : c'est une révélation de la même vérité quant à la nature, mais plus large et plus avancée quant au degré : le centre est le même, la circonférence est plus étendue. — Or, le résultat de ceci n'est pas seulement d'avoir augmenté pour nous la somme de la vérité, mais d'avoir rétabli et redressé celle que nous avions déjà, et qui s'était altérée en nous. Aujourd'hui la lumière évangélique nous paraît tellement conforme à la lumière naturelle, que nous les confondons toutes deux. Quand elle parut, ce fut le contraire : elles se heurtaient. D'où cela provenait-il, si ce n'est de ce que la lumière naturelle était pervertie au sein de l'humanité? L'effet de la lumière évangélique a donc été de rétablir en nous la vérité naturelle, et de l'accroître de son adjonction comme un édifice qu'on reprend en sous-œuvre pour le mettre à même de supporter un exhaussement. Et cela s'est fait tout seul en quelque sorte, tant c'était conforme à la nature des choses, et par une action réciproque des deux ordres de vérité l'un sur l'autre. La lumière évangélique a épuré la lumière naturelle, et la lumière naturelle, en s'épurant, s'est identifiée avec la lumière évangélique, tellement qu'il n'y a plus eu du tout qu'une seule et même vérité. C'est ce qui existe aujourd'hui, c'est ce qui va se développant de plus en plus; car la lumière évangélique a une vertu que n'avait pas la lumière naturelle, une vertu conservatrice quant à la substance, et en

même temps progressive à l'infini quant à l'application. — Dans tout cela nous ne raisonnons pas d'après la doctrine et la croyance, mais d'après les faits, d'après l'histoire de l'esprit humain.

Eh bien! je le demande encore, celui dont la parole a opéré cette refonte et cet accroissement de la vérité dans le monde n'est-il qu'un homme, qu'un héritier d'ignorance et d'erreur comme les enfants des hommes, ou n'est-il pas l'auteur de la vérité, la Vérité même? et à quelle autre marque reconnaîtrions-nous celle-ci?

Qu'il est intéressant pour l'esprit humain de se reporter au moment où cette vérité régénératrice parut dans le monde, et de se la représenter encore renfermée dans son auteur! Comme là elle se montre avec des caractères conformes à sa céleste origine! comme *elle luit au milieu des ténèbres, qui ne la comprennent pas!* Ces ténèbres règnent partout sur la terre; elles règnent en particulier dans la Judée, où la fausse idée qui avait prévalu sur le Messie avait complétement étouffé la véritable; et ce Messie *venant parmi les siens, les siens ne le reçoivent pas.* Le voilà donc : tout est ténèbres autour de lui : seul, il porte dans son sein cette lumière qui doit remplir un jour le monde. Il parle : parole puissante! parole divine! dont chaque mot va devenir la sagesse des nations, et qui de ses lèvres va passer jusqu'aux confins du monde, jusqu'aux confins des siècles, et tout changer, tout renouveler sur son passage! Comme elle se produit bien en souveraine, et comme on voit que celui d'où elle émane est le *Verbe*, et que tout ce qu'il dit il ne le tient pas des hommes, mais de *son Père qui est dans les cieux!* — Jésus ne discute pas, ne raisonne pas, ne pérore pas; il émet sa doctrine sans art, sans effort, sans préoccupation de n'être pas compris, avec une

simplicité confiante, comme le laboureur jette la semence sur la terre, certain qu'elle porte en elle-même la vertu qui la fera bientôt germer. — Quand l'homme instruit l'homme, il lui laisse voir la trace des efforts par lesquels il s'est instruit lui-même, et le conduit par la voie du raisonnement; il y repasse avec son disciple, et se confirme dans sa science en l'enseignant. Que s'il parle par inspiration, il en est le premier ému, transporté, surpris; et sa parole déborde en images impuissantes pour peindre la vérité qu'il découvre, comme un spectacle qui ne lui serait pas familier. Il n'en est pas ainsi de Jésus-Christ. On ne voit pas les traces de sa science; elle ne paraît être ni apprise des hommes ni saisie par inspiration, mais le fruit naturel et propre de sa pensée, sa pensée même, dans son union intime avec son Père. Aussi rien ne diminue ou n'augmente la plénitude de sa conviction dans la vérité qu'il enseigne, ni l'opposition qu'elle rencontre, ni les transports qu'elle excite. Lui seul il n'en paraît pas surpris; ses garanties sont ailleurs. Plein des mystères d'en haut, il n'en est pas ému comme les autres mortels, à qui Dieu se communique par accident. Il en parle sans efforts, la vérité lui est familière, il est visiblement né dans le secret qu'il révèle. Souvent même il est contraint de tempérer la hauteur de sa doctrine, et de répandre avec mesure *ce qu'il a sans mesure*[1], afin que notre faiblesse le puisse porter. Il parle des plus grandes choses si simplement, qu'il semble qu'il n'y a pas pensé; et si nettement néanmoins, qu'on voit bien ce qu'il en pense; et cette clarté jointe à cette naïveté est admirable[2]. Comme un roi ou l'héritier d'un roi, né et vivant au sein des grandeurs, en parle sans

[1] Jean, VIII, v. 34.
[2] Pascal.

emphase, et comme d'une chose pour lui ordinaire et naturelle; ainsi Jésus-Christ parle du Royaume du ciel, de Dieu son père, de ses Anges, de l'éternité, de la justice et de la miséricorde, de la vie et de la mort. Ce n'est pas pour en faire montre ni pour justifier la connaissance qu'il en a, mais parce que telle est sa mission, telle est la vérité. Et alors même il revêt sa pensée d'images si simples, si ordinaires, si naturelles, qu'on voit bien que ces choses-là sont pour lui simples, ordinaires, et naturelles en effet. *Le Royaume du ciel est semblable à un grain de sénevé qu'un homme a pris, et qu'il a semé dans son champ.* Quelle sublime vulgarité! *L'un d'entre vous*, dit-il ailleurs, *a cent brebis; une s'égare, il laisse les quatre-vingt-dix-neuf à l'abandon, et court à la recherche de celle qu'il avait perdue;* et *quand il l'a trouvée, il la charge sur ses épaules, joyeux;* et, *de retour à la maison, il appelle ses voisins, et leur dit : « Félicitez-moi, parce que j'ai trouvé ma brebis que j'avais perdue. »* — Ou bien encore, *c'est une femme qui n'a que dix drachmes, elle en perd une : aussitôt elle allume sa lampe, bouleverse toute sa demeure*, et *cherche soigneusement jusqu'à ce qu'elle ait trouvé sa drachme;* et *l'ayant trouvée, elle appelle ses amies et ses voisines, disant : « Félicitez-moi; j'avais perdu une drachme, et je l'ai trouvée. »* — *Voilà*, dit-il, *le portrait de votre Père céleste; telle est la réjouissance que feront dans le Ciel les Anges de Dieu, à la conversion d'un seul pécheur.* Quelle grandeur divine dans cette simplicité! que ces idées de la bonté de Dieu, de sa miséricorde, de la faiblesse humaine, et en même temps de sa valeur, sont magnifiques en elles-mêmes! et comme on voit bien, à la bonté secourable de celui qui les rend si accessibles à l'homme et qui en use si familièrement, qu'il est lui-même,

sous la figure de ce *bon pasteur* qui court après sa brebis, de cette *femme* qui cherche sa drachme, le *Dieu sauveur !*

Ce n'est pas au raisonnement et à la logique que je propose cette preuve; c'est au sens moral, au sens intime, aux perceptions les plus instinctives du vrai en nous : et malheur à celui qui n'en sera pas touché!

V. Au surplus, nous avons une souveraine garantie du fait de la divinité de Jésus-Christ : c'est la déclaration de Jésus-Christ lui-même. Partout il nous dit qu'il est *le Christ, Fils du Dieu vivant, — la Vérité, — le Principe, — la Lumière du monde, — la Vie éternelle, — le Messie promis depuis l'origine du monde, — le Sauveur du genre humain.*

Non-seulement il se donne le titre de Dieu, mais il en exerce les prérogatives; il prétend en faire les œuvres, il en revendique les droits. C'est là le fond de toutes ses paroles, de toute sa conduite; et il soutient ce rôle jusque dans les tourments, jusqu'à la mort, et après la mort. « Il « n'a point cru que ce fût de sa part un larcin de se poser « l'égal de Dieu, dit saint Paul. » *Non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo* [1].

Et maintenant voici la conséquence invincible que nous devons en tirer :

Ou il dit vrai, ou il dit faux : s'il dit vrai, il est Dieu; s'il dit faux (Dieu me pardonne cet affreux dilemme! mon cœur l'efface à mesure que ma main l'écrit), il est un imposteur ou un fou.

Il n'est pas possible de s'arrêter entre ces deux extrêmes; et les mêmes raisons qui font que Jésus-Christ est Dieu, si elles sont solides, font qu'il est un imposteur ou un fou, si elles ne le sont pas.

[1] *Philip.*, II v. 6

— Jésus-Christ un imposteur! Jésus-Christ un insensé! s'écria l'incrédule lui-même. Ah! ne me faites pas dire cela : loin de moi ce blasphème! Vous renversez tous mes sentiments, toute ma raison; je me croirais plutôt un insensé moi-même : souffrez, souffrez que je voie en lui un grand philosophe, un homme éminent en sagesse, un juste ami de Dieu, un bienfaiteur du genre humain, digne de tous nos respects, de toute notre reconnaissance.

— Non, *Celui qui n'est pas pour moi*, dit Jésus-Christ lui-même, *est contre moi;* tant est absolue et entière sa volonté d'être reconnu pour ce qu'il dit être, pour *l'égal de Dieu*. Lui-même repousse tout hommage qui ne va pas jusqu'à l'adoration, lui-même consent à être traité comme un blasphémateur et un insensé, s'il n'est pas Dieu. Voyez-le dans les mains de ses ennemis qui se moquent de lui, et qui, faisant allusion à sa prétendue divinité, lui voilent la face, lui donnent des coups sur le visage, puis l'interrogent, disant : « Devine qui t'a frappé. » Après toute une nuit passée dans cette sanglante ironie, « sur le point du jour, « dit la sainte histoire, les sénateurs du peuple juif, les « princes des prêtres, et les scribes, s'assemblèrent; et « l'ayant fait venir dans leur conseil, ils lui dirent : *Si « vous êtes le Christ, dites-le-nous.* — Il leur répondit : « *Si je vous le dis, vous ne me croirez point, et ne me lais« serez point aller. Mais désormais le Fils de l'homme sera « assis à la droite de la puissance de Dieu.* — Alors ils lui « dirent TOUS : *Vous êtes* DONC *le Fils de Dieu?* — Il leur « répondit : VOUS LE DITES : JE LE SUIS. — Et ils dirent : « *Qu'avons-nous encore besoin de témoins, puisque nous « l'avons entendu nous-mêmes de sa propre bouche*[1] ? »

Pareillement, lorsque, traduit devant le grand prêtre,

[1] Luc, XII, v. 63 à 71.

la foule l'accusait de s'être arrogé la puissance même de Dieu, le grand prêtre se levant lui dit : « *Vous ne répondez* « *rien à ce que ceux-ci déposent contre vous?* — Mais Jé- « sus demeurait dans le silence. Alors le grand prêtre lui « dit : *Je vous adjure, au nom du Dieu vivant, de nous* « *dire si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu.* — Jésus lui « répondit : VOUS L'AVEZ DIT. *Qui plus est, je vous dis* « *qu'il arrivera que vous verrez le Fils de l'homme assis* « *à la droite de la vertu de Dieu, et venant sur les nuées* « *du ciel.* — Alors le grand prêtre déchira ses vêtements, « en disant : « Il a blasphémé : qu'avons-nous plus besoin « de témoins? Vous venez d'entendre le blasphème, que « vous en semble? » Ils répondirent : « Il a mérité la mort. » « Alors ils lui crachèrent au visage, etc.[1]. »

Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, le grand prêtre avait raison de le traiter comme un blasphémateur. Jésus-Christ même ne réclame pas contre ce traitement; il le souffre comme un effet de l'aveuglement des Juifs, qui ne veulent pas voir en lui un Dieu. Sa seule défense a été de dire qu'il l'était réellement. On ne l'a pas cru : dès lors il va sans dire qu'il ne doit plus être considéré que comme un vil blasphémateur, et tout le reste en est la conséquence.

[1] Matth., XXVI, v. 63 à 67. — Ce n'est pas seulement dans sa passion que la déclaration de sa divinité attire à Jésus-Christ la fureur des Juifs, mais aussi pendant sa vie; voyez notamment ce passage remarquable : « Comme Jésus-Christ se promenait sous le portique de Salomon, les Juifs « l'entourèrent, lui disant : — Jusqu'à quand tiendrez-vous notre esprit en « suspens? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous ouvertement. — Jésus leur « répondit : — Je vous parle, et vous ne me croyez point. Les œuvres que « je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi. *Moi et mon* « *Père nous ne sommes qu'un.* — Alors les Juifs prirent des pierres pour « le lapider. — Jésus leur dit : — Pour laquelle de mes œuvres me lapidez- « vous ? — Ce n'est pour aucune de vos œuvres que nous vous lapidons, mais « à cause de votre blasphème, et parce qu'ÉTANT HOMME, VOUS VOUS FAITES « DIEU. » (Jean, X.)

Or cette situation de Jésus-Christ devant le grand prêtre est encore et sera toujours la seule qu'il puisse avoir devant la raison; et l'incrédulité de tous les temps, mise en demeure de se prononcer sur sa personne, devra conclure comme les Juifs.

Cette opinion, qui, sans reconnaître en Jésus-Christ un Dieu, voudrait s'arrêter à voir en lui un sage, est toute récente. Nous en chercherons dans un instant la source. Quant à présent, il nous suffit de constater qu'elle est hautement confondue par l'*unanimité* des jugements anciens sur Jésus-Christ, amis et ennemis.

Ainsi nulle part, dans les témoignages contemporains de Jésus-Christ, nous ne trouvons la trace d'un semblable jugement.

Les parents de Jésus-Christ s'imaginent qu'il a perdu l'esprit, et qu'il extravague [1].

Les Juifs veulent, dans la suite, le faire passer pour un imposteur.

Les Apôtres disent qu'il est le Fils de Dieu, et Dieu même.

C'est à ces trois jugements que se réduit tout ce qu'on a dit de lui, *et on n'en peut pas supposer un quatrième.*

Cette remarque est de d'Aguesseau [2], et il ajoute : « Les « deux premiers sont évidemment faux : donc le troisième « est véritable. »

Dans la suite, et pendant les premiers siècles du Christianisme, le monde se partagea en deux jugements sur Jésus-Christ : l'un, qu'il était Dieu; l'autre, qu'il était un imposteur. C'est ce caractère que virent en lui tous ceux

[1] Marc, III, v. 21.

[2] *Réflexions diverses sur Jésus-Christ,* § XLVIII; Œuvres complètes, in-8°, t. XV, p. 460.

qui nièrent sa divinité, comme il paraît par les écrits non-seulement des Juifs, mais des philosophes païens eux-mêmes, tels que Celse, Porphyre, Julien, etc.

Nulle part, dans les jugements rapprochés du temps de Jésus-Christ, nous ne voyons celui que nous discutons en ce moment, qu'on l'ait considéré comme un sage. Il y a même cela de remarquable, que des païens, ne pouvant se défendre de l'impression que faisait sur eux sa divinité, et cependant ne voulant pas rendre à cette divinité l'hommage véritable qui lui convenait en se faisant tout à fait chrétiens, le rangèrent parmi *leurs dieux*[1]; tant était logique l'alternative qui ne permettait pas de voir en lui un simple grand homme.

Je sais qu'aujourd'hui l'incrédulité, pour échapper à cette rigoureuse alternative, voudrait faire un certain triage dans les faits de la vie de Jésus-Christ, et, mettant de côté les passages de l'Évangile qui se rapportent au dogme et surtout aux miracles, s'en tenir à la simple morale, pour n'avoir rien à démêler avec le surnaturel, et ne voir en Jésus-Christ que l'auteur d'un enseignement humain. Mais cette prétention n'est pas tolérable, et en toute autre matière on la qualifierait d'insensée. Où a-t-on pris que l'Évangile est vrai sur tel point et faux sur tel autre, et que ce partage entre sa vérité et sa fausseté se fait exactement dans le sens et dans la mesure favorable à l'incrédulité? Où a-t-on

[1] Christo templum facere voluit, eumque *inter deos* recipere (LAMPRIDE, *in Alexandrum*). — Lampride dit, en outre, qu'Alexandre Sévère avait deux *laraires* dans son palais impérial : l'un n'était qu'une salle destinée aux bustes des grands hommes; c'était un *muséum* qui n'avait aucun caractère religieux. Le véritable laraire, celui dans lequel Alexandre adora Jésus, était consacré aux dieux : — Virgilium in secundo larario habuit, ubi Achillis et magnorum virorum.... Sed in larario *majore*, *inter divos*, Jesum... (*Ibid.*) — Cette distinction est importante.

pris que tout ce qui est dogme est nécessairement *symbole*, que tout ce qui est miracle est nécessairement *légende*, et qu'il n'y a de réel et de certain que la partie morale? Y a-t-il rien dans l'Évangile qui le dénote et l'autorise? et n'est-ce pas avec la même garantie, avec le même accent de vérité, que ses auteurs nous rapportent ici ce précepte de Jésus-Christ : *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même;* là, cette invocation de sa divinité : *Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre*; et ailleurs l'action de cette même puissance : *Lazare, sors du tombeau?*... Si vous croyez à la vérité de l'Évangile sur le premier point, pourquoi ne pas y croire sur les deux autres? ou, si vous le rejetez sur les deux autres, pourquoi le croyez-vous sur le premier? Pourquoi n'allez-vous pas jusqu'à dire que tout y est faux; que Jésus-Christ n'a pas plus dit une de ces choses que l'autre, qu'il n'a pas existé, et que quatre écrivains obscurs se sont accordés pour imaginer un caractère inimaginable, et pour tromper tout le genre humain?

C'est là, en effet, qu'il faut en venir. L'Évangile ne peut être divisé. Comme la robe de Jésus-Christ, il est sans couture. La morale, le dogme, les miracles y sont entrelacés, y sont occasion et raison les uns des autres, de manière à former entre eux un tissu dont on ne peut détacher un fil sans rompre la trame. Qu'on le tire au sort, si on veut; mais il faut l'accepter ou le rejeter en entier.

Remarquez bien ici que je ne vais pas encore jusqu'à prétendre que ce qu'a dit Jésus-Christ soit vérité : par exemple, qu'il soit le Fils de Dieu; mais seulement qu'il a dit : *Je suis le Fils de Dieu;* — qu'il ait ressuscité Lazare; mais seulement qu'il a dit : *Lazare, sors du tombeau,* etc. —Je vous laisse croire après cela, pour le moment, qu'il

n'est pas le Fils de Dieu, qu'il n'a pas ressuscité Lazare... Ce qui est certain, c'est qu'il a parlé et agi, dans ces deux cas et dans tous ceux analogues, avec l'intention qu'on le crût à la lettre, de même que quand il a dit : *Bienheureux ceux qui pleurent!* ou bien : *Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre.*

J'ajoute que, dans ces termes, la véracité de l'Évangile n'a jamais été contestée, et que Juifs et Païens n'ont jamais mis en question que Jésus-Christ ait voulu *se faire passer* pour Dieu, qu'il ait voulu *paraître* faire des miracles. Cela était trop notoire pour être contredit, tout le monde a été d'accord sur ce point; et cet accord, joint à ce qui précède, doit enfin borner l'incrédulité; sinon il faut renoncer à discuter avec elle.

Et maintenant je reprends mon argument, et je dis : Un simple mortel qui veut se faire passer pour Dieu est un imposteur; et s'il a recours, pour consommer son imposture, à de faux miracles, c'est un vil charlatan, un fourbe audacieux.

Cela est incontestable, et ceux qui n'en sentent pas la nécessité logique sont des demi-incrédules, en qui un reste de foi fait repousser ce principe, par l'horreur de son application à Jésus-Christ : leur incrédulité n'est pas résolue, elle a peur de son ombre : ce sont des inconséquents, nous ne raisonnerons pas avec eux.

Mais pour un vrai croyant et un franc incrédule, l'admission de ce principe doit être sans répugnance : pour le premier, parce qu'il est sans application à Jésus-Christ; pour le second, parce qu'il n'atteint en Jésus-Christ qu'un simple mortel.

Ce principe incontestable étant donc posé, qu'on ouvre les Évangiles et qu'on les parcoure froidement, si on le

peut, et uniquement en vue de cette application. Qu'on se mette bien dans l'esprit que Jésus-Christ n'est pas Dieu, et qu'on se rende compte du véritable sentiment que doivent inspirer tant de passages où il s'en arroge le titre, les droits, la puissance.

Par exemple :

Jésus guérit un paralytique le jour du sabbat : les Juifs l'accusent d'avoir violé le repos de ce jour. Jésus répond : « Mon Père, dont l'action est incessante, ne connaît pas « de sabbat. Pareille est mon action[1]. »

Les Juifs prennent ces paroles au sens naturel, et « pour« suivent d'autant plus Jésus-Christ en vue de le faire « mourir, qu'à la violation du sabbat il joint l'audacieux « blasphème de dire que son Père est Dieu, et DE SE POSER « L'ÉGAL DE DIEU[2]. »

Que leur répond Jésus? va-t-il reculer dans la voie de cette assimilation sacrilége? Écoutons :

« EN VÉRITÉ, EN VÉRITÉ, je vous le dis, tout ce que fait « le Père, le Fils le fait semblablement. Car le Père aime « le Fils et lui donne le pouvoir de faire tout ce qu'il fait « lui-même, et il fera voir dans sa personne des œuvres « plus admirables encore. Car, ainsi que le Père ressuscite « les morts, ainsi le Fils redonne la vie à qui il veut. *Il y « a plus*, le Père ne juge personne, mais il a donné au Fils « *l'entier pouvoir* de juger ; et cela pour que TOUS REN« DENT AU FILS UN HONNEUR ÉGAL A CELUI QUI EST DÛ AU « PÈRE[3]... Ne soyez pas surpris de cela ; car viendra un

[1] *Pater meus usque modo operatur, et ego operor.* (Joan., v, v. 17.)

[2] . . . . ÆQUALEM SE FACIENS DEO. (Joan., v, v. 18.)

[3] . . . . *Neque enim Pater judicat quemquam : sed omne judicium dedit Filio*, UT OMNES HONORIFICENT FILIUM, SICUT HONORIFICANT PATREM... (Joan., v, v. 22, 23.)

« jour où tous ceux qui sont dans les tombeaux en sorti-
« ront à la voix du Fils de Dieu : les bons pour la récom-
« pense, les mauvais pour le châtiment... »

Mettez ces paroles dans la bouche de tout autre que Jésus-Christ, figurez-vous que vous les entendez pour la première fois, et dites, tiendrez-vous leur auteur pour un homme sensé? ou si, du reste, vous ne pouvez refuser à cet homme de l'intelligence, ne serez-vous pas révolté de cette odieuse imposture, de cet orgueil sacrilége? Et si enfin vous voyez faire à cet homme des tours de charlatan, de faux miracles, pour accréditer sa prétention impie; si vous voyez la populace abusée le suivre partout, l'applaudir, le déifier, et le mensonge le plus noir, la superstition la plus grossière envahir toutes les imaginations, et usurper tous les droits de la raison et de la vérité, quelle ne sera pas votre indignation, votre horreur, pour l'artisan de cette fourberie?

Figurez-vous maintenant que, surmontant la répulsion qu'il vous inspire, et curieux de voir jusqu'où va sa folie ou son audace, vous percez la foule, et que dans ce moment vous le voyez distribuant du pain et du vin à ses grossiers disciples, et leur tenant ce propos : « Prenez et mangez,
« ceci est mon corps; buvez-en tous, ceci est mon sang. —
« Je vous l'affirme, mon corps est vraiment viande, et mon
« sang est vraiment breuvage. — Celui qui ne mange pas
« ma chair et qui ne boit pas mon sang n'aura pas la vie en
« lui. Je suis le pain vivant descendu du ciel, etc. » —
Pour moi, je le déclare, rien n'égalerait le dégoût qu'amasserait en moi un tel spectacle.

Une chose cependant viendrait y mettre le comble : ce serait d'entendre cet imposteur parler à chaque instant de la vérité, se dire LA VÉRITÉ, et fulminer, comme la Vérité

même, contre les hypocrites et les imposteurs. Plus sa morale serait belle et séduisante, plus elle incriminerait le mensonge de sa prétention et de ses œuvres ; et, en le favorisant en apparence, elle ne ferait que lui donner au fond un caractère de plus d'hypocrisie et de fausseté.

Or, voilà l'impression franche et insurmontable que doivent faire l'Évangile et le caractère de son héros, sur quiconque ne croit pas à sa divinité. Car, d'un bout à l'autre, à chaque page il parle de vérité, et il expose des prétentions et des actes qui, s'ils ne sont pas d'un Dieu, sont d'un imposteur. Ce n'est pas un trait seulement ou deux qui motivent cette alternative : c'est, je le répète, toute la vie de Jésus-Christ.

Un seul trait de Socrate, et c'est le dernier, a porté ombrage à la sagesse de toute sa vie et surtout de sa mort. On ne s'explique pas comment, mourant pour la sainte cause de la vérité divine, il termine son sacrifice par un acte d'idolâtrie et de superstition, en ordonnant qu'on immole un coq à Esculape. Cet acte d'infidélité à ses principes restera à jamais sur sa mémoire comme une tache qui en ternira l'éclat.

Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, c'est bien autre chose ; car toute sa vie est pleine d'actes cent fois plus inconciliables avec ses principes que le seul trait qu'on ait à reprocher à Socrate. Les principes de Jésus-Christ sont l'établissement du règne de la vérité, de l'humilité, de la charité, de l'adoration pure en esprit et en vérité ; et voici qu'en se faisant honorer lui-même comme Dieu, en se faisant le motif et la fin de toutes les vertus qu'il enseigne, il les viole de la manière la plus insigne, et donne en sa personne un exemple monstrueux, il faut le dire, d'imposture, d'orgueil, d'égoïsme, et d'idolâtrie. C'est bien pis qu'un coq sacrifié

à Esculape, c'est la vérité immolée à lui-même. Et cela, je le répète, non pas une fois et par accident, mais de la manière la plus soutenue, la plus systématique, par tous les actes de sa vie, et jusque dans sa mort.

Lisez notamment dans saint Jean le discours et la prière qu'il fit après la cène, la veille de sa mort. S'il est Dieu, rien de plus sublime : c'est le sommaire, c'est la quintessence de la vérité et de la charité. S'il n'est pas Dieu, toute cette prière étincelante de traits qui supposent sa divinité n'est plus qu'une parodie sacrilége, qu'un tissu d'expressions inintelligibles, fausses, et blasphématoires.

C'est donc avec une grande justesse que Rousseau a dit que *si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.* Devant faire l'éloge de Jésus, il ne pouvait pas dire moins; il fallait logiquement qu'il allât jusque-là; une fois engagé dans la comparaison de Jésus avec Socrate, il ne pouvait en sortir qu'en proclamant sa divinité, sinon Jésus perdait tout à ce rapprochement; et la même raison qui faisait reprocher à Socrate le dernier trait de sa vie, attirait sur la vie entière de Jésus la réprobation de tout ami de la vérité.

Si Jésus n'est pas le vrai Messie, le fils et l'égal de Dieu, qu'est-il de plus, après tout, que tous ces faux Messies qui parurent de son temps : Dosithée, Simon le Magicien, Ménandre, Barkochébas? Or on n'hésite pas à flétrir l'imposture dans ces derniers : par quelle inconséquence donc la couronnerait-on en Jésus?

— Il a réussi, dira-t-on, et les autres ont succombé. — Il a réussi! et c'est pour cela que vous voyez en lui un sage! et c'est pour cela que vous l'honorez!... Mais y pensez-vous? c'est pour cela même que vous devriez l'avoir plus en horreur. — Car en quoi a-t-il réussi? à se faire passer

pour Dieu, à se faire adorer depuis dix-huit cents ans comme tel par tout l'univers ; c'est-à-dire, selon vous incrédule, qu'il a réussi dans son imposture, qu'il l'a perpétuée, propagée, et que son outrage à la vérité est d'autant plus énorme qu'il est plus invétéré et plus incurable. Loin de le réhabiliter, c'est ce succès même qui l'incrimine. L'indignation et l'horreur de l'incrédule, s'il est conséquent avec lui-même, doivent grandir à proportion même du triomphe de l'imposteur : *Écrasons l'infâme!* tel doit être le cri de sa conscience et de sa raison ; et en le proférant, Voltaire a eu du moins la franchise de son audace[1].

Ce mot de Voltaire sur Jésus-Christ est la contre-partie logique de celui par lequel Rousseau conclut sa divinité, et ces deux mots sont précieux comme expression et comme épreuve de la force de notre argumentation. Ils prouvent énergiquement que le simple respect pour Jésus n'est pas tenable, et que la raison, lorsque aucun préjugé ne la retient sur la pente de la foi ou de l'incrédulité en Jésus-Christ, ne peut aboutir qu'à l'adoration ou à l'horreur pour sa personne.

[1] On s'est demandé si Voltaire, par ce mot de guerre qui termine toutes ses lettres à d'Alembert, n'avait pas voulu parler seulement de la superstition, du fanatisme ; mais il n'est pas douteux que sa pensée allait plus loin, et que c'est corps à corps à la personne même du divin Sauveur des hommes qu'il osait s'attaquer. En voici la preuve : D'Alembert, à qui il s'adressait, et qui devait par conséquent connaître sa pensée, lui répond ainsi dans une de ses lettres : « Vous voudriez que nous fissions imprimer le *Testament* « *de Jean Meslier*, et que nous en distribuassions quatre ou cinq mille « exemplaires ; l'*infâme*, puisque *infâme* y a, n'y perdrait rien ou peu de « chose, et nous serions traités de fous par ceux mêmes que nous aurions « convertis. Ce que vous savez doit être attaqué, comme Pierre Corneille, « avec ménagement. »

Sur ces mots, *Ce que vous savez*, le fidèle éditeur Beuchot fait la remarque suivante : — « Leçon conforme à l'édition de Kehl. L'original porte : « *J. C. doit être attaqué.* » (Voltaire, édit. Beuchot, t. LX, p. 344.)

— Mais cependant, objectera-t-on, — et je conçois qu'on se débatte contre cette conclusion . non qu'elle ne soit parfaitement juste, mais parce qu'elle met en demeure de se prononcer, et de sortir de cet état douteux qui n'est ni de la foi ni de l'incrédulité, état dans lequel languissent une multitude d'intelligences, et dont la philosophie souffre autant que la Religion, parce qu'il n'est pas vrai, parce qu'il n'est pas raisonnable, — mais cependant de cela seul que je ne reconnais pas la divinité de Jésus-Christ, vous ne pouvez pas me forcer à souscrire à son infamie, et mettre dans mon âme ni sur mes lèvres ce qui n'y sera jamais : l'indignation, l'horreur et le mépris pour sa personne. Car enfin, après tout, il a doté le monde d'une morale sublime; il a dissipé les ténèbres de l'idolâtrie; il a introduit dans l'humanité un spiritualisme sanctifiant; il a affranchi les esprits de la superstition, les cœurs de l'infamie, les têtes de l'esclavage; il a fondé le règne de la liberté, de la charité; il a mis la vérité partout : dans les mœurs, dans les institutions, dans les lois; il a imprimé au genre humain une marche civilisatrice qui se poursuit encore, pleine de vigueur, après dix-huit cents ans; il a semé la terre des merveilles de ses vertus; il a sauvé, il sauve tous les jours le monde. — Voilà ses titres à mon respect, à mon admiration, à ma reconnaissance; — je ne puis les méconnaître et les oublier sans me méconnaître et m'oublier moi-même : non, jamais vous ne me le ferez blasphémer!

— Adorez-le donc; car vous venez de décliner les titres qui vous y obligent, et de vous fermer tout retour à l'incrédulité.

— Comment cela?

— Le voici :

Prise en elle-même, l'œuvre de Jésus-Christ est telle-

ment incomparable, que celui qui a fait tout ce que vous venez de reconnaître a fait une chose qu'il n'est pas donné à un simple homme de pouvoir faire. Il n'y a pas de respect, d'admiration, de reconnaissance qui puissent acquitter la dette de la raison et du cœur envers lui. Il faut un sentiment infini comme le bienfait : il faut croire et adorer.

Rapprochée de sa prétention et de sa conduite, l'œuvre de Jésus-Christ donne à cette conclusion une force irrésistible : parce que la prétention et la conduite de Jésus-Christ ayant été bien certainement de se faire passer pour Dieu, et *en cela,* s'il n'est pas Dieu, cette prétention et cette conduite étant celles d'un imposteur, il faudrait admettre que c'est sur une imposture et par une imposture insigne que s'est élevé et que se soutient un édifice tout de vérité, et que les vertus évangéliques qui vivifient le monde sont vivifiées elles-mêmes par une croyance qui les viole ouvertement dans son objet.

Il y a plus, et je ne vous ai fait encore qu'une concession en vous permettant, même au prix d'une contradiction aussi énorme, de séparer ainsi l'œuvre de Jésus-Christ et sa prétention. Elles ne font qu'un, et il faut les admettre ou les rejeter toutes deux. Tout ce que vous venez de relever en faveur de Jésus-Christ n'est rien, si vous lui ôtez sa divinité. Celle-ci se confond avec son œuvre.

Tout l'Évangile en effet, sa morale, ses lumières, ses vertus, émanent directement de ce principe, que Dieu est miséricordieusement intervenu en Jésus-Christ pour racheter le genre humain. Le dogme de la rédemption, la croix : voilà l'Évangile, voilà le Christianisme. Nous croyons l'avoir démontré dans nos études sur la *Rédemption* : les idées sublimes que le Christianisme nous a données sur Dieu et ses divers attributs, sa justice, sa sainteté, sa grandeur, sa

miséricorde ; celles non moins profondes qu'il nous a données sur nous-mêmes, notre misère, notre grandeur, notre état primitif, actuel et futur ; nos rapports absolus avec Dieu, nous-mêmes et les autres hommes : toutes ces magnifiques notions qui ont changé la face du monde, et tous les motifs qui les ont mises en action dans l'humanité, ne sont que des émanations, des irradiations du grand sacrifice de L'HOMME-DIEU. Le Christianisme résulte moins des paroles que de la conduite de Jésus-Christ, et n'est, à vrai dire, que Jésus-Christ érigé en imitation et en modèle. Ce n'est pas tant ce qu'il a dit que ce qu'il a fait qui a changé le monde, et ce ne sont pas tant les faits de sa vie que le grand fait de sa mort. La morale évangélique est une morale en action, et le théâtre de cette action est sur la croix, comme son acteur nécessaire est un HOMME-DIEU. Aussi voyons-nous que Jésus-Christ, durant tout le cours de sa vie, en appelle continuellement à sa mort comme à l'objet de sa mission, au principe de son succès. Il en parle sans cesse, tout ce qu'il dit la suppose ; il ne fait qu'en préparer l'application en attendant que l'heure de sa *consommation* ait sonné, et c'est à cette heure qu'il renvoie la conversion de l'univers. *Quando exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum.* Voilà l'Évangile : prenez-le, lisez-le, et vous n'y verrez pas autre chose. C'est ainsi qu'il est, ainsi qu'il a été reçu, entendu, pratiqué partout jusqu'à nos jours ; et s'il a produit tous les fruits que vous admirez, si, à l'heure qu'il est, il en produit encore, ce n'est que par ce moyen.

Lors donc que vous admirez les merveilles du Christianisme, vous n'admirez autre chose que les splendeurs de la divinité de Jésus-Christ ; et si celles-là sont véritables, celle-ci l'est également.

Direz-vous que cette divinité n'est qu'une sublime hypothèse, imaginée par Jésus-Christ lui-même pour donner un fondement à son système, et le faire recevoir par le genre humain?

Mais y pensez-vous? une hypothèse! c'est-à-dire, ce qui est sans fondement, tel est à vos yeux le fondement de ce Christianisme que vous admirez? Mais ce Christianisme lui-même n'est pas autre chose que la révélation de la divinité en Jésus-Christ. Il est cette divinité même, appliquée au monde comme un moule sur lequel celui-ci est invité à se réformer. Si donc cette divinité n'est qu'une chimère, le Christianisme n'est donc qu'une chimère pareillement. Cependant vous le tenez pour une magnifique réalité; vous êtes frappé de tout ce qu'il porte de vérité, de vie et de fécondité dans son sein. Accordez-vous avec vous-même. Ce qu'il y a de certain, c'est que si vous ôtez la divinité de Jésus-Christ, vous ôtez toute la science et toute la vertu de la croix; et que si vous ôtez la science et la vertu de la croix, il ne vous reste plus rien du Christianisme. Toutes ces choses se tiennent, et sont clouées pour ainsi dire avec Jésus-Christ à l'autel de son sacrifice.

Et puis ne trouvez-vous pas que l'*hypothèse* de la divinité de Jésus-Christ, qui n'aurait dû entrer dans son œuvre que comme moyen auxiliaire, en aurait singulièrement usurpé la fin, et aurait fait payer bien cher le secours qu'elle lui aurait prêté? Quel est, en effet, l'objet du Christianisme, si ce n'est d'arracher le monde à l'idolâtrie, de rétablir le culte du vrai Dieu, l'*adoration pure en esprit et en vérité*, et d'inspirer au monde toutes les vertus qui en découlent : la foi, l'espérance, la charité, l'humilité, la pénitence? Or, si Jésus-Christ n'était pas Dieu, n'était-il pas manifeste qu'en se faisant adorer comme tel, il fon-

dait en sa personne le règne de l'idolâtrie? qu'il portait la plus grave atteinte au culte du vrai Dieu? qu'il consacrait l'erreur et le mensonge? qu'il confisquait à son profit toutes les vertus qu'il inspirait, les trompait et les violait par cela même en se substituant à leur fin légitime? et qu'il abusait monstrueusement, il faut le dire, de ce qu'il y a de plus sacré dans le cœur de l'homme : la foi, le dévouement, l'amour?... Chose horrible! je me représente tous les sacrifices qui ont été faits, qui se font et qui se feront dans le monde, au seul nom de Jésus-Christ; tous ces millions de martyrs dont le sang a rougi la terre, tous les supplices, toutes les tortures qu'ils ont endurés; et tout cela dans la fausse persuasion que Jésus-Christ était Dieu! et Jésus-Christ l'auteur, le fauteur de cette fausse persuasion!!! Une telle imposture est-elle possible? n'est-elle pas en contradiction flagrante avec le caractère doux, humain et véridique de Jésus-Christ? peut-elle se concilier avec le respect et l'admiration qu'on professe pour sa personne? aurait-elle eu tant de crédit et de succès, et, à l'heure qu'il est, serait-elle encore, après dix-huit cents ans, la clef de voûte du Christianisme et de toute la civilisation qui en dépend?... Ne voit-on pas qu'on touche enfin à l'impossible et à l'absurde, et qu'à force de ne vouloir pas croire on déraisonne?

Ce n'est pas tout :

La divinité de Jésus-Christ, dit-on, n'aurait été qu'une sublime hypothèse imaginée pour faire recevoir sa morale. C'est fort bien; mais qui aurait fait recevoir cette hypothèse elle-même?

On conçoit une fiction qui flatte les dispositions de ceux auxquels on s'adresse, entre dans leurs vues, et les amène par un séduisant artifice à un résultat avantageux qui leur

aurait répugné dès l'abord ; mais une fiction qui répugne autant que ce résultat ! plus que ce résultat !!! évidemment cela est contradictoire.

D'où viennent toutes les résistances que le Christianisme a rencontrées dans le monde depuis le soulèvement des Juifs contre Jésus-Christ jusqu'à cette incrédulité que je combats en ce moment, si ce n'est de ce que Jésus-Christ est proposé comme Dieu ?... Le résultat du Christianisme, sa morale, ses institutions civilisatrices, etc., sont reçues par l'incrédule : il les admire, les applaudit : c'est là le fondement de son respect et de sa reconnaissance envers Jésus-Christ. *Une seule chose* le soulève et le révolte : la divinité en Jésus-Christ. Et cependant, par la plus singulière contradiction, c'est cette divinité qu'il présente comme l'appât séducteur par lequel Jésus-Christ aurait attiré le monde. Il ne voit pas que le sentiment d'incrédulité qui le pousse à faire l'objection la retourne contre lui-même.

Le difficile dans le Christianisme, disons mieux, l'impossible, humainement parlant, c'était précisément de faire voir, de faire adorer Dieu, le maître du ciel et de la terre, le créateur des mondes, dans un homme en croix. En face de l'univers païen surtout, loin que ce pût être un moyen de succès, c'était là le grand obstacle, la grande, l'insigne *folie*. Je conçois que, cet obstacle vaincu, il devenait un moyen ; mais pour le vaincre il fallait un moyen supérieur à tout obstacle ; et si pour faire croire à la morale il fallait faire croire à la divinité de son auteur, pour faire croire à la divinité de son auteur contre toute apparence de raison, tous les penchants de la nature, tous les préjugés de la société, tous les intérêts humains, et avec cette force, cette rapidité, cette universalité, cette perpétuité, cette

domination souveraine qui a triomphé de tout, il ne fallait rien moins que cette divinité même.

Aucune issue ne se présente donc à l'incrédule pour échapper aux impossibilités de son système.

La conduite et l'œuvre de Jésus-Christ se heurtent d'une manière désolante pour sa raison, et ne lui laissent que le choix des inconséquences, ou plutôt les accumulent pour les lui faire dévorer toutes à la fois.

Inconséquence de voir le sage par excellence dans un homme qui aurait poussé la folie ou l'imposture jusqu'à se confondre avec la Divinité, en simuler la puissance, en dérober les adorations, en exiger les sacrifices.

Inconséquence de voir un insensé ou un imposteur dans l'auteur de la plus sublime et de la plus pure morale qui fut jamais, en qui le monde civilisé vénère un modèle achevé de perfection, le type même de la sagesse et de la vérité.

Inconséquence de voir l'un et l'autre dans un même sujet, et, pour se refuser à reconnaître en Jésus-Christ un Dieu-homme, d'y voir forcément un sage et un fou, un juste et un criminel.

Inconséquence enfin de rattacher le succès le plus prodigieux qui ait paru dans le monde à une grossière imposture qui, outre les obstacles extérieurs qu'elle aurait surmontés d'une manière déjà humainement inexplicable, aurait porté en elle-même des contradictions qui auraient dû la confondre, quand bien même tout eût concouru pour la favoriser.

L'incrédulité se trouve ainsi obligée d'admettre tour à tour et même à la fois le oui et le non, le pour et le contre, le mensonge et la vérité, la lumière et les ténèbres, et de les embrasser, de les accoupler monstrueusement dans sa raison.

Mais cette raison rejette à la fin tant d'inconséquences, et, reprenant son libre exercice, elle s'affirme à elle-même qu'ayant nécessairement à opter entre la divinité et l'imposture de Jésus-Christ, elle ne saurait hésiter à embrasser la croyance à sa divinité.

La divinité de Jésus-Christ se présente environnée de mystères.

L'imposture en Jésus-Christ se présente hérissée d'absurdités.

Les mystères qui touchent à la divinité de Jésus-Christ sont de l'essence de cette divinité même, et appartiennent à un ordre surnaturel qui doit nécessairement les comporter, et où la raison peut les admettre.

Les absurdités que traîne après elle l'imposture en Jésus-Christ bouleversent l'ordre naturel des choses qui sont le plus du ressort de la raison, et où celle-ci ne peut les souffrir sans s'abdiquer.

L'incrédulité croit faire acte d'indépendance en rejetant la croyance en la divinité de Jésus-Christ, et elle ne s'aperçoit pas qu'elle ne peut le faire qu'en tombant aussitôt sous le joug de la croyance à son imposture, cent fois plus coûteuse à la raison.

La question n'est pas, Croire ou ne pas croire; mais, Croire ceci ou cela.

Si croire, en effet, c'est admettre ce qu'on ne comprend pas, il est incontestable qu'on ne comprend pas l'imposture en Jésus-Christ, et qu'en ce sens il y a croyance, comme dans le cas d'admission de sa divinité.

Mais il y a cette énorme différence que croire à la divinité de Jésus-Christ, c'est croire ce qui, de sa nature, *doit être incompréhensible :* un phénomène purement divin; ce qui dépasse simplement la raison sans la contredire;

ce qui, en un mot, est du véritable domaine de la croyance, parce qu'il n'est pas du domaine de la raison.

Tandis que croire à l'imposture de Jésus-Christ, c'est se résigner à ne pas comprendre une chose qui de sa nature *doit être compréhensible* : un phénomène purement humain ; c'est aveugler à plaisir sa raison, et l'interdire dans le champ de son exercice naturel : bien plus que cela, c'est admettre ce qu'on comprend très-bien, mais *ce qu'on comprend très-bien être faux et impossible,* et aller contre les lumières de sa raison.

Et c'est là précisément ce qui fait que la foi chrétienne est essentiellement raisonnable, quoique son objet soit incompréhensible : c'est que son contraire est absurde. — Et encore son objet n'est-il pas tellement incompréhensible qu'il ne soutienne lui-même admirablement sa divinité aux yeux de la raison.

Couronnons cette étude par un jugement célèbre sur la grande vérité qui en est l'objet.

Nous voulons parler du jugement de Napoléon sur Jésus-Christ.

On sait que vers la fin de sa vie, et dans cet intervalle qui lui fut laissé entre le trône et le tombeau, ce grand homme, grand par la nature et par la fortune, et doublement instruit par les succès et les revers, se donnait, du fond de son exil, le grand spectacle des choses humaines, et que cette activité qu'il avait mise à en faire les destinées, il la mettait à les juger. Du haut de son génie et de sa fortune, à la distance où celle-ci l'avait jeté de la scène du monde, comme pour lui en ménager la perspective et lui donner par avance les vues de la postérité, son regard parcourait le champ de l'histoire, et, s'y voyant lui-même le

premier, il en mesurait toutes les grandeurs à la sienne, et se mêlait familièrement aux plus illustres.

Une seule l'arrêta, et lui parut d'autant plus surhumaine qu'elle le dépassait infiniment. Jaloux toutefois, comme un des plus fiers représentants de l'humanité, de ne pas s'en laisser imposer, mais aussi dans une situation où il n'avait plus à compter qu'avec la vérité, il appliqua au jugement de cette grandeur singulière toute l'expérience qu'il avait des hommes et des choses, et en particulier celle de l'art du succès, qu'il avait si bien employé pour lui-même, et dont il avait épuisé tous les secrets. Il fit plus, il évoqua tous ceux qui avaient réussi dans cet art parmi les hommes, et leur demanda des analogies pour la solution qu'il cherchait. Mais tout fût puéril et vain ; il ne tarda pas à sentir qu'il n'avait plus affaire à un de ses pareils ; qu'auprès de cette puissance toute puissance humaine n'était que néant : et *lui, qui se connaissait en hommes*, comme le centurion du Calvaire, il prononça que Jésus-Christ était Dieu.

Voici ce jugement précieux à tant de titres, et par son objet et par son auteur, et par le temps et le lieu où il a été porté. En en lisant les motifs si pleins, si vigoureux, si bien frappés, on sent que c'est là le dernier mot sur Jésus-Christ, et que toute raison peut s'incliner où le génie de Napoléon, vaincu par l'évidence, s'inclinait[1].

[1] Ce jugement de Napoléon sur Jésus-Christ a été publié dans un livre écrit en 1841, d'après les communications du général *Montholon*. Les journaux l'ont donné comme extrait des *Mémoires* inédits *du général Bertrand*, qui était avec Montholon l'interlocuteur de Napoléon dans la conversation de celui-ci sur ce sujet. Cité plusieurs fois et dans des circonstances solennelles, ce jugement passe généralement pour *historique*. Au reste, sa valeur n'est pas toute dans son authenticité : elle est surtout dans la force de vérité qui le distingue, et dans la touche originale dont il est

« ...., Il est vrai que le Christ propose à notre foi une « série de mystères. Il commande avec autorité d'y croire, « sans donner d'autres raisons que cette parole épouvan-« table : *Je suis Dieu.*

« Sans doute il faut la foi pour cet article-là, qui est ce-« lui duquel dérivent tous les autres articles. Mais le ca-« ractère de divinité du Christ une fois admis, la doctrine « chrétienne se présente avec la précision et la clarté de « l'algèbre ; il faut y admirer l'enchaînement et l'unité « d'une science.

« Appuyée sur la Bible, cette doctrine explique le mieux « les traditions du monde ; elle les éclaircit, et les autres « dogmes s'y rapportent étroitement, comme les anneaux « scellés d'une même chaîne. L'existence du Christ, d'un « bout à l'autre, est un tissu tout mystérieux, j'en con-« viens ; mais ce mystère répond à des difficultés qui sont « dans toutes les existences. Rejetez-le, le monde est une « énigme ; acceptez-le, vous avez une admirable solution « de l'histoire de l'homme.

« Le Christianisme a un avantage sur tous les philoso-« phes et sur toutes les religions ; les chrétiens ne se font « pas illusion sur la nature des choses. On ne peut leur « reprocher ni la subtilité ni le charlatanisme des idéolo-« gues, qui ont cru résoudre la grande énigme des ques-« tions théologiques avec de vaines dissertations sur ces « grands objets. Insensés, dont la folie ressemble à celle « d'un enfant qui veut toucher le ciel avec sa main, ou qui « demande la lune pour son jouet ou sa curiosité !

« Le Christianisme dit avec simplicité : *Nul n'a vu « Dieu, si ce n'est Dieu.* Dieu a révélé ce qu'il était ; sa

empreint. Et cela même vient à l'appui de son authenticité : on y voit l'*ongle du lion.*

« révélation est un mystère que la raison ni l'esprit ne peu-
« vent concevoir. Mais puisque Dieu a parlé, il faut y
« croire : cela est d'un grand bon sens.

« L'Évangile possède une vertu secrète, je ne sais quoi « d'efficace, une chaleur qui agit sur l'entendement et qui « charme le cœur ; on éprouve à le méditer ce qu'on éprouve « à contempler le ciel. L'Évangile n'est pas un livre, c'est « un être vivant, avec une action, une puissance qui enva- « hit tout ce qui s'oppose à son extension. Le voici sur « cette table, ce livre par excellence (et ici l'Empereur le « toucha avec respect) : je ne me lasse pas de le lire, et « tous les jours avec le même plaisir.

« Le Christ ne varie pas, il n'hésite jamais dans son en- « seignement ; et la moindre affirmation de lui est marquée « d'un cachet de simplicité et de profondeur qui captive « l'ignorant et le savant, pour peu qu'ils y prêtent leur at- « tention.

« Nulle part on ne trouve cette série de belles idées, de « belles maximes morales, qui défilent comme les batail- « lons de la milice céleste, et qui produisent dans notre « âme le même sentiment que l'on éprouve à considérer « l'étendue infinie du ciel, resplendissant, par une belle « nuit d'été, de l'éclat des astres.

« Non-seulement notre esprit est préoccupé, mais il est « dominé par cette lecture, et jamais l'âme ne court risque « de s'égarer avec ce livre.

« Une fois maître de notre esprit, l'Évangile captive no- « tre cœur. Dieu même est notre ami, notre père, et vrai- « ment notre Dieu. Une mère n'a pas plus de soin de l'enfant « qu'elle allaite. L'âme, séduite par la beauté de l'Évan- « gile, ne s'appartient plus. Dieu s'en empare tout à fait ; il « en dirige les pensées et les facultés, elle est à lui.

« Quelle preuve de la divinité du Christ! Avec un empire « aussi absolu, il n'a qu'un seul but, l'amélioration spiri- « tuelle des individus, la pureté de la conscience, l'union « à ce qui est vrai, la sainteté de l'âme.

« Enfin, et c'est mon dernier argument, il n'y a pas de « Dieu dans le ciel, si un homme a pu concevoir et exécuter « avec un plein succès le dessein gigantesque de dérober « pour lui le culte suprême, en usurpant le nom de Dieu. « Jésus est le seul qui l'ait osé. Il est le seul qui ait dit clai- « rement : *Je suis Dieu.* Ce qui est bien différent de cette « affirmation, *Je suis un Dieu,* ou de cette autre : *Il y a* « *des dieux*. L'histoire ne mentionne aucun autre individu « qui se soit qualifié lui-même de ce titre de Dieu dans le « sens absolu. La Fable n'établit nulle part que Jupiter et « les autres dieux se soient eux-mêmes divinisés. C'eût été « de leur part le comble de l'orgueil, et une monstruosité, « une extravagance absurde. C'est la postérité, ce sont les « héritiers des premiers despotes qui les ont déifiés. Tous « les hommes étant d'une même race, Alexandre a pu se « dire le fils de Jupiter. Mais toute la Grèce a souri de cette « supercherie; et de même l'apothéose des empereurs ro- « mains n'a jamais été une chose sérieuse pour les Ro- « mains. Mahomet et Confucius se sont donnés simplement « pour des agents de la Divinité. La déesse Égérie, de Numa, « n'a jamais été que la personnification d'une inspiration « puisée dans la solitude des bois. Les dieux Brahma, de « l'Inde, sont une invention psychologique.

« Comment donc un Juif, dont l'existence historique est « plus avérée que toutes celles des temps où il a vécu, lui « seul, fils d'un charpentier, se donne-t-il tout d'abord « pour Dieu même, pour l'être par excellence, pour le « créateur des êtres? Il s'arroge toutes les sortes d'adora-

« tion ; il bâtit son culte de ses mains, non avec des pier-« res, mais avec des hommes. On s'extasie sur les conquê-« tes d'Alexandre : eh bien ! voici un conquérant qui con-« fisque à son profit, qui unit, qui incorpore à lui-même, « non pas une nation, mais l'espèce humaine. Quel mi-« racle ! l'âme humaine, avec toutes ses facultés, devient « une annexe de l'existence du Christ.

« Et comment ? par un prodige qui surpasse tout prodige. « Il veut l'amour des hommes, c'est-à-dire, ce qu'il est le « plus difficile au monde d'obtenir, ce qu'un sage demande « vainement à quelques amis, un père à ses enfants, une « épouse à son époux, un frère à son frère, en un mot, le « cœur : c'est là ce qu'il veut pour lui ; il l'exige absolu-« ment, et il réussit tout de suite. — J'en conclus sa di-« vinité. — Alexandre, César, Annibal, Louis XIV, avec « tout leur génie, ont échoué. Ils ont conquis le monde, et « ils n'ont pu parvenir à avoir un ami. Je suis peut-être le « seul, de nos jours, qui aime Annibal, César, Alexandre... « Le grand Louis XIV, qui a jeté tant d'éclat sur la France « et dans le monde, n'avait pas un ami dans tout son « royaume, même dans sa famille. Il est vrai, nous aimons « nos enfants ; pourquoi ? Nous obéissons à un instinct de « la nature, à une volonté de Dieu, à une nécessité que « les bêtes elles-mêmes reconnaissent et remplissent ; mais « combien d'enfants qui restent insensibles à nos caresses, « à tant de soins que nous leur prodiguons ! combien d'en-« fants ingrats ! Vos enfants, général Bertrand, vous ai-« ment-ils ? Vous les aimez, et vous n'êtes pas sûr d'être « payé de retour... Ni vos bienfaits, ni la nature, ne réus-« siront jamais à leur inspirer un amour tel que celui des « chrétiens pour leur Dieu ! Si vous veniez à mourir, vos « enfants se souviendraient de vous en dépensant votre

« fortune sans doute; mais vos petits-enfants sauraient à « peine si vous avez existé... Et vous êtes le général Ber- « trand, et nous sommes dans une île, et vous n'avez d'au- « tre distraction que la vue de votre famille!

« Le Christ parle, et désormais les générations lui ap- « partiennent par des liens plus étroits, plus intimes que « ceux du sang; par une union plus intime, plus sacrée, « plus impérieuse que quelque union que ce soit. Il al- « lume la flamme d'un amour qui fait mourir l'amour de « soi, qui prévaut sur tout autre amour.

« A ce miracle de sa volonté, comment ne pas recon- « naître le Verbe créateur du monde?

« Les fondateurs de religions n'ont pas même eu l'idée « de cet amour mystique, qui est l'essence du Christianisme « sous le beau nom de charité.

« C'est qu'ils n'avaient garde de se lancer contre un écueil; « c'est que, dans une opération semblable, *se faire aimer*, « l'homme porte en lui-même le sentiment profond de son « impuissance.

« Aussi le plus grand miracle du Christ, sans contredit, « c'est le règne de la charité.

« Lui seul il est parvenu à élever le cœur des hommes « jusqu'à l'invisible, jusqu'au sacrifice du temps; lui seul, « en créant cette immolation, a créé un lien entre le ciel « et la terre.

« Tous ceux qui croient sincèrement en lui ressentent « cet amour admirable, surnaturel, supérieur; phénomène « inexplicable, impossible à la raison et aux forces de « l'homme, feu sacré donné à la terre par ce nouveau Pro- « méthée, dont le temps, ce grand destructeur, ne peut ni « user la force ni limiter la durée... Moi, Napoléon, c'est « ce que j'admire davantage, parce que j'y ai pensé sou-

« vent. Et c'est ce qui me prouve absolument la divinité « du Christ.

« J'ai passionné des multitudes qui mouraient pour moi. « A Dieu ne plaise que je forme aucune comparaison entre « l'enthousiasme des soldats et la charité chrétienne, qui « sont aussi différents que leur cause !

« Mais enfin il fallait ma présence, l'électricité de mon « regard, mon accent, une parole de moi : j'allumais le feu « sacré dans les cœurs... Certes, je possède le secret de « cette puissance magique qui enlève l'esprit ; mais je ne « saurais le communiquer à personne ; aucun de mes gé- « néraux ne l'a reçu ou deviné de moi ; je n'ai pas davan- « tage le secret d'éterniser mon nom et mon amour dans « les cœurs, et d'y opérer des prodiges sans le secours de « la matière.

« Maintenant que je suis à Sainte-Hélène..., maintenant « que je suis seul et cloué sur ce roc, qui bataille et con- « quiert des empires pour moi ? où sont les courtisans de « mon infortune ? Pense-t-on à moi ? qui se remue pour « moi en Europe ? qui m'est demeuré fidèle ? où sont mes « amis ? Oui, deux ou trois, que votre fidélité immortalise, « vous partagez, vous consolez mon exil. »

(Ici la voix de l'empereur prit un accent particulier d'ironique mélancolie et de profonde tristesse.)

« Oui, notre existence a brillé de tout l'éclat du dia- « dème et de la souveraineté ; et la vôtre, Bertrand, réflé- « chissait cet éclat comme le dôme des Invalides, doré par « nous, réfléchit les rayons du soleil... Mais les revers sont « venus, l'or peu à peu s'est effacé ; la pluie du malheur « et des outrages, dont on m'abreuve chaque jour, en em- « porte les dernières parcelles. Nous ne sommes plus que

« le plomb, général Bertrand; et bientôt je serai de la « terre.

« Telle est la destinée des grands hommes, telle a été « celle de César et d'Alexandre! et l'on nous oublie! et le « nom d'un conquérant, comme celui d'un empereur, « n'est plus qu'un thème de collége! nos exploits tombent « sous la férule d'un pédant, qui nous insulte ou nous « loue.

« Que de jugements divers on se permet sur le grand « Louis XIV! A peine mort, le grand roi lui-même fut laissé « seul dans l'isolement de sa chambre à coucher de Ver- « sailles..., négligé par ses courtisans, et peut-être l'ob- « jet de leur risée. Ce n'était plus leur maître! c'était un « cadavre, un cercueil, une fosse, et l'horreur d'une im- « minente décomposition.

« Encore un moment..., voilà mon sort, et ce qui va « m'arriver à moi-même... Assassiné par l'oligarchie an- « glaise, je meurs avant le temps, et mon cadavre va « aussi être rendu à la terre pour y devenir la pâture des « vers.

« Voilà la destinée très-prochaine du grand Napoléon... « Quel abîme entre ma misère profonde et le règne éternel « du Christ prêché, aimé, adoré, vivant dans tout l'uni- « vers!... Est-ce là mourir? n'est-ce pas plutôt vivre? Voilà « la mort du Christ, voilà celle de Dieu. »

Ces dernières pensées de Napoléon rappellent la manière sublime dont la sainte Écriture trace la destinée mortelle d'Alexandre le Grand. Nous en avions déjà nous-même fait le sujet d'un rapprochement avec la destinée de Jésus-Christ[1]. Il était réservé à la gloire éternelle de Celui que

[1] Tome III, p. 50.

nous adorons, que ce rapprochement fût fait par un nouvel Alexandre, et que la plus haute puissance de nos temps modernes se donnât elle-même en preuve de notre foi[1].

[1] La divine figure de Jésus-Christ a dû être plusieurs fois l'objet direct de nos études, puisque toutes s'y rapportent. Aussi l'avons-nous contemplé sous trois aspects correspondant aux trois parties de notre travail. Nous l'avons fait dans la première partie, au chapitre *De la venue et du règne de Jésus-Christ;* dans la seconde, aux deux chapitres sur la *Rédemption;* et dans la troisième, au présent chapitre sur *la personne de Jésus-Christ.* Ce n'est qu'en réunissant ces trois études qu'on aura une étude complète sur Jésus-Christ, aussi complète du moins qu'il a été possible à notre faiblesse aux prises avec ce divin sujet; car c'est pour nous la lutte de Jacob.

CHAPITRE III.

LES ÉVANGILES.

« L'homme est né menteur : la vérité est simple et in-
« génue, et il veut du spécieux et de l'ornement; elle n'est
« pas à lui, elle vient du ciel toute faite pour ainsi dire, et
« dans toute sa perfection; et l'homme n'aime que son
« propre ouvrage, la fiction et la fable. Voyez le peuple :
« il controuve, il augmente, il charge par grossièreté et
« par sottise; demandez même au plus honnête homme
« s'il est toujours vrai dans ses discours, s'il ne se sur-
« prend pas quelquefois dans les déguisements où enga-
« gent nécessairement la vanité et la légèreté; si, pour
« faire un meilleur conte, il ne lui échappe pas souvent
« d'ajouter à un fait qu'il récite une circonstance qui y
« manque. Une chose arrive aujourd'hui et presque sous
« nos yeux, cent personnes qui l'ont vue la racontent
« en cent façons différentes; celui-ci, s'il est écouté, la
« dira encore d'une manière qui n'a pas été dite : quelle
« créance donc pourrais-je donner à des faits qui sont
« anciens, et éloignés de nous par plusieurs siècles? Quel
« fondement dois-je faire sur les plus graves historiens?
« que devient l'histoire? César a-t-il été massacré au mi-
« lieu du sénat? y a-t-il eu un César? Quelle conséquence!
« me dites-vous; quels doutes! quelle demande! Vous riez,
« vous ne me jugez pas digne d'aucune réponse; et je crois
« même que vous avez raison. — Je suppose néanmoins
« que le livre qui fait mention de César ne soit pas un livre

« profane, écrit de la main des hommes qui sont men-
« teurs, trouvé par hasard dans les bibliothèques parmi
« d'autres manuscrits qui contiennent des histoires vraies
« ou apocryphes; qu'au contraire il soit inspiré, saint,
« divin; qu'il porte en soi ces caractères; qu'il se trouve
« depuis près de deux mille ans dans une société nom-
« breuse qui n'a pas permis qu'on y ait fait pendant tout
« ce temps la moindre altération, et qui s'est fait une reli-
« gion de le conserver dans toute son intégrité; qu'il y ait
« même un engagement religieux et indispensable d'avoir
« de la foi pour tous les faits contenus dans ce volume, où
« il est parlé de César et de sa dictature : avouez-le, Lu-
« cile, vous douterez alors qu'il y ait eu un César[1]. »

C'est avec cette fine ironie que La Bruyère faisait justice des *esprits forts* à l'endroit de l'authenticité et de la vérité des Évangiles. Et il nous semble, en effet, que c'est à cela qu'il faudrait se borner sur ce sujet : c'est une question de bon sens et de bonne foi. Si on l'examine en face, elle n'est pas même une question; la vérité de l'Évangile *saute aux yeux,* et le mot, *Vrai comme l'Évangile,* n'est que le cri du sens commun et de la vérité. La Bruyère et J.-J. Rousseau en ont donné les principaux motifs. Qu'on relise la page de chacun de ces deux éminents esprits sur ce sujet; et si après cela on doute, c'est qu'on est malade.

L'incrédulité en effet chez certains esprits est une maladie, et c'est l'aggraver que de vouloir la guérir par des raisonnements de détail. Vous épuiseriez l'eau de la mer plutôt que les objections qu'elle vous produira; car ce seront vos réponses mêmes qui les feront naître, surtout si ces réponses sont fortes et convaincantes. Quand l'incrédulité est passée à cet état, ce qu'on a de mieux à faire c'est de lui

[1] **La Bruyère, chap.** ***des Esprits forts.***

abandonner la partie. Alors peut-être elle commencera à douter d'elle-même, et la vérité toute seule reprendra ses droits.

A l'inconvénient de surexciter l'incrédulité, l'argumentation de détail en joint un autre : c'est de troubler la simple foi, en lui faisant croire que son objet est contestable, et demande un appareil formidable de preuves et d'arguments pour être soutenu; et tel qui n'aurait jamais douté de l'authenticité de l'Évangile sera moins fortifié dans sa foi par la force des preuves que vous lui en donnerez, qu'il ne sera ébranlé par l'idée qu'elle en a besoin.

Tel a été un peu le résultat des fortes apologies que les Houteville et les Bergier opposèrent au fanatisme frénétique des incrédules du dix-huitième siècle. En les relisant aujourd'hui, on admire la candeur de ces hommes généreux qui espéraient convaincre en ce temps-là par de bonnes raisons, qui poussaient la défense aussi loin que l'attaque, et faisaient à celle-ci l'honneur de la confondre point par point longtemps après qu'elle n'en était plus digne.

Est-ce à dire que nous les blâmons? Eh! mon Dieu, non : nous n'oserions le dire. Nous déplorons seulement la nécessité où ils ont été de procéder ainsi, et d'ensevelir tant de raison, de savoir, et de zèle, dans une lutte de détail, alors que le bon sens de la postérité et la force imprescriptible de la vérité allaient bientôt la rendre inutile.

Et toutefois, que notre reconnaissance soit grande pour eux! car ils l'ont d'autant plus méritée qu'ils y ont moins prétendu. Supportant le poids du jour et de la chaleur, ils n'ont laissé prendre pied à aucune erreur, à aucun préjugé, et ont tenu le champ de la vérité libre de toute usurpation, jusqu'au jour où elle est revenue l'occuper elle-même. Ils

ont fait voir, aux esprits sérieux qui les relisent encore, que la foi chrétienne est vérité; que sous sa simplicité apparente elle recèle toute une armée de preuves aussi nombreuses et toujours plus fortes que les objections, et qu'à quelque degré qu'on creuse dans ses fondements, sur quelque point qu'on l'attaque, on ne peut que s'en retirer confus. Enfin, ils ont aiguisé des armes pour les luttes à venir, et, dignes successeurs des *Origène*, des *Cyrille* et des *Eusèbe*, ils ont préparé aux *Juliens* et aux *Voltaires* futurs de sûres défaites.

Grâce à Dieu, nous n'avons pas en présence de tels adversaires, et nous pouvons parler le langage du sens commun et de la simple vérité, certains que l'exigence de nos lecteurs ne dépassera pas la mesure du bon sens et de la bonne foi.

Dans cette persuasion nous justifierons, comme nous avons fait jusqu'ici, la vérité évangélique par des raisonnements philosophiques, par des arguments moraux, en nous appuyant sur des faits, mais sans nous y enfoncer [1].

§ Ier.

Reprenant la position naturelle à notre sujet, nous dirons dès l'abord :

Voilà les Évangiles, c'est-à-dire, quatre histoires contemporaines de la vie de Jésus-Christ : pourquoi ne pas les croire authentiques? pourquoi ne pas les croire vrais?

[1] Nous craignons fort de manquer à notre parole, et de céder un peu à cette tentation de *détail* que nous venons de reprocher à nos vénérables devanciers. Mais il y a cette différence entre leur position et la nôtre : que pour eux c'était la tentation du *besoin*, et que pour nous c'est la tentation des *richesses* : nous venons comme un fils prodigue après un père avare.

Vous vient-il dans l'idée de suspecter l'authenticité des Annales de Tacite, des Commentaires de César? Non, certes. Eh bien donc, par quel privilége de défiance l'authenticité des Évangiles trouverait-elle moins de crédit auprès de vous?

Y a-t-il quelque motif de suspecter cette authenticité? a-t-on découvert quelque preuve, quelque indice même, qui mît sur la trace d'une supposition ou d'une altération de ces histoires? Nullement. — Sont-elles démenties par d'autres histoires contemporaines, ou en contradiction avec les circonstances et les mœurs au sein desquelles elles paraissent avoir été écrites? Loin de là, elles sont dans le plus parfait accord avec elles. — Sont-elles dépourvues de ce cachet de vie et de sincérité qui nous persuade dans les autres histoires que nous admettons? Au contraire, elles le portent au plus haut degré. — Sont-elles enfin accompagnées de ce soupçon accusateur qui ne manque jamais de s'attacher aux œuvres apocryphes? Tant s'en faut : jamais livre n'a joui de plus de confiance; il a toujours été tenu pour la vérité même, à ce point qu'on en a fait la base du serment.

Puis donc que tous les caractères de l'authenticité se rencontrent dans ce livre, pourquoi, je ne dirai pas la méconnaître, mais la mettre seulement en question?

J'attends une raison, une bonne raison, moins que cela même, une de ces raisons discutables par lesquelles on a pu prétendre, par exemple, que le passage de Josèphe, relatif à Jésus-Christ, n'était pas réellement de cet historien.

Mais non, c'est sans aucune ombre de raison que quelques sceptiques soulèvent cette question et la résolvent, ou plutôt la tranchent d'un geste, comme si ces forts esprits

qui demandent tant de preuves étaient dispensés d'en donner.

Car c'est à eux à en donner ici; ce sont eux qui viennent contester une authenticité universellement reçue, c'est donc à eux à fournir les raisons de leur incrédulité. Les Évangiles sont en possession de cette authenticité : qu'ils la leur enlèvent!

Or, voulez-vous savoir le solide argument par lequel ils croient y parvenir? le voici : — *Il est* POSSIBLE *que les Évangiles ne soient pas authentiques; donc il ne faut pas les tenir pour tels.* — C'est à ce fondement que se réduit l'incrédulité.

Mais quelque pitoyable que soit ce fondement, il est aisé de l'anéantir, et d'enlever jusqu'à cette *possibilité* que les Évangiles ne soient pas authentiques. Nous nous réservons de le faire. Il suffit, quant à présent, du bon sens pour en avoir justice.

Quel bon sens, en effet, que les Évangiles aient pu ainsi surprendre la foi du genre humain! qu'il ait pu se trouver une main assez cachée, assez adroite, assez heureuse, pour les glisser partout, et les faire prévaloir à tel point qu'on n'ait jamais pu savoir où, quand ni comment elle aurait préparé ou consommé son imposture! Si cela était possible, il faudrait douter de tout, toute authenticité historique serait ébranlée; pas un livre, pas un document ne resterait debout : ou bien il faudrait admettre pour le seul livre des Évangiles une suspension des lois de la vérité historique, et se jeter, pour ne pas y croire, dans un prodige plus grand que ceux qu'on veut éviter.

Et cependant telle est la disposition de certains esprits, qu'ils refusent tout crédit à ce saint livre; qu'il suffit de le citer pour ne pas être cru, et qu'auprès de lui il n'y

a pas de si méchant livre païen qui n'obtienne la préférence. Je parle au point de vue historique; car, par une contradiction de plus, ce même livre, qui n'est qu'un tissu de fables quant aux faits, est tout d'or quant aux idées; et ils entourent d'un respect solennel et enthousiaste l'objet même de leur superbe et méprisante incrédulité.

Nous n'insistons sur ce travers que parce qu'il a gagné quelques esprits de bonne foi, mais irréfléchis, qui ne s'en rendent pas compte, et aux yeux desquels il est bon de le faire ressortir.

Mais ce n'est pas assez de le faire ressortir, il faut en chercher la racine : nous croyons l'avoir bien saisie, et la voici :

En lui-même, et abstraction faite de son objet, le livre des Évangiles n'aurait jamais soulevé d'incrédulité. On lui aurait accordé la même créance qu'à tout autre, on aurait même vu en lui des conditions d'authenticité toutes particulières, uniques, et on aurait renvoyé aux Petites-Maisons le premier fou dans la tête duquel il aurait pu tomber que l'histoire qu'il renferme ait été inventée à plaisir. Ainsi ferait-on en effêt aujourd'hui de celui qui nierait l'existence et les faits de Socrate ou de César, moins attestés cependant en eux-mêmes que ceux de Jésus-Christ. — Mais voici la différence : c'est que les faits de Socrate et de César sont des faits naturels, tandis que les faits de Jésus-Christ sont surnaturels; c'est que ceux-là nous sont étrangers et ne nous demandent aucun sacrifice, tandis que ceux-ci nous pénètrent, nous saisissent, et nous obligent à les imiter et à les suivre avec l'autorité d'un Dieu : voilà la différence. — Et alors on dit (non sans une apparence de raison, je le reconnais) : « Un fait naturel et sans conséquence est croyable et admissible de sa nature; et s'il vient à être

prouvé, la preuve emporte son admission, parce que d'ailleurs rien ne s'y oppose. Mais un fait surnaturel, un fait dont la conséquence domine et subjugue la raison, la volonté, un tel fait porte en lui-même un obstacle auprès duquel viennent mourir tous les traits de l'évidence naturelle des choses. On a le droit d'exiger des preuves qui soient à sa hauteur, c'est-à-dire, *surnaturelles* comme lui. Or, la vérité de l'Évangile ne repose que sur des preuves *naturelles*, cent fois suffisantes pour un fait naturel, mais insuffisantes pour un fait surnaturel.

Voilà bien l'objection, si je ne me trompe.

Voici la réponse :

Il est contradictoire de vouloir en dernier ressort une preuve surnaturelle d'un fait surnaturel; car que pourrait être cette preuve surnaturelle elle-même, qu'un autre fait surnaturel qui aurait lui-même besoin d'une autre preuve surnaturelle, et ainsi sans fin? Évidemment c'est un cercle vicieux.

Par exemple, en preuve de sa divinité Jésus-Christ ressuscite Lazare. Ce fait de la résurrection de Lazare est un fait surnaturel qui prouve la puissance surnaturelle de Jésus-Christ : voilà qui est bien. — Mais ce fait lui-même de la résurrection de Lazare, comment le prouver autrement que par une preuve naturelle? Les témoins eux-mêmes de cette résurrection, quelle preuve ont-ils pu en avoir que la preuve naturelle *de visu*, par laquelle ils jugeaient tous les faits ordinaires de cette vie?

Et la raison de ceci est bien simple : c'est que l'homme étant le but de la preuve, il faut que celle-ci soit conforme à la nature de l'homme et s'y adapte, soit *naturelle* et *humaine* par conséquent, sous peine de manquer son but.

Il faut donc admettre nécessairement une preuve natu-

relle, comme la seule possible à l'homme pour saisir un fait surnaturel. Plus ou moins forte et directe, cette preuve en définitive ne pourra jamais être qu'une preuve simplement naturelle.

Ramenée à ce point, je conçois que l'exigence de la raison soit grande. Mais enfin, quelque grande qu'elle soit, elle doit avoir des bornes, sous peine d'être déraisonnable; et ces bornes doivent être celles de la nature des choses.

Donc, si la vérité des Évangiles est aussi bien prouvée que la nature des choses le comporte; si toutes les conditions s'y trouvent portées au plus haut point, si la mesure en est comble, s'il n'y a pas place au plus petit doute légitime en cette matière, il faudra bien admettre les Évangiles.

On ne pourrait en effet s'y refuser qu'en rayant la preuve historique de la liste des preuves naturelles, ou bien en revenant à dire qu'il faut plus qu'une preuve naturelle.

Or, nous avons vu qu'il est absurde, dans tous les cas, de vouloir plus qu'une preuve naturelle. Il est incontestable d'un autre côté que la preuve historique, lorsqu'elle est parfaite dans son genre, est une preuve naturelle décisive, et qu'on ne peut rejeter sans folie[1]. Donc, si toutes les conditions de cette preuve se trouvent dans les Évangiles, il faudra admettre les Évangiles.

Dès qu'on a la preuve, la preuve incontestable d'un fait, il faut bien rationnellement admettre ce fait. Qu'importe après cela qu'il soit naturel ou surnaturel? la preuve en

[1] Nous nous réservons même de faire voir qu'elle est, à certains égards, plus forte que la preuve *de visu*. Il nous suffit, quant à présent, qu'on reconnaisse qu'elle est en elle-même décisive.

est-elle moins preuve? le fait dès lors en est-il moins certain?

Il ne faut donc se préoccuper de ce qu'il y a de surnaturel dans les faits évangéliques, que pour exiger que la preuve en soit aussi parfaite qu'on peut *naturellement* l'exiger. Au delà il ne faut plus s'en préoccuper, sous peine de tomber dans les inconséquences que nous venons de faire ressortir.

Voilà la réponse à l'objection qui est la source secrète de l'incrédulité aux Évangiles : c'est une incrédulité *quand même*, c'est-à-dire, sans raison.

Nous avons anticipé, pour résoudre cette objection, sur ce que nous aurons à dire avec plus de développement dans l'étude sur les *miracles;* rentrons maintenant dans notre étude sur les *Évangiles.*

Leur authenticité est-elle certaine?

Nous avons déjà vu que rien n'autorise à la mettre en question, qu'elle est *notoire*, et qu'il n'y a pas plus de raison de la suspecter que celle des monuments historiques les mieux établis.

Mais ce n'est pas assez, et j'ajoute que les Évangiles se trouvent dans des conditions d'authenticité telles, qu'elles excluent jusqu'à la *possibilité* de leur supposition ou de leur falsification, et que cette authenticité est *nécessaire.*

§ II.

Et d'abord reconnaissons qu'à l'heure qu'il est les Evangiles sont tellement répandus dans le monde, tellement contrôlés par l'usage qu'on en fait, tellement consacrés par la vénération et la foi de la société chrétienne, qu'il serait absolument impossible d'y rien ajouter ni retrancher, de

manière à faire prévaloir ces altérations sur le véritable texte reçu : cela est incontestable. Les Évangiles jouissent même à cet égard d'un privilége de conservation unique, et dont pas un seul autre livre n'est pourvu (et ce que nous disons des Évangiles, nous pouvons le dire du corps entier des saintes Écritures). Ce privilége se compose de deux éléments qui se combinent d'une manière merveilleuse pour l'élever à la plus haute puissance. Le premier est l'autorité catholique, qui, du haut de l'Église, veille au sacré dépôt; le second est la multitude des fidèles répandus par tout l'univers, qui, par l'usage qu'elle fait de ce depôt, en entretient elle-même la surveillance et en atteste l'intégrité. Je fais abstraction ici de l'*infaillibilité* de l'Église, je ne la regarde que dans son organisation humaine, et j'y vois deux puissances admirables de conservation de la vérité des Écritures : l'autorité qui empêche la multitude de tomber dans l'erreur; la multitude qui empêche l'autorité de tomber dans l'arbitraire. L'autorité voudrait porter une main arbitraire sur le corps des Écritures, qu'elle ne le pourrait pas, empêchée qu'elle serait par les millions de regards, de voix, de plumes, qui lisent, chantent, expliquent, commentent, transcrivent les Écritures par tout l'univers. — Et, d'un autre côté, cette multitude ne peut s'égarer, se méprendre, et fausser en rien les Écritures dans l'usage qu'elle en fait, réglée qu'elle est par une autorité qui en maintient le corps et en exprime la pureté.

Il faudrait admettre que la multitude et l'autorité s'entendissent pour commettre une falsification, ce qui est manifestement impossible, parce qu'alors il n'y aurait personne de trompé, et que la fàlsification serait trahie par sa propre évidence.

Et encore ce concert impossible, je l'admets : alors

même je dis qu'il viendrait échouer contre un obstacle insurmontable, un témoin incorruptible : — l'hérésie.

La falsification en question, en effet, devrait avoir un but, sans quoi elle est absolument inimaginable; ce but ne pourrait être que de tromper quelqu'un qui devrait être autre que le falsificateur lui-même, autre que le Catholicisme par conséquent, qui, dans la supposition, serait ce falsificateur. Ce quelqu'un qu'on aurait en vue de tromper ainsi ne pourrait donc être que l'hérésie; or, je laisse à penser si la chose serait possible! L'hérésie, qui ne reconnaît aucune autorité que celle des Écritures, qui concentre sur elles seules toutes ses prétentions, qui les oppose sans cesse, comment admettre qu'elle les laisserait altérer par son éternelle ennemie l'Église, et altérer à son détriment? Quel beau texte de récrimination contre une Église qui l'accuse de variation et de nouveauté, que cette nouveauté criminelle? Évidemment il y a là un obstacle infranchissable à la corruption des Écritures par l'Église, et réciproquement par l'hérésie; car, bien que l'hérésie soit intéressée à cette corruption, à raison du besoin qu'elle a de justifier ses nouveautés, cependant l'Église est trop intéressée, de son côté, à confondre ces nouveautés, pour laisser passer un pareil moyen de justification.

Et remarquez, sous ce rapport, comme les rôles sont admirablement partagés : d'un côté, vous avez pour l'Ancien Testament les Juifs; de l'autre, vous avez pour le Nouveau les hérésies chrétiennes; et au milieu l'Église catholique, qui est en butte à leurs attaques, et qui les surveille.

Comment tant d'intérêts opposés pourraient-ils se prêter à une falsification du corps des Écritures, commun à tous? Comment admettre que les Juifs aient laissé passer la supposition des Évangiles, qui les confond par leur rapport

avec les prophéties? Comment admettre que les chrétiens laisseraient passer une altération des prophéties, qui leur importe à un si haut degré par ce même rapport? Et, parmi les chrétiens, comment admettre, entre l'Église catholique d'un côté et les hérésies de l'autre, une supposition quelconque, dont le but étant nécessairement de blesser l'une d'elles, soulèverait par cela même une éclatante réclamation?

Eh bien! je veux cependant encore admettre ce surcroît d'impossibilité, et j'accorde qu'à un moment donné les catholiques, prêtres et fidèles, les hérétiques avec leurs mille sectes, et les Juifs dans leur dispersion, aient fait une trêve solennelle, et cependant assez secrète pour que l'histoire n'en ait pas gardé la moindre trace, et que l'objet de cette trêve ait été de falsifier les Écritures de concert, et dans je ne sais quel intérêt. Dans ce cas monstrueux d'impossibilité, il y aurait eu encore un ennemi commun qui aurait fait avorter cette tentative insensée, et l'aurait couverte de confusion : cet ennemi, c'est l'incrédulité.

L'incrédulité à laquelle on oppose de toute part les Écritures, cette incrédulité à laquelle je m'adresse en ce moment, a-t-elle, oui ou non, intérêt à les discuter, à les contredire, à les confondre? C'est à l'incrédule à se le dire à lui-même. A-t-elle usé de cet intérêt, de ce droit? Elle en a usé et abusé jusqu'au fiel, jusqu'au sang. Comment donc aurait-on pu tromper tant d'acharnement, tant de haine? et qui ne voit enfin que l'évidence de cette impossibilité est à bout?

Ramassons tout ce que nous venons de dire, et pressons-en le dernier résultat.

1° A l'heure qu'il est, les Écritures ne sont pas seulement dans les mains du pape, des cardinaux, des évê-

ques, des prêtres, disséminés dans tout l'univers, mais encore de la multitude innombrable des fidèles catholiques, et leur usage dans tant de mains en rend la falsification impossible, parce que cette falsification ne pourrait provenir que de l'arbitraire de l'autorité ou de l'erreur des fidèles, et que les rapports de la multitude des fidèles avec l'autorité des pasteurs sont tels, qu'autant cette multitude empêche cette autorité de tomber dans l'arbitraire, autant cette autorité empêche cette multitude de tomber dans l'erreur (sans parler du privilége de l'infaillibilité).

2° En admettant que cela fût possible, il y aurait encore un nouvel obstacle : c'est que les Écritures ne sont pas seulement dans les mains des catholiques, mais encore dans celles des hérétiques, ennemis des catholiques ; et dans celles des Juifs, ennemis des chrétiens; et qu'il faudrait surprendre la vigilance ou obtenir la complicité de tous ces hérétiques et de tous ces Juifs, lesquels ne sauraient s'y prêter qu'à leur détriment, et par conséquent sans s'abdiquer.

3° Enfin, en dehors des catholiques, en dehors des hérétiques, en dehors des Juifs, il reste encore d'autres surveillants des Écritures, et ce sont les incrédules, lesquels, toujours en guerre avec la foi, toujours attaquant, toujours attaqués, et attaqués par les Écritures, ne sauraient les laisser falsifier contre eux sans pousser un cri d'autant plus fort, d'autant plus terrible, que ce serait cette fois-ci le cri de la vérité.

Voilà ce qu'on peut dire de la situation actuelle des Écritures.

Or, — notez bien ceci, — cette situation a *toujours été la même*.

Toujours il y a eu des pasteurs et des fidèles dans l'É-

glise catholique, toujours il y a eu des hérétiques et des Juifs en dehors de cette Église, toujours il y a eu des incrédules en dehors des hérétiques et des Juifs; et toujours incrédules, Juifs, hérétiques et catholiques, ont eu les mêmes Écritures sous les yeux, dans les mains; toujours enfin ils ont été respectivement les uns à l'égard des autres dans un état d'hostilité exclusif de toute collusion ou de toute tolérance, pour commettre ou souffrir la plus légère supposition dans un corps de titres qui les intéressent tous également.

Voltaire appelle quelque part les Écritures *le dossier de la partie adverse* : c'est fort bien dit. Or, ce *dossier* n'a cessé d'être *donné en communication*, depuis l'origine du *procès*, à toutes les *parties* qui y figurent contre nous, Juifs, hérétiques, et incrédules. Ils l'ont toujours eu dans les mains, nous le leur avons mis nous-mêmes, nous les avons forcés à le lire et à le discuter en le leur opposant. Ils l'ont retourné de toute manière pour leur défense ou pour leur attaque; ils en ont fait leur propre *dossier* en le commentant, l'interprétant, le torturant, pour en tirer contre nous mille inductions fausses et sacriléges. Et c'est ce *dossier*, tout froissé par leurs propres mains pendant dix-huit cents ans, tout chargé de leurs injurieuses objections, tout souillé du venin de leur impiété, qu'ils nous rejettent *aujourd'hui*, comme suspect d'inauthenticité?... Ils ne sont plus *recevables*, ils ne l'ont jamais été, parce que les Écritures ne leur ont jamais été cachées, et qu'elles ont été écrites sous leurs propres yeux, sous les yeux des Juifs et des païens qui en égorgeaient les auteurs, mais qui ne les démentaient pas.

Tout au moins devrait-on rapporter autre chose qu'un simple soupçon vague et inarticulé, une pure allégation,

moins que cela, une simple *possibilité* d'inauthenticité; car voilà tout ce qu'on soulève contre les Évangiles. C'est se moquer ouvertement du bon sens et de la vérité, que d'émettre un tel *soupçon* en présence de la libre et incessante publicité de discussion et d'examen dont nos Écritures ont été l'objet depuis l'instant de leur création. Si leur authenticité était réellement contestable, ce ne serait pas un simple soupçon, mais une preuve accablante qu'on devrait produire, parce que leur supposition n'aurait pu être que manifeste. Mais c'est à cause de cela même qu'on ne rapporte pas une telle preuve, parce que ce qui fait que cette supposition ne pouvait être que manifeste fait qu'elle était impossible.

Ce qui enfin achève de confondre ce singulier soupçon, c'est que les premiers incrédules, Juifs, hérétiques et païens, en qui l'incrédulité était fortifiée par des préjugés de naissance et des raisons d'État, et qui n'ont déployé ni moins de violence, ni moins d'habileté contre le Christianisme que les incrédules modernes, ne l'ont pas partagé; qu'ils n'ont jamais élevé le plus léger doute sur l'authenticité des Écritures, des Évangiles en particulier; et cela, bien qu'ils en aient fait le champ banal de leur discussion, et que, contemporains de leur origine, ils aient été en position de démentir cette authenticité s'ils l'eussent pu : mais ils ne l'ont pas même osé, eux qui osaient, comme nous l'avons dit, en immoler les auteurs. C'est qu'on ne peut pas immoler la vérité.

Il nous semble que, dans tout ce que nous avons dit jusqu'ici, il y a de quoi fixer un esprit bien fait; car nous lui avons montré en premier lieu que, par cela seul qu'il n'y avait nulle raison de suspecter l'authenticité dont les Évangiles sont en pleine possession, il fallait l'admettre, puis-

que telle est la règle sur laquelle reposent tous les fondements de l'histoire; — en second lieu, que les Évangiles sont et ont toujours été dans des conditions de controverse et de discussion telles, que la simple *possibilité* de leur supposition ou de leur altération est radicalement inadmissible; que tout au moins devrait-on rapporter une preuve éclatante d'une telle supposition, parce qu'elle n'aurait pu être que manifeste; mais qu'on ne le fait ni saurait le faire, parce que ce qui aurait rendu cette supposition manifeste la rendait par cela même *impossible*.

Nous pourrions nous en tenir à ces vues générales et ne pas sortir de la défensive, car nous avons pour nous la force des arguments moraux, et cette force n'oblige pas moins que celle des faits; elle est même plus rigoureuse à certains égards; elle est dans tous les cas éminemment légitime et juste, lorsqu'elle n'a à combattre que des arguments de même nature. Et puis, d'ailleurs, n'est-ce pas un fait et un grand fait que la *possession universelle d'authenticité* en laquelle sont les Évangiles? N'est-ce pas encore un fait et un grand fait que l'*absence de tout fait contraire*, surtout dans la position avantageuse où serait l'incrédulité de relever un pareil fait, s'il existait? N'est-ce pas un fait et un grand fait que les Évangiles *aient toujours été dans les mains de nos adversaires*, Juifs, hérétiques, ou incrédules; qu'ils aient été écrits en leur présence, et qu'il ne soit venu à leur pensée d'en contester l'authenticité que dans les siècles postérieurs? Or, telles sont les simples et larges bases sur lesquelles nous avons élevé notre argumentation : en fait et en raisonnement elle est donc complète.

Néanmoins, nous allons la porter plus loin. Prenant d'une main le flambeau de l'histoire, de l'autre, celui de

la critique, nous allons faire toucher au doigt l'authenticité et l'intégrité des Évangiles, en les montrant de tout temps et dès leur origine tels qu'ils sont de nos jours, tels qu'ils sont sortis de la plume de leurs auteurs. L'authenticité des Évangiles ne sera pas seulement *notoire, nécessaire*, mais elle sera dès lors *manifeste*.

§ III.

Posons une règle. — Les Évangiles, incontestables, sont cependant contestés : c'est *la pièce à vérifier*. — Pour opérer cette vérification, prenons des titres, des écrits, non-seulement incontestables, mais incontestés, reconnus de toutes parties comme authentiques et véridiques; — rapprochons les Évangiles de ces écrits, et voyons ce que ceux-ci en témoignent. — La règle est sûre, elle est juridique; et si nous voyons les Évangiles reconnus et visés dans ces pièces de comparaison incontestées, il faudra bien nécessairement reconnaître qu'ils participent de leur authenticité, et qu'ils ne peuvent pas avoir été l'objet d'une supposition postérieure.

Comme il est inutile de s'arrêter à des temps où les Évangiles étaient évidemment réputés partout authentiques, et que toute la difficulté imaginée à leur égard se rapporte aux temps primitifs, abordons ces temps primitifs.

— Le premier monument qui se présente en remontant est l'Histoire ecclésiastique d'*Eusèbe,* écrite vers l'an 324. Cet historien, faisant le catalogue des Livres sacrés, met au premier rang les quatre Évangiles (de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc, et de saint Jean), les Actes des Apôtres, les Épîtres de saint Paul, la première de saint

Jean, et la première de saint Pierre. « Voilà, dit-il, ceux « qui sont reçus **d'un consentement universel**[1]. » Ce témoignage est positif, nul n'a jamais songé à le contester; et il en résulte que les Évangiles étaient, au commencement du quatrième siècle, en possession de la même réputation d'authenticité que de nos jours. Il est donc au moins démontré qu'ils n'ont pas été supposés depuis cette époque.

— Le second témoignage marquant qui nous frappe ensuite, en remontant, est celui d'Origène, dont il faut placer les écrits vers l'an 245, un siècle avant Eusèbe. Ce grand docteur nous dit, au commencement de son commentaire sur saint Matthieu, qu'il a appris par la tradition qu'il y a quatre Évangiles qui sont **seuls reçus sans contestation dans toute l'Église de Dieu qui est sous le ciel**, *quæ sola in universa Dei Ecclesia quæ sub cœlo est, citra controversiam admittuntur* : celui de saint Matthieu, celui de saint Marc, celui de saint Luc, et celui de saint Jean[2]. Quelle éclatante preuve de l'authenticité des Évangiles! *deux siècles* seulement après Jésus-Christ, *un siècle* après l'émission des Évangiles (car saint Jean, qui a vécu cent ans, a écrit le sien à la fin de sa vie), nous les voyons en tous lieux reçus sans ombre de difficulté, aussi bien accrédités que de nos jours. Comment dès lors admettre une supposition, je ne dis plus postérieure, mais antérieure? Il n'y a déjà plus de place à une telle supposition. — Au reste, nous ne citons le témoignage d'Origène que comme *jalon;* car nous pourrions en indiquer mille autres qui lui sont contemporains. Les Évangiles sont cités, commentés, discutés partout dans les écrits de ce temps; toute l'É-

[1] *Hist. eccl.*, lib. III, cap. XXV.

[2] *Comment. in Matth.*, p. 203.

glise répandue sous le ciel, c'est-à-dire l'univers (*universa Ecclesia*), est déjà remplie des sons de la voix apostolique, et cela en face du monde païen qui en frémit, mais qui n'en disconvient pas.

— Avant Origène, nous rencontrons encore, en l'an 207, Tertullien, qui oppose ainsi les écrits apostoliques et leur universel crédit aux hérétiques : « Voyons ce qu'ont reçu « de Paul les Corinthiens et les Galates, ce que lisent les « Philippiens, les Thessaloniciens, les Éphésiens ; ce qu'an- « noncent les Romains, à qui Pierre et Paul ont laissé l'É- « vangile signé de leur sang. Nous avons encore les Églises « fondées par Jean : quoique Marcion rejette son Apocalypse, « cependant la suite des évêques, qui remonte jusqu'à « l'origine, s'arrête à saint Jean, comme à son auteur. C'est « ainsi que l'on reconnaît la source de tous les autres livres. « Or, ce ne sont pas seulement les Églises apostoliques, « mais toutes les Églises, qui leur sont unies par le sceau « d'une même foi, qui possèdent l'Évangile de saint Luc dès « sa naissance[1]. » Tertullien parle plus particulièrement de l'Évangile de saint Luc, parce que c'est celui dont les termes s'opposaient surtout aux nouveautés de Marcion. Du reste, il désigne, en les caractérisant très-bien ailleurs, les quatre Évangiles, dont deux sont des Apôtres mêmes (Jean et Matthieu), et les deux autres de leurs disciples (Marc et Luc) : « La foi nous est insinuée des *Apôtres* par Jean « et Matthieu, dit-il, et elle nous est réitérée des *Apostoli- « ques* par Luc et Marc, *nobis fidem ex apostolis Joannes et « Matthæus insinuant; ex apostolicis Lucas et Marcus ins- « taurant*[2]. » Quoi de plus précis, de plus formel ? Et nous sommes presque dans le premier siècle, et toutes les Égli-

[1] Contre Marcion, liv. IV, c. V.
[2] *Ibid.*, c. II.

ses répandues dans l'univers possèdent *le même Évangile*.

— Approchons-nous davantage de ce premier siècle, de ce siècle qui a vu mourir saint Jean, qui l'a vu écrire son Évangile. Voici un arrière-disciple de cet Apôtre, saint Irénée, élevé par Polycarpe, qui était lui-même l'élève de saint Jean : certes nous touchons à l'époque de la supposition des Évangiles ou jamais non. Si on ose les produire, ce ne doit être que timidement, clandestinement, ou bien de toute part doivent s'élever des réclamations, des critiques au moins, surtout de la part des ennemis du Christianisme, alors si ardents et si nombreux : « Telle est, dit saint « Irénée, la certitude de nos Évangiles, que les hérétiques « mêmes leur rendent témoignage, et en empruntent l'auto- « rité pour confirmer leur doctrine. Les Ébionites, qui se « servent du seul *Evangile selon saint Matthieu*, peuvent « être convaincus par ce même Évangile qu'ils ont des sen- « timents erronés sur Notre-Seigneur. Marcion, qui retran- « che plusieurs choses de l'*Évangile selon saint Luc*, et « blasphème contre Dieu, peut être réfuté par les endroits « mêmes qu'il a conservés. Ceux qui distinguent Jésus d'a- « vec le Christ, qui disent que Jésus a souffert pendant que « le Christ est demeuré impassible, pourraient se corriger « s'ils lisaient avec amour de la vérité l'*Évangile de saint « Marc* qu'ils admettent. Les disciples de Valentin [1] reçoi- « vent l'*Évangile de saint Jean* dans toute son intégrité, « *plenissime utentes;* il est donc facile de leur prouver qu'ils « ne disent que des faussetés... Or, puisque ceux qui nous « contredisent rendent témoignage aux Évangiles et s'en « servent, la preuve que nous en tirons contre eux est cer- « taine et invincible [2]. » Et une authenticité aussi éclatante,

[1] Ils florissaient en l'an 120.

[2] S. Irén., liv. III, c. II, n. 7.

aussi invincible au premier siècle, c'est au dix-huitième qu'on a osé la mettre en question!

— Entrons dans ce premier siècle, — car il faut mener l'incrédulité jusqu'aux pieds de la vérité, et la lui faire regarder en face. — Saint Justin, philosophe païen, converti et martyrisé l'an 167, qui avait visité dans ses voyages toutes les Églises d'Orient, et qui écrivait l'an 138, trente-six ans après saint Jean, expose, dans l'apologie qu'il adresse à l'empereur Antonin, les principales pratiques alors en usage parmi les chrétiens. Nous y lisons entre autres celle qui suit : « Le jour du soleil (le dimanche), « comme on l'appelle, tous ceux qui habitent les villes ou les « campagnes se réunissent dans un même lieu, et on lit « les Mémoires des Apôtres (*Commentaria Apostolorum*) « ou les écrits des Prophètes, selon le temps dont on peut « disposer. Quand le lecteur a fini, celui qui préside fait un « discours pour exhorter à l'imitation de ces sublimes en-« seignements, etc. » Suit le reste des pratiques de la Messe, telles qu'on les voit encore aujourd'hui dans nos églises catholiques[1]. — Par ces mots, *Mémoires des Apôtres*, saint Justin désigne manifestement les Évangiles; du reste, il s'en explique lui-même quelques lignes plus haut : « Les Apôtres, dans leurs Mémoires que l'on nomme *Évan-« giles*, etc.[2]. » — Voici donc l'usage de la lecture des Évangiles dans les assemblées des chrétiens notoirement répandu dès la naissance du second siècle, ce qui prouve évidemment qu'il remontait plus haut, et par conséquent qu'il s'était établi dans le premier siècle, c'est-à-dire, sous les yeux et par les mains des Apôtres. Et maintenant, je le demande, quelle place reste-t-il à l'hypothèse que les Apôtres ne se-

[1] Justin, 1re *Apol.*, n. 67.
[2] *Id., ibid.*, n. 66.

raient pas réellement les auteurs de ces Évangiles?... — Du reste, il n'est pas permis de mettre en question la parfaite identité de ces Évangiles dont parle saint Justin avec les quatre Évangiles de saint Matthieu, saint Jean, saint Luc, et saint Marc, quoiqu'il ne les nomme pas; car voici que lui-même, dans la première partie de cette apologie, et notamment dans les longs paragraphes 15 et 16, en transcrit les principaux passages pour en faire connaître la sublimité aux païens; passages qui sont pris indistinctement dans les quatre Évangiles, et qu'on y retrouve mot à mot. — Où est l'évidence, si elle n'est là?

— Et toutefois, allons encore plus avant :

Saint Ignace, *contemporain et disciple de saint Jean*, qui fut honoré de la couronne du martyre en l'an 107, dit qu'il a recours *à l'Évangile comme à la chair de Jésus-Christ, et aux Apôtres comme au presbytère de l'Église*[1], désignant par là clairement les deux parties du Nouveau Testament. Or, si l'Évangile eût été apocryphe, aurait-il pu l'ignorer? en aurait-il parlé de la sorte?

Du reste, il cite lui-même divers passages de l'Évangile dans ses épîtres aux Smyrniens et aux Éphésiens. — Il en est de même des autres Pères du *premier siècle*, saint Barnabé, saint Clément de Rome, saint Polycarpe, tous disciples immédiats des Apôtres : on peut voir, incrustées dans leurs épîtres aux fidèles de leurs Églises, des citations nombreuses tirées de nos Évangiles[2]. Il est vrai que ces citations n'y sont pas toujours mot à mot, mais le sens y est toujours parfaitement identique. Cela vient de ce que ces Pères citaient de mémoire : nous en avons la preuve dans

[1] *Ad Philadelph.*, n. 5.

[2] Sauf celui de saint Jean, qui n'était pas encore écrit. — Voyez Bergier, *Certitude des preuves du Christianisme*, p. 35, 36, 37, 38, 39.

d'autres citations qu'ils font de l'*Ancien Testament*, et qui présentent le même caractère. Il n'est pas permis de douter que c'est de l'Évangile et non de la simple tradition qu'ils usent en cela ; car plusieurs de ces citations assez longues se trouvent mot pour mot dans nos Évangiles, et souvent elles en portent l'indication : *Ait quippe Dominus in Evangelio : — alia quoque scriptura ait : — sicut scriptum est*, etc.

La preuve de l'authenticité des Évangiles est portée à son comble, ce nous semble ; car depuis le quatrième siècle nous sommes remontés pas à pas jusque dans le cœur du premier, jusqu'aux pieds des Apôtres, et nous avons vu les Évangiles constamment et incontestablement reconnus pour authentiques, universellement reçus comme l'ouvrage des témoins de la vie de Jésus-Christ dont ils portent les noms. A moins que de les leur voir écrire, il ne se peut rien imaginer de plus certain.

— Eh bien, nous allons les leur voir écrire : nous n'épargnerons pas ce dernier trait à l'incrédulité ; et puisqu'elle a nié l'évidence, nous voulons l'en rassasier.

S'il est dans toute l'antiquité un document historique qui soit authentique, et sur lequel il soit permis de s'appuyer, c'est bien les *Actes des Apôtres*. Il n'est encore venu à la pensée de personne d'élever contre ce document la plus légère suspicion. M. Guizot, relevant dans son édition de Gibbon la simple omission que cet historien, hostile au Christianisme, avait faite du témoignage de cette histoire sur les premières persécutions des chrétiens, s'exprime ainsi : « Le seul moyen de justifier cette omission était d'at-
« taquer l'authenticité des Actes des Apôtres ; car s'ils sont
« authentiques, il faut nécessairement les consulter et y
« puiser : or, *les temps anciens ne nous ont laissé que peu*

« *d'ouvrages dont l'authenticité soit aussi bien constatée* « *que celle des Actes des Apôtres.* (Voyez *Lardner's Cre-* « *dibility of the Gospel's history*, part. II.) C'est donc sans « motifs suffisants que Gibbon a gardé le silence sur les « récits de saint Luc ; et cette lacune n'est pas sans impor- « tance[1]. »

Or, les Actes des Apôtres commencent ainsi :

« J'ai parlé *dans mon premier livre*, ô Théophile, de « tout ce que Jésus a fait et enseigné, depuis le commen- « cement jusqu'au jour où il fut élevé au Ciel, après avoir « instruit par le Saint-Esprit les Apôtres qu'il avait choi- « sis, etc. »

Voici donc que la même plume qui a écrit les Actes des Apôtres, dont l'authenticité est *incontestée*, a écrit *tout ce que Jésus a fait et enseigné*, c'est-à-dire, un *Évangile;* et cette plume est celle de saint Luc. L'Évangile de saint Luc est donc authentique. Il faut en convenir, ou bien s'inscrire en faux contre les *Actes des Apôtres*, c'est-à-dire, contre ce que les temps anciens nous ont laissé de plus authentique.

Ce n'est pas tout :

L'Évangile de saint Luc, de son côté, commence ainsi : « *Plusieurs* personnes *ayant entrepris* d'écrire l'histoire « des choses qui ont été accomplies parmi nous, suivant le « rapport que nous en ont fait ceux qui, dès le commen- « cement, les ont vues de leurs propres yeux, et qui ont « été les ministres de la parole, j'ai cru, très-excellent « Théophile, qu'après avoir été exactement informé de « toutes ces choses depuis leur premier commencement, « je devais *aussi* vous en représenter par écrit toute la « suite, etc. »

[1] *Histoire de la décadence de l'empire romain*, t. III, p. 147, note; édit. de 1828.

Voilà qui s'accorde parfaitement avec les Actes des Apôtres pour nous faire voir la même plume, le même auteur, le même ouvrage en quelque sorte, puisque l'Évangile est appelé par l'auteur des Actes *mon premier livre*, et que nous voyons, en effet, ce premier livre porter la même dédicace, et justifier par son début le rapport qu'indique avec lui le début des Actes des Apôtres. — Il y a plus : comme les Actes des Apôtres se réfèrent à l'Évangile de saint Luc, l'Évangile de saint Luc à son tour se réfère à d'autres évangiles préexistants (*Plusieurs personnes ayant entrepris d'écrire*, etc.), et complète par là la certitude historique des Évangiles.

Les *Actes des Apôtres* forment ainsi la base immédiate de la certitude évangélique. Ils ne permettent pas de prétendre que les Évangiles ont été composés après la prise de Jérusalem et la dispersion des Juifs, dans un temps où il n'y avait plus de témoins oculaires pour contredire les Apôtres ; car on y rapporte plusieurs faits dont le temple de Jérusalem a été le théâtre, et en ceci les Actes se trouvent aussi d'accord avec la première épître de saint Clément, où il est parlé, n° 41, de l'exercice de la religion juive dans le temple de Jérusalem comme d'une chose encore existante, et où en même temps on trouve des citations des Évangiles de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Luc. Remarquez, du reste, que, dans les *Actes des Apôtres*, la scène n'est plus seulement en Judée, mais à Antioche, en Chypre, en Asie, en Macédoine, en Achaïe, et à Rome : c'est une histoire générale contemporaine, écrite à la face du monde entier, et qui devait trouver partout des témoins en état de juger de la vérité ou de la fausseté des faits racontés par l'historien. Reçue partout dès son origine, cette histoire mérite donc au plus haut degré la réputation d'au-

thenticité dont elle jouit, et par suite emporte avec elle celle des Évangiles dont elle fait mention.

Enfin, nous avons d'autres pièces non moins authentiques et aussi immédiates qui témoignent hautement de la certitude évangélique : ce sont les *Épîtres des Apôtres*. Qui oserait les rejeter ces lettres adressées à toutes les nations de la terre, aux Romains, aux Éphésiens, aux Galates, aux Parthes, aux Hébreux de la Palestine, aux Juifs dispersés, et aux douze tribus? ces lettres reçues, gardées, et lues solennellement dans *leurs propres originaux*, pendant si longtemps, par les différents peuples du monde, qui y voyaient les *chartes* de leur foi? « Voulez-« vous satisfaire une louable curiosité, écrivait Tertullien « au troisième siècle? parcourez les Églises apostoliques, « où président encore, et dans les mêmes places, les chaires « des Apôtres; où, lorsque vous entendrez la lecture DE « LEURS PROPRES LETTRES ORIGINALES (*apud quas* IPSÆ « AUTHENTICÆ LITTERÆ *recitantur*), vous croirez les voir « eux-mêmes et entendre le son de leur voix, etc. [1]. »

Or, ces Lettres, comme les *Actes*, supposent partout les Évangiles, les citent, ou y font allusion; elles en sont imprégnées, ou, pour mieux dire, elles sont les Évangiles eux-mêmes mis en prédication; et les Évangiles n'existassent-ils pas, elles pourraient nous tenir lieu d'Évangiles. Lors donc que l'incrédulité s'attaque à l'authenticité des quatre Évangiles, outre qu'elle va se heurter contre l'évidence, elle laisse encore subsister toute la vérité qu'elle cherche à renverser, savoir, les faits surnaturels de la vie de Jésus-Christ et sa doctrine. Cette vérité ne résulte pas moins des *Actes des Apôtres* et de leurs *Épîtres*, que des Évangiles eux-mêmes. Pour atteindre son but, il faudrait

[1] *Traité des prescriptions*, n. 36.

donc qu'elle entreprît de renverser non-seulement l'authenticité des quatre Évangiles, mais encore celle des Actes des Apôtres, le *livre le plus authentique que nous aient laissé les temps anciens.* Si l'on n'était pas effrayé à la vue de cet excès, il faudrait aller plus loin, porter la témérité jusqu'à mettre en doute les *Épîtres* de saint Paul, et enfin ne laisser aucune authenticité à celles de saint Pierre ni à celles de saint Jean; autrement on ne prouve rien contre la cause chrétienne, elle se soutient dans toute sa force. Les Écritures du Nouveau Testament sont, en effet, liées entre elles par un nœud si étroit, par un rapport si intime, qu'on ne peut se dispenser de les recevoir toutes comme authentiques, ou de les rejeter toutes comme supposées. Pourquoi cela, me direz-vous? C'est que les mêmes faits et les mêmes dogmes se trouvent dans toutes. C'est que le livre des *Actes* contient ce qu'il y a d'essentiel dans l'histoire des Évangiles, ou s'y rapporte nécessairement. C'est que les *Épîtres* de saint Paul sont inintelligibles, si préalablement vous n'admettez les Évangiles et les Actes. C'est que les *Épîtres* de saint Pierre, de saint Jacques, et de saint Jean, sont manifestement relatives à celles de saint Paul. Pour tout dire, c'est qu'il n'y a pas jusqu'à celle de saint Jude, quoique très-courte, qui ne rappelle tout ce que le Christianisme a de fondamental, soit pour les miracles, soit pour la doctrine. Le choix ici n'est donc pas possible; car ce qui serait excepté ferait revivre le reste. C'est donc à l'incrédulité à voir si, pour soutenir son entreprise, elle ose tenter ce que jusqu'ici, et dans l'emportement de ses plus audacieuses témérités, elle n'avait pas encore imaginé : s'inscrire en faux contre le corps entier du Nouveau Testament, et s'attaquer à l'authenticité des *Épîtres* et des *Actes* comme à celle des *Évangiles.*

— En attendant qu'elle se décide [1], terminons la chaîne de notre démonstration, en fortifiant l'authenticité des Évangiles du témoignage des hérétiques et des païens.

Les premières hérésies se sont élevées dans l'Église immédiatement après la mort des Apôtres ; elles cherchaient à s'appuyer sur les Évangiles ; donc les Évangiles existaient du temps des Apôtres, et partant sont authentiques. Ces hérésies n'attaquaient pas l'authenticité des Écritures, ou plutôt elles leur rendaient un éclatant témoignage, en essayant de les plier à leurs doctrines particulières. « Il « épargne les Écritures, » dit Tertullien en parlant de l'hérétique Valentin, qui parut à Rome sous le pontificat de saint Hygin, l'an 141 de notre ère ; « et il tâche de les « accorder avec ses erreurs, en changeant la signification « des termes. »

Héracléon et Ptolémée dogmatisaient en même temps que Valentin. Le premier avait écrit des commentaires sur l'Évangile de saint Luc et de saint Jean. Le second cite très-souvent les Évangiles dans une lettre à Flora.

Les gnostiques, dont l'origine se perd dans les temps apostoliques [2], refusaient d'admettre les livres du Nouveau Testament ; mais comment? Ils prétendaient que les Apô-

[1] Elle y a renoncé, à en juger par cette déclaration de l'un de ses principaux organes, le docteur de Wette : « Nous trouvons un point d'appui « pour l'histoire évangélique, dit-il, dans les Épîtres de Paul, dans l'his- « toire véridique de ses voyages, dans l'existence, la foi et les traditions de « l'Église chrétienne, et même dans les témoignages extérieurs de Josèphe, « Tacite et autres auteurs profanes. *Il est vrai que tous ces points d'appui « offrent peu de ressources à la critique des détails de l'histoire évan- « gélique ; mais les faits principaux en reçoivent néanmoins de l'assu- « rance, et imposent des limites que la critique n'ose franchir.* » (*Commentaire de Jean.*)

[2] Saint Paul y fait allusion dans sa première Épître à Timothée, c. VI, v. 20.

tres avaient eu une double doctrine : l'une publique, grossière, et toute conforme aux préjugés de ceux qui les écoutaient, contenue dans les livres du Nouveau Testament; l'autre secrète et plus pure, dont les gnostiques seuls, c'est-à-dire, les parfaits, avaient la connaissance. — Que l'on fasse bien attention à la force de ce témoignage : voici des hérétiques qui s'insurgent contre la doctrine tout entière consignée dans les Évangiles, et qui se prétendent héritiers directs et privilégiés d'une doctrine plus apostolique. Ils attaquent non-seulement la doctrine, mais les faits, en prétendant que tous les actes de la vie et de la mort de Jésus-Christ, et la personne même de son humanité, n'ont eu aucune réalité, n'ont été que fantastiques et apparents. Évidemment ils ont le plus grand intérêt à se débarrasser des Écritures attribuées aux Apôtres, puisque ces Écritures leur sont directement et complétement contraires. Dire que ces Écritures ne sont pas des Apôtres, est la première chose qui devait se présenter à l'esprit de gens qui prétendaient que ce qu'elles contenaient n'était pas des Apôtres. Mais non, telle est l'évidence de l'authenticité de ces Écritures, qu'ils sont obligés de recourir à ce singulier système, que les Apôtres auraient eu deux doctrines : l'une mensongère et pour le peuple, qu'ils auraient consignée dans leurs livres; l'autre réelle pour les parfaits, qu'ils auraient confiée à une secrète tradition, et que les faits eux-mêmes, se prêtant à cette double doctrine, auraient paru être ce qu'ils n'étaient pas. Se peut-il imaginer un témoignage plus fort en faveur de l'authenticité des Évangiles qu'un aussi singulier système, et cela dans un temps aussi rapproché de leur publication?

C'est donc avec raison que saint Irénée tirait des premières hérésies cet avantage que nous opposons maintenant à

l'incrédulité : « L'autorité de nos Évangiles est si bien « établie, que les hérétiques eux-mêmes leur rendent « témoignage... Notre doctrine est donc bien certaine, puis-« qu'elle est appuyée sur les Livres que nos adversaires « eux-mêmes confirment de leur aveu [1]. »

Mais l'incrédulité païenne, plus en dehors de toute prévention chrétienne, plus intéressée et plus entreprenante contre le Christianisme que l'hérésie elle-même, aura peut-être lancé un des mille traits qu'elle ramassait partout, contre cette authenticité des Évangiles, base fondamentale de notre foi? Nullement; et c'est là un témoignage, selon nous, bien décisif, et qui, à lui seul, aurait pu nous dispenser de tous les autres.

L'idolâtrie n'a pas eu de défenseurs plus habiles, ni le Christianisme d'ennemis plus acharnés, que Celse, Porphyre, et l'empereur Julien. Tout ce que la philosophie, la connaissance de l'histoire, l'éloquence, l'esprit, et la malignité, ont pu leur fournir de ressources, ils l'ont employé pour soutenir le culte des faux dieux et pour renverser celui de Jésus-Christ; et M. de Chateaubriand fait observer avec raison, dans ses *Études historiques*, que l'incrédulité moderne n'est que leur plagiaire, et que tout Voltaire se retrouve dans Julien.

Or, ces fameux incrédules, dignes coryphées de tous leurs successeurs, qui ont tout attaqué dans le Christianisme, et par toutes sortes de moyens, n'ont rien avancé contre l'authenticité des Écritures. C'est la seule chose qu'ils n'aient osé toucher, qu'ils ont forcément reçue. On la leur voit ronger pour ainsi dire comme un frein, ils la couvrent d'écume, et l'attestent par cela même au plus haut degré.

[1] S. Irén., liv. III, c. II, n. 7.

Le plus ancien des trois, Celse, qui écrivait en 170, nous est connu par sa lutte avec Origène. Il déclare lui-même, dès le commencement de son ouvrage, qu'il n'attaque les chrétiens qu'avec connaissance de cause; qu'il sait toutes leurs preuves : *Novi enim omnia*[1]. Ne pouvant récuser l'authenticité des Évangiles, il s'en prévaut, notamment de celui de saint Matthieu; il en suit sommairement l'histoire, et la commente injurieusement : tous ses traits sont tirés de là. Il oppose les généalogies du Sauveur; il dit que personne n'a vu ses miracles, si ce n'est ses disciples, et qu'ils les ont *beaucoup exagérés*, etc. Inutile d'entrer dans plus de détails.

Porphyre, qui écrivait au milieu du troisième siècle, a fait contre le Christianisme un traité que les païens regardaient comme divin. La plupart des objections de ce philosophe étaient puisées dans les livres du Nouveau Testament. Par exemple, il blâmait l'imprudence des Apôtres qui avaient suivi le Sauveur à sa première invitation. Il se moquait des Évangélistes qui ont écrit, par l'hyperbole la plus ridicule, disait-il, que Jésus fit marcher Pierre sur la mer, quoiqu'il ne fût question que du lac de Génésareth, etc.

Julien, qui vivait au milieu du *quatrième* siècle, qui par conséquent avait pu recueillir tous les arguments forgés pendant quatre cents ans contre le Christianisme, et y ajouter tous ceux que cet éloignement pouvait déjà favoriser contre l'authenticité de ses origines; Julien, qui, en sa qualité d'*apostat*, joignait la double connaissance, la double expérience d'un païen et d'un chrétien; Julien enfin, dont les attaques devaient être d'autant plus audacieuses qu'elles partaient d'une main *impériale*, et qui avait juré

[1] Orig. contre Celse, liv. I, p. 11.

de confondre le *Galiléen;* Julien cependant ne parle jamais ni des Évangiles, ni des autres livres du Nouveau Testament, sans les attribuer aux Apôtres dont ils portent les noms. Tantôt il cite des passages empruntés des Épîtres de saint Paul, ainsi qu'il le dit lui-même; tantôt il rapporte, d'après saint Luc et d'après saint Matthieu, des paroles de Jésus-Christ ou quelque trait de son histoire. Il avoue que Jésus-Christ a guéri des boiteux, des sourds, et des aveugles, dans quelques bourgades de la Judée. Enfin, lorsqu'il défendit aux chrétiens d'enseigner les belles-lettres et d'expliquer les poëtes : *Qu'ils aillent*, disait-il, *expliquer Luc et Matthieu dans les assemblées des Galiléens*[1]. — Mais où l'aveu de ce célèbre impie est à découvert, et où on le voit ronger le frein de la certitude évangélique, c'est dans ce passage-ci : « Ni *Paul,* ni *Matthieu,* ni *Luc,* ni *Marc,* n'ont « osé dire que Jésus fût un Dieu; mais quand dans la Grèce « et dans l'Italie un grand nombre de personnes l'eurent « reconnu pour tel, qu'elles eurent commencé à honorer les « tombeaux de Pierre et de Paul, alors *Jean* déclara que le « Verbe s'était fait chair, et qu'il avait habité parmi nous. « Cependant quand il nomme Dieu et le Verbe, il ne nomme « ni Jésus ni Christ. Jean doit être regardé comme la source « de tout le mal[2]. »

Ne pouvant nier l'authenticité des Évangiles (qu'il met sur la même ligne que les Épîtres de saint Paul), il se retourne en disant (chose fausse) que Jésus n'y est pas représenté comme Dieu. Ne pouvant nier la sublime doctrine du *Verbe fait chair* dans saint Jean au moins, il se jette, pour échapper à ce grand témoignage, dans deux faux-fuyants contradictoires, qui découvrent et confondent sa

[1] Julien, *Épît.* 42.
[2] S. Cyril. c. Julian.

mauvaise foi : le premier, que ce n'est que lorsque l'univers a eu reconnu la divinité de Jésus-Christ, que Jean lui a rendu témoignage (comme si cette rapide croyance de l'univers à la divinité de Jésus-Christ ne présupposait pas le témoignage des autres Apôtres, au tombeau desquels on accourait de toute part!) ; le second, que Jean ne lui rend pas témoignage, parce que, après tout, quand il parle du *Verbe*, il ne nomme ni *Jésus* ni *Christ*...; que cependant il doit être regardé comme la source de tout le mal... Contradictions pitoyables! impuissante rage! qui confirment ce qu'elles attaquent, et, en découvrant la volonté la plus perverse et la plus audacieuse de détruire les fondements de notre foi, prouvent qu'ils sont indestructibles.

Cependant, au milieu de tout cela, il ne lui vient pas même à la pensée d'oser attaquer l'authenticité des Évangiles, même par de mauvaises raisons, comme il le fait de la divinité de Jésus-Christ, et quoique ce fût le moyen le plus simple et le plus direct de renverser la croyance à cette divinité. Au contraire, il l'avoue et il l'établit, en puisant toutes ses imputations dans les Évangiles eux-mêmes et dans la conduite de leurs auteurs.

Conçoit-on maintenant que l'incrédulité moderne soit venue révoquer en doute une authenticité appuyée sur tant de preuves, certifiée par tant de témoignages, éprouvée par de tels aveux; une authenticité, ainsi que nous l'avons démontré, *notoire, — nécessaire, — manifeste?*

Mais elle n'a fait par là que ce qu'elle peut faire : augmenter l'évidence de la vérité qu'elle veut obscurcir; et après le degré où est déjà montée cette évidence, ce n'est pas peu de chose, il faut en convenir.

C'est cependant ce que nous allons voir en discutant, je

ne dirai pas les raisons (elle-même ne leur accorde pas cette force), mais les scrupules de l'incrédulité.

§ IV.

N'y a-t-il pas eu de *faux Évangiles?* ne peut-on pas supposer dès lors de pareilles histoires? et puisqu'on le peut, qui nous assure que tous les Évangiles et les faits qu'ils renferment ne sont pas supposés? — Première difficulté.

Les Évangiles mêmes, adoptés aujourd'hui par toute la chrétienté, dans quel état étaient-ils avant que l'imprimerie vînt donner à leur texte cette uniformité et cette fixité qui ne permettent plus aujourd'hui d'y rien ajouter ni d'en rien retrancher? Dans les anciens manuscrits qui nous en restent, ne trouvons-nous pas des *variantes* innombrables? Jusqu'où n'ont pas pu aller ces variantes, et que devient alors la certitude du récit et de la doctrine à travers cette confusion? — Seconde difficulté.

Les *faux Évangiles* et les *variantes*, telles sont les deux difficultés qu'on élève contre l'authenticité et la vérité de nos Évangiles.

Nous répondons :

Il y a eu de *faux Évangiles* : cela est très-vrai.

Les anciens manuscrits sur lesquels le texte actuel de nos Évangiles a été arrêté présentent des *variantes* très-nombreuses : cela est très-vrai encore.

Ces deux faits et les inductions qu'en tire l'incrédulité ne sont pas dépourvus de certaines apparences de raison, qui peuvent faire naître des ombrages : nous en convenons.

Mais dès qu'on les aborde et qu'on les vérifie à la lumière d'une saine critique, ces ombrages s'évanouissent, et on

ne trouve plus que de nouveaux arguments en faveur de la certitude de notre foi.

I. Commençons par les *faux Évangiles :*

Et d'abord accordons-nous sur ce qu'on doit entendre par ces *faux Évangiles.* Sont-ce des histoires fausses de tout point, des récits fabuleux, et totalement différents de ceux qui se trouvent dans les Évangiles réputés vrais? Nullement. Ils leur ressemblent au point que, sous ce rapport, on aurait pu les confondre avec eux. Ce qui les en a fait distinguer principalement, c'est qu'ils étaient *apocryphes*, c'est-à-dire, attribués à des auteurs qui ne les avaient pas réellement écrits; c'est qu'ensuite, en y regardant de près, on y a vu des traditions peu sûres, et des altérations de la vérité dans certains détails.

Ceci posé (sauf à y revenir plus amplement dans un instant), je m'attaque d'abord au raisonnement qu'on en tire.

Il y a eu de faux Évangiles, dit-on; *donc on a pu supposer des histoires semblables.* — Cela est vrai jusqu'ici, avec cette explication bien entendue toutefois, et qui résulte de ce qui précède, que la supposition dont je reconnais la possibilité ne porte pas sur le fond du récit, mais sur sa source, et, si on veut, sur certains détails; c'est-à-dire qu'on a pu faire des Évangiles *apocryphes*, mais non *faux* en eux-mêmes. Autre chose, en effet, est l'*inauthenticité*, autre chose est la *fausseté* d'un écrit. Un écrit peut être *authentique* en tant qu'il émane de celui dont il porte le nom, et *mensonger* en tant qu'il ne dit pas vrai; comme aussi il peut être *vrai* dans ce qu'il dit, et *apocryphe* en tant que l'auteur et le cadre sont supposés. Or, je le répète, c'est de cette dernière façon qu'il faut entendre les *faux Évangiles;* ils sont appelés ainsi, non pas tant parce qu'ils sont

faux que parce qu'ils sont *apocryphes;* et comme c'est sur leur existence qu'on se fonde pour en déduire par voie d'analogie la possibilité de *faux Évangiles*, la raison veut que l'analogie soit conforme à son sujet et ne le dépasse pas, et par conséquent qu'on ne tire de l'existence des *faux Évangiles* d'autre conséquence, si ce n'est qu'on a pu faire des Évangiles semblables, c'est-à-dire non pas *faux* à proprement parler, mais simplement *apocryphes*; par exemple, qu'au lieu d'être l'*Évangile de saint Jean*, celui qui porte ce nom ne soit pas de *saint Jean* lui-même, mais d'un de ses disciples. Et cela est important, parce que l'authenticité de nos Évangiles étant enlevée, il leur resterait encore leur vérité. Mais ceci n'est que de pure hypothèse, on va le voir.

Donc, continue-t-on, *tous les Évangiles et les faits qu'ils renferment peuvent être supposés.* — Ceci est complétement faux. Je dis plus déjà, c'est le contraire qu'il faut conclure.

Si on a pu supposer des Évangiles avec quelque couleur de vérité et quelque chance de succès, ce ne peut être en effet que parce qu'il y a eu de vrais Évangiles à qui on a pu emprunter cette couleur de vérité, cette faveur de succès. Ce n'est tout au moins que parce qu'il s'est passé des faits de la même nature que ceux qui y sont rapportés, et que le fond de l'histoire évangélique est véritable.

Ce qui donne à ce raisonnement un poids décisif, c'est que la publication de ces Évangiles a eu lieu dans un temps rapproché et presque contemporain des événements qu'ils rapportent, et que tous s'accordent sur l'ensemble de ces événements : ce qui prouve à la fois et qu'ils ont été faits sur un fond d'histoire commun, et dès lors *préexistant*, et que l'illusion qu'ils ont pu produire à une distance

si rapprochée du temps et du lieu où ils placent cette histoire ne peut venir que de la vérité de celle-ci, la présuppose, et dès lors la démontre.

Pour juger de la bonté de ce raisonnement et de la fausseté de son contraire, qu'on les applique l'un et l'autre à un cas analogue et familier : les *Mémoires de la marquise de Créquy*.

Voici le raisonnement de l'incrédulité : — « Les Mé-
« moires sur le dix-huitième siècle, de la *marquise de Cré-*
« *quy*, qui ont passé d'abord pour véritables, sont faux :
« donc on a pu supposer avec succès de pareils mémoires ;
« *donc tous les mémoires que nous avons sur le dix-hui-*
« *tième siècle, et tous les faits qu'ils renferment, peuvent*
« *être supposés.* »

Voici le nôtre : — « On a pu supposer avec succès les
« *Mémoires de la marquise de Créquy* : donc il faut qu'il y
« ait sur les événements qu'ils racontent des mémoires au-
« thentiques dont ils auront pris la couleur ; il faut qu'il se
« soit réellement passé dans le dix-huitième siècle un en-
« semble de faits identiques ou du moins bien analogues,
« pour favoriser cette supposition ; donc le succès même
« de la supposition des *Mémoires de la marquise de Cré-*
« *quy* présuppose une histoire authentique et véritable des
« faits généraux qu'ils renferment, et par conséquent la
« démontre. »

J'ajoute une remarque fort importante : c'est que dans ce cas, qui est absolument semblable au nôtre (car les Évangiles étaient des *mémoires* apostoliques, *commentaria apostolorum*, et des mémoires contemporains, puisque saint Justin, qui les appelle ainsi, n'était pas plus éloigné des événements évangéliques que nous ne le sommes du siècle de Louis XV), plus les faits rapportés sont extraor-

dinaires, plus le succès des mémoires apocryphes qui les racontent tient à la vérité de ces faits. — Ainsi l'auteur des *Mémoires de la marquise de Créquy* a pu nous tromper sur quelques petites anecdotes de salon, mais il n'a pas pu le faire sur les grands événements de la révolution française. Là il a été obligé d'être fidèle, vrai, et de se confondre avec l'histoire. Je dis plus, il n'a pu nous tromper sur quelques détails qu'à force d'être vrai sur ces grands événements; et le succès de son innocente supercherie tient à sa grande vérité. Un moyen infaillible pour lui de ne tromper personne, et de voir son œuvre rejetée comme celle d'un insensé, eût été de rapporter qu'au milieu du dix-huitième siècle, et dans les rues de Paris, avait vécu et paru pendant trois ans un prophète, un thaumaturge, un homme extraordinaire, se disant Dieu, guérissant les aveugles et les boiteux, ressuscitant les morts, se faisant suivre partout, et jusqu'aux lieux les plus déserts, par de grandes multitudes témoins de ces prodiges, et enfin poursuivi, arrêté, traduit devant le parlement, traîné de tribunaux en tribunaux, et pendu en place de Grève entre deux voleurs, puis ressuscité trois jours après, à la vue des soldats que la police aurait préposés à la garde de son tombeau, et laissant Paris, et la France, et le monde, dans un état de fermentation que rien ne peut plus contenir. Si, dis-je, l'auteur des *Mémoires de la marquise de Créquy* avait rapporté cela, on l'eût bafoué, parce que tout aurait déposé contre lui, un pareil événement ayant dû faire impression sur le siècle, et devant se trouver consigné dans les monuments publics comme dans les souvenirs particuliers du pays. — Eh bien! la difficulté n'était pas moins grande pour les auteurs des Évangiles *apocryphes*. Si donc ils ont osé, non sans succès, raconter de pareils faits, c'est qu'ils se trou-

vaient d'accord avec d'autres Évangiles authentiques dont ils prenaient la couleur et l'autorité, et que les uns et les autres se trouvaient d'accord avec la tradition, avec tous les monuments, avec tous les souvenirs contemporains de la Judée, avec les faits enfin, les faits récents, les faits présents; car l'impression des événements de Jésus-Christ se faisait sentir partout, dans la Judée, dans la Grèce, dans l'Italie : tout l'univers en était remué, transformé, et notre monde actuel fermentait déjà sous cette impression puissante.

Je dis donc que de l'existence des *apocryphes* il faut conclure le contraire de ce que conclut l'incrédulité, c'est-à-dire que tous les Évangiles et les faits qu'ils rapportent ***ne peuvent pas*** être supposés, et que ces Évangiles *apocryphes* présupposent une histoire évangélique authentique et véritable, et la présupposent d'autant plus, que les événements qui y sont rapportés sont plus extraordinaires.

Ainsi, en raisonnement pur, l'objection que l'incrédulité tire des faux Évangiles ne vaut pas, ou plutôt vaut contre elle-même.

Mais c'est surtout dans le fait qu'elle pèche.

Elle vient se briser, en effet, contre ce point que nous avons déjà solidement établi, et qu'il ne faut pas perdre de vue, que les quatre Évangiles selon saint Matthieu, saint Jean, saint Marc, et saint Luc, ont toujours, depuis l'instant de leur publication jusqu'au moment actuel, été distingués comme *seuls* authentiques, non-seulement par toute l'Église répandue dans l'univers, mais par les hérétiques et les païens eux-mêmes; que les faux Évangiles ont eu si peu de crédit et de succès, qu'ils n'ont jamais pu faire confusion sérieuse avec les véritables; que les chrétiens ne s'en sont jamais préoccupés; que leurs ennemis les plus acharnés ne

s'en sont jamais prévalus; qu'enfin ils sont tombés d'eux-mêmes et sans qu'on ait eu besoin de les arracher, comme des plantes parasites sèchent sur un tronc vigoureux qui continue à verdir.

Et maintenant voici les conséquences pressées qui sortent de là :

Il est donc illogique de conclure de la fausseté des uns la fausseté des autres, car leur destinée a été totalement différente : les uns n'ont pu passer pour authentiques un seul jour[1], et les autres sont en possession incontestable d'authenticité depuis dix-huit siècles. D'où peut venir cette différence de destinée, si ce n'est d'une différence de nature? si ce n'est de ce que les uns sont faux et les autres sont vrais? Si on les avait confondus, s'ils nous étaient arrivés tous pêle-mêle, je concevrais l'objection; mais ils n'ont pas même marché réellement de pair un seul jour pendant un si long espace de temps : comment donc ose-t-on conclure des uns aux autres?

Il sort au contraire de la fausseté des uns une preuve manifeste de la vérité des autres. Car évidemment nous avons maintenant une marque certaine pour les distinguer; nous connaissons le sort immanquable des faux Évangiles : ils tombent tôt ou tard, et cela doit être; ils ne se soutiennent même pas; et il est si peu vrai de dire qu'on peut supposer des Évangiles, que les *faux Évangiles* prouvent qu'on ne peut pas les supposer : puisque par le fait ils n'ont pas pu l'être, leur fausseté n'a pas pu prendre. Donc, si nos quatre Évangiles ont pris, se sont soutenus, ont bravé la critique la plus envenimée, et ont été incontestablement reconnus pour authentiques par tout le monde, cela ne peut être que

[1] Nous allons entrer dans quelques détails qui vont compléter cette assertion.

parce qu'ils ne sont pas faux, que parce qu'ils sont authentiques réellement.

S'il n'y avait pas eu de *faux Évangiles*, on pourrait douter en quelque sorte de la parfaite authenticité de nos Évangiles ; on pourrait croire qu'il a été possible jusqu'à un certain point de les supposer. Mais les faux Évangiles sont là pour faire évanouir cette hypothèse ; et comme *il fallait qu'il y eût des hérésies*, pour attester par leurs variations le miracle permanent de l'indissoluble unité de l'Église de Jésus-Christ, *il fallait qu'il y eût de faux Évangiles*, pour attester par leur caducité la solidité des titres de notre foi.

Les faux Évangiles prouvent que l'Église a toujours été excessivement précautionneuse et vigilante contre l'erreur, même innocente, et que par conséquent c'est avec raison que nous avons foi dans l'intégrité de son dépôt. Car d'où sait-on qu'il y a eu de faux Évangiles? Sont-ce les Juifs, les hérétiques, les païens, les incrédules, quelques-uns des nombreux ennemis de l'Église enfin, qui les ont découverts et dénoncés, et qui les lui ont arrachés des mains, à sa grande confusion? Non ; et si c'étaient eux, pourquoi n'auraient-ils pas eu le même zèle ou le même succès à l'égard des quatre Évangiles qui ont survécu? Mais ce ne sont pas eux. Qui donc? C'est l'Église elle-même, la société chrétienne, qui les a repoussés ou extirpés de son sein librement, spontanément, par l'action naturelle de sa propre délicatesse, et, si je peux ainsi dire, par le ressort de son tempérament, éminemment antipathique à l'erreur. Les faux Évangiles élèvent ainsi une garantie magnifique d'authenticité en faveur des vrais Évangiles. L'Église aurait pu les laisser ensemble suivant le cours naturel des choses, qui nous présente partout ailleurs le vrai mêlé au faux. On n'en aurait peut-être jamais rien su, et elle en aurait pro-

fité, puisqu'elle aurait eu un plus grand nombre de titres à opposer à ses ennemis. Mais cela ne pouvait être, tant l'Église est vérité! tant l'air qu'elle respire est mortel à tout ce qui est erreur! tant par conséquent les quatre Évangiles qu'elle présente au monde depuis dix-huit cents ans sont authentiques et vrais!

Tout ceci va devenir plus sensible par quelques explications de détail que nous avons cru devoir renvoyer à la fin, pour ne pas retarder la marche de notre argumentation.

Il y a eu deux sortes de faux Évangiles : les uns émanés des chrétiens, les autres forgés par les hérétiques; il faut bien les distinguer.

Voici l'origine des premiers; elle n'a rien de criminel. Il était naturel que les fidèles, instruits par les Apôtres, voulussent mettre par écrit ce qu'on leur avait enseigné sur Jésus-Christ, sur ses miracles, sur sa doctrine. Un homme, instruit par saint Jacques ou par un disciple de saint Jacques, appelait l'évangile qu'il écrivait lui-même, l'*Évangile de saint Jacques;* un disciple de saint Thomas intitulait le sien l'*Évangile de saint Thomas*, et cela fort innocemment, et sans intention de tromper personne. On comprend que ces histoires ont dû se multiplier considérablement; qu'il a dû se trouver en elles beaucoup de vérités de détail, suivant le génie des différents écrivains, et selon qu'ils étaient plus ou moins instruits; qu'outre les faits principaux racontés par les Apôtres, quelques-uns y auront mêlé des traditions peu sûres, peut-être même quelques dogmes contraires à la doctrine des Apôtres; qu'à mesure que les Évangiles écrits par les Apôtres et par leurs disciples les mieux instruits ont commencé à se répandre et à être connus, les autres ont été négligés avec raison, et ont perdu tout leur crédit; que l'on n'a conservé

du respect dans les siècles suivants que pour ceux qui paraissaient le plus conformes aux Évangiles écrits par les Apôtres, et auxquels les Églises apostoliques rendaient témoignage.

Voilà l'histoire des faux Évangiles chrétiens[1]. Comme on le voit, c'est improprement qu'on les appelle *faux* Évangiles. En un sujet profane, ils auraient passé pour vrais, et la plupart de nos histoires les plus accréditées ont moins sujet de l'être. Ce n'est que l'excessive et sage rigueur de la tradition catholique qui ne leur a pas permis de s'implanter dans son sein. Et voyez encore avec quel discernement elle a opéré : elle en a rejeté absolument quelques-uns comme apocryphes; elle en a toléré d'autres comme mixtes ou douteux; et elle les a tous tenus à distance des quatre Évangiles donnés par les Apôtres eux-mêmes, et qui seuls ont été universellement reçus sans contradiction, non-seulement comme authentiques et véritables, mais comme *sacrés*. Aussi, quand les Pères de l'Église que nous avons cités parlent des quatre Évangiles, ils disent que ce sont les seuls reçus unanimement dans l'Église universelle : *quæ sola in universa Dei Ecclesia quæ sub cœlo est, citra controversiam admittuntur*[2]; ceux sur lesquels jamais il ne s'est élevé le plus léger doute : *hæc sunt de quibus nulla unquam prorsus exstitit dubitatio*[3] : quant aux autres, ils en font mention, mais uniquement pour *mémoire*, et sans discuter leur autorité, sans les flétrir, tant ils pâlissaient d'eux-mêmes auprès des quatre Évangiles. Parmi eux cependant il s'en trouvait qui étaient tellement conformes à ceux-ci, comme les Évangiles des *Égyptiens* et des *Hé-*

[1] Il nous en reste plusieurs qui confirment ce que nous avons dit de leur ressemblance avec les véritables.

[2] Origène.

[3] Eusèbe.

breux, qu'il était presque permis de les confondre[1]; mais leur origine n'étant pas directement apostolique, ils ont toujours été soigneusement écartés. Ils subsistaient néanmoins comme des monuments respectables; mais on s'en servait peu, si peu que saint Clément d'Alexandrie, Eusèbe et saint Jérôme, qui les avaient entre les mains, ont remarqué, comme une singularité digne d'attention, que les anciens Pères (*du premier siècle*) avaient cité *un* passage de l'évangile des Égyptiens, et *un* de l'évangile selon les Hébreux. Les quatre Évangiles, au contraire, sont cités toujours et partout dès le *premier siècle;* et, comme saint Justin nous l'apprend, ils étaient dès lors, ainsi qu'aujourd'hui, lus avec foi et vénération dans les assemblées des fidèles, qui voyaient en eux seuls les témoignages authentiques, véritables, et sacrés, de la vie, des exemples et de la parole de Jésus-Christ. Il y a même ceci de très-remarquable, et qui répond bien à cette fausse idée qu'on se fait de la facilité des premiers chrétiens à être trompés, que leur confiance dans les titres authentiques de leur foi était tellement exclusive, leur défiance de tout ce qui n'émanait pas directement de la source apostolique tellement absolue, qu'ils tombaient à cet égard dans l'excès, et qu'un Père du premier siècle, saint Ignace[2], a cru devoir reprocher à quelques-uns de ne vouloir fonder leur foi *que sur les écrits authentiques* conservés dans les archives de l'Église; conduite qui attaquait directement l'autorité non moins sacrée de la tradition, mais qui prouve le soin que l'on avait de conserver les écrits des Apôtres.

Outre les *faux Évangiles* dont nous venons de parler,

[1] S. Épiphane a cru que l'évangile des Hébreux était le même que celui de saint Matthieu.

[2] Épître aux Philadelphiens.

il y avait une seconde sorte de *faux Évangiles*. Ce sont ceux que les hérétiques supposaient ou falsifiaient malicieusement pour autoriser leurs erreurs. On conçoit que ceux-ci n'ont jamais pu prévaloir, et que si l'Église extirpait les faux Évangiles de son propre sein, à plus forte raison repoussait-elle ceux que ses ennemis voulaient y introduire. Nés des hérésies, ces faux Évangiles sont morts avec elles. On peut même dire qu'ils n'ont pas vécu; car, stigmatisés par les Pères de l'Église aussitôt que forgés par les hérétiques, jamais les catholiques ne les ont admis, et ils n'ont eu cours que parmi un petit nombre de sectaires. Ces faux Évangiles n'étaient d'ailleurs qu'une altération des véritables. C'est ainsi que l'un des plus hardis hérétiques qu'il y ait eus, Marcion, avait accommodé à ses erreurs l'Évangile de saint Luc. Malgré les changements qu'il y avait faits, Tertullien nous fait voir que cet évangile, ainsi défiguré, était encore assez conforme au nôtre, *quod nostro consonat;* c'est ce qui fait le sujet de son quatrième livre contre cet hérétique. On peut se convaincre, en le lisant, que Marcion n'avait retranché de saint Luc que les deux premiers chapitres, où il est parlé de la naissance du Sauveur; que, depuis le troisième jusqu'au dernier, il n'avait osé y changer que quelques paroles. Saint Épiphane rapporte de même en détail tous les changements que Marcion avait faits; et saint Irénée atteste encore cette conformité de l'évangile de Marcion avec celui de saint Luc. C'est pourquoi Tertullien finit son livre en insultant aux vains efforts de son adversaire : « Tu me fais pitié, Mar-« cion, lui dit-il; tu as travaillé en vain; je retrouve mon « Jésus, même dans ton évangile : *Christus enim Jesus in « evangelio tuo meus est.* »

Voilà la vérité sur les *faux Évangiles*, émanés soit des

chrétiens, soit des hérétiques. Ils ne sont pas nommés *faux* parce que tout y est faux et fabuleux, mais parce qu'ils portent faussement le nom d'un apôtre ou d'un disciple du Sauveur, parce qu'il y a quelques faits faux ou incertains mêlés aux faits vrais et incontestables, et enfin parce que quelques-uns renferment une doctrine fausse. De même qu'ils ne sont pas plus anciens que la secte pour laquelle ils ont été faits, aussi ne lui ont-ils pas survécu. Toutes ces fausses pièces sont tombées dans le mépris, pendant que les vrais Évangiles ont continué à être seuls respectés, comme des ouvrages partis de la main des Apôtres.

Nous avons cru devoir entrer dans ces quelques détails *justificatifs*, pour ne laisser aucun doute sur le point de fait qui a servi de base à nos raisonnements. Ces raisonnements subsistent donc avec toute leur force, et il est vrai d'en conclure, comme nous l'avons fait, que l'objection tirée des *faux Évangiles* ne porte pas, et qu'au contraire les *faux Évangiles* fournissent des arguments nouveaux en faveur de l'authenticité et de l'intégrité de nos Évangiles.

II. Voyons maintenant la seconde difficulté, tirée des *variantes*. Ici encore l'objection va se transformer en preuve.

Il serait déraisonnable de prétendre que Dieu aurait dû faire un miracle perpétuel et éclatant pour préserver les Évangiles de quelque mobilité de texte, sans résultat au fond. Dieu ne fait rien d'inutile, et c'eût été inutile; Dieu ne fait rien d'extraordinaire et d'ostensiblement surnaturel que dans la mesure nécessaire pour motiver notre foi. Au delà il enveloppe son action sous la marche naturelle des choses humaines, et reprend sa nature de *Dieu caché*[1].

[1] *Ego sum Deus absconditus.*

C'est alors à notre foi de s'exercer pour le découvrir; il suffit qu'elle ne puisse pas être trompée.

A la lueur de ce principe, dirigeons-nous dans l'examen de la difficulté tirée des *variantes.*

Il était naturel qu'il survînt des variantes dans les manuscrits des Évangiles. Tel a été le sort de tous les manuscrits anciens. La main des copistes et des traducteurs, à moins d'être dirigée extraordinairement par Dieu, devait inévitablement commettre des transpositions, des synonymies, des *lapsus,* et autres inexactitudes semblables, dont le grand art de l'imprimerie est venu purger les monuments de l'esprit humain. Ce qui est arrivé aux Évangiles est arrivé aux écrits de Cicéron, d'Horace, de Virgile. Malgré cela, les plus sévères critiques croient posséder le texte *authentique* de ces auteurs. Pourquoi donc ne croirait-on pas posséder pareillement le texte authentique des Évangiles? Si les variantes étaient un titre suffisant pour les faire rejeter, ne faudrait-il pas rejeter pareillement tous les livres de l'antiquité?

Il devait arriver même, selon l'ordre naturel des choses, que les Évangiles se chargeassent d'un plus grand nombre de variantes que tout autre livre que ce soit, parce que, depuis qu'il est des livres dans le monde, il n'en est aucun qui ait dû être lu, copié, traduit, commenté aussi souvent, en autant de lieux, et par autant de lecteurs, de copistes, de traducteurs, d'interprètes, que celui-ci[1].

[1] Les critiques ont observé qu'il y avait beaucoup moins de variantes dans les *Épîtres* des Apôtres que dans les Évangiles. « C'est que les copis- « tes, en écrivant des histoires ou des discours parallèles, comme le sont « les quatre Évangiles, et ayant dans l'esprit les expressions d'un autre « évangéliste, pouvaient facilement les mettre dans celui qu'ils copiaient. « Ils semblent même quelquefois l'avoir fait à dessein, pour éclaircir « un endroit par l'autre. Cela est fort peu arrivé dans les Épîtres de saint

On ne devra donc pas s'étonner que le nombre de ces variantes, d'après le calcul des plus habiles critiques, ait été de plus de *trente mille.*

Mais ce dont on devra s'étonner, c'est que, dans ces *trente mille* variantes, il ne s'en soit pas trouvé UNE SEULE qui affectât le fond de la pensée et du sens de ce divin écrit.

Les travaux philologiques qui ont été faits pour arriver à la connaissance de ce résultat sont inouïs. Sa recherche a suscité une science toute spéciale et toute récente, à laquelle se sont dévoués des savants de tous les pays et de *toutes les convictions,* avec une ardeur digne de l'importance de son objet. « Mais quoique chaque source où l'on puisse parve-« nir ait été épuisée, dit le savant polyglotte Wiseman; « quoique les éclaircissements de textes donnés par les Pè-« res de tous les siècles aient été recueillis; quoique les « versions de toutes les nations, arabe, syriaque, cophte, « arménienne et éthiopienne, aient été mises à contribution « pour leur manière d'interpréter le sens; quoique les ma-« nuscrits de tous les pays et de chaque siècle, depuis le « seizième en remontant *jusqu'au troisième,* aient été mille « fois compulsés par des essaims de savants, jaloux d'en-« lever leurs trésors; quoique des critiques, après avoir « épuisé les richesses de l'Occident, aient voyagé en natu-« ralistes dans des contrées lointaines pour découvrir de « nouveaux témoignages; quoiqu'ils aient visité, comme « Scholz ou Sébastiani, les profondeurs du mont Athos, « ou les bibliothèques encore inconnues des déserts de l'É-« gypte et de la Syrie; malgré tout cela, on n'a rien décou-« vert; non, pas même UNE SEULE VERSION qui ait pu jeter

« Paul, etc. » (*Préface générale sur les Épîtres de saint Paul.* Nouv. traduct. de Berlin, 1741, p. 3.)

« LE MOINDRE DOUTE sur aucun des passages considérés « auparavant comme certains et décisifs... Dans le fait, si « nous parcourons le nouveau texte publié par Griesbach, « le premier critique qui ait hasardé d'insérer une nouvelle « version dans le texte reçu, et si nous remarquons (ce « qui est facile à cause de la différence des caractères) com- « bien sont peu nombreuses les occasions où la grande « quantité de documents qu'il a consultés lui a permis de « faire quelque rectification, nous ne pouvons qu'être sur- « pris de l'exactitude de notre texte ordinaire, bien qu'il « ait été formé sans choix sur les premiers manuscrits qui « tombèrent sous la main, après l'invention de l'impri- « merie. Pour mieux dire, nous devons éprouver une « grande satisfaction en voyant le peu de différence qui « existe entre les meilleurs manuscrits et ceux même qui « sont le moins estimés, et la manière consolante dont « s'est conservée l'intégrité complète de l'histoire inspi- « rée [1]. »

Ceux qui ont lu les écrits et qui connaissent le caractère de Mgr Wiseman apprécieront quelles garanties de science, de sincérité, de réserve et de modération, revêt tout ce qui sort de sa plume, et considéreront l'exposé que nous venons de lui emprunter comme celui de la vérité même.

Voilà donc la difficulté des variantes écartée comme celle

[1] Wiseman, 10e discours, *Études orientales*. — Ce qui est important, c'est que ce résultat a été poursuivi par plusieurs critiques, dans l'*espérance* de trouver l'intégrité des Écritures en défaut. — Au reste, les résultats dont il s'agit, fait observer Mgr Wiseman, sont absolument les mêmes que ceux qui ont été obtenus par l'étude critique de l'*Ancien Testament;* et le corps entirer de nos Écritures est ainsi mis à couvert, par la science, de tout soupçon l'altération. — Nous engageons à lire les détails pleins d'intérêt que renferme sur ce sujet le discours de Mgr Wiseman.

des faux Évangiles, et non-seulement écartée, mais tournée en preuve de la vérité évangélique, puisqu'elle a donné lieu à la constatation d'un résultat prodigieux d'intégrité des Évangiles, d'autant plus prodigieux qu'il est sorti des éléments en apparence les plus contraires; comme si Dieu n'avait abandonné le fondement de sa Religion à toutes les chances ostensibles de l'erreur que pour faire ressortir la borne secrète qu'il leur a prescrite.

Et il y a vraiment lieu d'admirer, comme nous le disions en commençant, que cette simple foi du peuple qui croit à l'Évangile, sans se rendre compte autrement de toutes les difficultés qu'on peut lui faire, soit néanmoins si bien inspirée, si bien justifiée, qu'après avoir remué toutes ces difficultés, après s'être consumé de recherches et de travaux pour s'en rendre compte, le savant arrive, comme elle, à ce premier et dernier mot : JE CROIS[1].

Telle doit être, en effet, la conclusion de cette longue étude sur les Évangiles. Après avoir montré que leur authenticité était notoire, nécessaire, manifeste, nous l'avons purgée de toutes les vaines difficultés qu'on lui opposait, et les avons fait tourner à sa plus grande certitude.

Il nous reste maintenant, pour compléter cette conclu-

[1] Il n'y a pas jusqu'à Strauss lui-même, le plus grand ennemi moderne de la divinité de Jésus-Christ, qui, après toutes ses élucubrations pesantes, n'ait fini par tomber dans cet aveu : « J'ai fait une nouvelle étude (préface « de sa troisième édition). S. Jean a ébranlé la valeur de mes doutes contre « son authenticité et la valeur qu'il mérite... J'ai reconnu aussi qu'une « épître de S. Paul, rédigée trente ans après la résurrection, en présence de « témoins vivants, est un titre *digne de foi.* » (Préface de la troisième édition, et sect. III, chap. IV, § 36.) — Encore une *nouvelle étude*, et Strauss serait revenu à la foi de son charbonnier : tant est vrai le mot de Bacon, *que peu d'étude éloigne, et que beaucoup d'étude ramène à la foi.* Remarquez, du reste, qu'il n'en faut pas davantage que ce qu'avoue ici Strauss pour croire à Jésus-Christ.

sion, à faire voir le rapport de cette *authenticité* des Évangiles avec leur *vérité*.

§ V.

Un incrédule du dernier siècle disait :

« Ce sont les Évangiles qui fournissent *la preuve la plus* « *complète de la vérité du Christianisme*. On ne saurait « donc mettre dans une trop grande évidence l'authenticité « de ces ouvrages, puisque de là dépend le jugement que « nous devons porter de la sincérité de ceux qui les ont « composés[1]. »

L'incrédulité se repentira toujours d'appeler la lumière. Nous croyons l'avoir apportée ici, et avoir mis *dans sa plus grande évidence* l'authenticité et l'intégrité de nos Évangiles. Nous avons donc *fourni la preuve la plus complète de la vérité du Christianisme*.

Il est vrai qu'en général l'*authenticité* d'un écrit n'emporte pas d'elle-même sa *vérité;* mais les circonstances qui accompagnent les Évangiles forment entre leur *authenticité* et leur *vérité* des nœuds si forts, si nombreux, si étroits, qu'il n'est pas possible de les disjoindre; et c'est ce que l'incrédulité a très-bien senti, en faisant porter toute son attaque sur le point de l'authenticité.

Cette authenticité établie, voyez en effet les raisons de vérité qui, de toute part, viennent comme se croiser autour d'elle :

Il est donc certain que nous avons un titre direct de la divinité de Jésus-Christ; une histoire des faits surnaturels de sa vie, écrite par ses contemporains et ses familiers : DE CETTE VIE, dit l'un d'eux, QUE NOUS AVONS ENTENDUE,

[1] Fréret, cité par Bergier.

QUE NOUS AVONS VUE DE NOS YEUX, QUE NOUS AVONS REGARDÉE AVEC ATTENTION, ET QUE NOS PROPRES MAINS ONT TOUCHÉE : *quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus, et manus nostræ contrectaverunt de verbo vitæ*[1]. — CAR, dit un autre, CE N'EST POINT EN SUIVANT D'INGÉNIEUSES FABLES QUE NOUS AVONS FAIT CONNAÎTRE LA PUISSANCE ET L'AVÉNEMENT DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST; MAIS C'EST APRÈS AVOIR ÉTÉ NOUS-MÊMES LES SPECTATEURS DE SA MAJESTÉ : *Non enim doctas fabulas secuti, notam fecimus vobis Domini nostri Jesu Christi virtutem et præsentiam : sed spectatores facti illius magnitudinis*[2].

Nous avons ainsi une histoire, et non-seulement une histoire, mais *quatre* histoires, quatre témoignages directs et positifs, explicites et précis, unanimes et divers. Nous en avons même *huit;* car aux quatre Évangiles il faut joindre les *Épîtres* de saint Pierre, de saint Paul, de saint Jacques et de saint Jude, dont l'authenticité n'est pas contestée, et qui n'attestent pas moins les faits évangéliques que les Évangiles eux-mêmes, qui sont donc autant d'Évangiles.

Nous en avons un beaucoup plus grand nombre; car je prétends que les *apocryphes* doivent ici compter[3]. En eux-mêmes, je consens à admettre qu'ils sont sans valeur; mais, joints aux *authentiques*, ils deviennent considérables, et en reçoivent une valeur qui réagit au centuple : ce sont des *zéros*, si l'on veut, mais des *zéros* que huit *unités* précèdent.

[1] Epist. S. Joan., I, cap. I, v. 1.
[2] Epist. S. Petri, II, cap. I, v. 16.
[3] Voyez la liste nombreuse de ces Évangiles dans Bergier, *Dictionnaire théol.*, v° *Évangile.*

Je m'explique :

Le Christianisme est fondé sur la certitude des faits qui sont rapportés tout à la fois et dans les vrais et dans les faux *Évangiles*. Si ces faits n'avaient pas été vrais et universellement connus, il serait impossible que tant de différents auteurs se fussent avisés de les mettre par écrit, les uns dans la Judée ou en Égypte, les autres dans la Grèce ou en Italie; les uns avec une pleine connaissance, les autres avec des notions peu exactes; ceux-ci dans des vues innocentes, ceux-là dans le dessein de travestir la doctrine de Jésus-Christ. Car enfin a-t-on connu quelque faux *Évangile* dans lequel il ne soit pas dit que Jésus-Christ a paru dans la Judée, sous le règne de Tibère; qu'il y a prêché, qu'il y a fait des miracles, qu'il y est mort et ressuscité, qu'il a envoyé ses apôtres prêcher sa doctrine? Dès que ces faits capitaux sont incontestables, que nous importe qu'ils aient été écrits par cinquante auteurs bons ou mauvais, dès qu'il y en a quatre qui les ont rendus avec toute la bonne foi, toute l'exactitude, toute l'uniformité qu'on peut désirer? Mais les *apocryphes*, qui ne peuvent pas affaiblir les *authentiques*, en confirment puissamment la vérité. On a déjà remarqué que la diversité de certains détails entre les quatre Évangélistes est une marque de leur vérité : combien cette vérité devient-elle plus éclatante dans cette grande diversité que présentent les *apocryphes*, partis de différentes mains, de divers lieux, de diverses intentions (mais dans le même temps), et tous cependant d'accord entre eux et d'accord avec les *authentiques* sur les faits principaux de la vie de Jésus-Christ : tant la vérité de ces faits était grande et extraordinaire, qu'elle préoccupait tous les esprits, que tout le monde voulait en rendre compte, qu'elle se faisait jour de toute part, et qu'elle pouvait même favo-

riser des *apocryphes* et donner de la couleur à cette erreur, d'ailleurs souvent innocente! En ce sens, les *faux Évangiles* sont *inauthentiques* plutôt qu'ils ne sont *faux*. Ils sont tous plus ou moins vrais, puisqu'ils sont tous à peu près semblables, et que cette similitude sur des faits aussi extraordinaires, exprimés par des organes aussi divers, ne saurait exister, si elle n'avait la vérité pour base. On peut même dire, quant à nous, qu'ils ne sont pas entièrement *inauthentiques*, car ils sont authentiques au moins quant à l'époque; et cela suffit pour conclure qu'une époque qui a vu jaillir tant de témoignages divers et cependant unanimes sur les faits de la divinité de Jésus-Christ, en renfermait certainement la vérité.

Mais ici on m'interrompt : — Cela est très-fort, me disent les esprits de bonne foi; ces raisonnements sont très-concluants; tous ceux qui précèdent, dans ce chapitre, nous ont également frappés : cependant, depuis que nous y sommes entrés, nous traînons après nous une préoccupation dont nous ne pouvons nous délivrer, et qui survit à tout ce que vous avez pu dire. D'où vient que vous n'avez que des témoignages chrétiens à nous présenter? Comment les païens n'ont-ils pas vu ce que les chrétiens voyaient? et s'ils l'ont vu, pourquoi ne l'ont-ils pas, eux aussi, mentionné dans leurs écrits? Cette absence, ce silence de leur part, sur des faits si prodigieux, nous retient et nous glace. Au contraire, combien nous serions entraînés, si nous voyions les Évangiles contrôlés et confirmés par les histoires profanes! Ne pourriez-vous pas nous donner une raison satisfaisante sur cette difficulté?

— Cette préoccupation est légitime; je l'ai moi-même partagée. Pour la faire cesser, je me suis jeté d'abord dans la compilation de tout ce que les écrivains juifs et païens

avaient pu dire sur le Christianisme naissant. J'ai trouvé cette compilation déjà savamment élaborée dans l'*Histoire de l'établissement du Christianisme, tirée des seuls auteurs juifs et païens*, de Bullet. J'y ai vu des témoignages curieux, convaincants, qu'il serait trop long de rapporter ici. Mais enfin, je dois le dire franchement, cette lecture a plus intéressé ma curiosité que satisfait pleinement ma conviction; j'y ai plus senti l'effort que le succès : après elle il me manquait encore quelque chose; mais ce qui me manquait, je l'ai bientôt trouvé dans une réflexion bien simple, que je me suis étonné de ne pas avoir faite dès l'abord.

Cette réflexion est celle-ci : Que tous les témoignages que je considérais comme chrétiens étaient des témoignages païens, et à la plus haute puissance. Les chrétiens, à cette époque, étaient tous des Juifs ou des païens convertis. C'est ce que Tertullien faisait observer : *Fimur,* disait-il, *non nascimur christiani;* nous devenons, nous ne naissons pas chrétiens. Ce sont donc des témoignages païens fortifiés de la conversion de leurs auteurs que nous avons, et la plupart écrits de leur sang. Quelle force n'ont-ils donc pas! Ils n'ont pas été inspirés par des préjugés chrétiens, ils ont été au contraire rendus à l'encontre des préjugés païens de naissance et d'éducation. Si les auteurs de tous ces témoignages fussent restés ce qu'ils étaient d'abord, païens, ces témoignages vous satisferaient; et cependant ils seraient en réalité moins forts, car ils auraient contre eux la conduite même de leurs auteurs qui ne s'y serait pas conformée, et on ne manquerait pas d'en faire l'objection; on l'a faite même contre le fameux passage de Josèphe sur Jésus-Christ. La conversion, les travaux, la mort de ces illustres témoins, en confirmation de leurs témoignages, viennent donc corroborer ces témoignages plutôt que les

affaiblir, et leur donner une force irrésistible. Si Tacite, si Pline, se fussent faits chrétiens, leur témoignage ne serait-il pas plus entraînant? Quoi donc, s'ils l'eussent scellé de leur sang? Cependant leur conversion serait venue diminuer le nombre déjà si petit des témoignages païens. Or, tels étaient les premiers Confesseurs, les anciens Pères, les Martyrs, les Apôtres. Les faits évangéliques et apostoliques étaient si frappants, qu'on ne pouvait les voir et rester païen. De sorte que c'est à force de vérité et de puissance que le Christianisme se trouve avoir si peu de témoins païens. Il se les convertissait, comme une mer qui envahit et qui dévore ses rivages, jusqu'à ce qu'il n'en resta plus bientôt un seul.

C'est là la suprême garantie de la vérité évangélique. Aussi faudrait-il renier toute l'histoire générale de ce temps et sa suite jusqu'à nos jours, pour ébranler cette vérité. Elle seule a pu faire cette impression souveraine qui a rapidement changé la face du monde. En cela les Évangiles ne ressemblent à aucun autre livre. Les autres livres ne tiennent à rien. Sortis de la plume de leurs auteurs, ils prennent rang dans nos bibliothèques, et y demeurent comme de froids monuments de la pensée ou des souvenirs d'un individu, sans que rien les accompagne et les ratifie, pas même souvent la conduite et les convictions de ceux qui les ont écrits. Toute la vie des Évangélistes, et surtout leur mort, nous sont données en gage de la vérité des Évangiles. Mille autres vies et mille autres morts la garantissent. La fondation rapide de tant d'Églises; la désertion des autels et des mœurs du paganisme; le respect et la foi de cent peuples divers, qui ont fait de ce Livre la grande charte de leurs sociétés, le témoin et le juge de leurs serments; la fidélité et le dévouement de tant de millions de martyrs qui

sont morts pour sa vérité; la fureur et la rage de tant d'ennemis, Juifs, hérétiques, païens, incrédules de toutes sortes, en face desquels il a été écrit, publié, prêché, sans qu'ils aient jamais pu le démentir; le triomphe qu'il a fini par remporter sur le monde ancien; la création du monde moderne dont il a inspiré les mœurs, les institutions et les lois; les bienfaits, les vertus, les vérités sans nombre dont il est devenu la source au sein de l'humanité, qui y puise sans cesse tous ses éléments de civilisation, de progrès et d'avenir : voilà les garanties immenses de la vérité de ce Livre, voilà ce qui fait de lui un Livre à part, qui juge et n'est point jugé, qui n'est pas vrai seulement, mais qui est la Vérité même; autre chose qu'un livre, car un livre n'est écrit que sur un papier insensible et périssable, et l'Évangile est écrit sur le monde, et ne passera pas même avec lui.

Mais, quelque fortes et extraordinaires que soient ces garanties de la vérité du livre des Évangiles, il en est une qui les dépasse toutes, et qui n'a jamais été invoquée en vain : c'est le Livre lui-même; car jusqu'ici nous ne l'avons considéré qu'à l'extérieur, nous ne l'avons pas encore ouvert.

Ouvrons-le. Quel parfum de vérité! et comment la méconnaître à cette simplicité, à cette indigence, à cette nudité, si j'ose ainsi parler, du discours? Pas le plus petit ornement, pas la plus légère émotion, pas la plus courte réflexion. C'est le fil tout seul du récit. La main qui le déroule se dérobe entièrement; on ne sait si elle est celle d'un ami ou d'un ennemi. Comme cela convenait bien au sujet! comme le Dieu se reconnaît bien là à ce refus, à cette inutilité pour lui-même de tout ce luxe d'éloquence et de poésie dont il a revêtu ses précurseurs! comme cette froide

impartialité sied bien à la constatation que les Évangélistes avaient à faire, ainsi qu'en un sublime *procès-verbal*, de ces grands événements sur lesquels devaient être contrôlées les prophéties! en même temps combien le tableau ressort par l'absence même de tout artifice! et que cette ingénuité est imposante!

Il faut bien se rendre à de telles marques de vérité! Le moyen en effet de voir des fanatiques ou des imposteurs dans les Évangélistes, eux qui ne sont pas même des apologistes, et qui se possèdent et s'effacent au point de raconter la passion et la mort horribles de Jésus-Christ sans lui accorder même une larme, sans laisser échapper un mot d'indignation, un soupir de sympathie! eux qui s'interdisent jusqu'aux moyens les plus légitimes de persuasion, qui se bornent à raconter le fait sans un mot de plus, qui même le racontent sans ordre, sans prélude, sans transition, sans conclusion! eux qui croient devoir garder la vérité en tout, jusque dans les choses qui les déconsidèrent, en se peignant grossiers, lâches et ingrats, et qui représentent leur Maître avec des traits d'autant moins inventés, que, par leur opposition avec les mœurs et les préjugés de ce temps, ils étaient inimaginables, et devaient par cela même aussi susciter plus d'incrédulité!

Quand on se représente tout ce que les Évangélistes avaient à raconter d'incroyable dans la vie de Jésus-Christ, tant de prodiges, et des prodiges si extraordinaires, des prodiges donnés comme récents, comme publics; quand on se représente tout l'aveuglement, toute la haine, toutes les mauvaises dispositions qu'ils devaient s'attendre à rencontrer, qui fermentaient autour d'eux, ou plutôt qui avaient déjà éclaté contre la personne de Jésus-Christ et contre eux-mêmes; et que d'autre part on voit le calme

extraordinaire, la sérénité céleste qui règnent dans les Évangiles, et cette absence complète de toute précaution, de toute explication, de toute justification, on ne s'explique tant de confiance de la part des Évangélistes que par la grande certitude des événements qu'ils racontent, et la profonde conviction où ils sont de la divinité de Jésus-Christ. Il faut même admettre que cette certitude règne autour d'eux, et qu'ils écrivent au sein de la notoriété publique, moins pour apprendre à leurs contemporains les faits de Jésus-Christ, que pour rectifier et fixer la connaissance que ceux-ci en ont déjà. Les Évangiles supposent évidemment cette connaissance extérieure, et la supposent au plus haut degré. C'est elle qui dispense leurs auteurs de toute précaution, et qui forme comme le cadre et l'atmosphère de leur récit. Ils n'en disent rien, et par cela même ils la font voir, parce que, dans le cas contraire, ils auraient cherché à justifier l'annonce de faits auxquels tous les esprits auraient été fermés. Mais ces faits s'étaient déjà frayé accès par eux-mêmes et par le bruit de leurs nombreux témoins; cela est évident. Déjà même on les avait consignés par écrit avec plus ou moins d'exactitude, mais avec une égale persuasion[1]. Pour tout dire, saint Luc, dans son début, vient confirmer toutes ces conjectures : « *Plu-* « *sieurs personnes*, dit-il, ayant entrepris d'écrire l'his- « toire des *choses qui ont été accomplies parmi nous*..., « j'ai cru qu'*après avoir été exactement informé de toutes* « *ces choses* depuis leur commencement, je devais *aussi*

[1] On peut dire que l'Évangile était connu avant sa rédaction; car S. Matthieu ne fit le sien qu'à la prière des Juifs convertis, dont beaucoup avaient été, comme lui, témoins des merveilles du Sauveur; et S. Marc céda aux instances des fidèles de Rome. De sorte que les Évangélistes n'écrivaient que ce qui leur était demandé, ce qui était de notoriété publique. La Foi précéda la rédaction. (Rossignol, *Lettres sur Jésus-Christ*, t. II, p. 47.)

« vous en représenter par écrit *toute la suite,* afin que vous « reconnaissiez la vérité de ce qui vous a été annoncé [1]. » — Ce passage est le seul des Évangiles qui laisse percer nos regards au dehors, dans la société de ce temps; il nous la fait voir clairement, occupée *des choses accomplies dans son sein*, s'en entretenant, les écrivant; il nous fait voir par là *ces choses* mêmes pour ainsi dire, *toutes ces choses,* que saint Luc, *lui aussi,* va représenter *dans toute leur suite.*

Ce petit passage de saint Luc dit beaucoup pour nous; et comme il a été écrit sans intention de produire cet effet, comme il aurait pu ne pas s'y trouver, ainsi qu'on n'en trouve aucun de semblable dans les autres Évangélistes, qui entrent immédiatement dans leur sujet et s'y renferment strictement, il nous persuade d'autant plus, et nous donne en même temps du silence des autres Évangélistes l'idée de la plus naïve sincérité, de la plus simple bonne foi, puisqu'elle va jusqu'à ne pas se voir elle-même, et jusqu'à courir le risque d'être méconnue en ne se faisant pas remarquer.

Ce dernier trait caractéristique, qui se retrouve dans toute la physionomie des Évangélistes, a été relevé avec une grande finesse d'observation par Pascal, à une autre occasion : « Le style de l'Évangile est admirable en une in-« finité de manières, dit-il, et entre autres en ce qu'il n'y « a aucune invective de la part des historiens contre Judas « ou Pilate, ni contre aucun des Romains ou des bourreaux « de Jésus-Christ. — Si cette modestie des historiens évan-« géliques avait été affectée, aussi bien que tant d'autres « traits d'un si beau caractère, et qu'ils ne l'eussent affec-« tée que pour la faire remarquer, s'ils n'avaient osé la re-

[1] S. Luc, chap. I, v. 1.

« marquer eux-mêmes, ils n'auraient pas manqué de se « procurer des amis qui eussent fait ces remarques à leur « avantage. Mais comme ils ont agi de la sorte sans affec- « tation, et par un mouvement tout désintéressé, ils ne l'ont « fait remarquer par personne : je ne sais même si cela a « été remarqué jusques ici; et c'est ce qui témoigne la « naïveté avec laquelle la chose a été faite[1]. »

Un autre témoignage de cette naïveté et de la parfaite vérité qu'elle suppose, c'est que les quatre Évangélistes, en faisant chacun séparément une histoire de la vie de Jésus-Christ, et ayant à parler de faits si multiples et si singuliers, se soient exposés à des malentendus entre eux et à des contradictions inévitables, qui pouvaient les confondre. — Dira-t-on qu'ils se sont donné le mot pour éviter ces contradictions? Mais non; car précisément ils y sont tombés. — Dira-t-on que ces contradictions alors les confondent? Mais non; car elles ne sont qu'apparentes. — Dira-t-on enfin qu'ils se sont entendus pour tomber dans ces contradictions apparentes, et couvrir par là leur concert secret? Mais encore non; car cette apparence est tellement forte, qu'elle les compromet réellement aux yeux du grand nombre des esprits incrédules et légers, et qu'il faut toute la patience de la foi aidée de la science pour les dissiper[2]. — Tout est donc naïf en ceci chez les Évangélistes; et la

[1] *Pensées*, 2e partie, art. 10.

[2] C'est ce qu'a fait M. le comte de Stolberg dans sa belle histoire de Jésus-Christ, où, par une science profonde et variée des mœurs, des localités, et de l'histoire juive et païenne, il a éclairé une foule de points inintelligibles ou contradictoires, et a révélé dans les Évangélistes une exactitude et un accord avec eux-mêmes et avec tout ce qui les entourait, dont l'effet rejaillit vivement sur la partie surnaturelle de leur récit, par la raison très-concluante qu'ils n'auraient pu inventer cette partie sans se trahir par quelque contradiction sur le reste.

vérité seule a pu les mettre d'accord, puisque leurs contradictions apparentes prouvent qu'ils ne se sont pas entendus. Ce qui est même admirable et hautement persuasif, c'est que les Évangélistes peignant chacun de leur côté, avec une touche différente et sous des aspects divers, la personne de Jésus-Christ, aient tous rendu identiquement la même physionomie, et une physionomie qui ne ressemble à aucune autre; à ce point qu'il n'y a qu'un Évangile, bien qu'il y ait quatre Évangélistes : tant il y avait de réalité dans leur divin modèle! tant ils en ont été les naïfs reproducteurs!

Comment le docteur Strauss a-t-il pu se soustraire à cette saisissante impression? Comment a-t-il pu descendre à cette misérable supputation des variations évangéliques, qui ne sont tout au plus que des variantes? Faut-il le suivre à travers toutes les ronces de son ingrat labeur? Nous en sommes dispensé; les ennemis de la vérité lui suffisent contre eux-mêmes : nous avons vu comment le système éclectique du juif Salvador était traité par un de ses coreligionnaires[1]; voici comment lui-même juge à son tour le système mythique de Strauss : — « Jamais ces hypothèses « ne tiendront devant le Nouveau Testament. » — « Le lan- « gage oriental et souvent sublime de ces Livres leur donne « un cachet général d'authenticité et de sincérité[2]. » — « Loin de trouver à redire aux différences qui se rencon- « trent dans ce quadruple monument, ces différences en « constituent la vraie richesse; elles l'agrandissent en y « conservant l'empreinte involontaire et naïve des hommes « et des circonstances[3]. » — « Les traditions des quatre

[1] Tome I, p. 297.
[2] Salvador, *Jésus et sa doctrine*, liv. II, p 492. — Préface, p. 8.
[3] *Ibid.*, p. 167.

« Évangélistes s'accordent avec toutes les œuvres des « Apôtres, et avec la multitude secondaire des récits apo- « cryphes. Il est impossible, après un examen réfléchi, de « ne pas les adopter dans leur ensemble pour des monu- « ments véritables[1]. »

Une marque non moins frappante, selon nous, de la vérité des Évangiles, c'est que, dans le récit des plus grands prodiges de Jésus-Christ, il ne se trouve aucune expression d'étonnement, aucun détail oiseux, aucune amplification parasite, aucun goût de légende, aucun souci de plaire, en un mot, ou de ne pas être cru; mais une simplicité sublime et dédaigneuse de toute vaine curiosité. Évidemment ce n'est pas ainsi qu'on invente. C'est là une preuve non-seulement d'une sincérité éloignée de toute affectation, mais de la grande conviction où étaient les Évangélistes de la divinité de leur Maître. — « Jésus-Christ dit à haute voix « *Lazare, sors au dehors;* et le mort sortit, ayant les pieds « et les mains liés, et le visage couvert; Jésus-Christ dit : « *Déliez-le, et laissez-le aller.* » — Voilà tout ce qui est offert à notre esprit. Un événement si prodigieux est raconté comme s'il s'agissait d'une action ordinaire. C'est qu'il était naturel à Jésus-Christ de commander à la mort, et d'être obéi. C'est là ce qu'il nous importait de savoir. Mais Lazare ne se jeta-t-il pas aux pieds de son libérateur? mais ne raconta-t-il pas ce qui s'était passé en lui pendant qu'il était mort? Qu'un poëte s'amuse à ces circonstances, comme il a plu en effet à Jérôme Vida[2] de s'y arrêter, c'est une marque de la faiblesse de l'esprit humain, qui cherche

[1] Salvator, *Jésus et sa doctrine*, liv. II, p. 164.

[2] Jérôme Vida composa, à la sollicitation de Léon X, son poëme de *la Christiade*, en six chants, qui fut fort applaudi. On a cependant reproché à l'auteur d'avoir mêlé trop souvent le sacré avec le profane, et les fictions de la mythologie avec les oracles des prophètes.

le petit dans le grand même; mais ce n'est pas ainsi que parlent ceux qui racontent les miracles de Jésus-Christ. Ils les racontent dans le même esprit dans lequel il les a faits, c'est-à-dire, pour fixer notre foi, non pour exciter ou pour flatter notre curiosité ; et Dieu a permis qu'ils nous en aient donné une plus haute idée par leur simplicité même, qu'ils ne l'auraient pu faire par tous les ornements de l'éloquence.

Cette manière, qui n'a pu être inspirée que par la sincérité et la conviction portées au plus haut degré, donne à l'Évangile un air de vérité saisissant. On ne peut se défendre de croire ce qu'on cherche si peu à vous faire croire, ce qu'on redoute si peu que vous ne croyiez pas. Cette absence complète de réflexions et d'ornements relève les faits, et leur donne un aspect frappant de rigoureuse fidélité : c'est plus qu'une reproduction, c'est quelque chose de la réalité, comme si les faits eux-mêmes étaient venus s'imprimer sur ce fond de candeur inaltérable. Une pieuse tradition rapporte que lorsque Jésus-Christ allait au supplice, tombant sous le poids de sa croix, une sainte femme perça la foule acharnée de ses bourreaux, et, s'approchant de sa personne, appliqua sur sa face adorable un linge blanc pour en essuyer la sueur et le sang dont elle était dégouttante; et qu'en récompense de cette courageuse compassion il se fit un miracle : les traits de l'auguste Victime restèrent empreints sur le voile consolateur. Ainsi, peut-on dire, l'Évangile nous reproduit les traits de la vie de Jésus-Christ; et, dans sa touchante et véridique simplicité, il est pour nous comme le voile de Véronique.

Enfin, il est une dernière considération à laquelle il faut nous arrêter, et qui vient sceller toutes les autres : c'est la *sainteté* de l'Évangile.

La Bruyère, faisant le portrait de l'*honnête homme*, dit

qu'on ne devrait pas exiger de lui de serment, mais simplement *oui* ou *non*, parce que, dit-il, son caractère jure pour lui.

Le caractère de l'Évangile jure pour lui. On ne devrait pas en exiger d'autre preuve. Sa sainteté emporte sa vérité, et sa morale assure ses faits.

Quelle sainteté! quelle morale! quelle sagesse! quelle sublimité d'enseignements! quelle pureté de préceptes! quelle perfection soutenue! L'Évangile présente sous ce point de vue une élévation et une profondeur illimitées, qui se tempèrent elles-mêmes par leur propre douceur, et qui sont à l'âme comme le bleu du ciel. C'est le sublime continu. Là-dessus tout le monde est d'accord; et l'Évangile ne rencontre que des adorateurs.

Et un Livre si saint ne serait qu'un réceptacle d'impostures, qu'un tissu de faussetés? Non, non, cela est impossible : j'en jure par la conscience humaine! cela n'est pas.

Qu'on ne dise pas que les faits évangéliques sont incroyables : l'Évangile les atteste, et l'Évangile est croyable : cela suffit pour les admettre, parce que la sainteté du Livre est à la hauteur de l'incrédibilité des faits. Si ces faits sont incroyables, il est encore bien plus incroyable que l'Évangile soit mensonger; et quand je vous accorderais qu'ils sont incroyables, je n'en affirmerais pas moins qu'ils sont vrais.

Remarquez que la sainteté de l'Évangile se résume dans sa *véracité;* car toute sa morale qu'est-elle autre chose que l'établissement du règne de la vérité par rapport à tout, à Dieu, à nous-mêmes, et au prochain? et son héros qu'est-il, sinon LA VÉRITÉ, comme il le dit lui-même : *Ego sum Veritas?* Le mot de la Bruyère que nous avons cité tout à l'heure est tout évangélique; nous le retrouvons dans ce

passage : « Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens :
« Tu ne seras pas parjure, mais tu tiendras devant Dieu tes
« serments; et moi je vous dis : Pas de serments; mais
« que votre parole soit : Oui, oui; non, non; car tout ce
« qui s'ajoute vient du mal[1]. » Et on veut qu'une morale délicate sur la vérité, au point de ne vouloir pas s'appuyer du serment, soit en même temps parjure à elle-même, au point de ne s'étayer que par un échafaudage de mensonges? L'absurdité le dispute ici à l'impiété.

Remarquez enfin que ce qui rend cette contradiction plus choquante, c'est que dans l'Évangile la morale et le récit sont entrelacés d'une manière indissoluble; que le miracle y est le plus souvent l'occasion du précepte, et le précepte l'intention du miracle; que, pour tout dire, le fait n'y est autre chose que la morale *en action;* qu'ils ont tous deux la même source et le même but, et que la solidarité qui les unit est telle, qu'il faut les rejeter ou les accepter à la fois. L'Évangile, avons-nous déjà dit, est comme la robe de Jésus-Christ, *sans couture;* on ne saurait le partager.

Aussi, quand on le lit, quand on en parcourt les pages saintes, quand l'œil suit ce divin tissu de faits naïfs, de préceptes sublimes, de paraboles touchantes, de miracles bienfaisants, d'enseignements profonds, de maximes célestes, d'exemples saints, et qu'on voit le parfait accord, la fusion de tout cela dans un fond commun de candeur et de vérité, on se sent pénétré d'une persuasion irrésistible. On croit alors; on croit tout. On ne songe plus à rien contester. On se veut mal et on éprouve une sorte de honte d'avoir douté, d'avoir pris des sûretés contre un tel Livre. Toutes les preuves qu'on avait accumulées, on les regarde comme inutiles et superflues; la simple affirmation, la sim-

[1] Matth., chap. v, v. 33, 34.

ple déclaration de l'Évangile suffit pour entraîner la foi; et l'incrédule lui-même, quand il n'a pas abjuré tout sens moral et entièrement perdu le goût du vrai, ne peut retenir alors un de ces aveux d'autant plus éloquents qu'ils ont été plus disputés, et où la force de la vérité se fait d'autant plus sentir qu'elle y est victorieuse.

« Je vous l'avoue, dit-il, la majesté des Écritures m'é-
« tonne, la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez
« les livres des philosophes avec toute leur pompe : qu'ils
« sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre à la fois
« si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes? Se
« peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme
« lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un
« ambitieux sectaire? Quelle douceur! quelle pureté dans
« ses mœurs! quelle grâce touchante dans ses instructions!
« quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sa-
« gesse dans ses discours! quelle présence d'esprit! quelle
« finesse et quelle justesse dans ses réponses! quel em-
« pire sur ses passions!... Dirons-nous que l'histoire de
« l'Évangile est inventée à plaisir? Mon ami, ce n'est pas
« ainsi qu'on invente; et les faits de *Socrate*, dont per-
« sonne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-
« Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la dé-
« truire : il serait plus inconcevable que plusieurs hommes
« d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un
« seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eus-
« sent trouvé ni ce ton ni cette morale; et l'Évangile a des
« caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaite-
« ment inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant
« que le héros [1]. »

L'Évangile est donc vrai, et la Religion du Christ est divine.

[1] Rousseau, *Émile*, liv. IV.

CHAPITRE IV.

LES PROPHÉTIES.

Nous lisons, dans la parabole du ***Mauvais riche,*** que ce réprouvé demandant que Lazare ressuscitât pour aller attester aux cinq frères qu'il avait laissés ici-bas la vérité de l'autre vie, et leur en faire éviter les tourments, il lui fut répondu : « Ils ont Moïse et les prophètes ; qu'ils les écou« tent... Que s'ils n'écoutent Moïse ni les prophètes, ils ne « croiront pas non plus, quand même quelqu'un des morts « ressusciterait. »

Telle est en effet la force des prophéties pour celui qui en examine attentivement l'antiquité, le nombre, la répétition, la précision, l'antériorité certaine, et l'admirable accord avec l'accomplissement, qu'on peut dire que le miracle qu'elles étalent est aussi grand que la résurrection d'un mort. Rendre la vie à ce qui n'est plus ne suppose pas plus de puissance que la prédire en ce qui n'est pas, lorsque la prédiction est tellement éloignée, tellement circonstanciée et ponctuelle, qu'il n'y a que l'Auteur de la vie qui peut avoir confié le secret de son événement. La puissance de *prédire* se confond alors avec celle de *produire,* et n'en est qu'une dérivation. Le temps n'oppose pas un voile moins épais, un silence moins muet que la mort aux investigations de l'homme ; ce sont deux abîmes également fermés ; ce sont comme les deux mains de Dieu, par lesquelles il donne l'être ou le retire : lui seul peut les ouvrir, et faire voir ce que lui seul peut faire.

Qu'on ne dise pas que la prévision de l'homme et le calcul des conjectures peuvent souvent rencontrer juste. Cela n'est vrai que lorsque l'événement à venir se rattache par quelque point à l'événement présent, et rentre dans les lois générales sous lesquelles on se trouve placé, parce qu'alors cet événement n'est pas à proprement parler à venir, il existe déjà dans le présent comme dans son germe ; il ne s'agit que de l'en dégager : de même aussi qu'il est vrai que l'art médical peut retenir la vie dans un corps qu'elle n'a pas entièrement abandonné, et en qui elle tient encore par quelque organe. Mais lorsque la vie n'est absolument plus, ou lorsqu'elle n'est absolument pas ; lorsqu'elle est tellement enfoncée dans le temps ou dans la mort, qu'il n'en subsiste aucun principe ni aucune relation dans le présent ; lorsque son objet est tellement singulier et individuel qu'il échappe à toute induction tirée des lois générales, et qu'il est enfin jeté loin de toute portée conjecturale dans les profondeurs de l'avenir, alors la prédiction est un vrai prodige, et la puissance de prophétiser, de *susciter* en quelque sorte l'événement, est absolument égale à celle de *ressusciter*[1]. Qu'est-ce donc lorsque l'événement n'est pas seulement éloigné, singulier, hors de toute relation avec les lois générales, mais qu'il est contre les lois générales, contre les lois naturelles mêmes, une exception, un phénomène, un prodige? Si prophétiser est un prodige, qu'est-ce donc que prophétiser des prodiges?

Or, telles sont nos prophéties.

[1] Aussi la qualification de *prophète* emportait celle de *thaumaturge ;* nous lisons, *Eccli.*, c. 68, que le corps d'Élisée *prophétisa* après sa mort, parce que l'attouchement de ce corps *ressuscita* un mort qui avait été mis dans le même tombeau. A la vue des miracles opérés par Jésus-Christ, les Juifs disaient aussi : « Un grand *prophète* s'est élevé parmi nous, et Dieu « a visité son peuple. » (Luc, c. 16, v. 7.)

Elles forment la plus magnifique preuve de la divinité du Christianisme, et le spectacle le plus curieux qui puisse être offert à l'esprit humain.

Elles sont d'ailleurs disposées avec une si riche économie, qu'on peut dire que si les autres preuves du Christianisme laissent l'incrédulité sans raisons, celle-ci la laisse sans prétextes. On n'a rien argué contre nos prophéties [1].

Aussi n'avons-nous pas à discuter, mais à exposer simplement la vérité des prophéties.

Pour le faire avec méthode et en embrasser toutes les conditions, nous examinerons successivement :

1° L'antériorité des prophéties ;

2° La certitude de l'événement ;

3° L'impossibilité que l'accord des prophéties avec l'événement soit l'effet du hasard ou d'un concert humain ;

4° La réalité de cet accord ;

5° Enfin, après avoir ainsi traité des prophéties dont Jésus-Christ est l'objet, nous examinerons celles dont il est l'auteur.

[1] Je n'appelle pas un argument ce raisonnement sophistique de Rousseau : « Pour qu'une prophétie fît autorité pour moi, il faudrait trois choses dont « le concours est impossible ; savoir : que j'eusse été témoin de la prophétie, « que je fusse témoin de l'événement, et qu'il me fût démontré que cet évé- « nement n'a pu cadrer fortuitement avec la prophétie ; car fût-elle *plus pré- « cise, plus claire, plus lumineuse qu'un axiome de géométrie*, puisque « la clarté d'une prédiction faite au hasard n'en rend pas l'accomplissement « *impossible*, cet accomplissement, quand il a lieu, ne prouve rien *à la « rigueur* pour celui qui a prédit. » — On ne discute pas de pareilles objections, on en profite. — Qu'il est glorieux à la Religion d'avoir pour ennemis des hommes aussi déraisonnables ! et qu'il faut qu'elle soit forte et bien appuyée, pour ne laisser au génie lui-même d'autre parti contre elle que celui de ces extrémités ! Du reste, en exposant la vérité des prophéties, nous nous trouverons répondre implicitement à l'argument de Rousseau.

§ I[er].

La première condition d'une prophétie, c'est qu'elle ait précédé l'événement. Avant d'aller plus loin, il faut que cette exigence soit pleinement satisfaite.

Or, elle l'est ici surabondamment.

Les prophéties sont contenues dans l'Ancien Testament, qui forme la constitution du judaïsme; et il est incontestable que l'Ancien Testament est avant le Nouveau, et que le judaïsme a précédé le Christianisme.

Déjà cela nous suffit.

Mais notre assurance peut remonter plus haut.

L'histoire profane, comme l'histoire juive, nous apprend (ce que du reste la critique la plus entreprenante n'a jamais attaqué) que, près de trois cents ans avant l'ère chrétienne, *Ptolémée*, roi d'Égypte, fit faire une *version* en grec de tous les livres hébreux qui composent l'Ancien Testament; que cette traduction fut faite par septante docteurs juifs d'Alexandrie, à l'usage de ceux de leur nation qui vivaient parmi les Grecs, ou qui parlaient la langue grecque. Et c'est dans cette célèbre *version des Septante*, répandue depuis lors dans le monde, que nous lisons les prophéties[1].

Nous sommes donc certains que les prophéties ont précédé au moins de trois cents ans l'événement.

Ce fait subsiste sans contradiction.

Il est accompagné d'un autre qui le fortifie singulièrement : c'est que les mêmes prophéties sont citées, dès les temps les plus reculés, dans les nombreux écrits des doc-

[1] Voyez au livre XVIII de la *Cité de Dieu*, de saint Augustin, les chap. 42 et 43, intitulés *Dessein de Dieu dans la traduction des Septante, et prééminence de cette traduction.*

teurs juifs qui les commentent, et les appliquent à l'événement futur qu'elles ont en vue.

Nous pourrions remonter plus haut, et faire voir que le canon juif dans lequel se trouvent renfermées les prophéties a été clos avant l'arrivée d'Alexandre le Grand à Jérusalem. Les traditions des docteurs hébreux sont unanimes à cet égard; dans son ouvrage contre Apion, Josèphe le reconnaît. — Et l'admission des prophéties dans le canon juif nous autorise à les reporter encore au delà, c'est-à-dire, à leurs véritables dates, parce que cette admission n'a pu avoir lieu que sur de graves raisons d'authenticité, à en juger par la scrupuleuse sévérité que la synagogue a toujours apportée dans la consécration et la conservation des Livres saints, sévérité qui lui a fait exclure du canon le livre des Machabées et celui de l'Ecclésiaste, malgré la sainteté de leur inspiration.

Enfin, n'oublions pas l'étude que nous avons déjà faite nous-même sur le *Pentateuque*, où sont consignées les premières prophéties, et le merveilleux accord de toutes les sciences exactes, pour saluer en ce Livre, le plus antique, le plus véridique des livres, un livre vraiment *inspiré*. Cette vérité forme aujourd'hui comme la dernière pierre de la pyramide des sciences[1].

L'antiquité des prophéties est ainsi soutenue et comme étalée à nos regards par des caractères fixes et patents : la traduction des Septante, la clôture du canon juif, l'antiquité scientifiquement établie du Pentateuque.

Du reste, le premier de ces caractères nous suffit, et en même temps justifie les autres. L'époque de la traduction des Septante étant en effet assurée comme elle l'est, l'*antériorité* de près de trois cents ans qui en résulte est suffi-

[1] Voyez le chapitre intitulé *Moïse en regard des sciences*, t. I.

sante pour remplir la première condition de la vérité des prophéties. Et cette vérité, réagissant à son tour, justifie l'antiquité des prophéties antérieurement à cette date de trois cents ans; parce que la vérité des prophéties, qui ne peut être que de l'inspiration, ne saurait s'allier avec une supposition, une falsification quelconque, et que d'ailleurs cette falsification aurait été dès lors sans objet. — L'antériorité qui se rattache à la version des Septante, outre qu'elle suffit à la vérité des prophéties, garantit donc, soit par l'inspiration que cette vérité suppose, soit par le défaut d'intérêt à les reporter frauduleusement au delà, la véritable antiquité des prophéties, lesquelles nous apparaissent alors échelonnées le long d'un espace de quatre mille ans, avant l'événement qui en est l'objet.

L'antériorité prodigieuse des prophéties est donc clairement établie.

Mais ce qui la met hors de toute controverse, c'est que les raisons que nous venons d'en donner sont enveloppées dans une raison majeure qui écarte et fait taire toute objection.

Cette raison, c'est le peuple juif et son état dans le monde[1].

Naturellement la loi mosaïque, toute figurative de la nouvelle alliance, devait être abolie à l'avénement de celle-ci, les prophéties devaient s'ensevelir dans le triomphe de leur accomplissement, et le peuple qui en était porteur aurait dû les laisser tomber, pour embrasser leur divin objet. Quand le monument est achevé, l'architecte abat les échafaudages qui ont servi aux constructions, et qui nuiraient maintenant

[1] Nous n'allons considérer ici le peuple juif que dans son état *moderne*. Nous l'avons déjà considéré dans son état *ancien*, t. 1; on pourra réunir ces deux tableaux.

à la beauté de l'édifice ; ses plans et ses dessins, devenus inutiles, sont abandonnés et oubliés.

Cela ne pouvait avoir lieu pour l'édifice de la Religion, du moins sur la terre ; et le divin Architecte devait conserver ses dessins et ses plans, pour prouver qu'ils avaient été fidèlement exécutés.

Voici la raison de cette nécessité, et comment il y a été pourvu :

La liberté humaine devant être ménagée dans le plan de la Religion, l'évidence de celle-ci ne pouvait jamais être telle qu'elle ne laissât aucun sujet d'exercice à la foi, et dès lors aucun prétexte à l'incrédulité. De tout temps il a dû y avoir des incrédules. Mais ce qu'il faut remarquer comme un trait profond de l'économie céleste, c'est que les raisons apparentes d'incrédulité n'ont jamais été les mêmes, quoique toujours à peu près d'égale importance. Ce sont des ombres, mais des ombres qui se déplacent, et qui prouvent par cela même, à l'œil attentif qui suit leur mouvement, qu'elles ne sont en effet que de vaines ombres. Par exemple, les Juifs contemporains de Jésus-Christ avaient, pour raison de croire, ses miracles ; mais ils avaient, pour raison de ne pas croire, l'inaccomplissement apparent des prophéties : l'obscurité, l'humilité, la vie pauvre et la mort infâme de Jésus-Christ, contredisant ouvertement les caractères de grandeur, de puissance et d'universelle domination que portaient les prophéties, et que le sensualisme ou l'orgueil, qui font le fond de toute incrédulité, cherchaient surtout alors dans l'ordre matériel, où ils ne devaient jamais se rencontrer. — Voilà les causes de l'incrédulité des Juifs. — Depuis lors ces causes ont disparu, le déploiement prodigieux de la grandeur spirituelle de Jésus-Christ est venu justifier magnifiquement les prophéties, et

d'un sujet apparent d'incrédulité faire un des plus solides fondements de notre foi. Mais en même temps les raisons de croire qu'avaient les Juifs, les miracles, ont cessé, et sont devenus dès lors contestables pour un esprit qui veut éviter de se soumettre. — Sans doute, pour un esprit tourné par la pureté d'intention vers la foi, les miracles devaient aider à croire à l'accomplissement des prophéties, comme l'accomplissement visible des prophéties doit nous aider à croire aux miracles; et l'attention étant ainsi dirigée et soutenue par une preuve vers une autre preuve, finit par les saisir et les concilier toutes les deux. Aussi voyons-nous qu'un grand nombre de Juifs spirituels pénétraient déjà l'accomplissement des prophéties en Jésus-Christ, et jouissaient à la fois des prophéties et des miracles; de même que, malgré l'éloignement des miracles, nous pouvons aujourd'hui nous rendre un compte parfait de leur certitude, et cumuler leur effet avec celui des prophéties. Mais l'incrédulité, quand elle part d'un fond de sensualisme et d'orgueil, n'est pas capable de donner cette attention libre et patiente à un sujet dont le résultat lui répugne. Le propre de son humeur est d'être moins occupée des raisons de croire que des raisons de ne pas croire; et comme on n'arrive à éclaircir celles-ci qu'en partant de celles-là, c'est l'inverse qui a lieu dès lors chez elle, c'est-à-dire, le comble de l'aveuglement; aveuglement surnaturel comme la foi, puisqu'il va jusqu'à ôter la vue des preuves sensibles et présentes. La Religion est toujours ainsi placée dans un *clair-obscur*, afin de motiver et d'éprouver en même temps notre foi. La raison et le mérite de celle-ci consistent alors à admettre l'obscurité en faveur de la clarté qui en est inséparable, et non pas à nier la clarté en haine de l'obscurité, comme font tous les faux systèmes religieux et philo-

sophiques. — Cet aperçu fécond nous mènerait trop loin, nous le reprendrons ailleurs : ici il nous suffit de l'avoir montré comme raison incidente du développement que nous poursuivons.

Il devait donc y avoir des incrédules du temps de Jésus-Christ, comme de notre temps, comme toujours; mais les raisons d'incrédulité devaient être différentes.

Or, Dieu, qui plie toujours le mal au bien, tire de cette diversité l'avantage de faire servir l'incrédulité des uns à confondre l'incrédulité des autres; car nos révoltes lui tournent à instrument, et, en agissant librement pour nous, nous agissons fatalement pour lui.

C'est ainsi que l'aveuglement déicide des Juifs est devenu dans ses mains comme le pivot sur lequel devait rouler à nos yeux toute la vérité des prophéties, et voyez avec quelle riche simplicité!

Ne croyant pas à l'événement, les Juifs sont restés témoins irrécusables de l'antériorité et de l'intégrité des prophéties.

La même incrédulité qui les a empêchés de voir l'événement le leur a fait accomplir, puisque ce n'est que parce qu'ils n'ont pas vu la divinité de Jésus-Christ qu'ils l'ont crucifié, selon qu'il avait été prédit; et par là ils ont été acteurs non suspects de l'événement, en restant témoins irrécusables des prophéties.

En s'attirant par suite une punition éclatante comme leur crime, ils sont devenus pour toute la terre porteurs tout à la fois et des prophéties dans leurs mains, et de l'accomplissement sur leur front.

Enfin, ils accomplissent encore les prophéties, en ce qu'elles avaient prédit cet aveuglement et cette punition même, comme ils sont réservés à leur accomplissement futur, en ce qu'elles ont prédit leur retour.

Mais ce tableau est trop vaste ; il faut nous en partager les traits, et ne prendre d'abord que ceux qui ont rapport à la partie actuelle de notre examen : la certitude des prophéties.

Il fallait deux choses : 1° que les prophéties restassent toujours assez indépendantes de l'événement pour qu'on ne pût pas dire qu'elles avaient été faites ou altérées sur lui ; 2° que la preuve en fût répandue avec l'événement, et marchât toujours et partout à ses côtés, pour que tous ceux qui verraient l'événement vissent les prophéties.

Or, telle est la double merveille que nous avons sous les yeux.

1° Nous sommes témoins directs des prophéties, et des prophéties indépendantes de l'événement, *avant l'événement.*

Le peuple qui nous présente les prophéties, en effet, nous donne d'abord de leur certitude la preuve la plus extraordinaire, puisque, bien que le terme fixé pour l'événement soit passé depuis tant de siècles, il ne cesse pas de l'attendre encore. Les Juifs attendent encore, ils ont toujours attendu le Messie avec les caractères que nous lui donnons ; et cette attente éternelle est la plus haute expression de la prophétie, est la prophétie même. Il n'importe qu'elle ait dépassé son but ; car elle n'a pu le dépasser que parce qu'elle y était dirigée, et en ce sens son prolongement même prouve sa force. Combien les prophéties avaient-elles de clarté et de portée avant l'événement, puisqu'elles lui survivent à ce point qu'elles continuent à le faire attendre si longtemps après qu'il a dû arriver !

J'ajoute que par cela même nous sommes témoins des prophéties indépendamment de l'événement, *avant l'événement*, puisque l'événement n'est pas encore arrivé à l'heure qu'il est pour les porteurs des prophéties. — Il est vrai que pour nous l'accomplissement est visiblement arrivé ;

mais aussi n'est-ce pas nous qui présentons les prophéties? — Ceux qui les présentent ne voient pas l'accomplissement : c'est donc tout comme si l'accomplissement n'était pas arrivé quant à eux ; et comme ce sont eux, je le répète, eux seuls qui nous présentent les prophéties, il est vrai, vrai à la lettre, qu'en eux nous voyons les prophéties *avant l'événement.*

Dieu ne pouvait sans doute employer un moyen plus simple et plus effectif de nous assurer de l'antériorité et de la conservation des prophéties ; car ce n'est que l'amour de l'événement accompli, et le désir de le faire triompher, qui auraient pu les forger ou les altérer. Mais les Juifs ont en horreur cet accomplissement, ils ont en exécration sa croyance ; ils ont porté dès le premier moment cette horreur et cette exécration jusqu'à se plonger dans le sang de Celui qui est la consommation des prophéties ; et, en retombant sur eux depuis dix-huit siècles par une malédiction formidable, ce sang les poursuit et les irrite incessamment contre lui. Et ce sont eux néanmoins, doublement ennemis de Jésus-Christ et par le crime et par le châtiment de sa mort, qui nous présentent ces prophéties qui prouvent sa divinité et leur déicide... Comment les auraient-ils forgées ou altérées favorablement à cette preuve qui les confond?... Il y a là un abîme que l'incrédulité la plus osée ne tentera jamais de franchir.

Il est moralement impossible que les Juifs aient prêté le secours de la supposition ou de la falsification des prophéties au Christianisme. C'est déjà un prodige qu'ils ne les aient pas anéanties ou altérées contre lui. Mais tel est le comble de leur aveuglement et de la sagesse qui le fait tourner à ses desseins, qu'autant ils ont en aversion l'événement, autant ils ont en amour les prophéties, préoccupés

qu'ils sont d'une interprétation toute charnelle, dont la fausse vue leur donne autant de zèle pour la conservation de ces titres de notre foi, qu'il en faut pour contre-balancer l'intérêt qu'ils auraient à les anéantir ou à les falsifier contre nous.

Nous avons déjà exposé les divers caractères de ce zèle extraordinaire des Juifs pour la conservation des Livres saints, en vue des prophéties qu'ils renferment [1]. Qu'il nous suffise de rappeler cette déclaration que l'historien juif Josèphe faisait à la face du monde entier soixante ans seulement après Jésus-Christ, au fort de l'accomplissement des prophéties contre sa nation, et sur les ruines fumantes de ce temple dont la destruction avait été annoncée d'une manière si précise et si circonstanciée six cents ans auparavant par Daniel : « Il ne peut y avoir rien de plus cer-« tain que les écrits autorisés par nous, puisqu'ils ne sau-« raient être sujets à aucune contrariété, parce que l'on « n'approuve que ce que *les prophètes ont écrit* IL Y A « PLUSIEURS SIÈCLES. On n'a donc garde de voir parmi nous « un grand nombre de livres qui se contrarient ; nous n'en « avons que vingt-deux, qui comprennent tout ce qui s'est « passé, qui nous regarde depuis le commencement du « monde jusqu'à cette heure, et auxquels on est obligé « d'ajouter foi. On conserve pour ces Livres un tel respect, « que personne n'a jamais été assez hardi pour entrepren-« dre d'en ôter, d'y ajouter ou d'y changer la moindre « chose. Nous les considérons comme divins, nous les « nommons ainsi ; nous faisons profession de les observer « inviolablement, et de mourir avec joie, s'il en est besoin, « pour les maintenir [2]. »

[1] Tome I de nos *Études*.

[2] Josèphe contre Appion, liv. I, chap. II.

Chose admirable ! c'est la même plume qui a écrit l'histoire du malheur prédit aux Juifs, qui nous garantit ainsi la certitude et l'antiquité de la prédiction[1], sans voir le rapport miraculeux qui les unit. Aveuglement bien grossier et bien coupable en lui-même, mais bien utile et bien profitable à la cause de notre foi !

Les prophéties sont donc certaines ; et, pour mettre cette certitude en question, il faut dissimuler le fait le plus prodigieux et le plus décisif qui soit au monde : le témoignage des Juifs.

2° Mais il ne suffisait pas de ce fait en lui-même, il fallait encore que son évidence fût aussi répandue que l'événement auquel il sert ; il fallait que ce fait prodigieux fût un fait banal.

Le Christianisme, avons-nous dit, n'a jamais dû être démuni de preuves *présentes*. Les miracles ont illuminé son berceau, les prophéties devaient éclairer sa marche. Ce qu'elles ont de probant ne pouvait apparaître qu'à mesure de leur accomplissement, qui est le développement du Christianisme. Pour lui servir de preuve, il fallait donc qu'elles le suivissent en tout temps et en tous lieux, et que les Juifs qui en sont porteurs partageassent ainsi les destinées de perpétuité et d'universalité de la Religion du Christ, mais à sa suite, et comme attachés à son char.

Tels sont en effet l'état et le rôle du judaïsme sur la terre. État vraiment prodigieux, aussi prodigieux que le serait l'immortalité terrestre d'un seul homme, puisqu'il est vrai que naturellement les nations meurent comme les individus ; que notamment toutes les grandes nations de l'antiquité, contemporaines de la nation juive, sont ensevelies dans la poussière, et qu'elle seule, la plus ancienne de tou-

[1] Nous retrouverons le témoignage spécial de Josèphe sur *Daniel*.

tes, et par surcroît de prodige la plus frappée des hommes et de Dieu, vit toujours, vit partout, et toujours et partout dans un état d'extermination. « Chose étonnante, de voir ce « peuple subsister depuis tant d'années, et de le voir tou- « jours misérable : étant nécessaire pour la preuve de Jé- « sus-Christ et qu'ils subsistent pour le prouver, et qu'ils « soient misérables, puisqu'ils l'ont crucifié : et quoiqu'il « soit contraire d'être misérable et de subsister, il subsiste « néanmoins toujours, malgré sa misère[1]. » Tout est prodige dans ce peuple.

Par là il remplit merveilleusement la fonction providentielle, à laquelle il est destiné, d'archiviste et, si j'ose ainsi dire, de *garde-sceaux* du Christianisme ; empreint lui-même de ces sceaux formidables, portant partout la prophétie à côté de l'événement, réunissant l'un et l'autre en sa personne, et illuminant toute la terre d'un flambeau qui le laisse lui seul dans les ténèbres, et qui brille d'autant plus par cette opposition.

Et voyez combien ce peuple est visiblement fait exprès pour servir de témoin au Christianisme !

Tant que l'événement était à venir, il a vécu de la vie naturelle et ordinaire des autres peuples : réuni en corps sur un point du globe, il a eu tous ses priviléges de nationalité, il a été même l'objet du respect des conquérants, et a vu les Cyrus et les Alexandre lui tendre une main amie, et porter dans son temple, la merveille du monde, un pas religieux. Il a eu aussi ses phases de décadence et d'adversité : l'idolâtrie a failli l'absorber plusieurs fois, la captivité l'a retenu longtemps chez ses voisins, et sous ses Machabées il a été réduit à une poignée de braves dans quelques creux de rochers. Mais toujours, heu-

[1] Pascal.

reux ou malheureux, il a vécu de la vie de peuple[1].

Mais dès le moment où la première heure de l'accomplissement allait sonner, et où il allait devenir important de constater à jamais et partout les prophéties, alors un double phénomène s'est déclaré en lui. Il a entièrement cessé d'être comme peuple, il a commencé d'être comme secte; exterminé dans son premier état, inexterminable dans le second. Une vie purement fatidique s'est emparée de lui. Pour ne pas avoir saisi à point l'accomplissement de ses prophéties et la véritable issue de ses destinées, il s'y est enfermé, et s'en est fait comme une prison, comme un tombeau. Enveloppé dans cet état, il y est encore : rien n'a pu l'en tirer; les coups qui l'ont frappé n'ont fait que l'y enfoncer davantage. En même temps, comme emporté par un tourbillon (ce tourbillon parti du Calvaire et qui déchira le voile de son temple), il a été dispersé dans le monde, et balayé sans limite et sans fin. Il lui a été dit : « Tu ne seras plus nulle part comme peuple, tu seras toujours et partout comme témoin. Ta dispersion chez toutes les nations infidèles marchera du même pas que leur vocation à la foi que tu refuses, et dont tu deviendras par cela même auprès d'elles le garant. Toujours mourant pour que tu ne puisses rien changer à ton état, toujours survivant pour que cet état subsiste, tu seras la personnification universelle du passé dans l'avenir, et comme l'écho prolongé des siècles prophétiques dans les siècles chrétiens. Par là tous les hommes témoins de l'événement auront été réelle-

[1] « Le sceptre ne fut point ôté par la captivité de Babylone, à cause que « le retour était promis et prédit. Quand Nabuchodonosor emmena le peuple, « de peur qu'on ne crût que le sceptre fût ôté de Juda, il leur fut dit auparavant qu'ils y seraient peu, et qu'ils seraient rétablis. Ils furent toujours « consolés par leurs prophéties, et *leurs rois continuèrent.* » (Pascal.) Ce dernier fait sera établi plus tard.

ment témoins de la prophétie, et les verront distinctement et à la fois, puisque la Prophétie vivante, le Prophète lui-même, aura été toujours et partout errer en aveugle au sein de l'événement, et se faire voir et se faire entendre à toutes les races et à toutes les générations. » — En vérité, comme dit Pascal, toute cette *enchâssure* est divine[1] !

Tel est l'état à la fois prodigieux et banal que présente le peuple juif. Ce caractère de banalité nuit à l'effet du prodige auprès des esprits légers, et tempère le jour trop vif de l'évidence, pour ne laisser régner que le demi-jour de la foi ; mais pour les esprits qui insistent, c'est dans la banalité du fait que se découvre surtout le prodige.

C'est pour cela que nous y avons insisté nous-même, plus qu'il n'était nécessaire pour l'objet présent de cette étude. L'état du peuple juif, outre qu'il sert à maintenir la certitude distincte des prophéties au sein de leur accomplissement, et précisément parce qu'il y sert si bien, prouve en lui-même la divinité de la Religion à laquelle il est si visi-

[1] « Ainsi, comme exilés, comme errants et fugitifs, et comme saisis des « mêmes impressions de terreur dont fut frappé Caïn, on les voit courir de « côtés et d'autres, se répandre sur toute la face de la terre, ayant un ban- « deau sur les yeux, et portant partout avec eux les témoignages authenti- « ques de notre foi et de la justice de la cause que nous défendons. En sorte « qu'eux-mêmes, par ce caractère de réprobation qu'ils offrent de toutes « parts aux yeux de l'univers entier, comme écrit sur leur front, ils devien- « nent, en tous lieux, l'une des preuves les plus invincibles de la vérité « du christianisme, qu'ils s'acharnent à combattre. » — Ainsi disait saint Augustin (*de Fide rerum qui non videntur*) il y a douze cents ans ; et cette preuve, alors si convaincante, est encore aujourd'hui toujours et partout la même, toujours et partout subsistante aux yeux de l'univers, ou plutôt accrue et fortifiée par le temps et les révolutions, qui bouleversent toutes choses sans pouvoir apporter le moindre changement à l'état étrange de ce peuple, qui, quoi qu'on fasse, ne peut jamais s'incorporer aux autres peuples ni se fondre dans nos mœurs : semblable aux fragments d'une matière insoluble qui surnagerait toujours dans un liquide, sans jamais pouvoir s'y mêler.

blement adapté. Le moyen de preuve est lui-même une preuve. Et c'est là le cachet des œuvres de Dieu, et qui paraît également dans la Religion et dans la nature : la fin y est partout, le moyen nulle part. C'est un enchâssement de preuves qui, en même temps qu'elles forment un magnifique ensemble de démonstration, aboutissent chacune directement au centre. Il n'y a là ni *majeure* ni *mineure*, et tout, jusqu'aux *prémisses*, est *conclusion*.

Reprenons toutefois la marche méthodique que nous avons dû imposer à notre faiblesse, et poursuivons notre étude sur la vérité des prophéties.

Nous avons vu leur antériorité indubitable.

Voyons maintenant la certitude de l'événement.

§ II.

Ici la chose parle toute seule : « Il ne faut pas attendre « beaucoup, pouvons-nous dire avec Tertullien, ni aller « loin pour en être instruit. L'événement des prophéties « est à découvert devant nous : c'est le monde moderne, « et tout ce qui s'y passe. Tout ce qui se fait, c'est ce qui « a été prédit; tout ce qui se voit, c'est ce qui a été an- « noncé. » *Nec hoc tardius aut aliunde discendum; coram sunt quæ docebunt, mundus, et seculum, et exitus. Quicquid agitur prænuntiabatur; quicquid videtur audiebatur*[1].

L'histoire du Christianisme, qui n'est que l'histoire du monde moderne, voilà l'accomplissement des prophéties. Nous le prétendons du moins, à charge de le prouver; car en ce moment il ne s'agit que de déterminer le terrain de la preuve et comme les deux plateaux de la balance : les prophéties, l'événement.

[1] Apologet., xx.

Jésus-Christ a-t-il existé? L'époque et les circonstances historiques de son apparition, l'obscurité de sa naissance, les principaux traits de son caractère et de sa vie, l'infamie et les douleurs de son supplice, la sublimité de sa doctrine, la révolution rapide qu'il a faite dans le monde, l'anéantissement de la nationalité juive qui l'a méconnu, et la dispersion de ce peuple dans l'univers, sous le coup visible d'une malédiction qui ne le conserve partout que pour ne le laisser vivre nulle part; la conversion de toutes les autres nations, jusque-là divisées par le polythéisme, à la seule loi pure et sainte de Jésus-Christ; la permanence et l'universalité invincible de son règne à travers les siècles, et son influence incessante et progressive sur le monde : tous ces principaux faits et les détails qui s'y rattachent, à ne les prendre que dans l'histoire profane, sont-ils, oui ou non, devant nous? Et que sommes-nous nous-mêmes, que leur expression et leur produit? L'événement des prophéties est en face de nous, autour de nous, en nous, nous-mêmes; on ne peut donc rien imaginer de plus certain. Nous justifierons d'ailleurs cette certitude par le détail, lorsque nous en serons à la ***réalité du rapport des prophéties avec l'événement***.

L'antériorité des prophéties, la certitude de l'événement, sont donc établies.

Avant de faire voir leur rapport, et pour lui assurer toute sa force, il faut écarter toute supposition que ce rapport puisse être l'effet du hasard ou d'un concert humain.

§ III.

Tout est énorme dans les proportions de la vérité des prophéties. Dieu a voulu que cette grande preuve, qui de-

vait soutenir la majesté de sa Religion dans la plénitude des temps, et tenir lieu des miracles dont il avait entouré son berceau, ne laissât aucun prétexte à l'incrédulité, et pourvût à toutes les exigences d'une foi raisonnable. D'un côté, nous avons le prodige de l'état du peuple juif dans le monde, qui nous garantit admirablement la certitude et l'intégrité des prophéties ; de l'autre, nous avons l'histoire immense du Christianisme, c'est-à-dire, l'histoire du monde moderne, notre propre histoire, pour événement. Ce ne sont pas de petits moyens ni de petits faits, c'est ce qu'il y a de plus grand et de plus vaste sous le ciel. Comment, après cela, nier l'existence des prophéties, indépendamment de l'événement? Comment nier l'existence de l'événement, indépendamment des prophéties? Quoi de plus patent en soi? quoi de plus distinct?

Or, Dieu n'a pas été moins riche de précautions et de garanties pour nous faire voir sa volonté, son action libre et providentielle, dans le rapport des prophéties avec l'événement, et ne laisser, dans ce grand ouvrage de sa main, aucune part au hasard ou aux vains calculs des hommes.

Croyant épuiser la puissance de Dieu et se faire un triple rempart contre sa vérité, l'incrédule a dit : « Il faudrait, pour croire aux prophéties, 1° *que je fusse témoin des prophéties*; 2° *que je fusse témoin de l'événement.* » — Nous venons de voir que la main de Dieu a clairement abattu ces deux difficultés. — Reste la dernière : « Il faudrait, 3° *qu'il me fût démontré, par l'*IMPOSSIBILITÉ *de l'événement, qu'il n'a pas pu cadrer fortuitement avec les prophéties.*

Cette exigence est évidemment sophistique et dérisoire dans l'intention de son auteur, puisqu'elle demande l'*impossible.*

Et cependant Dieu l'a prise pour mesure. En lui opposant cette monstrueuse objection, on n'a fait que lui préparer la gloire de la résoudre; et l'incrédulité a été ici plutôt à bout de concevoir, que la puissance divine d'enfanter des preuves de sa vérité.

L'événement des prophéties est le Christianisme; — la personne de Jésus-Christ, sa vie et sa mort; — la ruine des Juifs, leur aveuglement et leur dispersion; — la chute du paganisme, et la vocation des nations idolâtres à la loi évangélique; — la grande et rapide révolution que l'esprit chrétien a faite dans le monde; — l'universalité et la perpétuité de cette puissance spirituelle, dont la force toute divine agit en raison de la faiblesse de ses moyens, et qui a pour levier une croix de bois.

Or, ces choses en soi étaient-elles humainement *possibles* au sein des ténèbres naturelles du paganisme? Ne sont-elles pas prodigieuses, inimaginables dès lors, si ce n'est à celui qui les a faites?

Leur *impossibilité* naturelle est une des grandes preuves de la divinité du Christianisme; nous nous réservons de le faire voir.

Quant à présent, il nous paraît que la chose parle assez d'elle-même; et, pour couper court, l'auteur de l'objection, Rousseau lui-même, en convient.

L'histoire des premiers temps du Christianisme, conclut-il après un éloquent tableau de cette histoire, *est un prodige continuel*[1].

L'Évangile et son auteur lui paraissent ailleurs *inimaginables*. L'INVENTEUR EN SERAIT PLUS ÉTONNANT QUE LE HÉROS[2].

[1] *Réponse au roi de Pologne*, p. 262.
[2] *Émile*, liv. IV.

Or, ce qu'il était *impossible* d'inventer, était-il *possible* de le prédire? N'est-ce pas la même difficulté? que dis-je, n'est-elle pas cent fois plus grande? car alors il y a trois prodiges au lieu d'un : celui de l'invention, celui de l'événement, et celui de l'accord du prodige de l'invention avec le prodige de l'événement. Comme nous le disions, si prophétiser est un prodige, qu'est-ce donc que prophétiser des prodiges?

La troisième condition de Rousseau est donc remplie : il lui faut un événement *impossible* pour être sûr, à la rigueur, qu'il n'a pas pu cadrer fortuitement avec la prophétie ; or, tel est l'événement du Christianisme. Cet événement n'était pas dans le cours naturel des choses ; il est surnaturel. Son *moule,* si j'ose ainsi dire, n'était pas dans les choses humaines et possibles. Le hasard n'a donc pas pu l'y faire rencontrer.

Mais ne faisons-nous pas trop d'honneur à l'objection? n'est-il pas absurde de ne reconnaître de prophétie qu'à cette condition de l'*impossibilité* naturelle de l'événement? n'y a-t-il pas d'autres caractères qui ne permettent pas d'attribuer leur accord au hasard? Quoi donc! quelque antérieures, quelque répétées, quelque unanimes et invariables qu'aient été les prédictions ; — quelque invraisemblable, quelque imprévu, quelque extraordinaire que soit l'événement ; — quelque précis, clair, lumineux, et décisif enfin, que soit l'accord de ces prédictions avec cet événement, il se pourrait néanmoins que ce ne fût là qu'un jeu du hasard?

Pour l'honneur de Rousseau, laissons-le se réfuter lui-même :

« Je ne dois point être surpris, dit-il, qu'une chose « arrive lorsqu'elle est possible, et que la difficulté de

« l'événement est compensée par la quantité de jets; « j'en conviens. *Cependant,* si l'on me venait dire que des « caractères d'imprimerie, projetés au hasard, ont donné « l'*Énéide* tout arrangée, je ne daignerais pas faire un pas « pour aller vérifier le mensonge. Vous oubliez, me dira-« t-on, la quantité de jets. Mais de ces jets-là combien « faut-il que j'en suppose, pour rendre la combinaison « vraisemblable? Pour moi, qui n'en vois qu'un seul, j'ai « l'infini à parier contre un que son produit n'est point « l'effet du hasard[1]. »

La chance du hasard, quoique possible, peut donc être tellement réduite, eu égard à la quantité de jets, qu'elle équivaille à la proportion de l'unité contre l'infini, c'est-à-dire, à une possibilité absurde à force d'être invraisemblable, à une possibilité sophistique, autrement dit à une *impossibilité* de sens commun.

Or, nos prophéties sont disposées de telle sorte, par rapport à l'événement, qu'il en ressort clairement une pareille *impossibilité* que leur accord avec lui soit l'effet du hasard, et qu'il faut être aveugle pour ne pas y voir la marque infaillible de l'inspiration.

Si des caractères d'imprimerie projetés au hasard (et nous allons voir que les prophéties ne présentent pas moins de multiplicité) ne pourraient former l'*Énéide,* combien cela est-il vrai, à plus forte raison, de l'ÉVANGILE et de la divine figure de JÉSUS-CHRIST, mélange inconcevable de faiblesse et de puissance, d'humilité et de grandeur, d'anéantissement et de domination, de bassesse et de gloire, d'infamie et de triomphe, qui ne s'explique que par lui-même, véritable énigme dont l'événement seul est venu donner le mot, et le donner à coups de prodiges! Que

[1] *Émile*, liv. IV, t. II, p. 312.

dire ensuite de cette révolution rapidement déroulée autour de lui dans le monde : la *conversion* de toutes les nations idolâtres, la *perversion* de la seule nation juive, qui devait la première profiter du salut qu'elle apportait à la terre; tout l'univers converti à la voix d'un Juif, et la seule nation juive proscrite dans tout l'univers, pour avoir été sourde à cette voix partie de son sein? Quel fait non-seulement prodigieux, non-seulement en dehors de toutes les prévisions, mais *inverse* à toutes les prévisions, et en particulier à tous les instincts et à toutes les illusions de ce peuple juif, d'où sont sorties les prophéties! Ajoutez à tout cela les particularités les plus accidentelles et les plus contingentes : le lieu, l'époque, la lignée précise d'où devait sortir le Messie, le tout quoique très-obscur en soi; les circonstances historiques les plus caractérisées, les détails biographiques les plus minutieux et les plus ponctuels de sa naissance, de sa vie, et surtout de sa mort; puis derrière, et au second plan, la chute de la nation, la ruine de Jérusalem, la profanation et la destruction du temple à jamais; tout cela dessiné à grands traits, sans que l'histoire ait eu à faire autre chose sur ce dessin que d'en nuancer les couleurs. — Voilà l'événement prédit; événement qui défiait, comme on le voit, toutes les conjectures de l'esprit comme tous les jeux du hasard.

Qu'est-ce donc si nous venons à considérer maintenant l'époque et la manière de la prédiction?

Si un événement aussi extraordinaire et aussi complexe avait été prédit la veille de sa réalisation, la prédiction eût été miraculeuse, parce que, je le répète, rien ne le comportait, tout l'excluait; il était incroyable à ceux mêmes qui en étaient les témoins et les acteurs, et il a fallu une succession de prodiges pour le réaliser. Or, ce n'est pas la

veille que cet événement a été prédit; mais, pour rencontrer le dernier anneau de la chaîne prophétique, il faut remonter à *cinq cents ans* avant. « Dieu donna à la majesté « de son Fils, dit le grand Bossuet, de faire taire les pro- « phètes durant tout ce temps, pour tenir son peuple en « attente de Celui qui devait être l'accomplissement de tous « les oracles [1]. »

C'est une chose remarquable entre tant d'autres, en effet, que l'esprit prophétique, qui n'avait pas discontinué de se faire entendre pendant quatre mille ans, se soit tu entièrement pendant les cinq siècles qui précédèrent la venue de Jésus-Christ. Cet espace n'était plus assez considérable; il devenait en quelque sorte indigne de la prédiction, et devait être réservé à constater son antériorité. Nous aurons lieu d'admirer plus loin le caractère indicatif de la dernière prophétie.

Une chose non moins admirable que fait observer Pascal, et qui est frappante d'évidence dans l'histoire du peuple juif, c'est que, « tant que les prophéties ont été pour « maintenir la loi, le peuple a été négligent; mais, depuis « qu'il n'y a plus eu de prophètes, le zèle a succédé, ce qui « est une providence admirable [2]. » Zèle charnel et aveugle toutefois, et de plus en plus *pharisaïque*, qui s'attachait à la lettre en laissant se retirer l'esprit, jusqu'à devenir ce qu'il a été contre Jésus-Christ, ce qu'il est encore : déicide de l'esprit et fanatique de la lettre, comme il le méritait et comme il nous convenait, selon que nous l'avons expliqué dans la première partie de cette étude.

Remarquons encore, comme un autre trait providentiel, que ce ne fut que lorsque les prophéties eurent cessé, et

[1] *Discours sur l'histoire universelle*, part. II.

[2] *Pensées*.

pendant ces quatre ou cinq cents ans qui s'écoulèrent depuis lors jusqu'à l'événement, que les Juifs, jusque-là séquestrés des autres nations, commencèrent à se répandre en colonies dans tout le monde, et à y porter avec eux ces prophéties qui, traduites bientôt en grec par les *Septante*, infiltrèrent aux autres peuples la croyance confuse, la prédisposition générale au grand événement qui devait les régénérer, selon que nous le reverrons dans un instant. Les Juifs commençaient dès lors ce rôle de témoins des prophéties, auquel ils étaient réservés pour les siècles postérieurs.

Quoi qu'il en soit de ces remarques recueillies en passant, toujours est-il que *cinq cents ans* séparent la fin de la prédiction du début de l'événement; je dis la fin de la prédiction, car elle s'étend en arrière dans un espace de plusieurs milliers d'années, et commence avec le monde. Antériorité prodigieuse qui, jointe à l'imprévu et à l'invraisemblable de l'événement, accroît l'évidence de l'inspiration.

Ceci mérite qu'on y insiste. Si un seul homme avait prédit un tel événement la veille de sa réalisation, comme *Jean-Baptiste*, ce serait prodigieux; s'il l'avait prédit cinq cents ans avant, comme *Malachie*, ce serait d'une force infinie. « Mais il y a bien plus ici, dit Pascal : c'est une suite d'hom« mes durant quatre mille ans qui, constamment et sans « variation, viennent l'un ensuite de l'autre prédire ce « même événement; c'est un peuple tout entier qui l'an« nonce, et qui subsiste pendant quatre mille années pour « rendre encore témoignage des assurances qu'ils en ont, « et dont ils ne peuvent être détournés par quelques mena« ces et quelque persécution qu'on leur fasse : ceci est tout « autrement considérable[1]. » Nous le disions nous-même

[1] *Pensées.*

ailleurs[1], et nous croyons devoir le replacer ici sous les yeux : — Le peuple juif, durant toute l'antiquité, n'a qu'une doctrine, qu'une politique, qu'une destinée, qu'une idée fixe : c'est d'annoncer, de figurer et d'attendre le MESSIE ; c'est de conserver et de féconder en lui *le germe d'une bénédiction qui doit se répandre un jour sur toute la terre*. Rien ne le préoccupe que ce grand objet, rien ne l'en distrait et ne l'en détourne ; il s'y livre tout entier, et cela, non pas pendant tel ou tel siècle, mais pendant quarante siècles consécutifs. Sa patience et sa ténacité à attendre ce grand événement pendant si longtemps ont quelque chose de l'invariable répétition des actes de la nature, et de cet instinct augural qu'elle donne aux animaux. Abraham, Jacob, Moïse, David, Isaïe, Daniel, et tant d'autres, patriarches, législateurs, rois, pontifes, anachorètes, n'apparaissent de loin en loin que pour redire la grande espérance, et préciser de plus en plus les circonstances et les caractères de son divin objet. L'esprit d'orgueil et de domination, qui semble la condition de tout ce qui est grand parmi les hommes, et qui appelle, qui pousse le génie dans des voies incessamment nouvelles, ne peut rien sur eux ; ils se bornent tous au rôle de *précurseurs*, et ne font servir la supériorité si grande de leur influence qu'à préparer la place à *un plus grand qu'eux*. A quelque espace de temps qu'apparaissent ces promulgations, pas un seul de leurs auteurs n'a la prétention de s'attribuer les promesses de ses devanciers, ni de désespérer de leur future réalisation ; mais chacun d'eux vient se ranger ponctuellement sur cette ligne de hérauts qui, de bouche en bouche, annoncent de plus en plus fort l'arrivée de Celui qui doit en fermer la marche, parce qu'il en est le grand objet... Cette prophétique promesse était

[1] Tome II, p. 90.

un héritage national que chaque génération transmettait à la suivante, et qui se grossissait dans son cours par le tribut de chaque nouvelle prophétie; avec cette particularité bien remarquable que, dans ses plus beaux jours de gloire et de puissance, sous ses David et ses Salomon, le peuple juif n'a jamais prétendu que le MESSIE allait paraître, et que dans ses plus grandes détresses, sous ses Daniel et ses Machabées, il n'a jamais désespéré de le voir venir, jusqu'au moment suprême de la venue de Jésus-Christ, où on le cherchait partout, où partie de la nation reconnut avec le monde entier qu'il était venu, et où le restant est tombé en dispersion, et n'a plus subsisté, jusqu'à nos jours, que pour entretenir tous les peuples de la terre du prodige de cette concordance que lui seul ne voit pas, pour la faire mieux voir.

Je le demande : que devient la chance du hasard dans une telle suite, une telle étendue, une telle persistance et un tel accord de prédictions, malgré l'immense diversité des temps, des organes, et des situations de cette invariable prophétie? Si c'est du hasard, c'est une bien étrange *veine*.

Et cependant il y a plus encore.

Veuillez remarquer que toutes ces prophéties ne sont pas la répétition servile et monotone les unes des autres; qu'aucune d'elles ne trace l'événement en entier, mais que toutes y contribuent en y apportant chacune un trait particulier ou plus approfondi, une couleur distincte ou plus vive, de manière à ce que, individuellement, elles sont assez significatives pour avoir une importance propre de prédiction, et que cependant leur réunion seule atteint la plénitude de leur objet. Outre l'inspiration particulière qui découvre et fait rendre à chacune d'elles telle ou telle face

du sujet, il y a une inspiration générale qui les domine toutes, qui les dirige, qui les fait visiblement converger sans se chercher, et compose du tout un ensemble dont elle seule a le dessein et le secret, jusqu'à ce que la présence de l'original vienne le révéler et le justifier. — « Le « Rédempteur du genre humain coupable depuis le péché « d'Adam (dit un célèbre rabbin converti, M. le chevalier « Drach), tel est l'objet et l'unique but de toutes les pro- « phéties qui concourent à nous le signaler de manière à « ne pouvoir le méconnaître. Elles forment dans leur en- « semble le tableau le plus parfait. Les prophètes les plus « anciens en tracent la première esquisse. A mesure qu'ils « se succèdent, ils achèvent les traits laissés imparfaits par « leurs devanciers. Plus ils approchent de l'événement, « plus leurs couleurs s'animent; et quand le tableau est « terminé, les artistes disparaissent. Le dernier (Malachie), « en se retirant, a soin d'indiquer le personnage (Jean- « Baptiste) qui doit en lever le rideau [1]. »

On rapporte qu'un peintre célèbre de l'antiquité, ne pouvant rendre à son gré l'écume d'un cheval, et fatigué de son labeur et de son impuissance, jeta d'impatience son pinceau chargé de couleur sur la toile, et que le hasard fit à merveille ce que tous les efforts de son art avaient vainement cherché. En frappant la toile, le pinceau laissa à la bouche du cheval un véritable effet d'écume. La chose n'est pas impossible. Mais ce qui aurait été impossible, c'est que le même jet de pinceau, à une grande distance, eût fait le cheval entier : ce qui eût été plus impossible encore, c'est qu'une multitude de jets de pinceau, partis de différentes mains et à différentes époques, eût produit l'un une partie, l'autre une autre, chacune très-distincte, et toutes

[1] 1re *Lettre d'un rabbin converti*, p. 41.

d'accord pour composer, par leur réunion, le sujet du tableau.

Or, les prophéties sont disposées de telle sorte qu'on ne peut pas donner une meilleure image de l'impossibilité qu'il y aurait à attribuer au hasard leur concordance soit entre elles, soit avec l'événement, chacune en particulier, et toutes par leur réunion.

C'est visiblement l'œuvre de l'inspiration, l'œuvre de Dieu, se complaisant à tracer aux hommes le plan de sa miséricorde et de leur salut avec une telle diversité d'instruments, une telle intermittence d'action, une telle multiplicité de touches, que l'accord merveilleux qui en résulte ne puisse être attribué ni aux jeux du hasard ni aux calculs des hommes, mais au libre exercice de sa sagesse et de sa puissance, soit dans la prédiction, soit dans l'événement.

Considérée sous ce point de vue, la Religion est un miracle continuel qui remplit toute l'étendue des siècles depuis l'origine du monde, marche parallèlement avec la nature, et ne révèle pas moins que celle-ci l'action de l'Être souverain. Deux grandes phases se la partagent : la prédiction, l'événement. Un seul grand objet la concentre et la réunit : JÉSUS-CHRIST, objet de la prédiction et sujet de l'événement. L'action de Dieu n'est pas moins visible dans l'une que dans l'autre de ces deux phases ; car si dans la première elle se révèle en *prédisant* ce qui sera, elle se manifeste dans la seconde en *produisant* ce qui a été prédit. D'une part il prépare, de l'autre il consomme ; d'un côté il trace le plan, de l'autre il élève l'édifice, aussi infaillible dans la promesse que fidèle dans l'accomplissement. Ce n'est pas toutefois, remarquez-le bien, que l'opération de Dieu soit réellement successive, comme il nous le

paraît; non, mais seulement sa *révélation*. En soi c'est un même ouvrage toujours subsistant dans l'éternité de son objet et de son auteur, et, en ce sens, l'événement existait avant la prophétie : *Agnus occisus est ab origine mundi*. Mais comme il n'existait qu'aux yeux de Dieu, Dieu seul a pu le décrire avant de le montrer, et c'est ce que nous appelons *prédiction*. Pour s'accommoder à notre faiblesse, et nous dispenser ce grand bienfait de sa miséricorde avec une mesure qui nous en fît apprécier la gratuité et l'omnipotence, il a plu seulement à Dieu de nous le promettre d'abord, de nous le distribuer ensuite, et de nous faire voir dans ces deux témoignages, dans ces *deux Testaments* de sa libérale puissance, l'*Ancien* et le *Nouveau*, que c'est lui seul qui en est l'auteur comme lui seul en est le dispensateur, pour que lui seul soit l'objet de notre amour et de notre reconnaissance[1]. Il n'a pas voulu qu'il en fût de la Religion comme de la nature : nous la donner *toute faite*, et nous y introduire comme un roi dans son palais quand il est achevé. Et la raison en est bien simple : c'est que la Religion avait pour objet de corriger en nous la nature dégradée par le péché ; et comme le péché, source de cette dégradation, était l'*orgueil*, dont le propre est de s'attribuer immédiatement tout ce qu'il possède et de ne rien devoir qu'à lui-même, il était nécessaire que le bienfait réparateur de la Religion nous fût distribué avec succession, lenteur et économie, pour que nous ne fussions jamais tentés de nous en approprier le principe, et que la main qui nous le dispense fût toujours visible au-dessus de

[1] Les deux Testaments, dit saint Augustin, se rendent réciproquement témoignage : l'Ancien prédit le Nouveau, et le Nouveau vérifie la certitude des prédictions de l'Ancien ; et tous les deux se crient l'un à l'autre, comme les deux séraphins : « Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées. »

nous, et nous tînt toujours en haleine d'amour et de foi.

Toute la Religion, d'ailleurs, consiste dans un ensemble de promesses, les unes devant être réalisées dans le temps, les autres dans l'éternité : l'accomplissement des premières nous est donné par Dieu en gage de sa fidélité à accomplir les secondes, de sorte que notre foi ait toujours de quoi s'appuyer et de quoi s'exercer. Et ce qu'il y a d'admirable, c'est que les promesses temporelles ont été échelonnées de telle sorte que, par leur accomplissement successif, elles aidassent à se faire croire les unes les autres de génération en génération, comme toutes doivent faire croire à celles qui regardent l'éternité. Dieu, dit agréablement saint Augustin, a voulu en agir envers nous comme un honnête débiteur qui pourrait exiger qu'on le crût sur parole, et qui, ayant affaire à un créancier défiant, lui dit : « Vous ne croyez pas ce que je vous dis ; je vais vous en faire un engagement par écrit à diverses échéances. » Comme une race passe et qu'une autre lui succède, et que tous les siècles passent de la sorte, il fallait que l'Écrit de Dieu, et pour ainsi dire sa signature, demeurât fixe, afin que tous ceux qui successivement passeraient dans ce monde pussent la lire, et qu'ils fussent fidèles à garder la voie qu'il faut tenir pour jouir de ses promesses[1].

Telles sont les raisons profondément philosophiques de l'économie du Christianisme, et de cette magnifique involution de prophéties et d'événements qui la compose, avec tant de variété et d'unité, d'ensemble et de détail, de fécondité et de simplicité.

Si Dieu s'est servi, dans ce grand ouvrage, des hommes

[1] Or, ajoute saint Augustin, en combien de choses n'a-t-il pas déjà dégagé sa signature ! combien nous en a-t-il déjà données, en vertu de son seing et de son Écrit

et des événements, et s'est caché derrière eux pour exercer notre foi, il l'a fait cependant en maître des hommes et des événements, faisant les plus grandes choses avec les plus petites, et atteignant son but par l'hostilité même des moyens, de manière à ce qu'il apparût à notre attention à travers cet exercice de notre foi.

C'est ainsi qu'il a cumulé dans ses prophéties tous les éléments qui s'opposaient à la prévision naturelle de l'événement et à sa fidèle rencontre, pour que nous ne pussions pas en attribuer la merveille au hasard.

C'est ainsi encore que, pour que nous ne pussions pas davantage y voir un concert humain, il s'est servi, pour accomplir l'événement, de ces Juifs qui n'y croyaient pas, et qui, par leur incrédulité déicide, étaient les ouvriers de la Providence; d'autant plus fidèles à ses fins qu'ils étaient en révolte contre ses intentions, d'autant plus exacts qu'ils étaient plus aveugles, d'autant plus propres enfin à constater le rapport de l'événement avec la prophétie, qu'ils étaient tout à la fois témoins de la prophétie, acteurs de l'événement, et hostiles à leur accord.

Mais il est temps de justifier et de compléter tout ce qui précède, en montrant *la réalité de cet accord.*

§ IV.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici suppose la réalité de l'accord des prophéties avec l'événement.

Or, nous dira-t-on, c'est là toute la difficulté : c'est l'histoire de la *dent d'or.* Nous reconnaissons la vérité de tout ce que vous venez d'établir, et vous avez beau jeu à soutenir contre un sophiste que rien n'est plus incontestable que la certitude *de ce qu'on appelle* les prophéties, leur anté-

riorité et leur intégrité, garanties qu'elles sont par le témoignage le plus éclatant qu'il soit possible d'imaginer, à force qu'il est intéressé contre le parti que vous en tirez, le peuple juif. — Il ne vous a pas été moins difficile de nous faire recevoir la certitude *de ce que vous appelez* l'événement, puisqu'il compose l'histoire qui nous tient de plus près, notre histoire domestique, celle de ce Christianisme qui nous a engendrés et qui nous engendre à tous les développements sociaux que nous voyons; — enfin, pour ce qui est de l'accord de ces prophéties avec cet événement, il est absurde en effet, lorsqu'on considère la manière dont ces prophéties sont disposées, et le caractère extraordinaire de l'événement, de dire que cet accord, fût-il *plus précis, plus clair, plus lumineux qu'un axiome de géométrie*, ne prouverait rien à la rigueur. — Nous sommes plus justes et moins hostiles, ou plutôt nous ne sommes nullement hostiles à cette vérité; nous serions heureux que vous la fissiez voir; nous n'attendons qu'elle, mais nous l'attendons. Qu'il nous soit démontré qu'il y a un accord parfait entre les prophéties et l'événement, et nous ne demanderons rien de plus. Nous sommes disposés, engagés même, par ce qui précède, à jouer tout ce qui nous reste d'incrédulité contre la vérité de ce seul point, et à nous rendre de bon cœur si elle est prouvée.

Voyons donc; mais, avant tout, réglons deux difficultés préjudicielles :

1° Le véritable texte des prophéties est en hébreu, aucun de nous ne connaît l'hébreu : comment nous garantira-t-on dès lors l'exactitude des traductions dont nous serons forcés de nous servir, et qu'elles n'auront pas été faussées, chose si facile, en vue de l'événement?

2° En admettant cette première difficulté résolue, et

que nous ayons sous les yeux une représentation fidèle du texte, il n'y a pas de texte si clair qui n'ait quelquefois besoin d'interprétation ; et la justice nous oblige à reconnaître ce besoin, surtout en ce qui a rapport aux prophéties, soit parce que leur sens naturel se rattache à des mœurs et des coutumes qui n'existent plus, soit parce que leur sens mystique tient à un ordre d'idées religieuses qui nous sont encore plus étrangères. Or, qui nous garantira que cette interprétation sera exacte, désintéressée, et que ce ne seront pas des yeux pleins de l'événement qui liront les prophéties et leur en donneront la couleur ? — Franchement, ces deux difficultés nous paraissent bien insurmontables.

— Nullement, et peu de mots vont suffire à les dissiper. La même Providence qui nous a conservé le corps des prophéties a pourvu à ce qu'il nous fût facile de les lire dans une version fidèle, et à ce que les interprétations en fussent sûres et incontestables.

Et d'abord, quant à la première difficulté, rappelons-nous que l'Écriture sainte fut traduite de l'hébreu en grec par *septante* savants docteurs juifs, sous le règne et par les ordres de Ptolémée, roi d'Égypte, près de *trois cents ans* avant Jésus-Christ. — Cette traduction fut faite avec toutes les garanties de science et de fidélité désirables ; — elle fut reçue par tous les Juifs, et c'est d'elle qu'on se servait lors de l'avénement de Jésus-Christ, c'est elle que citent les apôtres qui ont écrit en grec ; — enfin, elle a été faite sans préoccupation de l'événement, puisqu'elle l'a précédé de trois siècles, et que, fût-elle infidèle, dans son infidélité même son rapport avec l'événement constituerait la prophétie [1]. — Or, c'est dans cette traduction que nous lisons les

[1] C'est une chose admirable que cette garantie providentielle de la traduction des *Septante*. En elle-même cette traduction jouit d'un crédit incon-

prophéties. La connaissance de la langue grecque est assez répandue parmi nous pour qu'on puisse aisément se rendre compte du véritable sens de ses termes, et de la fidélité des traductions latines ou françaises qui peuvent en être faites. — Ceux mêmes qui ne connaîtraient pas le grec peuvent s'en rapporter à la traduction latine consacrée par le concile de Trente sous le nom de *Vulgate*, et qui ne présente pas moins de garantie que les *Septante*. L'origine de cette traduction remonte au *premier siècle* de l'Église, alors que les trois langues latine, grecque et hébraïque étaient en commerce réciproque, et qu'il était impossible de commettre aucune méprise sur leurs significations respectives. C'est dans cette traduction que se faisaient, dans les assemblées des fidèles, les lectures publiques des *écrits des Pro-*

testé. A une époque où le grec et l'hébreu étaient encore des langues vivantes, saint Jérôme, si profondément versé dans ces deux langues, portait à ses adversaires le défi d'indiquer un passage quelconque du grec qui ne se trouvât pas mot pour mot dans l'hébreu : *Æmuli nostri doceant*, *assumpta aliqua de Septuaginta testimonia, quæ non sunt in Hebræorum litteris* (*Quæst. hebr.* sur la Gen.); et tous les rabbins (*Talmud*, *traités Mequilla*, fol. 9 recto ; — *Sophérim*, chap. I, § 8 ; — *Livre Iohhacin*, p. 137, édit. d'Amsterdam ; — *Livre Meor-Gnenaïm*, *partie Hadrat-Zekenim* ; — Philon, *Vie de Moïse*, liv. II ; — Josèphe, *Antiquités*, liv. XII), loin de contredire cette assertion, tenaient la version grecque des Septante comme inspirée par le Saint-Esprit. — Quant à sa date, cette traduction semble avoir été faite exprès pour être comme la sauvegarde et le boulevard de l'intégrité des divines Écritures, contre toutes les fraudes que les grands intérêts dont elles devaient plus tard être le juge auraient pu y introduire. Cette fraude, de quelque main qu'elle fût partie, aurait été aussitôt découverte que commise, par la grande publicité que les Écritures reçurent de cette version, et la facilité de contrôler toujours les *Septante* sur l'hébreu, et réciproquement. C'est la réflexion de saint Jérôme : *Post Septuaginta*, dit-il, *nihil in sacris litteris potest immutari vel perverti*, *quin eorum translatione omnis fraus et dolus patefiat*. Tel est aussi le sentiment de saint Hilaire sur le Ps. 2 et sur le Ps. 131, n° 24.

Nous avons puisé les éléments de cette note dans la 1re *Lettre d'un rabbin converti*, pag. 39 et 40.

phètes et des mémoires des Apôtres, dont nous parle saint Justin, *Apol.* 1, *n.* 67. Plus tard, cette traduction fut revue et passée au creuset de la science philologique par saint Jérôme, qui la collationna sur les *Septante*, l'*hébreu* et le *chaldéen*, et en tira une version plus correcte et plus scrupuleuse, qui obtint les *suffrages des Juifs mêmes*, ainsi que l'atteste saint Augustin [1]. C'est de cette traduction que nous nous servons tous les jours, et le concile de Trente l'a consacrée. La *Vulgate* et les *Septante* nous dispensent donc de recourir à l'hébreu, et nous présentent toutes les garanties désirables. Pour ceux qui ne cherchent pas à s'exagérer les difficultés, ces explications doivent suffire.

La seconde difficulté, qui a pour objet l'interprétation des passages en eux-mêmes, n'est pas moins facile à résoudre. Pour la simplifier, nous consentons à nous priver de toute prophétie dont les apparences seraient douteuses, alors même qu'une interprétation approfondie nous conduirait infailliblement à un sens favorable ; et il en est un grand nombre qui présentent ce caractère, et sur lesquelles la vérité chrétienne a le dernier mot. — Nous en faisons le sacrifice pour nous en tenir à celles qui brillent d'elles-mêmes, et que nous n'aurons besoin que de citer, que de laisser parler. — Et, enfin, nous nous engageons à rapporter, à l'appui du sens qu'elles nous présenteront, le témoignage et l'assentiment des *Juifs eux-mêmes* dans ce qui fait le plus autorité parmi eux, notamment leurs *paraphrases chaldaïques* [2].

[1] *De Doctrina christiana*, liv. VIII, c. v.

[2] Les *paraphrases chaldaïques* sont encore une de ces garanties qu'on peut appeler *providentielles*. Ce sont des traductions des diverses parties de l'Écriture sainte en langue *chaldéenne* et *syriaque* pour le service du

Cette dernière garantie couvre tout, la seconde comme la première difficulté.

Entrons donc en matière ·

Avant d'ouvrir le livre des prophéties, remarquons un phénomène qui, en lui-même, a déjà frappé notre attention : c'est que la vérité que nous recherchons rayonne autour de ce livre, et lui forme comme une auréole lumineuse, qui révèle et commence déjà le prodige qui est au dedans.

Un fait a déjà été établi dans ces *Études* en dehors de

peuple juif, à qui ces langues étaient devenues plus familières que l'hébreu, par suite de sa captivité. Elles sont au nombre de huit. Les Juifs les appellent *Targum*, *interprétation* ou *traduction*. On les appelle aussi *paraphrases*, parce qu'elles sont accompagnées de gloses ou commentaires. Les *Targums* ou *paraphrases chaldéo-syriaques* paraissent n'avoir été exécutées que quatre ou cinq cents ans après Esdras, c'est-à-dire, vers le temps de la venue de Jésus-Christ. Selon la tradition des Juifs, Onkélos, auteur de la première paraphrase sur le *Pentateuque*, était contemporain de Gamaliel le Vieux, sous lequel saint Paul fit ses études; la seconde paraphrase sur les *prophètes* est de Jonathan-ben-Uzzel, lequel était disciple d'Hillel, mort à peu près dans le temps de la naissance de Jésus-Christ; les autres paraphrases sont postérieures. — Les Juifs professent pour ces paraphrases un respect presque égal à celui qu'ils portent au texte hébreu lui-même. Les rabbins se sont avisés même de faire croire au commun d'entre eux que ces ouvrages sont partis de la même source que les livres sacrés. On comprend tout l'avantage que la vérité chrétienne tire de ces traductions, conformes pour le sens au texte original et à la version des *Septante*, avec lesquels elles composent une triple garantie. On y trouve aussi plusieurs anciens usages des Juifs qui servent à éclaircir les livres saints. Mais le principal avantage que nous en tirons, c'est que la plupart des prophéties qui regardent le Messie sont prises par les auteurs de ces *paraphrases* dans le même sens que nous leur donnons. Cette autorité fait contre les Juifs une preuve invincible, puisqu'ils attribuent aux *Targums* la même autorité qu'au texte hébreu. Cette preuve n'est pas moins forte contre les incrédules, parce que le témoignage qu'elle rend à la vérité des prophéties et l'appui qu'elle prête à leur interprétation sont tout à fait en dehors de la connaissance de l'événement, et proviennent de la plus antique et de la plus pure source des traditions judaïques.

toute autorité sacrée et par des preuves exclusivement profanes, savoir, qu'avant la venue de Jésus-Christ toutes les nations de la terre attendaient, sur la foi d'oracles antiques, un Envoyé du ciel qui devait les régénérer;

Que le point du globe où cet Envoyé devait paraître, et d'où la régénération devait partir, était en Orient pour tous les peuples de l'Europe, et pour tous les peuples de l'Inde en Occident, c'est-à-dire, pour tous entre l'Europe et la haute Asie, et nommément dans la *Judée*, PÔLE DE L'ESPÉRANCE DE TOUTES LES NATIONS[1].

Voltaire, Volney, Boulanger, le déclarent en termes formels. Ils appellent cet Envoyé, d'après les traditions, *grand Médiateur, — Juge final, — Sauveur futur, — Roi, — Dieu conquérant et législateur, — qui ramènerait l'âge d'or sur la terre, et délivrerait les hommes de l'empire du mal.*

Plutarque pour les traditions égyptiennes, — Socrate (2me Alcibiade) chez les Grecs, — Virgile, Cicéron, Tacite et Suétone, chez les Romains, — Confucius et les traditions chinoises, étudiées à leur source par M. Abel Rémusat, — les traditions mexicaines rapportées par M. de Humboldt, — voilà, pour ne nous en tenir qu'aux plus notables, les garants particuliers de la vérité de ce fait, reconnu et constaté par l'incrédulité elle-même.

Or, ce fait contient implicitement la vérité des prophéties, comme les rayons du soleil, dorant le sommet des montagnes, supposent son disque, bien qu'il soit encore sous l'horizon.

Toutes ces traditions, si unanimes dans leur universelle dispersion, partent nécessairement d'une source commune, à quelque point qu'on la reporte. Et cette source, lorsqu'on

[1] Boulanger.

la cherche, apparaît dans toute sa plénitude et sa spontanéité au sein de la nation juive, la plus élevée en antiquité, la plus directement intéressée à l'objet de ces traditions, puisqu'il devait partir de son sein; et enfin la seule qui indique visiblement dans ses prophètes et dans leurs écrits les oracles originaux de cette expectative universelle. Tacite nous dit aussi que sa source était dans des écritures antiques et sacrées, *antiquis sacerdotum litteris contineri*, ce qui se rapporte visiblement aux livres juifs [1].

Maintenant, comment cette croyance avait-elle pénétré chez les autres peuples? C'est ce dont il est aisé de se rendre compte lorsqu'on considère : — 1° que les premières prophéties remontent à l'origine du monde, et que chaque branche de la grande famille humaine, en se séparant du tronc, a dû emporter avec elle cette précieuse espérance, entretenue par les maux qu'elle devait guérir; — 2° que les sages de toutes les nations, dans la suite, sont revenus puiser à cette même source originelle accrue par des oracles postérieurs, et ont dû rapporter chez leurs concitoyens une croyance qui les intéressait tous également; — 3° que les Juifs, longtemps captifs dans l'Égypte et dans la Chaldée, ont dû y déposer l'impression de cette croyance, d'autant plus qu'un de leurs grands prophètes, Daniel, a fait entendre pendant ce temps, à la cour des rois de Babylone et d'Assyrie, ses plus magnifiques prédictions; prédictions qui firent tant de bruit, que plus tard Alexandre le Grand, particulièrement désigné dans l'une d'elles, vint à Jérusalem pour en prendre connaissance; — 4° enfin, que depuis les dernières prophéties, et dans les quatre ou

[1] C'est ce que déclare formellement l'historien Josèphe, qui faisait les mêmes allusions à ces oracles que Tacite et Suétone, et en faisait comme eux application à Vespasien.

cinq cents ans qui s'écoulèrent jusqu'à Jésus-Christ, ces mêmes Juifs se répandirent en colonies dans toutes les parties du monde, d'où ils revenaient tous les ans à Jérusalem; et que dans ce flux et reflux, comme aussi par la sublime singularité de leur culte, ils durent attirer l'attention, et pénétrer les peuples qu'ils parcouraient de la connaissance des prophéties dont ils étaient eux-mêmes imbus, et qui intéressaient toutes les nations par le grand événement qui en était l'objet.

Voilà comment on s'explique très-bien l'universalité de l'expectative d'un Sauveur de la race humaine, par dérivation de la source prophétique qui nous apparaît chez le peuple juif.

Pour donner dès lors aux prophéties leur véritable importance, il faut les entendre avec leurs mille échos renvoyés par toutes les traditions de l'univers, et formant autour d'elles autant de préjugés légitimes, de témoignages irrécusables de leur imposante réalité. En un mot, le prodige existant déjà pour nous au dehors confusément, il ne s'agit que de le ramener à sa véritable source, et de le voir jaillir du Livre qui le contient.

Ouvrons donc enfin ce Livre extraordinaire, qui, après avoir rempli le monde ancien du bruit de ses oracles, remplit encore le monde moderne de leur accomplissement.

Les prophéties se présentent à nous, ainsi qu'on l'a déjà observé, comme un tableau où l'intention du peintre est d'abord déposée en germe, — où on la voit successivement se dégager, se préciser, se formuler nettement, — revêtir des formes, des couleurs, — sortir en quelque sorte de la toile, ici par un trait, là par un autre, — se personnifier, s'animer, — et, après avoir reçu jusqu'aux particularités les plus significatives de la vie et de l'action qu'elle a pour ob-

jet de reproduire, attendre sous le voile le grand jour de l'exposition, où la présence même de l'original viendra faire éclater le prodige de la ressemblance.

Nous qui sommes déjà initiés à la connaissance de l'original, et qui pouvons le reconnaître au moindre trait, entrons, pour ainsi parler, dans l'atelier du peintre, et assistons à tous les degrés de la formation de son œuvre.

I. Le premier linéament prophétique se trouve dans le verset 15, chapitre III, de la Genèse. Au moment même de la chute du premier homme par les embûches du démon, représenté sous la figure du serpent, Dieu, en exerçant les châtiments de sa justice sur les coupables et sur leur postérité, insinue la réserve d'une réparation future qui rendra l'homme victorieux de son ennemi : « Alors le « Seigneur Dieu dit au serpent : « Je mettrai une inimitié « entre toi et la femme, entre ta semence et la semence de « la femme; CETTE SEMENCE TE BRISERA LA TÊTE, ET TU « CHERCHERAS A LA MORDRE AU TALON. » Voici le texte de la Vulgate : *Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius :* IPSA *conteret caput tuum, et tu insidiaberis calcaneo ejus.*

Assurément nous sommes les premiers à reconnaître que prise isolément, et abstraction faite de toutes les autres, cette première indication prophétique ne mériterait pas qu'on s'y arrêtât. Mais nous en jugerons différemment lorsque nous verrons le rapport de développement qui existe entre elle et les suivantes. C'est ce qui nous porte déjà à insister pour faire voir, dans ce premier germe, l'intention et la tendance dont l'objet va nous apparaître de plus en plus.

1° C'est l'*auteur* de la chute, le serpent, dont la *tête*

doit être écrasée par le fils de la femme, et qui ne pourra plus que *machiner* des embûches contre son vainqueur. Évidemment c'est là la plus haute expression de la réparation pour l'humanité.

2° Ce n'est pas Adam ni Ève directement qui remporteront cette victoire, c'est dans leur descendance qu'elle doit éclater, *semen;* c'est par conséquent l'avenir qui en contient l'accomplissement.

3° Ce n'est pas de la descendance de l'*homme* qu'elle doit sortir, ni même de la descendance de l'*homme* et de la *femme;* mais, chose singulière et bien expresse! c'est de la *descendance de la femme*, SEMEN MULIERIS. C'est la femme même dans un de ses descendants, selon les Septante et la Vulgate (IPSA *conteret*), qui opérera cette révolution[1] : intention évidente de faire de la réparation la contre-partie de la chute; et comme la femme seule avait offert et transmis le mal, de lui faire seule porter et transmettre le remède. C'est à quoi saint Paul fait allusion dans son épître aux Galates, quand il dit : « Lorsque fut venue la plénitude des jours, Dieu envoya son Fils, *fait de la femme*, « pour nous racheter : » *At ubi venit plenitudo temporis, misit Deus Filium suum*, FACTUM EX MULIERE, *ut redimeret, etc.*[2].

Ces interprétations, dira-t-on, sont intéressées; et quoiqu'elles sortent du sujet, il faut l'œil d'un chrétien pour les y voir, et la chaleur de son zèle pour les féconder.

Je réponds qu'il n'en est rien, et qu'il suffit, comme nous l'avons déjà dit, de savoir le rapport de cette pre-

[1] Il est reconnu de tout le monde et sans contestation que, dans l'hébreu, *ipsa* se rapporte à *semen* et non pas à *mulier;* mais c'est la même pensée renforcée dans l'expression.

[2] *Ad Galatas*, cap. IV, v. 4.

mière prophétie avec les suivantes, pour y découvrir dans son germe le sens qui va bientôt naturellement en sortir.

J'ajoute (ce qui écarte tout reproche de prévention) que les anciennes *paraphrases chaldaïques* ont bien aperçu comme nous qu'il s'agissait, dans ce passage, du *Messie* devant venir, comme dit saint Paul, dans la plénitude des temps. La paraphrase de Jonathan-ben-Uzzel dit en effet « A la vérité, il y aura un remède pour eux (Adam et Ève), « mais pas pour toi; car ils t'écraseront au talon. » — Et la paraphrase de Jérusalem ajoute : « C'est-à-dire *à la fin des jours*, aux jours du ROI-MESSIE[1]. »

Enfin, rappelons-nous l'accord frappant de la fable grecque de *Prométhée*, d'après Eschyle, et de la fable égyptienne d'*Isis* et de *Typhon*, d'après Plutarque, avec ce passage de la Genèse; accord tel, selon les éclaircissements dans lesquels nous sommes entrés (t. II, pag. 115 et suivantes de nos *Études*), qu'il est impossible à la raison la plus défiante de ne pas se rendre à l'évidence de l'interprétation que nous venons de présenter. Le lecteur voudra bien, pour la conscience de cette vérité, relire en ce moment cette partie de notre travail, que nous ne pouvons reproduire ici ni en abrégé, parce que ce serait l'affaiblir, ni en totalité, parce que ce serait trop long, mais qu'il importe cependant de replacer sous les yeux, à la grande justification d'une interprétation qui sert tellement la cause de notre foi, qu'on la croirait inspirée par une prévention toute chrétienne, et qui en est cependant tellement indépendante, que nous la trouvons plus explicite et plus favorable encore dans les écrits des païens. Il ne faut qu'un

[1] *Dissertations sur le Messie*, par Jacquelot, p. 77; — 1re *Lettre d'un rabbin converti*, p. 57; — *Traduction polyglotte des paraphrases*, par Walton.

peu de suite et qu'un peu d'effort d'attention pour en demeurer convaincu ; et certes le sujet en vaut bien la peine.

II. Passons à la seconde prophétie.

Selon la première, c'est de la descendance de l'humanité en général (quoique particulièrement de la femme) que doit sortir le vainqueur du serpent.

Maintenant nous allons voir la généralité de cette prédiction se particulariser de plus en plus.

Dans toute l'humanité, ainsi appelée à produire ultérieurement son Libérateur, Dieu va prendre un seul homme, Abraham, et de cet homme il va faire un peuple distinct ; et c'est de ce peuple, dont la fonction spéciale sera de l'annoncer avant et de lui servir de témoin après, que doit sortir ce *Descendant de la femme,* par qui doit s'opérer le salut du genre humain.

« Le Seigneur Dieu dit à Abraham : « Sortez de votre « pays et de votre parenté, et venez en la terre que je vous « montrerai. — Je ferai sortir de vous *un grand peuple.* — « Et *tous les peuples* de la terre seront bénis EN VOUS. » — IN TE *benedicentur universæ cognationes terræ.* (Genèse, chap. XII, v. 3.)

Plus loin, et après le sacrifice d'Isaac, la même promesse est renouvelée à Abraham avec plus de force et de précision.

« Je jure par moi-même, dit le Seigneur, que puisque « vous avez fait cette action, je vous bénirai ; — je *multi-* « *plierai votre race* comme les étoiles du ciel et comme le « sable des mers ; — *et toutes les nations de la terre seront* « *bénies en* CELUI QUI SORTIRA DE VOUS. » — *Benedicentur in* SEMINE TUO *omnes gentes terræ.* (Genèse, chap. XXII, v. 18.)

Opération sublime! par suite de la première promesse, et pour préparer *visiblement* de loin sa réalisation, Dieu fait exprès un peuple. A cet effet il prend un homme, comme un *bloc*, comme une *carrière*, selon la forte expression d'Isaïe, dans laquelle il va *tailler*, et d'où il va *extraire*[1] ce grand peuple, qui ne ressemblera à aucun autre peuple, ni dans les temps anciens, ni dans les temps modernes, et qui sera le dépositaire, l'instrument et le témoin perpétuel de la bénédiction qui doit se répandre un jour sur toutes les nations.

Toutes les nations de la terre seront bénies EN VOUS, — EN CELUI QUI SORTIRA DE VOUS[2]. — Tel est le but précis et définitif de ce choix d'Abraham et de la formation du peuple juif. Ce n'est pas pour lui et par une faveur capricieuse et gratuite que le choix de ce peuple est fait : c'est comme instrument, et pour servir à la manifestation des desseins de la miséricorde de Dieu sur l'humanité en général; c'est pour nous *Gentils*, pour nous tous humains, que Dieu a tiré ce peuple de l'humanité, comme un plan choisi et cultivé avec soin, d'où devait sortir un jour la tige bénie sur laquelle nous serions tous entés; ce sont tous les hommes, ce sont tous les peuples que Dieu aimait et avait en vue dans le seul Abraham, dans le seul peuple juif; l'Ancien Testament n'était que le préambule du Nouveau, et les Juifs, en tant que *peuple de Dieu*, n'étaient que *grevés de substitution* envers toutes les nations de la terre, *appelées* à recueillir le bénéfice du *Testament*. C'est ainsi qu'il faut entendre l'*élection* du peuple juif en vue de la

[1] *Attendite ad petram unde excisi estis, et ad cavernam laci, de qua præcisi estis. Attendite Abraham patrem vestrum, et ad Saram, quæ peperit vos; quia unum vocavi eum, et benedixi ei, et multiplicavi eum.* (Isaias, cap. LI, v. 1 et 2.)

[2] Cette traduction est de Sacy; nous la justifierons dans un instant.

vocation des Gentils, et comme devant s'absorber dans cette vocation pour laquelle seule elle est faite. C'est faute de saisir ce rapport que le peuple juif a donné dans l'orgueilleuse prétention de dominer toute la terre, et que, par l'effet de cet aveuglement charnel, il a été rejeté en dehors du salut commun. C'est aussi faute de saisir cette large vue, que l'incrédulité se choque de la conduite de Dieu à l'égard de ce seul peuple dans les temps anciens. Certes, l'état misérable de ce même peuple dans les temps modernes, au sein de la bénédiction universelle dont il est seul exclu, est bien propre cependant à faire voir que ce n'est pas pour lui seul que Dieu en usait ainsi, et que les vrais héritiers d'Abraham ne sont pas tant les Juifs que tous les chrétiens, soit juif, soit gentil[1].

Mais, dira-t-on, pourquoi Dieu s'est-il ainsi servi du peuple juif? quelle nécessité d'un tel intermédiaire? Ne pouvait-il pas nous appeler tous immédiatement au salut qu'il nous réservait, sans tant d'ambages?

Sans doute Dieu pouvait user de mille autres moyens; il pouvait se passer de moyens même, et il n'y a eu rien de nécessaire en soi dans la voie qu'il a suivie. Mais si l'on considère qu'il convenait *pour nous* qu'il agît de telle sorte que nous le *vissions agir* assez pour reconnaître sa providence, sans cependant y être irrésistiblement forcés, nous serons frappés de la sagesse de ce plan de la Religion. Le salut que Dieu nous réservait pour se rendre plus apparent et plus sensible, pour donner lieu à notre amour et à notre foi, sans lesquels il ne pouvait nous profiter, devait se

[1] Toutes ces idées sont renfermées dans ce mot de Jean-Baptiste aux Juifs : « Faites donc de dignes fruits de pénitence, et ne vous prenez pas « toujours à dire : *Nous sommes les enfants d'Abraham.* Car, je vous le « dis, Dieu peut de ces pierres mêmes susciter des enfants d'Abraham. »

détacher à nos regards, devait être annoncé, préparé, personnifié, de loin, dans une action libre et visiblement providentielle : voilà le motif du choix d'Abraham, de la distinction du peuple juif, et de la prédiction du but pour lequel ils ont été faits.

Au reste, le fait justifie ici l'intention. — La formation spéciale du peuple juif pour opérer plus tard la conversion des Gentils, et la prédiction de ce double fait et de son intention expresse plusieurs siècles avant qu'il s'opérât, constituent une grande et belle prophétie qui révèle l'intervention de la Divinité, et sert de fondement à notre foi.

Ce grand retour de toute l'humanité à l'unité d'une loi sainte, après les écarts de plus en plus profonds où chaque peuple s'enfonçait sous le polythéisme, voilà ce qui était incontestablement en dehors de toute prévision, de toute vraisemblance, de toute possibilité naturelle même ; et voilà cependant ce qui est prédit ici deux mille ans avant qu'il soit fait, et ce qui va être répété dans les autres prophéties avec une infatigable constance.

Cette révolution extraordinaire devant sortir spécialement du peuple juif entre tous les peuples, et ce peuple juif devant sortir en particulier d'Abraham entre tous les hommes, voilà qui ajoute à la divine singularité de la prédiction.

Et voyez avec quelle suite d'intention ce plan est soutenu !

Abraham eut deux fils : la prophétie s'appliquait à ces deux fils comme elle s'appliquait à tous les hommes avant le choix d'Abraham ; mais comme Abraham fut choisi entre tous les hommes, Isaac est choisi entre les fils d'Abraham, et la divine promesse lui est dévolue en particulier, et à lui seul.

« C'est d'Isaac, dit Dieu à Abraham, que sortira la race « qui doit porter votre nom. » (Genèse, ch. XXI, v. 12.)

« Je serai avec vous et vous bénirai, dit Dieu ensuite à « Isaac, pour accomplir le serment que j'ai fait à Abraham « votre père. — Je multiplierai vos enfants comme les étoi- « les du ciel; et *toutes les nations de la terre seront bénies « dans* CELUI QUI VIENDRA DE VOUS. » (Genèse, chap. XXVI, v. 3 et 4[1].)

Même élection parmi les fils d'Isaac. Ils étaient deux, Ésaü et Jacob; et c'est à Jacob en particulier que passe l'antique promesse :

« Je suis le Seigneur, le Dieu d'Abraham votre père, et « le Dieu d'Isaac... Votre postérité sera nombreuse comme « la poussière de la terre... et *toutes les nations de la terre « seront bénies en* CELUI QUI SORTIRA DE VOUS. » (Genèse, chap. XXVIII, v. 13 et 14.)

Remarquez que, pour donner à ce choix d'Isaac d'abord et de Jacob ensuite un caractère plus providentiel, plus librement électif, le cours naturel des choses est interverti. Ainsi la vieillesse de Sara est rendue féconde au détriment d'Ismaël, et la surprise faite à Isaac de sa bénédiction en faveur de Jacob la détourne d'Ésaü, à qui elle revenait naturellement comme à l'aîné[2].

[1] Ismaël, l'autre fils d'Abraham, est l'objet d'une prédiction spéciale. « Je ne laisserai pas néanmoins, est-il dit à Abraham, de rendre le fils de « votre servante chef d'un grand peuple, parce qu'il est sorti de vous... Ce « sera un homme indompté; il lèvera la main contre tous, et tous lèveront « la main contre lui; et il dressera ses pavillons vis-à-vis de tous ses frères. » (Genèse, chap. XXI, v. 13-14, et chap. XVI, v. 12.) Prédiction frappante, dans laquelle il est impossible de méconnaître le peuple *ismaélite* ou arabe, qui se l'est toujours appliquée à lui-même.

[2] Il est vrai qu'il avait vendu son droit d'aînesse; mais la tromperie n'en existait pas moins à l'égard d'Isaac. — Cette supercherie, comme mille autres traits de la Bible, a scandalisé beaucoup d'esprits légers; mais tous ces

La force de cette prophétie répétée à Abraham, à Isaac, et à Jacob, dans les mêmes termes, *In Semine tuo benedicentur omnes gentes*, est, comme nous l'avons observé, dans cette *vocation des Gentils* anticipée de deux mille ans, et précisée dans le canal par lequel elle doit s'opérer : le peuple juif. — Dans ces seuls termes elle est prodigieuse. — Mais elle aurait un caractère plus significatif, si le mot *semen*, employé aussi dans la première prophétie, devait s'entendre, comme le dit de Sacy, d'un descendant individuel et particulier, qui serait le Christ.

Or, c'est ce qu'un interprète célèbre, profondément versé dans la langue, les mœurs et la tradition des Hébreux, saint Paul, résolvait ainsi : « Les promesses de « Dieu, dit-il, ont été faites à Abraham et *à sa semence*. Il « n'est point dit, *et aux semences*, comme parlant de plu- « sieurs, mais comme d'UNE : *et à* TA SEMENCE, *qui est le* « *Christ*[1]. »

Le grand Apôtre ne faisait que lever l'équivoque, et ne donnait pas pour cela un sens nouveau, ni qui fût inconnu dans l'usage ordinaire. Nous en avons une preuve claire dans ce célèbre passage du livre des Rois : « Je susciterai, « après toi, *ta semence* (dit Dieu à David, en parlant de

ombrages s'évanouiront devant une distinction toute naturelle. Il y a toujours deux choses dans les événements humains : la liberté de l'homme qui peut faire le mal, la providence de Dieu qui, par ce mal qu'il réprouve, atteint le bien qu'il poursuit. Il n'y a nulle solidarité entre ces deux choses, et le bien que Dieu tire de nos mauvaises passions ne les justifie pas plus que celles-ci ne l'incriminent. C'est ainsi que la Révolution française, toute pleine de crimes qu'elle a été, a fonctionné, peut-on dire, dans les mains de Dieu comme une machine terrible de justice et d'épuration. Les bourreaux n'en sont pas moins restés avec leur responsabilité relative, les victimes avec leur expiation méritoire, et Dieu avec sa gloire et sa sainteté infaillibles.

[1] *Galat.*, chap. III, v. 16.

« Salomon), fruit de tes entrailles, et je l'affermirai sur ton « trône. *Celui-là* édifiera un temple en mon nom[1]. »

Mais les prophéties vont s'expliquant de plus en plus elles-mêmes, et l'interprétation que nous venons de présenter va sortir comme de l'enveloppe dans la troisième prophétie.

III. Cette troisième prophétie est celle de Jacob.

Nous avons vu la prédiction, dont l'objet est le salut de toutes les nations, se particulariser de tous les hommes en Abraham, en Isaac, et en Jacob. Mais à la différence d'Abraham et d'Isaac, qui n'avaient laissé que deux enfants, Jacob en laisse douze : lequel de ces douze enfants sera l'héritier des divines promesses? Les chances d'erreur, humainement parlant, se multiplient. Cependant la prédiction, loin de s'envelopper de termes équivoques pour leur échapper, va devenir plus précise et plus clairement indicative que jamais.

« Or, Jacob appela ses enfants, et leur dit : Assemblez-« vous tous, pour que je vous annonce les choses qui vous « doivent arriver *dans les derniers jours*. »

Ainsi c'est bien une prophétie que nous allons entendre, et une prophétie touchant la fin des Juifs. Cette fin, nous la connaissons déjà par les prophéties qui précèdent. Voyons ce que va nous en dire celle-ci.

Tous les enfants de Jacob sont passés en revue par le saint patriarche, et chacun reçoit sa part de prophétiques bénédictions. Venu à Juda, la parole du vieillard s'élève.

« Toi, Juda, tes frères te loueront; ta main se posera sur

[1] *Suscitabo* semen tuum *post te, quod egreditur de utero tuo, et firmabo regnum ejus.* Ipse *ædificabit domum nomini meo.* (Reg., II, cap. VII, v. 12, 13.)

« le cou de tes ennemis ; les fils de ton père t'adoreront. —
« Juda est un lionceau ; vous vous êtes dressé sur votre
« proie, mon fils ; et, vous reposant, vous vous êtes
« couché comme un lion et comme une lionne. — Qui l'é-
« veillera?

« *Le sceptre ne sortira point de Juda*, et il y aura tou-
« jours des chefs de sa race, *jusqu'à ce que vienne* CELUI
« QUI DOIT ÊTRE ENVOYÉ : ET C'EST LUI QUI SERA L'ATTENTE
« DES NATIONS : » *et Ipse erit exspectatio gentium*, selon
les *Septante ;* ou bien, ce qui n'est pas moins fort, « ET IL
« SERA LE RALLIEMENT DE TOUTES LES NATIONS : » *et Ipsius
erit congregatio gentium*. (Genèse, chap. XLIX, v. 8, 9,
10[1].)

Plus loin le patriarche, continuant à prédire le sort futur de chacun de ses fils, s'interrompt tout à coup entre *Dan* et *Gad*, et, se parlant à lui-même, il s'écrie : — « J'AT-
« TENDRAI LE SAUVEUR QUE VOUS DEVEZ ENVOYER, SEI-
« GNEUR ! » (Genèse, chap. XLIX, v. 18.)

Enfin, parlant à Joseph : « Les bénédictions que vous
« donne votre père surpassent celles qu'il a reçues de ses
« pères ; et elles dureront jusqu'à ce que LE DÉSIRÉ DES
« COLLINES ÉTERNELLES SOIT VENU. » (Genèse, chap. XLIX,
v. 26.)

Voilà la prophétie de Jacob.

Il n'y a qu'une voix dans toute l'antiquité juive pour y

[1] Jacob continue immédiatement, les yeux toujours fixés sur le Messie : *Il liera son ânon à la vigne ; il liera, ô mon fils, son ânesse à la vigne. Il lavera sa robe dans le vin, et son manteau dans le sang des raisins. Ses yeux sont plus beaux que le vin, et ses dents plus blanches que le lait.* Toute cette suite, bien qu'obscure en elle-même, ne doit cependant pas être négligée dans sa portée générale, parce qu'elle fait voir toute l'importance qu'attache le prophète à cet objet dans sa sublime exaltation. Juda disparaît, c'est le Messie qui domine, et dont la vue absorbe l'enthousiasme du vieillard.

reconnaître le Messie. Tout y est exprès, et le commentaire est inutile. L'objet de la prédiction est le même que dans les prophéties précédentes : *le salut du monde*, la conversion de toutes les nations au vrai Dieu. Mais voyez comme les traits sont plus profonds et plus explicites! — Cette semence, ce *semen*, qui était collectif et équivoque, s'est dégagé, précisé, personnifié, et est devenu SCILO, le MESSIE, QUI MITTENDUS EST ; le terme hébreu a tous ces sens[1]. — C'est en lui, *semence* d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; en lui, *semence de la femme*, que toutes les nations seront *ramenées à l'unité d'un seul troupeau;* c'est lui qui sera *l'attente de toutes les nations.* — C'est lui enfin, lui *Sauveur* envoyé de Dieu, *Désiré des collines éternelles*, qui sera aussi et en particulier *l'attente* de Jacob : SALUTARE TUUM EXSPECTABO, DOMINE[2]!

Mais les mêmes traits ne sont pas seulement plus achevés que dans les précédentes prophéties; de nouveaux traits sont ajoutés, et qu'ils sont frappants! — La principauté, *le Sceptre*, dans la tribu de Juda, JUSQU'A CE QUE

[1] Les trois paraphrastes chaldéens, Onkélos, Jonathan, et celui de Jérusalem, appliquent cette prophétie au Messie, qu'ils entendent par le mot de *Scilo*. — Dans le traité *Bereschit Rabba*, on lit : *Jusqu'à ce que vienne* SCILO, *qui est le* MESSIE ; — dans le livre *Bereschit Ketzara*, section 79, on lit : *Jusqu'à ce que vienne* SCILO, *parce qu'il doit arriver que les nations du siècle apporteront des présents au* MESSIE, *fils de David;* — c'est aussi le sentiment du rabbin Kimki, en son livre des racines des mots sur SCILO : il dit que c'est une prophétie qui regarde le Messie. — On peut ajouter à ceux-ci les RR. Isaac Abrabanel, Salomon, Bechai, Lipman en son *Nitzacon;* le Talmud sur le *Sanhédrin*, chap. II; le R. Isaac en son Bouclier de la foi, part. I, chap. XIV ; enfin, tout ce qu'il y a de plus considérable dans l'antiquité rabbinique.

[2] Tous les anciens Juifs ont pareillement expliqué du Messie ces dernières paroles de Jacob, et l'auteur de la paraphrase chaldaïque, *Onkélos*, lui fait même ajouter que ce n'est ni de Gédéon ni de Samson qu'il attend la délivrance de son peuple, mais du Christ qui lui est promis.

vienne (*donec veniat*) ce Messie, *attente, centre de ralliement* et *salut* de toutes les nations ; — et, quand il sera venu, *ce Sceptre ôté* à jamais. — Quelle lumineuse précision !

Et quel fidèle accomplissement ! Tout le monde sait, en effet, que la tribu de Juda a toujours eu la prééminence chez le peuple juif dans les temps anciens ; que c'est elle qui eut le privilége de lui donner des chefs, des rois, et enfin son nom, et cela en vertu de la bénédiction de Jacob, bénédiction d'autant plus providentielle et prophétique qu'elle n'était pas naturelle, Juda n'étant pas l'aîné [1].

Ce qui n'est pas moins clair, c'est que ce sceptre, toujours resté dans Juda, lui fut enlevé à jamais lors de l'avénement de Jésus-Christ, avec une coïncidence remarquable, et qui justifie à la lettre le *donec veniat* de la pro-

[1] Cette tribu est toujours nommée la première quand il s'agit de quelque préférence et de quelque honneur. — Elle offre la première ses dons au Seigneur. (*Nomb.*, chap. VII, v. 12.) — Elle a sa place marquée à l'orient du camp, vis-à-vis l'entrée du tabernacle. (*Nomb.*, chap. II, v. 2 et 3.) — Et, après la mort de Josué, Dieu étant consulté par tout le peuple sur le choix d'un nouveau chef, c'est Juda qui est désigné.

L'autorité royale fut ensuite accordée à cette tribu dans la personne de David et de ses descendants. Mais David proclame que la supériorité de la tribu de Juda est plus ancienne que la royauté. *Dieu*, dit-il, *a choisi des chefs dans Juda, et il a ensuite choisi la maison de mon père pour m'élever au trône.* (*Paral.*, chap. XXVIII, v. 4.)

Durant la captivité même, une partie de cette tribu demeura en Judée, et l'autre, quoique captive, donnait *Daniel* et *Ézéchiel* au peuple juif, et avait un de ses rois avec elle, *Joachim*, que le successeur de Nabuchodonosor, *Évilmérodach*, faisait manger à sa table, et *dont il posait le trône au-dessus du trône des autres princes ses tributaires.* (*Rois*, chap. XXV, v. 27.)

Enfin, lors du retour de la captivité, qui eut lieu sous la conduite de *Zorobabel*, de la tribu de Juda, cette tribu fut plus dominante que jamais, puisqu'elle fut presque la seule qui servit de base et de fond à la république. Ce fut elle qui fournit les magistrats, et les sénateurs, et les guerriers. Ce fut elle qui communiqua son nom à toutes les autres tribus, qui ne furent plus connues dès lors que sous le nom de *Juifs*.

phétie. — Toute l'histoire profane dépose ce fait. — Les Romains, par leur suprématie, s'étaient déjà arrogé plus d'un droit; mais le peuple de Dieu avait toujours son roi, qui était allié d'Auguste, et qui exerçait encore les droits les plus importants de la royauté. Le premier empiétement d'Auguste sur ces droits fut de faire faire, à l'époque de la naissance de Jésus-Christ, le dénombrement de tous les habitants de la Judée; mais il ne leva point de contribution. Hérode vint à mourir, et chargea Auguste de l'exécution de son testament, non-seulement en qualité de souverain, mais de tuteur puissant, dont ses fils avaient effectivement besoin. Archélaüs, fils d'Hérode, fut établi par Auguste, non pas roi, mais ethnarque d'une partie de la Judée, avec promesse de l'honorer du titre de roi, s'il s'en rendait digne. Il ne s'en rendit pas digne, au jugement de la politique romaine, et fut bientôt exilé à Vienne, dans les Gaules. Depuis lors la Judée eut un procureur particulier (*procurator*), mais qui fut soumis au gouverneur de Syrie (*præses*). Ces événements, qui mirent fin à la nationalité juive et n'en firent plus qu'une province romaine [1], se passèrent dans les douze premières années de la vie de Jésus-Christ. Un trait de cette vie nous fait voir la Judée *devant rendre à César ce qui est à César;* et, enfin, le grand drame de sa mort éclaire le dernier anéantissement de la nationalité juive, qui, malgré sa haine contre lui, *n'avait pas le droit de le faire mourir*, et fut obligée de faire légaliser son déicide par un Romain. *Crucifige!* criaient-ils à Pilate : ce mot résume tout l'accomplissement de la prophétie [2].

[1] Une ombre de roi, Hérode Agrippa, passa seulement sur le trône de Jérusalem, de l'an 38 à l'an 45.

[2] Les Juifs, après s'être fait longtemps illusion sur la destruction de leur

Un autre trait cependant attend la justification de l'accomplissement, c'est celui-ci : *Ipsius erit congregatio gentium.* Mais l'énoncer c'est le justifier. Toutes les nations civilisées et même barbares, pendant quatre mille ans égarées dans les ténèbres de l'idolâtrie, reçurent incontinent la loi évangélique, et fraternisèrent dans le titre universel de chrétien, pendant que la nation juive allait de plus en plus en s'abîmant.

Ainsi *le Sceptre dans Juda, jusqu'à* l'avénement de *Celui* qui devait rallier à lui toutes les nations.

Ce Sceptre ôté à jamais à partir de cet avénement ;

Toutes les nations converties à la loi de ce Sauveur immédiatement :

Voilà la prophétie, — voilà l'événement. — Et cependant deux mille ans les séparent. C'est une belle preuve, ce nous semble!... Mais poursuivons.

IV. Le Messie (Scilo), *attente* et *sauveur* futur des nations, est maintenant devenu l'objet distinct des prophéties, le terme des destinées de Juda, l'espérance de Jacob. Désormais nous ne le perdrons plus de vue, et cette grande figure va ressortir de plus en plus sous le pinceau des prophètes.

« Je le verrai, s'écrie le premier qui vient ensuite, je le « verrai, mais non point maintenant ; je le regarderai, mais « non de près : UNE ÉTOILE SE LÈVERA DE JACOB, un scep« tre se dressera d'Israël ; il frappera les princes de Moab, « et renversera *tous les fils de Seth.* »

nationalité, ont été enfin forcés de la reconnaître ; et alors ils se sont pris de désespoir de ce que la prophétie ne s'accomplissait pas, le Messie (comme ils l'entendaient) n'ayant pas paru : « Un jour, dit le Talmud, ce cri se fit « entendre : Malheur à nous, le sceptre a cessé dans Juda ! » (*Lettre sur Jésus-Christ*, par El. Rossignol, p. 189.)

Voilà ce que dit Balaam, fils de Béor; voilà ce que dit *un homme dont l'œil est fermé, qui voit les visions du Tout-Puissant, et qui en tombant a les yeux ouverts.* (Nomb., chap. XXIV, v. 17.)

Ce n'est pas nous qui appliquons cette prophétie au Messie; ce sont les Juifs, et dès avant la venue de Jésus-Christ. Les trois premières paraphrases chaldaïques d'abord, et presque tous les docteurs juifs ensuite, s'accordent dans cette interprétation. Pour en sentir la force, il faudrait lire l'ensemble de la prophétie. On y voit d'abord dans un premier degré la bénédiction prophétique prononcée sur Israël presque dans les mêmes termes que nous l'avons vue dans la prophétie de Jacob : « Quand il se couche, est-« il dit, il dort comme un lion et comme une lionne, que « personne n'ose éveiller. » La prophétie est interrompue ensuite; puis Balaam *commence à prophétiser de nouveau*, et avec plus d'exaltation il s'écrie : *Je Le verrai*, etc... Et alors ce n'est plus de Jacob et d'Israël qu'il parle, mais d'une *Étoile qui sortira de Jacob*, d'une *Verge qui s'élèvera d'Israël*, et qui triomphera non-seulement des chefs de Moab, mais de *tous les enfants de Seth*, c'est-à-dire, de *la généralité des hommes*[1], ce qui ne peut appartenir qu'à Celui duquel il a été déjà dit que *tous les peuples de la terre seraient bénis en sa personne*, et qu'il *rallierait à lui toutes les nations*.

Aussi un docteur juif dit-il sur ces paroles : « *Nos doc-« teurs* les expliquent ainsi : Il transpercera les extrémités « de Moab, savoir, David; il détruira tous les fils de Seth, « ce qui appartient au *Messie* : et cela est véritable *de toute « nécessité*, car David n'a point régné sur tous les fils de

[1] C'est, en effet, comme s'il y avait tous les enfants d'*Adam*, *Seth* étant le seul fils d'Adam dont la postérité par Noé ait constitué l'espèce humaine.

« Seth. Davantage il n'y a eu aucun de tous les rois d'Is-« raël qui ait eu l'empire universel du monde, c'est-à-dire « qui ait été le roi de tous les fils de Seth[1]. »

Au reste, le prophète Balaam, comme on sait, vivait parmi les nations idolâtres; et quelques-uns ont pensé que c'est par lui qu'elles avaient été prévenues de la venue du Messie, et que s'était enracinée dans tout l'Orient cette antique et profonde opinion dont parlent Tacite et Suétone, que *de la Judée sortirait le Dominateur universel;* paroles qui coïncident en effet avec les termes de la prophétie de Balaam.

Ce qui est incontestable, c'est qu'à l'époque de l'avénement de Jésus-Christ toute la Judée, préoccupée de cette prophétie, avait l'œil fixé sur l'horizon des événements, pour voir se lever cette *Étoile de Jacob*; et nous lisons dans Josèphe et dans le Talmud que le succès passager de *Barkochébas*, ce faux Messie dont le fanatisme attira les derniers coups portés par Adrien sur les Juifs, venait en grande partie de la signification de son nom, qui veut dire *fils de l'Étoile,* et du parti qu'il en avait tiré pour s'appliquer la prophétie de Balaam.

Toutes ces interprétations et correspondances, prises en dehors de toute prévention chrétienne, donnent du corps à cette prophétie, et lui font prendre un rang important

[1] Voyez *Dissertation sur le Messie,* par Jacquelot, p. 100, où l'on trouve plusieurs autres citations rabbiniques.

Il n'est pas, selon nous, nécessaire d'appliquer la conquête de Moab à David, comme le font les docteurs juifs, et de briser par là l'unité de cette prophétie. Il est plus naturel d'appliquer le tout au Messie, et d'y voir une progression de la domination de Jésus-Christ, qui disait lui-même à ses Apôtres : *Vous me rendrez témoignage dans Jérusalem, et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre.* (*Actes des Apôtres*, chap. I, v. 8.)

dans cette chaîne par laquelle nous descendons de l'origine du monde à Jésus-Christ.

V. Mais voici l'historien de toutes les prophéties qui précèdent, l'auteur du Pentateuque, le libérateur et le législateur des Hébreux, le ministre de la première alliance, Moïse, qui, avant de quitter le peuple qu'il a formé, va, lui aussi et en son propre nom, témoigner en faveur de Jésus-Christ, et lui résigner à l'avance ses pouvoirs.

Moïse est incontestablement le plus grand d'entre les chefs, on peut dire même le seul chef du peuple juif. Ce qui le distingue notamment, c'est qu'il en a été le libérateur, le fondateur, et que d'une famille il en a fait un peuple, et un grand peuple. Ce n'est qu'à partir de lui et par ses mains que ce peuple a reçu sa forme, sa vie, et avec une telle puissance que rien n'a pu en effacer l'impression. Tous les chefs qui sont venus après lui n'ont eu de pouvoir qu'en vertu de la loi qu'il a donnée, et pour la faire respecter ; c'est lui qui continua à commander en eux comme Dieu avait commandé en lui ; et *les enfants d'Israël ne leur obéirent qu'en faisant ce que Dieu avait commandé à Moïse.* (Deutér., chap. XXXIV, v. 9.)

Aussi le peuple juif a-t-il lui-même scellé le livre de Moïse par ces mots, qui consacrent son incomparable supériorité : — « Il ne s'éleva plus dans Israël de prophète « SEMBLABLE à Moïse, à qui le Seigneur parlât face à face, « — ni qui ait fait des miracles et des prodiges COMME ceux « que le Seigneur a faits par Moïse dans l'Égypte, — « ni qui ait fait des œuvres aussi grandes et aussi merveil« leuses que celles que Moïse a faites devant Israël. » (Deutér., chap. XXXIV, v. 10, 11, 12.)

Ajoutons enfin que Moïse lui-même, plein de la majesté

de sa mission, lui donnait cette portée, et avait attaché toutes les générations futures du peuple juif à sa loi jalouse, par les plus formidables malédictions contre les infracteurs.

Cependant voici que lui-même prévient les Israélites de la venue d'un nouveau législateur :

— « Le Seigneur votre Dieu, dit-il, *vous suscitera un « prophète* COMME MOI, de votre nation et d'entre vos frères : « c'est lui que vous écouterez.

« Selon la demande que vous fîtes au Seigneur votre « Dieu près du mont Horeb, disant : Que je n'entende plus « la voix du Seigneur, et que je ne voie plus ce feu ef- « froyable, de peur que je ne meure.

« Et le Seigneur me dit : *Je leur susciterai du milieu de « leurs frères un prophète* SEMBLABLE A VOUS ; je lui met- « trai mes paroles dans la bouche, et il leur dira tout ce « que je lui ordonnerai. — Si quelqu'un ne veut pas en- « tendre les paroles que ce prophète prononcera en mon « nom, ce sera moi qui en ferai la vengeance. » (Deutér., chap. XVIII, v. 15 et 19.)

Ces paroles n'ont aucune signification, si elles ne s'appliquent à *Celui qui devait être envoyé, au Messie*, objet des précédentes prophéties que Moïse avait lui-même consignées par écrit.

Ce qui distingue Moïse, avons-nous déjà dit, c'est la qualité de *législateur*, accompagnée du don extraordinaire des miracles. Du reste, il ne prophétisait pas, si ce n'est dans cette seule prophétie que nous examinons. Ce n'est donc que par cette qualité de *législateur thaumaturge*, distinctive et en quelque sorte exclusive en lui, qu'il était possible de lui ressembler ; et un prophète *semblable à lui* ne pouvait s'entendre d'un prophétisant seulement, mais d'un *législateur comme lui*.

En particulier, c'est cette qualité de *législateur* qui est l'objet de la similitude dans la prophétie en question, puisqu'il y est dit que ce prophète *semblable* à Moïse est promis au peuple juif, *selon la demande que ce peuple fit au Seigneur près du mont Horeb* (où la *Loi* fut donnée), *disant : Que je n'entende plus la voix du Seigneur, et que je ne voie plus ce feu effroyable, de peur que je ne meure !* Ce *motif* de la demande est la *raison* de la promesse, et en éclaire vivement l'*objet*, qui ne peut être qu'un nouveau mode de révélation, qu'une nouvelle loi, qu'un nouveau médiateur de cette nouvelle alliance, plus douce que l'ancienne. Aussi est-il dit, en parlant de ce prophète *semblable à Moïse :* C'EST LUI QUE VOUS ÉCOUTEREZ. Écouterez, dans quoi ? dans ses prédictions ? non, dans ses ORDONNANCES ; car, est-il dit, *je lui mettrai mes paroles dans la bouche, et il leur dira tout ce que je lui* ORDONNERAI ; et *si quelqu'un ne veut pas entendre les paroles que ce prophète* PRONONCERA EN MON NOM, *c'est moi qui en ferai la vengeance.*

Par là nous découvrons manifestement une chose de plus : c'est que si ce prophète à venir, dont il est parlé, est *semblable à Moïse* en tant que législateur ou ministre de l'alliance de Dieu avec les hommes, il lui est bien *supérieur* par l'exercice de cette qualité et le mode de cette alliance. Car, au lieu que, dans la promulgation qui eut lieu sur le mont *Horeb,* c'est la voix de Dieu qui se fit entendre séparément, ne laissant à Moïse que le soin d'en rappeler et d'en conserver les ordonnances ; dans la nouvelle alliance Dieu se servira de la bouche même de son prophète pour parler aux hommes. La parole même de Dieu entrera, habitera dans ce nouveau prophète *suscité d'entre les hommes,* mais en même temps *verbe de Dieu.* Ces deux choses séparées dans l'ancienne alliance, où l'on entendit Dieu d'un

côté et son serviteur Moïse de l'autre, seront réunies dans l'alliance nouvelle, à la plus grande gloire de ce *nouveau prophète*, en qui la foudroyante parole du Sinaï entrera pour s'adoucir à la portée de l'homme, comme aussi à la plus grande paix de l'homme à qui Dieu fera cette grâce de parler comme un homme à un homme, de converser comme un ami avec son ami [1].

Et c'est à cela que se rapportent visiblement ces autres prophéties, qui viennent comme d'elles-mêmes se placer ici :

« C'est pourquoi il viendra un jour où mon peuple con-
« naîtra mon nom ; parce qu'alors je dirai : MOI QUI PAR-
« LAIS AUTREFOIS, ME VOICI PRÉSENT. » (Isaïe, chap. LII, v. 6.)

— « Qui est monté au ciel pour y aller prendre la sa-
« gesse, ou qui l'a fait descendre du haut des nues ?...

[1] N'oublions pas, pour saisir toute la justesse de cette application, que les deux natures d'*homme* et de *verbe de Dieu* étaient *unies*, mais non point *confondues* en Jésus-Christ : de telle sorte qu'en tant qu'*homme*, et même en tant que *Verbe*, Fils de Dieu, distinct par la *personne*, quoique uni par l'*essence* avec Dieu le *Père*, il pouvait dire, et il disait en effet : « Ma doc-
« trine n'est pas ma doctrine, mais celle de Celui qui m'a envoyé. (Jean,
« VII, v. 15.) Je ne vous dis que ce que j'ai vu en mon Père. (Jean, VIII,
« v. 37.) Je ne parle pas de mon chef ; mais mon Père qui m'a envoyé m'a
« lui-même prescrit ce que j'ai à dire, et comment je dois parler. Comme
« mon Père m'a dit, je le redis. » (Jean, XII, v. 49 et 50.) — Langage qui se rapporte exactement à celui de notre prophétie, « Je mettrai mes paroles
« dans sa bouche, et il vous dira tout ce que je lui aurai prescrit.... C'est
« lui que vous écouterez » (Deutér., chap. XVIII, v. 18, 15) ; et à cette investiture que Jésus-Christ reçut sur le Thabor (où Moïse lui-même apparut pour attester l'accomplissement de sa prophétie), quand une voix du ciel se fit entendre, disant : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances* ; *écoutez-le :* IPSUM AUDITE. (Matth., cap. XVII, v. 5.) IPSUM AUDIES, avait dit la prophétie (Deutér., chap. XVIII, v. 15).... C'est ainsi que l'accomplissement et la promesse se répondent, comme deux échos d'une même voix.

« Celui qui sait tout la connaît... C'est lui qui est notre « Dieu..., c'est lui qui a trouvé la *voie* de la vérité, et *qui* « *l'a donnée sur le mont Horeb* à Jacob son serviteur, et à « Israël son bien-aimé. *Après cela* IL A ÉTÉ VU SUR LA « TERRE, ET IL A CONVERSÉ AVEC LES HOMMES. » (Baruch, chap. III, v. 29-38.)

Voilà la nouvelle *alliance*, et le prophète *semblable à Moïse* comme *médiateur* de l'alliance, mais *plus grand que lui;* comme médiateur d'une alliance plus parfaite et plus intime : ce sera Dieu lui-même, non plus sa voix terrible enveloppée de foudres et d'éclairs, mais fait visible, fait homme, et conversant avec les hommes comme l'un d'eux.

Une autre prophétie le dit expressément :

« Les jours viendront, dit le Seigneur, où je ferai une « *nouvelle alliance* avec la maison de Juda : non une al- « liance *pareille* à celle que je fis avec leurs pères, au jour « où je les pris par la main pour les tirer de la terre d'É- « gypte. Ils ont violé cette alliance, et je leur ai fait sentir « mon pouvoir, dit le Seigneur. Mais voici le pacte que je « ferai avec la maison d'Israël lorsque ces jours seront ve- « nus : j'imprimerai ma loi dans leurs entrailles, et je l'écri- « rai dans leurs cœurs. Je serai leur Dieu, et ils seront mon « peuple. » (Jérémie, chap. XXXI, v. 31, 32, 33.)

Nous pourrions multiplier les citations de prophéties semblables; mais il suffit de celles-ci pour faire voir que l'alliance faite par Dieu avec le peuple juif sur le mont Horeb, et par le ministère de Moïse, devait faire place à une alliance plus définitive et plus parfaite : cela est clairement prédit et désigné dans les Livres saints; que cette nouvelle alliance demandait un nouveau médiateur, un nouveau Moïse, en qui et par qui Dieu s'unirait aux hommes d'une manière plus miséricordieuse et plus intime; et que ce fu-

tur médiateur est celui que Moïse désigne lorsqu'il dit : *Le Seigneur votre Dieu vous suscitera* UN PROPHÈTE COMME MOI, *de votre nation et d'entre vos frères : c'est lui que vous écouterez, etc.*

Quel est ce prophète? Ce n'est évidemment aucun de ceux de l'Ancien Testament; car aucun n'a prétendu se poser en législateur comme Moïse, *et il n'y a point eu en Israël de prophète semblable à Moïse*, dit le texte sacré. (Deutéron., chap. XXXIV, v. 9.) Tous les prophètes, au contraire, ont rappelé Israël à l'observance de la loi de Moïse, en attendant la *loi nouvelle* qu'ils ne faisaient qu'annoncer; et il est même remarquable que le dernier prophète finit sa prédiction en disant : *Souvenez-vous de la loi de Moïse, mon serviteur, dont je l'ai fait dépositaire au mont Horeb, devant tout Israël.* (Malachie, chap. IV, v. 4.) — Quel est donc, encore une fois, ce prophète qui devait apporter *une loi supérieure à celle du mont Horeb*, si ce n'est celui dont les prophéties précédentes ont parlé, le Messie, qui devait être *suscité d'entre les Juifs, ses frères;* notre Sauveur JÉSUS-CHRIST, dont ceux-ci disaient : *Un grand prophète a été suscité d'entre nous, et Dieu a visité son peuple* (Luc, VII, v. 16); Jésus-Christ, auteur de l'Évangile, qui a mis fin à la loi de justice par la loi de grâce; Jésus-Christ, *dont Dieu lui-même a pris en main la vengeance contre la nation qui l'a méconnu,* comme l'avait annoncé Moïse; Jésus-Christ enfin, qui, s'appliquant à lui-même cette prophétie, disait à cette nation infidèle : « Ne pensez pas que ce soit moi qui vous accuserai « auprès de mon Père : votre accusateur, c'est Moïse en « qui vous espérez. *Si vous aviez foi en Moïse en effet,* « *vous auriez foi en moi;* CAR C'EST DE MOI QUE MOÏSE A « ÉCRIT. » — *Noli putare quia ego accusaturus sim vos*

apud Patrem : est qui accusat vos Moyses, in quo vos speratis. Si enim crederetis Moysi, crederetis forsitan et mihi : DE ME ENIM ILLE SCRIPSIT. (Joan., cap. V, v. 45, 46.)

Que tout cet accord est convaincant! Sans doute, pour bien en saisir toute la justesse, il faut se livrer à quelque examen, à quelque rapprochement; mais il n'y a rien que de simple et de naturel dans ce travail; il se fait en quelque sorte de lui-même; et les éléments en sont si bien disposés les uns pour les autres et tous pour le même résultat, qu'il suffit seulement de ne pas s'y opposer, pour qu'il en sorte.

VI. En suivant l'ordre des temps, nous avons vu les prédictions se préciser, se concentrer de plus en plus en Jésus-Christ. — D'abord elles ne disent autre chose sinon que ce Libérateur, qui doit répandre les bénédictions de Dieu sur tous les peuples de la terre, sortira de l'espèce humaine, et à proprement parler de la femme, d'une façon particulière; — ensuite de la race d'Abraham, à l'exclusion de toutes les autres nations; — puis de la tribu de Juda, préférablement aux autres tribus; — accord de plus en plus frappant de singularité, car aucune autre nation que la nation juive, aucune autre tribu que la tribu de Juda, n'a prétendu donner ce Sauveur au monde, et toutes l'ont attendu de la Judée, et dans la Judée de la tribu de Juda, d'où il est sorti en effet au moment précis où cette tribu a *perdu le sceptre* de sa nation, qu'elle avait porté jusqu'alors.

Mais voici qui est plus remarquable encore : la *famille* d'entre toutes les familles de la tribu de Juda, la famille dont le Messie devait sortir en particulier, n'est pas moins clairement désignée que la tribu, que la nation, et que l'espèce.

Toutes les prophéties subséquentes s'accordent en effet pour annoncer que c'est la *famille de David* qui devait donner ce Sauveur au monde : cette famille d'*où il est en effet sorti*[1].

[1] Voyez les deux généalogies de Jésus-Christ dans l'Évangile : la première (en S. Matthieu) par Joseph, époux de Marie; la seconde (en S. Luc) par Marie, mère de Jésus-Christ. Joseph n'est pas pris dans la première de ces généalogies comme père de Jésus-Christ, puisque, par le fait, il ne l'était pas (les généalogistes eux-mêmes le déclarent); mais il est pris comme *parent* de la sainte Vierge, parce qu'il était d'usage que la femme épousât son parent, et que la généalogie *même de la femme* se comptât par le mari, comme le plus noble représentant de la parenté commune à tous deux. — Aussi saint Matthieu, en donnant la généalogie de Joseph, donne-t-il par cela même la généalogie de Marie par rapport à leurs ancêtres communs; et réciproquement saint Luc, en donnant la généalogie de Marie, donne de la même manière la généalogie de Joseph, ou plutôt toutes deux servent à justifier doublement que Jésus-Christ, *par Marie*, descendait bien de David, puisque non-seulement cette descendance est prouvée directement par Marie, mais encore indirectement par le *parent* de Marie, Joseph : ce qui est manifeste lorsqu'on remarque que les deux branches généalogiques se nouent dans *Zorobabel* une première fois, et se confondent dans *David*, l'une par Salomon son fils aîné, l'autre par Nathan son puîné. — Reste une légère difficulté : saint Luc, avons-nous dit, donne la généalogie directe de Marie, et saint Matthieu la donne par Joseph. Cependant, dira-t-on, l'une et l'autre généalogie ne parlent que de *Joseph*. Cela est vrai; mais, dans saint Matthieu, Joseph figure en son nom et comme *fils de Jacob*, tandis que, dans saint Luc, il figure au nom de Marie et comme *fils d'Héli*, ce qui veut dire ici nécessairement *fils par alliance*, ou bien *gendre d'Héli*, puisque *Héli* ou *Joachim* était, comme on sait, père de la sainte Vierge. Ainsi, dans cette seconde généalogie, sous le nom de Joseph lisez Marie, tout le reste étant d'ailleurs la lignée propre de Marie.

Voilà la clef des deux généalogies et de leurs apparentes oppositions : rien n'est plus simple dès qu'on la tient. Il était difficile, du reste, aux Évangélistes de se tromper aussi grossièrement que les premières apparences le font croire. Cette manière de compter devait être usuelle; les familles se connaissaient entre elles, et attachaient un trop grand prix à leur généalogie pour qu'on pût en imposer; enfin, le recensement général qui venait d'être fait avait dû éveiller et fixer les attentions sur ce sujet.

Au surplus, la qualité de *fils de David* était notoirement donnée à Jésus-Christ; nous le voyons non-seulement dans l'Évangile, mais dans les écrits

Les chants sacrés de ce grand roi résonnent d'un bout à l'autre de cette prophétique espérance, et renferment les traits les plus sublimes sur ce règne éternel de *son fils* qui est en même temps *son Seigneur*, et à qui *toutes les nations* sont données en héritage. Nous nous abstenons toutefois de les citer, parce que le style lyrique et figuré dans lequel ils sont écrits leur ôte ce caractère précis et décisif nécessaire pour fixer l'incrédulité.

Mais d'autres prophètes vont parler pour lui :

— « *Un rejeton sortira de la tige de Jessé* » (Jessé était le père de David), dit Isaïe, qui écrivait longtemps après le règne de David et de Salomon ; « une fleur s'élèvera de sa « racine, et l'esprit du Seigneur se reposera sur lui... Il ju- « gera les pauvres dans la justice, et se portera le vengeur « des humbles sur la terre. Il frappera la terre par la verge « de sa bouche, et tuera l'impie par le souffle de ses lè- « vres... En ce jour-là, le *rejeton de Jessé* sera exposé « comme un étendard *devant tous les peuples ;* les nations « viendront *lui offrir leurs prières.* » (Isaïe, chap. XI.)

— « Le temps vient, » dit le Seigneur par la bouche de Jérémie, « où j'accomplirai les paroles favorables que j'ai « données *à la maison d'Israël*, — *à la maison de Juda.* « En ces jours-là et en ce temps-là je ferai *germer de Da-* « *vid un germe de justice...*, et voici le nom qu'ils lui don- « neront : *le Seigneur* (Jéhovah), qui est notre *juste.* » (Jérémie, chap. XXIII, v. 5, 6[1].)

On ne peut imaginer rien de plus complet à la fois et de

de plusieurs hérétiques : Cérinthe, les carpocratiens, les ébionites, bien qu'ils niassent qu'il fût né d'une vierge. Et, ce qui est plus fort, l'aveu formel en est consigné dans le *Talmud*. (Voyez la réfutation du *Munimen fidei*, par Gousset, 1re part., chap. I, n° 3.)

[1] La même prophétie est répétée dans Jérémie, chap. XXXIII, v. 14, 15, 16.

plus précis que cette prophétie. L'avenir final auquel se rapportent les promesses primitives y est indiqué. Ces promesses, en tant qu'elles regardent la *maison d'Israël* (Israël était le surnom de Jacob), c'est-à-dire, la nation juive en général, puis la *maison de Juda* en particulier, sont rappelées. Reprenant ces anciennes prophéties, le nouveau prophète y ajoute l'indication de la *famille* d'où doit sortir celui qui en est l'objet; et c'est de la *famille de David* (cette famille dont Isaïe nous a déjà dit : *Un rejeton sortira de Jessé*) que Jérémie nous dit que *germera ce germe de justice*, lequel, en même temps qu'il sera fils de David, fils de Juda, fils d'Israël, fils de l'homme, et à proprement parler *de la femme*, sera en même temps fils de Dieu, Dieu même, car son nom sera *Jéhova, notre juste :* YEHOVA TSIDKÊN OU [1].

VII. Nous pourrions citer un grand nombre d'autres prophéties, desquelles il résulte que le Messie doit être à la fois *fils de David* et *fils de Dieu*. Il n'y a rien d'ailleurs de plus formellement reconnu par les anciens interprètes juifs. Mais ce qu'il importe maintenant de noter, c'est que d'autres prophéties, non moins positives, disent que ce *Dieu Sauveur, fils de David*, sera aussi fils d'une *vierge*.

Cette croyance était généralement répandue dans les

[1] Les paraphrases chaldaïques et tous les rabbins juifs postérieurs entendent cette prophétie de la filiation *humaine* et *divine* du *Messie* absolument comme nous. On peut en voir les nombreuses citations dans la deuxième *Lettre d'un rabbin converti*, pag. 125 et suiv. — Ce qui est encore plus surprenant et non moins incontestable, c'est que les anciennes paraphrases chaldaïques, notamment celle de Jonathan-ben-Huziel, ainsi que beaucoup d'autres commentaires juifs, disent formellement qu'il est prédit que le Messie sera le *Verbe de Jéhovah*; et ils justifient cette interprétation par la signification des mots hébreux qui sont employés dans le texte. Voyez encore deuxième *Lettre d'un rabbin converti*, pag. 144 et suiv.

traditions universelles. Nous avons mis ce fait hors de doute dans notre étude sur l'*attente du Libérateur*. Dans la nation juive en particulier, cette naissance miraculeuse était le caractère distinctif du *Messie;* aussi, quand *Simon le Magicien* éleva la sacrilége prétention de rivaliser avec Jésus-Christ, il eut soin de se donner pour mère une *vierge*[1]. Enfin, dès les premiers moments de leur prédication, les Apôtres ont publié, et les Évangélistes ont consigné, que Jésus-Christ était né d'une mère *vierge*.

Or, c'est ce qui avait été prédit dès les temps les plus reculés.

D'abord, dans la première de toutes les prophéties, il est dit, comme nous l'avons remarqué, que c'est le *Semen mulieris* qui écrasera la tête du serpent; ce que les *Septante* ont entendu d'une manière tellement propre et exclusive, qu'ils ont identifié cette semence de la femme avec la femme même, et que c'est à elle qu'ils ont fait rapporter le verbe *conteret* : IPSA CONTERET CAPUT (traduction littérale des *Septante*), forçant ainsi la lettre du texte, en vue de son véritable esprit.

Mais cette prophétie devait devenir plus explicite; et, comme ces eaux encore troubles qui, après s'être montrées un moment à la surface de la terre, s'y enfoncent pour reparaître à une grande distance clarifiées et jaillissantes, nous la voyons surgir tout à coup dans ce célèbre passage d'Isaïe, où se trouvent tout à la fois la filiation *naturelle* du Messie de *la maison de David*, — sa naissance *surnaturelle* comme fils d'une *vierge*, — et sa filiation *divine* comme fils de *Dieu*.

« Écoutez, *maison de David* : ne vous suffit-il pas de « lasser la patience des hommes, sans lasser encore celle de

[1] S. Clem., *in Recogn.*, lib. II, c. XIV.

« mon Dieu? — C'est pourquoi le Seigneur vous donnera « lui-même un prodige : Voici que la *Vierge*[1] se trouvera « enceinte; elle enfantera un fils, et elle lui donnera le nom « d'*Immanouël* (Dieu avec nous). » — (Isaïe, ch. VII, v. 14.)

— « Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une « grande lumière, et le jour s'est levé pour ceux qui habi- « taient dans la région de l'ombre de la mort.

« Ils se réjouiront *lorsque vous serez venu*, comme on se « réjouit pendant la moisson, et comme les victorieux se « réjouissent lorsqu'ils ont pillé les ennemis et qu'ils par- « tagent le butin.

« Car UN PETIT ENFANT NOUS EST NÉ, et un fils nous a « été donné[2]. La principauté est posée sur son épaule. On « l'appellera l'*Admirable*[3], le *Conseiller*, DIEU PUISSANT, « le *Père de l'éternité*, le *Prince de la paix*.

« Son empire *s'étendra de plus en plus*, et la paix qu'il

[1] Dans le latin il y a *Ecce virgo concipiet;* et comme le latin n'admet pas d'article, on ne saurait s'il faut traduire la *vierge* ou *une vierge*. Aussi les Bibles françaises, faites seulement sur le texte latin, portent, *une vierge;* mais le texte grec des Septante, reproduisant fidèlement l'hébreu, porte, ἡ παρθένος, *la vierge;* sur quoi saint Chrysostome fait observer : « Il ne dit pas seulement *Voici* QU'UNE *vierge*, mais *Voici que* LA VIERGE, « avec l'article; une vierge fameuse et unique, celle qui nous a été an- « noncée. »

[2] C'est au *prétérit* que parle le prophète, et cependant il s'agit d'un événement *futur*. Cette manière se rencontre quelquefois dans les prophètes, et on ne doit rien en inférer contre la réalité de la prédiction lorsqu'elle ressort de l'ensemble de leurs paroles. Le goût avertit, au contraire, que c'est là un caractère inimitable de la véritable inspiration. Enlevés sur les ailes de l'Esprit-Saint, les prophètes voient ce dont ils parlent à la lumière de Dieu, qui n'a ni matin ni soir, et chez qui règne un jour éternel. Cette manière de s'exprimer porte aussi un cachet de certitude. Comment douter d'une chose que le prophète envisage déjà et vous montre comme accomplie?

[3] Ou plutôt le *Miracle* (PÉLÉ), dit M. Drach.

« établira sur le trône de David *n'aura point de fin ;* il pos-
« sédera son royaume pour l'affermir et le fortifier dans
« l'équité et dans la justice, depuis ce temps *jusqu'à ja-*
« *mais.* » (Isaïe, chap. IX, v. 2, 3, 6.)

Quelques rabbins modernes, préoccupés de l'application que les chrétiens faisaient de cette prophétie à la naissance miraculeuse de Jésus, ont tenté d'en détourner le sens en l'appliquant, soit au fils d'Isaïe, soit au roi Ézéchias ; mais leurs efforts ont été vains. — Cette prophétie se compose de deux parties, celle de, *Voici que la Vierge enfantera*, chap. VII, et celle de, *Un petit enfant nous est né*, chap. IX. — Ces deux parties sont liées entre elles par le même sujet, *la naissance d'un enfant*, et d'un *enfant-Dieu* : car, dans la première partie, il est appelé *Dieu-avec-nous*, et dans la seconde, *Dieu puissant*. Aussi, de l'aveu de tous les commentaires rabbiniques, la seconde partie n'est qu'un développement de la première. — Or, comment appliquer à un enfant ou à un homme ordinaire, comme le fils d'Isaïe ou bien Ézéchias, ces expressions : *l'Admirable, le Conseiller, Dieu puissant, Père de l'éternité, Prince de la paix, son empire s'étendra de plus en plus depuis ce temps jusqu'à jamais, et la paix qu'il établira n'aura point de fin ?* — Le poids de toutes ces expressions, qui épuisent la langue de l'admiration la plus enthousiaste, et seraient sacriléges et blasphématoires, si elles prodiguaient ainsi à un simple mortel le *nom incommunicable ;* le poids, dis-je, de toutes ces expressions n'enlève-t-il pas leur application à tout autre qu'à Celui que les prophéties précédentes nous ont déjà accoutumés à regarder comme le Fils de Dieu, *Jéhovah notre juste, — à qui toutes les nations viendront offrir leurs prières*, etc., — en un mot, le *Messie?*

Aussi, c'est ce qu'affirment sans hésitation les plus an-

ciennes traditions judaïques, telles que la paraphrase chaldaïque de Jonathan-ben-Huziel, — le Medraschrabba, sect. *debarim*, fol. 287, col. 3, — le livre *Ben-Cira*, fol. 41 verso, édit. d'Amsterdam, 1760, et les cabalistes. Ils entendent tous cette prophétie du *Messie*.

« Mais ce que j'admire le plus, dit le savant M. Drach à qui nous empruntons ces renseignements, c'est l'aveu arraché au R. David Kimhhi par la force de la vérité. Ce rabbin, dont les efforts pénibles pour se défendre contre la clarté importune du texte font éprouver je ne sais quelle fatigue accablante, traîne son explication, comme par les cheveux, au travers de trois chapitres. Au dernier verset, où il me semble la voir arriver tout ensanglantée, l'auteur l'abandonne, et finit par reconnaître dans notre prophétie l'annonce des *temps du Roi-Messie;* c'est là qu'il arrête son prolixe commentaire. On dirait qu'épuisé de forces, succombant sous le poids de la vérité, il se laisse tomber à genoux, avoue enfin ce qu'il a voulu nier, et pousse un long soupir [1]. »

C'est donc avec vérité que le premier Évangéliste, saint Matthieu, racontant la conception miraculeuse de Jésus-Christ, a fait lui-même à cet événement l'application de notre prophétie. « Or, tout cela se fit, dit-il, pour accom-« plir ce que le Seigneur avait dit par le prophète en ces « termes : *Une Vierge concevra*, *et elle enfantera un fils à « qui on donnera le nom d'*EMMANUEL, c'est-à-dire, DIEU « AVEC NOUS. » (Matth., chap. I, v. 22 [2].)

[1] Deuxième *Lettre d'un rabbin converti*, pag. 3.

[2] L'usage que saint Matthieu (écrivant en hébreu au sein de la nation juive) a fait de cette prophétie est une grande garantie de la signification des mots qui la composent dans le sens favorable à notre foi, qui est au reste, comme nous l'avons vu, celui des anciennes traditions juives restées en dehors du Christianisme.

VIII. Mais la meilleure explication des prophéties se trouve dans les prophéties mêmes; elles se corroborent réciproquement par des consonnances et des relations qui témoignent de la grande unité de leur source et de leur objet. En ajoutant un nouveau trait, chacune reprend les traits déjà avancés par les autres, et les relie comme en un seul tissu.

C'est ce qui ressort de la prophétie suivante, que nous lisons dans Michée :

« *Et toi,* BETHLÉEM, Éphrata, tu es bien petite entre les « mille villes de Juda; et *c'est de toi néanmoins que sor-* « *tira* LE DOMINATEUR en Israël, celui *dont la génération* « *est dès le commencement et dès l'éternité.*

« En vue de cela, il les abandonnera pour un temps, « JUSQU'A CE QUE CELLE QUI DOIT ENFANTER AIT ENFANTÉ; « et alors le reste de ses frères se convertira aux fils « d'Israël.

« Et il se maintiendra, et il paîtra son troupeau dans la « force du Seigneur, dans la sublimité de la majesté du Sei- « gneur son Dieu; et ils se convertiront tous, car bientôt « sa grandeur éclatera jusqu'aux extrémités de la terre.

« Et il sera la paix. » (Michée, chap. V, v. 2, 3, 4, 5.)

Cette prophétie, trop peu citée dans son ensemble, est admirable.

Le premier trait, *Et toi, Bethléem, etc.*, est saisissant. Quoi! non-seulement la race, la tribu, la famille, mais la ville, que dis-je? le hameau et jusqu'à l'étable de *Bethléem*, la plus petite ville *entre mille*, est désignée!

Pour ce qui est de la réalité de l'événement (la naissance de Jésus à Bethléem), on ne saurait en douter : nous ne citerons pas seulement les Évangiles, qui le rapportent, mais la *notoriété*, que saint Justin, dans le premier siècle,

invoquait sans qu'on la lui contestât, et les registres de l'état civil de la Judée, déposés aux archives de Rome. — « Bethléem, disait-il aux païens, est un bourg dans la terre « de Judée, situé à trente-cinq stades de Jérusalem ; c'est « là que le Christ est né : vous pouvez vous en assurer par « les tables de recensement que leva en Judée Quirinus, le « *premier des présidents* de cette province[1]. » — Et, plus tard, Origène disait à Celse : « S'il se trouve quelqu'un que « ne puisse persuader l'histoire de Jésus écrite par ses disci-« ples ; s'il lui faut d'autres preuves de la naissance de Jésus « à Bethléem, il n'a qu'à remarquer qu'*on montre encore* « la grotte où il est né, et dans cette grotte la crèche où il « fut enveloppé de langes, conformément au récit de l'É-« vangile ; c'est la tradition du lieu (*les ennemis de notre* « *foi en conviennent*) que dans cette grotte est né Jésus, « l'objet de l'admiration et de l'adoration des chrétiens[2]. » La certitude de l'événement est donc aussi bien établie que la singularité de la prophétie, et leur accord est vraiment prodigieux.

La qualité de ***Fils de Dieu*** résulte ensuite manifestement de ces paroles : « C'est de toi (Bethléem) que sortira le Do-« minateur en Israël, celui dont LA GÉNÉRATION EST DÈS « LE COMMENCEMENT ET DÈS L'ÉTERNITÉ. »

Puis ces mots, « En vue de cela, JUSQU'A CE QUE « CELLE QUI DOIT ENFANTER AIT ENFANTÉ, » font manifestement allusion au passage d'Isaïe précité : *Voici que la Vierge concevra, et elle enfantera un fils, etc.* Ils confirment l'application que nous avons faite de ce passage au

[1] S. Justin, Apolog., n° 74. — Ces mots, *le premier des présidents*, confirment ce que nous avons déjà dit ailleurs, que le *sceptre fut ôté de Juda* à l'époque de la naissance de Jésus-Christ.

[2] *Orig. cont. Celse*, liv. I, n° 51.

Messie. Les qualifications extraordinaires qui sont données de part et d'autre à *Celui qui doit être enfanté*, sont trop synonymes pour que ce ne soit pas au même sujet qu'elles s'adressent : l'*Enfant-Dieu*. On achèvera d'en être convaincu, lorsqu'on saura (ce qui a été généralement remarqué) que Michée marche sur les traces d'Isaïe jusqu'à le répéter mot à mot, comme on le voit dans tout le chapitre qui précède la prophétie que nous examinons. Cette prophétie regarde le Messie; le *Talmud* lui-même a été forcé d'en convenir[1]. Donc il en est de même de la prophétie d'Isaïe, dont elle n'est qu'une reproduction assortie de quelques nouveaux traits. Il faut dire même que cette tournure allusive de la prophétie de Michée, *Jusqu'à ce que* CELLE QUI DOIT ENFANTER *ait enfanté*, imprime à l'événement un caractère solennel qui ajoute encore à l'idée du prodige résultant déjà de la prophétie d'Isaïe.

Il n'est pas aussi sans intérêt de remarquer ce qu'il y a d'heureux et de frappant dans ce rapprochement de la désignation de la petite ville de *Bethléem*, et de l'*enfantement miraculeux* qui doit y faire naître le *Dominateur* dont *la génération est dès le commencement et dès l'éternité*.

Enfin, pour qu'il soit impossible de se méprendre, la prophétie se termine en peignant d'une manière sublime l'égarement des Gentils (si bien appelés *le reste de ses frères*) jusqu'à l'avénement du Messie, — leur conversion aux vrais enfants d'Israël, noyau de la foi nouvelle, — la majestueuse puissance de ce règne du Dominateur qui s'étendra jusqu'aux extrémités de la terre, — sa gloire et notre paix, ET ERIT ISTE PAX; dernier trait qui vient encore heureusement planer au-dessus des images de *Bethléem*, de *Vierge*, et d'*Enfant-Dieu*, comme le prélude de ces chants célestes qui

[1] *Traité sanhédrin*, fol. 98, verso.

devaient s'y faire entendre : *Gloria in altissimis Deo*, ET IN TERRA PAX *hominibus bonæ voluntatis*. (Luc, chap. II, v. 14.)

IX. Ce tableau de la *conversion des Gentils*, de la destruction du paganisme, et du retour à l'adoration du vrai Dieu par toutes les nations, fait le fond et comme l'horizon de toutes les prophéties. A ce trait commun à toutes, on peut les reconnaître aisément. C'est la grande fin où elles viennent aboutir et se confondre, quel que soit le trait particulier qui les distingue. Un autre tableau corrélatif à celui de la conversion des Gentils, et qui en est comme le revers, est celui de la *réprobation des Juifs* infidèles et aveugles à la lumière qui sort de leur nation. Cette lumière, qui éclaire les uns et qui aveugle les autres, est toujours personnifiée dans le même sujet : c'est le Messie, le Sauveur, dont nous avons tant de fois parlé.

Je ne saurais assez vous engager à méditer sur tout ce qu'il y avait d'invraisemblable, d'inimaginable dans cette double révolution ; ce qu'il y avait de contradictoire même avec l'état du monde ancien et du peuple juif en particulier, par rapport aux autres peuples. Qu'à un temps donné tous ces peuples si égarés, si perdus, si divisés depuis quarante siècles dans les voies de l'idolâtrie, soient rappelés, rassemblés, faits *un* dans la sublime sainteté d'une seule loi divine, et que le peuple, porteur lui-même de la promesse de cette loi, le peuple qui seul avait échappé à l'idolâtrie dans les temps anciens, soit précisément le seul rejeté en dehors de cette bénédiction universelle partie de son sein : voilà qui renverse toutes les idées, et que l'habitude seule de l'événement nous empêche d'admirer. Il n'y a qu'un insensé qui puisse contester le fait en lui-même,

il n'y a qu'un sophiste qui puisse essayer de l'expliquer par des voies naturelles.

Or, voilà ce qui est prédit bien longtemps avant l'événement, et du sein d'un état de choses diamétralement inverse, alors que toute la terre était *idolâtre*, et que le peuple juif était *peuple de Dieu;* prédit non pas une fois, mais cent fois, non pas vaguement et çà et là, mais de la manière la plus expresse et la plus suivie.

En voici de nouveaux exemples, de nature à faire une vive impression. Il suffira de les citer tout au long, sans rapprochement et sans commentaire.

— « Vision prophétique d'Isaïe :

« Dans *les derniers temps* la maison du Seigneur sera « élevée sur les collines, *et afflueront à elle toutes les na-« tions.* Et la *multitude des peuples* iront à elle, et diront : « Venez, et montons à la montagne du Seigneur et à la « maison du Dieu de Jacob; et il nous enseignera ses voies « et nous marcherons dans ses sentiers, PARCE QUE LA « LOI SORTIRA DE SION, ET LA PAROLE DU SEIGNEUR DE « JÉRUSALEM.

« Les yeux altiers de l'homme seront humiliés; la hau-« teur des grands sera abaissée, le Seigneur seul paraîtra « grand en ce jour-là; — L'IDOLATRIE SERA ENTIÈREMENT « DÉTRUITE : *idola penitus conterentur.* » (Isaïe, chap. II, v. 1, 2, 3, 17, 18.) — « Depuis le lever du soleil jusqu'à « son couchant, mon nom sera grand parmi les nations; « et en tout lieu on me sacrifiera, et l'on offrira en mon « nom une hostie pure. » (Malach., chap. I, v. 11.)

— « Le Seigneur me parla encore, et me dit : Assemblez-« vous, peuples; *peuples éloignés, peuples de toute la « terre,* écoutez. Ne dites point, Faisons une conjuration « tous ensemble; mais rendez gloire à la sainteté du Sei-

« gneur des armées : qu'il soit lui-même votre crainte et « votre terreur, *et il deviendra votre sanctification.* — « **Mais il sera une pierre d'achoppement, une pierre « de scandale pour les deux maisons d'Israel; un « piége et un sujet de ruine a ceux de Jérusalem. « Plusieurs d'entre eux s'y heurteront, ils s'enga- « geront dans le filet, et seront pris.** — Que ce que « je vous déclare demeure secret et scellé entre mes disci- « ples. — *J'attendrai* donc le Seigneur qui *cache son vi- « sage à la maison de Jacob*, et je *demeurerai dans cette « attente.* » (Isaïe, ch. VIII, v. 5, 9, 13, 14, 15, 16, 17.)

— « Voici mon serviteur, voici mon élu; je répandrai « mon esprit sur lui : c'est lui qui *annoncera la justice aux « nations*... pour ouvrir les yeux aux aveugles, pour tirer « des fers ceux qui étaient enchaînés, et faire sortir de pri- « son ceux qui étaient dans les ténèbres. — Mes premières « prédictions ont été accomplies ; j'en fais encore de nou- « velles : — *Je conduirai les aveugles dans une voie qui « leur était inconnue : je ferai que les ténèbres devant eux « se changeront en lumière, et que les chemins tortus se- « ront redressés* : je ferai ces merveilles en leur faveur, « et je ne les abandonnerai point. *Ceux qui mettent leur « confiance dans des images taillées retourneront en ar- « rière. — Écoutez, sourds; aveugles, ouvrez les yeux, « et voyez.* — **Qui est l'aveugle, si ce n'est Israel, « mon serviteur? Qui est le sourd, sinon celui a qui « j'ai envoyé mes prophètes?** Vous qui voyez tant de « choses, n'observez-vous point? *Le Seigneur avait voulu « le sanctifier, pour rendre sa loi célèbre et pour en re- « lever la grandeur : cependant mon peuple est ruiné, il « est pillé, il est pris dans les filets. Qui a livré Jacob à « la destruction, et Israël à la dévastation? N'est-ce pas*

« *le Seigneur, que nous avons offensé? car ils n'ont pas* « *voulu marcher dans ses voies ni entendre sa loi :* C'EST « POURQUOI IL A RÉPANDU SUR LUI SON INDIGNATION ET SA « FUREUR; *il lui a déclaré une forte guerre; il a allumé* « *un feu autour de lui* SANS QU'IL LE SÛT; *il l'a brûlé dans* « *ses flammes* SANS QU'IL LE COMPRÎT. » (Isaïe, chap. XLII, v. 17, 16 à 25.)

— « Écoutez-moi, vous qui êtes mon peuple; car la loi « sortira de moi, *et ma justice éclairera tous les peuples,* « et se reposera parmi eux. — Il viendra un jour où je di- « rai : *Moi qui parlais autrefois, me voici présent.* — Le « Seigneur a fait voir son bras saint aux yeux de toutes les « nations; et *toutes les régions de la terre verront* LE SAU- « VEUR *que notre Dieu doit envoyer.* Il arrosera beaucoup « de nations, les rois se tiendront devant lui dans le si- « lence; parce que *ceux auxquels il n'a point été annoncé* « *le verront,* et *ceux qui n'avaient point entendu parler* « *de lui le contempleront.* » (Isaïe, chap. LI, v. 4, et chap. LII, v. 8, 10, 15.)

— « Prêtez l'oreille, et venez à moi; écoutez-moi, et vo- « tre âme trouvera la vie : je ferai avec vous une alliance « éternelle, fidèle en mes miséricordes sur David. — *Je* « *vais le donner pour témoin aux peuples, pour chef et* « *précepteur aux Gentils.* Voici que tu appelleras *la nation* « *que tu ne connaissais pas;* et *les peuples qui ne te con-* « *naissaient point courront à toi* à cause du Seigneur ton « Dieu, et du SAINT *d'Israël qui t'a glorifié.* » (Isaïe, chap. LV, v. 3, 4, 5.)

— « Ceux qui ne se mettaient point en peine de me con- « naître sont venus vers moi; et ceux qui ne me cherchaient « point m'ont trouvé. J'ai dit, Me voici, me voici, à la na- « tion qui n'invoquait pas mon nom (les Gentils).

« J'ai étendu mes mains tout le jour vers le peuple in-« crédule (le peuple juif) qui marche dans la voie qui n'est « pas bonne, en suivant ses pensées. — Ils deviendront « comme une fumée au jour de ma fureur, comme un feu « qui brûlera toujours. — Leur péché est écrit devant mes « yeux; je leur rendrai, je verserai dans leur sein ce qu'ils « méritent. — Je punirai vos iniquités, dit le Seigneur, « et tout ensemble les iniquités de vos pères.

« Comme lorsqu'on trouve un beau grain dans une « grappe, on dit, Ne le gâtez pas..., je ferai sortir de Ja-« cob une postérité fidèle (la petite minorité des Juifs qui « reconnurent Jésus-Christ). Mais pour vous (grappe « pourrie) qui avez abandonné le Seigneur, vous périrez, « parce que j'ai appelé, et vous n'avez point répondu; j'ai « parlé, et vous n'avez point écouté, et vous avez voulu « tout ce que je ne voulais point. — C'est pourquoi voici « ce que dit le Seigneur Dieu : Mes serviteurs mangeront, « et vous souffrirez la faim; mes serviteurs boiront, et « vous aurez soif; mes serviteurs se réjouiront, et vous « serez couverts de confusion (peinture de l'état actuel des « Juifs), et vous rendrez votre nom à mes élus un nom « d'imprécation (le nom juif); le Seigneur Dieu vous fera « périr, et il donnera à ses serviteurs un autre nom (le « nom chrétien). Celui qui sera béni en ce nom sur la terre « sera béni du Dieu de vérité, car je vais créer de nouveaux « cieux et une terre nouvelle, et tout ce qui a été aupa-« ravant sera effacé. » (Isaïe, chap. LXV, v. 1 à 17).

— « Malheur à Ariel [1], à Ariel, cette ville qui a été « prise par David! Les années se sont succédé et les fêtes « se sont écoulées (c'est-à-dire, les temps vont être révo-

[1] C'est le nom de l'autel des holocaustes, qui est pris ici pour le temple et pour la ville de Jérusalem.

« lus) : j'environnerai Ariel de tranchées ; je ferai tout au-
« tour de tes murailles comme un cercle pour te tenir
« assiégée. Vous serez humiliés, et vous parlerez comme
« de dessous terre. Le nombre de ceux qui vous dissipe-
« ront sera comme la poussière. Le Seigneur des armées
« visitera cette ville au milieu des foudres et des tremble-
« ments de terre, parmi les bruits effroyables des tour-
« billons et des tempêtes, et parmi les flammes d'un feu
« dévorant. — Soyez dans l'étonnement et dans la sur-
« prise; soyez dans l'agitation et le tremblement; soyez
« ivres, mais non pas de vin ; soyez chancelants, mais
« non pour avoir bu. Car le Seigneur va *répandre sur*
« *vous un esprit d'assoupissement; il vous fermera les*
« *yeux, il couvrira comme d'un voile vos prophètes; et*
« *les prophéties vous seront comme les paroles d'un livre*
« *fermé avec des sceaux, qu'on donnera à un homme qui*
« *sait lire, en lui disant : Lisez ce livre; et il répondra :*
« *Je ne le puis, parce qu'il est fermé; et on donnera le*
« *livre à un homme qui ne sait pas lire, et on lui dira :*
« *Lisez; et il répondra : Je ne sais pas lire.* — Le Sei-
« gneur a dit : Parce que ce peuple s'approche de moi de
« bouche, mais que son cœur est éloigné, je ferai *une*
« *merveille* dans ce peuple, *un prodige étrange, qui sur-*
« *prendra tout le monde* : car *la sagesse des sages pé-*
« *rira*, et *l'intelligence des prudents sera obscurcie.* »
« (Isaïe, chap. XXIX, v. 1 à 6 et 9 à 14.) — « Va, et
« dis à ce peuple : En entendant, vous entendrez et vous
« ne comprendrez point; et en voyant, vous verrez et
« vous ne discernerez point. Engraisse le cœur de ce
« peuple, et rends ses oreilles pesantes et bouche ses
« yeux... Et je dis : *Jusqu'à quand*, Seigneur, durera cet
« aveuglement? et il répondit : *Jusqu'à ce que la terre*

« *soit sans habitants.* » (Isaïe, chap. VI, v. 9, 10, 11 [1].)

— « Les yeux du Seigneur sont ouverts sur le royaume « qui pèche. J'exterminerai ce royaume de dessus la face « de la terre, dit le Seigneur; mais en l'exterminant, je « n'exterminerai cependant pas la maison de Jacob. — Car « voici que je vais donner mes ordres, et je vais faire que « la maison d'Israël soit **SECOUÉE PARMI TOUTES LES NA-« TIONS DE LA TERRE, COMME ON SECOUE LE FROMENT DANS « UN CRIBLE.** » (Amos, chap. IX, v. 8, 9.)

C'est ainsi que la *réprobation des Juifs* et leur état moderne d'aveuglement et de dispersion, — la *conversion des Gentils* et notre état de bénédiction et de lumière, nous, nations chrétiennes, autrefois perdues dans les ténèbres de l'idolâtrie, — ces deux grands prodiges que rien en soi n'annonçait, et qui remplissent aujourd'hui le monde, — sont prophétisés clairement dans les Livres saints.

Malheur à celui qui ne se sent pas ébranlé de la force de cette preuve! il est lui-même sous le coup de cet aveuglement des Juifs, dont le spectacle ne le convainc pas.

X. Mais il faut ramener nos regards sur le héros de toutes ces merveilles. Les pages que nous venons de citer sont entrecoupées de soupirs après sa venue, et de promesses répétées qu'elle ne tardera pas. Tout est comme en suspens et en haleine jusque-là. Il remplit toute cette multitude de siècles de son attente, et cette attente est si vive qu'elle dévore ces longs siècles, et les franchit comme un petit nombre de jours.

— « Seigneur, envoyez l'**AGNEAU DOMINATEUR** de la « terre! » (Isaïe, XVI, v. 1.) — « Je ne me tairai point en

[1] Le retour du peuple juif, et la miséricorde finale dont il sera l'objet, sont aussi représentés dans le lointain des prophéties. (Deut., c. XXX, v 3 à 8. — Is., c. XLIII, v. 6, 8, 21, 22, 25, 26, etc.)

« faveur de Sion, je n'aurai point de repos en faveur de « Jérusalem, jusqu'à ce que SON JUSTE paraisse comme « une vive lumière. — Les nations verront VOTRE JUSTE; « tous les rois verront votre prince éclatant de gloire, « et on vous appellera d'un nom nouveau. » (Isaïe, « ch. LXII, v. 1.) — Cieux, envoyez d'en haut votre ro« sée, et que les nuées fassent descendre LE JUSTE comme « une pluie! que la terre s'ouvre, et qu'elle germe LE SAU« VEUR! » (Isaïe, chap. XLV, v. 8). — « Oh! si vous vou« liez ouvrir les cieux et en descendre!... Lorsque vous « ferez éclater vos merveilles, nous ne pourrons les sup« porter. » (Isaïe, chap. LXIV, v. 1.)

— « Voici ce que dit le Seigneur qui a créé les cieux, le « Dieu qui a créé la terre : Je n'ai point parlé en secret; « ce n'est point en vain que j'ai dit à la race de Jacob : Re« cherchez-moi. — C'est moi qui annonce dès le commen« cement ce qui ne doit arriver qu'à la fin. J'ai juré par « moi-même que tout genou fléchira devant moi, et que « toute langue jurera par mon nom. Toutes mes résolu« tions sont immuables, et toutes mes volontés s'exécute« ront. Je l'ai dit, et je le ferai; j'en ai formé le dessein, « et je l'accomplirai. Le temps d'envoyer MA JUSTICE est « proche, je ne le différerai pas, et LE SAUVEUR QUE JE « DOIS ENVOYER ne tardera plus. » (Isaïe, chap. XLV et XLVI.) — « LE JUSTE QUE JE DOIS ENVOYER est proche, « LE SAUVEUR QUE J'AI PROMIS va paraître, et mon bras « fera justice aux nations. » (Isaïe, chap. LI, v. 5.) — « Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et la terre, « la mer et tout l'univers; j'ébranlerai tous les peuples; « et LE DÉSIRÉ DE TOUTES LES NATIONS VIENDRA. » (Aggée, chap. II, v. 7 et 8[1].)

[1] *Commovebo cœlum, et terram, et mare, et aridam, et movebo*

Ce Désiré de toutes les nations, fils de la femme, de la *race* d'Abraham, de la *tribu* de Juda, de la *famille* de David, fruit d'une *vierge* et *enfant-Dieu*, qui doit naître à *Bethléem*, quand le sceptre *sera ôté* de Juda, pour être *une pierre d'achoppement* au peuple juif et *se convertir* tous les autres peuples, nous est suffisamment connu dans toutes les circonstances de sa venue et de sa mission. — Mais sa personne même, sa face, ses faits et *gestes*, sont encore recouverts d'un voile impénétrable. Serait-il possible que le prodige de la prophétie ait été jusqu'à lever ce dernier voile, jusqu'à nous donner non-seulement un tableau et une histoire, mais une biographie et un portrait?

« Voici mon serviteur, dont je prendrai la défense; voici « mon élu, dans lequel mon âme a mis toute son affection. « Je répandrai mon esprit sur lui, et il annoncera la justice « aux nations. — *Il ne criera point; il n'élèvera point sa « voix, et ne la fera point entendre dans les rues. — Il « ne brisera point le roseau fêlé, et n'éteindra point la « mèche qui fume encore. — Il ne sera point abattu ni tur- « bulent*, jusqu'à ce qu'il ait achevé d'établir sa justice sur « la terre. Les pays lointains subiront sa loi. » (Isaïe, chap. XLII, v. 1, 2, 3, 4.) — « Alors les yeux seront ou- « verts aux aveugles, l'ouïe sera rendue aux sourds, les « paralytiques retrouveront la légèreté du cerf, et la langue « des muets sera déliée. » (Isaïe, chap. XXX, v. 5, 6, 7.)

« Mon serviteur sera exalté, élevé; il s'agrandira extrê- « mement. *Il paraîtra d'abord sans gloire devant les hom- « mes, et n'aura rien qui le distingue parmi les enfants*

omnes gentes : et VENIET DESIDERATUS CUNCTIS GENTIBUS. (Aggée.)

Adspice convexo nutantem pondere mundum,
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum:
Adspice venturo lætentur ut omnia sæclo.

(Virgil, ecl. IV.)

« *des hommes*. Il arrosera ensuite beaucoup de nations, et « les rois se tiendront devant lui dans le silence.

« Il montera comme une frêle plante et comme une lan-« guissante tige d'une terre desséchée. Il n'y a en lui ni « beauté ni éclat. Nous l'avons vu : il n'y avait rien dans « son aspect qui nous imposât.

« Méprisé, le dernier des hommes, homme de douleur, « et qui sait ce que c'est que souffrir. Son visage est comme « obscurci par le mépris, au point que nous n'en avons « fait aucun cas.

« Vraiment il a pris sur lui nos langueurs, et il s'est « chargé de nos douleurs jusqu'à devenir à nos yeux comme « un lépreux, comme un maudit de Dieu, et un aban-« donné.

« Il a été frappé pour nos iniquités, il a été brisé pour « nos crimes. Le châtiment expiatoire qui devait nous pro-« curer la paix est tombé sur lui, et nous avons été guéris « par ses meurtrissures.

« Tous nous avons erré comme des brebis; chacun de « nous a décliné de sa voie : et Dieu a fait venir sur lui « seul l'iniquité de nous tous.

« Mais s'il a été offert, c'est parce qu'il l'a voulu; il n'a « pas ouvert la bouche pour se plaindre; il a été mené à « la tuerie comme un agneau, et comme une brebis muette « devant celui qui la tond : il n'a pas même ouvert la bou-« che. » (*Jesus autem tacebat*... Marc., cap. XIV, v. 61.)

« Il est mort dans les angoisses, ayant été condamné « par des juges; mais qui racontera sa génération? Il a été « retranché de la terre des vivants; *je l'ai frappé* pour les « crimes de mon peuple.

« *On avait ordonné son sépulcre avec les méchants*, « *et il a été avec le riche dans sa mort;* car il n'avait

« fait aucun mal, et il n'y avait point eu de fraude dans « sa bouche.

« Mais le prix de ses souffrances lui sera donné, il en « sera rempli; et ce juste par excellence *justifiera un grand « nombre d'hommes par la connaissance qu'ils auront de « lui*, ayant porté lui-même leurs iniquités.

« Le Seigneur lui départira une nombreuse postérité, et « il partagera les dépouilles des forts, parce qu'il sera livré « lui-même à la mort; qu'il *aura été mis au rang des scé- « lérats;* qu'il aura porté les péchés de plusieurs, et qu'il « *aura prié pour les coupables.* » (Isaïe, tout le chapitre LIII sans interruption.)

Qui a peint ce portrait de Jésus-Christ? est-ce un Évangéliste, ou un Père de l'Église! Quels traits! quel coloris! quelle expression! quel accord avec les faits! quelle justesse, quel naturel dans les emblèmes! Que dis-je! ce n'est point une peinture emblématique d'un avenir fort éloigné; c'est une représentation fidèle du présent, et ce qui n'est point encore est peint comme ce qui est.

L'accord frappant de cet ECCE HOMO, montré par Isaïe, avec celui qui fut montré huit cents ans plus tard par Pilate, est d'autant plus décisif pour la foi, que l'objet en soi était inimaginable (car c'est là le propre de toutes nos prophéties), et qu'il faut nécessairement que le prophète l'ait vu pour le représenter ainsi. Naturellement, l'idée d'humiliation et de souffrance ne devait pas s'approcher de l'idée de Dieu, et ne saurait s'allier, dans tous les cas, avec celle de domination et de triomphe. Cela est si vrai, que c'est à cause de cet état d'opprobre que Jésus-Christ a été *scandale aux Juifs* et *folie aux Gentils*, et que, malgré la description précise qui en avait été faite, la nation, si bien avertie

par cette description qu'elle avait dans les mains, n'a pu le reconnaître, et s'est fondée, pour le rejeter, sur ce qu'il était sans éclat : *Jesus erat ullo splendore prœditus, sed reliquis mortalibus fuit simillimus. Quamobrem constat non esse in eum credendum*[1]; justifiant par là doublement la prophétie qui l'avait représenté ainsi, et qui avait dit qu'à cause de cela on ne le reconnaîtrait pas. Et telle est la répugnance invincible à admettre cette alliance d'humanité et de divinité, d'opprobre et de gloire, en un même sujet, que plus tard ces mêmes Juifs, forcés, par les arguments que les chrétiens tiraient de leurs prophéties, à reconnaître que le Messie devait être humilié, ont imaginé *deux Messies différents*, un Messie de gloire et un Messie d'opprobre et de douleurs[2], tant il est clair que le Messie devait être humilié, et tant il était inimaginable en même temps qu'il dût être glorieux et triomphant. Et cependant c'est dans ce double état contradictoire qu'il est toujours représenté dans les prophéties. Ce sont, dit justement saint Augustin, comme deux flûtes rendant des sons contraires, quoique toutes deux remplies par le même souffle. L'accord singulier de la prophétie avec l'événement, en ce point, est donc entièrement surnaturel et divin.

C'est plus particulièrement à Isaïe, si justement appelé *le cinquième Évangéliste*, qu'il a été donné de tracer l'ensemble de cette physionomie de Jésus-Christ. Quelques autres traits particuliers et accessoires ont été laissés aux autres prophètes et partagés entre eux, comme pour mieux faire voir l'inspiration qui les dirigeait tous, semblables à des artistes aux ordres d'un grand maître qui emprunte leur

[1] Extrait d'un livre juif tiré des *Tela ignea Satanæ* de Wagenseil, t. II, p. 41.

[2] Cette conception des rabbins date à peu près du onzième siècle.

main pour peindre en détail ce que lui seul a dans l'esprit.

Ainsi, Zacharie a été chargé de représenter l'humble entrée du Sauveur dans Jérusalem, et voilà comment il l'a fait :

« Fille de Sion, tressaillez de joie; fille de Jérusalem, « poussez des cris d'allégresse : VOICI VOTRE ROI qui va ve-« nir à vous, — ce roi juste qui est le Sauveur ; — il est « pauvre, et il est monté sur une ânesse et sur le poulain « de l'ânesse. » (Zacharie, chap. IX, v. 9.)

Cette prophétie est trait pour trait conforme à l'événement, tel qu'il est raconté dans les quatre Évangiles. Il faudrait s'inscrire en faux contre les Évangiles pour anéantir le prodige de cet accord. Or, ce que nous avons dit sur les *Évangiles* doit écarter jusqu'à l'ombre d'une défiance légitime. La naïveté des historiens de Jésus-Christ sur ce point particulier de leur récit est même à remarquer : chacun d'eux raconte l'événement d'une manière qui n'est ni contradictoire ni cependant identique avec celle des autres, n'obéissant évidemment qu'à ses propres souvenirs; et l'un d'eux dit, avec une grande simplicité : « Les disciples ne « pénétrèrent point ces choses du premier coup ; et ce ne « fut que quand Jésus fut glorifié, qu'il leur vint en mémoire « que tout cela avait été écrit de lui, et qu'en le faisant ils « avaient eux-mêmes accompli, sans le savoir, la prophé-« tie. » (Jean, chap. XII, v. 16 [1].)

[1] C'est cet événement qui donna lieu plus tard à l'accusation portée contre Jésus-Christ, d'avoir voulu se faire passer pour roi des Juifs, et à l'inscription que Pilate fit mettre en hébreu, en grec et en latin, au haut de la croix :

JÉSUS DE NAZARETH,

ROI DES JUIFS;

conformément à la prophétie qui avait dit :

VOICI VOTRE ROI.

Le même prophète a fait allusion aux trente pièces d'argent pour lesquelles Judas devait vendre son Maître, et qu'il devait rapporter ensuite, dans l'agitation de ses remords, aux princes des prêtres, qui en achèteraient le champ d'un potier. (Matth., chap. XXVII.)

« Ils pesèrent alors trente pièces d'argent, » dit le *pasteur des nations* dans la vision du prophète, « qu'ils don-« nèrent pour ma récompense. Et le Seigneur me dit : Allez « jeter au potier cet argent, cette belle somme qu'ils ont « cru que je valais lorsqu'ils m'ont mis à prix ! Je pris donc « ces trente pièces d'argent, et je les jetai dans le temple « pour un potier. » (Zacharie, chap. XI, v. 12, 13.)

Il serait trop long de relever ici en détail tous les traits particuliers de la vie et surtout de la passion du Sauveur, qui ont été prédits par les prophètes : ils ont dit de lui qu'il devait être rejeté (Ps. CVII, 22), méconnu (Isaïe, LIII, 3), trahi (Ps. XL, 10), vendu (Zach., XI, 12), souffleté (Is., L, 6), moqué (Is., XXXIV, 16), affligé en une infinité de manières (Ps. LXVIII, 27), abreuvé de fiel (Ps. LXVIII, 22); qu'il aurait les pieds et les mains percés (Ps. XXI, 17); qu'on lui cracherait au visage (Is., L, 6); qu'il serait tué (Dan., XI, 20, et Isaïe déjà cité), et ses habits jetés au sort (Ps. XXI, 19); que son sépulcre serait glorieux (Is., XI, 10), etc.

Par eux-mêmes plusieurs de ces traits isolés seraient sans signification et sans importance, nous en convenons; mais lorsque le corps de la prophétie existe déjà d'une manière aussi incontestable que nous l'avons vu ; lorsque le véritable, l'unique objet des inspirations prophétiques est si fortement mis en relief, tous ces traits particuliers viennent s'y rapporter d'eux-mêmes, comme des pierres d'attente dont la saillie et l'irrégularité ne les rendent que plus pro-

pres à servir de lien ; car il leur faut un objet, et il est impossible de leur en signaler un autre[1]. — L'événement, je ne crains pas même de le dire, doit venir aider à cette interprétation. — Sans doute la prophétie doit avoir en soi un degré de clarté suffisant pour ne pas dépendre de l'événement, et pouvoir être pliée à sa convenance ; mais lorsque cette clarté existe déjà manifestement sur les points principaux, lorsqu'il est certain qu'il y a déjà prophétie indépendamment de l'événement, la connaissance de l'événement peut venir ensuite achever de faire apprécier tous les détails de la prophétie en les objectivant, en montrant dans l'objet l'intention et le lien qui n'étaient pas toujours visiblement exprimés dans la prophétie, et qu'on y retrouve dès lors. La prophétie et l'événement s'éclairent ainsi réciproquement, et se font connaître l'un l'autre. L'évidence de la vérité de leur accord est moins simple et moins immédiate, il est vrai ; mais elle est plus probante, parce qu'elle part des deux côtés, parce qu'elle suppose doublement l'action divine et dans la prophétie qui a clairement prédit l'événement encore enveloppé dans les obscurités de l'avenir, et dans l'événement qui a clairement accompli la prophétie, même dans ce qu'elle avait de plus implicite et de plus confus. L'obscurité de la prophétie devient ainsi, dans

[1] « Que si néanmoins, dit ingénieusement saint Augustin, il se trouve « dans les Livres saints de certains endroits qui semblent ne rien signifier, « ils y sont en faveur de ce qui emporte quelque signification. Il n'y a que « le coutre qui fende la terre ; mais, pour qu'il la fende, les autres parties « de la charrue sont nécessaires. Dans les instruments de musique, on ne « touche que les cordes, et elles seules font le son ; et néanmoins on y « joint d'autres choses qui servent à nouer et à bander les cordes. De même, « dans une histoire prophétique, on marque quelques événements qui ne « signifient rien, afin d'y attacher pour ainsi dire ceux qui signifient de « certaines choses importantes et dignes de l'esprit de Dieu, qui a jugé devoir les peindre et les figurer. » (*De Civit. Dei*, lib. XIV, chap. II.)

événement qui la dissipe, une source d'évidence égale celle qui résulte de ses clartés, en faisant voir qu'il n'y rien de fatal ou de fortuit dans l'un ni dans l'autre, mais e de toute part Dieu seul agit librement, quoique inévitablement. — Par exemple, il n'y a pas de prophétie si ire, entre toutes celles qu'on peut citer, qui soit aussi bante que le devint la prophétie obscure touchant *le fiel le vinaigre* qu'on devait donner à boire au Sauveur, sque cette victime volontaire des iniquités des hommes spendit son dernier souffle pour donner lieu à l'accomplissement de cette prophétie en demandant à boire, et, après avoir ainsi vêtu librement jusqu'aux particularités les plus secrètes des prophéties, ferma ses lèvres divines, humectées de ce *fiel* prédit, par ces mots souverains, et en qui respire le maître des prophéties et des événements : CONSUMMATUM EST !

C'est ainsi que tout tourne à évidence, jusqu'aux obscurités, pour qui sait voir les choses et qui veut les pénétrer. Cela demande examen, attention et suspension de son premier jugement, il est vrai ; mais rappelons toujours que cela doit être dans l'économie de la vraie foi, qui n'existerait pas sans ce sujet d'exercice, et ajoutons, comme nous venons de le prouver par un exemple, qu'elle sort de cet exercice plus convaincue qu'elle ne l'aurait été par l'évidence immédiate, parce que cette évidence aurait paru suspecte, j'ose le dire, à force de prévenance, et que rien ne convainc réellement de ce qui est trop visiblement disposé pour convaincre. Une preuve *trouvée* dans les entrailles du sujet a cent fois plus de force de persuasion qu'une preuve *offerte* dès l'entrée, parce que c'est la vérité même qui la fournit.

La Religion, comme la nature, est pleine de ces preuves

qui *se trouvent* au fur et à mesure qu'on pénètre dans son sein. Loin d'être entièrement arrangée pour convaincre, on dirait qu'elle est arrangée en partie pour ne pas convaincre ceux qui ne veulent pas être convaincus, pour les choquer, les scandaliser. Des prophéties claires et décisives, par exemple, comme plusieurs de celles que nous avons citées, sont mêlées avec des prophéties obscures et douteuses qui leur font tort, et qu'on dirait avoir été ménagées pour servir de prétexte à l'incrédulité et d'exercice à la vraie foi, qui bientôt est récompensée par une compréhension de plus en plus large de ce qui l'avait offusquée dès l'abord, et par une disposition plus rationnelle, en raison même de cette expérience, à croire ce qui lui reste encore à découvrir[1].

La conduite d'un esprit judicieux et sincère, et qui est capable de comprendre la sagesse de cette belle économie, doit alors consister à saisir les premières preuves les plus claires qui se présentent, à s'y attacher comme au fondement de sa soumission, en attendant que cette soumission même le rende digne d'en saisir de nouvelles, et de faire par lui-même la précieuse expérience de cette fécondité de la foi.

Or c'est ce qui est toujours facile, à quelque degré d'éloignement qu'on se trouve placé. Si la Religion a toujours

[1] « Ce que les Écritures nous cachent dans les passages obscurs, dit en- « core saint Augustin, n'est que ce qu'elles nous expriment clairement dans « les autres. Cependant, de peur que le peu que nous coûtent les vérités « qu'elles nous apprennent dans ceux-ci ne nous en fasse perdre le goût, « elles le réveillent en couvrant ailleurs ces mêmes vérités d'une obscurité « que nous ne saurions nous empêcher de vouloir percer ; et quand nous l'a- « vons percée, ce qu'elles nous cachaient nous devient comme nouveau, « quoique nous le sussions déjà ; et cette sorte de nouveauté nous l'imprime « davantage, et nous le fait mieux goûter. » (*Lettre à Volusien*, n° 18.)

des obscurités qui servent de prétexte, elle a toujours des clartés qui ôtent toute excuse. Elle a des preuves invincibles, auxquelles on ne peut résister sans déraison, et d'où on peut toujours partir pour incliner à une soumission raisonnable, et qui ira toujours se motivant de plus en plus.

Dans le cours de cette étude nous avons donné plusieurs fois des preuves de ce genre en citant des prophéties si patentes, qu'il faut s'aveugler pour ne pas en conclure la divinité de la Religion à laquelle elles se rapportent.

Mais il semble que la vérité divine ait voulu franchir toutes les limites de sa manifestation dans une dernière prophétie qui nous reste encore à faire connaître, et après laquelle il est absolument vrai de dire que la *résurrection même d'un mort* ne convaincrait pas celui qui serait assez obstiné pour ne pas se rendre.

On devine que nous voulons parler de la prophétie de Daniel.

XI. Entre toutes les prophéties de Daniel il y en a trois de célèbres : la première, touchant le règne d'Antiochus Épiphane ; la seconde, touchant la succession des royaumes et le triomphe du Christianisme, en explication de la statue vue en songe par Nabuchodonosor ; la troisième et la plus célèbre, qui est la prophétie des *soixante et dix semaines*, et qui a trait directement à Jésus-Christ.

Nous ne parlerons pas de la première, parce que son objet ne nous touche pas d'assez près ; nous avons déjà exposé la seconde dans notre étude sur *la venue et le règne de Jésus-Christ ;* c'est à la troisième que nous allons nous attacher.

Avant de l'aborder, et pour fermer derrière nous toute issue à la défiance que sa clarté même pourrait faire naître,

remettons-nous bien dans l'esprit toutes les preuves d'antériorité des prophéties que nous avons déjà données. Ces preuves invincibles couvrent les prophéties de Daniel comme toutes les autres. C'en serait donc assez. Mais la Providence a voulu que des garanties particulières fussent données à celles-ci. Il en est deux bien décisives.

La première est l'aveu forcé du païen Porphyre, qui, dans l'emportement de sa prévention, intéressé à écarter la première prophétie de Daniel sur le règne d'*Antiochus Épiphane* (si bien justifiée par l'événement, *qu'elle a plutôt raconté des choses passées*, dit-il, *que décrit des événements futurs*), osa alléguer, sans ombre de preuve, que le livre de Daniel avait été composé par un inconnu sous le règne de ce prince [1]. Démenti et confondu sur-le-champ par les Juifs, son imputation tomba, mais la marque en est restée comme le plus haut point où ait osé monter l'incrédulité à l'endroit des prophéties, à la grande justification des deux autres prophéties de Daniel sur Jésus-Christ, que cette attaque insensée laissait subsister dans une antériorité suffisante, quoiqu'elle ne fût pas complète; semblable à ces crues d'eau qui recouvrent un moment les piles d'un pont sans atteindre jusqu'à ses arches, et dont l'impuissante et passagère furie ne sert qu'à rehausser la prudence de l'architecte qui a su la prévoir et la braver.

La seconde garantie est dans cette déclaration de Josèphe, dont la *source*, la *date*, et les *circonstances*, préviennent toute objection : « Tous ces malheurs fondirent sur « notre nation sous le règne d'Antiochus, comme Daniel « l'avait prédit LONGTEMPS AUPARAVANT; — il a parlé « *aussi* de la puissance des Romains et de leur empire, — « et *il a prédit* LES MAUX DONT ILS DEVAIENT ACCABLER

[1] *Porphyr. apud Hieronym., præf. in Daniel.*

« NOTRE NATION[1]. — Tous les écrits que Daniel nous a « laissés se lisent encore dans nos assemblées[2]. »

Maintenant voici le texte certain de la prophétie ; il ne faut pas en laisser passer légèrement un seul mot : nous ne soulignons rien, parce que tout serait à souligner.

« Écoute la parole, dit l'Esprit de Dieu au prophète, et « vois la vision :

« A soixante et dix semaines se réduit le temps décrété « sur ton peuple et sur la ville sainte pour que la prévari-« cation soit abolie, que le péché s'expie, que l'iniquité « soit effacée, que la Justice des siècles soit introduite, que « les visions et prophéties soient consommées, et que le « Saint des Saints soit oint.

« Apprends donc, et saisis bien :

« A partir de l'édit qui sera donné pour la reconstruc-« tion de Jérusalem, jusqu'à ce que le Christ paraisse, « sept semaines et soixante-deux semaines s'écouleront ; « et de nouveau seront bâties les places et les murailles de « la ville parmi des temps fâcheux.

« Et après les soixante-deux semaines le Christ sera

[1] Les trois grandes prophéties de Daniel sont clairement indiquées dans cette déclaration. La première en effet a trait, comme nous l'avons dit, aux *persécutions d'Antiochus* ; — c'est dans la seconde qu'il est parlé de la puissance des Romains : *ce royaume de fer qui brisera tout, et au plus fort duquel viendra le royaume qui n'aura point de fin, semblable à une petite pierre qui se détache de la montagne voisine* SANS LA MAIN D'AUCUN HOMME, *brisant et mêlant tous les royaumes, et s'étendant à jamais comme une montagne jusqu'aux extrémités du monde* (prophétie que les Juifs mêmes entendent du règne du Messie) ; — enfin, ce n'est que dans la troisième prophétie, celle des *soixante et dix semaines*, qu'il est parlé de CES MAUX DONT LES ROMAINS DEVAIENT ACCABLER LA NATION de Josèphe, et dont il a été l'aveugle historien.

[2] Flav. Josèphe, *Antiq. judaicæ*, lib. X, cap. XII. — Tous ces écrits de Daniel font, du reste, partie de la traduction des *Septante*, et existaient ainsi *notoirement* dans le monde depuis quatre cents ans.

« mis à mort, et le peuple qui doit le rejeter ne sera plus « sien. Un peuple avec son chef à venir doit fondre sur la « ville et le sanctuaire, et en disperser les débris : fin dé- « vastatrice! et, la guerre finie, la désolation prononcée « suivra.

« Cependant il (le Christ) confirmera son alliance avec « un grand nombre dans la dernière semaine; et, à partir « de la moitié de cette dernière semaine, les sacrifices se- « ront abolis, l'abomination de la désolation sera dans le « temple, et la désolation qui doit suivre durera jusqu'à la « consommation et jusqu'à la fin[1]. »

On a peine à croire ses yeux lorsqu'on lit cet oracle, qu'on prendrait pour une *chronologie* faite après l'événement; et on est saisi de ce mouvement qui fit tomber Nabuchodonosor aux pieds de Daniel, et le fit s'écrier : *Votre Dieu est véritablement le Dieu des dieux et le Seigneur des rois, et celui qui révèle les mystères, puisque vous avez pu découvrir un mystère si caché*[2].

Toutes les prophéties forment comme une chaîne de montagnes qui partant de la plaine vont se surpassant les unes les autres de plus en plus, et découvrent du haut de leurs cimes des échappées de vues diverses d'un même horizon, selon leurs sites respectifs; mais du milieu de toutes s'élancent des pics géants, d'où l'œil plonge, et embrasse l'horizon complet. Tel est Isaïe, tel est surtout Daniel.

Quand nous réduirions tout ce que nous avons dit, tout ce qu'on peut dire en faveur du Christianisme, à ces quelques lignes, c'en serait assez : il n'y a pas d'intelligence raisonnable qui ne dût se soumettre. Il ne faut pas ici de raisonnements compliqués ni des investigations profondes.

[1] Daniel, chap. IX.
[2] Id., chap. II, v. 47.

il ne faut que des yeux, et il suffit de les ouvrir. Que l'incrédulité, si elle est sincère, devrait être heureuse d'avoir enfin rencontré une de ces raisons de croire comme il lui en faut, comme elle en demande, qu'on n'a pas besoin en quelque sorte de saisir, mais qui vous saisissent, et auxquelles on ne peut résister sans résister à l'évidence!

On a beau chercher, on a beau faire le tour de cette éclatante preuve de notre sainte Religion, on ne saurait y trouver passe à objection quelconque : il faut se rendre, ou se retirer enfin convaincu de ne vouloir pas l'être.

Quelques explications de détail vont mettre cette conclusion dans tout son jour.

Que les semaines de Daniel soient des semaines d'*années*, c'est sur quoi tout le monde est d'accord. La lecture seule de la prophétie le démontre; car soixante et dix semaines *de jours* ne feraient que seize mois, et il est absurde de placer tant d'événements considérables et successifs, dont parle le prophète, dans un si court espace de temps. Ce ne peut donc être que des semaines d'*années*. Il était d'ailleurs d'usage de compter ainsi chez le peuple juif : nous le voyons clairement en maints endroits, notamment dans ce passage du ***Lévitique*** qui fixe l'année du jubilé : ***Vous compterez sept semaines d'années, c'est-à-dire, sept fois sept, qui font en tout quarante-neuf ans*** (chap. XXV, v. 8). Cette manière de compter n'était pas même inconnue aux écrivains profanes : Aristote en parle ouvertement, et Varron surtout, dans ses livres intitulés *les Semaines*[1]. — Mais voici qui est plus direct : c'est au chapitre IX que Daniel parle ainsi des ***soixante et dix semaines;*** il ne dit pas là si ces semaines sont de jours ou d'années (si ce n'est par l'étendue des événements qu'il y renferme); mais vient im-

[1] Arist., Πολ., lib. 7, *sub fine*. — M. Varro in Gellio, 3, 10.

médiatement après le chapitre x, où, ayant à dire qu'il fut dans le deuil pendant *trois semaines*, il ajoute là : *Semaines* DE JOURS : *Lugebam*, dit-il, *tres hebdomadas* DIERUM, ce qui est traduit mot pour mot des *Septante* : τρεῖς ἑβδομάδας ἡμερῶν. Or, qui ne voit qu'il n'a qualifié ainsi les semaines de son deuil que pour les différencier des autres semaines dont il vient de parler un peu plus haut, lesquelles par conséquent ne sont pas des semaines de jours, mais des semaines d'*années*, tout comme s'il l'eût dit expressément? Ce point est donc incontestable, et il faut bien qu'il le soit, puisque les talmudistes, et en gros tous les Juifs, en conviennent[1].

Ce point reconnu, le compte est facile. Chaque semaine d'années faisant sept ans (comme les semaines de jours font sept jours), les soixante et dix semaines font *septante fois sept ans*, c'est-à-dire, en tout *quatre cent quatre-vingt-dix ans*, absolument comme le *Lévitique*, pour fixer l'année du jubilé, posait la règle.

Mais il ne suffisait pas de fixer la durée, il fallait fixer son point de départ et son point d'arrivée; et c'est ce que fait le prophète, en termes on ne peut plus formels, par ces mots : A PARTIR *de l'édit pour la reconstruction de Jérusalem* JUSQU'A *l'avénement du Christ* (AB *exitu sermonis, ut iterum ædificetur Jerusalem* USQUE *ad Christum ducem*). Cet édit, pour la reconstruction de Jérusalem, fut donné par *Artaxerxès à la longue main*. Cyrus avait déjà, par un décret antérieur, autorisé la reconstruction du temple seul. Ce n'est qu'Artaxerxès qui permit la réédification des *murs et des places de la ville;* et cette permission fut donnée par lui la *vingtième année* de son règne, comme on le lit clairement dans *Esdras*, liv. II, chap. II, v. 1, et

[1] Joseph Medus. — Jachiad. — Abarbanel. — Manassès. — Ben-Israël.

dans l'*Ecclésiaste*, chap. XLIX, v. 15. C'est donc à partir de la vingtième année du règne d'Artaxerxès que les semaines doivent compter.

Or, d'après les meilleurs chronologistes, dont le sentiment se tire des circonstances rapportées par Thucydide, Cornélius Népos et Plutarque, notamment le bannissement de Thémistocle et sa retraite à la cour des rois de Perse, le commencement du règne d'Artaxerxès doit être fixé à la dernière année de la 75e olympiade, qui répond à l'an 280 de Rome, ce qui fait tomber la vingtième année de ce règne, et le départ des *semaines*, à l'an 300 de Rome environ. Maintenant ajoutez à ce nombre 70 semaines ou 490 ans, et vous trouverez l'an de Rome 790, et de l'ère chrétienne 37.

Reprenez actuellement la prophétie, et voyez le prodige de son exactitude.

Soixante et dix semaines y sont d'abord données comme formant la durée totale qui doit s'écouler jusqu'à l'avénement de la Justice éternelle, la rédemption de nos iniquités et la consommation des prophéties, c'est-à-dire, *jusques et y compris* la mort du Christ : ce qui est en parfait accord avec l'événement, Jésus-Christ étant mort l'an 34, et la soixante et dixième semaine tombant, comme nous l'avons vu, l'an 37. Comptant par semaines, il était impossible d'être plus exact.

Mais le prophète ne se borne pas là, et il va porter la précision dans la précision même. Il coupe en effet, immédiatement après, les *soixante et dix* semaines en *sept*, — *soixante-deux*, — et *une* dernière semaine; il fait plus, il coupe cette dernière semaine en *deux moitiés*, puis il distribue le temps, ainsi partagé, aux événements, de la manière suivante :

Les *sept* premières semaines, soit quarante-neuf ans, sont données à la reconstruction de Jérusalem *parmi des temps fâcheux*, ce qui a eu lieu en effet à la lettre, sous la conduite de Néhémias, et à travers les résistances des Samaritains, des Arabes et des Ammonites, selon que nous le lisons dans Esdras (liv. II, chap. 4, 5, 6, 7).

Viennent ensuite les *soixante-deux* semaines, *après lesquelles*, dit le prophète, LE CHRIST SERA MIS A MORT ; ce qui place la mort du Christ, de compte général, *après* la *soixante-neuvième* et *dans* la *soixante et dixième* semaine, soit *entre l'an* 30 *et* 37 de l'ère chrétienne, comme elle arriva en effet.

Enfin, reprenant cette semaine, *soixante et dixième* et dernière, comme étant digne en effet, par son importance définitive, d'être considérée à part, cette semaine qu'on peut appeler *la semaine des mystères*, le prophète y concentre tous nos regards ; et, par un dernier coup de précision, il nous en reproduit ainsi l'objet : — « Pendant une « semaine, dit-il, le Christ confirmera son alliance avec « plusieurs. » Et c'est, en effet, à la trentième année de sa vie que le Christ commença ses prédications, qui ouvrirent le règne de la nouvelle alliance. — « Et à partir de *la moitié* de cette dernière semaine, continue le prophète, il « sera mis fin au sacrifice, l'abomination de la désolation « sera dans le temple, et la désolation ensuite durera jusqu'à la fin. » — Et c'est, en effet, à partir de la moitié de la dernière semaine, c'est-à-dire, de la trente-quatrième année de Jésus-Christ, que son sacrifice vint mettre fin au sacrifice mosaïque, et que se déroula sur les Juifs cette série de calamités qui aboutit au sac de Jérusalem par Titus, à la profanation et à la ruine du temple, et enfin à cette désolation qui se poursuit encore sous nos yeux[1].

[1] Une chronologie exacte de la prophétie de Daniel a été dressée par

C'est ainsi que la prophétie de Daniel annonce le *lever* des événements absolument comme l'astronomie annonce le *lever* des astres... Mais les astres ont des mouvements réglés et périodiques qui permettent à la science de les saisir par ses calculs, tandis que les événements, et des événements aussi en dehors du cours naturel des choses, et aussi complexes que ceux contenus dans notre prophétie, ne peuvent être prédits, et prédits avec une justesse si mathématique, que par CELUI *qui change les temps et les siècles, qui transfère et établit tous les royaumes, qui révèle les choses les plus cachées, et voit tout ce qui sera comme ce qui est*[1].

Au reste, cette exactitude prophétique est si réelle, l'explication par laquelle nous l'avons mise en lumière jusqu'à pouvoir la qualifier d'*astronomique* est si juste et si littérale, que, par le fait, c'est sur elle que l'astronomie elle-même est venue se régler.

Un jeune astronome du siècle dernier, enlevé à la science par une mort prématurée, et *dont les rares et nombreuses connaissances*, dit le savant philosophe Bonnet, *étaient relevées par une modestie, une candeur et une piété plus rares encore*, M. DE CHESEAUX, fit dans les prophéties de Daniel des découvertes *astronomiques* qui étonnèrent deux des premiers astronomes de ce siècle, MAIRAN et CASSINI. « Il « n'y a pas moyen de disconvenir des vérités et des décou-

M. Court de Gébelin (*Dissertat. sur l'hist. orient.*, p. 34 et suiv.). Les observations de ce savant montrent en tout point l'accord de la narration sacrée avec le récit de l'histoire profane. — Ce qui est plus fort, selon nous, c'est que le désaccord des chronologistes, dans la supputation des quatre cent quatre-vingt-dix ans de cette prophétie, ne soit que de sept à neuf ans. Ce désaccord ne vient pas de la prophétie même, mais du défaut de précision de la chronologie générale où elle vient s'enchâsser.

[1] Daniel, chap. II.

« vertes qui sont prouvées dans votre dissertation, lui écri-
« vait l'illustre Mairan ; mais je ne puis comprendre (il « avait le malheur d'être incrédule) comment et pourquoi « elles sont aussi *réellement* renfermées dans l'Écriture « sainte. » Cassini, sans s'arrêter, comme Mairan, aux *comment* et aux *pourquoi*, déclara, bientôt après, avoir trouvé toutes ses méthodes pour le calcul des mouvements du soleil et de la lune, *déduites du cycle de Daniel* et de l'arrivée des équinoxes et du solstice au méridien de *Jérusalem*, très-démontrées, et parfaitement conformes à l'astronomie la plus exacte. « Eût-on soupçonné, ajoute Bonnet, que l'étude d'un prophète enrichirait l'astronomie « transcendante, et qu'elle nous vaudrait, sur certains « points très-difficiles de cette belle science, un degré de « précision fort supérieur à celui que le calcul avait donné « jusqu'alors[1]? »

Quelle est donc cette vérité dont les preuves servent en même temps aux sciences les plus exactes? qui non-seulement est justifiée, mais qui justifie? ou plutôt qui n'est justifiée que parce qu'elle justifie tout? N'est-ce pas simplement, et dans le sens absolu du mot, LA VÉRITÉ? Et comment ne pas la reconnaître lorsque, venant à la vérifier au point de vue moral par la seule méthode possible, la *pratique*, on vient à découvrir qu'elle s'adapte à la terre comme aux cieux, et qu'elle règle les désirs de l'homme comme les astres?

Pour suivre la partie chronologique de la prophétie,

[1] *Recherches philosophiques sur les preuves du Christianisme*, par C. Bonnet; Amsterdam, 1783, p. 163, note. — Les découvertes de M. de Cheseaux ont été imprimées dans ses *Mémoires posthumes sur divers sujets d'astronomie et de mathématiques;* Lausanne, 1754, in-4°. Ouvrage profond, et qui ne saurait être entendu que des savants les plus initiés dans les secrets de la haute astronomie.

nous avons négligé la partie narrative; mais qu'avons-nous besoin de faire remarquer? La chose parle d'elle-même, et le silence seul de l'admiration convient. Les traits se pressent et se succèdent rapidement dans ce miroir de l'avenir avec une vérité de plus en plus saisissante, et qui ne laisse pas respirer l'étonnement, jusqu'à ce qu'après l'avoir porté à son comble, elle l'abandonne à lui-même sur le vide infini de toute explication naturelle, et le force en quelque sorte à se prendre à la foi.

Ramassant toutes les prophéties antérieures, le prophète détermine enfin à jour fixe *le temps promis* sur *le peuple* et sur *la ville*, ce temps que, dix-sept cents ans avant, Jacob appelait le *dernier temps*, et qui avait été l'objet des soupirs des patriarches et des transports des prophètes, ce temps dont l'attente avait occupé tous les temps.

Au fond de cette perspective ainsi *arrêtée*, il nous fait apparaître, en premier lieu, *la reconstruction de Jérusalem en des temps fâcheux*.

Puis au delà, au bout de soixante-neuf semaines, et dans la soixante et dixième, *est introduite la Justice des siècles, le Saint des Saints, le Christ*; — on voit *son baptême*; — *son alliance confirmée avec plusieurs*; — *ce* CHRIST MIS A MORT; — *son peuple, qui doit le renier, rejeté lui-même*; — *la consommation des prophéties*; — *la cessation des sacrifices*.

Enfin, sur l'arrière-plan accourt, AVEC SON CHEF QUI DOIT VENIR, *le peuple* exécuteur *de l'arrêt de désolation déjà porté sur le peuple et sur la ville*[1]; *l'abomination de la désolation est dans le temple, et la ville et le sanctuaire sont saccagés; la dévastation est à son comble; et, après cette guerre, la désolation, tant de fois prédite, ne cesse*

[1] Voy. la prophétie d'Isaïe ci-dessus, p. 236 : *Malheurs à Ariel, etc.*

plus, et se poursuit et se poursuivra jusqu'à la consommation et jusqu'à la fin... ET POST HEBDOMADAS SEXAGINTA DUAS OCCIDETUR CHRISTUS : ET NON ERIT EJUS POPULUS, QUI EUM NEGATURUS EST. ET CIVITATEM ET SANCTUARIUM DISSIPABIT POPULUS CUM DUCE VENTURO : ET FINIS EJUS VASTITAS, ET POST FINEM BELLI STATUTA DESOLATIO... ET ERIT IN TEMPLO ABOMINATIO DESOLATIONIS : ET USQUE AD CONSUMMATIONEM ET FINEM PERSEVERABIT DESOLATIO.

Prenez maintenant l'histoire, l'histoire *profane ;* voyez dans le Talmud et dans les écrits des rabbins la consignation de ce fait, que la dissolution du *sanhédrin* (du sacerdoce mosaïque) arriva QUARANTE ANS avant la ruine de Jérusalem, c'est-à-dire, juste à partir de la mort de Jésus-Christ [1]; qu'à cette même époque *le sanctuaire du temple s'ouvrit de lui-même* [2]; qu'on ne cessait d'y voir des choses étranges, de sorte qu'un fameux rabbin s'écria un jour : « O temple, ô temple, qu'est-ce qui t'émeut? et pourquoi « te fais-tu peur à toi-même [3]? » Écoutez, sur le rapport de Josèphe et de Tacite, cette voix extraordinaire qui se fit entendre le jour de la Pentecôte, au milieu d'un bruit affreux, du fond du sanctuaire : SORTONS D'ICI, SORTONS D'ICI [4] ! Voyez avec tout le peuple juif, durant *sept ans,* un paysan courant d'habitude dans les rues de la ville, et pendant tout ce temps ne cessant de crier ni jour ni nuit, quoique en pleine paix, « Une voix est sortie de l'Orient, une « voix est sortie de l'Occident, une voix est sortie du côté « des quatre vents : voix contre Jérusalem et contre le tem- « ple, voix contre les nouveaux mariés et les nouvelles

[1] *Traités sanhédrin*, fol. 41 recto; *Gnaboda-zara*, fol. 8 verso.

[2] R. David Gans, *Chronique*, an. 3718. — Talmud, *Traité Yoma*, fol. 37 verso.

[3] R. Johanam, fils de Zacai, *Tr. de fest. expiat.*

[4] Jos., *de Bell. Jud.*, lib. VII, c. XII. — Tacit., *Hist.*, lib. V, c. XIII.

« mariées, voix contre tout le peuple. Malheur au temple ! « malheur à la ville ! malheur à tout le peuple ! malheur, « malheur à Jérusalem ! » jusqu'à ce que, atteint lui-même d'un coup de pierre durant la guerre, il s'écria : « Malheur « à moi-même [1] ! » Voyez enfin cette guerre inouïe par sa dévastation, le peuple romain commandé par son chef Titus, commandé lui-même par une force mystérieuse et irrésistible qui, malgré la douceur de son caractère, le rendit l'instrument des plus épouvantables horreurs, sans qu'il lui fût possible de les modérer [2] ; force si sensiblement surnaturelle, que lui-même, quoique païen, la confessa, disant à ses amis : *C'est sous la conduite de Dieu que nous avons fait la guerre ; c'est Dieu qui a chassé les Juifs de ses forteresses, contre lesquelles ni les forces humaines ni les machines ne pouvaient rien* [3]. *Ce n'est point moi qui ai vaincu*, disait-il encore en repoussant les couronnes que lui apportaient les nations ; *je n'ai fait que prêter mes mains à la vengeance divine* [4]. Voyez encore, à la même époque, les feux des sacrifices s'éteindre à jamais par tout l'univers, l'esprit prophétique, soit de vérité, soit de mensonge, ren-

[1] Jos., *de Bell. Jud.*, lib. VII, c. XII.

[2] On sait qu'il fit tout ce qu'il put pour sauver le temple, comme Julien l'Apostat plus tard pour le relever.

[3] Jos., *de Bell. Jud.*, lib. VII, c. XVI.

[4] Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane*, liv. VI, c. IX. — Le temps semble avoir exécuté ce désaveu que Titus faisait de son triomphe. « Entre « les statues qui décorent l'arc triomphal de Titus, dit M. Wiseman, nous « voyons celles des empereurs qui le firent ériger, et qui passèrent sous cette « voûte en triomphe, aujourd'hui mutilées, défigurées, et presque arra- « chées du monument qui devait rappeler la grandeur de ceux qu'elles re- « présentaient, tandis que le flambeau d'or du temple et la lampe du saint « témoignage restent encore au-dessus d'elles ; autrefois trophée de guerre, « aujourd'hui de prophétie ; pour ces empereurs, un gage de victoire ; pour « nous, celui d'une force sur laquelle aucune autre ne prévaudra jamais. » (Neuvième Discours sur l'*Archéologie.*)

trer dans un silence absolu, et tellement étrange à cette époque, que Plutarque en fait l'objet d'un traité spécial où il se perd à en rechercher les causes [1]; enfin, voyez l'*alliance contractée* par le Christianisme avec les peuples modernes, *le peuple juif rejeté,* la *désolation* devenue comme l'état *permanent* de ce peuple..., et concluez.

C'est durant la captivité que Daniel fit cette mémorable prophétie. Les Juifs retournèrent ensuite dans leur pays, et réédifièrent le temple, puis la ville; et c'est pendant la construction du temple que les derniers accents prophétiques se firent entendre, encourageant les travailleurs.

Toutes les prophéties s'enchaînent par un rapport merveilleux, qui fait qu'elles diffèrent entre elles par des traits particuliers, et qu'elles se ressemblent par la rencontre et la fusion de tous ces traits dans le grand objet qui les réunit et les justifie; c'est comme une famille de sœurs qui, à travers leur physionomie propre, réfléchissent diversement les traits de leur père, doublement frappantes et par cette diversité et par cet accord [2].

Ainsi, les dernières prophéties que nous allons citer annoncent clairement, comme toutes les autres, la venue du divin Médiateur. Leur accord, sur cet objet commun et invariable, est décisif au plus haut degré. Mais ce qui ne l'est pas moins, ce sont les circonstances particulières, et non encore indiquées, par lesquelles elles s'en approprient la prédiction.

Ainsi, pendant la reconstruction laborieuse du second temple, humble et modeste comparativement à l'ancien,

[1] DES ORACLES QUI ONT CESSÉ, ET POURQUOI? (*Œuvres morales*, t. V.)

[2] . . . . *Facies non omnibus una,*
Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum.
(Ovid., *Métam.*)

toutes les espérances de Juda sont abattues, et son regard, jusque-là fixé sur l'avenir, se reporte douloureusement sur le passé ; mais le regard d'Aggée, perçant les apparences, puise dans cette circonstance un sujet particulier de prédiction, en précisant que c'est *bientôt* et *dans ce second temple* que se réalisera l'attente de Jacob ; et voyez dans quels termes :

« Parlez aux anciens, et dites-leur : Qui est celui d'entre « vous qui a vu cette maison dans sa première gloire ? et « dans quel état la voyez-vous maintenant ? Ne paraît-elle « point à vos yeux comme n'étant rien au prix de ce qu'elle « a été ? Mais armez-vous de force, et travaillez hardiment, « dit le Seigneur ; car voici ce que dit le Seigneur des ar-« mées : ENCORE UN PEU DE TEMPS, et j'ébranlerai le ciel « et la terre, la mer et *tout l'univers*... J'ébranlerai *tous « les peuples*, et le DÉSIRÉ DE TOUTES LES NATIONS VIEN-« DRA ; et je *remplirai de gloire cette maison*, dit le Sei-« gneur des armées... *La gloire de cette dernière maison « sera encore plus grande que celle de la première*, dit le « Seigneur des armées, *et je donnerai la paix en ce lieu*[1]. »

Enfin, le dernier prophète, Malachie, prédit une circonstance de la venue de Jésus-Christ inconnue jusqu'alors, et qui a été merveilleusement réservée pour caractériser en lui le dernier prophète : c'est que Jésus-Christ aura un *précurseur immédiat*. — *Malachie*, qui d'un côté termine la chaîne des prophètes en remontant jusqu'à Jacob, jusqu'à Abraham, jusqu'à Dieu, se penche de l'autre comme pour donner la main, à travers quatre siècles d'attente silencieuse, *à Jean-Baptiste*, précurseur immédiat de Jésus-Christ. — Les termes du prophète répondent admirablement à ce caractère, définitivement indicatif.

[1] Aggée, chap. II, v. 3 à 10.

« JE VAIS vous envoyer mon ange, qui PRÉPARERA MA « VOIE DEVANT MA FACE; ET AUSSITÔT le Dominateur que « vous cherchez, et l'Ange de l'alliance si désiré de vous, « viendra dans son temple. LE VOICI QUI VIENT...[1]. »

§ V.

Cependant le temps auquel Élisabeth devait accoucher arriva, et elle enfanta un fils... Et Zacharie, son père, prit cet enfant dans ses bras; et, rempli du Saint-Esprit, il *prophétisa*, disant : — « Béni soit le Seigneur qui a visité « son peuple, et qui nous a suscité un puissant Sauveur « dans la maison de son serviteur David, selon qu'il l'avait « promis par la bouche des saints prophètes qui ont été « dans les siècles passés, et qu'il l'avait juré à Abraham, « notre père. ET TOI, PETIT ENFANT, tu seras appelé le « prophète du Très-Haut; car TU MARCHERAS DEVANT LA « FACE DU SEIGNEUR POUR LUI PRÉPARER SES VOIES, pour « donner à son peuple la connaissance du salut par les en- « trailles de la miséricorde de Dieu, qui a fait que ce Soleil « levant est venu nous visiter d'en haut pour éclairer ceux « qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, « et pour conduire nos pieds dans le chemin de la paix[2]. »

Cet enfant était JEAN-BAPTISTE.

Quelques jours avant sa naissance, Marie, cousine d'Élisabeth et enceinte comme elle, étant venue la visiter, Jean tressaillit dans le sein maternel; et Élisabeth, remplie de l'esprit de Dieu, éleva la voix, disant à Marie : « Vous « ÊTES BÉNIE ENTRE TOUTES LES FEMMES, ET LE FRUIT « DE VOTRE SEIN EST BÉNI[3]. »

[1] Malachie, chap. III, v. 1.
[2] Luc, chap. I.
[3] Id., *ibid.*

Alors Marie dit ces paroles :

« Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit tressaille « en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a jeté les yeux sur la « bassesse de sa servante ; et voici que **TOUTES LES GÉNÉ-« RATIONS VONT M'APPELER BIENHEUREUSE**, parce que le « Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses... Il a fait « éclater la puissance de son bras... Il a relevé Israël « son enfant, se souvenant de sa miséricorde, selon le « serment qu'il en avait fait à nos pères, à Abraham et à « sa postérité, pour toujours[1]. »

Cependant **CELLE QUI DEVAIT ENFANTER AYANT ENFANTÉ**, l'enfant fut appelé **JÉSUS**; et, le temps de la purification arrivé, Marie et Joseph le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur. Or, il y avait dans Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon, qui était dans l'attente de la consolation d'Israël ; et le Saint-Esprit était en lui. Il lui avait été révélé par le Saint-Esprit qu'il ne mourrait point qu'auparavant il n'eût vu le **CHRIST** du Seigneur. Il vint donc au temple, mû par l'esprit de Dieu. Et comme Joseph et la mère du petit enfant Jésus l'y portaient pour faire à son égard ce qui était prescrit par la loi, le saint vieillard le prit en ses bras, et bénit Dieu, disant : « Maintenant, Seigneur, vous pouvez laisser votre serviteur « s'en aller en paix, parce que, selon votre parole, mes « yeux ont vu le Sauveur que vous nous avez donné, Celui « dont vous **AVEZ PRÉPARÉ LA VENUE A LA FACE DE TOUS « LES PEUPLES, POUR ÊTRE LA LUMIÈRE QUI ÉCLAIRERA « TOUTES LES NATIONS**[2]. »

A trente ans de là, Jean, selon qu'il est écrit dans le prophète, *Voici que j'envoie mon ange devant ma face*

[1] Luc, chap. I.
[2] Id., chap. II.

pour préparer mes voies, était dans le désert, baptisant et prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés... Alors la ville de Jérusalem, toute la Judée, et tout le pays des environs de Jérusalem, venaient à lui, et tous étaient dans une grande suspension d'esprit, pensant en eux-mêmes si Jean ne serait point le Christ. Mais Jean dit devant tout le monde : « Pour moi, je vous baptise dans « l'eau; mais il en viendra un autre plus puissant que moi, « et dont je ne suis pas digne de dénouer la chaussure. « C'est lui qui vous baptisera dans le Saint-Esprit et dans « le feu. Il a le van en main, et il purgera son aire, et il « recueillera le blé dans son grenier; mais pour la paille, « il la fera brûler dans un feu inextinguible. » Il disait aussi beaucoup d'autres choses, évangélisant ainsi le peuple[1].

En ce même temps Jésus vint à passer, et Jean le désignant dit au peuple : « VOICI L'AGNEAU DE DIEU, VOICI « CELUI QUI ÔTE LES PÉCHÉS DU MONDE[2]. »

Et Jésus s'approchant fut baptisé par Jean dans le Jourdain.

Et après que Jean eut été mis en prison, Jésus revint dans la Galilée, prêchant l'Évangile du royaume de Dieu.

C'est ainsi qu'après quatre siècles de silence, depuis que le dernier prophète Malachie avait dit, LE VOICI QUI VIENT, et à l'expiration du terme fixé par Daniel, Jean-Baptiste, le *Précurseur*, parut; et, aussitôt après, Jésus-Christ, *Désiré de toutes les nations*, vint dans son temple et commença sa mission.

[1] Marc, chap. I, v. 17.
[2] Jean, chap. I.

Quel enchaînement et quel accord merveilleux!

Depuis trente siècles que les prophètes se succédaient, annonçant l'apparition du Messie, régénérateur universel de toutes les nations, aucune application de ces prophéties n'avait été faite à qui que ce soit; et le Messie, toujours promis, était toujours attendu. Jésus vient au monde dans l'obscurité la plus profonde, et aussitôt, malgré cette obscurité, il est proclamé comme *Celui dont la venue avait été préparée à la face de tous les peuples, par la bouche de tous les prophètes qui avaient précédé, pour être la lumière qui éclairera toutes les nations;* et l'événement vient ensuite immédiatement justifier cette application prophétique des prophéties.

Si les prophéties n'avaient été appliquées à Jésus-Christ que lorsque la terre fut convertie à l'Évangile, sous le règne de Constantin ou de Théodose, la force et la justesse de l'application eussent été grandement concluantes; mais cependant on aurait pu dire que l'événement y avait fait songer, et s'était fait rapporter après coup les prophéties. Mais il n'en est rien. C'est dès le premier moment, c'est au plus fort de l'obscurité et de l'ignorance naturelle de l'événement, et alors que tout paraissait le contredire, que les prophéties lui sont appliquées sans hésitation, et dans des termes tellement expressifs et grandioses, qu'au plus haut point de la gloire de Jésus-Christ sur le monde, il ne s'en est pu trouver, il ne s'en trouvera jamais de plus dignes pour la chanter.

Sous ce rapport, qui n'est pas assez remarqué, les cantiques de Zacharie, de Siméon et de la sainte Vierge, et les paroles d'Élisabeth et de Jean-Baptiste, sont incomparablement les plus grandes, les plus concluantes de toutes les prophéties. Elles ont par-dessus toutes les autres ce carac-

tère décisif que non-seulement elles prédisent clairement l'avenir, mais encore qu'elles appliquent la prédiction à travers toutes les contradictions apparentes du présent ; que non-seulement elles annoncent le Sauveur en général, mais qu'elles désignent directement sa personne.

La première de toutes les prophéties avait dit qu'il naîtrait de la femme en général ; et les autres, de plus en plus précises, avaient annoncé qu'il sortirait du peuple juif, de la tribu de Juda, de la famille de David, de la petite ville de Bethléem ; Daniel enfin avait prédit l'époque fixe de son apparition. Mais, quelque précises que fussent ces prédictions, elles pouvaient encore s'appliquer à un assez grand nombre d'hommes de la même nation, de la même tribu, de la même famille, de la même époque, plus ou moins exactement. Mais ici la précision de la prophétie est à son comble : c'est sur la personne même du Christ qu'elle met le doigt, et elle dit : C'EST LUI ; VOICI L'AGNEAU DE DIEU QUI ÔTE LES PÉCHÉS DU MONDE, VOICI CELUI QUI A ÉTÉ ANNONCÉ DEPUIS LE COMMENCEMENT. Et elle le désigne ainsi, alors que rien naturellement ne le révèle, ou plutôt que tout semble le dérober à l'application des prophéties ; alors qu'il n'est qu'un homme ordinaire, qu'un enfant obscur, qu'un fruit caché dans le sein maternel.

Ainsi tout est surnaturel et démonstratif dans les prophéties. Dieu s'y est tout réservé, pour que nous fussions forcés de l'y reconnaître. Comme il avait fait la prophétie il a fait l'événement, et il a fait même lui seul l'application de la prophétie à l'événement.

Mais si ces réflexions se justifient, comme nous venons de le voir, par les prophéties dont Jésus-Christ est l'objet immédiat, leur vérité éclate encore bien davantage dans celles dont il est lui-même l'auteur.

« Les prophètes ont prédit et n'ont pas été prédits, ob-« serve Pascal. Les saints ensuite sont prédits, mais non « prédisants. Jésus-Christ est prédit et prédisant. »

Jésus-Christ est prédisant, soit qu'il s'applique les prophéties anciennes, soit qu'en extension de ces prophéties il en fasse lui-même de nouvelles.

L'application des prophéties à l'événement est elle-même éminemment prophétique, comme nous venons de le voir, lorsque l'événement est caché, quoique présent. Or, qu'y avait-il de plus caché, de plus obscur, de plus contredit par les apparences sensibles, que la divinité de Jésus-Christ? Cela devait être d'ailleurs d'après les prophéties, qui avaient dit formellement de lui qu'on ne le reconnaîtrait pas. Aussi avons-nous vu que ce n'est que par inspiration qu'il fut reconnu par Zacharie, Siméon, Marie, Élisabeth, et Jean-Baptiste. Mais ces saints personnages, en voyant en lui le Messie promis, ne découvrirent cependant pas en détail et point par point tout ce qui justifiait en lui cette application des prophéties. Pareillement, lorsque plus tard ses miracles prouvèrent sa divinité, l'obscurité profonde de son humanité les discréditait auprès de plusieurs; et ceux mêmes que ses miracles entraînaient, ses apôtres, étaient loin encore de découvrir en lui l'entier objet des prophéties. Pour le découvrir complétement, il fallait être lui-même. Lui seul avait l'entier secret dont les plus privilégiés n'avaient eu que des communications partielles. Aussi une des plus grandes preuves de la divinité de Jésus-Christ est la conscience qu'il en avait lui-même, et qu'il exprimait si simplement à travers tout ce qui devait lui en ôter la persuasion et la confiance. Rien n'est beau dans l'Évangile, rien n'est persuasif comme ce calme réfléchi, cette assurance tranquille, cette absence com-

plète d'hésitation et de préoccupation, ce discernement profond et infaillible, avec lesquels Jésus-Christ voit venir, reçoit, dispose lui-même les événements qui paraissent le plus devoir anéantir ses grands desseins. Englouti comme dans un océan d'ignominie, il disparaît à tous les regards, à ceux même de ses disciples qui l'abandonnent. Il est d'autant plus anéanti qu'on retourne les emblèmes de sa divinité elle-même en stigmates d'infamie et en instruments de supplice, et que l'ironie la plus cruelle lui enlève jusqu'à la dignité, s'il est possible, de ses douleurs. Eh bien! dans cet état, que pense-t-il, que dit-il de lui-même, que fait-il?... Il accomplit, il consomme les prophéties, sciemment, volontairement, librement. Lui seul les voit toutes pleinement, jusqu'aux plus obscures; lui seul se voit aussi pleinement lui-même comme leur objet; et lui seul, dans ce drame de sa passion et de sa mort, où il paraît être accablé sous la nature entière, ne cesse pas d'avoir l'intelligence de sa véritable situation; il la domine, il la veut, il la fait, il la plie au patron des prophéties; et, tout en paraissant être le jouet des passions déchaînées contre lui, il en dispose en maître souverain.

Il est inutile de justifier ces réflexions par des textes; tout le monde a présents à l'esprit les paroles et les actes mémorables de Jésus-Christ à cet égard.

Ainsi la parfaite intelligence que Jésus-Christ avait de lui-même, comme objet des prophéties, dans la situation humainement la plus désespérée, est une prophétie supérieure à toutes les autres, et qui ne peut réellement venir que de leur divin objet.

Mais, en extension des anciennes prophéties, Jésus-Christ en fait lui-même de nouvelles.

Elles sont nombreuses, et on peut dire même que toutes ses paroles sont des prophéties, puisque toutes se rapportent au triomphe ultérieur de sa doctrine, que tout semblait devoir étouffer à son berceau.

Ces prophéties de Jésus-Christ ne sont pas remarquées, et la cause en est dans ce qui précisément devrait le plus les faire remarquer : leur simplicité et leur exactitude.

Toutes les autres prophéties sont exprimées en termes pompeux, solennels, comme il convenait à la créature, accidentellement élevée à la confidence du Créateur. Celles de Jésus-Christ sont d'une simplicité qui échappe à l'attention, parce qu'elles paraissent dites elles-mêmes en quelque sorte sans attention, et avec le naturel et l'abandon d'une intelligence qui ne vient pas d'apprendre immédiatement ce qu'elle révèle, mais qui le possède dans sa source et de science propre, parce que c'est elle-même qui l'a conçu comme elle doit l'exécuter. C'est l'auteur de l'événement qui en fait la prophétie aussi naturellement que nous annonçons le projet de faire une chose avant de la faire. Seulement, ce qui fait qu'en Jésus-Christ c'est prophétie, c'est que la chose est un prodige.

Le second caractère des prophéties de Jésus-Christ, qui empêche de les remarquer, est la parfaite et rapide exactitude avec laquelle elles vont s'identifier à leur accomplissement, et comme se perdre dans leur triomphe. Et comme nous sommes placés au milieu de cet accomplissement, que nous y sommes plongés, qu'il nous paraît avoir toujours été, tant il est devenu naturel, nous en reportons la connaissance naturelle avant qu'il parût, et nous ne lui conservons pas l'intervalle de temps et surtout d'obstacle qui le séparait de la prophétie.

A l'appui de ces observations nous ne citerons qu'un petit nombre d'exemples, laissant au lecteur le soin et le plaisir de découvrir lui-même les autres ; car les prophéties de Jésus-Christ sont si simples et si exactement jointes à l'événement, qu'il faut en effet les découvrir, quoique, après les avoir découvertes, il soit impossible de méconnaître leur prodigieuse réalité.

Ainsi « Jésus, passant le long de la mer de Galilée, vit « Simon et André son frère qui jetaient leurs filets dans la « mer, car ils étaient pêcheurs ; et Jésus leur dit : SUIVEZ-« MOI, ET JE VOUS FERAI DEVENIR PÊCHEURS D'HOMMES[1]. »

Pour qui réfléchirait bien au caractère et à la force de cette prophétie, il y aurait de quoi le convertir tout d'un coup à la foi chrétienne.

Nous avons déjà prouvé la vérité de l'Évangile ; cette vérité éclate partout ; mais il nous semble que ce passage en est un trait bien marquant. Je tiens qu'il est moralement impossible, comme il est impossible à l'homme de s'élever de lui-même dans les airs, que les Évangélistes aient inventé ce mot de Jésus-Christ, et le lui aient gratuitement prêté. Je tiens, par cela même, que celui qui l'a dit était Dieu. Jamais il ne serait venu à la pensée de l'homme, voulant faire une prophétie après l'événement, comme on pourrait supposer que les Évangélistes auraient fait celle-ci quand ils furent réellement devenus *pêcheurs d'hommes ;* jamais, dis-je, il ne serait venu à la pensée de l'homme, voulant faire annoncer par un Dieu une chose aussi extraordinaire à des hommes grossiers, de le faire en termes si modestes et si simples.

Quoi ! y pense-t-on ? de pauvres pêcheurs, d'une petite

[1] Marc, chap. I, v. 17.

mer de Galilée, devenir *pêcheurs d'hommes* comme ils étaient *pêcheurs de poissons;* prendre les hommes dans le monde et les tirer hors de leurs passions, hors de leur élément en quelque sorte, comme les poissons hors de l'eau; à pleins filets! et quels filets? les filets de la persuasion et de la parole; et dans quels temps, et dans quelle société?...

Cela s'est accompli à la lettre, il est vrai; mais aussi cela est un prodige inouï que tout semblait démentir et confondre à mesure même qu'il se réalisait. Combien devait-il donc paraître tel dans ce moment où l'annonce en fut faite à *ce Simon et à cet André, qui jetaient leurs filets dans la mer?* Pouvait-il y avoir des termes assez éclatants pour leur en prophétiser et leur en persuader la réussite? N'était-ce pas le cas de s'écrier avec les prophètes : *Écoutez, peuple; prêtez l'oreille, vous tous qui habitez la terre!* ou bien encore : *Cieux, écoutez ma voix; que la nature entière soit attentive au discours qui sortira de ma bouche!* — Mais non : SUIVEZ-MOI, ET JE VOUS FERAI DEVENIR PÊCHEURS D'HOMMES.... comme s'il s'agissait de la chose la plus ordinaire et la plus simple; tant cette chose était ordinaire et simple, en effet, pour celui qui en parlait ainsi! On a dit, *Le style c'est l'homme* : on peut dire ici, *C'est le Dieu,* parlant comme il agit, et n'ayant pas plus besoin d'effort pour faire les plus grands prodiges, que d'éloquence et d'art pour les persuader.

— ET EN MÊME TEMPS ILS QUITTÈRENT LEURS FILETS ET LE SUIVIRENT[1], et comme il avait été dit il fut fait : ils devinrent *pêcheurs d'hommes.* A sa première prédication ce même *Simon,* appelé depuis *Pierre,* prit *trois mille* hommes; à sa seconde prédication, *cinq mille*[2] : insensiblement

[1] Marc, chap. I, v. 18.

[2] *Act. des Apôt.,* chap. II et IV.

ce ne furent plus des hommes, mais des villes, des provinces, l'empire, le monde entier, que ces pêcheurs prirent et ont toujours gardé depuis lors dans leurs invisibles filets.

Qui peut nier l'événement? Qui peut nier la prophétie? Qui peut nier le triple prodige de cet événement, de cette prophétie, et de leur accord? Qui ne voit en particulier, dans le ton de la prophétie, que la vérité est là, que cette parole n'a pu sortir que de la bouche de Jésus-Christ, et que par sa simplicité, comme par son exactitude en un sujet si prodigieux, elle est une vivante preuve de sa divinité?

Tout ceci peut plutôt se concevoir que s'exprimer, et se sentir que se concevoir; aussi je laisse avec confiance tout homme de sens et de cœur sur ce passage; et, s'il n'est esclave de ses sens et de son orgueil, je réponds de sa foi.

Voici une autre prophétie de Jésus-Christ qui n'est pas moins admirable : c'est celle qu'il fit sur la Madeleine.

On sait que cette pécheresse, le scandale et le rebut de la cité de Béthanie, vint se jeter aux pieds du Sauveur dans la maison d'un pharisien, et que là Jésus-Christ prit la défense de cette malheureuse contre le mépris et l'indignation de tous les assistants, même des apôtres. Cette scène est admirable; c'est le plus touchant tableau qu'il ait été donné à l'esprit humain de contempler. La vérité seule en a pu fournir les couleurs. Les disciples de Jésus-Christ n'auraient pu imaginer cette bonté du Sauveur, eux qui, dans cette circonstance, furent et se représentent eux-mêmes impitoyables et durs; ils n'auraient pas imaginé non plus la valeur de l'amour pénitent pouvant laver les souillures de toute une vie dans les larmes d'un moment, et ce mot, qui me convainc autant de la divinité de Jésus-Christ que ses

plus grands miracles : IL LUI EST BEAUCOUP REMIS, PARCE QU'ELLE A BEAUCOUP AIMÉ. Non, les hommes n'ont pas inventé cela ; et, par la même raison, celui qui en était l'auteur n'était pas un homme... Mais une preuve sensible de sa divinité résulte de la prophétie qu'il fit en cette circonstance :

« *Laissez cette femme*, dit-il aux assistants qui murmu- « raient d'indignation ; *pourquoi lui faites-vous de la* « *peine?*... JE VOUS LE DIS EN VÉRITÉ, *partout où sera prê-* « *ché cet Évangile*, et IL LE SERA DANS LE MONDE ENTIER « (*in universo mundo*), ON RACONTERA A LA LOUANGE DE « CETTE FEMME CE QU'ELLE VIENT DE FAIRE EN CE MO- « MENT [1]. »

Quel moment pour faire une telle prophétie ! la gloire éternelle de Madeleine annoncée au plus profond de son abaissement ; et, comme pour défier toutes les conjectures, cette gloire associée à jamais d'une manière particulière à celle de l'Évangile, et celle de l'Évangile emplissant le monde !

Quand les Évangélistes ont écrit ceci, la prophétie n'était pas accomplie ; ils ne l'ont donc pas inventée pour l'événement.

Cet événement s'est déployé depuis lors ; et dans tout le monde, avec la publication de l'Évangile, a été préconisée la conduite de Madeleine comme le plus bel exemple et le plus encourageant motif de la pénitence sanctifiée par l'amour.

Cet accomplissement de la prophétie de Jésus-Christ est venu jusqu'à nous, hommes du dix-neuvième siècle, et il semble même que c'est nous qui devions particulièrement en être les témoins ; et dans quelles circonstances glorieuses à la Religion de Jésus-Christ !

[1] Matth., chap. XXVI. — Marc, chap. XIV. — Luc, chap. VII.

Dans un siècle appelé *des lumières*, tous les esprits, tous les cœurs, tous les bras, se liguent contre cette Religion, et du faîte de sa gloire elle est précipitée dans le sang et les ténèbres de son berceau : un homme sort de cette révolution, et s'en empare; s'il paraît relever la Religion, c'est pour la subordonner à sa puissance et en faire le marchepied de sa vaste ambition; nouvel Alexandre, toute la terre se tait bientôt devant lui; il fait de la capitale de notre patrie celle du monde civilisé; et dans cette capitale, pendant qu'il amasse la gloire au dehors, il lui fait un temple au dedans. Ce temple magnifique s'élève avec cette gloire; un jour vient où tous deux sont à leur comble, et vraiment dignes l'un de l'autre... Mais, ce même jour, Dieu souffle : la gloire du grand Napoléon s'évanouit, et le temple passe à celle de l'humble Madeleine. Le fronton la représente dans la circonstance et dans l'attitude où elle était lorsque Jésus-Christ fit sur elle cette prophétie : **EN VÉRITÉ JE VOUS LE DIS, PARTOUT OÙ SERA PRÊCHÉ L'ÉVANGILE, C'EST-A-DIRE, DANS LE MONDE ENTIER, ON PUBLIERA A LA GLOIRE DE CETTE FEMME CE QU'ELLE VIENT DE FAIRE EN CE MOMENT.**

Quelque désir que nous ayons d'abréger, nous ne pouvons passer cette autre prophétie que fit Jésus-Christ sur Jérusalem et sur le temple :

« Jésus-Christ étant un jour près du temple, quelques-« uns lui firent remarquer la beauté de sa construction; il « leur répondit : *Il viendra un temps où ce que vous voyez « ici sera tellement détruit*, **QU'IL N'Y DEMEURERA PAS « PIERRE SUR PIERRE.** Alors ses disciples lui demandèrent : « Maître, quand cela arrivera-t-il?... Je vous dis en vérité « que *cette génération ne passera point que ces choses ne*

« *soient accomplies*... Mais *avant ces choses ils se saisiront* « *de vous et vous persécuteront, vous traînant dans les* « *synagogues et dans les prisons, et vous amenant par* « *force devant les gouverneurs et devant les rois, à cause* « *de mon nom, et pour que vous rendiez témoignage à la* « *vérité*... Lorsque vous verrez une armée environner Jé- « rusalem, sachez que sa désolation est proche. Ce seront « alors les jours de la vengeance, afin que *tout ce qui est* « *dans l'Écriture soit accompli*. Malheur à celles qui se- « ront grosses ou nourrices en ces jours-là! car ce pays « sera accablé de maux, et la colère du ciel tombera sur « ce peuple. Ils passeront par le fil de l'épée; ils seront « amenés captifs *dans toutes les nations;* et Jérusalem sera « foulée aux pieds par les Gentils [1]. Jérusalem! Jérusalem! « si tu reconnaissais du moins en ce jour la ressource « qui te reste pour t'assurer la paix! mais maintenant « tout cela est caché à tes yeux. Aussi viendra-t-il un « temps où tes ennemis *t'environneront de tranchées et* « *te serreront de toutes parts;* ils te renverseront toi et « tes enfants, et ils ne te laisseront pas pierre sur pierre, « parce que tu n'as pas connu le temps auquel tu as été « visitée [2]. »

Qu'avons-nous besoin de faire ressortir l'accord littéral de cette prophétie avec l'événement? Déjà Isaïe, puis Daniel, avaient fait la même prophétie; mais Jésus-Christ se l'approprie en rattachant l'événement à sa personne, et en précisant le temps et les circonstances de ce mémorable événement.

Mais ce que nous devons rappeler ici, ce sont les efforts que fit l'empereur Julien, trois cents ans après, pour faire

[1] Luc, chap. XIX. — Matth., chap. XXIV. — Marc, chap. XIII.

[2] Luc, chap. XXI.

mentir la prophétie de Jésus-Christ sur le temple, et le prodige qui les fit avorter.

L'intention de Julien est ainsi exprimée par Gibbon, dont la plume hostile au Christianisme grince sous l'empire de la vérité, et, forcée de la retracer, jette autour d'elle, dans les notes qui accompagnent le texte, les éclats de son dénigrement et de sa malice : « Les chrétiens, dit-il, étant fer« mement convaincus qu'un arrêt de destruction avait à « jamais frappé tout l'édifice de Moïse, Julien voulait tirer « du succès de son entreprise un argument spécieux contre « la foi due aux prophéties et la vérité de la révélation[1]. »

Les efforts de Julien et le concours des Juifs pour les faire triompher sont encore exposés de la manière suivante par Gibbon : « Au signal donné par leur puissant libéra« teur, les Juifs accoururent de toutes les provinces de l'em« pire sur la montagne sainte, et leur triomphe insolent « alarma et irrita les chrétiens qui se trouvaient à Jérusa« lem. Le désir de reconstruire le temple a toujours été, « depuis sa destruction, la passion dominante des enfants « d'Israël. Dans ce fortuné moment, les hommes oublièrent « leur avarice, et les femmes leur délicatesse. La vanité des « riches se servit de bêches et de pioches d'argent, et on vit « porter des décombres dans des manteaux de pourpre et « de soie. Toutes les bourses s'ouvrirent ; chacun prit part « à ces pieux travaux, et *un peuple entier exécuta avec en« thousiasme les ordres d'un grand monarque*[2]. »

C'est Gibbon encore qui va nous rapporter comment l'entreprise ne réussit pas : « Mais, dans cette occasion, les ef« forts réunis du pouvoir et de l'enthousiasme demeurèrent « infructueux ; et l'emplacement du temple juif, occupé au-

[1] *Hist. de la décadence de l'emp. rom.*, t. IV, p. 395.
[2] *Ibid.*, p. 398.

« jourd'hui par une mosquée musulmane, présenta tou-
« jours l'édifiant spectacle de la ruine et de la désolation...
« Des contemporains, dont le témoignage est d'ailleurs im-
« posant, attestent, avec quelques différences dans leur ré-
« cit, que des tourbillons de vent et de feu renversèrent et
« dispersèrent les nouveaux fondements du temple. Cet évé-
« nement a été décrit par saint Ambroise, évêque de Milan,
« dans une lettre à l'empereur Théodose, qui doit provo-
« quer toute l'animadversion des Juifs ; par l'éloquent saint
« Chrysostome, qui pouvait en appeler aux souvenirs des
« vieillards de son église d'Antioche ; et par saint Grégoire
« de Nazianze, qui publia une relation du miracle avant la
« fin de la même année. Le dernier déclare hardiment que
« les infidèles ne contestent pas cet événement surnaturel ;
« et, quelque étrange que paraisse son assertion, elle est
« confirmée par le témoignage irrécusable d'Ammien Mar-
« cellin. Ce guerrier philosophe, qui aimait les vertus de
« son maître sans adopter ses préjugés, a raconté, dans
« l'histoire judicieuse et pleine de candeur qu'il nous a
« donnée de son temps, les obstacles extraordinaires qui
« arrêtèrent le rétablissement du temple de Jérusalem :
« *Tandis qu'Alipius*, dit-il, *aidé du gouverneur de la*
« *province, pressait les travaux avec ardeur, de redouta-*
« *bles globes de feu sortirent du milieu des fondements ; ils*
« *éclatèrent fréquemment sur les ouvriers, ils les blessè-*
« *rent, ils leur rendirent quelquefois le terrain inaccessible ;*
« *et ce feu vainqueur continuant à s'élancer avec opiniâtreté*
« *sur les travailleurs, comme s'il eût été résolu à les éloi-*
« *gner, on abandonna l'entreprise*[1]. »

[1] Gibbon, *Histoire de la décadence de l'empire romain*, tome IV, p. 399 à 401. — Aux témoignages enregistrés par Gibbon, il faut joindre ceux de Rufin, Socrate, Théodoret, et Philostorge.

Ce texte d'Ammien Marcellin a fort embarrassé Gibbon, et, avant lui, Voltaire; un miracle affirmé par un païen, et venu si à propos pour confirmer une grande prophétie, était en effet une chose fâcheuse : il a donc fallu avoir recours à la physique, et soupçonner la nature de collusion avec la Religion. Sur ce, de longues dissertations scientifiques par des gens, du reste, qui s'y connaissaient fort peu. « Pour moi, dit à ce sujet M. de Chateaubriand, je « suis trop ignorant pour disputer rien aux faits, et n'ai « pas assez d'autorité pour les interpréter ou les combattre; « je les rapporte comme je les trouve[1].

Ce qui resta de cette sacrilége entreprise, c'est qu'en creusant les fondements du temple nouveau on acheva de détruire les fondements de l'ancien temple; et l'on confirma les oracles de Daniel et de Jésus-Christ par la chose même qu'on faisait pour les convaincre d'imposture.

Nous laissons au lecteur le soin de remarquer et d'apprécier par lui-même les autres prophéties de Jésus-Christ; celle-ci : QUAND JE SERAI ÉLEVÉ EN CROIX, J'ATTIRERAI TOUT A MOI[2]; cette autre : *Vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui descendra sur vous, et vous me rendrez témoignage* DANS JÉRUSALEM ET DANS TOUTE LA JUDÉE ET LA SAMARIE, ET JUSQU'AUX EXTRÉMITÉS DE LA TERRE[3]; enfin, cette grande et à jamais invincible prophétie à qui chaque siècle, chaque jour vient payer tribut : TU ES PIERRE, ET SUR CETTE PIERRE JE BATIRAI MON ÉGLISE, ET LES PORTES DE L'ENFER NE PRÉVAUDRONT PAS CON-

[1] *Études historiques*, — de Julien à Théodose I[er].
[2] Jean, chap. VIII.
[3] *Act. des Apôt.*, chap. I.

TRE ELLE... ALLEZ DONC...; INSTRUISEZ TOUS LES PEUPLES. ALLEZ DANS TOUT L'UNIVERS PRÊCHER L'ÉVANGILE A TOUTE CRÉATURE, ET COMPTEZ QUE JE SUIS AVEC VOUS TOUS LES JOURS, JUSQU'A LA FIN DU MONDE[1].

Reportez-vous à l'époque où ces puissantes paroles ont été prononcées, où elles ont été écrites; envisagez tous les obstacles que le monde entier, que la nature des hommes et des choses leur opposait, et à quels faibles moyens était en même temps attaché cet impossible succès; considérez ensuite ce succès, cet étonnant succès, ce prodigieux succès si littéralement d'accord avec la promesse qui en a été faite, et dites si tout autre qu'un prophète a pu le prédire, si tout autre qu'un Dieu a pu l'accomplir.

Faites ce raisonnement sur chacune des prophéties que nous avons rapportées, et voyez comme à chacune d'elles la même conclusion revient toujours. Réunissez ensuite ces prophéties; voyez leur nombre, leur succession immense, leur enchaînement manifeste, leur accord ponctuel soit entre elles, soit avec les événements. Calculez tout ce qu'il faudrait de hasards, de rencontres et de concours heureux, dans les hommes et dans les choses, pour produire tant d'accord, tant de suite, tant de justesse, dans le détail comme dans l'ensemble de ces prophéties et de ces événements, en des sujets si extraordinaires, à des distances de temps et de lieu si considérables, à travers des obstacles si multipliés, sans le plus petit démenti, sans la plus légère déviation. Cherchez en toute autre chose, si ce n'est dans la nature et dans l'harmonie des cieux, rien qui approche de cette manifestation de l'Être Souverain...; et demandez-vous ensuite, dans l'intime de votre raison, dans le secret de votre conscience, s'il se pourrait que la fin de tout cela

[1] Matth., chap. XXVIII. — Marc, chap. XVI.

fût d'accréditer une Religion d'imposture, et d'aboutir à une fausseté.

Je livre tout entier le sort de la Vérité, objet de ces *Études*, à la réponse que vous vous ferez à vous-même, ou plutôt que vous fera cette Vérité; car si vous l'écoutez bien, vous entendrez qu'elle vous dira, au grand assentiment de votre raison :

« Approchez, et disputons ensemble.

« Qui a fait entendre les choses depuis le commence-« ment? qui a prédit les choses dès lors? N'est-ce pas moi « qui suis le Seigneur [1]? moi qui annonce depuis le com-« mencement les choses qui ne doivent arriver qu'à la fin, « et longtemps auparavant ce qui n'a pas encore été fait, « disant dès l'origine du monde : Mes décrets subsisteront « et mes volontés s'exécuteront [2]?

« J'ai prédit, j'ai sauvé; j'ai fait moi seul ces merveilles « à vos yeux; vous êtes les témoins de ma divinité, dit « le Seigneur [3].

« J'ai fait prédire longtemps auparavant ce qui s'est « fait depuis; je l'avais publié d'abord et je l'ai accompli « ensuite, parce que je sais que vous êtes dur, que votre « esprit est rebelle, et que votre front est d'airain; et c'est « pourquoi j'ai voulu annoncer ces choses avant l'événe-« ment, afin que vous ne pussiez pas dire que ce fût l'ou-« vrage de vos dieux et l'effet de leur ordre, et que vous « reconnaissiez que je suis l'Éternel [4].

« Qu'ai-je, en effet, promis que je n'ai point tenu? Il

[1] Isaïe, chap. XLV, v. 21.
[2] Id., chap. XLVI, v. 10.
[3] Id., chap. XLIII, v. 12.
[4] Id., chap. XLVIII, v. 3, 4.

« est vrai qu'il y a encore quelque chose que je vous ai « promis et que je ne vous ai pas donné : la résurrection « des morts et la vie future; mais ce que je vous ai donné « doit vous porter à croire le reste.

« Entrons, si vous le voulez, en compte ensemble. Vous « avez ma promesse dans les mains : voyez tout ce que « j'ai tenu, et en combien de points j'ai déjà dégagé mon « Écriture :

« Mon Fils unique n'était point sur la terre avant qu'il « se fût incarné : j'avais promis de vous l'envoyer, je l'ai « fait.

« Une Vierge n'avait point conçu d'une manière si mer- « veilleuse : je vous l'avais promis, je l'ai fait.

« Les Gentils n'avaient point encore cru en moi, et les « idoles des nations n'avaient point encore été extermi- « nées de la terre : je l'avais prédit, je l'ai fait.

« Le peuple juif n'avait point été encore rejeté, et on ne « l'avait point vu errant et dispersé par tout l'univers : je « l'avais prédit, je l'ai fait.

« Une doctrine aussi incroyable que celle de la Croix n'a- « vait point encore été persuadée au genre humain par une « poignée d'ignorants, et de grossiers pêcheurs n'avaient « point encore pris le monde dans leurs filets : je l'avais « annoncé, je l'ai fait.

« Lisez encore mon Écrit : J'avais promis de vous en- « voyer le Saint-Esprit, et, sur le plus frêle fondement, d'é- « difier au milieu de vous une Église toujours attaquée, et « qui durerait toujours : encore un article à rayer; je l'ai « fait, et, après dix-huit cents ans, l'accomplissement s'en « poursuit à l'heure qu'il est sous vos yeux.

« Quoi donc! après que toutes ces choses et tant d'au- « tres si imprévues et si singulières que j'avais promises

« ont été si fidèlement accomplies, chacune au temps que « j'avais marqué dans mes décrets éternels, je ne serais « pas cru à l'égard de ce seul autre article si grand et si « capital de la vie future et de l'immortalité de gloire « que je vous promets, si vous-même vous me demeurez « fidèle! Quoi! ce qui fut autrefois promis à la foi du « seul Abraham, vous le voyez aujourd'hui accompli « dans tout l'univers; et vous douteriez après cela que ce « que j'ai promis à la foi de l'univers entier ne soit un « jour pareillement accompli!... Sur des gages aussi écla- « tants de la vérité de ma parole, marchez donc ferme « dans la foi au dernier but que ma Religion vous propose, « pleinement assuré que comme les choses temporelles, « qui avaient été prédites tant de siècles auparavant, ont « été accomplies, de même aussi les éternelles qui vous « ont été promises auront leur infaillible accomplisse- « ment [1]. »

[1] Imité de saint Augustin.

CHAPITRE V.

LES MIRACLES.

Les diverses parties de notre sujet confrontent et s'entrecroisent de manière à nous exposer à des répétitions, si nous voulions traiter chacune d'elles indépendamment des autres.

Il faut donc de toute nécessité que ce qui a été dit une fois soit retenu ou rappelé, lorsque l'occasion se présente de le rattacher à ce qui reste à dire encore.

Ainsi, dans une étude approfondie nous avons acquis la conviction raisonnée de l'authenticité et de la vérité des Évangiles, et nous sommes restés pénétrés de cette authenticité et de cette vérité de manière qu'en prenant le livre des Évangiles, en l'ouvrant, en le lisant, tout ce qui y est écrit nous apparaisse avec la même puissance de persuasion et de certitude que si nous en étions nous-mêmes les témoins.

Donc les MIRACLES consignés dans les Évangiles sont vrais : donc leur auteur, Jésus-Christ, est l'Auteur même de la nature.

Fermement en possession de ce résultat, qui ne peut nous être enlevé tant qu'il demeurera constant, comme nous l'avons démontré, *qu'il n'y a rien de plus authentique et de plus vrai* que le témoignage des Évangiles, nous n'avons rien de plus à faire que de dissiper les objections ou plutôt les préoccupations qui viennent se former d'ordinaire autour de cette vérité des miracles, et, après l'en

avoir dégagée, à nous confirmer dans le fondement décisif de son admission.

Tel va être le double objet de cette étude.

§ Ier.

Les miracles sont-ils possibles?

Dieu a-t-il dû en faire, et quelle est la raison de leur convenance?

S'il y en a eu vraiment à l'origine du Chistianisme, d'où vient qu'ils ont été en diminuant depuis lors? et pourquoi n'y en a-t-il pour ainsi dire plus?

Les faux miracles, qui, dans le moyen âge, ont si facilement trouvé créance et rencontré si peu de critique, ne nous donnent-ils pas la mesure de l'état qu'il faut faire des miracles en général? et n'élèvent-ils pas une forte raison de croire que les miracles évangéliques n'ont sur ceux-ci que l'abri de leur ancienneté et le prestige de leur éloignement?

Plusieurs de ces miracles évangéliques ne supposent pas seulement une *suspension* des lois de la nature, toujours difficiles à croire, mais un *état* de ces lois différent du nôtre, ce qui est encore plus difficile à admettre : je veux parler des faits de *possession par le démon* et de leurs différents genres, dont aucun n'a survécu. N'y a-t-il pas évidemment sur ce dernier point ignorance, illusion, méprise, ou fourberie? D'où vient que ces faits ont disparu avec les ténèbres de l'ignorance, et que pas un n'ose se produire dans nos siècles de lumière? Mais ces faits étant mensongers, les miracles qui s'y rapportent et qui sont si nombreux dans l'Évangile et dans les Actes des premiers chrétiens, ne sont-ils pas compromis, et n'entraînent-ils pas dès lors

tous les autres miracles évangéliques dans le même discrédit ?

Telles sont les préoccupations auxquelles il nous faut répondre.

Nous le ferons en peu de mots, convaincu que pour les esprits droits et sincères une juste explication, quoique laconique et sobre, suffit ; et que pour les autres il n'y a pas de terme à leur exigence.

I. Les miracles sont-ils possibles?

« Cette question, sérieusement traitée, serait impie, si « elle n'était absurde, dit ***Rousseau***; ce serait faire trop « d'honneur à celui qui la résoudrait négativement, que « de le punir; il suffirait de l'enfermer. Mais aussi quel « homme a jamais nié que Dieu pût faire des miracles? Il « fallait être Hébreu pour demander si Dieu pouvait dres- « ser des tables dans le désert[1]. »

Il n'appartenait qu'au sophiste, qui devait retirer immédiatement après le bénéfice de cette vérité, de la poser avec cette intolérance.

Nous qui ne voulons rien imposer, pas même la vérité, entrons dans quelques justifications.

Les miracles sont des *modifications* des lois de la nature. Pour que ces *modifications* fussent *impossibles*, il faudrait que ces lois fussent *nécessaires*, c'est-à-dire qu'il y eût contradiction pour l'esprit à supposer qu'elles eussent pu être différentes de ce qu'elles sont. Or, les lois de la nature sont constantes, mais elles ne sont pas *nécessaires*. Il n'implique pas contradiction qu'elles eussent pu être différentes : par exemple, qu'au lieu d'être de cent ans, la vie de l'homme eût été de mille ans, ou que cette vie eût été

[1] *Lettres de la Montagne*, édit. de 1793, t. XIII, p. 104.

immortelle, ou qu'après avoir quitté le corps elle eût fait naturellement retour en lui; que la procréation humaine se fît par la femme seule; que les corps ne fussent pas impénétrables ou pesants, etc. Tout cela aurait pu être; et alors ce sont les choses qui sont actuellement : la petite durée de la vie de l'homme, la mort, la génération par les deux sexes, la pesanteur, l'impénétrabilité, etc., qui, venant accidentellement à se produire, eussent été autant de miracles. Cet état actuel lui-même, que nous appelons *la nature*, n'a été à l'origine que l'effet d'un miracle, et du plus grand de tous les miracles, celui de la *création*. Sa conservation n'est encore qu'un miracle continuel, n'ayant d'autre principe et d'autre règle que la puissance et le bon plaisir de l'Être Souverain qui soutient ce grand ouvrage au-dessus du néant d'où il l'a tiré. Après cela, tout le monde conçoit que ce que nous appelons *miracle* n'étant qu'une modification dans la création, c'est-à-dire qu'un moindre miracle dans ce grand miracle des miracles, sa possibilité ne saurait être mise en question. Il est manifeste que la même puissance qui a créé, et qui en conservant crée tous les jours, peut modifier.

Mais si *la puissance* de faire des miracles ne peut être contestée en elle-même, on se rejette sur *la providence* de Dieu, qui s'oppose au *dérangement* de son œuvre. Il serait en désaccord avec l'idée que nous devons nous faire de cette providence, de supposer qu'elle ait besoin de *retoucher* à son œuvre, même pour un but supérieur. Ce que Dieu a fait a dû être bien fait dès l'origine, et être disposé en vue de ses diverses fins ultérieures.

Je me range entièrement à ce sentiment : aussi dis-je qu'en faisant des miracles Dieu ne *dérange* pas son œuvre, ne *retouche* pas à son œuvre, mais seulement lui fait pro-

duire un effet préparé et concerté dès l'origine avec son œuvre même, et qui en fait partie : comme un législateur qui, en posant la règle, dispose en même temps l'exception. Ainsi, en créant la nature, Dieu pouvait la disposer autrement qu'elle n'est, et faire que ce qui est actuellement miraculeux fût naturel, et que ce qui est naturel fût miraculeux : par exemple, que la pesanteur ne fût pas une qualité *naturelle* des corps. Or, ce qu'il pouvait faire dès lors comme *règle*, il l'a fait *dès lors* comme *exception*, devant éclater plus tard, et au moment donné pour le but qu'il se proposait. Cette exception est miracle pour nous, parce qu'elle est autre que la règle, et qu'elle ne se produit que dans son cours ; mais comme ce miracle remonte, dans la volonté qui l'opère, à l'établissement de la règle, c'est-à-dire, à l'époque où il n'y avait pas de règle, et où ce que nous appelons ainsi était le plus grand de tous les miracles, la création, il n'est autre que celle-ci, mais seulement pour un cas particulier et ultérieur. Ainsi la puissance et la providence de Dieu se concilient parfaitement dans ce que nous appelons *miracle*.

Je ne prétends pas donner cette conception comme article de foi, bien qu'elle s'appuie sur les plus hautes données de la philosophie et de la Religion [1] ; mais je veux faire voir seulement par là que les miracles ne choquent pas la raison, et qu'étant du reste prouvés *en fait*, ils ne doivent pas trouver en nous de répugnance à les admettre.

[1] Cette idée de préordination des miracles dans le plan général et primitif de la création semblerait s'appuyer en particulier sur cette parole remarquable de Jésus-Christ, au sujet de l'aveugle-né qu'il allait guérir : *Cet homme n'est point né aveugle parce qu'il a péché, ni ceux qui l'ont mis au monde ; mais c'est* AFIN QUE LES OEUVRES DE DIEU PARAISSENT EN LUI. (Jean, chap. IX.)

II. Les miracles ne sont donc contraires ni à la puissance de Dieu ni à sa providence : *ils peuvent être*. Mais *ont-ils dû être?* sont-ils dignes de sa sagesse? La raison, qui conçoit déjà leur *possibilité*, admet-elle également leur nécessité et leur convenance? C'est par là que Rousseau échappe à l'autorité des miracles; non qu'il donne aucune raison pour la combattre sur ce point, pas plus qu'il n'en avait donné pour l'établir sur celui qui précède; mais, dit-il, *cette question est oiseuse : s'il pouvait y avoir quelque différence, quant à la foi, dans la manière d'y répondre, les plus grandes idées que nous puissions avoir de la sagesse et de la majesté divines seraient pour la négative*[1]. Cette manière d'insinuer l'erreur est leste; nous croyons avoir acquis le droit de ne pas nous en contenter.

Si l'on y réfléchit bien, on verra que les miracles étaient les seuls moyens de notifier aux hommes l'intervention du Créateur.

Dans l'état naturel des choses, Dieu ne se révèle à nous que par ses œuvres; la création est son langage : il était donc conforme à ce premier état des choses que, voulant se révéler plus particulièrement à nous, il agît plus particulièrement comme créateur; et comme, *outre la nature* déjà existante, il ne pouvait faire acte de créateur que par des actes *surnaturels*, par des miracles, ces actes extraordinaires de création étaient les seuls moyens de révélation extraordinaire du créateur. Les faits généraux de la création ne sont assurément indignes ni de la sagesse ni de la majesté de Dieu : pourquoi les faits particuliers le seraient-ils? En quoi y aurait-il moins de majesté à dire à un homme mort, *Sors du tombeau*, qu'à dire au premier homme :

[1] *Lettres de la Montagne*, t. XIII, p. 305.

Croîs et multiplie? Oublie-t-on que les faits généraux de la création ne sont tels que par rapport à nous, et qu'ils ont été au commencement, comme ils seront toujours pour Dieu, des faits particuliers, des miracles qui ne diffèrent des autres que parce qu'ils sont répétés? « Que je méprise « ces philosophes, s'écrie le grand Bossuet, qui, mesurant « les conseils de Dieu à leurs pensées, ne le font auteur « que d'un certain ordre général, d'où le reste se déve- « loppe comme il peut! comme s'il avait à notre manière « des vues générales et confuses, et comme si la souve- « raine intelligence pouvait ne pas comprendre dans ses « desseins les choses particulières, *qui seules subsistent vé-* « *ritablement*[1]! »

Remarquez que Rousseau part de ce point qu'il y a eu une révélation[2], et qu'il lui assigne *trois* moyens ou caractères principaux, dont les deux premiers sont *la beauté de la doctrine* et la *vertu de ses disciples*... Nous verrons tout à l'heure le troisième.

Mais qui ne voit le paralogisme où il va s'enfermer? car la révélation n'étant nécessaire que parce que les hommes étaient aveugles et méchants, cet aveuglement devait les empêcher de voir dès l'abord *la beauté* de la doctrine, et cette méchanceté d'apprécier *la vertu* de ses disciples et de son auteur. Cette *beauté* dut paraître *folie*, cette *vertu* dut paraître *crime;* et la preuve qu'il en a été ainsi, c'est la croix de Jésus-Christ, et les trois siècles de persécutions qui l'ont suivie. Loin d'être des moyens, *la beauté* de la doctrine et *la vertu* de ses disciples ont dû être dès l'abord des obstacles; et, loin de dispenser des miracles, elles les ont rendus plus nécessaires. Plus tard sans doute, quand

[1] *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche.*

[2] *Lettres de la Montagne*, t. XIII, p. 85 à 90.

elles ont eu porté leurs fruits, elles ont pu devenir des moyens; mais dans le principe, je le répète, il est contradictoire en raisonnement, comme il est contraire au fait, que la beauté de la doctrine et la vertu de ses disciples aient suffi à la conversion de l'univers.

Rousseau lui-même est obligé de le reconnaître, et d'admettre enfin un troisième moyen. Ce troisième moyen est... *les miracles.* Mais aussitôt il les renvoie à l'adresse *du peuple, incapable de raisonnements suivis, d'observations lentes et sûres, et en toute chose esclave des sens... La bonté divine*, dit-il, *se prête aux faiblesses du vulgaire*, et VEUT BIEN LUI DONNER DES PREUVES QUI FASSENT POUR LUI. Mais cette preuve n'est point faite pour *les gens instruits et qui savent raisonner;* elle doit leur paraître ÉQUIVOQUE : *il n'y a de signe vraiment certain pour eux que celui qui se tire de la doctrine, et il n'y a par conséquent que les bons raisonneurs qui puissent avoir une foi solide et sûre*[1].

Que dites-vous de cette distinction tranchée entre le *vulgaire* et les *gens instruits* aux yeux de Dieu; de ce double procédé de la sagesse divine envers les hommes, l'un grossier pour le peuple, l'autre délicat pour les gens d'esprit; et de cette prétention qui attache la foi au fil du raisonnement pour les uns et à l'appât des miracles pour les autres, sans que ces miracles *fassent preuve* pour les premiers; et enfin de cette conclusion, *qu'il n'y a que les bons raisonneurs qui puissent avoir une foi solide et sûre?* conclusion si bien justifiée par Rousseau et par tous les *bons raisonneurs* de son siècle!!! Oui, certes, il y a une distinction entre le *peuple* et les *raisonneurs* aux yeux de Dieu et dans l'effet de sa révélation; mais la voici : « Je vous

[1] *Lettres de la Montagne*, t. XIII, p. 88, 89.

« rends grâce, ô mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, « de ce que vous avez caché ces choses aux *savants et aux* « *entendus*, et de ce que vous les avez révélées aux *petits!* « Oui, Père, je vous en rends grâce, parce qu'il vous a « plu ainsi[1]. »

Mais voici le plus fort. Vous croyez au moins, par ce qui précède, que Rousseau reconnaît la vérité des miracles, ne serait-ce qu'en vue du peuple. Puis, vous vous demandez comment ces miracles que *la bonté divine, se prêtant aux faiblesses du vulgaire, a bien voulu lui donner comme des preuves qui fassent pour lui,* ne *font* pas également pour les *bons raisonneurs*, et comment, *vrais* pour les uns, ils sont *équivoques* pour les autres. Voici le mot de l'énigme : — « Pourvu que le caractère des miracles, dit-il, frappe « ceux auxquels il est destiné, *qu'importe qu'il soit appa-* « *rent ou réel?* c'est une distinction qu'ILS (le vulgaire) « sont hors d'état de faire. — Et *c'est ce qui rend ce ca-* « *ractère de la révélation équivoque* pour les gens instruits « et qui savent raisonner[2]. »

O digne défenseur de la majesté divine, qui trouve contraire à cette majesté que Dieu fasse de vrais miracles, et qui lui en fait faire de simulés et de trompeurs, et encore avec tant de grossièreté que les *gens instruits* s'en aperçoivent!!! Ainsi (et il développe plus loin cette extravagante idée) voici la Divinité, devant opérer des miracles en preuve de sa révélation, qui donne, au lieu des miracles réels, des miracles apparents, comme un charlatan fait des tours devant le vulgaire *hors d'état de faire la distinction de cette fausseté*, tandis que les gens instruits et qui savent raisonner sont par derrière, ne s'en laissant pas aussi aisément

[1] Luc, chap. X, v. 21.

[2] *Lettres de la Montagne*, t. XIII, p. 89.

accroire, et jugeant tout au moins que ces prétendus miracles sont fort *équivoques*.

O raison incrédule, à quoi en es-tu réduite, et qui pourrait te châtier comme tu le fais toi-même?

Revenons :

Qui dit Dieu, pour nous, dit créateur et maître de la nature. Naturellement ce n'est que par cette qualité qu'il se notifie à nous. Dans l'état de corruption et d'aveuglement moral surtout où était tombée l'humanité, lorsque la seconde révélation fut par cela même rendue nécessaire, les preuves intellectuelles ou morales ne pouvaient directement rien. D'ailleurs, et en tout temps, ces preuves ne peuvent jamais que très-imparfaitement convaincre de la vérité divine, parce que le propre de cette vérité est d'être mystérieuse et insaisissable à l'homme, si ce n'est par la foi, dont le motif doit être l'autorité. Il fallait donc surtout des preuves d'autorité, et d'autorité divine. Or, le *Créateur* ne pouvait témoigner de son autorité que par des actes de *créateur*, que par des miracles.

Aussi Jésus-Christ en appelle-t-il fréquemment à cette preuve comme à la plus convaincante. *Les œuvres que mon* PÈRE *m'a donné le pouvoir de faire,* dit-il, *rendent ce témoignage de moi, que j'ai été envoyé par mon* PÈRE... *Si je n'avais fait devant eux des œuvres que nul autre n'a faites, ils n'auraient pas le péché qu'ils ont... Si vous ne croyez pas à mes paroles, croyez au moins aux œuvres que je fais... Tyr et Sidon s'élèveront au jour du jugement contre cette nation; car si les miracles qui ont été faits devant elle avaient été faits devant Tyr et Sidon, elles se seraient converties, etc.*[1].

[1] Croirait-on qu'après cela Rousseau ait eu la hardiesse d'écrire : « Ils « me font un crime de ne pas admettre une preuve que NON-SEULEMENT JÉSUS

Ainsi la convenance et la nécessité des miracles sont justifiées, comme leur possibilité.

III. Si les miracles étaient nécessaires, pourquoi ne le sont-ils pas toujours? pourquoi ce privilége accordé aux contemporains et aux témoins de Jésus-Christ d'avoir vu les éclairs de sa divinité? et pourquoi en sommes-nous réduits nous autres au pâle et douteux reflet du témoignage des hommes? pourquoi tant d'hommes entre Dieu et nous? etc., etc.

Rien de plus aisé à concevoir et à justifier que la sagesse de cette économie, qui a tant défrayé l'humeur arrogante de Rousseau.

« Les miracles ne peuvent pas se faire continuellement; « ils ne nous touchent que s'ils sont étonnants, et ils ces« seraient de l'être s'ils étaient ordinaires. Car la succession « des jours et des nuits, le retour périodique des quatre « saisons, le dépouillement des arbres et la renaissance des « feuilles, la force prodigieuse des semences, la beauté de « la lumière, la variété des couleurs, des sons, des par« fums, des saveurs, celui qui les verrait pour la première « fois serait étourdi, écrasé de tant de merveilles; et nous « n'y faisons pas attention : non qu'il nous soit facile d'en « connaître les causes, qu'y a-t-il de plus obscur? mais « parce que nous sommes habitués à en éprouver les sen« sations. C'est donc très-utilement que Dieu a fait des mi« racles, afin que, la multitude des croyants se groupant « autour et se répandant ensuite, ils fissent autorité et chan« geassent les mœurs. »

Cette reflexion, où le simple bon sens s'élève à la plus

« N'A PAS DONNÉE, MAIS QU'IL A REFUSÉE EXPRESSÉMENT... » N'oubliez pas qu'il avait dit auparavant que LA BONTÉ DIVINE DEVAIT CETTE PREUVE AU VULGAIRE.

haute philosophie, est péremptoire. Elle est du grand saint Augustin.

Ainsi demander toujours des miracles, c'est vouloir *ordinairement* des choses *extraordinaires,* c'est-à-dire l'impossible et l'absurde.

Mais outre que ce serait impossible, ce n'est pas nécessaire dans l'ordre de la stricte justice.

Dieu nous doit des raisons de croire en sa révélation, des signes déterminants de sa divinité. En sommes-nous dépourvus? n'avons-nous pas tout ce qu'il nous en faut pour être inexcusable dans notre incrédulité? Voilà toute la question, ces *Études* y répondent. Qu'importe après cela que Dieu ait donné plus de preuves ou des preuves plus directes aux uns qu'aux autres, puisque ceux qui en ont le moins en ont assez? « Mon ami, peut-il nous dire comme « aux ouvriers de l'Évangile, je ne vous fais aucun tort ! « est-ce que je ne suis pas convenu avec vous d'un denier? « Prenez ce qui vous revient, et retirez-vous : il me plaît à « moi de donner autant ou plus à ceux-là : est-ce que je ne « suis pas libre? faut-il que votre œil soit mauvais, parce « que je suis bon? ou ne puis-je être libéral sans que vous « soyez jaloux? »

Et puis nous ne voyons pas la fin des choses et les dernières dispositions du Père de famille au grand jour du jugement, alors que chaque enfant sera obligé de rapporter ce qu'il aura reçu, et de rendre compte des talents qui lui auront été confiés. Oh! que l'âme fidèle et simple, qui adore Jésus-Christ sous les voiles eucharistiques, doit se consoler de n'avoir pas vu son humanité glorifiée! et qu'elle doit chérir les douces épreuves de son amour et de sa foi, lorsqu'elle vient à se rappeler cette grande parole : « Parce « que vous avez vu, Thomas, vous avez cru : mais

« bien plus heureux ceux qui croiront sans avoir vu[1] !

C'est d'ailleurs une grande illusion de croire que la vue des plus grands miracles de Jésus-Christ eût converti ceux qui résistent aujourd'hui aux preuves que nous produisons. « Si j'avais vu un miracle, dit-on souvent, je me « convertirais. » Ceux qui disent ainsi savent-ils ce que c'est que se *convertir?* Tous les témoins des miracles de Jésus-Christ se sont-ils convertis? Combien qui n'en sont devenus que plus coupables, et qui ont justifié cette pensée de Pascal : « Les miracles ne servent pas à convertir, mais à con-« damner? » — « On dit qu'un miracle convertirait quand « on ne le voit pas, ajoute ce profond penseur. Les raisons « vues de loin paraissent borner notre vue ; mais quand on « y est arrivé, on commence à voir encore au delà. Rien « n'arrête la volubilité de l'esprit. Il n'y a point, dit-on, de « règle qui n'ait quelque exception, etc.[2]. »

Rousseau s'est chargé de justifier cette pensée de Pascal, et de confondre l'insolente exigence avec laquelle il prétend lui-même ailleurs que Dieu aurait dû faire des miracles pour tous les hommes : « On vient de trouver, dit-il, le secret « de ressusciter des noyés ; on a déjà cherché celui de res-« susciter des pendus : qui sait si, dans d'autres genres de « mort, on ne parviendra pas à rendre la vie à des corps « qu'on en avait crus privés?.... AU RESTE, *quelque frap-« pant que pût me paraître un pareil spectacle* (de la ré-« surrection d'un mort), *je ne voudrais pour rien au monde « en être témoin ; car que sais-je ce qui en pourrait arri-« ver? Au lieu de me rendre crédule, j'aurais grand'peur « qu'il ne me rendît que fou*[3]. »

[1] Jean, chap. XX, v. 29.

[2] *Pensées*, édit. Faugère, t. II, p. 232.

[3] *Lettres de la Montagne*, p. 112.

C'est que la foi ou la *conversion* n'est pas une affaire de l'esprit, et ne cède pas à l'évidence. Se convertir c'est se mépriser, c'est aimer Dieu, c'est désaimer les créatures, c'est mourir à soi-même, c'est en un mot, pour celui qui n'y est pas disposé par la volonté et par le cœur, un miracle qui l'emporte sur tous les autres. L'amour ne se commande pas, même par des miracles. Il faut y être prédisposé, et alors on croit aux miracles, et ils convertissent; sinon, *quelque frappant que pût paraître un pareil spectacle*, pour parler comme Rousseau, on échappe toujours à leur autorité par quelque biais, et ils condamnent. Et c'est là le sens de cette parole que le Sauveur adressait aux Juifs incrédules : « Les œuvres que je fais au nom de mon Père « rendent témoignage de moi; mais pour vous, vous ne « croyez pas, *parce que vous n'êtes pas de mes brebis*[1]. »

Mais tout ce qui précède n'est, à proprement parler, que considérations; et il nous faut donner des raisons directes de la diminution des miracles, à partir de l'établissement du Christianisme.

Nous l'avons déjà dit ailleurs, les raisons de croire ou de ne pas croire ont été diverses, mais non moindres selon les temps; et on peut soutenir avec avantage que l'état actuel des preuves du Christianisme n'est pas inférieur à ce qu'il était du temps de Jésus-Christ et de ses plus grands miracles. Seulement, par une illusion ordinaire, ce sont les preuves éloignées qui nous paraissent avoir dû être les plus fortes; et de même que nous disons que la vue des miracles nous convertirait, de même ceux que les miracles ne convertissaient pas disaient que la vue de l'accomplissement des prophéties, dont nous jouissons aujourd'hui, les aurait convertis.

[1] Jean, chap. x, v. 25, 26.

Quelle est la plus grossière de ces deux illusions? Il serait difficile de le dire, tant des deux parts les sommes de preuves se compensent; et c'est là le motif qui fait que les premières (*les miracles*) ont dû cesser proportionnellement, à mesure que les secondes (*l'accomplissement des prophéties*) en ont pris la place.

Remarquons, en effet, que du vivant de Jésus-Christ *rien* ne le prouvait que ses miracles; je dis plus, *tout* prouvait contre ses miracles.

Aujourd'hui nous naissons chrétiens, nous suçons, nous respirons le Christianisme dès le sein de nos mères; et tout, autour de nous dans la société, nous en inspire les croyances et les mœurs. C'est en quelque sorte à plaisir que nous sommes incrédules; il faut que les passions nous fassent violence pour cela.

Quand Jésus-Christ parut, c'était l'inverse; les préjugés païens, et peut-être encore davantage les préjugés juifs, étaient contre la foi. La nature même était du côté de ces préjugés, et faisait avec eux un poids immense. Ce n'étaient pas de faux incrédules, des incrédules de mauvaise foi, comme la plupart de ceux de nos jours, qu'il fallait confondre; c'étaient de vrais, de sincères et de légitimes incrédules, qu'il fallait convaincre : que dis-je, des incrédules? Ce n'étaient pas des incrédules en particulier, c'était la masse de la société, c'était le monde entier, c'était la nature humaine, c'était ce *milieu* profond et vaste où s'agitait l'humanité, qu'il fallait refondre, et faire passer de la sagesse des hommes à la folie de Dieu.

Or, pour opérer ce renversement, il ne fallait rien moins que des miracles. Les miracles n'étaient pas seulement la plus forte preuve, mais *la seule* preuve que Jésus-Christ pût employer.

Même les prophéties, loin de prouver Jésus-Christ pendant sa vie, prouvaient contre lui, et le surnaturel se joignait au naturel pour lutter contre la lumière.

Elles étaient de deux sortes, les anciennes et les nouvelles : quant aux anciennes, généralement interprétées dans le sens humain, elles avaient fait concevoir l'attente d'un avénement glorieux et triomphant à la manière des grandeurs terrestres; et non-seulement Jésus-Christ ne répondait pas à cette attente, mais il la heurtait de front par l'humilité et l'abjection de sa vie et de sa mort. Quant aux nouvelles prophéties que faisait Jésus-Christ : qu'il convertirait le monde; que, quand il serait élevé en croix, il attirerait tout à lui, etc., elles déconcertaient encore davantage toutes les idées, parce qu'elles faisaient de son humilité et de son abjection, non plus un accident, mais un choix, mais un principe de succès qui bravait toutes les espérances et toutes les conjectures.

Il résulte de là que les preuves que nous avons aujourd'hui de la divinité de Jésus-Christ (le succès de sa doctrine et l'accomplissement de ses promesses), non-seulement les Juifs ne les avaient pas *pour*, mais ils les avaient *contre* la croyance à Jésus-Christ; de sorte que sans les *miracles* ils n'avaient aucun motif pour croire en lui, et que ce seul motif avait à balancer, à forcer toutes les raisons naturelles et même surnaturelles d'incrédulité, qui, depuis lors, sont devenues des raisons de foi.

Aussi voyons-nous partout dans l'Évangile les témoins des miracles de Jésus-Christ partagés entre la force de ces miracles et celle des préjugés naturels et surnaturels que nous venons de rappeler. Préoccupés, infatués de leurs prophéties, et surtout du charnel aspect sous lequel ils s'étaient habitués à en envisager l'objet, ils ne pouvaient re-

venir du désenchantement que leur causaient la simplicité et l'obscurité de Jésus-Christ; ils ne pouvaient se résoudre à voir en lui ce CHRIST *qui devait les délivrer de tous leurs ennemis;* et dans cet homme qu'ils avaient vu naître au milieu d'eux, comme l'un d'eux; dans ce *fils de charpentier* dont les parents existaient encore dans la plus basse condition, qui lui-même y était resté caché pendant trente ans, et qui n'en sortait que pour s'entourer de disciples pris plus bas encore, et se signaler, si j'ose ainsi dire, par le luxe de la pauvreté et de la faiblesse; dans cet homme, dis-je, ils ne pouvaient jamais plier leur orgueil pharisaïque à adorer le Dieu. Cette répugnance invincible étendait un voile épais sur leur esprit, sur leurs yeux, et leur dérobait l'éclat des miracles. Forcés quelquefois par cet éclat et retenus par leurs préjugés, ils étaient en lutte avec eux-mêmes; et, *s'assemblant autour* de cet homme extraordinaire qui faisait leur désespoir, ils lui disaient : *Jusques à quand nous tiendrez-vous l'esprit en suspens? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous clairement*[1]; c'est-à-dire, soyez-le comme nous voudrions que vous le fussiez. Mais Jésus-Christ, sans sortir de son divin caractère, leur répondait avec simplicité : *Je vous parle, et vous ne me croyez pas. Les miracles que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi. Mon Père et moi nous ne sommes qu'un.* A cette idée que cet homme qui leur parle ainsi n'est qu'un avec Dieu, les Juifs perdent de vue ses miracles; tous leurs préjugés se réveillent, et *ils prennent des pierres pour le lapider*. Et comme Jésus-Christ, pour les confondre de nouveau par la représentation de ses miracles, leur réplique soudain, *Je fais devant vous plusieurs œuvres au nom de mon Père; pour laquelle est-ce*

[1] Jean, chap. x.

que vous me lapidez?... les Juifs évitent cette raison accablante, et poursuivent : *Ce n'est pour aucune de vos œuvres que nous vous lapidons, mais à cause de votre blasphème, et parce qu'étant homme vous vous faites Dieu.* Combien de ceux d'entre nous qui demandent des miracles pour se convertir eussent fait alors ce que firent les Juifs!!!

C'est ainsi que les *miracles* avaient une raison de nécessité toute particulière, dans l'état où était le monde au commencement du Christianisme; c'était la seule preuve, et elle devait être d'autant plus forte que non-seulement elle était la seule, mais qu'elle avait contre elle toutes les autres, et qu'elle devait les balancer jusqu'à ce que celles-ci eussent fini de s'établir : comme ces arcs-boutants qui soutiennent en l'air tout un édifice repris en sous-œuvre, jusqu'à ce que le changement régulier de ses appuis naturels soit terminé.

Mais cette raison, qui rendait les miracles *nécessaires* à l'origine du Christianisme, nous découvre, par contre, la raison qui les a rendus depuis lors de plus en plus *superflus*, et qui par conséquent a dû les faire cesser. Comme les Juifs n'avaient pas les preuves que nous avons, nous ne pouvions avoir celles qu'ils avaient, et il serait difficile de dire quelles sont les plus fortes.

La vue immédiate des miracles est sans doute une preuve qui doit exciter notre envie; mais l'établissement universel du Christianisme, la destruction du paganisme, et la conversion de toute la terre idolâtre à la croix de Jésus-Christ, n'est-ce donc rien? n'est-ce pas bien davantage?

Ce grand fait est un miracle qui évidemment a dû mettre un terme à tous les autres, car à partir de lui le but des miracles a été atteint : le monde a été chrétien, et n'a eu qu'à continuer à l'être. Les miracles n'avaient pas pour

objet de convertir les hommes individuellement, mais la société des hommes, et ceux-ci seulement comme membres de cette société. Avant cette conversion, il n'y avait aucune raison pour les individus de croire que Jésus-Christ était Dieu, précisément parce que la société où ils naissaient leur inspirait des préjugés contraires. Il fallait donc des preuves directes de cette divinité, des miracles, parce que tout était à convertir, et la société, et par conséquent les membres de la société des hommes. Mais à partir du moment où cette conversion de la société a été achevée, l'ouvrage des miracles a été achevé. Il n'y a plus rien eu à convertir. Les hommes sont nés tout convertis. Ils ont dû croire sur la foi de leurs ancêtres. S'ils ont perdu la foi, s'ils se sont *pervertis*, ç'a été leur faute. Dieu ne leur devait plus rien; et alors même, pour revenir de cette incrédulité volontaire et coupable, ils n'ont eu besoin que de rentrer dans le *milieu* des croyances chrétiennes, où flotte le monde comme dans son élément.

Il en a été du Christianisme, cette création morale, comme de la nature et de sa création matérielle. Au commencement Dieu créa le ciel et la terre; et comment les créa-t-il? nécessairement par des miracles. Depuis lors la nature subsiste, et Dieu ne fait plus de miracles de ce genre; les êtres se reproduisent *naturellement*, en vertu du miracle primitif de la création. Ainsi du Christianisme : il subsiste et se poursuit dans la société dont il est la vie, sans qu'il soit besoin de renouveler les miracles par lesquels il a été fondé.

Et qu'on ne voie pas dans cette foi traditionnelle une foi aveugle et dénuée de motifs : elle est pleine de logique et de raison. Car, de même que l'existence du monde présuppose la création et ses miracles, de même l'existence du

Christianisme dans le monde conduit en remontant au grand miracle de son établissement, lequel présuppose les miracles qui l'ont fondé. Pour qui considère attentivement les éléments du Christianisme, et le chaos de dissolution et de ténèbres d'où il est sorti, il y a dans son établissement *sans la main d'aucun homme* un miracle décisif qui répond des autres, qui nous les fait voir dans leur effet, parce que sans eux, comme dit saint Augustin, il serait plus grand qu'eux. Je n'ai pas vu les miracles, mais je vois le monde païen converti; et alors de deux choses l'une : ou je m'explique le monde converti par les miracles, et je crois aux miracles; ou je ne veux pas croire aux miracles, et alors je suis forcé de voir dans ce monde converti sans miracles un plus grand miracle : dans les deux cas, la vérité du Christianisme et sa divinité.

Ainsi les miracles ont dû cesser du moment où le monde a été converti, par deux raisons : la première, parce que le but direct des miracles a été atteint; la seconde, parce que ce but atteint n'ayant pu l'être sans les miracles, nous les fait voir en lui.

Mais il y a une raison encore plus sensible et plus admirable de la diminution des miracles à partir de l'établissement du Christianisme, que nous avons indiquée et qu'il faut approfondir : cette raison est l'accomplissement des prophéties.

Avant Jésus-Christ, les prophéties entretenaient son attente dans le monde par le peuple juif. L'accomplissement successif de plusieurs de ces prophéties concernant les destinées transitoires de ce peuple, motivait sa foi dans celles qui regardaient l'avénement ultérieur et définitif de Jésus-Christ. Ainsi il avait pour raison de croire, les prophéties elles-mêmes se justifiant les unes les autres.

Au moment où Jésus-Christ parut, il fut méconnu, conformément à ces prophéties, qui s'éclipsèrent ainsi dans leur propre accomplissement. Cette preuve qui avait jusque-là guidé le peuple juif disparut dans son objet, ou plutôt devint objection, pierre d'achoppement et de scandale. Alors les miracles durent suppléer à cette lumière perdue, et faire croire, contre toutes les apparences, que Jésus-Christ était l'objet des anciennes promesses, et que les nouvelles promesses, qu'il faisait lui-même en confirmation et en extension des premières, trouveraient leur accomplissement : notamment, que tous les peuples de la terre se convertiraient à sa doctrine; que le peuple juif serait rejeté, misérable, et toujours errant par tout l'univers, en châtiment de son incrédulité déicide; et que la société fondée par Jésus-Christ sur les apôtres, l'Église, triompherait de tous les efforts de l'enfer par la seule vertu de sa croix, et demeurerait à jamais, jusqu'à la fin du monde, assistée de son divin Esprit.

Ces nouvelles prophéties, comme les anciennes, étaient difficiles à croire dans l'état de faiblesse et d'anéantissement où se trouvaient alors leur objet et leur auteur. Leur accomplissement, qui fait aujourd'hui la manifestation de la divinité de Jésus-Christ, faisait alors, par la contradiction des apparences, le scandale et la folie de la foi chrétienne. C'est pourquoi les miracles étaient nécessaires pour en cautionner la vérité.

Mais quand cette vérité commença à se justifier elle-même par l'événement, que les nations se convertirent, que le peuple juif exterminé, comme il avait été dit, commença à traîner par le monde cette malédiction qu'il s'était attirée; que l'Église se forma dans le feu des persécutions, et prit peu à peu sur les débris du paganisme cette assiette impo-

sante et terrible qui est devenue l'écueil de tout ce qui a eu l'insolence de s'y heurter : alors le prodige de ces événements, non plus seulement en lui-même, comme nous l'avons dit plus haut, mais *dans son rapport ponctuel et littéral avec toutes les prophéties* qui l'avaient annoncé, ce prodige de l'accomplissement des prophéties vint dégager, pour ainsi parler, la parole de Dieu, et faire cesser la nécessité des miracles particuliers par un grand miracle toujours subsistant.

« Jésus-Christ a fait des miracles, dit à ce sujet Pascal, « et les apôtres ensuite, et les premiers saints en grand « nombre, parce que les prophéties n'étant pas encore ac- « complies, et s'accomplissant par eux, rien ne témoignait « que les miracles. Il était prédit que le Messie conver- « tirait les nations : comment cette prophétie se fût-elle « accomplie, sans la conversion des nations? et comment « les nations se fussent-elles converties au Messie, ne « voyant pas ce dernier effet des prophéties qui le prou- « vent? Avant donc qu'il ait été mort, ressuscité, et con- « verti les nations, tout n'était pas accompli; et ainsi il a « fallu des miracles pendant tout ce temps-là. Maintenant « il n'en faut pas, car les prophéties sont un miracle tou- « jours subsistant[1]. »

Ainsi, par une admirable compensation de la Providence, qui veut qu'à toutes les époques il y ait à peu près les mêmes motifs de foi, les deux plus grands miracles de la Religion, la réprobation des Juifs et la perpétuité de l'Église, deviennent chaque jour plus éclatants, à mesure que nous nous éloignons du temps des miracles. Un homme qui affirmerait que Dieu lui a promis une vie de dix siècles ne serait cru de personne, s'il ne faisait des miracles;

[1] *Pensées*, édit. Faugère, t. II, p. 214.

mais dès qu'il aurait dépassé trois cents ans, cette longévité sans exemple serait un miracle continuel qui suffirait apparemment pour convaincre les plus incrédules. Or, le peuple juif, dispersé dans toutes les parties de la terre depuis dix-huit siècles, a subsisté dans cet état de *dissolution indissoluble*, inouï auparavant dans l'histoire, plus de temps que n'ont subsisté les empires les plus célèbres; et l'Église catholique, de son côté, a duré déjà dix fois plus de temps que ne vivent d'ordinaire les systèmes de gouvernement les mieux combinés.

Pascal observe très-judicieusement quelque part que les prophéties sont *les seuls miracles subsistants qu'on peut faire*. Et en effet, les autres miracles particuliers cesseraient d'être tels par leur répétition, et deviendraient des phénomènes naturels. Mais il n'en est pas ainsi des prophéties, parce que là il n'y a pas *répétition* : c'est *un seul fait singulier*, mais tellement immense qu'il remplit tous les temps et tous les lieux, et que c'est cette universalité et cette perpétuité qui font sa *singularité*. Il se compose de deux parties : la prophétie et l'événement. C'est la séparation de ces deux parties et leur accord dans cette séparation qui font le prodige. Or, quatre mille ans sont d'abord exclusivement réservés à la prophétie, et le reste des siècles à l'événement : la séparation ne peut pas être plus tranchée; et son étendue, loin d'affaiblir le prodige, en est la plus éclatante préparation. Et maintenant, quant au prodige en lui-même, c'est-à-dire, l'accord de l'événement avec la prophétie, la durée ne peut l'affaiblir, tant s'en faut, puisqu'il consiste précisément dans la durée : c'est là l'événement, c'est là le prodige: la durée de la réprobation des Juifs, la durée de l'Église. Ce fait non-seulement ne saurait devenir ordinaire à force de durer; mais il de-

vient de jour en jour plus extraordinaire; et ce n'est pas seulement, comme dit Pascal, un miracle *toujours subsistant*, mais un miracle *toujours croissant*. Et non-seulement un miracle, mais un double miracle : miracle dans le fait en lui-même, quand bien même il n'aurait pas été prédit, et miracle dans son accord avec la prédiction.

Rousseau, faisant allusion aux miracles de l'Évangile, ne craint pas de dire que les *miracles* des IMPOSTEURS *se font dans des carrefours, dans des déserts, et dans des chambres;* mais que ceux de la Divinité devraient être éclatants et manifestes, et avoir pour théâtre la terre entière, comme *de faire que le soleil change sa course, que les étoiles forment un autre arrangement, que les montagnes s'aplanissent, que la terre prenne un autre aspect, etc.*[1]. Nous n'avons pas à discuter cette grossière et judaïque exigence; mais nous en tirerons occasion de remarquer que les miracles de l'Évangile (sans accorder qu'ils aient été faits dans des *carrefours*, dans des *déserts*, et dans des *chambres*, comme il plaît à dire à Rousseau, que nous nous réservons de confondre) le cèdent en éclat et en évidence à celui de l'accomplissement des prophéties dont nous sommes les témoins, puisque celui-ci a pour théâtre toute la terre, pour durée tous les siècles; qu'il grandit tous les jours, et qu'à l'heure qu'il est il a atteint des proportions tellement énormes, tellement en dehors du cours ordinaire de la nature, que les plus aveugles et les plus prévenus en sont transportés d'étonnement, d'admiration, et d'enthousiasme.

Ainsi à cette question, *Pourquoi les miracles ont été en diminuant à partir de l'établissement du Christianisme?* trois raisons, outre des considérations préliminaires, sont

[1] *Émile*, liv. IV.

venues répondre : 1° parce que le but réel des miracles, la conversion du monde, a été atteint; 2° parce que ce but atteint n'ayant pu l'être sans les miracles, les a rendus dès lors à jamais visibles en lui; 3° parce que ce but est devenu dans son développement et dans sa perpétuité un double miracle, soit en lui-même, soit comme accomplissement des prophéties, miracle qui va grandissant dans la proportion de notre éloignement de l'époque des miracles; de telle sorte que ce que le temps ôte d'impression à ceux-ci, il l'ajoute à celui-là; et qu'ainsi la sagesse divine, qui fait tout avec nombre, poids et mesure, et se signale autant en ne faisant rien de plus qu'il ne faut qu'en faisant tout ce qu'il faut pour atteindre à ses fins, se découvre de la manière la plus admirable dans cette belle économie des preuves du Christianisme, où l'esprit humain trouve toujours également, quoique diversement, de quoi s'assurer de la vérité par la raison, et de quoi la mériter par la foi.

IV. Les faux miracles ne sont-ils pas faits pour nous tenir en défiance de tout ce qu'on appelle *miracle?* et le plus sûr pour la raison, qui se doit à elle-même de ne se déterminer que sur la certitude, n'est-il pas alors de douter, ou même de rejeter tous les miracles?

Cette question suppose une grande inintelligence des droits et des devoirs de la raison.

La raison se doit à elle-même la recherche et le discernement consciencieux de la vérité.

Tout croire aveuglément est une grande faiblesse sans doute; mais tout rejeter systématiquement n'en est pas une moindre; car si, d'une part, on admet l'erreur, de l'autre on exclut la vérité. C'est même une plus grande pauvreté de tout rejeter que de tout croire; car la crédulité, en em-

brassant l'erreur, embrasse du moins avec elle quelques principes et quelques débris de vérité, tandis que l'incrédulité n'embrasse rien, et arrive bientôt, de négation en négation, jusqu'à l'atrophie de la raison même. La raison appète la foi, comme l'estomac appète les aliments. Discerner les objets de cette foi est un devoir de prudence ; mais les rejeter tous sans distinction et s'en abstenir systématiquement est une insigne folie, car c'est aller contre le premier instinct de l'âme, et mettre son orgueil dans son inanition. Il y a plus : c'est s'exposer à tous les écarts de cet instinct, d'autant plus désordonné qu'il est plus contredit, et le voir se jeter en des contradictions inouïes, en des incrédulités pitoyables, justifiant ce mot de Pascal : « Incrédules les « plus crédules ! »

Ne soyons ni *incrédules* ni *crédules*, mais *croyants* et *philosophes*. Sachons faire la part du vrai, du faux et du douteux. « Il faut avoir ces trois qualités : pyrrhonien, géo« mètre, chrétien soumis ; et elles s'accordent et se tempè« rent en doutant où il faut, en assurant où il faut, en se « soumettant où il faut[1]. » Ces paroles, qui sont, comme l'a dit son nouvel éditeur, toute l'histoire de Pascal et résument l'état de son esprit, doivent être proportionnellement la règle de tout esprit raisonnable. Sans doute le point milieu n'est pas toujours aisé à trouver dans ces opérations diverses ; mais le travail de sa recherche et de son maintien est précisément ce qui fait la vie, l'exercice et la noblesse de l'intelligence.

Ces réflexions, qui doivent dominer toute l'étude de la Religion, trouvent plus particulièrement application dans l'étude des miracles.

De ce qu'il y a eu de faux miracles, beaucoup de faux

[1] Pascal, *Pensées*, édit. Faugère, t. II, p. 347.

miracles, il est peu philosophique, il est même irrationnel de tirer une conclusion d'incrédulité absolue aux miracles.

De quelle vérité dans le monde n'y a-t-il pas eu en effet des contrefaçons? et quelle est celle qui subsisterait, si on les rejetait toutes pour ce motif?

Je dis plus : l'erreur n'étant, comme l'a dit Bossuet, que *quelque vérité dont on a abusé*, nous devons voir dans les *faux miracles* de *vrais miracles contrefaits*, comme dans la *fausse monnaie* on voit la véritable frauduleusement imitée. D'où vient qu'on fait de la fausse monnaie? c'est qu'on espère la faire passer pour la véritable. Et d'où vient qu'on espère et qu'on réussit à la faire passer pour véritable, si ce n'est parce qu'il y en a en effet de *véritable* qui *prédispose* à recevoir celle qui lui ressemble? Le faux n'existe ainsi que parce que le vrai lui donne *intérêt* et *crédit*. Parcourez toutes les faussetés qui ont eu cours dans le monde, et vous verrez qu'elles doivent leur succès à quelque vérité première dont elles ont imité la figure. L'esprit de l'homme, se trouvant une fois plié de ce côté par la vérité, devient susceptible par là de toutes les faussetés de cette sorte. Il ne faut donc pas nous étonner qu'il y ait eu de faux miracles, et en tirer argument contre la vérité des miracles, car ces deux choses ne sont pas contraires, tant s'en faut! elles se supposent réciproquement et nécessairement. Admettez qu'il y ait eu de vrais miracles, et vous jugerez aisément, par une raison d'intérêt, qu'il a dû y en avoir de faux : partez de l'existence des faux miracles, et, recherchant les sources de leur crédit, vous arriverez à reconnaître qu'il a dû y en avoir de vrais. — Ainsi les faux miracles non-seulement ne prouvent pas *contre*, mais prouvent *pour* les vrais miracles, par *présupposition*.

Ils prouvent encore pour eux d'une autre manière : par *dissemblance*.

Si c'est un privilége de la vérité, funeste pour elle, de donner intérêt et crédit à l'erreur, c'est un autre privilége réparateur, que l'imitation ne puisse être parfaite, et que la vérité retienne toujours certains traits propres et incommunicables qui servent à la distinguer; et alors le faux éprouve le vrai. Par exemple, si, considérant attentivement les miracles évangéliques, nous reconnaissons, outre les caractères qui leur sont communs avec d'autres, certains caractères particuliers qui leur sont restés propres, bien qu'on eût le plus grand intérêt à les imiter, nous ne pourrons nous expliquer ce défaut d'imitation que par l'impossibilité, et cette impossibilité que par la vérité certaine de ceux qui présenteront ces caractères inimitables. Le faux s'imite lui-même parfaitement, parce qu'il n'a besoin pour cela que de se répéter; mais il ne peut imiter aussi bien le vrai, précisément parce qu'il n'est pas le vrai lui-même, et que le vrai en toutes choses a des caractères qui lui sont essentiels. Les faux miracles, ne présentant jamais en eux-mêmes ces caractères, les mettent en relief en ceux où ils se trouvent, et servent ainsi à démontrer leur parfaite vérité.

La foi chrétienne est du côté de la raison en ceci, et l'aide puissamment à éviter mille crédulités où elle se laisserait aller, si elle n'était garée par les caractères fixes et déterminés que cette foi lui présente. Un esprit qui croit aux miracles évangéliques, et à ceux que l'Église recommande de sa judicieuse autorité[1], n'y croit que sur des

[1] Un gentilhomme anglais, protestant, étant à Rome, un prélat avec lequel il était lié lui donna à lire un procès-verbal qui contenait la preuve de plusieurs miracles. Après l'avoir lu avec beaucoup d'attention, il dit, en le

raisons telles que les faux miracles ne peuvent pas lui en offrir de pareilles. En satisfaisant justement la raison, la foi la rend difficile, et ne la préserve pas moins de la crédulité que du scepticisme.

Montaigne, cet esprit si hardi, mais en même temps si judicieux, a parfaitement saisi et qualifié ces deux faiblesses de l'esprit humain à l'endroit des miracles. Nul ne s'est moqué avec plus d'esprit des faux miracles, et n'a disputé avec plus de liberté les coudées de la raison. Lisez notamment son chapitre DES BOITEUX, où il dépeint si bien la manière dont s'accréditent les contes les plus absurdes : « Je suis lourd, et me tiens un peu au massif et au vray-« semblable, dit-il dans ce chapitre. Je vois bien qu'on se « courrouce; et me deffend on d'en doubter, sur peines « d'injures execrables : nouvelle façon de persuader! Pour « Dieu mercy, ma creance ne se manie pas à coups de poing. « A tuer les gents, il fault une clarté lumineuse et nette; « et est notre vie trop reelle et essentielle, pour garantir « ces accidents supernaturels et fantastiques. » — Ce spirituel bon sens fait plaisir, et on aime à le voir sauver ainsi les droits de la raison commune, en revendiquant les siens propres. Mais si la *créance de Montaigne ne se manie pas à coups de poing*, savez-vous quelle en est une des principales raisons? c'est qu'elle est formée à la haute école de

rendant : « Si tous les miracles qu'on reçoit dans l'Église romaine étaient « établis sur des preuves aussi évidentes que ceux-ci, nous n'aurions aucune « peine à y souscrire. — Eh bien! répondit le prélat, de tous ces miracles « qui vous paraissent si avérés, aucun n'a été admis par la congrégation des « Rites, parce qu'on ne les a pas crus suffisamment prouvés. » Le protestant, étonné de cette réponse, avoua qu'il n'y avait qu'une aveugle prévention qui pût combattre la canonisation des Saints, et qu'il ne se serait jamais figuré que l'attention de l'Église romaine allât si loin dans l'examen qu'elle fait de leurs miracles. — V. le P. Daubenton, *Vie de S. François Régis* liv. IV.

la foi chrétienne, et que, « pour accommoder les exemples « que la divine parole nous offre de telles choses, *tres cer-« tains et irrefragables exemples*, et les attacher à nos « evenements modernes, puisque nous n'en voyons ny les « causes ny les moyens, il y fault aultre engin que le « nostre. »

Et ne croyez pas que ce soit pour la montre qu'il parle ainsi des vrais miracles; car voici que dans un autre chapitre il prend à corps l'incrédulité, et lui dit son fait avec un bon sens non moins admirable, non moins cuisant, sous ce titre : C'EST FOLIE DE RAPPORTER LE VRAY ET LE FAULX AU JUGEMENT DE NOSTRE SUFFISANCE. Ce n'est pas qu'il oublie et contredise à plaisir ce qu'il a déjà dit contre la crédulité, au contraire il le rappelle; mais cette fois-ci il prend son sujet à deux mains, comme il dirait, et par ses deux anses. « Ce n'est pas à l'adventure sans raison, dit-il, que « nous attribuons à simplesse et ignorance la facilité de « croire et de se laisser persuader... D'autant que l'ame est « plus vuide et sans contre-poids, elle se baisse plus facile-« ment soubs la charge de la premiere persuasion : voylà « pourquoy les enfants, le vulgaire, les femmes et les ma-« lades sont plus subjets à estre menés par les aureilles. « Mais aussi, de l'aultre part, c'est une sotte presumption « d'aller desdaignant et condamnant pour faulx ce qui ne « nous semble pas vraysemblable : qui est un vice ordi-« naire de ceulx qui pensent avoir quelque suffisance oultre « la commune... Condamner ainsi resolument une chose « pour faulse et impossible, c'est se donner l'advantage « d'avoir dans la teste les bornes et limites de la volonté « de Dieu et de la puissance de nostre nature; et il n'y a « point de plus notable folie au monde que de les ramener « à la mesure de nostre capacité et suffisance... Quand nous

« lisons dans Bouchet les miracles des reliques de sainct « Hilaire, passe; son credit n'est pas assez grand pour nous « oster la licence d'y contredire: mais de condamner d'un « train de pareilles histoires, me semble singuliere impu- « dence. Ce grand sainct Augustin tesmoingne avoir vu, « sur les reliques saincts Gervais et Protais à Milan, un « enfant aveugle recouvrer la vue; une femme, à Carthage, « estre guarie d'un cancer, par le signe de la croix qu'une « femme nouvellement baptisée lui fit; et plusieurs aultres « miracles, où il dit lui-mesme avoir assisté : de quoy ac- « cuserons nous et luy et deux saincts evesques Aurelius « et Maximilius, qu'il appelle pour ses recors? Sera-ce « d'ignorance, simplesse, facilité? ou de malice et im- « posture? Est-il homme en nostre siecle, si impudent, qui « pense leur estre comparable, soit en vertu et en pieté, « soit en sçavoir, iugement et suffisance? *qui ut rationem « ullam afferrent, ipsa auctoritate me frangerent?* — « C'est une hardiesse dangereuse et de consequence, « oultre l'absurde temerité qu'elle traisne quant et soy, « de mespriser ce que nous ne concevons pas : car « après que, selon vostre bel entendement, vous avez es- « tably les limites de la verité et de la mensonge, et qu'il « se trouve que vous avez necessairement à croire des « choses où il y a encores plus d'estrangeté qu'en ce que « vous niez, vous estes dejà obligé de les abandonner[1]. »

[1] A cette occasion Montaigne, venant à parler, non plus des miracles, mais des *observances de l'Église*, fait cette réflexion, dont l'expérience nous confirme si souvent la justesse : « Et dadvantage, je le puis dire pour l'avoir « essayé, ayant aultrefois usé de cette liberté de mon choix et triage par- « ticulier, mettant à nonchaloir certains points de l'observance de l'Église « qui semblent avoir un visage ou plus vain ou plus estrange; venant à en « communiquer aux hommes savants, j'ay trouvé que ces choses-là ont un « fondement massif et très-solide, et que ce n'est que bestise et ignorance

C'est après avoir lu ces deux chapitres que Pascal s'écriait, avec sa haute raison : « Que je hais ceux qui font les « douteux de miracles! Montaigne en parle comme il faut « dans les deux endroits : on voit en l'un combien il est « prudent, et néanmoins il croit en l'autre, et se moque « des incrédules[1]. »

Ainsi feront tous les esprits raisonnables.

V. La dernière préoccupation qu'il nous reste à dissiper est celle-ci : *Les faits de possession par le démon* et leurs différents genres ont-ils existé? et s'ils ont existé, d'où vient qu'ils n'existent plus? La guérison d'un aveugle-né, la résurrection d'un mort, sont de grands miracles; mais au moins n'a-t-on à croire que le miracle en lui-même; son sujet existe et se voit dans la nature : un aveugle, un mort. Mais dans les miracles qui ont pour objet la guérison des *possédés*, tout est en dehors de la nature actuelle, et la *guérison*, et surtout au préalable la *possession*. On conçoit par ce qui a été dit que le miracle ait cessé, mais l'état de possession devrait se reproduire. Que s'il n'existe pas, c'est qu'il n'a pas existé, c'est qu'il était illusoire; et alors le miracle de sa guérison s'évanouit, tous les autres miracles reposant sur la même autorité sont compromis, et le doute le plus légitime envahit toute la croyance.

C'est à cela qu'il faut répondre.

Ce sujet profond ouvre un grand nombre d'aspects qui tentent la curiosité; mais l'économie générale de ces *Études*, au point où nous sommes arrivés, nous oblige à nous restreindre au côté direct de la difficulté supposée.

L'état de possession, dont il est tant parlé dans l'Évan-

« qui nous faict les recevoir avecques moindre reverence que le reste. »

[1] *Pensées*, édit. Faugère, t II, p. 33.

gile et dans l'histoire des temps apostoliques, est considéré comme un état naturel par sa fréquence, ou surnaturel par ses caractères.

Si on le considère comme un état naturel, on ne saurait en conclure qu'il n'a jamais existé de ce qu'il n'existe plus, pas plus qu'on ne pourrait dire que la lèpre n'a jamais existé, parce qu'il n'y a plus aujourd'hui de lépreux.

Si on le considère comme un état surnaturel répété (et c'est là en effet, selon nous, son vrai caractère), il échappe par son ordre à toute règle et à toute analogie naturelle d'existence et de durée, et on ne peut rien conclure de sa diminution ni de sa cessation.

De cela seul qu'il n'existe plus, on ne peut donc conclure qu'il n'a pas existé, on ne peut même tirer aucune induction qui en affaiblisse la croyance.

On trouve même dans son caractère surnaturel une raison d'analogie avec les miracles, qui lui rend applicables toutes les raisons que nous avons données de la diminution de ces derniers.

Ces courtes réflexions pourraient suffire; mais nous allons donner une plus ample satisfaction à ceux qui s'affecteraient encore de la difficulté, en traitant successivement de la certitude de l'état de possession et de l'explication de ce phénomène.

1° Un fait indubitable ressort de la lecture de l'Évangile, des Actes des Apôtres, et de la polémique chrétienne des deux premiers siècles : c'est que l'*état de possession par le démon*, tel que nous l'entendons, était dans ce temps-là considéré par tout le monde, chrétiens, juifs, païens, comme un état avéré, notoire. On ne soupçonnait même pas alors l'incrédulité qui s'est formée à ce sujet depuis qu'on n'en voit plus d'exemples. On disait *un homme qui a le démon*,

comme on dirait aujourd'hui *un homme qui a le mal caduc.*

— Cet exemple est compromettant, dira-t-on : il est probable en effet que ce qu'on appelait alors *avoir le démon* n'était autre chose que l'état épileptique, frénétique, ou lunatique.

— Non ; car ces dernières maladies, à l'égard desquelles, du reste, l'art médical n'a pas fait un pas, étaient caractérisées et nommées alors comme aujourd'hui, et l'état *de possession* en était distinct.

Ainsi nous lisons dans saint Matthieu « que, le bruit des « miracles bienfaisants de Jésus-Christ s'étant répandu « dans toute la Syrie, on lui amenait toutes sortes de ma- « lades, ceux qui avaient des maladies de langueur, *les « frénétiques*, CEUX QUI AVAIENT DES DÉMONS, *les lunati- « ques*, les paralytiques... » *Variis languoribus, tormentis comprehensos*, ET QUI DÆMONIA HABEBANT, *et lunaticos, et paralyticos* [1].

Vous voyez par ce passage, 1° que l'état de possession était publiquement avéré ; 2° qu'il était distinct des autres états avec lesquels il nous paraît qu'on aurait pu le confondre, *tormentis comprehensos, — lunaticos.*

A chaque page des Évangiles nous trouvons des exemples semblables qui témoignent de la notoriété et de la distinction de l'état de possession : « Jésus s'arrêta dans un lieu cham- « pêtre, environné de ses disciples et d'une multitude énorme « de peuples qui étaient venus de toute la Judée, de Jéru- « salem, et des côtes maritimes, et de Tyr, et de Sidon, « pour l'entendre et se faire guérir de leurs maux. *Et ceux « qui étaient tourmentés par les esprits immondes étaient « guéris* [2], *et on lui amenait* EN GRAND NOMBRE *des possédés*

[1] Matthieu, IV, 24.
[2] Luc, VI, 17, 18.

« *du démon*, et ils étaient guéris; et la foule, frappée de « stupeur, se disait : N'est-ce pas là le fils de David? Ce « que les pharisiens ayant ouï, ils dirent : *Il ne chasse les « démons* que par Béel-Zébuth, prince des démons[1]. » — « Jésus, ayant appelé ses douze Apôtres, leur donna puis- « sance et autorité *sur tous démons*, AVEC le pouvoir de « guérir les maladies[2]. » — « Or, les soixante et douze « s'en revinrent avec joie, lui disant : Seigneur, *les dé- « mons mêmes* nous sont assujettis par votre nom[3]. » Qu'on nous dispense de citer d'autres exemples; ils sont communs, et nous aurons lieu d'en citer de nouveaux dans un instant : mais ceux-ci suffisent pour établir que l'état de possession était *notoire*, et *distinct* des maladies. Ce n'est pas seulement sur le témoignage particulier des Apôtres que la certitude de ce fait repose, c'est sur le témoignage de la société tout entière de ce temps, qui paraît à travers leur récit; car tout homme de sens, fût-il d'ailleurs incrédule, sera forcé de reconnaître que les Évangélistes ne se seraient pas exprimés ainsi, si partout autour d'eux l'état de possession n'eût été un phénomène constant.

Ce qui fait bien voir d'ailleurs que cet état ne rentrait dans aucune maladie normale, c'est que ses caractères extérieurs n'étaient pas toujours les mêmes : ainsi tel possédé était frénétique, tel autre était rendu sourd, aveugle et muet tout à la fois; tel autre était poussé à se jeter dans l'eau ou dans le feu; un autre était tenu constamment courbé avec violence, sans pouvoir jamais se redresser[4]; en un mot, la possession ne ressemblait à aucune maladie parti-

[1] Matthieu, XII, 22, 24; VIII, 16.
[2] *Ib.*, IX, 1.
[3] *Ib.*, X, 17.
[4] Tels sont les divers exemples de possession consignés dans l'Évangile.

culière, mais revêtait diverses infirmités sans se confondre avec aucune d'elles. Il fallait bien que cet état présentât, à travers ces diverses infirmités, un caractère tout particulier; car sans cela on l'aurait confondu avec ces infirmités mêmes, et on n'aurait pas distingué tel frénétique d'un autre frénétique, tel muet d'un autre muet, etc., en disant de lui qu'il *était possédé du démon*, comme une chose que tout le monde voyait et comprenait.

Il y avait en effet, dans la possession, des caractères accidentels et particuliers, qui trahissaient, par des effets physiques ou moraux, la présence d'un agent surnaturel et satanique[1].

C'est surtout par le contact des possédés avec la toute-puissance du Christ que la présence de cet agent, que toute sa rage et toute sa nature maudite éclataient, s'accusant lui-même, avec des cris et des hurlements, comme l'auteur des misères du genre humain, et confessant la divinité terrible du Fils de Dieu, qui venait renverser son empire. Mais le Sauveur modérait cet éclatant témoignage, et lui ordonnait de se taire en le chassant[2].

Jésus-Christ avait solennellement délégué son pouvoir

[1] Voici quelques-uns des signes recueillis par les plus habiles naturalistes et physiciens : 1° lorsque les possédés demeurent suspendus en l'air pendant un temps considérable, sans que l'art puisse y avoir aucune part; 2° lorsqu'ils parlent différentes langues sans les avoir apprises, et répondent juste aux questions qu'on leur fait dans ces langues; 3° lorsqu'ils révèlent ce qui se passe actuellement dans des lieux éloignés, sans que l'on puisse attribuer cette connaissance au hasard; 4° lorsqu'ils découvrent des choses cachées qui ne peuvent être naturellement connues, comme les pensées, les désirs, les sentiments intérieurs de certaines personnes. — Voyez les *Lettres de M. de Saint-André sur les possédés*; les *Lettres théologiques de D. la Taste aux défenseurs des convulsions*; la *Dissertation de D. Calmet sur les obsessions et les possessions du démon*. (*Bible d'Avignon*, t. XIII, p. 293.)

[2] Marc, III, 11.

sur les démons aux Apôtres; et nous voyons ceux-ci, dans les *Actes*, user de ce pouvoir. C'est ainsi que, dans la ville de Philippes, saint Paul guérit, au nom de Jésus, une fille possédée, qui procurait à ses maîtres un gain considérable en découvrant les choses cachées[1]. — Nous lisons aux mêmes *Actes* que dans la ville d'Éphèse, où se trouvait Paul, des Juifs de la race sacerdotale, ayant voulu éprouver cette souveraine puissance du nom de Jésus sur les démons, tentèrent la guérison de quelques possédés par cette adjuration : *Je vous adjure par Jésus que Paul prêche!* mais l'esprit immonde répondit : *Je connais* JÉSUS, *et je sais qui est* PAUL; *mais vous, qui êtes-vous?* et un des possédés, se jetant sur eux, les couvrit de mauvais traitements. Cet événement ayant été su de tous les Juifs et de tous les Gentils qui peuplaient la ville d'Éphèse, la crainte s'empara des cœurs, et le nom du Seigneur Jésus fut glorifié[2].

Voilà ce que nous lisons dans les *Évangiles* et dans les *Actes;* et, à moins que de se rire de ces livres, les plus authentiques, les plus véridiques, les plus saints de tous les livres, il faut admettre la certitude de l'état de possession. A ne prendre ces livres mêmes que comme des livres ordinaires, on est forcé de voir, dans ce qu'ils disent sur ce sujet, la croyance universelle de ce temps, fondée sur les faits les plus constants et les moins équivoques. Aussi ne trouvons-nous nulle part qu'ils aient été contredits à cet endroit, soit par les Juifs, soit par les païens[3].

Le scepticisme moderne trouvera peut-être que ces faits

[1] *Actes*, c. XVI, v. 16

[2] *Ibid.*, c. XIX.

[3] Julien l'Apostat lui-même ne pouvait les démentir : « Et ce Christ, « qu'a-t-il donc fait de grand? Il a guéri quelques aveugles et quelques per- « clus; *il a exorcisé quelques possédés dans les villages de Bethsaïde et « de Béthanie.* »

se sont passés sur un théâtre trop étroit, trop reculé, trop à l'abri de la critique par l'obscurité sainte qui l'enveloppe, et demandera, puisque les faits de ce genre étaient alors si constants, qu'on les lui fasse voir ailleurs que dans la Judée.

Toute satisfaction peut lui être donnée, et ce théâtre qu'il trouve trop étroit va s'élargir. Ce n'est pas au sein du judaïsme seulement que ces phénomènes se sont produits, mais c'est aussi et surtout en face du monde païen, et au cœur de sa civilisation et de son empire. C'est là surtout, dis-je, que l'esprit de mensonge a été confondu, et a proclamé lui-même les grossiers artifices par lesquels il abusait l'espèce humaine.

Entre tous les moyens de propagation de l'Évangile, celui-ci a été pendant plus de deux siècles le plus décisif et le plus patent. Nous ne concevons rien de plus concluant que les témoignages que nous allons en donner.

« C'est de Jésus-Christ seul, dit saint Irénée en face « des païens, que ceux qui le servent tiennent la grâce, « chacun selon le don qu'il a reçu, d'opérer des merveilles « pour l'utilité des hommes. Les uns, en effet, chassent « les démons avec une autorité si souveraine, si efficace, « que ceux qui en étaient tourmentés, surpris, et re- « connaissants de leur délivrance, se convertissent à l'É- « glise, etc.[1]. »

« Nous chassons, dit un autre célèbre apologiste, les es- « prits trompeurs ; et ils avouent que c'est par l'efficace de « nos prières qu'ils sont chassés des corps. Saturne, Séra- « pis, Jupiter, s'accusent en fuyant, ET C'EST, Ô GENTILS, « EN VOTRE PRÉSENCE QU'ILS NOUS RENDENT TÉMOIGNAGE. « Si vous ne croyez pas ce que nous disons, pouvez-

[1] Iren., lib. II, c. XXXIII.

« vous ne pas croire ce qu'ils disent eux-mêmes[1]? »

Origène, s'adressant à un des plus violents ennemis du Christianisme, à Celse, lui oppose également ce fait, que « *tous les jours* les démons sont chassés par le seul nom de « Jésus[2]. »

Julius Firmicus Maternus, si connu par sa défense de la foi, l'appuie sur les mêmes fondements, et la justifie par les mêmes prodiges : « Votre Sérapis, » dit-il (et à qui croyez-vous qu'il adresse la parole? c'est à Porphyre, cet autre implacable ennemi de nos mystères), « votre Sérapis « est donc obligé de comparaître aux ordres d'un homme, « et contraint de rompre le silence qu'il voudrait garder. Vos « dieux n'osent faire tout le mal qu'ils méditent, retenus « par la force des paroles sacrées ; et ce que vous adorez « est réduit à souffrir les tourments dont nous punissons « les imposteurs[3]. »

Lactance, dans son admirable livre *Des institutions divines*, dit encore formellement (remarquez ces paroles) : « Les démons tremblent devant les adorateurs du vrai Dieu, « dont le nom les fait sortir des corps. Flagellés par les pa- « roles sacrées, non-seulement ils confessent qu'ils sont « des démons, mais encore ils dénoncent eux-mêmes leurs « noms, ces mêmes noms sous lesquels ils se font adorer « dans les temples ; et ils font cela *le plus souvent en pré- « sence de leurs adorateurs*. Ils protestent quelquefois avec « d'horribles hurlements qu'ils sentent qu'on les bat et « qu'on les brûle, et qu'ils sont prêts à sortir des corps « qu'ils possèdent[4]. »

[1] Minut. Felix. Dialog.
[2] Orig. cont. Cels., lib. I.
[3] *De Error. prof. relig.*
[4] *Lact. Div. instit.*, lib. II, c. XV. Voyez aussi lib. IV, c. XXVII.

Je laisse plusieurs autres témoignages aussi directs et aussi formels, Arnobe, Eusèbe, saint Athanase, etc., pour venir à celui du grand saint Cyprien. Énumérant les priviléges que recevaient les nouveaux baptisés, il dit : « Il leur « est donné de rendre la paix aux plus furieux, et la dou- « ceur aux frénétiques ; de chasser les démons, de les obli- « ger à la confession de leur misère, de les flageller, de « redoubler l'ardeur du feu qui les dévore...[1]. » — Ailleurs, s'adressant à Démétrien engagé dans le culte des idoles, et un des plus furieux persécuteurs de la foi chrétienne[2], voici ce qu'il lui dit : « Oh! si vous vouliez les entendre « vous-même et voir comme nous les conjurons, comme « nous les torturons avec nos fouets invisibles! vous les « entendriez jeter des cris, pousser des hurlements, des gé- « missements, avec une voix humaine, sous les coups que « la puissance divine leur fait sentir par nos paroles... Ve- « nez donc, et connaissez la vérité des faits que nous vous « disons ; et puisque vous vous dites adorateur des dieux, « croyez ce qu'ils vous disent sur eux-mêmes : que si vous « voulez être personnellement le sujet de votre croyance, « vous entendrez parler de vous ce même esprit trompeur « qui vous aveugle. Vous verrez ceux que vous suppliez « nous supplier, ceux que vous adorez nous craindre. Vous « verrez sous notre main, tremblants et enchaînés, vos « maîtres. Certes, vous aurez lieu de rougir de vos erreurs « lorsque vous les verrez forcés par nos questions à déceler, vous présent, et leurs prestiges et leurs impostures[3]. »

[1] Cyprian., *Epist.* 2e *ad Donat.*

[2] Démétrien était investi d'une charge publique qui lui donnait lieu d'exercer sa rage contre les chrétiens, et saint Cyprien paya de sa tête le noble courage avec lequel il confessa la vérité.

[3] Cyprian., *Epist. ad Demetrian.*

Qu'un texte si fort et si précis, après tant d'autres, est fait pour jeter d'inquiétude dans l'âme de l'incrédule!

Et toutefois en voici un plus décisif :

« Voici la démonstration par le fait, » dit Tertullien dans son célèbre Apologétique, en s'adressant à la puissance païenne : « Qu'on fasse venir devant vos tribunaux *un* « *possédé notoire;* qu'un chrétien, quel qu'il soit, n'im- « porte, commande à cet esprit de parler; et que si, n'o- « sant mentir à un chrétien, il ne confesse pas qu'il est « véritablement un démon, et qu'ailleurs il se dit fausse- « ment Dieu, répandez sur le même lieu le sang de ce té- « méraire chrétien... Qu'y a-t-il de plus manifeste et de « plus sûr qu'une pareille preuve? Voilà la vérité elle- « même avec sa simplicité et son énergie [1]. »

Non, il n'y a rien de plus manifeste et de plus sûr : c'est la vérité même; et le scepticisme n'est plus possible après des témoignages aussi imposants, aussi nombreux, aussi unanimes, aussi explicites, et aussi formels, que ceux de tous ces grands hommes parlant en face de leurs bourreaux, avec la double autorité de leur génie et de leur vertu, et posant leur tête en gage de la vérité du fait dont ils provoquent la solennelle et juridique expérience [2].

[1] *Apolog.*, c. XXIII.

[2] Nous avons négligé plusieurs autres témoignages; cependant nous croyons devoir mentionner ici celui de Sulpice Sévère : « *J'ai vu*, dit-il, « un possédé élevé en l'air, les bras étendus, à l'approche des reliques de « saint Martin. » *Dial.* 3, c. VI ; et celui de saint Paulin, si distingué par sa naissance, ses lumières, son désintéressement et sa sainteté, lequel, dans la *Vie de saint Félix de Nole*, atteste AVOIR VU *un possédé marcher contre la voûte d'une église, la tête en bas, sans que ses habits fussent dérangés; et que cet homme fut guéri au tombeau de saint Félix.* — Certes, nous ne sommes pas enclin à la crédulité, tant s'en faut! mais nous n'éprouverions que de la pitié pour celui qui méconnaîtrait les titres du témoignage, les caractères de la vérité, et les devoirs comme les droits de

Joignez enfin à cela le silence de leurs adversaires, qui ne les démentent pas, qui n'osent pas relever leur défi, ou plutôt qui conviennent, comme Julien, du fait des possédés et de leur guérison [1].

L'état de possession par le démon à l'origine du Christianisme, et l'action du Christianisme sur cet état, est donc un fait certain, quelque préjugé que sa disparition de nos temps modernes élève contre cette certitude, et quelque inexplicable que paraisse cette disparition.

2° Mais ce préjugé lui-même va disparaître, et ce phénomène s'expliquer.

Qu'il y ait dans le monde un certain genre d'esprits malfaisants que nous appelons *démons*, outre l'enseignement de la Religion, c'est une chose qui a été reconnue par le consentement commun de toutes les nations et de tous les peuples.

Nous en avons donné des preuves irréfragables dans notre étude des *traditions universelles sur la chute originelle et sur la future réhabilitation du genre humain :* on peut y revenir, et s'en assurer de nouveau.

Ce qui n'est pas moins positif, c'est que tous les peuples du monde, à travers l'immense diversité de langues, de mœurs, et de Religions, qui les sépare, ont eu sur l'origine de ces démons, sur leur chute, leur caractère, leur rapport primitif et funeste avec l'humanité, sur l'influence maudite et pernicieuse qu'ils ont contractée depuis lors sur elle, et enfin sur la répression que devait leur faire éprouver le LIBÉRATEUR attendu par toutes les nations, une

la raison, à ce point de ne pas savoir croire à des faits ainsi certifiés, uniquement parce qu'ils sont incompréhensibles. *C'est une singulière impudence*, aurait dit Montaigne, *et une hardiesse dangereuse et de consequence, oultre l'absurde temerité qu'elle traisne quant et soy.*

[1] S. Cyril. c. Julian.

croyance tellement identique dans la singularité de ses détails, qu'on ne saurait absolument l'expliquer que par une révélation primitive et un grand événement originel. Ce fait se trouve assorti de toutes les justifications désirables, dans l'étude à laquelle nous nous permettons d'adresser de nouveau le lecteur.

En un mot, on peut affirmer, avec une confiance que la science justifie d'autant plus qu'elle est plus profonde, que l'enseignement du Christianisme à ce sujet est la croyance même de tout le genre humain, conservée dans une tradition plus pure, et vérifiée dans son objet.

Or, le Christianisme nous enseigne, comme on le sait, que l'Ange rebelle et déchu, par la faute irrémissible qu'il avait commise dans le ciel, devint avec ses complices l'artisan du mal sur la terre. Quand Dieu créa les purs esprits, dit Bossuet, autant il leur donna de part à son intelligence, autant leur en donna-t-il à son pouvoir : et, en les soumettant à sa volonté, il voulut, pour l'ordre du monde, que les natures corporelles et inférieures fussent soumises à la leur, selon les bornes qu'il avait prescrites. Les Anges déserteurs et condamnés n'ont perdu dans leur chute aucun des avantages et des dons de leur nature, ni la puissance, ni la vigueur, ni l'activité : tout est entier en eux, excepté leur justice et leur sainteté, et conséquemment leur béatitude. L'intelligence leur est demeurée aussi perçante et aussi sublime que jamais, et la force de leur volonté à mouvoir les corps par cette même raison leur est restée comme du débris de leur effroyable naufrage. Mais Dieu leur a tout changé en mal, et ce qui leur servait d'ornement leur tourne maintenant à supplice. Ils sont devenus superbes, trompeurs et envieux, et réduits, par leur misère, au triste et noir emploi de tenter les hommes, ne leur res-

tant plus, au lieu de la félicité dont ils jouissaient dans leur origine, que le plaisir obscur et malin que peuvent trouver des coupables à se faire des complices, et des malheureux à se donner des compagnons de leur disgrâce[1]. Cependant, quelle que soit la malice des démons, ils ne peuvent exercer leur pouvoir sans la permission de Dieu, qui retient leur fureur dans certaines bornes; qui restreint en eux, comme il lui plaît, la liberté de nuire aux hommes; qui la donne plus ou moins grande, selon que sa souveraine sagesse le juge convenable aux intérêts de sa gloire, à la punition des pécheurs, ou à la perfection des justes.

Au commencement, cette puissance perverse fut lâchée contre l'homme dans toute la force native de sa liberté, pour lui en procurer l'exercice, et lui donner lieu d'ajouter à la perfection de sa nature celle de sa volonté. L'homme faillit à l'épreuve; son ennemi devint son vainqueur. Celui-ci garda sur lui un empire malfaisant, par lequel il le traîna à toutes sortes d'erreurs et de désordres, jusqu'à s'en faire adorer, et lui faire une Religion et des divinités de ses crimes mêmes.

Mais Dieu, qui avait permis cette fatale expérience de la faiblesse humaine et de la malice des démons, devait nous faire éprouver à son tour celle de sa bonté secourable et toute-puissante, en abattant notre ennemi au plus fort de son triomphe, selon cette antique promesse tant de fois renouvelée par les prophètes : *Je mettrai une inimitié entre toi et* LE FILS DE LA FEMME; *il t'écrasera la tête, et tu ne pourras que tenter de le mordre au talon*[2].

[1] Bossuet, *Élévat. sur les mystères.*

[2] Entre autres preuves nombreuses qui établissent le rapport de cette révélation chrétienne sur les démons avec la croyance de toutes les nations, nous rapprocherons seulement ici ces passages de Plutarque : « Je ne sais « si nous ne devons point admettre, toute estrange qu'elle nous paroisse,

Telle était la grande mission du libérateur Jésus-Christ.

Et maintenant l'explication que nous recherchons se découvre :

Jésus-Christ venant chasser le démon du monde, où il régnait en maître, devait manifester sa puissance dans ce sens. La malice du démon, qui n'était parvenue à tromper les hommes qu'en les aveuglant sur elle-même, devait être exposée dans toute sa perversité et son impuissance. Pour rendre l'opération de notre délivrance plus sensible et plus convaincante, il fallait que le principe du mal fût

« cette opinion *que l'antiquité nous a transmise :* qu'il y a des démons « envieux et meschants, qui s'attachent par jalousie aux hommes vertueux, « mettent obstacle à leurs bonnes actions, et leur jettent dans l'esprit des « troubles et des frayeurs qui agitent et quelquefois mesme esbranlent leur « vertu, de peur qu'en demeurant fermes et inebranlables dans le bien, ils « n'ayent en partage, après leur mort, une meilleure vie que n'est la leur. » (*Vie de Dion,* nomb. II.) — « Xenocrate tient que les jours malencontreux « où il se fait et dit quelque chose honteuse et vilaine, il n'estime point « qu'elle appartienne aux bons dieux; mais qu'il y a en l'air des natures « grandes et puissantes, au demeurant malignes et mal accointables, qui « ont plaisir que l'on fasse de telles choses pour elles. » (*Nous avons à combattre*, dit saint Paul, *contre les puissances des ténèbres*, CONTRE LES ESPRITS DE MALICE RÉPANDUS DANS L'AIR. *Épît. aux Éphésiens,* chap. VI, 12.) — « Empedocle mesme dit qu'ils sont punis et chastiés des faultes et « offenses qu'ils ont commises... A cela ressemble naïfvement ce que l'on « recite de *Typhon*, qu'il fit par son envie et sa malignité plusieurs mau-« vaises choses, et qu'ayant mis tout en combustion, il remplit de maux « et de miseres la mer et la terre.... Et puis en fut puni, et la femme et sœur « d'Osiris en fit la vengeance, esteignant et amortissant sa rage et sa fureur... « D'autres disent que ce ne fut pas la femme, mais un de ses descendants, « Orus, qui ne tua pas du tout entierement Typhon, mais lui osta la force « et la puissance de pouvoir plus rien faire... La Divinité ne voulut pas per-« mettre que sa puissance (de Typhon) fust du tout aneantie, mais seule-« ment la lascha et la diminua, voulant que le combat demeurast. » (Plutarque, *de Isis et Osiris*, nos 24, 34.) — Les traditions des autres peuples du monde ne sont pas moins frappantes par leur concordance avec la révélation chrétienne, et de toutes on peut dire, comme Plutarque de celle des Égyptiens : A CELA RESSEMBLE NAÏFVEMENT.

mis à nu et traîné au grand jour, dans toute son horreur et toute sa misère; il fallait que la lutte entre lui et notre Sauveur fût ouverte, et que l'action de notre ennemi devînt plus ostensible, pour que la toute-puissance qui nous en délivrait fût plus éclatante. Pour témoigner qu'il était vraiment le Sauveur des âmes, Jésus-Christ dut paraître le Sauveur des corps; et pour qu'il parût le Sauveur des corps de manière à faire voir qu'il était le Sauveur des âmes, il dut permettre que la même puissance malfaisante qui possédait les âmes possédât aussi certains corps, de manière qu'en la chassant de ces corps il parût clairement qu'il avait le pouvoir de la chasser des âmes, et qu'il était véritablement notre LIBÉRATEUR. Ce fut pour cela que lorsque Jésus-Christ voulut se manifester, il permit aux démons de se manifester aussi, et qu'ils imitassent en quelque sorte son incarnation, afin qu'ils devinssent visibles en un sens et corporels, en s'unissant au corps de l'homme dans le dessein de lui nuire; et qu'étant liés par les chaînes que leur malice avait formées, ils fussent ainsi amenés devant leur juge et leur maître, condamnés par lui en public comme des esprits impurs, et chassés ensuite du temple intérieur qu'ils avaient usurpé pour le souiller, et de tous les temples extérieurs, où ils cachaient sous une fausse majesté le plus honteux abaissement et la plus profonde misère dont la créature soit capable. L'incrédulité ne comprend rien aux possédés de Gérasa, et à la demande que firent à Jésus-Christ les démons qui les tourmentaient, d'entrer dans un troupeau de cochons : mais rien de plus significatif quand on considère ces Anges autrefois de lumière, et qui marchaient les premiers devant le Très-Haut, ces esprits de mensonge devenus les Princes du monde où ils se faisaient adorer comme des dieux, forcés de déceler

la noirceur de leur usurpation et la bassesse de leur misère, à ce point de se faire un temple du corps de ces vils animaux, et de le demander à Jésus-Christ comme une grâce : *et deprecabantur eum spiritus, dicentes : Mitte nos in porcos*[1].

Quand on demanda à Jésus-Christ pourquoi l'aveugle-né qu'il allait guérir était affligé de cette infirmité, Jésus-Christ répondit : « Cet homme n'est point né aveugle parce qu'il a « péché, ni ceux qui l'ont mis au monde ; *mais afin que les « œuvres de Dieu paraissent en lui.* » Cette explication, de la bouche de Jésus-Christ, vient s'adapter d'elle-même à notre sujet ; et à la question, Pourquoi y avait-il des *possédés* du temps de Jésus-Christ ? la réponse à faire est celle-ci : *Afin que les œuvres de Dieu parussent en eux*. Par le miracle de la guérison de l'aveugle-né et des autres infirmités naturelles, Jésus-Christ paraissait bien supérieur à la nature ; mais ce n'était pas assez pour caractériser sa divinité, puisque d'autres que lui avaient fait autrefois les mêmes prodiges. La qualité spéciale surtout en laquelle il venait, de LIBÉRATEUR du monde et de vainqueur de Satan, n'en ressortait pas invinciblement. On pouvait, selon l'ancienne opinion des mages, qui s'était glissée dans tout l'Orient, et qui a reparu dans les manichéens et les albigeois, croire que la puissance du démon était indépendante de celle de Dieu ; on pouvait, avec les saducéens et les matérialistes, nier l'existence de ces esprits ou leur influence ; on pouvait, comme les païens, reconnaître cette influence,

[1] Marc, v, 12 ; Luc, viii, 31. — C'est ainsi que, dans la divine parabole de l'Enfant prodigue, ce malheureux est représenté *enviant aux pourceaux leur sale nourriture.* Mais, moins coupable que l'Ange rebelle, l'homme ici-bas peut encore se relever par la pénitence, et prononcer avec des larmes ce mot que l'enfer n'entendra jamais : *Surgam, et ibo ad Patrem, et dicam ei : Pater, peccavi !!!*

mais se méprendre sur sa nature jusqu'à lui transporter les honneurs dus à la Divinité; on pouvait enfin, comme les Juifs, connaître la vraie nature et la vraie influence des démons, mais ne considérer Jésus-Christ que comme un prophète semblable à Moïse, ou même un enchanteur semblable à ceux que Moïse avait confondus. Toutes ces erreurs devaient être dissipées par des faits décisifs. Il fallait que le Fils de Dieu *fît des œuvres que nul autre n'eût faites*, comme il le dit lui-même; et qu'il commandât non-seulement à la terre, mais aux enfers. Il fallait que l'ennemi du genre humain parût sous ses pieds dans toute sa fureur et sa dépendance, et proclamât lui-même le triomphe de son vainqueur.

Aussi, lorsque ces esprits immondes allaient *d'eux-mêmes au-devant de Jésus-Christ, se roulant à ses pieds, et criant, Tu es le Fils de Dieu*[1], *laisse-nous : qu'y a-t-il entre nous et toi, Jésus de Nazareth, Fils du Très-Haut? Nous savons qui tu es; tu es le Saint de Dieu*[2]. *Es-tu venu sitôt nous tourmenter? Ne nous chasse pas encore, ne nous rejette pas encore dans l'éternel abîme; permets-nous plutôt d'entrer dans le corps des plus vils animaux;* lorsque le Sauveur, avec une majesté calme, étendant sa main souveraine, disait, *Esprit immonde, tais-toi, et sors de cet homme : je te l'ordonne;* et qu'à l'instant, à travers les convulsions de la plus épouvantable rage, l'enfer lâchait sa proie, alors *stupebant omnes in magnitudine Dei*[3]!!!

A la vue de la résurrection d'un mort, le peuple avait glorifié Dieu, disant : *Un grand prophète s'est levé parmi nous, et Dieu a visité son peuple*[4]. Mais, à la vue des dé-

[1] Marc, III, 11.
[2] Luc, IV, 34.
[3] Luc, IX, 43.
[4] Luc, VII, 16.

mons chassés, une respectueuse terreur perçait plus avant dans les âmes, et on se demandait : *Qu'est-ce que ceci? et quelle est cette nouvelle doctrine, puisque son pouvoir s'étend jusque sur les démons, qu'il leur commande, et qu'il en est obéi? Ne serait-ce pas le fils de David, que nous attendons*[1]*?* Vainement les pharisiens veulent-ils donner le change à la multitude, en disant : *Il chasse les démons, il est vrai; mais ne croyez-vous pas que c'est au nom de Béel-Zébuth, prince des démons, dont il est possédé?* Ils ne font par là que donner lieu à ce syllogisme invincible de Jésus-Christ, qui confirme tous nos raisonnements : *Tout royaume divisé d'avec lui-même périrait à l'instant. Et si Satan chassait Satan, il serait divisé d'avec lui-même et se détruirait. Si donc je chasse les démons, ce ne peut être au nom de Béel-Zébuth, mais par la vertu de Dieu....* DONC LE RÈGNE DE DIEU EST ARRIVÉ PARMI VOUS[2].

L'opposition des deux règnes était en effet rendue évidente par l'extrême différence que la délivrance des possédés mettait entre les deux rois, et l'expulsion visible de Satan mettait en relief l'apparition du Fils de Dieu : *in hoc apparuit Filius Dei, ut dissolvat opera diaboli*[3].

Ce fut pour cette raison que les possessions continuèrent d'être fréquentes après la résurrection de Jésus-Christ, afin que les Apôtres et leurs disciples montrassent à tout le monde quel était son pouvoir. Aussi voyons-nous les premiers dépositaires de ce pouvoir en être eux-mêmes transportés d'enthousiasme, lorsqu'ils revinrent aux pieds de leur Maître après en avoir fait l'essai. *Retournant avec joie,*

[1] Marc, I, 27; Matth., XII, 23.

[2] . . . . *Igitur pervenit in vos regnum Dei.* Matth., XII, 25, 28.

[3] Joan., *Epist.*, cap. III, v. 8.

dit l'Évangile, *ils dirent à Jésus-Christ : Seigneur,* MÊME LES DÉMONS *nous sont soumis par la vertu de votre nom*[1] ! Quelle confiance et quel courage cette expérience de l'action divine, dont ils étaient les ministres, ne devait-elle pas en effet inspirer aux Apôtres et à leurs successeurs ! Qu'avaient à craindre les hommes qui faisaient trembler les démons, et quel gage de la vérité de cette parole : *Confidite, ego vici mundum!* C'est là, c'est dans les miracles qu'ils opéraient, c'est surtout dans leur pouvoir sur les démons, manifesté par la guérison des possédés, que se trouve le secret de leur audace à s'attaquer à l'univers païen, et de leur rapide succès. Ainsi nous voyons, dans les Actes des Apôtres, qu'un des plus grands pas que la doctrine chrétienne ait fait en ses commencements fut dû à l'événement que nous avons déjà rapporté des faux exorcistes juifs, et du mal qui leur advint d'avoir voulu contrefaire la puissance du nom de Jésus, à l'imitation de Paul. « Cet événement, disent les « Actes, étant venu à la connaissance de tous les Juifs et « Gentils qui habitaient Éphèse, la terreur fondit sur tous « (*cecidit timor super omnes*), et le nom du Seigneur Jésus « fut exalté. Et plusieurs de ceux qui avaient cru venaient « confesser leurs péchés. Il y en eut aussi beaucoup, de « ceux qui s'adonnaient aux sciences occultes, qui apportèrent leurs livres et les brûlèrent devant tout le monde. « Ainsi croissait la parole de Dieu puissamment, et se renforçait[2]. »

Cet élément de conversion devint surtout souverain lorsque le Christianisme, sorti de la Judée, se trouva face à face avec le paganisme, qui était plus particulièrement l'œuvre de l'esprit de mensonge. Là, selon que nous l'avons vu

[1] Luc, x, 17.
[2] *Act. Apost.*, cap. XIX, v. 17-20.

par tant et de si forts témoignages, Dieu permit que les démons s'accusassent eux-mêmes hautement, par la bouche des possédés, comme les auteurs et les objets de ce culte infâme et extravagant qui déshonorait l'espèce humaine. Quelle impression ne devait pas faire sur les païens ce spectacle, fréquent alors, de la puissance des chrétiens sur les démons, et de la confession de ces esprits de ténèbres, qu'ils n'étaient autres que leurs dieux! spectacle auquel les chrétiens les conviaient avec tant de confiance, ou même qu'ils s'offraient à leur donner en public et aux pieds mêmes de leurs tribunaux. Ce fait a beau nous paraître étrange, il ne saurait être contesté sérieusement lorsqu'on considère, 1° la conduite des chrétiens, si unanime, si ouverte et si résolue, non-seulement à l'attester, mais à l'offrir pour expériment de leur foi; 2° le silence de leurs plus violents ennemis, qui, provoqués sans cesse sur un point si décisif, n'y répondent pas un seul mot; 3° enfin, le grand nombre de conversions qui en étaient le fruit, et tout le paganisme qui en devint bientôt la conquête. C'est là en effet une des choses qui servit le plus au progrès du Christianisme parmi les païens, parce qu'elle était le plus sensiblement disposée dans ce but, selon que nous l'avons expliqué plus haut, et que vient le confirmer ce langage de Tertullien : « Le pou-« voir que nous avons sur les démons, dit-il *aux païens*, « nous vient du nom de Jésus-Christ, et des menaces que « nous leur faisons de sa part et de celle de Dieu. Craignant « le Christ en Dieu, et Dieu dans le Christ, ils sont soumis « aux serviteurs de Dieu et du Christ. Aussi, en notre pré-« sence, à notre commandement, effrayés par la pensée et « par l'image du feu éternel, *vous les voyez* sortir des corps, « pleins de fureur et couverts de honte : vous les croyez « lorsqu'ils vous trompent, croyez-les de même *lorsqu'ils*

« *vous disent* la vérité... *Les témoignages de vos dieux* « *font beaucoup de chrétiens,* parce qu'on ne peut les croire « sans croire au Christ. Oui, ils enflamment la foi à nos « saintes Écritures, ils affermissent le fondement de notre « espérance... *Toute cette confession* de vos dieux qui « avouent qu'ils ne le sont pas, qu'il n'y a point d'autre « Dieu que celui des chrétiens, suffit sans doute pour nous « justifier, et pour vous convaincre d'adorer le mensonge... « Je crois n'avoir rien à ajouter à ma démonstration de la « fausseté de vos dieux, et de la vérité du nôtre. *L'auto-* « *rité de vos dieux mêmes* est venue mettre le sceau à l'évi- « dence et à la force du raisonnement. »

Tout le monde comprend maintenant pourquoi les faits de possession parurent surtout à l'époque de la venue de Jésus-Christ, et se reproduisirent pendant tout le temps que le Christianisme eut à dissiper les ténèbres du paganisme. C'est qu'il fallait que ces ténèbres, pour être dissipées, parussent telles, et que la lumière aussi parût ce qu'elle était. Ce n'est que par opposition que cela pouvait avoir lieu, et par une opposition sensible comme tout l'était alors. Pour cela, il ne suffisait pas que la lumière brillât dans les ténèbres, les ténèbres ne l'auraient pas comprise ; il fallait que ces ténèbres s'accusassent elles-mêmes, et que le même esprit qui aveuglait les âmes servît à les désabuser. Averties ainsi par l'autorité même de leur erreur, celles-ci n'avaient plus à faire qu'une opération de foi pour acquiescer à la vérité, en attendant qu'elles la connussent en elle-même. Par la même raison, ce moyen extraordinaire de révélation a dû cesser quand l'erreur a été entièrement refoulée dans les abîmes, et que son empire a eu fait place à celui de la vérité.

Pour saisir cette explication, et en général tout le méca-

nisme de la révélation chrétienne, il ne faut jamais perdre de vue ce que nous avons dit si souvent : Que la vérité divine, s'adressant à des intelligences libres, doit leur ménager sa lumière de telle sorte qu'elles aient toujours de quoi la connaître par l'évidence, mais toujours aussi de quoi se l'assimiler par la foi; qu'elles soient averties sans être forcées; et que, comme l'air qui entre dans les poumons, cet air vivifiant de l'âme ne lui fasse jamais défaut, mais n'y entre cependant que par *aspiration*. C'est pour cela que du vivant même de Jésus-Christ, et dans toute sa conduite, nous le voyons tour à tour se montrer et se cacher, entraîner par des miracles et désespérer par des mystères, parler par paraboles, pour *qu'en voyant on ne voie point*, et *qu'en entendant on n'entende point*, c'est-à-dire qu'on ait de quoi *regarder*, et de quoi *écouter*, et de quoi *croire;* pour qu'on ait de quoi *découvrir*, et de quoi *faire*, et de quoi *mériter*. C'est pour cela, en particulier, que nous le voyons tempérer le témoignage que lui rendaient les démons, pour ne pas précipiter hors de propos et à contre-temps la manifestation d'une vérité qu'il ne voulait faire connaître que par degrés et selon les dispositions des esprits; c'est pour cela, enfin, que ce témoignage a dû être retiré du monde lorsque, victorieuse de l'enfer, cette vérité en a eu refermé les portes, et qu'assise au-devant, elle a vérifié de plus en plus cette promesse : ELLES NE PRÉVAUDRONT PAS [1].

[1] Bien d'autres aperçus féconds en intérêt se sont présentés à nous, mais nous avons dû nous en abstenir; ils nous auraient entraînés trop loin : c'est au lecteur à y suppléer. Nous lui recommandons surtout de méditer sur la révolution profonde que le Christianisme a faite dans le monde moral. Comment le paganisme, avec ses ignominies et ses extravagances, ses boucheries humaines, ses prostitutions religieuses, ses mystères infâmes, ses monstruosités de toute sorte, a-t-il pu exister au sein même des civilisations antiques, et y être passé en cours de nature à ce point qu'il y coulait sans

Ainsi s'expliquent les états de possession dans leur rapport avec le Christianisme, leur fréquence à son origine, et leur diminution depuis son établissement. Nous avons vu ci-avant, d'ailleurs, la preuve historique de leur existence, indépendamment de cette explication. Il n'y a donc qu'un pyrrhonisme étroit qui pourrait douter de cette vérité, puisqu'elle a pour elle deux garanties dont l'accord constitue en toutes choses la certitude transcendante : le fait et sa loi. Quand on a d'une part la preuve historique d'un fait, quand d'autre part on a une loi qui l'explique, et que ce fait et cette loi s'accordent, se correspondent, jouent, pour ainsi parler, l'un dans l'autre avec justesse tout à la fois et avec aisance, alors on a la plus haute certitude pos-

bruit comme sans bords, et que c'est pour cela même que nous ne le connaissons qu'imparfaitement? comment un état si profond, si invétéré, si incurable qu'on ne le sentait pas, a-t-il cédé rapidement à l'action du Christianisme? comment a-t-il disparu sans retour? comment l'humanité en a-t-elle été aussi radicalement guérie, et s'en dégage-t-elle de plus en plus? Évidemment, il y a là *deux états de nature* distincts : l'état de déchéance et l'état de réhabilitation; l'empire de Satan et l'empire de Jésus-Christ. Le paganisme comparé au Christianisme, *dans des conditions de civilisation du reste parfaitement égales*, accuse un égarement surnaturel, satanique; c'est, j'ose le dire, un *état de possession en grand*. Le monde païen a été *exorcisé* par la croix de Jésus-Christ, et *son prince a été jeté hors*, comme le disait ce divin Sauveur : *princeps hujus mundi ejicietur foras*. La puissance de ce génie du mal se fait bien sentir encore, mais c'est au fond des abîmes du cœur, sourdement, et par le phénomène de la tentation morale; ou bien, quand elle éclate au dehors et en actions, elle y est stigmatisée par les mœurs publiques, et ne prescrit jamais. Elle n'est pas *détruite*, mais elle est *surmontée*, selon l'antique tradition. Esclaves par nos vices, nous sommes du moins libres par nos remords; il n'y a pas *possession du mal*, mais combat, et en somme victoire au bien. C'est, en un mot, l'état inverse du précédent, et l'accomplissement littéral de cette parole : *Ipsa conteret caput tuum, et tu insidiaberis calcaneo ejus*. — Dans ce phénomène général rentrent maintenant les phénomènes particuliers de possession corporelle. Ce sont des symptômes qui ont suivi le sort du principe, et qui ont eu pour objet de le révéler extraordinairement, en vue de notre guérison.

sible, la certitude complète, la certitude vivante, parce qu'elle se combine du physique et du moral, du fait et de l'idée; et cette certitude est même d'autant plus forte que le fait est plus singulier, parce que son accord avec la loi qui l'explique est une expression d'autant plus rigoureuse de sa vérité.

Après avoir ainsi dissipé les diverses préoccupations qui se forment d'ordinaire autour de la vérité des miracles, revenons maintenant nous fixer sur le fondement général de son admission.

§ II.

I. « Il faut, selon moi, croire au grand principe des mi-« racles, ou arriver à cette conclusion absurde, sinon in-« concevable, que le Christ était un fripon, et que ses dis-« ciples furent ses dupes ou des menteurs. »

Ce jugement est d'un homme qui a fait révolution dans la science historique par l'heureuse hardiesse de ses investigations, le célèbre Niebuhr [1]. Le même amour de la vérité, qui lui a fait bouleverser le champ fabuleux de la plupart des origines de l'histoire, lui a fait reconnaître la solidité inébranlable des origines du Christianisme et du grand fait des miracles, qui en est le premier fondement. Tel est, en toutes choses, le résultat de la vraie science : c'est de trouver la Religion en ne cherchant que la vérité; ce qui ne peut être autrement, puisqu'elles sont une même chose.

La raison que donne Niebuhr de la vérité des miracles n'est pas la seule, mais elle est la plus décisive.

Avant qu'on ait pesé la preuve d'un miracle, le premier mouvement sans doute est de ne pas y croire, parce que

[1] Cité dans la *Revue britannique* de décembre 1840.

le cours naturel des choses s'y oppose. Mais ce cours naturel en lui-même n'est pas inviolable et nécessaire, nous l'avons vu : il est modifiable sous l'action de Celui qui l'a fondé. Un miracle, en un mot, est invraisemblable, mais non inconcevable, mais non physiquement impossible. Ainsi, de ce côté, nous avons invraisemblance, mais non impossibilité.

Du côté de la preuve, quand elle présente les caractères qui se trouvent dans le témoignage de Jésus-Christ et des Apôtres, c'est autre chose : là, il y a impossibilité que cette preuve soit fausse. L'ordre moral diffère, en effet, de l'ordre physique, en ce que celui-là est nécessaire et que celui-ci ne l'est pas. Il n'y a pas contradiction physique à ce qu'un mort ressuscite, tandis qu'il y a contradiction morale à ce qu'un homme véridique soit un imposteur. Et lorsque les raisons de le croire véridique sont aussi fortes, aussi éminentes, aussi nécessaires qu'elles se trouvent dans Jésus-Christ et ses Apôtres, c'est violer toutes les notions de l'ordre moral et du sens commun, et tomber dans l'absurde, que de les croire en même temps capables d'une imposture aussi flagrante que celle d'avoir fait et accrédité de faux miracles.

Ainsi, d'un côté il y a simple invraisemblance, et de l'autre palpable absurdité. La raison ne peut hésiter dès lors à croire aux miracles, et c'est là ce qui faisait dire à Niebuhr : « Il faut, selon moi, croire au grand principe « des miracles, ou arriver à cette conclusion absurde, si-« non inconcevable, que le Christ fut un fripon, et que ses « disciples furent ses dupes ou des menteurs[1]. »

Il est curieux de voir Rousseau tourner autour de cet

[1] Nous avons déjà développé cet argument dans notre étude *sur la personne de Jésus-Christ*.

argument, et en éprouver la force par les pitoyables sophismes auxquels il a recours pour l'éluder.

Il n'ose dire que Jésus-Christ est un imposteur, et l'Évangile un tissu de faussetés ; il irait trop ouvertement contre cet éloquent instinct qui lui a fait dire, avec tant de vérité, que « si la vie et la mort de *Socrate* sont d'un « sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu ; » et que « l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frap- « pants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en « serait plus étonnant que le héros [1]. » Il ne départ pas de là, et nous l'entendons ailleurs renouveler sa profession de foi, et s'indigner qu'on la révoque en doute : « Re- « marquez bien, monsieur, dit-il, qu'en supposant tout au « plus quelque amplification dans les circonstances, *je n'é- « tablis aucun doute sur le fond de tous les faits* (consi- « gnés dans l'Évangile) ; c'est ce que j'ai déjà dit, et qu'il « n'est pas superflu de redire... Nos hommes de Dieu veu- « lent à toute force que j'aie fait de Jésus un imposteur. « Ils s'échauffent pour répondre à cette *indigne accusa- « tion*, afin qu'on pense que je l'aie faite [2] ; ils la suppo- « sent avec un air de certitude, ils y insistent, ils y re- « viennent affectueusement. Ah! si ces doux chrétiens « pouvaient m'arracher à la fin quelque *blasphème*, quel « contentement! etc. [3]. »

Tenons donc, avec Rousseau, qu'il est loin de sa pensée de faire de Jésus un imposteur, et d'élever le plus léger doute sur le fond de tous les faits consignés dans l'Évangile.

[1] *Émile*, liv. IV.

[2] Ils ne se trompaient pas ; ainsi que nous le verrons. Mais pour le moment croyons-en Rousseau ; ce serait trop exiger de lui que de le vouloir d'accord avec lui-même.

[3] *Lettres de la Montagne*, p. 115.

— Donc les miracles sont vrais?

— Point du tout; il ne veut pas les reconnaître, et, sous un air de doute philosophique, il les nie formellement.

— Comment cela se peut-il? Peut-être est-il tenu en suspens par une fausse raison d'impossibilité des miracles, qui balancerait l'impossibilité d'imposture en Jésus-Christ?

— Loin de là, il reconnaît que les miracles sont possibles : « Ce serait faire trop d'honneur à celui qui le nierait « que de le punir, dit-il; il suffirait de l'enfermer. Mais « aussi quel homme a jamais nié que Dieu pût faire des « miracles[1]? »

Les miracles sont donc possibles d'une part; d'autre part, il est impossible de voir un imposteur en Jésus-Christ qui a paru les faire, et de douter de la vérité de l'Évangile qui les rapporte : donc nécessairement les miracles sont vrais?

Rousseau, je le répète, résiste à cette conclusion. Mais aussi, avec tout son esprit et toute sa dialectique, ne peut-il se tirer de cette palpable contradiction que par de honteux sophismes. Il est bon de les exposer, non pour combattre personnellement son autorité, dont l'influence est déjà bien affaiblie, mais pour faire voir par son exemple que le génie même ne peut que déraisonner contre les fondements de notre foi.

Écoutons donc les explications de l'incrédulité de Rousseau sur les miracles. Ces explications doivent être graves, fortes, décisives; car on ne saurait être incrédule que par raison, par une excessive et impérieuse raison : cette raison superbe, qu'on oppose tant à la foi, voyons donc ce qu'elle va dire pour elle-même.

« Jésus, éclairé de l'esprit de Dieu, avait des lumières

[1] *Lettres de la Montagne*, p. 104.

« si supérieures à celles de ses disciples, qu'il n'est pas « étonnant qu'il ait opéré des multitudes de choses extra- « ordinaires, où l'ignorance des spectateurs a vu le pro- « dige qui n'y était pas. A quel point, en vertu de ces « lumières, pouvait-il agir par *des voies naturelles*, incon- « nues à eux et à nous? Voilà ce que nous ne savons point, « et ce que nous ne pouvons savoir [1]. »

La clarté, a dit Vauvenargues, *est la bonne foi des philosophes.* A ce titre, il nous serait permis de douter de la bonne foi de Rousseau dans ce passage, car il est passablement louche. Tirons-le au clair :

Jésus, *éclairé de l'esprit de Dieu*, n'est assurément pas un imposteur : voilà qui est clair et convenu; ne l'oublions pas. — Il a *opéré une multitude de choses extraordinaires*, pourquoi? assurément pour accréditer sa mission : voilà qui est encore clair. — Quel était le caractère qu'il donnait et qu'il voulait qu'on reconnût à sa mission? un caractère *divin;* cela est incontestable, et Rousseau ne le nie pas. Il fallait donc que la multitude des choses extraordinaires qu'il faisait dans ce but *parussent* non-seulement *extraordinaires*, mais *divines*, c'est-à-dire, *surnaturelles*; telle devait être son intention, sa volonté. Rousseau le reconnaît implicitement, et cela ne pouvait ne pas être. — Ces choses, qui devaient paraître surnaturelles, étaient-elles *surnaturelles* en effet, ou ne l'étaient-elles pas? Elles ne l'étaient pas, dit Rousseau : *l'ignorance des spectateurs a vu le prodige qui n'y était pas.* — Nous touchons ici au nœud de la difficulté : Jésus, *éclairé de l'esprit de Dieu*, devait voir cette ignorance des spectateurs et leur méprise. Il spéculait donc sur cette ignorance, il autorisait donc cette méprise; il induisait sciemment, nécessairement, les

[1] *Lettres de la Montagne*, p. 115.

spectateurs, et par eux l'espèce humaine, dans l'erreur, puisqu'il donnait des choses naturelles pour surnaturelles?

Et maintenant voici la question :

Jésus, en spéculant sur l'ignorance des spectateurs, en leur faisant paraître ce qui n'était pas pour ce qui est, en *leur en imposant*, n'aurait-il pas été en cela un *imposteur?*

Raison incrédule, si tu es la véritable raison, tu diras avec tout le monde, OUI, sauf à te mentir à toi-même; que si tu dis NON, tu es absurde.

Rousseau cependant dit *Non;* il proteste, là même, contre cette ***indigne accusation,*** ce ***blasphème,*** qui ferait de Jésus un imposteur.

Peut-être, en effet, l'avons-nous mal compris, avons-nous mal analysé sa pensée : laissons-le s'expliquer lui-même par des analogies et des exemples :

« Tout ce qu'on peut dire de celui qui *se vante* de faire « des miracles est qu'il fait des choses fort extraordinaires : « mais qui est-ce qui nie qu'il se fasse des choses extraor- « dinaires? » (Sophiste!!!) « ***J'en ai vu,*** **MOI**, *de ces choses-* « *là,* **ET MÊME J'EN AI FAIT...** J'ai vu à Venise, en 1743, « une manière de sorts assez nouvelle, et plus étrange que « ceux de Préneste. Celui qui les voulait consulter entrait « dans une chambre, et y restait seul, s'il le désirait. Là, « d'un livre plein de feuillets blancs il en tirait un à son « choix; puis, tenant cette feuille, il demandait, non à « voix haute, mais mentalement, ce qu'il voulait savoir. « Ensuite il pliait sa feuille blanche, l'enveloppait, la ca- « chetait, la plaçait dans un livre ainsi cachetée : enfin, « après avoir récité certaines formules fort baroques, sans « perdre son livre de vue, il en allait tirer le papier, recon- « naître le cachet, l'ouvrir, et il trouvait sa réponse écrite. « Le magicien qui faisait ces sorts s'appelait ***J.-J. Rousseau.***

« Je me contentais d'être sorcier, parce que j'étais modeste ; « mais *si j'avais eu l'ambition d'être prophète, qui m'eût « empêché de le devenir?*... Le cabinet de M. l'abbé Nollet « est un laboratoire de magie, les récréations mathéma- « tiques sont un recueil de miracles ; que dis-je ? les foires « même en fourmillent : les *Briochés* n'y sont pas rares. « Le seul *paysan de Northollande*, que j'ai vu vingt fois « allumer sa chandelle avec son couteau, a de quoi subju- « guer tout le peuple, même à Paris : *que pensez-vous qu'il « eût fait en Syrie*[1]? »

C'est après avoir ainsi comparé Jésus-Christ au *paysan de Northollande*, aux *Briochés*, et, ce qu'il y a de pis, *à lui-même*, que Rousseau s'écrie : « Nos hommes de Dieu « veulent à toute force que j'aie fait de Jésus un impos- « teur, etc. »

En est-ce assez pour confondre l'incrédulité dans un de ses premiers coryphées ? et ne suffit-il pas de la traduire ainsi devant la pudeur et le bon sens ?

Ce qu'il y a de plus fort, c'est que Rousseau prétend avoir *une foi solide et sûre* en la révélation de Jésus-Christ, et qu'il ne repousse les miracles que parce qu'ils ne sont pas à la hauteur de cette foi ; comme si en les repoussant il ne ravalait pas nécessairement Jésus-Christ au rôle d'imposteur, et ne sapait pas dès lors cette foi par sa base ?

Il ne craint pas même d'ériger ces extravagantes contradictions en systèmes, comme nous l'avons vu au commencement de cette étude. Il soutient que Dieu a dû donner à sa révélation divers caractères, selon le degré des esprits : la *beauté* et la *sainteté* de la doctrine pour les bons raisonneurs, et les *miracles* pour le vulgaire ; mais avec cette différence qu'il n'y a de signe *vraiment certain* que celui

[1] *Lettres de la Montagne*, p. 107, 108, 109.

qui se tire de la doctrine, parce que les miracles, *que la* Bonté divine, *se prêtant aux faiblesses du vulgaire, veut bien lui donner en preuves qui fassent pour lui*, n'ont pas besoin d'être réels ; il suffit qu'ils soient apparents, *le peuple étant hors d'état de faire cette distinction* : c'est pour cela que ces miracles, quoique émanés de Dieu, sont *équivoques* aux yeux des gens instruits et des bons raisonneurs, *comme il sera prouvé ci-après*[1], c'est-à-dire, par les exemples du paysan de Northollande, des Briochés, et de Rousseau lui-même.

Voilà les expédients de l'incrédulité; c'est pour ces graves raisons, ces convaincantes théories, ces nobles conceptions de la Divinité, ces satisfaisants motifs, qu'elle rompt avec la foi chrétienne. Juste Dieu! lui rétorquerons-nous? La tête tourne, on ne sait où l'on est. Ce sont donc là, messieurs, les fondements de votre incrédulité? Notre foi en a de plus sûrs, ce me semble[2].

On se demandera sans doute pourquoi Rousseau, qui prétend avoir *une foi solide et sûre* en la révélation de Jésus-Christ, qui reconnaît la vérité de l'Évangile, qui reconnaît la possibilité des miracles, qui reconnaît même l'*apparence* des miracles en fait et en théorie, s'arrête là, et s'obstine à tout prix à méconnaître la *réalité* des miracles. D'où vient cette horreur invincible qu'il a pour les miracles, au point de se jeter en dehors de toute raison plutôt que d'y consentir, et de soumettre la Divinité à une nécessité d'imposture, plutôt que de soumettre son esprit à une nécessité de foi, alors, je le répète, qu'il prétend à cette foi par une autre voie, par la voie du raisonnement, et sur le caractère de beauté et de sainteté de la doctrine? Le difficile, ce semble,

[1] *Lettres de la Montagne*, p. 88.

[2] Allusion à une phrase de Rousseau, *Lettres de la Montagne*, p. 118.

n'est pas tant de croire aux miracles que de croire à la divinité de Jésus-Christ : que si on croit d'ailleurs à la divinité de Jésus-Christ, ce n'est plus de croire aux miracles qui est difficile, c'est de n'y pas croire. D'où vient donc cette répugnance contradictoire dans Rousseau?

Le voici : c'est que la croyance aux miracles emporte la croyance effective, sérieuse, réelle, et irrévocable, à la divinité de Jésus-Christ. C'est une porte fermée à tout retour à l'incrédulité. C'est un fait acquis, un fait simple, et sur lequel il n'y a pas à revenir et à s'exercer, si ce n'est pour en tirer des applications. C'est la voie de l'autorité. Tandis que la croyance à la révélation par la voie du raisonnement, et sur le fondement de la beauté et de la sainteté de la doctrine, permet au même raisonnement qui la reconnaît aujourd'hui de la méconnaître demain, ne lie pas, n'oblige pas irrévocablement, et, quand on n'a pas d'autre motif qui vous y attache, vous laisse flotter dans un état indéfini de licence qui permet de tout croire et de ne rien croire à divers degrés, et d'*aller de l'athéisme au baptême des cloches*, comme Diderot le disait très-spirituellement de Rousseau. C'est une croyance *ambulatoire*.

Le vrai motif donc qui fait que Rousseau ne croit qu'à l'apparence des miracles, c'est qu'il n'a qu'une apparence de foi en Jésus-Christ, quoi qu'il en dise; et il devient ainsi par là une preuve vivante de la convenance, de la nécessité des miracles (et dès lors de leur réalité) pour tous les esprits, et surtout pour les bons raisonneurs, parce qu'il faut à la raison humaine quelque chose qui la fixe d'autant plus qu'elle est plus active, et, en lui permettant de s'exercer et de se développer dans la compréhension et l'application de la doctrine, qui l'oblige par *une raison d'autorité* à ne pas en sortir, et à ne pas perdre sa liberté dans sa licence.

Aussi voyons-nous la *foi solide et sûre* de notre *bon raisonneur* tantôt proclamer la *divinité* de Jésus-Christ[1], tantôt reconnaître seulement qu'il était *éclairé de l'esprit de Dieu*[2], tantôt ne voir en lui que *le meilleur et le plus aimable* des hommes[3], tantôt enfin, qui le croirait? aller faire un complet naufrage, et sa fausseté se trahir ouvertement dans ce passage : « Qu'un homme vienne nous tenir « ce langage : Mortels, je vous annonce la volonté du Très-« Haut; reconnaissez à ma voix celui qui m'envoie. J'or-« donne au soleil de changer sa course, aux étoiles de for-« mer un autre arrangement, aux montagnes de s'aplanir, « aux flots de s'élever, à la terre de prendre un autre as-« pect : à ces merveilles, qui ne reconnaîtra pas à l'instant « le maître de la nature? ELLE N'OBÉIT PAS AUX IMPOS-« TEURS; *leurs miracles se font dans les carrefours, dans « des déserts, et dans des chambres, et c'est là* QU'ILS ONT « BON MARCHÉ *d'un petit nombre de spectateurs, déjà dis-« posés à tout croire*[4].

Enfin, voilà donc Rousseau venu de lui-même au point où nous l'avions à si grand'peine amené, à cette *indigne accusation*, à ce *blasphème* duquel il se révoltait tant qu'on le soupçonnât; et l'inexorable logique de l'*alternative* l'a poussé, de l'incrédulité aux miracles, à la conclusion *que le Christ était un fripon, et que ses disciples furent ses dupes ou des menteurs.*

Conclusion absurde, conclusion horrible, comme le disait Niebuhr, et comme l'a dit lui-même Rousseau, mais conclusion nécessaire quand on ne croit pas au grand principe des miracles.

[1] *Émile*, liv. IV.
[2] *Lettres de la Montagne*, p. 115. — [3] *Ibid.*, p. 138.
[4] *Émile*, liv. IV.

Donc il est bien vrai, par l'exemple si fort, si puissant de Rousseau, qu'à MOINS DE CONCLURE A L'ABSURDE, IL FAUT CROIRE AU GRAND PRINCIPE DES MIRACLES.

Nous pourrions nous borner à cet argument : tout seul il est un fondement rationnel et décisif de la foi chrétienne. Il faut ne jamais le perdre de vue, et venir en définitive s'y rallier, parce qu'il est simple, et que le point sur lequel il roule, LA VÉRACITÉ DE JÉSUS-CHRIST ET DE L'ÉVANGILE, est d'une nécessité absolue, et plonge ses racines non-seulement dans la raison, mais dans le sens intime, dans le cœur, dans l'âme, et dans toutes les facultés de notre être moral. Les miracles ont cela d'admirable pour ceux qui n'en ont pas été les témoins, qu'ils lient la divinité du Christ à sa véracité. Et comme plus nous allons, plus cette véracité se révèle dans ses fruits de civilisation et de vie, plus par conséquent la nécessité de croire aux miracles qu'elle nous garantit, et par eux à la divinité de Jésus-Christ qui en est la conséquence, s'accroît à mesure que nous nous éloignons de l'époque où ils ont été faits. Du temps de Jésus-Christ, et pendant les premiers siècles du Christianisme, on avait l'impression immédiate des miracles, il est vrai; mais on n'avait pas l'expérience de la doctrine qui nous fait admirer aujourd'hui toute la beauté, toute la perfection du caractère et de l'œuvre de Jésus-Christ. Aussi méconnaissait-on ce caractère; et les incrédules, comme Julien, Celse, Porphyre, n'hésitaient pas à qualifier Jésus-Christ d'imposteur, et échappaient par là à l'autorité même des miracles, qu'ils disaient avoir été faits par le secours de la magie. Aujourd'hui, qui oserait, même parmi les incrédules les plus déclarés, proférer une pareille absurdité? L'incrédulité de nos jours ne peut plus éviter de reconnaître la beauté du caractère de Jésus-Christ. Aussi s'exécute-t-elle de bonne grâce,

et cherche-t-elle à l'exalter comme homme, pour racheter par là l'obligation de l'adorer comme Dieu. Mais elle s'y engage sans s'en apercevoir, en donnant aux miracles un appui qu'ils n'avaient pas eu jusqu'à ce jour, et qui force à conclure par eux, comme nous l'avons vu, de la beauté morale du caractère de Jésus-Christ à sa divinité. Par là on est ramené, bien que par un chemin inverse, à la foi. Car, tandis que la vérité du caractère de Jésus-Christ était déduite de l'exactitude des faits évangéliques, ici l'exactitude de l'histoire évangélique est déduite de la vérité du caractère de Jésus-Christ.

Cet argument, que son opportunité nous a fait présenter deux fois dans le cours de nos *Études*, est aujourd'hui le premier fondement de la vérité des miracles; aussi est-ce moins pour asseoir cette vérité que pour la confirmer, que nous allons ajouter quelques autres réflexions.

II. Nous ne prenons pas Rousseau à partie, avons-nous déjà dit, pour combattre personnellement son autorité; car on est revenu de la fascination de son *beau style*, et le sophiste, perçant à travers le masque du philosophe, a déprimé la gloire de l'écrivain. Rien n'est beau que le vrai. Le faux lui-même est moins laid quand il se découvre, que quand il se déguise sous le fard de la vérité. Alors, en effet, il est doublement faux. Et c'est là le stigmate que la postérité a déjà mis sur Rousseau[1].

Ce n'est donc pas Rousseau que nous attaquons, mais l'incrédulité en général dans Rousseau; parce qu'après tout ce n'est pas l'esprit, le talent, le génie qui lui ont manqué, et nul n'eût mieux soutenu la cause de l'incrédulité, si elle

[1] Il faut reconnaître toutefois que sa fausseté n'est pas de calcul, mais de passion.

eût pu l'être : c'est cette cause qui lui a porté malheur. Que si on nous abandonne Rousseau, on nous abandonne donc la cause de l'incrédulité : que si on n'abandonne pas tout à fait la cause de l'incrédulité, nous ne concevons pas que ce soit pour un motif que Rousseau n'ait pas déjà fait valoir avec plus d'habileté que qui que ce soit, surtout en ce qui a trait aux *miracles*. Nous continuerons donc à discuter ce célèbre déiste.

Voici un de ses arguments les plus spécieux. Il est extrait de son dialogue très-peu philosophique entre le *Raisonneur* et l'*Inspiré,* au quatrième livre de son *Émile :*

L'INSPIRÉ.

« ...Mes preuves sont sans réplique; elles sont d'un « ordre surnaturel.

LE RAISONNEUR.

« Surnaturel! Que signifie ce mot? je ne l'entends pas.

L'INSPIRÉ.

« Des changements dans l'ordre de la nature, des pro-« phéties, des miracles, des prodiges de toute espèce.

LE RAISONNEUR.

« Des prodiges, des miracles! je n'ai rien vu de tout « cela.

L'INSPIRÉ.

« D'autres l'ont vu pour vous. Des nuées de témoins..., « le témoignage des peuples...

LE RAISONNEUR.

« *Le témoignage des peuples est-il d'un ordre surna-« turel*[1] *?*

L'INSPIRÉ.

« Non; mais quand il est unanime, il est incontestable[2].

[1] C'est là que se glisse le sophisme.

[2] *L'Inspiré*, s'il eût répondu en son nom au *Sophiste*, lui aurait dit :

LE RAISONNEUR.

« Il n'y a rien de plus incontestable que les principes de « la raison, *et l'on ne peut autoriser une absurdité sur le « témoignage des hommes*[1]. Encore une fois, voyons des « preuves surnaturelles, car l'attestation du genre humain « n'en est pas une... Voyez donc à quoi se réduisent vos « prétendues preuves surnaturelles, vos prophéties, vos « miracles? A croire tout cela sur la foi d'autrui!

L'INSPIRÉ.

« O cœur endurci! la grâce ne vous parle point. »

Ce n'est pas ce que *l'Inspiré* lui aurait répondu, mais, « O faux raisonneur, je vais vous réfuter! » et il aurait pu le faire comme il suit :

Il ne faut pas confondre la preuve *surnaturelle* de la révélation, le fait des *miracles*, avec la preuve de ce fait, *le témoignage des hommes*. — La Divinité, pour se révéler à la créature, doit faire acte de créateur, ressusciter un mort, par exemple : on ne saurait disconvenir que ce fait ne constitue une preuve surnaturelle. — Maintenant ce fait lui-même a besoin d'être prouvé; et comme il s'est passé sur terre, il devient prouvable, comme tous les autres faits terrestres, par le témoignage naturel ou historique. — Cette dernière preuve naturelle empêche-t-elle que le fait, qui en est le sujet, ne constitue une preuve surnaturelle? et la résurrection d'un mort ne sera-t-elle plus un miracle, parce

« Non; mais aussi n'est-ce pas *le témoignage des peuples* que je vous dis « être d'un ordre surnaturel : ce sont les *miracles*. »

[1] Encore! est-ce qu'un miracle est une absurdité? Rousseau n'a-t-il pas dit lui-même que la question de savoir si Dieu peut faire des miracles serait impie si elle *n'était absurde, et que ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement, de le punir; qu'il suffirait de l'enfermer*.

qu'elle sera constatée par le témoignage des hommes? — Est-ce que le témoignage des hommes, quand il a toutes les conditions voulues, n'est pas un moyen de s'assurer de l'existence des faits? Est-ce que la résurrection d'un mort ou tout autre miracle n'est pas un fait? Pour être surnaturel, un fait en est-il moins un fait? n'en est-il pas au contraire plus éclatant, plus frappant, et dès lors plus prouvable par le témoignage? Je vous renvoie à vous-même : « Les faits « de *Socrate*, dont personne ne doute, avez-vous dit, sont « moins attestés que ceux de JÉSUS-CHRIST[1]; » et encore : « Remarquez bien, monsieur, que je n'établis aucun doute « sur le fond de tous les faits consignés dans l'Évangile. « C'est ce que j'ai déjà dit, et ce qu'il n'est pas superflu de « redire[2]. »

Je vais plus loin : à quoi se réduit ce système? Bien évidemment à vouloir qu'un fait surnaturel ne soit prouvé que par une preuve surnaturelle, puisque c'est pour ne pas avoir ce dernier caractère que Rousseau rejette le témoignage des hommes sur les miracles. Or, c'est là une palpable absurdité, comme nous l'avons dit ailleurs. Car que serait alors cette preuve surnaturelle, qu'un autre fait surnaturel qui aurait lui-même besoin à son tour d'une autre preuve surnaturelle, et ainsi sans fin? Évidemment c'est un cercle vicieux. Rousseau répond à *l'Inspiré*, qui lui oppose les miracles : « Je n'ai rien vu de tout cela; » puis il écarte le témoignage des peuples, qu'on lui donne à la place de son propre témoignage, comme n'étant pas *d'un ordre surnaturel*. Est-ce que son propre témoignage, la preuve *de visu* à laquelle il en appelle, eût été *d'un ordre surnaturel?* Il ne disconvient pas que cette preuve de la

[1] *Émile*, liv. IV, quelques lignes plus bas que le dialogue.
[2] *Lettres de la Montagne*, p. 115.

vue immédiate et personnelle des miracles ne fût une preuve comme il la désire : « A la vue de ces merveilles, « dit-il, qui ne reconnaîtra pas à l'instant le maître de la « nature? » Or, je le répète, qui lui assurera en ce cas le *fait* de ces merveilles? n'est-ce pas le témoignage de ses sens, de ses yeux? Et de quel ordre sera ce témoignage, si ce n'est d'un ordre *naturel*, absolument du même ordre que le témoignage des autres hommes comme lui? Et se peut-il qu'il en soit autrement, puisque c'est à la *nature humaine* en définitive que s'adresse la preuve, et que dès lors, quelque surnaturelle que soit cette preuve par son sujet, elle doit venir s'adapter à son objet, qui est la nature humaine, et par là être elle-même *naturelle* et *humaine*, sous peine d'impossibilité, d'absurdité?

Pour être conséquent, il faudrait que Rousseau allât jusqu'à dire que la vue immédiate d'un miracle ne le convaincrait pas, et qu'il n'en croirait pas ses propres yeux. C'est, en effet, ce qu'il a osé dire ailleurs : « Quelque « frappant que pût me paraître un pareil spectacle, dit- « il, je ne voudrais pour rien au monde en être témoin; « car que sais-je ce qu'il en pourrait arriver? Au lieu de « me rendre crédule, j'aurais grand'peur qu'il ne me ren- « dît fou [1]. » Ce serait faire injure à nos lecteurs, quels qu'ils soient, que d'assimiler leur incrédulité à une incrédulité si passionnée et si folle . ici c'est Rousseau personnellement qui est en cause, et nul sans doute ne prendra fait pour lui [2].

[1] *Lettres de la Montagne*, p. 112.

[2] Ne va-t-il pas jusqu'à dire sérieusement une absurdité? « Il y a pourtant, « je l'avoue, des choses qui m'étonneraient fort, si j'en étais le témoin : ce « ne serait pas tant *de voir marcher* un boiteux, *qu'un homme qui n'au-* « *rait point de jambes!...* » — Voltaire avait trop de bon sens pour attaquer le Christianisme par de telles déraisons : « Qu'une compagnie de

Reste donc que les faits surnaturels sur lesquels repose la révélation chrétienne, les miracles, ne perdent pas leur caractère en étant transmis à notre connaissance par le témoignage des hommes, pas plus que s'ils l'étaient par le témoignage de nos propres sens. Autrement il faudrait dire que toute révélation serait impossible, et que Dieu n'aurait aucun moyen de se manifester à sa créature; il faudrait dire que la nature elle-même ne raconte pas sa gloire, que nous sommes dupes de nos sens lorsque nous en contemplons les merveilles, et aboutir ainsi à l'athéisme par un pyrrhonisme insensé... Que si on recule devant cet abîme, il faut alors reconnaître que les mêmes sens par lesquels nous percevons les merveilles de la première révélation ont pu servir à percevoir les merveilles de la seconde, et que le même témoignage qui nous assure les faits de Socrate ou de César peut nous assurer les faits de Jésus-Christ.

Un aveugle-né croit aux merveilles de la création, et cependant il n'y croit que sur le témoignage des hommes, et cependant ces merveilles sont pour lui inimaginables, et plus prodigieuses que les miracles ne le sont pour nous. Telle est notre situation à l'égard de ces miracles. Nous ne les avons pas vus; nous sommes, par notre éloignement, *aveugles-nés* par rapport à eux (comme les témoins des miracles étaient *aveugles-nés* par rapport à l'accomplissement des prophéties). Mais d'autres hommes les ont vus; et de même que ces miracles eussent été visibles pour nous, ils ont été visibles pour eux; ce que nous eussions fait pour nous en assurer naturellement, ils l'ont fait : si donc ils s'en sont assurés, c'est que nous nous en fussions assurés nous-mêmes; et s'ils les ont reconnus, c'est que nous les

« grenadiers me dise unanimement : *Nous venons de voir un miracle,* « disait-il, et je croirai au miracle. »

eussions reconnus. Leur témoignage peut avoir ainsi pour nous la même valeur que celui de nos propres sens; on peut dire même qu'il y a plus de garantie souvent dans le témoignage des autres hommes, quand ils sont nombreux et éprouvés.

La seule chose à discuter n'est donc pas la compétence du témoignage humain, mais la qualité spéciale du témoignage de Jésus-Christ et des Apôtres, leur véracité. Toute la question est là.

Que si leur véracité est incontestable, éclatante; s'il faut être fou ou méchant pour la nier; *si l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros;* alors nous devons nécessairement croire les faits miraculeux qu'il raconte, comme si nous en avions été nous-mêmes les témoins.

Aussi n'est-ce pas à l'incrédulité que conclut en définitive le déiste, mais au scepticisme; et il le fait avec une ingénuité perfide, qu'il nous faut maintenant apprécier.

« Avec tout cela, » dit-il, après avoir proclamé la divinité de l'Évangile, « ce même Évangile est plein de choses « incroyables, de choses qui répugnent à la raison, et « qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir ni « d'admettre. Que faire au milieu de toutes ces contradic- « tions? Être toujours modeste et circonspect, mon enfant; « *respecter en silence ce qu'on ne saurait ni rejeter ni com-* « *prendre*, et s'humilier devant le grand Être, qui seul « sait la vérité. Voilà le scepticisme involontaire où je suis « resté. »

Voilà un passage qui a fait plus de mal que toutes les railleries de Voltaire et que tous les autres sophismes de Rousseau, parce qu'il laisse l'âme dans un état commode

qui, sans avoir l'odieux de l'incrédulité, n'a pas non plus le gênant de la foi. C'est l'état de *respect*, l'état d'*inadoration*, si répandu de nos jours.

Cet état est faux ; nous allons voir qu'il n'est encore que le résultat d'un sophisme.

Partons de ce point sur lequel nous sommes tombés d'accord, que *l'Évangile a des caractères de vérité inimitables; que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros; qu'il est* IMPOSSIBLE *qu'un livre si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes, et que celui dont il fait l'histoire soit un homme lui-même* : qu'en un mot, *les faits de la vie et de la mort de* JÉSUS-CHRIST *sont d'un* DIEU.

Ce point établi, pourquoi ne pas adorer? pourquoi rester dans le doute?

— Parce que l'Évangile est plein de choses incroyables qui répugnent à la raison, et qu'un homme sensé ne peut concevoir ni admettre ; parce que, sans pouvoir le rejeter, on ne peut non plus *le comprendre*.

— Il y a dans ce motif un étrange oubli, et une étrange confusion de principes.

L'*oubli* est facile à démontrer. — Pour le faire ressortir, remarquons que le raisonnement se traduit ainsi : « Je croirais entièrement à l'Évangile, s'il ne contenait rien que je « ne comprisse ; sa divinité n'est incroyable que parce que « tout n'y est pas parfaitement clair. » C'est le même raisonnement que Rousseau a déjà fait sur les dogmes. — « A l'égard des dogmes, a-t-il dit, ma raison me dit qu'ils « doivent être *clairs, lumineux, frappants par leur évi-* « *dence*. Si la Religion naturelle est insuffisante, c'est par « l'obscurité qu'elle laisse dans les grandes vérités qu'elle « nous enseigne. C'est à la révélation à nous enseigner ces « vérités d'une manière sensible à l'esprit de l'homme, de

« les mettre à sa portée, de les lui faire concevoir, afin qu'il « les croie. *La meilleure de toutes les Religions est infail- « liblement la plus claire* : celui qui charge de mystères, « de contradictions, le culte qu'il me prêche, m'apprend « par cela même à m'en défier[1]. Le Dieu que j'adore n'est « point un Dieu de ténèbres : il ne m'a point doué d'un en- « tendement, pour m'en interdire l'usage : me dire de sou- « mettre ma raison, c'est outrager son auteur. Le ministre « de la vérité ne tyrannise point ma raison, il l'éclaire[2]. »

On ne peut donner dans l'oubli des premiers principes d'une manière plus grossière et plus impardonnable.

Qui ne voit, en effet, que Dieu étant l'essence *infinie*, et notre raison étant *finie*, surtout ici-bas, il ne peut jamais se faire que cette raison embrasse, comprenne, contienne l'essence infinie; et que dès lors la révélation de cette essence doit l'*excéder* en bien des points, lesquels restent nécessairement pour elle *incompris*, *obscurs*, *mystérieux et inconcevables*? Quelque idée avantageuse qu'on se fasse de la capacité de la raison humaine, c'est en donner une bien triste preuve que de lui faire rejeter tout ce qu'elle ne comprend pas, surtout lorsque ce qu'elle ne comprend pas est divin, infini, c'est-à-dire, *incompréhensible*. Une telle raison est d'autant moins capable de comprendre Dieu, qu'en l'exigeant elle fait voir qu'elle ne se comprend pas elle-même.

Rousseau, en raisonnant ainsi, a tourné le dos à la vérité : il ne s'est pas mépris à demi, mais tout à fait. Une

[1] Qu'est devenue la *foi solide et sûre* du bon raisonneur, cette foi qui, dédaigneuse des *miracles*, se tirait de la *doctrine*, « de son utilité, sa « beauté, sa sainteté, sa vérité, sa profondeur, et toutes les autres qualités « qui peuvent annoncer aux hommes les instructions de la suprême sagesse « et les préceptes de la suprême bonté ? » (*Lettres de la Montagne*, p. 89.)

[2] *Émile*, liv. IV.

Religion qui n'aurait rien que de *clair, lumineux, et frappant d'évidence*, qui *ne laisserait aucune obscurité dans les vérités qu'elle enseigne;* une Religion *sans mystères*, loin d'être *infailliblement la meilleure* de toutes les Religions, comme il dit, ne serait pas même *la plus mauvaise*. Infailliblement elle n'aurait rien de religieux, rien de divin, parce que qui dit *divin* dit *infini*, et qui dit *infini* dit *incompréhensible*. Aussi *les plus mauvaises* comme *les meilleures* de toutes les Religions ont-elles eu toutes des mystères. C'est par là qu'elles ont contrefait la SEULE et VÉRITABLE RELIGION.

Sans doute il est vrai de dire que la Religion naturelle n'étant insuffisante que par l'obscurité où elle nous laisse sur les vérités éternelles, l'objet de la révélation est de nous faire connaître ces vérités. Cela est incontestable. Voilà la portion de vérité qu'il y a dans le sophisme de Rousseau. Mais autre chose est *connaître*, autre chose est *comprendre*, et comprendre *entièrement*. La révélation chrétienne nous a fait *connaître* Dieu, et nous-mêmes, et nos rapports présents et futurs, avec tout ce qui importe à nos devoirs et à nos destinées; elle l'a fait admirablement, comme nous l'avons déjà vu; mais elle ne nous a pas fait *comprendre entièrement* ce qu'elle nous a fait *connaître;* elle ne l'a pas non plus *fermé à toute compréhension;* elle l'a posé devant nous avec certitude, comme un sujet de foi, comme un objet d'espérance, comme un aliment d'amour (trois vertus essentielles au cœur de l'homme, et qui ne peuvent pas plus se passer de *mystère* que de *certitude*) incompréhensible, il est vrai, mais *compressible*, pour ainsi parler, sous l'action de ces trois vertus, qui en tirent des flots de lumière et d'énergie pour la pratique de nos devoirs et l'avancement de notre perfection.

Ramenant ces considérations au point précis de la discussion, nous disons : L'Évangile est la révélation de Dieu : Dieu est infini, c'est-à-dire, plein de choses incompréhensibles, et qu'il est impossible à l'homme de concevoir; donc il est contradictoire, quand on se dit déiste, de ne pas admettre la divinité de l'Évangile, par le seul motif qu'il est *plein de choses incompréhensibles, et qu'il est impossible à l'homme de concevoir.* Je ne dis pas qu'il est divin par cela, mais je dis qu'il ne serait pas divin sans cela.

Voilà pour l'*oubli* des principes; maintenant voyons la *confusion.*

Si Rousseau s'était borné à réclamer l'évidence dans les fondements extrinsèques de la Religion, tout ce qu'il dit eût été vrai. La *meilleure* ou plutôt la SEULE *Religion doit être* en ce sens *la plus claire;* aussi le Christianisme est-il, comme a dit Fontenelle, *la seule Religion qui ait des preuves.* C'est un principe incontestable, en effet, que, pour croire à la parole de Dieu, il faut que cette parole porte avec elle des caractères évidents de divinité. Rousseau dit beaucoup de choses à ce sujet, auxquelles nous souscrivons; mais c'est l'application qu'il en fait à l'*essence* et au *fond* de l'Évangile, qui est sophistique.

Deux principes à distinguer :

Premier principe. Abstraction faite au fond de la parole de Dieu, la divinité de cette parole doit être certifiée par des signes évidents. Dieu a parlé : voilà le point sur lequel doit porter l'évidence. C'est un fait pur et simple. — Certitude.

Deuxième principe. La parole de Dieu en elle-même, l'action de Dieu en elle-même, ne sauraient être entièrement compréhensibles. Elles doivent nécessairement nous dépasser, et offrir à notre esprit des choses inconceva-

bles, et auxquelles celui-ci doit se soumettre. — Mystère.

Cette soumission, outre qu'elle est nécessaire, est juste et raisonnable, parce que si elle est *exigée* en vertu du second principe, elle est *justifiée* en vertu du premier; et la raison ne fait en quelque sorte qu'obéir à elle-même en se soumettant à ce qu'elle a reconnu déjà venir de Dieu, et en adorant le *mystère* sur le fondement de la *certitude*.

Il serait déraisonnable de partir du deuxième principe, de l'obscurité des mystères et de la nécessité de s'y soumettre, pour frustrer la raison du droit naturel qu'elle a de vérifier les titres de sa soumission en vertu du premier; et l'Église a dernièrement condamné cet excès.

Mais il est déraisonnable aussi de porter l'applieation du premier principe dans le domaine du second, en exigeant que tout soit clair, lumineux, frappant d'évidence, dans le sein de la Religion, outre la certitude acquise de sa divinité.

La première erreur supprime la *raison;* la seconde supprime la *foi :* c'est dans le respect et l'accord des deux principes que gît la *foi raisonnable.*

Rousseau ayant déjà reconnu la divinité de l'Évangile à des *caractères frappants et inimitables,* qu'importe que *ce même Évangile soit plein de choses inconcevables?*

S'il y avait opposition entre l'idée de *divinité* et l'idée de *mystère*, j'admettrais que les *choses inconcevables* qui sont dans l'Évangile tinssent en balance les *caractères inimitables* de sa divinité, et je dirais avec Rousseau : *Que faire au milieu de toutes ces contradictions?* Mais il s'en faut qu'il y ait opposition entre ces deux choses, comme nous l'avons vu : elles sont inséparables, et se commandent nécessairement.

Donc la divinité de l'Évangile demeure. Nous ne pouvons, sinon la connaître, du moins la concevoir, il est vrai,

dans l'essence de ses enseignements et de son action; mais elle est, cela nous suffit; et il n'y a, comme nous le disions, que le plus étrange oubli, la plus étrange confusion de principes, qui peut tirer, du fond nécessairement mystérieux de cette divinité, de quoi paralyser la conséquence d'*adoration* qui sort de ses caractères inimitables et frappants.

Il n'y a surtout que l'hypocrisie d'un sophiste qui peut colorer l'orgueil de cette révolte, de cette fausse ingénuité de modestie et de respect : « Que faire au milieu de toutes « ces contradictions? Être toujours modeste et circonspect, « mon enfant; respecter en silence ce qu'on ne saurait re- « jeter ni comprendre, et s'humilier devant le grand Être, « qui seul sait la vérité. Voilà le scepticisme involontaire « où je suis resté. »

Que Rousseau nous donne ici beau jeu contre lui-même! et, outre ce que nous avons déjà dit, qu'il est aisé de le démasquer et de le confondre par cette sacrilége invocation du *grand Être*, sous laquelle il glisse son erreur!

Le *grand Être!* mais Rousseau le nie implicitement, et son système conduit à l'athéisme.

« Le Dieu que j'adore, » a-t-il dit (retenons bien ces paroles), « n'est point un Dieu de ténèbres; IL NE M'A « POINT DOUÉ D'UN ENTENDEMENT POUR M'EN INTERDIRE « L'USAGE : ME DIRE DE SOUMETTRE MA RAISON, C'EST OU- « TRAGER SON AUTEUR. »

A ce titre, quel est le Dieu qu'adore Rousseau? évidemment aucun. En appliquant à son déisme la mesure qu'il a lui-même faite au Christianisme, son scepticisme doit aller plus loin. *S'humilier devant le grand Être,* QUI SEUL SAIT LA VÉRITÉ, est une inconséquence à laquelle il ne saurait s'arrêter : il faut qu'il revienne sur ses pas pour s'humilier

devant Jésus-Christ, ou qu'il passe sans s'humilier devant le *grand Être qui lui cache la vérité*, qui est *un Dieu de ténèbres, qui n'éclaire point sa raison, mais la soumet et la tyrannise*, et qui, comme tel, ne saurait être *adoré*.

Sans doute l'existence de ce Dieu se révèle dans la nature par des caractères sublimes et frappants; mais sa révélation dans l'Évangile ne brille-t-elle pas aussi par des *caractères frappants et inimitables?* Que si, malgré ces caractères, il le méconnaît dans l'Évangile, parce qu'il reste des obscurités, des choses inconcevables dans son fond, il doit le méconnaître dans la nature, où ces obscurités sont plus profondes et plus muettes, et où sa raison doit s'humilier plus bas pour l'adorer.

Ainsi ATHÉISME : voilà la conséquence nécessaire du système de Rousseau. Cela est si vrai, que, pour échapper à l'athéisme, il est obligé de désavouer ce système, et de proclamer les principes diamétralement inverses à ceux par lesquels il a voulu se soustraire au Christianisme, se donnant ainsi à lui-même le plus éclatant démenti. Écoutez-le :

« ..... J'ai beau me dire : DIEU est ainsi; je le sens, je « me le prouve; *je n'en conçois pas mieux* comment DIEU « peut être ainsi. Enfin, *plus je m'efforce de contempler* « *son* ESSENCE INFINIE, *moins je la conçois;* mais ELLE « EST, CELA ME SUFFIT : *moins je la conçois, plus je l'a-* « *dore.* Je m'humilie, et lui dis : Être des êtres, je suis, « parce que tu es; c'est m'élever à ma source, que de te « méditer sans cesse. LE PLUS DIGNE USAGE DE MA RAISON « EST DE S'ANÉANTIR DEVANT TOI; C'EST MON RAVISSEMENT « D'ESPRIT, C'EST LE CHARME DE MA FAIBLESSE, DE ME « SENTIR ACCABLÉ DE TA GRANDEUR. »

Voilà le Dieu qu'adore Rousseau. Et cependant il a dit :

« Le Dieu que j'adore n'est point un Dieu de ténèbres; *il*
« *ne m'a point doué d'un entendement pour m'en inter-*
« *dire l'usage*; ME DIRE DE SOUMETTRE MA RAISON, C'EST
« OUTRAGER SON AUTEUR... *Il ne tyrannise pas ma raison,*
« *il l'éclaire...* »

Voilà comment le déiste est forcé de se contredire, et de proclamer tour à tour le pour et le contre : l'*insoumission* de la raison pour se soustraire au Christianisme, l'*anéantissement* de la raison pour se soustraire à l'athéisme; chassé de l'un à l'autre, et ne pouvant se fixer dans aucun d'eux.

Laissons-le flotter ainsi entre *l'athéisme et le baptême des cloches* : il est jugé.

Pour nous, concluons que la nature de Dieu ne change pas, quel que soit le mode de sa révélation; que la même ESSENCE INFINIE qui *anéantit* la raison dans la nature doit se la *soumettre* dans l'Évangile; que si l'Évangile nous fait connaître davantage cette essence, il ne saurait l'*épuiser,* puisqu'elle est *infinie;* qu'il doit être dès lors plein de choses inconcevables, qui exigent la soumission de la raison. Mais de même que, malgré son obscurité plus grande dans la nature, on ne peut méconnaître Dieu et ne pas l'adorer à des caractères certains, de même, à des caractères *grands, frappants* et *inimitables,* dans l'Évangile, la raison reconnaît et proclame son intervention surnaturelle. La question n'est pas de savoir si la divinité de l'Évangile est géométriquement concevable dans son essence, cela ne se peut; mais si elle EST. Or, cette question n'en est pas une; l'inventeur en serait plus étonnant que le héros : je ne la comprends pas, mais je l'affirme; moins je la conçois, plus je l'adore; ELLE EST, CELA ME SUFFIT.

Cette certitude inébranlable dérive de mille sources, et

nous arrive par l'esprit et par le cœur, de tous les points de la doctrine et de la morale de cette sainte Religion; mais avant tout elle repose sur le témoignage des sens, sur des *faits* : les miracles, les prophéties.

C'est là proprement le siége de la certitude évangélique, parce que là tout est clair et positif pour qui veut bien s'en assurer : ce sont des faits qu'on peut vérifier et manier en tous sens, et qui forment le côté démonstratif de la foi chrétienne.

Les autres preuves tirées de la doctrine, de sa beauté, de son utilité, de sa sainteté, de sa profonde vérité; preuves intrinsèques, pleines d'harmonieux rapports qui révèlent les instructions de la suprême sagesse et les préceptes de la suprême bonté, ne doivent pas être négligées sans doute, et nous leur avons fait dans ces *Études* une large part; mais elles diffèrent des preuves extrinsèques en ce qu'elles ne sont pas et ne peuvent pas être entièrement dégagées d'obscurités, parce qu'elles tiennent inséparablement à l'essence mystérieuse du Christianisme. Là, il y a toujours nécessairement un côté ténébreux et insaisissable. Aussi ces preuves, qui peuvent préparer et confirmer la certitude, ne peuvent à elles seules la fonder : l'évidence n'en sortira jamais. Il s'attachera toujours aux plus beaux aperçus, aux plus lumineux aspects, des nuages, des difficultés, des embarras, qui réclameront le secours de la foi, qui empêcheront la démonstration de se former, et où la raison trouvera toujours, dans ce qui la confond, de quoi douter de ce qui l'enchante.

Et c'est là précisément qu'est arrivé Rousseau, en se condamnant, par la négation systématique des faits surnaturels qui constituent les preuves extrinsèques, à ne chercher la preuve de la divinité du Christianisme que dans la

doctrine. Il a eu beau dire, pour s'affranchir des preuves extrinsèques qui le pressaient, que la doctrine était le *seul signe vraiment certain* de la révélation, et qu'il n'y avait de *foi solide et sûre* que celle que les bons raisonneurs en tiraient : nous avons vu ce qu'est devenue cette foi lorsqu'elle a été livrée à elle-même, et comment, malgré son bel hommage à la divinité de l'Évangile, les *choses inexplicables* qu'elle y a trouvées sont devenues pour elle comme des portes secrètes par lesquelles elle s'est évanouie en déisme, et, par voie de conséquence, en athéisme.

Au fond, c'est que Rousseau a voulu éluder l'obligation de se soumettre à la vérité, et qu'il l'a toujours sacrifiée à sa folle et vagabonde indépendance. S'il a paru un moment s'incliner devant la doctrine, c'était pour se soustraire à l'autorité des miracles ; et s'il a voulu se soustraire ainsi à l'autorité des miracles, c'est parce que cette véritable preuve l'accablait, et qu'il ne pouvait sérieusement la renverser.

Comment l'aurait-il pu? c'est un fait, un fait attesté par tout ce qu'il peut y avoir de garanties en matière de témoignage dans les hommes et dans les choses ; un fait écrit dans un livre incomparable d'authenticité, d'ingénuité, et de précision ; un fait cimenté avec le sang de ses auteurs et de ses témoins ; un fait avoué par ses ennemis les plus acharnés et les plus à portée de le contredire [1] ; un fait qui

[1] Le fait des miracles de Jésus-Christ et des Apôtres n'a été contredit par *aucun* des ennemis du Christianisme naissant. Il a même été formellement avoué par les Juifs et par les philosophes païens, Celse, Porphyre, Julien, et Hiéroclès.

Il n'est rien de plus constant que ces aveux ; et Voltaire, en en rappelant quelques-uns, n'y trouve pas à dire autre chose que ceci : « L'ancien livre « intitulé *Sepher Toldos Jeschut*, écrit par un Juif contre Jésus-Christ dès « le premier siècle, ne nie point qu'il ait opéré des miracles ; il prétend « seulement que *Judas*, son adversaire, en faisait d'aussi grands, et il les

a entraîné la ruine du monde païen, et qui a imprimé au Christianisme, à travers les plus énormes obstacles, une marche ascendante que dix-huit siècles n'ont pu ralentir, et qui se poursuit encore sous nos yeux; un fait enfin qu'on ne saurait déraciner du champ de l'histoire sans ébranler au loin tous les fondements sur lesquels elle repose, et sans violer les principes les plus nécessaires de l'ordre moral. Dieu a voulu faire entrer dans cette grande preuve de sa Religion toutes les garanties qui composent la certitude humaine en ce qu'elles ont de plus choisi, de plus pur et de plus fort, afin que nous y fussions sans cesse ramenés par les mêmes raisons et les mêmes instincts qui nous font croire à tout le reste, et que nous ne puissions les contredire sans contredire tous les motifs ordinaires de nos jugements et de nos actions. Par là, la Religion, dont la tête se perd dans les cieux, et qui est enveloppée de mystères sublimes,

« attribue tous à la magie. — *Les incrédules disent qu'il n'y a point de* « *magie.* »

Voltaire se moque : ce n'est pas là la question. Qu'il y ait ou qu'il n'y ait point de magie, que les Juifs aient faussement attribué les miracles de Jésus-Christ à la magie, cela ne change pas LE FAIT *qu'ils ont avoué les miracles de Jésus-Christ*, et n'ôte rien à la force de ce raisonnement : Que si ces miracles n'eussent pas été incontestables, il y avait un moyen plus court pour les Juifs de s'en défaire que de les attribuer à la magie : *c'était de les nier.*

« Si quelques philosophes (reprend Voltaire), en disputant contre les « chrétiens, convinrent des miracles de JÉSUS, c'étaient des théurgites fana- « tiques qui croyaient à la magie, et qui ne regardaient Jésus que comme « un magicien. L'aveu d'un fou fait à un autre fou, une absurdité dite à des « gens absurdes, ne sont pas des preuves pour les esprits bien faits. » (FACÉTIES : *Questions sur les miracles.* VOLTAIRE, t. XLVI, p. 375; 1784.)

Voltaire élude encore ici la difficulté, tout le monde le voit. Au surplus, ces quelques philosophes qu'il traite de *fous* et d'*absurdes* (et qui l'eussent été en effet s'ils eussent pu nier les miracles dont ils convenaient), il les appelle ailleurs *les partisans de la raison humaine.* (*Dict. phil.*, v° *Miracles.* VOLTAIRE, t. XLII, p. 108.)

touche la terre, et s'y meut à la manière d'un événement humain ; elle revêt les proportions et la forme sensible et palpable d'un fait historique ; elle vient se ranger, s'enchaîner aux autres faits *dont personne ne doute*, et se poser côte à côte avec eux : en un mot, *c'est de l'histoire*, ou il n'en exista jamais [1].

Aussi, que le déiste tourne autour de ce fondement, et qu'il applique toutes les forces de son génie à le renverser : laissez-le faire : il ne fera voir que son impuissance ; il ira se briser à la fin contre cette pierre ; ou, s'il parvient à la soulever, nouveau Sisyphe, il la verra retomber sur lui-même, et plus que personne il en sentira le poids : *Qui ceciderit super lapidem istum, confringetur : super quem vero ceciderit, conteret eum* [2].

C'est donc à cette preuve invincible des miracles qu'il faut venir se rattacher. Elle forme, avec celle des prophéties, le noyau solide et fort de la foi chrétienne. C'est sur elle, c'est autour d'elle que viennent se dérouler ensuite les autres éléments de cette foi : la beauté de la doctrine, la sainteté de la morale, la suavité vivifiante de la pratique.

Ces éléments se combinent entre eux de telle sorte qu'on ne saurait avoir la foi parfaite que par leur réunion, et que celui-là même qui paraît ne devoir être que le produit et la conséquence de tous les autres en devient le principe et le moyen. Les miracles font croire à la doctrine, et la pratique de la doctrine fait croire aux miracles ; et la foi aux miracles les obtient.

Vous en doutez, et vous me demandez quel rapport il

[1] « Félicitons-nous, écrivait le chancelier d'Aguesseau à son fils, de ce « que les miracles sur lesquels notre foi repose sont des faits aussi avérés « que les conquêtes d'Alexandre ou la mort de César. » Et le chancelier d'Aguesseau s'entendait en témoignages.

[2] Matthieu, XXI, 44.

peut y avoir entre une pratique de Religion et le fait extérieur des miracles? Je vais vous le dire : C'est que par cette pratique vous expérimenterez la même vertu qui a fait les miracles, et qu'au miracle intérieur de la guérison de votre âme vous reconnaîtrez Celui qui disait aux paralytiques de la Judée : *Levez-vous, emportez votre lit, et marchez* [1].

[1] Nous aurions pu traiter le sujet des miracles à l'ancienne manière, c'est-à-dire, par un examen critique des faits en eux-mêmes, et en particulier du point de savoir si les Apôtres ont pu être *trompeurs* ou *trompés;* mais ce travail a déjà été fait si souvent et si péremptoirement par les apologistes du dernier siècle, qu'il eût été inutile et fastidieux de le recommencer. Il nous a paru d'ailleurs que cette manière n'allait plus à l'esprit de notre époque, dont l'impartialité permet de plus grandes vues; et qu'il valait mieux dégager le principe des miracles, le fait de la véracité de l'Évangile, et surtout en presser les conclusions. Le temps des plaidoiries est passé : nous en sommes à la réplique; nous touchons même au jugement.

CHAPITRE VI.

ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME.

Pour ceux qui ne veulent pas pénétrer trop avant dans le corps des preuves, même extrinsèques, du Christianisme, il en est quelques-unes qui font saillie, qui, par leur dégagement et leur simplicité, se prêtent aux dispositions les plus débiles de l'esprit, et semblent projeter la lumière. Il n'est besoin de se livrer à aucune recherche ni à aucun rapprochement pour les saisir; elles se montrent d'elles-mêmes : il suffit de les regarder.

Telles sont les trois preuves suivantes, par lesquelles nous allons achever le cours de ces *Études :*

1° Établissement du Christianisme;

2° Fruits du Christianisme ;

3° Stabilité du Christianisme.

Nous retenons la première de ces preuves, pour en faire le sujet d'étude du présent chapitre : les autres seront traitées dans deux chapitres suivants.

Considéré d'une manière complexe, l'établissement du Christianisme porte en lui deux autres preuves : les miracles, et l'accomplissement des prophéties ; et par là il oblige à une reconnaissance immédiate de sa divinité.

Mais dégagé de ces deux éléments, abstraction faite des miracles, abstraction faite des prophéties, pris en lui-même et isolément, le grand fait de l'établissement du Christianisme et de sa propagation rapide suffit encore pour déci-

der la foi ; et il a cet avantage que, si on peut tenter d'en discuter la valeur, au moins ne peut-on pas songer à en éluder la certitude.

Ce sujet est un des plus rebattus par les apologistes, nous-même nous l'avons déjà touché bien souvent ; et cependant il est si avantageux à notre foi, que nous croyons devoir le proposer encore à votre attention. Lorsqu'une preuve est décisive, lorsqu'elle est nécessaire, devons-nous éviter de la reproduire? Ce serait une vanité criminelle, une affectation puérile. Ce n'est pas de variété qu'il s'agit, c'est de vérité et de raisonnements justes et concluants. Passez le reste, et ne songez qu'à cela.

Nous allons d'abord faire l'exposition du phénomène de l'établissement du Christianisme ; ensuite nous en discuterons la cause.

§ Ier.

Pour bien sentir la force du phénomène de l'établissement du Christianisme, il faudrait pouvoir s'ôter de l'esprit tout ce que nous en savons déjà, et en recevoir l'impression comme celle d'un tableau qui nous aurait été jusqu'ici caché, et dont on nous lèverait peu à peu le voile.

Trois choses y sont à considérer successivement :

L'entreprise,
Les moyens,
Le succès.

I. Le Christianisme nous apparaît aujourd'hui avec un système théologique parfaitement déduit et formulé, avec une morale profondément justifiée par l'expérience, avec un culte rayonnant de beautés, honoré par des rois, défendu

par des génies, orné par les beaux-arts, alimentant la terre de ses bienfaits, appuyé sur dix-huit siècles d'épreuves et de triomphes; centre nécessaire de tous les rapports qu'il a créés dans les mœurs, dans les lois, dans les institutions civiles et sociales, et enveloppant le monde de sa lumineuse et vivifiante atmosphère. En cet état, nous ne pouvons nous défendre de voir en lui une chose grande, forte, belle, divine; et encore que d'esprits lui sont fermés, lui sont hostiles, et de quelles violences récentes ne porte-t-il pas les profondes cicatrices!

Mais dépouillons le Christianisme de tous ces ornements, de tous ces fruits, de tous ces témoignages, de tous ces rapports, de toutes ces lumières qu'il nous a données sur lui-même; enlevons-lui tout cela, et ne lui laissons que sa croix, sa croix de bois, sa rude et sanglante croix, n'étant encore qu'un gibet infâme réservé pour le supplice des esclaves; faisons descendre cette croix du front des rois, du faîte des temples, et faisons-la passer du centre du monde à ses extrémités; rejetons-la au dehors comme un objet d'exécration, d'horreur, et d'infamie; puis, en présence de cette croix obscure, ignoble, tachée du sang des vils criminels, plaçons le monde païen, ce monde de la force, de la volupté, de l'orgueil féroce, de la plus abrutissante corruption, qui supportait un Tibère, un Claude, un Néron, un Héliogabale, que dis-je? qui les encensait, et en échange de cette brutale servitude ne leur demandait que deux choses : du *pain* et des *jeux*. Mettez-vous bien dans l'esprit que cet état du monde païen, dont nous avons si souvent remué le scandale, n'était pas passager et accidentel, mais bien le résultat progressif et comme l'égout universel de la misère humaine depuis l'origine des sociétés. Représentez-vous bien que les abominables excès dont

il était le théâtre n'étaient pas seulement inspirés par la perversité primitive, mais enhardis par l'exemple officiel et public, autorisés par les lois, consacrés par les religions, naturalisés par l'habitude; et que, de quelque côté qu'on se tournât, on y était plongé, on y vivait, on y était retenu par les préjugés de l'esprit, par les penchants du cœur, par l'emportement des sens, par la crainte des hommes et des dieux, par l'autorité et comme par le poids des âges.

A ce monde venir proposer... quoi? de changer par tout l'univers les religions établies; de renoncer soudain à ce culte de l'idolâtrie consacré par la majesté des ancêtres, armé par la superstition, et surtout identifié avec les vices de l'âme et les plus douces comme les plus violentes inclinations de la nature; ce n'est pas tout : arracher ces vices non plus seulement de leurs temples et de leurs autels extérieurs, mais des habitudes de la vie, du fond des cœurs, des entrailles de l'âme; les rejeter, les abhorrer, pour recevoir à la place des vertus rigides, impitoyables, désolantes, cruelles à la nature, invisibles, inouïes, la chasteté, le pardon des injures, l'amour de la pauvreté, la pénitence, la charité, la mansuétude, l'humilité, l'abnégation; c'est-à-dire, le contraire de tout ce qui existait, le renversement de toutes les idées reçues, la condamnation du monde et de soi-même, sans se rien réserver, pas même le mérite du sacrifice; et tout cela pour n'être heureux que quand on sera mort... Et sur quel gage?... parce qu'un homme crucifié à Jérusalem l'a enseigné de la sorte, et que cet homme, dit-on, s'est ressuscité lui-même et est monté au ciel, où il est Dieu; non pas *un* Dieu, mais le seul et unique Dieu, pour lequel on doit abandonner tous les autres... Dieu en cet état de crucifié, voulant être adoré

avec sa croix et sur sa croix, et non-seulement adoré, mais suivi et imité, dans ce même état de souffrance et d'ignominie... par tout le monde... Aller ainsi, dis-je, proposer cette doctrine, la croix à la main, non pas à quelques adeptes dans quelque lieu secret, mais dans les rues et sur les places publiques, parmi les statues des dieux et les saturnales de leur culte, à tout venant, de ville en ville, de l'orient à l'occident; faire tomber l'univers au pied de cette croix, la porter du Golgotha au Capitole, et l'imposer au monde comme le type souverain et absolu sur lequel tout doit venir se réformer :

Voilà l'entreprise.

II. Voici les moyens.

Douze Juifs, douze pêcheurs d'un lac de Galilée, n'ayant rien, ne sachant rien, commandés par Pierre, le moins entreprenant d'entre eux, celui qu'un propos de servante avait déjà fait reculer..., telle est l'armée du Christ, tels sont les conquérants de l'univers. — Leur consigne, la voici :

« Jésus envoya ainsi ses DOUZE, après leur avoir donné « les instructions suivantes : N'ayez point souci d'avoir de « l'or ou de l'argent dans votre bourse....; ne préparez ni « sac pour le chemin, ni souliers, ni bâton....; ne vous « mettez point en peine comment vous parlerez. Lorsque « quelqu'un ne voudra point vous recevoir, sortez de la « maison ou de la ville en secouant la poussière de vos « pieds.... Je vous envoie comme des brebis au milieu des « loups.... Ils vous feront comparaître dans leurs assem- « blées, ils vous feront fouetter dans leurs synagogues, et « vous serez persécutés à cause de moi[1]. C'est ainsi que

[1] Matth., chap. x; Luc, chap. ix; Marc, chap. vi.

« vous rendrez témoignage au CRUCIFIÉ dans Jérusalem, « dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités « de la terre. Allez donc de la sorte dans tout l'univers prê« cher l'Évangile à toute créature, et assurez-vous que moi « qui m'en vais, et que vous ne verrez plus, je suis néan« moins avec vous jusques à la fin du monde[1]. »

On croit rêver et être dupe d'un délire moqueur, lorsque, abstraction faite de la divinité de Jésus-Christ, de sa résurrection véritable et de son assistance surnaturelle, on assiste à ce complot ourdi ainsi par douze hommes de néant contre l'univers. On ne sait que renvoyer le plus loin, ou de la folie de l'entreprise, ou de l'extravagance des moyens. Et on admire ce parfait rebut de toute prudence humaine avec lequel l'Auteur du Christianisme a conçu d'atteindre à ce qu'il y eut jamais de plus gigantesque par ce qu'il y eut jamais de plus infime, et de refaire tout avec rien : c'est le choix de l'impossible ; c'est-à-dire que c'est le jeu d'un fou, si ce n'est celui d'un Dieu : à l'événement de le décider.

J'en appelle sans crainte à toute raison assez libre de préjugés pour voir la chose en elle-même : n'est-ce pas ainsi que se présente l'entreprise de l'établissement du Christianisme? et si l'issue nous en était inconnue, ne consentirions-nous pas à voir dans son succès le plus incroyable, et, prouvé qu'il fût, le plus décisif de tous les miracles?

III. Or, ce miracle a eu lieu. Le succès le plus rapide, le plus immense, et le plus durable, est venu trancher hautement la question, et faire éclater la divinité du principe dans le néant des moyens. Nos douze pêcheurs, après avoir accepté la charge d'aller *dans tout l'univers* prêcher l'É-

[1] *Act.*, chap. I ; Matth., chap. XXVIII, et *passim*.

vangile *à toute créature*, se sont partagé le monde, et, de leur vivant, ils l'ont conquis à Jésus-Christ; ils ont inoculé au genre humain la foi chrétienne, ils ont planté la croix au cœur du paganisme; et depuis lors le paganisme, frappé à mort, n'a fait que se débattre au pied de cette croix, principe d'une nouvelle vie, et qu'achever de mourir en se débattant.

Il n'y a rien qui ne soit littéralement vrai dans ce fait; et plus on l'examine dans ses détails, plus le prodige en augmente : on va le voir.

Après avoir reçu leur mission, les Apôtres entrèrent dans une maison de Jérusalem, et « montèrent à une chambre « haute, où demeuraient Pierre, Jean, Jacques, André, « Philippe, Thomas, Barthélemy, Matthieu, Jacques, fils « d'Alphée, Simon appelé le Zélé, et Jude, frère de Jac-« ques[1]. »

Ils n'étaient que onze, par la défection de Judas. La première chose qu'ils firent, sur la proposition de Pierre, ce fut de nommer un remplaçant à ce traître, parmi ceux qui avaient été comme eux témoins de Jésus-Christ; et le sort tomba sur Mathias.

Ils persévéraient en prières, attendant le signal et le secours qui leur avaient été promis.

Quand les jours de la Pentecôte furent accomplis, étant tous ensemble dans le même lieu, ils reçurent le Saint-Esprit, selon qu'il est rapporté au livre des Actes; puis, comme enivrés de ce souffle inspirateur, ils descendirent dans la rue, et se mirent à commencer la prédication de la croix, *et à rendre témoignage, avec une grande force, à la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Pierre, le

[1] Actes des Apôtres, *un des livres les plus authentiques* (ne cessons de le redire) *que nous ait laissés l'antiquité.*

premier en toutes choses, parla d'abord, et sur-le-champ trois mille hommes se convertirent; peu après, seconde prédication de Pierre, et cinq mille hommes se convertissent : je voile avec intention les miracles qu'ils opéraient en même temps, puisque nous sommes convenus de ne pas en tenir compte, pour ne nous attacher qu'au fait simple de l'établissement du Christianisme. Ce qu'on ne nie pas, c'est que la ville de Jérusalem vit bientôt se former autour d'eux la première société chrétienne, et que cette société devint rapidement considérable : *toute la multitude de ceux qui croyaient n'avaient qu'un cœur et qu'une âme.*

Poursuivis par les magistrats de la ville, qui avaient déjà fait mourir leur maître, ils sont emprisonnés, fouettés, menacés de mort, *pour avoir rempli Jérusalem d'une doctrine qui chargeait ces magistrats du sang de cet homme;* mais eux se rient de ces châtiments et de ces menaces, et poursuivent leur prédication.

Leur zèle et leurs succès, devenus bientôt à l'étroit, débordent hors de Jérusalem; et les voilà *qui gagnent la Samarie et passent jusqu'en Phénicie, à Chypre et à Antioche,* où les disciples de l'Évangile reçoivent pour la première fois le nom de *chrétiens.* Partout où ils passent, ils fondent des églises, et laissent des disciples qui gardent et propagent le dépôt de la foi. Étienne, l'un de ces derniers, resté à Jérusalem, rend témoignage à cette foi par sa mort; il est lapidé, et son sang, en rejaillissant sur l'un de ses bourreaux, en fait un grand apôtre : Paul se convertit, et tourne à propager le Christianisme l'ardeur qu'il avait mise à le persécuter.

Mais nous n'avons vu que les préludes. Les Apôtres, avant de prendre un plus grand essor, se replient sur Jérusalem, et là, dans le premier de tous les conciles, et au

moment de se disperser pour toujours, ils formulent le symbole de leur foi. Cette charte des chrétiens, qui devait devenir la loi du monde, ne fut point écrite[1]. Après s'être ainsi revus une dernière fois, les *douze*, qui jusqu'ici avaient marché en troupe, partent, chacun s'en allant de son côté, et prenant à lui seul une partie du monde à défricher des ronces de l'idolâtrie, à ensemencer de l'Évangile, et à arroser de son sang : Jean enseigna dans l'Asie Mineure; Philippe alla dans la haute Asie, André chez les Scythes, Thomas chez les Parthes, et jusqu'aux Indes, où Barthélemy porta l'Évangile de saint Matthieu, le premier Évangile qui ait été écrit. Simon prêcha en Perse, Mathias en Éthiopie, Paul dans la Grèce, dans la Gaule et dans les Espagnes[2].

Pierre ne se fixa d'abord nulle part; il allait *visitant de ville en ville tous les disciples*, comme le souverain pasteur *et des agneaux et des brebis;* mais son zèle et sa charité ne lui laissèrent pas longtemps ignorer le siége de son épiscopat; et, après avoir prêché l'Évangile dans le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie et la Bithynie, Simon Pierre le pêcheur, devançant Paul qui devait l'y rejoindre, s'achemina seul le premier vers l'Italie, et posa à jamais le pied sur Rome.

Voici le texte monumental où Eusèbe, malgré ses préjugés orientaux et son orthodoxie suspecte, célèbre l'arrivée de Pierre aux portes de la ville des Césars :

« Enfin, dit-il, aux jours de Claude-Auguste (l'an de « Jésus-Christ 42), la tendre et miséricordieuse providence

[1] *C'est cette lettre de Jésus-Christ, dont nous avons été,* dit saint Paul, *les secrétaires, et qui est écrite, non avec de l'encre, mais avec l'esprit du Dieu vivant; non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair, qui sont les cœurs.* (II Corinth., chap. III.)

[2] Chateaubriand, *Études historiques.*

« de Dieu dirigea contre Rome, qui était devenue la cor-
« ruptrice du genre humain, le plus fort, le plus grand,
« le prince des Apôtres, Pierre, qui, comme un valeureux
« conducteur de la milice divine, muni des armes célestes,
« s'en vient de l'orient apporter le précieux trésor de la lu-
« mière intellectuelle à ceux qui habitaient vers le cou-
« chant[1]. »

[1] *Hist. eccles.*, lib. II, cap. XIV.

« Pierre, dit encore le grand saint Léon, le prince des Apôtres, eut en « partage la capitale de l'empire romain, afin que cette lumière de la vérité « qui devait éclairer tout le genre humain, étant placée au centre de l'uni- « vers, répandît plus aisément ses rayons de tous côtés... C'était là qu'il « fallait terrasser la philosophie ! là qu'il fallait détruire les vains mensonges « de la sagesse humaine ! là qu'il fallait renverser le culte des démons ! là « enfin qu'il fallait anéantir l'impiété de toutes les erreurs sacriléges, puisque « cette ville en était le foyer ! Bienheureux Pierre, vous ne craignez pas de « venir dans cette grande cité, tandis que Paul, votre compagnon de gloire « et de travaux, donne ses soins à l'organisation d'autres Églises ; vous entrez « dans cette forêt remplie de bêtes féroces ; vous marchez sur cet océan tu- « multueux avec plus de constance que sur la mer ; vous ne tremblez point « à l'aspect de cette maîtresse du monde, vous qui fûtes saisi de crainte, « dans la maison de Caïphe, à la voix d'une simple servante... Est-ce que « la tyrannie de Claude et la férocité de Néron étaient moins à redouter ? « Mais votre amour surpassait vos craintes... ; les miracles que vous aviez « opérés, la grâce dont vous étiez comblé, et l'épreuve que vous aviez faite « de vos pouvoirs, augmentaient votre confiance. Vous aviez déjà prêché « les Juifs, fondé l'Église d'Antioche, empli de la prédication évangélique « le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie, et la Bithynie ; et vous ne doutiez « plus du succès de votre ouvrage, et du temps qui vous restait pour l'ac- « complir, lorsque vous faisiez entrer l'étendard de Jésus-Christ sous les « arcs de la cité romaine, où, selon les décrets de la Providence, vous at- « tendaient et l'honneur de votre dignité et la gloire de votre martyre. » (*Sermo in natali apostol. Petri et Pauli.*)

L'auteur de la *Némésis*, Barthélemy, semble s'être inspiré de ces lignes, lorsqu'il termine ainsi son morceau sur les deux Rome :

On sort ensuite, et l'air du champ transtéverin
Est large à respirer ; le ciel est plus serein,
Notre cœur est en fête ; aux colonnes voisines,
Noires encor du feu des torches éleusines,
Aux monuments tombés, aux profanes jardins,
On n'accorde en passant que de calmes dédains ;

Depuis lors Rome ne fut plus maîtresse : le Christianisme déjà la surmontait; Tacite nous le dit en des termes bien précieux, parce qu'ils font voir en même temps, par l'exemple de Tacite lui-même, et l'énormité des obstacles que le Christianisme avait à traverser dans la politique des empereurs et la prévention publique, et néanmoins l'incroyable rapidité de sa diffusion : « Néron, dit-il, fit alors « souffrir les plus cruelles tortures à une espèce d'hommes « ABHORRÉS POUR LEURS INFAMIES » (nous verrons tout à l'heure, par le témoignage de Pline, en quoi consistaient ces infamies), « et qu'on appelait vulgairement *chrétiens*. « Ce nom leur venait d'un nommé CHRIST, qui, sous le « règne de Tibère et par l'ordre du procureur Ponce Pilate, « avait subi le dernier supplice. Contenue un moment, « CETTE EXÉCRABLE SUPERSTITION rompait de nouveau ses « digues comme un torrent, non-seulement dans la Judée « où elle avait pris sa source, mais jusque dans Rome « même [1]... On en prit une grande multitude, qu'il ne fut

Et lorsque le jour tombe et que l'*Angélus* tinte,
Et que le crêpe noir couvre la ville éteinte,
On se recueille bien, de peur d'être oublieux;
On met ses mains au front, et l'on dit : « En ces lieux
Vint un pêcheur obscur; aux flots de Césarée
Il laissa les débris de sa barque égarée;
Il marcha bien longtemps, solitaire piéton,
La croix dans une main, et dans l'autre un bâton :
L'âge et la pénitence avaient courbé sa taille.
Seul, il défia Rome, et lui livra bataille!
Et cette Rome avait un empereur puissant,
Qui, dans ses doux loisirs, jouait avec du sang;
Et des soldats si forts, que, d'un seul coup de lance,
A l'univers mutin ils imposaient silence.
Eh bien! comme l'épi sous la main du faucheur,
Tout Rome s'écroula quand parut ce pêcheur;
Les dieux prirent la fuite : un évêque sans glaive
S'installa sur la place où SAINT-PIERRE s'élève;
Et ce fut un mystère à donner des frissons,
A briser notre corps et notre âme... Pensons! »

[1] Il paraît en effet qu'auparavant, sous l'empereur Claude, et trente-quatre ans seulement après Jésus-Christ, les chrétiens, qu'on confondait

« pas si aisé de convaincre du crime d'incendie (pour le-
« quel on les poursuivait) que d'une **OPINIATRETÉ DE HAINE**
« **CONTRE LE GENRE HUMAIN**. Dans leurs supplices mêmes,
« ils furent traités avec insulte. Ces supplices s'exécutaient
« dans les jardins de l'empereur pendant qu'il donnait des
« divertissements au peuple, et que lui-même s'y mêlait en
« habit de cocher. De là naissait la commisération pour des
« hommes **VÉRITABLEMENT COUPABLES ET DIGNES DE TOUTES**
« **SORTES DE SUPPLICES**, mais qui semblaient immolés au
« plaisir inhumain d'un seul, et non à l'utilité publique [1]. »

Quelle prévention, chez un historien censeur des crimes et des mœurs de son époque, comme Tacite! Que devait donc être cette prévention chez le commun des autres hommes?

Et cependant il n'y a pas d'exemple d'une rapidité semblable à celle de la propagation du Christianisme. Le levain apostolique, si petit et si humble naguère, avait déjà pénétré dans toute la masse, et en sortait de tous côtés à la fois. Nos douze pêcheurs, au commencement, perdus dans Jérusalem et confinés dans une *chambre haute*, ne comptent plus déjà leurs conquêtes que par **PEUPLES**, et écrivent des lettres aux **NATIONS** : aux *Galates*, aux *Éphésiens*, aux *Philippiens*, aux *Colossiens*, aux *Thessaloniciens*, aux *Hébreux*, aux *Romains;* la seule plume de Paul, plus rapide et plus affairée que celle de César, alimente la foi dans tout l'univers [2].

alors avec les Juifs, avaient déjà chagriné la puissance romaine : cela résulte de ce passage de Suétone : *Judæos*, IMPULSORE CHRESTO *assidue tumultuantes, Roma expulit.* (Suet., *Claud.*, 25.) — Rome ne tarda pas à prononcer correctement le saint nom du *Christ;* les martyrs surent bien le lui apprendre.

[1] *Annal.*, lib. XV, n. 44.

[2] *Quod pervenit ad vos* (écrivait-il aux Colossiens) *verbum Dei sicut*

Pline, dans sa célèbre lettre à Trajan, vient encore faire ressortir ce prodige, en témoignant, comme Tacite, des obstacles que la politique et la prévention païenne opposaient au Christianisme, et de la rapidité avec laquelle celui-ci les surmontait... « Je n'ai pas su décider, dit-il, s'il « faut tenir compte de l'âge, ou confondre dans le même « châtiment l'enfant et l'homme fait ; s'il faut pardonner « au repentir, si c'est le nom seul, fût-il pur de crime, ou « les crimes attachés au nom, que l'on punit. (Quelles « questions!) Voici toutefois la règle que j'ai suivie : J'ai « envoyé au supplice ceux qui ont persisté à se déclarer « chrétiens..... (En attendant la réponse!) *Au reste*, ceux « qui se rétractaient assuraient que leur faute ou leur er- « reur n'avait jamais consisté qu'en ceci : *Ils s'assemblaient « à jour marqué avant le lever du soleil; ils chantaient « tour à tour des vers à la louange du Christ, comme « d'un Dieu; ils s'engageaient par serment, non à quelque « crime, mais à ne point commettre de vol, de brigandage, « d'adultère; à ne point manquer à leurs promesses, à ne « point nier un dépôt. Après cela, ils avaient coutume de « se séparer, et se rassemblaient de nouveau pour manger « des mets communs et innocents.* »

Il faut convenir que Tacite avait bien raison d'appeler cela une *exécrable superstition, d'abominables infamies*, et que, pour une telle *opiniâtreté de haine contre le genre humain*, de tels hommes étaient *véritablement coupables, et dignes de tous les supplices*; le genre humain de ce temps-là ne pouvait pas qualifier et juger autrement des gens qui lui étaient hostiles au point de professer toutes les vertus.

Quant à Pline, témoin de ces vertus, et après avoir jugé

et in UNIVERSO MUNDO EST, *et fructificat et crescit... quod prædicatum est in* UNIVERSA CREATURA QUÆ SUB COELO EST. (*Coloss.*, I, 6 et 23.)

nécessaire, pour découvrir la vérité et contrôler la déclaration de quelques apostats, de mettre des fidèles à la torture, *Je n'ai rien trouvé*, dit-il, *qu'une superstition ridicule et excessive. Néanmoins, quand ils ont persisté, je les ai envoyés au supplice. Car,* DE QUELQUE NATURE *que fût l'aveu qu'ils faisaient, j'ai pensé qu'on devait punir* AU MOINS *leur opiniâtreté et leur inflexible obstination.*

Quoi! l'*opiniâtreté seule* est digne de supplice? *de quelque nature* que soit son objet? même l'*opiniâtreté de l'innocence?.....* Jamais la force brute n'a poussé si loin le cynisme de l'apologie. Mais que parlons-nous de cynisme? Il n'y en avait point alors à cela; et la preuve, c'est que celui qui parle ainsi est le plus doux des hommes, exécutant les décrets du plus généreux des princes. Ce n'est pas Séjan écrivant à Tibère, c'est Pline à Trajan. « Dans quelle pro-« fonde dégradation était donc tombé l'esprit humain, s'é-« crie M. Villemain, pour qu'un homme tel que Pline fît « conduire au supplice des hommes qu'il jugeait inno-« cents, et qu'un prince tel que Trajan approuvât cette « barbarie, et écrivît à Pline : *Vous avez tenu la marche « qu'il fallait tenir* [1]? » (*Cours de littérature*, tome II, p. 483.)

Qu'on juge par là de l'opposition que le Christianisme devait rencontrer, je ne dis pas seulement dans cette force aveugle qui pulvérisait toute résistance, *de quelque nature*

[1] Ce qu'il y a de curieux, c'est que Trajan, en approuvant qu'on envoie les chrétiens au supplice, dit cependant qu'*il ne faut pas faire de recherches contre eux.* Quelle contradiction pitoyable! et que la douceur même de Trajan met bien ici dans tout son jour l'impossibilité où était le paganisme d'être juste envers les chrétiens! « Ordonnance impériale, s'écrie « à ce sujet la raison redoutable de Tertullien, pourquoi vous combattez-« vous vous-même? Si vous ordonnez la condamnation d'un crime, pour-« quoi n'en ordonnez-vous pas la recherche? et si vous en défendez la re-« cherche, pourquoi n'en ordonnez-vous pas l'absolution? » (*Apologét.*)

qu'elle fût, mais dans l'opinion, dans les mœurs dont elle était l'expression, et en particulier dans la prévention monstrueuse dont cette Religion était l'objet de la part des meilleurs esprits ! Comment dans un milieu si antichrétien, qu'un Pline et un Tacite ne voyaient dans les vertus évangéliques que d'*abominables infamies*, qu'*une opiniâtreté de haine contre le genre humain, véritablement digne de tous les supplices*, le Christianisme a-t-il pu respirer un instant? Comment a-t-il pu se dégager, se dilater, se propager avec une rapidité telle que nous l'a déjà attesté Tacite, et que ces dernières paroles de la lettre de Pline viennent le confirmer?

« L'affaire m'a paru digne de réflexion, surtout par le « nombre des personnes que menace le même danger. *Une « multitude de gens de tout âge*, DE TOUT ORDRE, *de tout « sexe,* sont et seront chaque jour impliqués dans cette ac« cusation. La contagion de cette superstition n'a pas seu« lement infecté les villes, elle a gagné les villages et les « campagnes. Je crois pourtant que l'on y peut remédier, « et que le mal peut être arrêté... Ce qu'il y a de certain, « c'est que les temples, *qui étaient presque déserts*, sont « fréquentés ; et que les sacrifices, longtemps négligés, re« commencent. On vend partout des victimes, qui *trou« vaient auparavant peu d'acheteurs*. De là on peut juger « combien de gens peuvent être ramenés de leur égare« ment, si l'on facilite le repentir[1]. »

L'univers chrétien a depuis longtemps démenti les espérances de Pline, dit M. de Chateaubriand ; mais quels rapides et étonnants progrès! une multitude de gens de *toute condition!* les temples abandonnés! on ne trouve déjà plus

[1] *Lettres de Pline*, traduction de Sacy, liv. X, XCVII. La réponse de Trajan vient après.

à vendre les victimes! Et l'évangéliste saint Jean venait à peine de mourir.

Quant à cet éphémère succès sur lequel Pline fondait sa confiance d'arrêter le Christianisme, il nous rappelle cette pensée de Pascal sur la nature : « La nature, » dit ce grand génie, avec cet inimitable style qui imite si bien tous les mouvements de la vérité, « la nature agit par progrès : *itus* « *et reditus*. Elle passe et revient, puis va plus loin, puis « deux fois moins, puis plus que jamais, etc... Le flux de « la mer se fait ainsi; le soleil semble marcher ainsi[1]. » Ainsi marchait le Christianisme.

Julien l'Apostat, dans ses sarcasmes impies, laisse tomber des aveux et des révélations sur cette marche invincible, qu'il ne faut pas négliger.

Il commence par dire que « Jésus et Paul n'ont pu pré- « voir les chimères que se formeraient un jour les Gali- « léens; ils ne pouvaient deviner le degré de puissance où « ceux-ci parviendraient un jour[2]. Tromper quelques ser- « vantes, quelques esclaves ignorants, Paul[3] et Jésus n'a- « vaient pas d'autre prétention. Peut-on citer, sous le rè- « gne de Tibère et de Claude, des chrétiens distingués « par leur naissance ou leur mérite?... »

[1] Cette *pensée*, nouvellement éditée, ne se trouve que dans l'édition Faugère (la seule édition désormais admissible de Pascal), t. I, p. 202. Elle est accompagnée d'un *fac-simile*, où la main de Pascal a imité, par une ligne en *zigzag*, le mouvement de la mer et du soleil, déjà si bien peint par la marche de son style.

[2] *Ils ne pouvaient le deviner,* j'en conviens; donc, s'ils l'ont deviné, ils ont fait ce que l'homme ne pouvait pas faire : or, *toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre,* avait dit Jésus-Christ à ses Apôtres; *allez donc, en mon nom,* DANS TOUT L'UNIVERS, *prêcher l'Évangile* A TOUTE CRÉATURE, *et comptez que je suis avec vous tous les jours* JUSQU'A LA FIN DU MONDE. (Matth., chap. XXXVIII; Marc, chap. XVI.)

[3] Même quand il prêchait à l'aréopage?

« Ni Paul, ni Matthieu, ni Luc, ni Marc, n'ont osé dire « que Jésus fût un Dieu [1]; mais quand *dans la Grèce et « dans l'Italie* UN GRAND NOMBRE DE PERSONNES *l'eurent « reconnu pour tel, qu'elles eurent commencé à* HONORER « LES TOMBEAUX DE PIERRE ET DE PAUL, alors Jean déclara « que le Verbe s'était fait chair, et qu'il avait habité parmi « nous [2]. »

Ainsi, sous Tibère et sous Claude, à la naissance même de l'ère chrétienne, le Christianisme comptait à peine pour néophytes quelques servantes et quelques esclaves; et voici qu'*immédiatement après*, du *vivant même de l'Apôtre saint Jean, et avant qu'il eût écrit son Évangile*, la Grèce et l'Italie sont couvertes de chrétiens qui vont honorer les tombeaux de Pierre et de Paul dans Rome même, en dépit de cette même puissance qui venait de les y égorger. Comment cela s'est-il fait? Julien ne s'aperçoit pas qu'il prête, par ce rapprochement, une nouvelle force au miracle de l'établissement du Christianisme.

Mais qu'avons-nous besoin des révélations et des aveux de quelques païens? le fait devient manifeste. C'est au grand jour, c'est de l'orient à l'occident, c'est de fond en comble, que le Christianisme envahit le monde païen, et le dissout en le pénétrant: c'est là l'histoire, la grande histoire, toute l'histoire, à partir du premier siècle. Alors s'élevèrent du pied des trônes des Césars, et face à face avec leur puissance, ces grandes voix des apologistes chrétiens, si pleines de raison, de calme, de dignité, de conscience, de liberté. Ces premiers accents de la raison chrétienne, de la pure

[1] N'est-ce pas dans *Matthieu* et dans *Marc* que nous avons pris cette délégation faite aux Apôtres par Jésus-Christ, de la *toute-puissance divine* dont il était investi?

[2] S. Cyril. c. Julian.

raison et du droit, dont nous jouissons aujourd'hui si pleinement que nous en oublions la source, s'adressant pour la première fois à la force, et lui opposant une puissance spirituelle sur laquelle elle ne peut rien, sont doux à l'âme; et il est sublime ce combat où chaque coup porté au Christianisme est un coup reçu par le paganisme, où la vérité use la violence, et plane invincible au-dessus des chevalets! Surpris d'une résistance qu'il n'avait encore jamais rencontrée, jamais imaginée, et ne concevant rien au principe qui la nourrissait, le colosse romain devint furieux. Il souleva toutes ses forces, ces mêmes forces par lesquelles il avait conquis le monde et se le tenait asservi, et enveloppa le Christianisme d'appareils de mort. Il avait tout ce qui assure le triomphe dans l'ordre des choses humaines : la force, la séduction, l'opinion, la vraisemblance, tout, si ce n'est la vérité. Pendant que les magistrats décrétaient la mort des chrétiens, ceux-ci n'avaient d'encouragement et de refuge nulle part sur la terre : ni dans la pitié du peuple, qui, avide de spectacles de sang, applaudissait à leur supplice et les y poussait; ni dans l'opinion des sages et des philosophes, qui, jaloux de leur vertu et offusqués de leur doctrine, les raillaient; ni dans la révolte et la défense naturelle, à laquelle, par principe d'ordre, ils n'eurent jamais recours; ni enfin dans la nécessité et le désespoir, ces derniers stimulants du courage, puisque toutes les portes de la vie et de la société, avec ses honneurs et ses plaisirs, leur étaient ouvertes, et que jusqu'à leur dernier soupir il ne tenait qu'à eux d'y rentrer. Méconnus, calomniés, méprisés, abandonnés, repoussés de la terre entière, subissant mille morts dans une seule mort, et, jusque dans le fort des plus affreux supplices, libres de vivre, sollicités de vivre, les chrétiens de tout rang,

de tout âge, de tout sexe, mouraient... Et c'est ainsi que le Christianisme acheva de vaincre, et qu'après trois siècles de cette affreuse lutte il n'y eut plus... que des chrétiens.

Tel est, en raccourci, le phénomène de l'établissement du Christianisme[1].

La cause peut-elle en être ailleurs que dans une force toute divine?

C'est ce que nous allons rechercher.

§ II.

I. La première chose qui me frappe dans l'origine du Christianisme, c'est l'intelligence parfaite et unanime de sa doctrine par les douze Apôtres, c'est son établissement dans leur esprit. Je n'examine pas encore la *résolution* de la persuader à l'univers, et moins encore le *succès* : je m'arrête à sa *conception* dans les Apôtres.

En Jésus-Christ, son auteur, la conception de cette doctrine, qui a éclairé et sanctifié le monde, révèle la plus sublime sagesse, et nous donne de lui l'idée d'un être à part,

[1] J.-J. Rousseau lui-même l'expose ainsi : « Après la mort de Jésus-« Christ, douze pauvres pécheurs et artisans entreprirent d'instruire et de « convertir le monde. Leur méthode était simple : ils prêchaient sans art, « mais avec un cœur pénétré; et de tous les miracles dont Dieu honorait « leur foi, le plus frappant était la sainteté de leur vie : leurs disciples sui-« virent cet exemple, et le succès fut prodigieux. Les prêtres païens alarmés « firent entendre aux princes que l'État était perdu, parce que les offrandes « diminuaient; les philosophes, qui ne trouvaient pas leur compte dans « une religion qui prêche l'humilité, se joignirent à leurs prêtres. Les rail-« leries et les injures pleuvaient de toutes parts sur la nouvelle secte, les « persécutions s'élevèrent, et les persécuteurs ne firent qu'accélérer le pro-« grès de cette religion qu'ils voulaient étouffer. Tous les chrétiens couraient « au martyre, tous les peuples couraient au baptême : l'histoire de ces pre-« miers temps est un prodige continuel. » (*Réponse au roi de Pologne*, t. XIV, p. 262; 1793.)

que l'incrédule lui-même ne sait comment appeler quand il ne l'appelle pas Dieu. Renfermé dans sa seule personne, le phénomène est déjà embarrassant, s'il n'est décisif.

Mais comment cette même doctrine, si sublime qu'elle ne peut venir que d'un Dieu; si contraire à tous les penchants et à tous les préjugés de l'époque où elle parut, que la sagesse du monde n'y vit que folie; si profonde et si cachée au sens humain, qu'après dix-huit siècles de développements et d'applications, nous, qui naissons dans son sein, nous avons tant de peine à la pénétrer, comment a-t-elle pu passer soudain dans l'âme de douze pauvres ignorants, et avec cette plénitude qui a débordé sur le monde entier?

Si l'auteur du Christianisme avait choisi pour disciples quelques-unes de ces grandes intelligences qui depuis l'ont défendu avec tant d'éclat, un Chrysostome, un Augustin, un Thomas d'Aquin, un Bossuet; s'il leur avait tracé lui-même d'une manière nette et laissé par écrit le programme de leur enseignement; s'il avait travaillé avec eux à le répandre de manière à leur servir de centre visible de ralliement et d'unité, et à les former peu à peu sous sa direction jusqu'à ce que sa doctrine se fût fait jour dans le monde, il serait encore prodigieux qu'il eût réussi, à en juger par tout ce qu'avaient tenté avant lui les chefs d'écoles philosophiques, et par tout ce que nous avons vu depuis en dehors du Catholicisme, dans ces myriades de sectes qui n'ont pas même attendu la mort du fondateur pour fourmiller dans sa doctrine.

Mais Jésus-Christ ne fait rien de tout cela : ce sont douze hommes bornés, grossiers, inhabiles à penser, inhabiles à parler, plongés dans l'ignorance et vieillis dans la matière, qu'il ramasse. Il ne leur parle que par énigmes, il

ne les entretient que des plus profonds mystères, il ne leur promet que des tourments, et il s'en fait suivre ;... ce n'est pas tout : il s'en fait suivre moins bien pendant sa vie, et n'obtient d'eux qu'une adhésion grossière et fragile, qui cède au premier souffle de l'adversité ; il meurt abandonné, et ne leur lègue d'autre enseignement, d'autre livre, que sa croix ; il disparaît ainsi, et les laisse seuls en cet état, sans leur dire autre chose, sinon d'aller prêcher sa doctrine à toute créature... Et voilà que tout à coup cette doctrine prend en eux, dilate et remplit leur intelligence, enflamme leur cœur, délie leur langue, inspire leur conduite, illumine tout autour d'eux, et les fait tous penser, sentir, parler et agir de la même façon, et d'une façon si forte, si persuasive et si efficace, que ce que leur Maître lui-même n'avait pas fait de son vivant, ils le font : ils convertissent le monde, et la seule parole de Pierre entraîne huit mille hommes en commençant.

Tout est sorti de là, et nul depuis, parmi les plus grands génies du Catholicisme, n'a prétendu enseigner autre chose que ce qu'ont enseigné les Apôtres : c'est la règle, et on est plus instruit et plus parfait à proportion qu'on s'en approche davantage : leurs écrits sont le texte, le nerf et l'ornement des plus beaux discours.

Et maintenant je pose ces questions :

Comment cette doctrine si mystérieuse et si relevée a-t-elle eu tout d'abord sa perfection dans de tels hommes? Comment ces ignorants l'ont-ils saisie du premier jet? Comment, dans la folie et la faiblesse de la croix, ont-ils su voir la sagesse et la force même de Dieu, et prévoir toute la portée de ses développements et de son application dans le monde? Comment ce que tout le monde alors appelait, avec Tacite et Pline, abominable, infâme, criminel, eux seuls

soutenaient-ils être grand, juste, saint, adorable, divin? Et comment seuls ont-ils eu raison contre tout le monde? Comment tous les trésors du Christianisme dont nous jouissons aujourd'hui étaient-ils renfermés dans ces *vases de terre*, comme ils s'appelaient eux-mêmes, et s'en échappaient-ils en des notions si sublimes, si ardentes, si bien comprises, si fortement exprimées, si généreusement confessées? Comment ne se sont-ils pas contredits et égarés, quoique livrés à eux-mêmes, quoique isolés les uns des autres, quoiqu'il n'y eût rien d'écrit et de concerté entre eux? Et comment ce que Philippe prêchait dans la haute Asie était-il semblable à ce qu'André prêchait chez les Scythes, à ce que Simon prêchait chez les Perses, à ce que Thomas et Barthélemy enseignaient aux Indes, Mathias en Éthiopie, Jean dans l'Asie Mineure, Pierre et Marc dans l'Italie, et Paul en tant de lieux? Comment la même doctrine parut-elle à la fois sur tant de points, sans qu'il se soit rencontré dans tous ses prédicateurs un seul sectaire? Comment, partis des bords du lac de Génésareth, et ne connaissant que l'idiome de leur localité et de leur état, ont-ils pu se faire entendre sur des choses si spirituelles, et en des lieux si divers? Comment enfin tous ces *pêcheurs de poissons* sont-ils devenus si universellement, si prodigieusement, *pêcheurs d'hommes?*

Il n'y a qu'une seule réponse possible à toutes ces questions : c'est que les Apôtres étaient inspirés.

On fait difficulté de croire à la descente du Saint-Esprit, au don des langues, à l'assistance surnaturelle de Jésus-Christ, et à la vérité de cette promesse : *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus,* parce que tout cela n'est rapporté que dans l'*Évangile* et dans les *Actes;* mais est-ce que tout cela ne se retrouve pas en résultat et en action dans l'évé-

nement universel de la prédication apostolique, avec les divers caractères que nous venons de signaler? Si cet événement ne nous était pas connu, et qu'on nous le rapportât, n'y verrions-nous pas un miracle aussi grand, plus grand que ceux qui l'expliquent, et ne faisant avec eux qu'un seul et même miracle? nous viendrait-il à la pensée de les diviser, et de trouver celui-là moins étonnant que ceux-ci? Étrange illusion de l'incrédulité! elle demande des prodiges, on lui en présente; et il suffit qu'ils soient incontestables, pour qu'à ses yeux ils cessent d'être frappants! Tant qu'elle peut contredire le *fait* d'un miracle, elle en reconnaît, elle en exagère même le caractère; et elle cesse de voir ce caractère dès qu'elle ne peut plus contredire le fait. Dans le premier cas, tout la révolte; dans le second, rien ne l'étonne : incrédule ou crédule selon l'intérêt, jamais selon la vérité.

Ici elle a beau faire : le prodige est trop manifeste. L'émission d'une doctrine aussi sublime et aussi cachée que celle de Jésus-Christ, par des esprits naturellement aussi épais et aussi nuls que les Apôtres, et une émission qui a atteint sa plénitude du premier jet, et qui a rempli le monde avec la rapidité de la lumière, ne peut être que l'effet de la plus haute et de la plus positive inspiration. Cette inspiration dans les Apôtres est flagrante comme leur ignorance : celle-ci fait rayonner celle-là [1].

[1] Aussi a-t-elle été choisie dans ce but. « Dieu a choisi, dit saint Paul, « les choses folles de ce monde pour confondre les sages, et les faibles pour « confondre les fortes. Il a élu des choses faibles et méprisées, et celles qui « ne sont point pour abolir celles qui sont....., afin que notre foi ne soit « point fondée sur la sagesse des hommes, mais sur la force de Dieu. » (I Cor., chap. II.)

Et qui ne retrouve d'ailleurs encore cette inspiration dans les écrits des Apôtres? qui peut lire saint Jean, saint Paul, sans sentir à chaque page

C'est ce qu'un des esprits les plus consciencieux et les plus éclairés de notre temps, M. Troplong, a noblement exprimé dans son beau mémoire, lu à l'Institut, *De l'influence du Christianisme sur le droit romain.* Tout en ménageant les prétentions et les susceptibilités philosophiques qui l'écoutaient, l'éloquent juriste vient à s'expliquer comme il suit :

..... « La croix sur laquelle Jésus-Christ avait été im-
« molé était devenue l'étendard d'une Religion qui allait
« régénérer le monde, et les Apôtres étaient partis de la
« Judée pour apporter aux nations la parole évangélique.
« Tout ce qu'il y avait de principes civilisateurs disséminés
« dans les diverses écoles philosophiques qui partageaient
« les hautes intelligences de la société païenne, le Chris-
« tianisme le possédait avec plus de richesse, et surtout
« avec l'avantage d'un système homogène, où toutes les
« grandes vérités étaient coordonnées avec un admirable

le souffle et comme les *effluves* de la vérité dans toute sa native énergie? Saint Paul surtout est admirable par deux choses qui s'excluent ordinairement : la saillie et la justesse. Sa parole rapide et sûre court sur les abîmes ; elle vole de la terre au ciel, elle lie tous les mystères, tous les devoirs, d'un fil magique qui ne permet plus de les séparer : en un instant elle est partout ; en un mot elle a tout dit. Saint Paul, dira-t-on, était déjà instruit : oui, mais il était par cela même prévenu ; car il n'était instruit que de cette science pharisaïque qui avait fait de lui un aveugle persécuteur. Son instruction était un obstacle plutôt qu'un moyen. Aussi se fit-il ignorant pour devenir apôtre, *pour évangéliser d'une parole dépourvue de toute sagesse humaine*, *afin que la vertu de la croix n'y perdît rien*, *ne s'estimant rien savoir*, *sinon Jésus-Christ*, *et encore crucifié.* (Épît. aux Corinthiens, I, chap. II.) Et saint Jean, où avait-il pris ces ailes de feu qui le portèrent d'un vol si hardi jusque dans les profondeurs divines, d'où il rapporta cette génération du Verbe qui ravissait plus tard les platoniciens, et ces visions éblouissantes qui lui valurent le nom d'*Aigle de Patmos?* Les courtes épîtres elles-mêmes de saint Jacques, de saint Pierre, et de saint Jude, ne renferment-elles pas toute la substance du Christianisme? n'en accusent-elles pas toute la profondeur?

« ensemble, et placées sous la sauvegarde d'une foi ar-
« dente. Mais, *en outre* de ce vase de terre qui, comme le
« disait saint Paul, renfermait les trésors de Jésus-Christ,
« s'échappaient des notions de morale qui allaient trouver
« les masses délaissées par la philosophie, et leur révé-
« laient la vraie destinée de l'humanité sur cette terre et
« après la vie. — Le Christianisme, en effet, n'a pas été
« seulement un progrès sur les vérités reçues avant lui,
« qu'il a élargies, complétées, et revêtues d'un caractère
« plus sublime et d'une force plus sympathique; mais il
« a été encore (et ceci est au pied de la lettre, même
« pour les incrédules) *une descente de l'Esprit d'en*
« *haut*..... »

II. Après la *conception* du Christianisme par les Apôtres, une seconde chose nous frappe, et découvre encore à nos yeux sa divinité : c'est leur *résolution* de le prêcher à l'univers.

Comment ces pauvres gens ont-ils espéré, comment ont-ils osé se lancer dans une si folle entreprise, alors que tous les moyens humains leur manquaient, que toutes les puissances humaines leur barraient le passage?

La plus petite action a son stimulant : ce stimulant est en raison des difficultés et des ressources. Telle est la loi invariable de notre nature; elle est ainsi faite; et cette loi est aussi nécessaire dans l'ordre moral que celles de l'équilibre et de la mécanique dans l'ordre physique : ajoutons, enfin, qu'elle est d'autant plus exacte que l'absence de culture et de développement moral et intellectuel laisse à la nature de l'individu, en qui elle agit, plus de soumission à s'y conformer. Chez d'autres, l'observance de cette loi a pour garantie le poids de la raison; chez celui-ci,

elle a toute la puissance de l'instinct. Cela posé, figurez-vous d'un côté une entreprise aussi colossale que celle de changer le monde, de le convertir, de le retourner, si je peux ainsi dire, de fond en comble; figurez-vous de l'autre le plus entier dénûment de ressources qui se puisse concevoir : ni fortune, ni habileté, ni séduction, ni force, ni rien, rien de ce qu'il faut pour entraîner même un enfant; et entre ce néant de ressources et cet amas infini de difficultés, placez un homme d'une nature simple, mais saine, à qui la proposition soit faite d'aller à l'entreprise; et enfin supposez qu'il y aille, qu'il s'y jette, qu'il s'y précipite avec une confiance que rien n'arrête, bien qu'elle ait prévu toutes les difficultés, et que ces difficultés se soulèvent sur son passage : ou la raison n'est plus rien, et la nature humaine n'a plus de règle; ou bien il y aura dans cet homme un stimulant d'une force incalculable, que je peux ignorer, mais que j'affirme. Je suis disposé à tout croire, plutôt que de croire qu'il agisse ainsi sans impulsion, et sans une impulsion que je m'attends à trouver extraordinaire comme sa confiance. Or, tels se présentent à nous les douze Apôtres, c'est-à-dire que nous avons douze sujets d'expérience de notre raisonnement, dont aucun ne fléchit. Aussi, lorsque je les entends dire et publier hardiment qu'ils ont vu Jésus-Christ ressuscité, qu'ils ont reçu l'Esprit de Dieu, je le crois sans peine, je suis obligé de le croire, parce que cet événement surnaturel n'est pas impossible à la Divinité, qu'il se trouve dans une harmonie parfaite avec tout ce que je sais déjà de Jésus-Christ, et que, si je l'écarte, je suis obligé d'embrasser à la place, dans l'action des Apôtres, une chose contre nature, qui ne se conçoit pas, qui ne peut pas s'expliquer, une impossibilité monstrueuse, comme serait dans l'ordre phy-

sique un *homme qui marcherait sans jambes*, ce miracle de prédilection de Rousseau.

Pour sortir du cercle de ce raisonnement, il faudrait pouvoir trouver une cause humaine quelconque qui expliquât la détermination des Apôtres à l'entreprise de la conversion de l'univers. Or, c'est ce qu'on ne pourra jamais. Ici se présente la discussion, si souvent faite par les apologistes, des divers motifs humains qui auraient pu pousser les Apôtres à cette gigantesque entreprise. Nous allons laisser Bossuet traiter cette partie avec cette pleine vigueur de bon sens qui fait comme le tempérament de son génie. C'est une page peu connue, et qui est extraite de son panégyrique de saint André[1] :

« Dans une si étrange entreprise, je ne dis pas avoir « réussi comme ils ont fait ; mais avoir osé espérer, c'est « une marque invincible de la vérité. Il n'y a que la vérité « ou la vraisemblance qui puisse faire espérer les hommes. « Qu'un homme soit avisé, qu'il soit téméraire, s'il espère, « il n'y a point de milieu : ou la vérité le presse, ou la vrai- « semblance le flatte, ou la force de celle-là le convainc, « ou l'apparence de celle-ci le trompe. Ici, tout ce qui se « voit étonne ; tout ce qui se prévoit est contraire ; tout ce « qui est humain est impossible. Donc, où il n'y a nulle « vraisemblance, il faut conclure nécessairement que c'est « la seule vérité qui soutient l'ouvrage. Que le monde se « moque tant qu'il voudra : encore faut-il que la plus forte « persuasion qui ait jamais paru sur la terre, et dans la « chose la plus incroyable, et parmi les épreuves les plus « difficiles, et dans les hommes les plus incrédules et les « plus timides, dont le plus hardi a renié lâchement son

[1] Nous engageons à lire avec attention et à relire cette page, vrai chef-d'œuvre de raisonnement échappé d'une main qui semait des chefs-d'œuvre.

« maître, ait une cause apparente. La feinte ne va pas si « loin, la surprise ne dure pas si longtemps, la folie n'est « pas si réglée.

« Car enfin, poussons à bout le raisonnement des incré- « dules et des libertins. Qu'est-ce qu'ils veulent penser de « nos saints pêcheurs? quoi? qu'ils avaient inventé une « belle fable, qu'ils se plaisent d'annoncer au monde? « mais ils l'auraient faite plus vraisemblable. Que c'étaient « des insensés et des imbéciles, qui ne s'entendaient pas « eux-mêmes? mais leur vie, mais leurs écrits, mais leurs « lois, et la sainte discipline qu'ils ont établie, et enfin l'é- « vénement même, prouvent le contraire. C'est une chose « inouïe, ou que la finesse invente si mal, ou que la folie « exécute si heureusement : ni le projet n'annonce des hom- « mes rusés, ni le succès, des hommes dépourvus de sens. « Ce ne sont pas ici des hommes prévenus, qui meurent « pour des sentiments qu'ils ont sucés avec le lait; ce ne « sont pas ici des spectateurs et des curieux qui, ayant rêvé « dans leur cabinet sur des choses imperceptibles, sur des « mystères éloignés des sens, font leurs idoles de leurs opi- « nions, et les défendent jusqu'à mourir. Ceux-ci ne nous « disent pas : Nous avons pensé, nous avons médité, nous « avons conclu. Leurs pensées pourraient être fausses, leurs « méditations mal fondées, leurs conséquences mal prises « et défectueuses. Ils nous disent : Nous avons vu, nous « avons ouï, nous avons touché de nos mains, et souvent, « et longtemps, et plusieurs ensemble, ce Jésus-Christ res- « suscité des morts. S'ils disent la vérité, que reste-t-il à « répondre? s'ils inventent, que prétendent-ils? quel avan- « tage, quelle récompense, quel prix de tous leurs travaux? « S'ils attendaient quelque chose, c'était ou dans cette vie « ou après la mort. D'espérer pendant cette vie, ni la haine,

« ni la puissance, ni leur propre faiblesse, ne le souffre pas.
« Les voilà donc réduits aux siècles futurs ; et alors, ou ils
« attendent de Dieu la félicité de leurs âmes, ou ils atten-
« dent des hommes la gloire et l'immortalité de leurs noms.
« S'ils attendent la félicité que promet le Dieu véritable, il
« est clair qu'ils ne pensent pas à tromper le monde ; et si
« le monde veut s'imaginer que le désir de se signaler dans
« l'histoire ait été flatter ces esprits grossiers jusque dans
« leurs bateaux de pêcheurs, je dirai seulement ce mot : Si
« un Pierre, si un André, si un Jean, parmi tant d'oppro-
« bres et tant de persécutions, ont pu prévoir de si loin la
« gloire du Christianisme et celle que nous leur donnons, je
« ne veux rien de plus fort pour convaincre tous les esprits
« raisonnables que c'étaient des hommes divins, auxquels
« et l'esprit de Dieu et la force invincible de la vérité fai-
« saient voir, dans l'extrémité de l'oppression, la victoire
« très-assurée de la bonne cause. »

Il est impossible de rien répondre à cela : c'est le pur bon sens, c'est la raison parlante ; et je n'en veux d'autre témoignage que l'assentiment intérieur qu'elle obtient dans l'âme du lecteur. Il faut donc renoncer à trouver une cause humaine quelconque à la plus colossale résolution qui fut jamais, dans le plus absolu dénûment de ressources qui se puisse concevoir. Et comme cependant il faut une cause et une immense cause à une telle résolution, force est d'embrasser la seule qui apparaît, et que nous déclarent ses agents : la divinité de Jésus-Christ, sa résurrection véritable, son assistance surnaturelle.

Saint Jean Chrysostome fait une belle réflexion, qui vient découvrir encore plus, s'il est possible, la divinité de Jésus-Christ dans la conduite de ses apôtres. La voici dans toute sa simplicité : — « Il n'est que trop commun d'ou-

« blier après leur mort ceux qu'on a aimés le plus tendre-
« ment. Les Apôtres ont abandonné et renoncé Jésus-Christ
« pendant qu'il vivait ; ils meurent pour lui quand il a été
« crucifié. Ils l'ont donc vu ressuscité. »

Je ne sais, mais cette simple réflexion me paraît frappante, et de nature à faire percer le jour de la vérité dans une âme qui ne se défend pas contre sa lumière.

Déployons-la un peu, et faisons-la ressortir par quelques détails.

Il est certain (car les Évangélistes doivent être crus au moins dans ce qu'ils nous disent contre eux-mêmes) que pendant la vie de Jésus-Christ les Apôtres n'avaient pour lui qu'un attachement inintelligent et grossier, qui les faisait se méprendre à chaque instant sur le sens spirituel de la félicité et de la puissance qui étaient le fond de toutes ses promesses. Souvent on les vit hésiter entre lui et ses ennemis, quelquefois même partager de ceux-ci l'incrédulité et les murmures. L'un d'eux le trahit ouvertement. Toutefois, ils restèrent autour de sa personne tant qu'elle fut l'objet de l'admiration publique, et qu'ils purent s'enorgueillir de ses faveurs et vivre de ses bienfaits. C'est à ce prix qu'ils avaient quitté leurs filets, qu'un secret penchant d'habitude et de défiance leur fit cependant reprendre plusieurs fois, pêcheurs et apôtres en même temps. Mais le moment de la grande épreuve arriva. Pour les fortifier, ce bon Maître leur donna, dans un dernier banquet, les témoignages les plus touchants de son amour, et les assurances les plus réitérées du prochain accomplissement de ses promesses. Il ne leur dissimula pas les ignominies, les souffrances et la mort qu'il avait à traverser ; mais il fit briller au travers l'espérance de sa résurrection, et l'effusion de cet Esprit qui devait leur apprendre toutes choses,

et réaliser par eux cette domination universelle, ce règne éternel du Christ, qui était la grande attente héréditaire de leur nation. Éblouis de cette espérance, et sans doute aussi touchés de tant d'amour, ils promirent d'être fidèles. Pierre surtout, leur chef, jura de rester inébranlable quand même tous les autres fléchiraient. Mais vaines promesses! chimérique ardeur que la confidence sympathique de Jésus-Christ allumait dans ces âmes simples, mais que l'affreuse réalité de sa passion et de sa mort ignominieuses allait abattre, en s'interposant entre eux et lui! Bientôt, en effet, il ne nous apparaît plus que seul dans les mains de ses bourreaux. Dans le commencement Pierre le suit encore, mais *de loin*, et *pour voir ce que tout cela deviendra.* Un instant après il le renie à la voix d'une simple servante, et, par trois fois, il proteste qu'il ne l'a jamais connu. Enfin, cette troupe timide, digne d'un tel chef, se dissipe si bien qu'on n'en rencontre plus un seul dans la suite, si ce n'est l'Apôtre saint Jean, dont la compatissante amitié reparaît parmi des femmes aux pieds de la croix, alors que la mort de la victime désarme ses bourreaux, et qu'il n'y a plus à lui donner que la sépulture.

Toutefois, dans ce profond naufrage de la fidélité apostolique, où nos pêcheurs se montrèrent si parfaitement hommes, tout espoir n'aurait pas dû, ce semble, les abandonner, puisqu'il n'était rien arrivé que leur Maître ne leur eût annoncé, et que c'était après sa mort qu'il avait ajourné la manifestation de sa puissance. Il pouvait ressusciter le troisième jour, comme il l'avait promis. N'importe, cet espoir avait été impuissant pour les tenir ralliés. Qu'eût-ce donc été si le Christ n'eût pas en effet ressuscité? Non-seulement ce faible sentiment d'espoir eût achevé de les abandonner, mais encore il se fût né-

cessairement tourné en un juste dépit d'avoir été ses dupes.

Quelques circonstances viennent justifier cette interprétation naturelle des dispositions des Apôtres. Nous ne les voyons pas d'abord bien empressés du soin de surveiller l'événement de la résurrection de Jésus-Christ, et ce ne sont pas eux, mais des femmes, qui font le pèlerinage du saint tombeau. La curiosité même ne leur fait pas faire un pas. Scandalisés par la mort ignominieuse de Jésus-Christ, ils sont trop bien persuadés que celui qui vient de se laisser traiter de cette sorte ne saurait être un Dieu; aussi laissent-ils passer le troisième jour sans faire aucune démarche. Nous en trouvons seulement deux voyageant sur le chemin d'Emmaüs, et qui, dans le tableau si vrai que l'Évangile nous fait de leur personne, reflètent très-bien les dispositions que nous venons de concevoir : « Et voici, dit l'É- « vangile, que deux d'entre eux allaient ce jour-là même « (le troisième jour et sur le soir) en une bourgade dis- « tante de soixante stades de Jérusalem, nommée Emmaüs. « Et ils causaient entre eux des choses qui venaient de se « passer. Et il arriva que, pendant qu'ils devisaient et con- « féraient ensemble sur cela, un voyageur [1] s'étant appro- « ché cheminait avec eux, et leur dit : De quoi vous entre- « tenez-vous ainsi tous deux en marchant, et qu'avez-vous, « que vous êtes si tristes? — Êtes-vous seul si étranger dans « Jérusalem, lui répondit l'un d'eux, que vous ne sachiez « les choses qui viennent de s'y passer ces jours-ci? — « Lesquelles? repartit-il. — Touchant Jésus de Nazareth,

[1] Ce voyageur était Jésus-Christ; l'Évangile le dit : mais comme nous nous plaçons pour le moment au point de vue de l'incrédulité, nous devons supposer, à cause d'elle, ce que l'Évangile dit de nos deux disciples, et ce qui n'est que trop vrai pour la plupart : *Leurs yeux étaient retenus, en sorte qu'ils ne le connaissaient point.*

« dirent-ils, qui fut un prophète puissant en œuvres et en « paroles devant Dieu et devant tout le peuple, et comment « les princes des prêtres et nos magistrats l'ont condamné « à mort, et l'ont crucifié. Or, nous espérions qu'il était « celui qui doit racheter Israël ; néanmoins, avec tout cela, « voici le troisième jour aujourd'hui que ces choses se sont « passées. Il est vrai que quelques-unes de nos femmes « nous ont épouvantés, lesquelles ayant été de grand matin « à son tombeau et n'ayant pas trouvé son corps, nous « sont venues dire que des Anges leur sont apparus, qui « disent qu'il vit. Quelques-uns des nôtres sont allés au « sépulcre, et ils ont trouvé toutes choses comme l'avaient « dit les femmes; mais lui, ils ne l'ont point trouvé [1]. »

Telles étaient les dispositions des Apôtres, dispositions qui méritaient bien que Jésus-Christ leur dît soudain : « O stupides, et de cœur lent à croire! »

Enfin, un dernier trait vient achever ce tableau de l'incrédulité et du découragement apostoliques; il est simple, mais significatif; et c'est Pierre, le chef de la troupe, qui va nous le fournir : *Je m'en retourne pêcher,* dit-il dans le même temps à Thomas et à quelques autres disciples. *Et nous aussi, nous y allons avec toi,* lui répondirent ceux-ci [2].

Voilà les Apôtres redevenus pêcheurs. Jusque-là ils avaient espéré, quoique faiblement, *sperabamus;* mais maintenant voici le chef lui-même qui donne le signal et l'exemple de l'abandon, *vado piscari,* et qui va reprendre son premir métier.

Tels étaient les Apôtres, alors même que la présence de

[1] Luc, XXIV, v. 13 à 24. — Quel ton de vérité! *Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente!*

[2] *Vado piscari. Venimus et nos tecum.* (Jean, XXI, 3.)

Jésus-Christ, ou son souvenir récent, ou enfin l'espoir de ses promesses, pouvaient encore les émouvoir : gens simples, mais grossiers, incapables de dévouement, de courage, de foi, de rien de généreux et d'extraordinaire, et retombant pesamment dans leur naturelle condition.

Et cependant voici qu'à quelques jours de là nous retrouvons ces mêmes hommes réunis tous en un seul projet, qui est de mourir pour Jésus-Christ, de prendre sa croix, et de la faire adorer dans cette même ville où elle fume encore de son sang, au milieu de ce même peuple qui a crié naguère, *Qu'on le crucifie, et que son sang retombe sur nous et sur nos enfants!* et en face de ces mêmes docteurs, de ces mêmes magistrats qui ont soulevé ce peuple et légalisé sa rage sanguinaire. C'est dans cette même ville, dis-je, au milieu de ce même peuple, en face de ces mêmes magistrats, que les Apôtres, si lâches à défendre Jésus-Christ quand il vivait, sont résolus à le faire adorer quand il est mort. Leur zèle pour la gloire de ce supplicié, de ce maudit, ne se borne pas là : c'est toute la Judée, toute la Samarie, toute l'Asie, la Grèce, Rome même, qu'ils veulent faire tomber à genoux au pied de l'instrument de son supplice. Ce n'est pas assez pour leurs âmes dévouées, elles convoitent encore davantage, et l'univers tout entier est saisi dans les étreintes de leur prosélytisme. Eux, si circonspects et si tardifs à croire, si fugitifs et si dispersés; eux, redevenus pêcheurs, les voilà tout à coup redevenus apôtres; ils se raffermissent pour ne plus broncher; ils avancent pour ne plus reculer : pas un traître! Et les moqueries, et les menaces, et les tourments, et la mort, pleuvent de tous côtés; et Jésus-Christ n'est plus là, et il est mort, et il n'a pas tenu sa parole de ressusciter, et il les a trompés, et tout est perdu jusqu'à cette frêle espérance!...

Qui que vous soyez, consultez votre nature humaine, et demandez-lui si tout ceci n'en est pas le renversement? D'où a pu venir tout à coup, dans de tels hommes et dans de telles circonstances, cette confiance? d'où cette opiniâtre énergie? d'où ce zèle et cette assurance qui se rient de tout, et ne craignent pas la mort non-seulement pour elle-même, mais pour le renversement de leur entreprise?... S'ils ont revu le Christ ressuscité, s'ils l'ont bien vu, s'ils l'ont tous vu, s'ils ont reçu la force invincible de l'Esprit de Dieu, s'ils font eux-mêmes, à chaque instant, l'expérience de cette assistance surnaturelle en opérant des miracles, s'ils guérissent des boiteux de leur ombre seule, s'ils font trembler les démons, je conçois qu'ils ne tremblent pas, je conçois que le zèle et l'amour de la vérité, dont ils portent en eux tant de gages, les emportent, et qu'ils défient l'univers, sûrs de le régénérer avec le secours de Celui qui l'a créé; je conçois toute leur vie sainte et apostolique, je conçois leur mort héroïque et généreuse, je conçois tout, et j'admire!... Mais si tout cela n'est pas, si le Christ est resté dans le tombeau, s'il ne leur est pas apparu comme ils le disent, si la pusillanimité et la défiance, dont ils n'avaient pu se défendre lui vivant, sont justifiées par une mort sans retour; si rien de nouveau ne s'est passé en eux et autour d'eux depuis que nous les avons laissés tremblants et fugitifs, n'espérant plus, et rentrant dans leurs bateaux de pêcheurs..., oh! alors je n'y conçois plus rien, toute ma raison se perd dans un chaos d'impossibilités sans issues; et au lieu d'un événement que je comprends très-bien pouvoir être dans l'ordre surnaturel, qui dépasse la coutume sans choquer la raison, qui même l'élève et la ravit en se nouant à un ordre de faits et de vérités qui précèdent et qui suivent, et dont l'enchaînement compose le tout le plus

harmonieux, je me trouve avoir un événement qui devrait être parfaitement clair et intelligible, puisqu'on le dit naturel, et qui cependant est le renversement de la nature et le désespoir de la raison.... Je ne saurais hésiter : incrédulité et absurdité, c'est trop! Je me jette du côté où m'apparaissent la raison et la foi [1].

III. Et cependant nous n'avons pas encore vu le prodige du prodige : le *succès*. Ici, nous l'avouons, les expressions manquent pour rendre la force d'une telle preuve. Aussi bien nous pensons qu'il n'est pas très-nécessaire d'y insister, parce que la chose parle assez d'elle-même à ceux qui

[1] « Comment ces hommes si lâches sont-ils devenus si courageux? » se demande, comme nous, l'auteur de l'*Art de penser et de raisonner,* CONDILLAC. « C'est qu'ils ont été convaincus; et ils l'ont été parce qu'ils ont vu. « Toutes les circonstances des apparitions de Notre-Seigneur prouvent qu'ils « n'ont pas cru légèrement.

« Si je ne parlais que des motifs que nous avons de croire, ajoute-t-il « très-judicieusement, l'incrédule pourrait dire que les Évangélistes ont in- « venté ces faits. Mais les Apôtres n'auraient pas pu croire sur des faits que « les Évangélistes auraient inventés depuis. S'ils ont cru, ils ont donc vu; « et les faits n'ont pas été inventés. Or, il n'est pas douteux qu'ils n'aient « cru... » (*Considérations sur les progrès de la Religion dans les trois premiers siècles.*)

« L'immense révolution qui se passa dans l'esprit des Apôtres, dit « Strauss lui-même, depuis le profond découragement et la perte de tout « espoir lors de la mort de Jésus, jusqu'à la foi et à l'enthousiasme avec les- « quels ils l'annoncèrent comme Messie à la Pentecôte suivante, ne s'ex- « pliquerait pas, si dans l'intervalle il n'était pas survenu quelque événe- « ment plein d'une consolation extraordinaire, et en particulier un événe- « ment qui les convainquît de la résurrection de Jésus crucifié. » (Strauss, *Vie de Jésus*, 3e sect., 4e chapit., § CXXXVII).

Une chose qui, je crois, n'a pas été encore remarquée et qui était digne de l'être, c'est que l'Apôtre qui avait été d'abord le plus incrédule, saint Thomas, est celui qui porta ensuite la foi le plus loin, et qui, isolé de tous les autres, dans les Indes, vécut le plus de sa foi propre et individuelle : tant l'événement de la résurrection, dont il avait fait une expérience personnelle en mettant le doigt dans les plaies du Sauveur, l'avait convaincu!

ont l'esprit ouvert à la vérité; et quant aux autres, la cause de leur aveuglement n'est pas de celles que les raisonnements dissipent. On ne fait pas voir le soleil : il se fait voir.

Essayons cependant :

L'argument qui résulte de l'établissement du Christianisme est le plus fort, parce qu'il est le plus immédiat de tous les arguments : c'est celui que l'on appelle *ad hominem.* Sa force est en raison de la résistance de celui auquel on l'oppose. Il s'appuie sur l'incrédulité elle-même, pour la convaincre.

Vous ne croyez pas, dites-vous, à la divinité de Jésus-Christ, et vous ne pouvez prendre la doctrine de la croix au sens absolu. Il y a des choses dans cette doctrine qui, malgré tous les raisonnements, tous les faits, tous les principes et tous les résultats qu'on peut rassembler pour essayer de vous la persuader, vous choquent, et l'empêchent d'entrer dans votre esprit; on a beau faire, vous avez beau faire vous-même, dites-vous, vous ne pouvez avoir la foi..., la foi réelle, la foi entière, la foi qui adore, qui quitte tout s'il le faut, et qui meurt pour son objet. Je n'ai pas à rechercher la cause de cette incrédulité opiniâtre et invincible. Bien certainement elle n'est pas dans la pure raison et la droite volonté, et vous en êtes bien moins innocent que vous ne vous le persuadez. Mais enfin, quelle qu'en soit la cause, le fait existe; et cette cause vous paraît naturelle et légitime : vous ne pouvez pas croire, et il vous faudrait des miracles pour vous convertir.

Soit; mais convenez cependant que ce Christianisme auquel vous ne pouvez pas croire est bien plus croyable aujourd'hui que lorsqu'il parut pour la première fois dans le monde. Vous êtes né dans son sein, vous l'avez trouvé tout

établi; pénétré de ses influences, vous avez été chrétien avant d'être homme, et il vous a fallu secouer tous vos préjugés d'enfance pour cesser de l'être. Assurément votre disposition à l'incrédulité eût été bien plus franche et bien plus entière, si vous n'aviez pas été élevé dans des idées chrétiennes : qu'eût-ce donc été, si vous aviez été nourri dans un milieu tout à fait opposé? Ce n'est pas tout : votre incrédulité d'homme a encore à surmonter d'autres obstacles, à balancer d'autres considérations; car, enfin, si le Christianisme ne vous paraît pas littéralement divin, au moins est-il imposant par sa durée, par ses bienfaits, par ses rapports, par ses gloires. Il existe, et il existe seul; aucune Religion ne lui est opposée. C'est le culte de la patrie, c'est le culte des ancêtres, c'est le culte du monde civilisé. Il a pour lui tout ce qu'il y eut jamais de grand, de beau, d'illustre dans le monde; et nous ne pouvons nommer rien de ce qui a le plus honoré l'esprit humain sans en réveiller l'idée. Vous êtes incrédule malgré tout cela : quelle serait donc votre incrédulité sans cela? Que serait-elle dans un état de choses diamétralement inverse, si jamais le mot de Christianisme n'avait sonné à vos oreilles, et si, nourri, élevé, formé dans des idées, des coutumes et des mœurs toutes païennes, vous entendiez dire pour la première fois qu'un supplicié veut être adoré, non pas à côté, mais à la place de tous les dieux, dont le culte brillant s'identifie avec tous les préjugés, tous les souvenirs, tous les intérêts, toutes les passions de la patrie, de la société, et de la nature? que l'instrument des exécutions, qui se dresse sur les places publiques, doit désormais être préféré à tout, et devenir, dans les idées abjectes, horribles et repoussantes qu'il réveille, l'unique sujet d'étude, de gloire, et d'affection, qui doive

vous occuper, vous absorber, jusqu'à renier tout ce qui n'y serait pas conforme, et à mourir au besoin pour le confesser? Pourrait-il se présenter à votre esprit et à votre bouche d'autres qualifications à appliquer à cette doctrine que celles que lui prodiguait le plus grave, le plus élevé de tous les esprits, Tacite : *d'abominable infamie, d'exécrable superstition, d'odieuse et opiniâtre conjuration contre le genre humain, digne d'être étouffée par tous les supplices, et qui méritait ce qu'elle adorait?*

Vous êtes incrédule, dites-vous aujourd'hui; et il vous faudrait des miracles pour vous convertir, et votre conversion elle-même serait un miracle. Quels miracles n'a-t-il donc pas fallu pour convertir le monde païen? et quel prodige n'a pas été cette conversion?

Car votre nature n'est pas différente de celle des autres hommes; et c'est dans le même fonds d'idées, de jugements, et d'instincts, que vous puisez votre incrédulité. Celle-ci ne peut même faire quelque illusion qu'en paraissant s'inspirer de ce *sens humain*, de ce *sens commun*. Ce que vous éprouvez, ce que vous auriez éprouvé, si la Providence vous avait fait naître dans le paganisme, tous les autres hommes de ce temps ont dû naturellement l'éprouver. Vous êtes un petit monde qui pouvez vous donner à vous-même l'idée de ce qu'était et devait être le monde entier à l'égard du Christianisme; et si ce Christianisme est pour vous aujourd'hui incroyable, il devait l'être, et l'être cent fois plus, à la société païenne.

Pour bien en juger, il faut voir ce qu'en pensaient les païens. Or, nous avons là-dessus un sentiment bien explicite, c'est celui de Celse, qui disait des chrétiens : « A « leurs autres folies, ils joignent la prétention absurde de « voir leur superstition devenir un jour la foi générale du

« monde. Mais quel homme de bon sens regardera comme « possible que tous les peuples de la terre, Grecs et barba« res, se soumettent jamais à une seule croyance, à un seul « et même culte? » — Celse avait parfaitement raison : aussi *quel homme de bon sens regardera comme possible que tous les peuples de la terre* SE SOIENT SOUMIS NATURELLEMENT à une *seule croyance, à un seul et même culte,* et à une telle croyance et à un tel culte??? Comment expliquer, autrement que par une action surnaturelle, que cette misérable superstition soit réellement devenue la foi générale du monde civilisé, et en quelque sorte de la nature humaine régénérée? Qu'aurait à répondre à cela Celse, et qu'ont à y répondre les Celses modernes?...

Remarquez que lorsque Celse jugeait ainsi la difficulté de convertir l'univers, la chose était à moitié faite; c'était vers la fin du deuxième siècle : qu'est-ce donc si on se reporte au début de l'entreprise, si on se place au pied même de la croix avec les Apôtres, et que de là on mesure la difficulté de convertir tout l'univers païen à la folie et à l'horreur de cette croix?

Il faut avoir enfin la bonne foi d'en convenir : la conception, la résolution et le succès d'une telle entreprise, ne peuvent s'expliquer que par des *miracles,* qu'on ne peut écarter sans faire de la conversion de l'univers un bien plus grand miracle; et c'est le cas de rappeler cette argumentation pressante de saint Augustin : « Si le Christianisme est incroyable, il est incroyable « que le monde entier l'ait cru naturellement. Il l'a « cru, donc il est croyable; ou bien il a été rendu « croyable par des caractères visiblement surnaturels, « par des miracles.

« Vous n'admettez pas les miracles : d'où vient donc

« qu'en des siècles si polis le monde a cru sans miracles « des choses tout à fait incroyables? Direz-vous qu'elles « ont été crues parce qu'elles étaient croyables? Que ne les « croyez-vous donc vous-même?... Voici à quoi se réduit « notre raisonnement : Ou des choses incroyables qui se « voyaient ont persuadé une chose incroyable qui ne se « voyait pas, ou cette chose était tellement croyable, « qu'elle n'avait pas besoin de miracles pour être crue; et « en ce cas, comme dans l'autre, vit-on jamais une plus « grande opiniâtreté que celle de nos adversaires[1]? »

Cet argument est sans réplique.

Mais ce qui achève de fermer le cercle de la démonstration qui en résulte, ce qui ne laisse aucune issue, je ne dis pas à la subtilité, mais au bon sens, c'est la manière dont le monde a cru cette chose incroyable.

Nous l'avons vu : rien n'a porté le monde à croire cette chose, qu'un petit nombre d'hommes grossiers et ignorants, qui n'avaient aucune teinture des belles-lettres, point de grammaire, point de dialectique, point de rhétorique, en un mot, de pauvres pêcheurs. Le fait est là; et s'il pouvait être le moins du monde ébranlé, il y a longtemps que l'incrédulité se serait attaquée à lui, tant il est accablant pour elle. Mais, aussi certain que pertinent, jamais il n'a été contredit; et, dans ses extrémités, l'incrédulité a été assez malavisée pour s'en faire une arme de ridicule et de discrédit contre les chrétiens.

Nous acceptons ce ridicule et ce discrédit, et nous nous glorifions d'un Pierre, d'un Jacques, d'un Jean, plus que d'un Augustin, d'un Bossuet et d'un Pascal, parce que nous nous glorifions de la vertu même de Dieu, beaucoup plus visible dans ceux-là que dans ceux-ci.

[1] *La Cité de Dieu*, liv. XXII, c. VIII.

Elle y éclate, en effet, à éblouir les yeux dans l'établissement du Christianisme par de tels hommes; et, pour nous resserrer dans le simple raisonnement, nous dirons seulement ceci :

Une chose n'est crue par la généralité des hommes que parce qu'elle est vraie ou parce qu'elle est vraisemblable. On ne peut contester cette proposition, car elle ne pourrait l'être que par celle-ci : Les hommes peuvent croire vrai ce qu'ils savent *en même temps* être faux : ce qui est une pure absurdité. Il faut donc, pour être crue, qu'une chose ou soit croyable ou paraisse l'être, ou soit vraie ou soit vraisemblable.

Or, la vraisemblance d'une chose ne peut venir que de deux sources : de la *chose* en elle-même, ou des *moyens* qui sont employés pour la persuader. Cela est évident.

La *chose* en elle-même, ici, le Christianisme, était pour le monde païen le comble de l'invraisemblance; nous nous le sommes représenté assez souvent pour qu'il soit inutile d'y revenir. C'était le plus parfait contre-pied de la raison d'alors, du sens païen, populaire comme philosophique; scandale aux Juifs, folie aux Gentils, une vraie extravagance, *stultitia* : plus on réfléchira, plus on en restera convaincu.

Les *moyens* employés pour la persuader, si vous faites abstraction des miracles, sont à l'avenant. D'où vient cette *abominable infamie*, cette *exécrable superstition?* devait-on se demander. Par quelle autorité se recommande-t-elle? Quels en sont les prédicateurs et les garants? Sont-ce des chefs de partis, ou des philosophes, ou de beaux diseurs? D'où sortent-ils? quelles sont leurs ressources? et qu'y a-t-il à gagner avec eux? Ils sortent de la Judée et du limon de la Judée; ils ne savent rien, et ils se vantent de ne rien

savoir; ce sont des pêcheurs qui ont laissé leurs bateaux pour courir le monde, et qui ne disent autre chose sinon qu'un nommé Christ, supplicié à Jérusalem, est ressuscité; qu'il faut les en croire; et en conséquence, Juifs, qu'il faut abandonner le culte de nos pères; prêtres des dieux, qu'il faut renverser leurs autels; philosophes, qu'il faut nous ranger parmi les ignorants; maîtres, qu'il faut fraterniser avec nos esclaves; esclaves, qu'il faut rester plus que jamais soumis à nos maîtres : tous, qu'il faut souffrir... Je le demande, l'invraisemblance d'une telle prédication eut-elle jamais rien de comparable que l'invraisemblance de la doctrine?

Si cette doctrine avait été prêchée par des hommes éclairés et illustres, on concevrait à peine qu'ils eussent pu naturellement la persuader; et si des gens grossiers comme les Apôtres avaient prêché une doctrine dans le goût du jour, sensuelle et commode, il est pareillement à croire qu'ils n'auraient pas produit grand effet. Dans le premier cas, la doctrine eût tué la prédication; dans le second cas, la prédication eût tué la doctrine. Que devait donc produire la réunion de la doctrine de la croix avec la prédication apostolique?

Sans doute, pour nous qui avons vu marcher à la suite des Apôtres les Chrysostome, les Bossuet, et à qui dix-huit siècles de réflexion ont appris à saisir le rapport admirable de la doctrine chrétienne avec le mode de sa prédication, nous n'en sommes pas offusqués; mais avant qu'elle se fût établie, tout enveloppée qu'elle était de ses propres mystères inexpliqués, et plus encore des calomnies et des faux jugements qu'elle soulevait dans le paganisme, n'ayant, pour sauver le scandale et la folie de sa croix, que des Apôtres qui en étaient la vivante image, et qui auraient

compromis la plus vraisemblable et la plus séduisante des doctrines, il est impossible d'imaginer rien de plus impropre à se faire jour. L'invraisemblance de la doctrine et l'invraisemblance de la prédication se confirmaient, s'accroissaient réciproquement, pour produire le plus parfait chef-d'œuvre d'invraisemblance.

Puis donc que ce n'est pas la vraisemblance qui a ouvert les voies au Christianisme, et qu'au contraire elle les lui fermait, qui a pu le faire percer et pénétrer si largement, si ce n'est la vérité, sa propre vérité, c'est-à-dire, sa divinité, plus forte que tout, et se créant elle-même des moyens miraculeux pour arriver à sa fin, ou créant directement cette fin sans miracles, par un seul plus grand miracle?

Où trouver ailleurs que dans l'essence du Christianisme lui-même. et dans une action extra-humaine, le secret d'un triomphe aussi dépourvu de moyens humains, aussi en dépit de tous les obstacles humains, et d'un triomphe aussi complet, aussi rapide, aussi durable?

Avez-vous remarqué parfois, dans une matinée d'automne, le soleil se levant dans un ciel opaque et sur une terre chargée de brouillards? Il est sur l'horizon, et nul ne l'a vu. Mais bientôt la chaleur interne dont il est le foyer dissipe la couche nuageuse qui l'enveloppe : il paraît, mais privé de rayons, et semblable à un spectre de lumière. Encore cette première apparition va-t-elle lui être disputée, et devenir pour lui la cause de nouveaux combats, de nouveaux triomphes. Voici, en effet, que la même chaleur qui l'a dégagé des vapeurs qui l'entouraient va frapper au loin la terre humide et soulever des vapeurs nouvelles, qui montent remplacer les premières, et ensevelir de nouveau l'astre qui se les est attirées. Mais sa chaleur, incessamment active, dissipe encore celles-ci, et en les dissipant en fait

naître d'autres qui ne laissent pas de trêve à cette lutte, où le vainqueur absorbe les obstacles à mesure qu'il les soulève, et les soulève à mesure qu'il les absorbe, jusqu'à ce qu'ayant achevé de purger la terre et de pomper l'humidité des airs, l'astre géant déchire une dernière fois le rideau qui voilait les cieux, et, dans leur azur profond et épuré, se fait saluer par la nature ranimée, comme son libérateur et son roi.

C'est ainsi que s'est fait l'établissement du Christianisme, à travers trois siècles de persécutions soulevées par son invraisemblance et vaincues par sa vérité.

C'est une création. Le Christianisme a été fait dans le monde, comme le monde lui-même, *de rien* : il a été tiré du néant. Voyez la structure, rien de plus grand : c'est le monde moderne. Voyez le fondement, c'est le néant même : douze hommes *de rien*. Jésus-Christ voulant prouver qu'il était Dieu, a fait ce qui caractérise Dieu, ce à quoi seul nous connaissons Dieu; de manière que nous fussions obligés de croire au Fils au même titre que nous croyons au Père, et qu'il n'y eût que les athées qui pussent ne pas être chrétiens. Il a refait l'œuvre de Dieu en nous. Et, pour que nous fussions forcés de le reconnaître, *il a choisi les choses qui ne sont pas, pour abolir celles qui sont;* il a écarté avec soin de son opération tous les éléments naturels qui auraient pu nous la cacher; et non-seulement il les a écartés, mais il a permis qu'ils se tournassent contre. Il a agi seul avec rien, contre tout. Et ce n'est que lorsqu'il a eu bien fait voir distinctement son action créatrice, lorsqu'il a eu achevé de convertir le monde par la seule vertu de sa croix méprisée, qu'il a permis aux puissances humaines vaincues d'y mettre la main et de s'en glorifier.

On peut même dire qu'il a fait plus que de créer; car,

comme l'observe très-bien un vieil auteur, « c'est plus de « reformer que de créer : car, en la creation, rien ne re- « siste au createur, et rien n'empesche qu'il ne manie « et façonne sa creature comme il veut; mais en la restau- « ration et reformation on a à combattre et à forcer la « coulpe, la peine, et encore la volonté corrompue [1]. »

Si nous ne sommes pas frappés de toute la grandeur de ce prodige, cela tient à ce qu'il s'est passé dans l'ordre moral, et qu'en général nous en sommes moins affectés que de l'ordre physique. Mais un peu de réflexion nous dira que l'ordre moral a ses lois aussi constantes et aussi nécessaires que celles de l'ordre physique, et que lorsque le phénomène se produit aussi en grand que la réforme du genre humain par le Christianisme, son auteur a aussi bien fait preuve de divinité que si, comme le suppose Rousseau, il eût tenu ce langage, suivi de l'effet : « Mortels, je vous « annonce la volonté du Très-Haut; reconnaissez à ma « voix Celui qui m'envoie. J'ordonne au soleil de changer « sa course, aux étoiles de former un autre arrangement, « aux montagnes de s'aplanir, aux flots de s'élever, à la « terre de prendre un autre aspect. »

La révolution opérée par la seule croix de Jésus-Christ dans le monde n'est pas moins merveilleuse, n'est pas moins divine. Un homme qui peut croire qu'un événement si contraire à tout ce que nous savons devoir arriver en vertu des dispositions du cœur humain s'est passé sans aucune intervention surnaturelle, un tel homme a beaucoup plus de foi qu'il n'en faut pour croire la Religion chrétienne, et *il demeure incrédule par pure crédulité.*

Au reste, le problème a été posé admirablement, avec

[1] *Livre des creatures*, de Raymond Sebond, traduit du latin par Michel de Montaigne, p. 321, verso.

l'indication de sa solution, par un juge bien impartial, et alors que toutes choses étaient encore entières.

Jésus-Christ venait de mourir, et la folie de la prédication de sa croix en était à son début, lorsque les Apôtres, repris de justice pour ce fait, comparurent devant les magistrats de Jérusalem. Le grand prêtre leur dit : « Ne vous avions-nous pas expressément défendu d'enseigner en ce nom-là? cependant vous avez rempli Jérusalem de votre doctrine, et vous voulez nous charger du sang de cet homme. » Lors Pierre et les Apôtres, répondant, dirent : « Il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes. Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus, ce Jésus que vous avez mis à mort en le clouant à la croix. C'est lui que Dieu a élevé à sa droite pour être Prince et Sauveur, et donner à Israël la rémission des péchés. Nous sommes ses témoins dans tout ce que nous vous disons, et le Saint-Esprit que Dieu nous a donné l'est avec nous. » Les magistrats ayant ouï ceci, crevaient de dépit, et délibéraient de les faire mourir.

« Lors, continue l'histoire, un pharisien nommé Ga-
« maliel, docteur de la loi, homme honoré de tout le peu-
« ple, se levant dans le conseil, commanda qu'on fît re-
« tirer les Apôtres un moment. Puis, s'adressant à ses
« collègues, il leur dit ceci :

« Israélites ! prenez garde à ce que vous allez faire à l'é-
« gard de ces gens-là. Dernièrement, un certain Théodas
« parut, se prétendant être quelque chose. Quatre cents
« hommes environ se joignirent à lui ; mais il fut tué : tous
« ceux qu'il avait séduits se débandèrent, et il n'en resta
« rien. — Après lui, un second prétendant surgit, Judas
« de Galilée : à l'époque du dénombrement du peuple, il
« se fit suivre d'un gros rassemblement ; mais il ne tarda

« pas à périr à son tour, et tous ceux qu'il avait gagnés « furent pareillement dissipés.

« Et maintenant voici ce que j'ai à vous dire : Départez-« vous de ces gens-là, et laissez-les. Car si ce dessein vient « des hommes, de lui-même il se détruira; mais s'il est « de Dieu, vous n'y pouvez rien. Prenez garde qu'à l'é-« vénement vous ne vous trouviez avoir lutté contre Dieu « lui-même!

« Ils se rendirent à son avis [1]. »

Si cet homme judicieux et sage reparaissait aujourd'hui; s'il achevait de lire l'histoire incroyable de l'établissement du Christianisme, dont il vit le début; s'il voyait la croix dominer encore nos cités du haut des grandes basiliques, et sur le siége de Rome encore assis, après dix-huit cents ans, le successeur de ce même Pierre qui comparut devant lui..., que pensez-vous qu'il dirait?

Il dirait ce que le même bon sens, qui le lui avait fait pressentir, a fait dire à Bayle, en dépit de tous les sophismes :

« L'Évangile, prêché par des gens sans nom, sans étude, « sans éloquence, cruellement persécutés, et destitués de « tous les appuis humains, ne laissa pas de s'établir en « peu de temps par toute la terre. C'est un fait que per-« sonne ne peut nier, et qui prouve que c'est l'ouvrage de « Dieu [2]. »

[1] *Act. des Apôt.*, chap. v.

[2] Bayle, *Dictionn. crit.*, art. *Mahomet*, remarque O.

CHAPITRE VII.

FRUITS DU CHRISTIANISME.

Si nous ne connaissions rien du Christianisme, ni sa doctrine ni son histoire; si l'arbre et les racines nous étaient entièrement cachés, mais que les fruits seulement nous fussent offerts, nous serions encore obligés de reconnaître que ces fruits ne sont pas de ceux que la terre porte, et que leur séve provient d'un principe surnaturel.

Nous ne pouvons qu'effleurer ce vaste sujet, déjà si éloquemment traité dans des ouvrages spéciaux que tout le monde a dans les mains[1] : nous allons seulement en prendre la substance philosophique.

Le Christianisme a enrichi tout l'homme de ses fruits divins :

Dans l'ordre moral,
Dans l'ordre intellectuel,
Dans l'ordre social;

Trois aspects sous lesquels nous allons successivement l'étudier.

[1] Nous n'avons pas besoin de rappeler le *Génie du Christianisme;* mais nous recommandons l'ouvrage intitulé *Du protestantisme comparé au catholicisme dans ses rapports avec la civilisation européenne*, trois volumes in-8°, par l'abbé Balmes, traduit de l'espagnol; ouvrage qui donne encore plus qu'il ne promet, et qui, par le fond comme par la forme, répond tout à fait à l'état actuel des esprits. Au reste, le plus grand succès, en France comme en Espagne, est venu couronner le mérite de ce beau travail, qui fait honneur au clergé, qui ferait honneur à nos premiers publicistes.

§ Ier.

Fruits du Christianisme dans l'ordre moral.

Pour simplifier dès l'abord la preuve tirée des fruits moraux que le Christianisme a apportés à la terre, et couper court à plusieurs difficultés secondaires, il faut nous attacher à un principe certain et trop négligé.

La Religion vraie doit offrir à l'homme, outre les efforts de sa nature, des moyens efficaces de perfectionnement moral; de telle sorte que tout homme qui voudra user de ces moyens en ressente des effets surnaturels, et parvienne à un degré où il n'aurait jamais été, avec les seules ressources qui sont en lui.

Mais cette Religion, qui doit ainsi aider la nature de l'homme, ne peut la forcer. Ce serait la détruire et manquer son but, puisque le propre de cette nature est la liberté, et que ce n'est que par l'exercice de la liberté que la Religion peut amener l'homme à sa fin. Cette liberté est essentielle et à la nature de l'homme et au but de la Religion. Aussi, loin de la détruire, la vraie Religion doit en étendre l'exercice.

Il suit de là que l'homme restant toujours libre doit pouvoir faire toujours le mal, doit pouvoir méconnaître et rejeter le secours du Ciel, doit pouvoir en abuser. Il faut même dire qu'en donnant plus de jeu à cette liberté, et en augmentant son élan de toute la conscience des vertus et des vérités qu'elle lui prescrit et lui révèle, la Religion véritable donnera lieu à des chutes individuelles plus malignes, et que la même épreuve qui fera monter les uns précipitera les autres : *Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum;* résultat d'autant plus inévitable que l'homme

étant pris plus bas, l'épreuve destinée à le faire remonter devra être plus forte et plus nécessaire[1].

Ce serait donc aller contre la nature des choses que de faire un grief à la Religion de ce qu'elle aurait laissé subsister des crimes sur la terre, ou même de ce qu'elle en aurait occasionné : c'est là l'effet de la perversité humaine, d'une liberté plus active, et de l'abus plus funeste d'un bien plus parfait, selon la maxime si vraie : *Corruptio optimi pessima.*

Mais si, malgré cette perversité, malgré les caprices de cette liberté, malgré les chances de cet abus, la Religion opère, dans ceux qui l'embrassent réellement, des effets surnaturels de perfection; si elle sauve quiconque veut être sauvé, n'y en aurait-il qu'un seul, elle aura fait preuve de vérité, de divinité. Oui : qu'il soit bien avéré *qu'un seul homme*, pris comme homme, quel que soit son caractère naturel, sa condition, sa capacité, et uniquement réduit à ce qui constitue l'homme, — la volonté, — ait éprouvé de la pratique de la Religion chrétienne des effets transcendants de sainteté et de vertu, il n'en faut pas davantage pour justifier la divinité de cette Religion par ses fruits. Alors il sera prouvé, par l'exemple de ce seul homme, que tout homme peut être sauvé de sa perversité naturelle par le secours de cette Religion : cela ne dépendra que de lui; ce ne sera plus qu'une question de volonté. *Si quelqu'un veut faire la volonté de mon Père*, dira cette fille du ciel, *il verra si ma doctrine vient de lui, ou si je parle de mon*

[1] « L'homme chrétien, dit M. de Bonald, ne vit pas avec moins de passions que l'homme païen ou mahométan. Peut-être même qu'un plus grand développement de son intelligence, et un frein plus présent et plus sévère à ses actions, rendent ses passions plus industrieuses et plus irritées, et augmentent ainsi la force de son âme en ajoutant à l'activité de ses désirs. » (*Essai analytique*, p. 106.)

chef; et, tous les hommes restassent-ils pervers par le défaut de cette volonté, cela ne prouverait rien contre la divinité de la Religion, dont ils n'auraient pas accepté l'épreuve, et qui, forte de leur lâche refus, n'en aurait pas moins accompli son message en ne rapportant au ciel qu'un seul élu[1].

[1] « Une des âmes les plus riches, les plus élevées, les plus saintes que « j'aie connues, dit le comte de Stolberg, avait été, dès sa première jeunesse, « détournée de la Religion chrétienne par le grand monde; mais le monde « ne lui avait jamais suffi; elle avait toujours rendu hommage à la vertu, et « elle cherchait la vérité avec cette soif que Dieu satisfait. La sagesse de So- « crate fut longtemps pour elle un sujet d'espoir; elle trouvait un attrait « sympathique dans la simplicité élevée de ce philosophe, qui excitait sa « sollicitude, son zèle ardent, mais circonspect, vers les choses qui sont « au delà de ce monde. Néanmoins, elle commençait à porter ses désirs « vers des régions plus élevées; et lorsque des actions et des manières de « quelques chrétiens elle eut vu apparaître ce qu'elle avait toujours entrevu, « elle commença à lire l'Évangile de saint Jean. Elle fut saisie de son élé- « vation, de sa simplicité, de sa pureté, de son amour palpitant. Lorsqu'elle « vint à ce passage où le Sauveur a dit, *Si quelqu'un veut faire la volonté « de Dieu, il reconnaîtra si ma doctrine est de lui ou si je parle de mon « chef,* elle bondit de joie, et s'écria : « Non, aucun sage, qui ne fut qu'un « homme, n'a parlé ainsi! aucun sage n'a soumis sa doctrine à une sem- « blable épreuve devant le monde! » Dès lors elle médita avec plus de zèle « et avec un amour toujours plus croissant; elle pria l'Être des êtres, qui « se révélait à son cœur comme un père, et comme un père en Jésus-Christ. « Elle éprouva complétement quelle est la doctrine de Dieu quand elle fit « sa volonté; elle connut la félicité de ceux qui ne voient point, et qui « croient cependant. Elle fut un guide et une consolation pour beaucoup de « personnes, et un exemple élevé et bienveillant de ce que peut la Religion « de Jésus-Christ, quand une âme élevée se livre à sa direction par amour « et sans condition. Des philosophes ont admiré ses manières et sa vie; et « l'innocente jeunesse d'un romantique village dans les environs duquel elle « avait souvent cherché le repos et la solitude, et où elle avait trouvé la « solitude et le repos dans le sein de son Dieu, a répandu par reconnaissance « des fleurs sur sa tombe, sur la tombe d'une noble femme qui l'avait sou- « vent réunie autour d'elle pour la diriger vers l'ami suprême de l'enfance, « qu'elle avait aimé pendant sa vie, et dont la louange s'éleva vers le ciel « en même temps que son âme s'échappait de ses lèvres mourantes. » (*Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, de Frédéric-Léopold, comte de

Or, la Religion chrétienne a opéré et opère tous les jours ce perfectionnement surnaturel, non pas seulement dans un homme, mais dans des millions d'hommes pris partout. Au sein de la perversité naturelle et sociale, à travers tous les obstacles qu'elle rencontre et qu'elle soulève, dans ce flux et reflux perpétuel de passions et de crimes qui composent ce misérable monde, elle se maintient dans une inviolable pureté, dans une fixité invincible, dans une fécondité éternelle. Elle forme incessamment des âmes d'une beauté prodigieuse, qui font envie au Ciel pour lequel elle les prépare, et que lui seul souvent connaît. De notre pauvre et vile nature elle fait des Anges, elle fait des Saints.

Des Saints! Savons-nous bien ce que c'est? avons-nous jamais réfléchi sur le phénomène de la Sainteté?

Qu'est l'homme pris dans son état naturel? Nous le savons tous par un regard jeté sur nous-mêmes : c'est, dans ce qu'il a de moins mauvais, un être enclin au mal, à l'égoïsme, à la paresse, à l'orgueil, à la cupidité, à la sensualité, à la dureté, à la duplicité, à une incroyable futilité. Ou il se laisse aller à ses penchants, et alors jusqu'à quel degré de perversité et d'abjection ne descend-il pas? ou il les contient à demi, et alors, épuisé par les efforts qu'il lui en coûte, il ne lui reste plus rien pour s'élever au bien. Cette grande nature est bornée au cercle d'une moralité négative et inféconde; elle ne fait pas le mal : voilà son héroïsme. Et encore faut-il que le tempérament, l'âge, la

Stolberg, édit. in-8°, t. II, p. 51.) L'auteur nous fait connaître la personne dont il vient de tracer la ravissante figure, dans une note ainsi conçue : « Amélie, princesse de Galitzin, née comtesse de Schmettau, mourut à « Munster le 27 avril 1806. Sa dépouille mortelle repose au cimetière du « petit village d'Angelmodi, contre le mur de l'église, sous l'image du Dieu « crucifié. »

condition, le bon naturel, le défaut d'intérêt majeur, n'offrent à la volonté que peu de luttes à soutenir, ou même qu'elle trouve à s'appuyer sur quelques grossiers motifs de réputation, d'orgueil et de paresse, qui balancent le mal par le mal même, et ne laissent à ce sage d'autre mérite que de se conserver en équilibre entre les excès, et de n'être qu'un épicurien de vertu.

Voilà tout ce dont l'homme est capable. Un peu plus, un peu moins, tel est son plus haut diapason de vertu. De même que sa stature physique, sa stature morale ne dépasse pas un certain niveau.

C'est à ce niveau que le Christianisme prend l'homme pour l'élever à la plus haute sainteté, c'est-à-dire, à un état où tous les mauvais instincts de notre nature sont foulés aux pieds, et où le bien, dans ce qu'il a de plus général et de plus absolu, devient la profession de tous les jours, de tous les instants, de tous les soupirs de la vie; où l'âme, toujours tendue et en haleine vers la perfection, non-seulement s'interdit tout ce qui est défendu, mais se dépouille de ce qui est permis, de ce qu'il y a de plus doux, de plus cher, de plus inhérent à notre nature; s'immole impitoyablement, se circoncit, ne vit plus de la vie sensible, de la vie concupiscible, que pour y mourir tous les jours; et par ce moyen naît, grandit, s'élève, s'étend dans une nouvelle vie toute de perfection, de devoir, de vertu, où, ne voyant jamais ce qu'elle fait de bien, mais ce qu'elle ne fait pas, elle se méprise en faisant des actes d'héroïsme, elle s'excite et s'aiguillonne par delà toutes les bornes connues du devoir, et va se confondre, si j'ose ainsi dire, avec la perfection infinie de Dieu lui-même.

Voilà l'état parfait de sainteté : c'est un état surnaturel pour quiconque veut bien réfléchir à la corruption et à la

pesanteur de notre nature, autant que le serait au physique l'état d'un homme qui ne toucherait pas la terre, et se soutiendrait habituellement dans les airs.

Et, chose admirable et bien digne de réflexion! le Christianisme produit cet état dans toute nature d'homme, à tout âge, dans toutes les conditions, à travers tous les obstacles. Il ne consulte jamais la nature, tant il en est le maître! Tout lui est bon pour faire un Saint; un enfant, un guerrier, un savant, un pâtre, un roi, une jeune fille, une âme déjà pure, une âme criminelle, tout devient sous ses mains capable de sainteté. C'est même ordinairement dans les difficultés et les résistances de la nature et de la société qu'il opère ces métamorphoses appelées *conversions*, et qui ne sont pas moins prodigieuses dans l'ordre moral que les métamorphoses de la fabuleuse antiquité dans l'ordre physique. S'il veut faire éclater la charité et le zèle de l'apostolat, il choisira un persécuteur; s'il veut faire voir l'intrépidité inflexible et l'héroïsme de la constance, il prendra le cœur d'une vierge; s'il veut nous ravir par un chef-d'œuvre de douceur et d'humilité, il ira chercher l'âme d'un roi; il fera venir la simplicité de la foi dans l'âme d'un philosophe, et la plus sublime philosophie dans la raison d'un artisan[1]; il inspirera à l'héritier d'un grand nom et d'une brillante fortune la passion du renoncement et de la pauvreté; il saisira l'élégante jeune fille au sein des caresses maternelles et sous les préparatifs de l'hymen, pour la

[1] « Quelqu'un témoignait à un paysan, dans le joli petit village d'Angel« modi, près de Munster, la part qu'il avait prise au malheur, comme il « l'appelait, dont il avait été frappé par une grêle qui avait ravagé ses ré« coltes. *Oh!* dit le vieux cultivateur en secouant avec un sourire les bou« cles blanches de sa tête, *ce n'est pas un malheur, ce n'est qu'un dom« mage : le péché seul est un malheur.* » (Stolberg, *Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*)

transformer en *Sœur de Charité;* et, de la pécheresse que le monde conspue et rejette, il fera l'amante du Dieu trois fois Saint.

L'action du Christianisme dans les âmes ressemble à celle de ces substances ferrugineuses qui, injectées dans les bois les plus poreux et les plus mous, leur communiquent la fermeté, l'incorruptibilité des bois les plus forts et les plus résistants. C'est une séve surnaturelle. Un Saint est un homme refait, un *homme nouveau.*

Or, il n'y a que Celui qui a fait l'homme qui peut le refaire ainsi.

C'est surtout par comparaison avec l'état de la nature humaine en dehors du Christianisme, que cet état devient frappant.

Les païens ont eu des hommes vertueux, je n'en disconviens pas; ils ont eu des *sages;* mais ils n'ont jamais eu ce que nous appelons un *Saint.* Ils ont pratiqué les vertus qui se trouvaient naturellement à leur portée, des vertus humaines, relatives, intéressées; mais ils n'ont pas poursuivi la vertu pour elle-même, simple, vraie, absolue, détachée de tout motif humain, et à tout prix. Nous trouvons, dans la vie de leurs sages, des difformités morales monstrueuses, se relâchant d'un peu d'efforts sur un point par d'ignominieuses faiblesses sur d'autres. Souvent ils dépensent une énergie prodigieuse à quelque chose que nous croyons d'abord être de la vertu, mais qui, vu de près, n'est qu'un véritable vice, dont le prestige consiste à n'être que l'opposé d'un autre vice, lequel, dans une autre circonstance, paraît à son tour vertu par le même moyen. Le sens moral est extrêmement borné chez eux; et s'ils franchissent cette borne, c'est pour tomber dans le faux. Grands dissertateurs de vertu, ils s'épuisent à en parler, et il ne leur reste

plus rien pour la faire. Ils en ont le faste, et non la vérité. Leurs actions ne sont jamais derrière leurs écrits [1]; ils ne savent pas se soutenir sur les ailes seules du devoir et du sacrifice, et il faut toujours qu'ils prennent leur point d'appui sur quelque intérêt humain, dont le plus subtil est l'idolâtrie de soi. L'*abnégation* ne leur a jamais été connue, l'abnégation de tout, et de soi-même après tout. C'est que cette vertu n'est pas dans la nature de l'homme, pas plus, je le répète, que de se soutenir en l'air sans toucher terre. « Faire la poignée plus grande que le poing, la brassée « plus grande que le bras, et esperer d'enjamber plus que « de l'estendue de nos jambes, cela est impossible et mons« trueux, dit Montaigne; et l'est encore que l'homme se « montre au-dessus de soi et de l'humanité, car il ne peut « voir que de ses yeux, ni saisir que de ses prises : il s'es« levera, si Dieu lui preste *extraordinairement* la main; « il s'eslevera, abandonnant et renonçant à ses propres « moyens, et se laissant haulser et soublever par les moyens « purement celestes. C'est à nostre foi chrestienne, non à la « vertu stoïque, de pretendre à cette divine et miraculeuse

[1] « Je comparais les écrits des anciens païens, qui traitent des mœurs, « à des palais fort superbes et fort magnifiques qui n'étaient bâtis que sur « du sable et sur de la boue : ils élèvent fort haut les vertus, et les font pa« raître estimables par-dessus toutes les choses qui sont au monde; mais ils « n'enseignent pas assez à les connaître, et souvent ce qu'ils appellent d'un « si beau nom n'est qu'une insensibilité, ou un orgueil, ou un désespoir, « ou un parricide. » (Descartes, *Discours de la méthode.*) — « Les esprits « chagrins, observe très-judicieusement M. de Bonald, ne remarquent que « les vices chez les peuples chrétiens, parce que les vertus y sont l'état or« dinaire et seul autorisé, comme des enthousiastes ne remarquent chez « les païens que les vertus, parce que le vice y était l'état commun et per« mis par les lois. » (*Du Divorce,* p. 169.) Témoin l'incorruptibilité de Fabricius, la continence de Scipion, et autres *faits mémorables* de ce genre, que l'antiquité gravait sur le marbre et sur l'airain, et dont l'éloge ferait rougir aujourd'hui celui qui l'aurait mérité.

« métamorphose[1]. » — Le bon sens ne pouvait mieux parler.

Au reste, ce n'était pas seulement le secours qui manquait aux païens pour s'élever à la sainteté, c'était encore la connaissance. Ils n'en avaient pas même l'idée. Il y avait autant de systèmes sur la vertu que sur la vérité. Ce mot de vertu, qui rallie aujourd'hui toutes les idées à un seul type, était spécifié chez eux d'autant de manières qu'il y avait de mœurs, de coutumes, d'écoles. C'est qu'ils n'en prenaient l'idée qu'au dedans d'eux-mêmes. Sans doute l'idée de la vertu est bien en nous, nous en avons conscience; mais elle n'y est qu'à l'état de *réflexion*, comme une image dans un miroir : l'essence en est en Dieu, à la ressemblance duquel nous sommes faits. Le sens moral, c'est l'image de Dieu en nous. Or, cette image ne peut s'entretenir que par sa relation avec l'original; ce qui fait qu'il ne saurait y avoir de véritable vertu que par la Religion, qui constitue cette relation. Mais l'homme avait perdu peu à peu, et par suite d'un désordre originel, la vue de Dieu, et le polythéisme avait corrompu la Religion véritable jusqu'à cet excès monstrueux qu'au lieu d'être le miroir de la perfection de Dieu, l'homme avait fait de Dieu le miroir de ses propres imperfections, lesquelles lui revenaient comme modèle. Les rapports entre Dieu et l'homme n'étaient pas seulement perdus, mais intervertis. Comment voulez-vous que l'idée de la perfection morale se conservât dans un tel renversement? Sans doute, au fond, il en restait quelque chose dans la conscience du genre humain; mais ce quelque chose était si brouillé et si confus, qu'il se prêtait à toutes les fausses interprétations, à toutes les méprises, à tous les écarts que nous présente la moralité chez les anciens.

[1] Montaigne, *Essais*, liv. II, chap. XII.

C'est au comble de cet état que le Christianisme a pris le genre humain. Aussi, quel a été le principal moyen de la régénération qu'il est venu lui apporter? Ç'a été de faire sortir la perfection divine, la sainteté par essence, de l'*inconnu*, où elle était comme abîmée; de la rapprocher, de la faire descendre à la portée de l'homme; de la personnifier, de l'incarner, pour qu'elle devînt plus visible, plus sensible, et, chose profondément admirable! de l'humaniser. La sainteté en Dieu nous eût anéantis, et nous n'aurions su comment l'imiter en notre qualité et dans notre condition d'homme, parce que les sujets de l'exercer ne sont pas les mêmes pour nous que pour Dieu. Pour ôter cette difficulté, Dieu s'est fait homme, afin que nous vissions sa sainteté en exercice humain. Il nous a fait voir comment nous devions nous y prendre pour l'imiter selon notre condition, en prenant lui-même cette condition, et en y pratiquant nos vertus d'hommes avec sa sainteté de Dieu. Il a réduit, il a coulé (qu'on me passe la hardiesse de l'expression), il a coulé l'essence de sa sainteté infinie dans un moule humain, pour devenir ensuite lui-même un moule divin où notre humanité pût être reformée : il s'est fait homme-modèle, homme-Dieu, afin que nous n'eussions qu'à imiter un homme pour imiter Dieu.

Voilà comment le type de la sainteté a été redonné à la nature humaine en Jésus-Christ, qui est le Saint par excellence, le *Saint des saints*. Et pour que nous puissions parvenir à l'imiter, sa connaissance a été accompagnée d'un secours mystérieux, d'un attrait surnaturel tout-puissant, qui rapproche, incorpore, transfigure le chrétien en Jésus-Christ, et en fait un de ses membres, saint comme lui et par lui, à proportion de sa fidélité à suivre ce divin attrait,

qui est la grâce : la grâce, qui est la séve de Jésus-Christ, cette séve qui fait les Saints.

Aussi, voyez à partir de lui cette admirable floraison de vertus célestes, cette puissante fructification de sainteté, apparaître partout dans le monde ! Les douze Apôtres, qui étaient les maîtresses branches de ce cep divin, communiquèrent bientôt sa vertu à tous ceux qui s'y soumirent ; cette vertu régénératrice courut rapidement dans les veines du genre humain, et poussa de toute part des jets vigoureux, à travers tous les obstacles de la corruption et de la démence. « Quel spectacle, s'écrie à ce sujet Fontenelle, « fut pour le monde corrompu la naissance du Christia-« nisme ! On voit paraître et se répandre dans l'univers des « hommes qui disconviennent d'avec tous les autres sur les « principes les plus communs ; des hommes qui rejettent « tout ce qui est recherché avec le plus d'ardeur, et qui ont « un amour sincère pour tout ce que les autres fuient. Les « plaintes sont un langage qui leur est inconnu, si ce n'est « dans la prospérité ; ils ne se contentent pas d'avoir, au « milieu des malheurs, une constance inébranlable, ils ont « une joie qui va souvent jusqu'à des transports ; s'ils ne « s'offrent d'eux-mêmes aux tourments, à la mort, ils se « contraignent ; en les envoyant au supplice, on ne leur « donne que ce qu'ils souhaitent. Quels sont ces prodiges ? « devaient dire les païens ; quel est ce renversement ? Les « biens et les maux ont-ils changé de nature ? les hommes « en ont-ils changé eux-mêmes ? Cet étonnement fut d'au-« tant plus grand, que l'on voyait les philosophes, qui « jusque-là avaient paru en possession de toutes les vertus « et de toutes les vérités, confondus, et dans leurs spé-« culations et dans leurs pratiques, par des philosophes « incomparablement plus parfaits. Ce sont ces derniers

« sages, ou plutôt leur Maître céleste, qui détruisit ces « fausses espèces de patience établies par des sages trom- « peurs, et plus vicieuses peut-être que l'impatience na- « turelle aux hommes qui n'ont que les passions pour « guide..., etc.[1]. »

Depuis lors, la race des Saints n'a cessé de se reproduire sur la terre sans y dégénérer. Quelle multitude et quelle diversité de Saints le Christianisme n'a-t-il pas enfantées au monde à toutes les époques, dans toutes les situations, à tous les âges, dans tous les rangs, se faisant jour à travers tout par une vertu qui fait ce qu'elle veut, et ne prend conseil que d'elle-même; opposant aux besoins et aux difficultés des temps des caractères de sainteté divers qui les dominent, et en qui s'incarne et se perpétue son imprescriptible pouvoir? Le temps me manque pour esquisser, pour nommer même ces vivants témoins de la divinité de notre sainte Religion; leur nombre ne me le permet pas, et leur supériorité m'en dispense : ne pouvant choisir entre tous ces héros, je préfère les laisser se présenter eux-mêmes au souvenir et à l'admiration du lecteur : ils n'ont pas besoin qu'on les recommande[2].

Au reste, comme nous l'avons déjà dit, un seul suffit, et il en est un qui se trouve avoir eu le pouvoir d'apprivoiser l'impiété, et de lui faire rendre hommage à la divinité du principe de ce pouvoir. La plume de Voltaire n'a jamais rencontré le nom de saint Louis sans perdre toute sa rage et devenir chrétienne. Il en a fait l'éloge maintes fois, et,

[1] Fontenelle, *Discours sur la patience.*

[2] Cela a été fait, bien mieux que nous n'oserions l'essayer, par notre ami M. Rodière, professeur à la Faculté de droit de Toulouse, sous le titre : *les Saints et leur siècle*, ouvrage saintement et agréablement écrit, où l'auteur a versé, dans un petit nombre de pages, le trésor d'une érudition variée, d'un esprit observateur, d'une âme poétique, et d'un cœur plein de foi.

chose remarquable! il n'a jamais pu détacher l'homme du saint, tant le bon sens, plus fort que ses préjugés, lui a fait voir que la cause de tant de vertus ne pouvait être que surhumaine! Voici quelques fragments de cet éloge, qui est celui du Christianisme dans saint Louis :

« Toutes les vertus humaines étaient chez les anciens, « je l'avoue; les vertus divines ne sont que chez les chré« tiens.

« Quel bon roi, dans les fausses Religions, a vengé tous « les jours sur soi-même des erreurs attachées à une admi« nistration pénible, et dont les princes ne se croient pas « responsables? Où est le grand homme de l'antiquité qui « ait cru devoir rendre compte à la justice divine, je ne dis « pas de ses crimes, je dis de ses fautes légères, je dis des « fautes de ceux qui, chargés de ses ordres, pourraient ne « pas les exécuter avec assez de justice?

« Quels climats, quelles terres ont jamais vu des monar« ques païens, foulant aux pieds la grandeur qui fait re« garder les hommes comme des êtres subalternes, et la « délicatesse qui amollit, et le dégoût affreux qu'inspire un « cadavre, et l'horreur de la maladie, et celle de la mort, « porter de leurs mains royales des hommes obscurs frap« pés de la contagion et l'exhalant encore, leur donner une « sépulture que d'autres mains tremblaient de leur donner?

« Tombé entre les mains des musulmans, ils conçoivent « l'idée d'offrir la couronne d'Égypte à leur captif. Jamais « la vertu ne reçut un plus bel hommage[1].

« Portons plus haut notre admiration; voyons, non ce qui « étonnait l'Afrique, mais ce qui doit nous sanctifier, cette « piété héroïque qui nous rappelle toutes les actions saintes « de sa vie.

[1] Si ce n'est celui que lui rend Voltaire en ce moment.

« Saint Louis est humble dans le sein de la grandeur : « il est roi, et il est humble. Saint Louis secourt les pau- « vres, il s'abaisse devant eux ; il est le premier des rois qui « les ait servis. C'est là ce que toute la morale païenne n'a- « vait pas même imaginé.

« La charité n'est pas moins étrangère à l'antiquité pro- « fane : elle connaissait la libéralité, la magnanimité ; mais « ce zèle ardent pour le bonheur des hommes et pour leur « bonheur éternel, ces anciens en avaient-ils l'idée? ont- « ils approché de cette ardeur avec laquelle le roi travail- « lait à secourir les âmes des faibles, et à soulager toutes « les infortunes?

« Ainsi la Religion produit, dans les âmes qu'elle a pé- « nétrées, un courage supérieur et des vertus supérieures « aux vertus humaines. Elle a encore sanctifié dans saint « Louis tout ce qu'il eut de commun avec les héros et les « bons rois.

« O vains fantômes de vertus! ô aliénation d'esprit! que « vous êtes loin du véritable héroïsme! Voir d'un même « œil la couronne et les fers, la santé et la maladie, la vie « et la mort ; faire des choses admirables, et craindre d'être « admiré ; n'avoir dans le cœur que Dieu et son devoir ; « n'être touché que des maux de ses frères, et regarder « les siens comme une épreuve nécessaire à sa sanctifica- « tion ; être toujours en présence de son Dieu ; n'entre- « prendre, ne réussir, ne souffrir que pour lui : voilà saint « Louis, voilà le héros chrétien, toujours grand et tou- « jours simple, toujours s'oubliant lui-même. Il a régné « pour ses peuples ; il a fait tout le bien qu'il pouvait faire, « même sans rechercher les bénédictions de ceux qu'il « rendait heureux. Il a étendu ses bienfaits dans les siè- « cles à venir, en redoutant la gloire qui devait en être le

« prix. Il n'a combattu que pour ses sujets et pour son « Dieu. Vainqueur, il a pardonné; vaincu, il a supporté « sa captivité sans affecter de la braver. Sa vie a coulé « tout entière dans l'innocence; il a vécu sous le cilice, il « est mort sur la cendre [1]. »

Cet éloquent tableau de la sainteté chrétienne dans saint Louis peut s'appliquer, dans ses traits essentiels, à tous les autres Saints que l'Église propose à notre admiration. Leur condition et leurs œuvres ont été diverses à l'extérieur, mais intérieurement c'est le même principe, le même esprit de sacrifice, le même héroïsme de vertu.

Et ce n'est pas seulement aux Saints canonisés par l'Église qu'il faut borner le nombre de ces fleurons de la couronne du Christianisme; il en est une multitude d'autres qui ont passé dans l'obscurité, qui y vivent et qui y meurent tous les jours, d'autant plus saints qu'ils sont inconnus au monde et à eux-mêmes, et qu'ils sont comme perdus dans leur humilité. Il en est des Saints comme des étoiles du firmament : outre celles qui composent les diverses constellations reconnues, il en est une multitude d'autres que leur élévation même dérobe à nos regards : le ciel spirituel a aussi sa voie lactée.

L'action du Christianisme est incessante et infinie, bien qu'elle soit parfois occulte; et, après deux mille ans de fécondité, il germe, il pousse encore des fleurs aussi parfumées, des fruits aussi savoureux [2]. C'est un préjugé

[1] Voltaire, édit. Beuchot, t. XXXIX, p. 127.

[2] Au mois de juin 1843, est morte à Saint-Pallais, près de Saintes, une jeune fille d'une condition obscure, et qui avait gagné sa vie du travail de ses mains, dont la sainteté a présenté des caractères surnaturels. Un de ces caractères, dont tout le monde peut être juge, se trouve dans les écrits qu'elle nous a laissés, publiés sous les auspices du savant et pieux évêque de la Rochelle, qui les a fait précéder d'un mandement, et dont il détient les

funeste, et qui décourage un grand nombre d'âmes, de s'imaginer que la sainteté soit si extraordinaire, et de ne la reconnaître qu'aux manifestations extérieures qui caractérisent la vie des principaux Saints : outre ceux par lesquels Dieu a voulu édifier le monde, il en est une multitude d'autres qu'il se réserve pour lui seul. La sainteté peut exister sans manifestations extérieures, je dis plus, sans manifestation intérieure. Ce sont les actes et non la vue de ces actes qui font les saints; et comme le propre de la sainteté est la simplicité, il doit être qu'une foule d'âmes que le monde ne connaît pas, qui ne se connaissent pas elles-mêmes, qu'on méprise et qui se méprisent, sont en voie de sainteté.

Oh! si on savait tous les Saints qui existent en ce moment sur la terre, non pas au loin, mais autour de chacun de nous!... On s'est plu à raconter les *mystères* de la corruption et du crime : que ne peut-on dévoiler les mystères de la sainteté et du sacrifice! Oh! si les chaumières, si les hôpitaux, si les mansardes, si les prisons, si les cloîtres, si les déserts, si l'humble foyer domestique surtout, pouvaient raconter tout ce qu'ils ont vu, pouvaient rendre tout ce qu'ils ont reçu de vertus chrétiennes, quel spectacle! Mais c'est là un secret entre Dieu et ses Anges, un secret pour les auteurs mêmes de ces vertus, qui, le jour où Dieu les couronnera, diront, avec l'ingénuité du dévouement : *Quand est-ce, Seigneur, que nous avons fait ces cho-*

autographes dans son palais. Ces écrits, échappés de la plume d'une jeune ouvrière, entre la fatigue et la souffrance, nous dévoilent une âme vraiment surhumaine par son intelligence et son amour des choses de Dieu. Nous ne craignons pas de dire que, par la simplicité, la précision, la correction, l'élévation, le sublime même des pensées, des sentiments et du style, ces écrits rappellent ceux de Fénelon, et atteignent quelquefois à Bossuet. Cette jeune fille est *Marie Eustelle.*

ses[1] ? un secret pour le monde, qui n'en est pas digne, et qui, le plus souvent, n'est capable que de les épurer en les insultant.

Le monde cependant est sauvé par eux : il tomberait bientôt en corruption, et serait replongé dans les ténèbres d'où il a été tiré, si les vrais chrétiens n'étaient, selon l'expression du Sauveur, *le sel de la terre, la lumière du monde.*

Le fruit du Christianisme ne s'est pas borné, en effet, à la sanctification individuelle de ses membres; mais, par cette sanctification, il a épuré, il a moralisé la conscience publique du genre humain, de laquelle participent ceux mêmes qui restent étrangers à son action immédiate. Le Christianisme a assaini le monde. De son centre surnaturel, il a agi sur le naturel des sociétés humaines. Les législations, les institutions, les mœurs, les rapports divers dont elles se composent, ont été refaits sur l'Évangile. La corruption païenne et la barbarie germanique ont été successivement éjectées, et le monde en est venu à respirer le Christianisme comme l'air. Tout ce qui est général aujourd'hui, tout ce qui est public, tout ce qui est universel, est chrétien, ou tend à le devenir. Sans doute il y a et il y aura toujours de la corruption et de la perversité dans le monde, parce que toujours il y aura de la liberté; il y en a même de nos jours, ce semble, plus que jamais; mais, outre que nous sommes dans un état extraordinaire de transition, je ferai remarquer qu'il n'y a que des crimes *privés.* Autrefois il y avait des crimes publics, sociaux, collectifs; la perversité n'était pas seulement dans les âmes particulières, elle était dans l'âme même de la société, dans les lois, dans l'opinion, dans les institutions, dans les coutumes, dans tout ce par quoi nous vivons en commun:

[1] Matth., xxv, 38.

Aujourd'hui, je ne crains pas de le dire, elle y est moins que jamais; et, quels que soient les écarts de la moralité privée, le niveau de la moralité sociale a été toujours, sauf les temps de crise, en s'élevant. C'est une chose qu'il importe bien d'observer : nous avons, chacun, deux existences en quelque sorte : l'une privée, libre, et responsable; l'autre publique, sociale, et soumise à l'influence du milieu où nous vivons. Celle-là n'est pas toujours d'accord avec celle-ci, et il arrive souvent que nous censurons de bonne foi avec tout le monde les infractions que nous commettons en particulier. Or, jamais peut-être ces deux existences n'ont été plus dédoublées que dans nos temps modernes; jamais il n'y a eu plus de crimes, si vous le voulez; mais jamais aussi il n'y a eu plus de protestations. Les crimes mêmes qui se commettent ont un caractère de singularité, d'*excentricité*, comme on dit, qui accuse la folie autant que la perversité, tant la raison publique les rejette, tant la conscience sociale les désavoue. Quoi qu'on fasse, quoi qu'il arrive, il y aura toujours quelqu'un qui restera chrétien, et qui le deviendra de plus en plus : ce quelqu'un, c'est tout le monde. Les impies et les méchants honorent le frein qu'ils blanchissent; et le nombre en fût-il encore plus considérable, la fureur plus haute, il ne leur sera jamais donné de prévaloir contre le Christianisme; et cela par une raison fort simple : c'est qu'ils ne peuvent le guerroyer que de ses dons.

Certes, c'est un phénomène étrange que celui-là, et une belle preuve de la divinité d'un principe qui, après avoir porté le monde à un si haut degré de civilisation à travers les éléments les plus contraires, le soutient dans cet état, à l'encontre de l'immoralité privée que cette civilisation même engendre, et continue à le faire avancer à travers

tous les excès particuliers d'une société qu'il vivifie en dépit de ses membres !

Le Christianisme a triomphé de la civilisation corrompue du paganisme ; il en a purgé le monde, et ce fut un beau début. Il eut ensuite un autre travail à faire tout différent du premier, et non moins grand, non moins beau : ce fut de triompher de la barbarie qui vint se jeter au travers de son action régénératrice. Après avoir arraché des hommes civilisés à leurs préjugés, il eut à civiliser des hommes grossiers ; après avoir corrigé, il eut à instituer. Quelque différent que ce second ouvrage fût du premier, il le fit avec le même succès, sans changer de principes ni de moyens, sans cesser d'être lui. Pendant longtemps même, chose admirable ! il mena ces deux grands travaux de front ; et pendant que d'une main il sanctifiait les mœurs putrides de Rome et de Corinthe, de l'autre il apprivoisait et poliçait les mœurs farouches des hordes vomies par le Nord. Le monde moderne, avec tout le déploiement de ses facultés morales, intellectuelles et industrielles, est sorti de ce second enfantement. Mais là une troisième épreuve, un troisième succès, étaient réservés au Christianisme : sauver le monde de l'abus des biens dont il l'avait comblé ; lui conserver ces biens, et les accroître en dépit de ces abus ; le faire passer par-dessus cet écueil fatal où toute société humaine vient échouer : la corruption de ses propres richesses, la décadence de ses propres grandeurs, la mort après la vie. Écueil plus redoutable que les précédents, puisqu'il est en raison de la hauteur de la civilisation qui l'engendre, et que c'est en l'absence de tout appui étranger à la nature de l'obstacle, et par un effort purement interne, que le triomphe doit s'opérer.

Or, c'est là le grand spectacle que nous avons sous les

yeux, sans le remarquer assez, et qui caractérise notre époque de *transition*. Cette crise héroïque, qui se préparait depuis longtemps, a éclaté dans le dix-huitième siècle. A cet instant la société moderne a rasé l'écueil ; elle a sombré sous voiles, et disparu quelque temps dans les abîmes. Mais elle portait un hôte divin, qui sait commander aux vents et aux flots. La civilisation a reparu, vomie par le gouffre ; et si l'agitation se fait encore sentir, si les passions battent les flancs de l'Église de Jésus-Christ et se soulèvent pour la ressaisir, laissez-les faire, ce n'est qu'un reste ou qu'un retour factice de danger. La raison chrétienne, la foi catholique, identifiées désormais avec tout ce qu'il y a de vraiment conservateur, civilisateur, progressif, prennent de jour en jour le dessus ; et après tant de preuves de l'action de Dieu, tant de gages de fidélité de ses promesses, éclairés par le passé, confiants dans le présent, sûrs de l'avenir, disons-nous bien avec Pascal : « Il est bon d'être « ainsi battu par la tempête, dans un vaisseau qu'on sait « ne pas pouvoir périr ! [1] »

§ II.

Fruits du Christianisme dans l'ordre intellectuel.

I. Il y a autant de faiblesse dans l'esprit de l'homme que de misères dans son cœur. Cette faiblesse, toutefois, atteste sa grandeur, mais déchue, qu'il tente vainement de ressaisir, et qu'il ne peut cependant abdiquer. Les tendances de toutes ses facultés ne lui permettent pas d'ignorer que tout ne finit pas avec le corps, et qu'un monde surnaturel l'enveloppe ; et la faiblesse de ces mêmes facultés ne lui

[1] Ceci a été écrit il y a cinq ans : nous apprécierons plus loin les grands événements qui ont succédé.

permet pas non plus de savoir à quoi s'en tenir sur ce monde surnaturel et ce qui l'y attend. Incapable de tout savoir, incapable de tout ignorer; ne pouvant se reposer ni dans la négation ni dans l'affirmation; attiré par la vérité, repoussé dans le doute, sa raison est plus courte que son instinct, et son extrême science est de *savoir qu'il ne sait rien*. Mot le plus profond qui soit sorti de la bouche de l'homme! parce qu'il suppose le sentiment des choses qu'il ne connaît pas, et qu'il exprime la hauteur de son destin par le cri de sa déchéance.

Au delà de l'étroite limite de ce que la raison comprend, s'ouvre et s'étend un espace vide pour elle, où se jouent les fantômes de son ignorance, où sa vue expire, où elle ne peut pas distinguer les choses, et où cependant elle soupçonne qu'il y a de grandes choses[1] : penchée sur cet abîme comme Empédocle, il ne dépend pas d'elle d'en détourner les yeux, parce qu'elle sent que là s'agite pour elle quelque importante destinée; et il ne dépend pas d'elle non plus de les ouvrir assez pour savoir ce qui s'y passe[2]. — Cet espace vide que nous portons tous en nous, cet abîme, est la région du *mystère*.

De là sont sortis et sortent encore tous ces systèmes idéologiques et théogoniques dont le tourbillon compose l'histoire de la philosophie humaine, et dont le résultat échappe toujours. De là, en descendant plus bas, sont sorties toutes les superstitions et toutes les extravagances religieuses qui ont tour à tour régné sur cette terre, et l'ont rendue la proie

[1] *Majus esse quiddam suspicata est, ac pulchrius, quod extra conspectum natura posuisset.* (Senec., *Quæst. nat.*, I, Præfat.)

[2] . . . . . Malgré moi l'infini me tourmente.
Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir;
Et, quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
De ne pas le comprendre et pourtant de le voir.
(Alfred de Musset, *Espoir en Dieu.*)

et le jouet de tant de fanatiques et d'imposteurs. De là enfin s'élèvent parfois, pour les esprits les plus rassis, de saisissantes incertitudes, de soudains vertiges, de terribles *peut-être,* qui les font se retourner incessamment dans mille conjectures sur leur destinée prochaine, sans pouvoir jamais trouver une solution; car on a beau faire, on ne saurait jamais complétement s'endormir sur les bords d'un tel gouffre : c'est un volcan qui fume toujours[1].

C'est ce vaste besoin de l'âme humaine que la Religion de Jésus-Christ est venue satisfaire, c'est sur cet abîme qu'elle est venue jeter un chemin.

Ce grand bienfait, selon l'ordinaire, en a fait oublier le besoin, précisément parce qu'il l'a comblé; et il n'est pas rare de trouver des gens qui se flattent de pouvoir se passer du secours de la foi, et de se tenir au-dessus de toute crédulité sur le pied ferme de la raison.

Or, c'est là une grande illusion. L'incrédulité, dans son sens absolu, n'est qu'un mot : il n'a jamais existé d'*incrédules*. Je m'explique :

Sans doute il y a eu un trop grand nombre d'incrédules, si on entend par là ceux qui ont rejeté les dogmes de la Religion chrétienne; et encore n'y en a-t-il pas tant qui les aient complétement déracinés de leur esprit. Tous ceux qui paraissent et qui se croient même incrédules, en ce sens relatif, ne le sont pas toujours. La plupart ressemblent à ceux qui ont peur la nuit, et qui chantent en marchant pour s'étourdir : quand un péril subit les saisit à la gorge, ces faux braves deviennent plus croyants qu'il ne faut, et on ne peut souvent les ramener du désespoir.

[1] Jouffroy, qui est mort consumé, on peut le dire, par ce noble tourment, l'a dépeint d'une manière admirable dans son écrit intitulé *Du Problème de la destinée humaine*.

Mais les incrédules achevés, ou, pour parler plus exactement, les *in-croyants*, sont-ils *in-crédules?* Tant s'en faut! car, comme dit Bossuet, « les absurdités où ils tom« bent, en niant la Religion, deviennent plus insoutenables « que les vérités dont la hauteur les étonne; et pour ne « vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils sui« vent l'une après l'autre d'incompréhensibles erreurs[1]. » On ne remarque pas tout ce qu'il faut croire pour ne pas croire, parce que ce qu'on croit alors est d'accord avec nos passions, qui nous le cachent. Mais, considérée en soi et d'un œil philosophique, l'impiété ne peut rejeter aucun article de la foi chrétienne sans le remplacer par une opinion cent fois plus inadmissible, et sans mettre une absurdité à la place d'une difficulté. Les déistes, les athées, les matérialistes, ne croient pas en Jésus-Christ, en Dieu, à la spiritualité; mais, pour fonder leur incrédulité dans ces différents ordres, ils sont obligés de professer des croyances opposées qui révoltent le bon sens du plus humble des chrétiens, et lui font rendre au centuple la dédaigneuse pitié dont il est l'objet. Par exemple, que le monde se soit créé lui-même, ou que ce qui change et meurt tous les jours existe par soi éternellement; que le hasard fasse continuellement acte de suprême intelligence; que des atomes, en tourbillonnant et s'accrochant, soient arrivés à faire tout le mécanisme de ce bel univers, et que ces mêmes tourbillons ne défassent pas leur ouvrage, et le maintiennent au contraire dans l'ordre parfait qui nous ravit; que la matière soit par elle-même douée de mouvement, de sentiment, de volonté, d'intelligence, de conscience; que les faits historiques de la vie de Jésus-Christ et des douze Apôtres n'aient jamais existé, et que toute l'histoire de l'origine du Chris-

[1] *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague.*

tianisme ne soit qu'une allégorie mythologique, sous laquelle on a voulu seulement personnifier le culte du soleil et de la lune et des douze signes du zodiaque; que sais-je? on ferait un plaisant symbole de tous les symboles de l'incrédulité! Tout ce qu'il y a de plus extravagant, de plus creux, de plus absurde, l'*incroyant* le croit, est obligé de le croire; et le *croyant*, au contraire, ne croit pas ces absurdités; et c'est parce qu'il ne peut pas les croire, parce que sa raison s'en offense, parce qu'il n'est pas crédule, en un mot, qu'il est croyant. « Ce serait un bel ouvrage, « dit d'Aguesseau, que celui où on entreprendrait de prou- « ver qu'il est plus difficile de ne pas croire que de croire[1]. » C'est pourquoi un grand esprit, Antoine de Fussal, après avoir bien examiné toutes les sectes philosophiques, a dit, avec beaucoup de justesse : « Je n'ai rien trouvé de mieux « que de croire en Jésus-Christ. » Il est vrai que les incrédules ont un avantage, c'est celui de pouvoir changer de systèmes; mais comme ils ne peuvent que changer d'absurdités, et qu'à moins de jeter un interdit sur leur raison, il faut qu'ils en croient quelqu'une, ils ne font, par la facilité de leur changement, que les croire toutes, et que mériter par là plus justement ce mot de Pascal : « Incré- « dules les plus crédules[2]! »

Quant à nous, « nous n'avons pas besoin de curiosité

[1] *Lettres sur divers sujets*, t. XVI, p. 76. — « Le partage, en effet, « n'est pas égal, dit Voltaire lui-même, puisque le propre de l'incrédulité « est de croire tout ce qui est incroyable, contradictoire et impossible; de « croire ce qu'on n'entend pas sans aucune autorité qui puisse nous le per- « suader. Soumettre notre raison, non par une crédulité aveugle, mais do- « cile, et que la raison même autorise, telle est la foi chrétienne. » (*Raison du Christianisme*, au mot Aveux.)

[2] Ce mot rappelle celui de Sénèque : *Philosophi, credula natio.* (*Quæst. nat.*, VI, 26.) Voyez le piquant commentaire qu'en fait M. de Maistre, *Soirées de Saint-Pétersb.*, t. I, p. 181.

« après Jésus-Christ, pouvons-nous dire avec Tertullien, ni « de recherches après l'Évangile. Quand nous croyons, « nous ne voulons rien croire au delà. Nous croyons « même qu'il n'y a plus rien à croire[1]. » Ce qui revient à ce mot de Joubert : « La Religion défend de croire au « delà de ce qu'elle enseigne[2]; » et à celui de Portalis, qui rentre dans le point de vue d'où nous sommes partis : « La foi ne fait que tenir la place que la raison laisse vide, « et que l'imagination remplirait incontestablement plus « mal[3]. »

Mais ce n'est pas tout. Les incrédules déclarés ne se sont pas bornés à cette crédulité, pour ainsi parler, nécessaire à leur incrédulité même; et on les a presque toujours vus tomber dans des crédulités gratuites, dans des pratiques de superstition ridicules et grossières par leur objet ou par leur incohérence. Il est d'expérience que ceux qui croient le plus aux sortiléges, à la magie, au fétichisme, sont ceux qui se sont le plus hautement prononcés contre les vérités de la foi. Combien d'incrédules qui croient au diable sans croire en Dieu, qui se livrent superstitieusement à des observances minutieuses et maniaques, tandis qu'ils dédaigneraient les plus saintes et les plus nobles pratiques de piété[4]! Autrefois Julien, si philosophe dans son gouvernement, ne

[1] Tertullien, *Traité des Prescriptions*, VIII.

[2] Joubert, *Pensées, Essais, et Maximes*, t. I, p. 117. — « Il y a une « grande différence entre la crédulité et la foi, dit-il; l'une est un défaut, « et l'autre une vertu : la première vient de notre extrême faiblesse; la se- « conde a pour principe une douce et louable docilité, très-compatible avec « la force, et qui lui est même très-favorable. » (P. 115.)

[3] Portalis, *Discours sur le Concordat*.

[4] J'ai connu un homme renommé par son incrédulité, athée, matérialiste et beau diseur, qui ne s'habillait jamais sans faire le signe de la croix sur ses vêtements (il avait peur de mourir d'apoplexie); accordant ainsi à la superstition ce qu'il refusait à la foi.

se montra-t-il pas le plus superstitieux des hommes dans ses idées[1]? Les incrédules du moyen âge, Cardan, Pomponace, Bodin, ne se sont-ils pas livrés aux pratiques et aux opinions les plus insensées? Et le dix-huitième siècle, ce siècle de l'incrédulité par excellence, n'a-t-il pas été le jouet des charlatans? Ne s'est-il pas livré à corps perdu aux engouements les plus fantastiques? « La maxime du temps « semblait être celle-ci, dit l'historien Lacretelle : *Il faut « tout croire, excepté ce qu'ont cru nos pères*[2]. » Si on nous dévoilait tout ce qui s'est passé d'occulte et de souterrain dans ce siècle *de la raison et des lumières*, nous serions renversés. « Quelques années avant la révolution française, « dit M. Portalis, un des conservateurs de la Bibliothèque « nationale me disait que, depuis quelque temps, la plupart « de ceux qui venaient pour s'instruire dans ce vaste dépôt « ne demandaient que des livres de sortilége et de cabale. « — Le savant P. Roubiès, de l'Oratoire, qui était bibliothé« caire public à Lyon, me montra, peu de mois avant sa « mort funeste, arrivée en 1793, un procès-verbal contenant « les détails et la preuve des mystères abominables qui se « célébraient dans des assemblées nocturnes et périodiques : « mystères plus horribles que tous ceux dont le souvenir « nous a été conservé dans l'histoire du paganisme le plus « grossier et le plus déhonté[3]. »

Si nous rencontrons aujourd'hui peu de ces déplorables écarts de l'esprit humain, cela tient à ce que l'esprit du siècle n'est pas tourné à l'incrédulité. Il y a peu d'incrédules; il n'y a que des indifférents, et encore le nombre en dimi-

[1] Voyez le portrait impartial qu'en fait Thomas dans son *Essai sur les éloges*.

[2] Lacretelle, *Histoire du dix-huitième siècle*, t. VI, p. 99.

[3] Portalis, *De l'usage et de l'abus de l'esprit philosophique*, t. II, p. 171.

nue-t-il tous les jours. La foi chrétienne est en honneur. C'est là ce qui nous sauve de ces honteuses faiblesses, ce qui sauve les ennemis eux-mêmes de cette foi. Il se forme autour d'eux une sorte d'esprit général qui les entraîne malgré eux-mêmes, qui agit à distance de son foyer comme par une loi de gravitation, et qui règle jusqu'à un certain point, et sans qu'ils s'en doutent, leurs actions et leurs pensées. Si on pouvait faire une complète abstraction des croyances chrétiennes, on verrait l'esprit humain emporté soudain dans les superstitions les plus avilissantes et les plus perturbatrices, sans que les plus fortes têtes, celles qui croient se posséder le mieux, pussent s'en garantir dès que la contagion s'en serait développée autour d'elles. Car cet espace vide dont nous avons parlé, et qui part de la borne où s'arrêtent nos connaissances naturelles, jusqu'à ce point indéfini où s'étendent nos intuitions et nos instincts, et qu'on peut appeler *la faculté du mystère,* a besoin d'aliments : si vous lui ôtez la foi raisonnable, elle se jettera dans la superstition. C'est ce qui fait que les Religions païennes, quelque fausses qu'elles fussent, valaient mieux que l'absence complète de toute Religion; c'était un point d'arrêt sur la pente indéfinie de la folie et de la perversité [1]. C'est ce qui fait que la foi chrétienne, qui non-seulement nous préserve de l'erreur, mais nous dirige dans la vérité, qui est *la voie, la vérité, et la vie,* est le plus beau don qui ait été fait à l'intelligence, et peut être appelée le *garde-fou* de la raison [2].

[1] « Loin que la superstition soit née de l'établissement des Religions po-
« sitives, on peut affirmer que, sans le frein des doctrines et des institu-
« tions religieuses, il n'y aurait plus de terme à la crédulité, à la superstition,
« à l'imposture. Les hommes, en général, ont besoin d'être croyants pour
« n'être pas crédules; ils ont besoin d'un culte pour n'être pas superstitieux. »
(Portalis, *Discours sur le Concordat.*)

[2] « Qui le sent plus evidemment que nous? dit Montaigne; car, encores

Nous ne croyons pas mal augurer, en pensant que nos lecteurs sont frappés comme nous de l'importance de la vérité que nous cherchons à établir en ce moment. Ils nous permettront donc de l'appuyer encore de deux fortes autorités.

Le célèbre Burke, publiciste d'un sens si bien inspiré et si pratique, dans le livre qu'il publia sur la révolution française, au plus fort de cette révolution, pour préserver l'Angleterre, sa patrie, des globes incendiaires que lui envoyait le volcan, écrivait cette remarquable page :

« Nous savons, et nous mettons notre orgueil à le sa-
« voir, que l'homme, par sa constitution, est un animal
« religieux ; que l'athéisme est non-seulement contraire à
« notre raison, mais qu'il l'est même à notre instinct, et
« qu'il ne peut pas le surmonter longtemps. Et si dans un
« moment de débauche, si dans le délire d'une ivresse cau-
« sée par cet esprit de feu distillé à l'alambic de l'enfer,
« qui est en ce moment dans une si furieuse ébullition en
« France, nous devions mettre à découvert notre nudité en
« secouant la Religion chrétienne, qui a fait jusqu'à pré-
« sent notre gloire et notre consolation, qui a été une grande
« source de civilisation parmi nous, ainsi qu'elle l'est
« parmi tant d'autres nations, nous craindrions (étant bien
« avertis que l'esprit ne supporte pas le vide) que quelque

« que nous lui ayons donné des principes certains et infaillibles, encores
« que nous esclairions ses pas par la sainte lampe de la verité qu'il a plu
« à Dieu nous communiquer, nous voyons pourtant journellement, pour peu
« qu'elle se desmente du sentier ordinaire, et qu'elle se destourne ou es-
« carte de la voye tracée et battue par l'Eglise, comme tout aussitost elle se
« perd, s'embarrasse et s'entrave, tournoyant et flottant dans cette mer
« vaste, trouble, et ondoyante, des opinions humaines, sans bride et sans
« but : aussitost qu'elle perd ce grand et commun chemin, elle se va divisant
« et dissipant en mille routes diverses. » (*Essais*, liv. XXXI, ch. XII.)

« superstition grossière, pernicieuse, et dégradante, ne vînt « en prendre la place [1]. »

La seconde autorité n'est pas moins remarquable, et la circonstance toute confidentielle où elle a été émise lui donne un caractère plus philosophique. Celui qui nous la rapporte, esprit distingué lui-même, de Fontanes, le fait en termes qui témoignent tout le prix qu'il y attachait. Nous allons les conserver ; ils en forment comme l'enchâssure :

« PAROLES DE BONNET.

« J'étais à Genève en 1787 ; j'eus le désir de voir l'illustre Bonnet, disciple de Locke, précurseur de Condillac, auteur de l'*Essai analytique des facultés de l'âme* et des *Observations sur les corps organisés*. Je le trouvai à sa maison de Genthod, placée dans une situation à la fois riante et magnifique, aux bords du lac, entre les sommets des Alpes et du Jura. Il me parla d'abord avec admiration de l'abbé de l'Épée, dont M. Sicard a recueilli la gloire et perfectionné la découverte. Il me montra ensuite quelques fragments de correspondance avec le savant Mosès, juif de Berlin, et l'un des plus subtils métaphysiciens de ce siècle. Enfin la conversation tomba sur les illuminés. Il ne me déguisa point que des hommes illustres de la Suisse étaient atteints de ce délire. J'osai lui en demander la cause. Voici à peu près quelle fut sa réponse :

« La philosophie moderne, me dit-il, a ébranlé les fon« dements de toutes les croyances religieuses. L'esprit hu« main, arraché imprudemment aux opinions sur les« quelles il reposait depuis tant de siècles, ne sait plus où « se prendre et où s'arrêter. L'absence de la Religion laisse

[1] *Réflexions sur la révolution de France*, par Edmond Burke, p. 189.

« un vide immense dans les pensées et dans les affections « de l'homme ; et celui-ci, toujours extrême, le remplit des « plus dangereux fantômes, à la place d'un merveilleux « sage et consolant, adapté à nos premiers besoins. Ainsi « l'homme, en devenant incrédule, n'en sera que plus ai- « sément précipité dans la superstition : il portera jusque « dans l'athéisme même le besoin des idées religieuses, « qui est une partie essentielle de son être, et qui doit tou- « jours faire son bonheur ou son tourment; il abusera de « ses propres sciences, en y mêlant les plus monstrueuses « rêveries ; il divinisera les effets physiques et les énergies « de la nature; on le verra retomber dans un absurde « polythéisme; en un mot, il sera disposé à tout croire, « au moment où il dira fièrement qu'il ne croit plus rien. « Il est temps que la véritable philosophie se rapproche, « pour son propre intérêt, d'une Religion qu'elle a trop « méconnue, et qui peut seule donner un essor infini et « une règle sûre à tous les mouvements de notre cœur. Il « faut laisser des aliments sains à l'imagination humaine, « si on ne veut pas qu'elle se nourrisse de poisons. »

« Telles furent les réflexions de Bonnet, continue de Fontanes. J'avoue qu'elles me frappèrent trop peu à l'époque où je les entendis; mais, depuis ce temps, elles sont revenues à mon souvenir. Je les offre aux méditations des bons esprits [1]. »

De toutes ces réflexions et de toutes ces autorités si claires, si fortes, si unanimes, et qui viennent de toute part former la conviction, il doit demeurer établi qu'outre ce que la raison seule peut saisir, il y a des choses que l'âme humaine *appète* invinciblement; il y a en elle une faculté spécialement religieuse, la faculté du mystère, qui est

[1] *Œuvres de M. de Fontanes*, t. II, p. 142.

aussi naturelle, aussi essentielle à l'homme, que la mémoire, l'imagination, le jugement, la volonté. Ceux qui rejettent les croyances chrétiennes ne se dépouillent pas pour cela de cette faculté; seulement ils l'exposent à se jeter sur des aliments funestes. Que s'il en est quelques-uns qui soient parvenus à l'étouffer, et qu'ils s'en croient pour cela plus sages, ils ne sont que plus bornés : il leur manque un sens, le sens de l'infini, le sens de Dieu. Par le vague et l'infirmité naturelle de cette faculté, l'homme est au-dessous de l'Ange; mais par sa privation il est au-dessous de l'homme[1]. Cette vérité a pour elle ce qu'il y a jamais eu de plus universel et de plus constant dans la nature humaine. Si l'homme est un *animal raisonnable*, il n'est pas moins un *animal religieux*.

Que conclure de là, sinon que le même Dieu qui a disposé tous nos sens et toutes nos facultés en vue d'un objet a dû donner un objet à cette faculté religieuse, la satisfaire, la régler? Lorsque nous voyons surtout que, livrée à elle-même, elle fait tomber l'homme dans des abîmes sans fond, et jette la perturbation dans toute l'économie de son être moral, nous devons croire qu'il doit y avoir pour elle un état normal d'ordre, de satisfaction, de développement, qui la préserve de ces chutes et qui l'exerce selon sa fin. Et ensuite, lorsque nous trouvons dans la doctrine de Jésus-Christ, et dans l'adhésion de l'âme à cette doctrine, ce résultat d'ordre, de satisfaction, et de développement religieux, unique entre toutes les Religions; lorsque nous

[1] Qu'est-ce donc que ce monde, et qu'y venons-nous faire,
Si, pour qu'on vive en paix, il faut voiler les cieux?
Passer comme un troupeau les yeux fixés à terre,
Et renier le reste, est-ce donc être heureux?
Non; c'est cesser d'être homme. . . . .

(Alfred de Musset, *Espoir en Dieu.*)

voyons que celles-ci n'ont pu que pallier ou enrayer le désordre de cette faculté, mais que celle-là seule en a procuré le bien, nous devons saluer, nous devons adorer dans un si grand bienfait la même main qui a créé notre âme, parce qu'il n'y a qu'elle seule qui a pu si bien la diriger, à travers tant de précipices, vers sa fin.

II. Pour nous pénétrer davantage de cette vérité, entrons dans un examen plus rapproché du rapport de la foi chrétienne avec notre âme, et en particulier avec la raison.

Satisfaire la faculté religieuse de notre âme dignement, grandement, sans déranger les autres facultés, sans gêner et appauvrir la raison, en la faisant entrer au contraire dans cette satisfaction, en la lui rendant propre, en l'y développant et faisant grandir toutes ses puissances, voilà le problème que le Christianisme seul a résolu.

1° Et d'abord il ne gêne, il n'appauvrit pas la raison. Il ne lui ôte rien, en effet, de ce qu'elle peut savoir par elle-même, et la laisse s'exercer librement dans le cercle de ses connaissances naturelles. Il n'empiète en rien sur son domaine. Sa doctrine ne commence qu'au point où la raison finit, où sa vue se trouble, s'égare, et se perd. La foi vient s'ajouter seulement à la raison. Ce n'est pas même une soumission qu'elle en exige, puisque, venue à ce point, la raison n'abdique que son impuissance : c'est un assentiment qu'elle lui demande, c'est une alliance qu'elle lui propose, dans laquelle il y a tout à gagner et rien à perdre. Il y a plus, et c'est ici l'important de cette première considération : la foi ne vient pas se joindre à la raison par *juxtaposition*, si je puis ainsi parler, mais par *incorporation*. Le Christianisme est la seule Religion

qui ait des preuves. Avant de demander la croyance à ses mystères, il invite la raison à examiner son autorité, il lui produit ses titres; et ce n'est qu'après qu'elle a dû, selon les lumières naturelles, en reconnaître la validité, la divinité, qu'il exige la croyance à sa doctrine et la pratique de cette croyance; le tout par voie de conséquence, c'est-à-dire, par voie de raison. La foi s'adapte par là à la raison comme un instrument, comme un *argument*, dit l'Apôtre; et cela se fait par le moyen des preuves extrinsèques dont la foi est munie, et auxquelles la raison ne peut se refuser sans se manquer à elle-même. Le Christianisme est la seule Religion qui procède ainsi, qui ménage la raison, qui ne lui demande que ce qu'elle ne peut pas logiquement refuser. Évidemment il y a là un caractère unique de véracité.

2° En second lieu, la foi délivre et soulage la raison, et lui assure ses propres richesses.

Venue au point où la foi la prend, non-seulement la raison ne peut rien acquérir, rien saisir, mais elle se consume en efforts impuissants pour atteindre au delà, et court le risque de s'abîmer. C'est une Pénélope qui recommence le matin à ourdir la trame qu'elle défait le soir, exposée à voir sa liberté ravie par mille amants indignes d'elle, qui se disputent sa conquête et qui dévastent son palais : je veux dire mille systèmes, mille chimères, qui, sans jamais la satisfaire, la laissent toujours de plus en plus appauvrie par le doute et livrée aux plus funestes écarts. La foi vient l'arracher à cette tyrannie, la délier de ce joug de plomb sous lequel elle tombe à chaque pas, et lui faire recevoir à la place un frein léger qui la dirige, sans la gêner, vers les régions de la lumière.

Elle lui assure et lui rend ses propres richesses. Il y a,

en effet, un certain nombre de vérités capitales qui sont sur les confins de la raison et du mystère, que la raison n'englobe pas tout à fait, et qu'elle ne saisit que d'une touche pleine de faiblesse et de défaillance. Telles sont les vérités de l'existence de Dieu, de son unité, de sa providence, et de ses principaux attributs; de la spiritualité de l'âme, de sa liberté, de sa responsabilité, de son immortalité; d'un état futur de récompense et de châtiment, etc. : vérités qui forment ce qu'on appelle la théologie naturelle. On peut dire que ce sont des vérités de raison, parce que la raison en perçoit les motifs principaux, les fondements nécessaires, selon que nous l'avons vu au début de ces *Études :* cependant il est vrai de dire aussi qu'il y a une portion de ces vérités qui plonge dans la nuit du mystère; la raison n'en fait pas complétement le tour; et par là elle est exposée à se les voir disputer, à ne pas savoir elle-même les acquérir ou les garder, ou même à les fausser dangereusement, et en faire des sujets d'erreur et de désordre.

Pour juger de l'état naturel de l'esprit humain par rapport à ces vérités, il faut se rappeler ce qu'elles étaient devenues dans le monde païen. Elles avaient disparu dans la nuit du polythéisme pour la généralité des hommes; et si quelques philosophes semblaient les avoir conservées, ce n'était, dit Socrate, que comme *les rêves d'une vieille en délire*[1], ou, disent encore Cicéron et Sénèque, que comme *les songes de ce qu'on désire plutôt que ce qu'on tient*[2]. Et encore dans quel état, dans quel chaos de systèmes

[1] Gorgias.

[2] *Somnia sunt non docentis, sed optantis.* (Cicero, *Acad. quæst.*, lib. IV, c. XXXVIII.) — *Rem gratissimam promittentium magis quam probantium.* (Senec., *Epist.*, 102.)

grossiers et extravagants ces vérités étaient-elles avilies et confondues !

Or, le Christianisme est venu dégager ces vérités, les rétablir dans tout leur lustre et leur complet accord ; il les a vulgarisées, il les a certifiées. Après les avoir portées à un degré de pureté et de sublimité qui dépasse ce que la philosophie, dans son vol le plus hardi, en avait soupçonné jusqu'alors, il les a mises à la portée de tout le monde, et les a préservées à jamais de toute altération et de toute ruine, en les surnaturalisant par la foi. « Il est nécessaire « à l'homme, dit très-judicieusement saint Thomas, de « croire et de recevoir par manière de foi, *per modum fidei*, « non-seulement les choses qui sont au-dessus de la rai- « son, mais encore celles que la raison peut connaître ; et « cela, premièrement, afin que l'homme parvienne plus « tôt à la connaissance de la vérité divine ; secondement, « afin que la connaissance de Dieu soit à la portée de tout « le monde ; troisièmement, afin qu'on ait la certitude. La « raison humaine est, en effet, bien fautive dans les choses « divines : témoin les philosophes, qui, même dans les « choses humaines, sont tombés avec leur raison dans des « erreurs et des contradictions. Pour que l'on puisse donc « avoir de Dieu une connaissance certaine et hors de tout « doute, il a fallu que les vérités divines fussent transmi- « ses par le moyen de la foi, comme parole de Dieu, qui « ne peut mentir[1]. »

Quel bienfait immense le Christianisme n'a-t-il pas ainsi apporté à la terre, non-seulement en lui redonnant ces vérités mères, mais en assurant leur jouissance à tous les hommes et leur conservation à tous les temps, par la démonstration abrégée de la foi, qui, sans exclure la mé-

[1] 2. 2. *Quæst.*, 2, art. 25.

thode du raisonnement immédiat, y suppléе pour l'immense multitude qui n'en est pas capable, et préserve de ses écarts ceux que la vivacité même de leur esprit y exposerait! Par là le Christianisme a constitué la philosophie, en lui donnant un sol résistant et fécond, au lieu de ce terrain mouvant et sablonneux des systèmes, où la philosophie antique enfonçait à chaque pas. Comme tout se tient dans notre entendement, en assujettissant ces premières vérités sur la base de la foi, le Christianisme a raffermi toutes les autres vérités d'un ordre inférieur. Il a mis un principe de certitude dans l'âme humaine, qui, de proche en proche, a *stabilisé* toutes les assises de la raison. En vulgarisant ces vérités, il a non-seulement fait participer tous les hommes individuellement et sans distinction à leur bénéfice, mais il a créé par là ce qu'on appelle la raison publique, ce foyer commun si puissant qui prévient ou réprime les aberrations de la raison privée, et qui est comme l'âme des sociétés modernes.

« A Dieu ne plaise que je sois ni injuste ni ingrat! » s'écrie un philosophe déjà cité, Bonnet. « Je compterai sur « mes doigts les bienfaits de la Religion, et je reconnaîtrai « que la vraie philosophie elle-même lui doit sa naissance, « ses progrès et sa perfection. Oserais-je bien assurer que « si le Père *des lumières* n'avait point daigné éclairer « les hommes, je ne serais pas moi-même idolâtre? Né « peut-être au sein des plus profondes ténèbres et de la « plus monstrueuse superstition, j'aurais croupi dans la « fange de mes préjugés; je n'aurais aperçu dans la na- « ture et dans mon propre être qu'un chaos. Et si j'avais « été assez heureux ou assez malheureux pour m'élever « jusqu'au doute sur l'Auteur des choses, sur ma des- « tination présente, sur ma destination future, etc., ce

« doute aurait été perpétuel; je ne serais point parvenu « à me fixer, et il aurait fait peut-être le tourment de ma « vie[1]. » — C'est un grand philosophe qui célèbre ainsi le bienfait de la foi pour sa haute raison. Qu'on mesure par là toute la portée de ce bienfait pour la généralité des autres hommes!

3° Enfin, après avoir rapproché de la raison commune, et ramené à l'état de certitude et d'évidence pour tous les hommes, ces prénotions, ces conjectures, qui faisaient le tourment des plus hautes intelligences, le Christianisme a encore révélé, par delà, des vérités qui seraient à jamais restées hors de la portée de l'esprit humain. Je veux parler de ces vérités contenues dans les dogmes particuliers du Christianisme : la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, la chute en Adam, la réhabilitation en Jésus-Christ, et tout ce magnifique ensemble de la doctrine catholique, dont la haute philosophie, les beaux rapports, et les fécondes applications, ont fait l'aliment de la seconde partie de nos *Études*. Ces vérités, qui appartiennent à la théologie proprement dite, reçoivent et élargissent les vérités plus simples qui appartiennent à la théologie naturelle, de même que celles-ci répondent aux plus purs instincts de la raison. En nous les découvrant, le Christianisme n'a fait que dérouler une perspective dont le point visuel est dans la raison, et dont le fond réagit lumineusement sur tout ce qui précède, et éclaire tout autour de nous et en nous-mêmes. Quoique nous n'eussions jamais pu découvrir la doctrine chrétienne, cependant, lorsqu'elle nous est révélée, elle se trouve réactivement conforme aux plus pures lumières de la raison, de laquelle on peut dire que, si elle ne connaît pas cette doctrine, au moins la reconnaît-

[1] Bonnet, *Recherches sur le Christianisme*, p. 221.

elle toujours. Sans doute cette doctrine est mystérieuse dans son fond, mais elle est lumineuse dans ses reflets : invisible, elle fait tout voir. Le mystère est le propre de l'infini par rapport au fini; mais ce rapport peut être plus ou moins étroit, et nous resserrer plus ou moins dans les bornes de l'ignorance. Or, le Christianisme est venu élargir ce rapport, reculer ces bornes, nous donner de l'air, de l'espace, de la lumière, étendre notre vue par delà. Il ne nous a pas apporté le mystère. Le mystère existait déjà, il existera jusqu'à un certain point toujours : seulement, au lieu qu'il nous tenait à la gorge, il est reporté à l'extrémité de l'horizon. Le Christianisme a délivré l'esprit humain des premiers mystères qui obstruaient sa vue naturelle, lui a dévoilé des vérités et des rapports qu'il ne soupçonnait pas, et enfin ne lui a fait rencontrer de nouveaux mystères que parce qu'il est dans la nature des choses qu'il en soit ainsi. Il suffit qu'il nous ait donné assez de lumière pour nous éclairer sur tous nos devoirs. Il importe même qu'il ne nous en ait pas donné davantage, afin que nous puissions y concentrer notre attention.

Il y a d'ailleurs cette grande différence entre les mystères dont le Christianisme nous a délivrés et les mystères qu'il nous a apportés, que les premiers étaient des mystères naturels, je veux dire portant sur les choses déjà existantes autour de nous et en nous : notre rang dans la création, l'énigme du bien et du mal dans le monde, le principe, la règle et l'objet de notre destinée; ou bien sur la Divinité dans son rapport primitif et immédiat avec le monde : son existence, son indépendance créatrice, son unité, sa sainteté; tandis que les nouveaux mystères, l'Incarnation, la Rédemption, la Grâce, etc., sont de l'ordre surnaturel, et résultent de l'opération de Dieu en dehors de l'état primitif

des choses. Là, le mystère se présente bien plus justement; il est bien plus supportable. C'est une nouvelle opération de Dieu; toute opération de Dieu est, de sa nature, mystérieuse; elle peut être rendue intelligible; mais Dieu ne nous devait pas l'intelligence absolue de cette opération, pas plus qu'il ne nous devait cette opération elle-même. La raison ne peut se plaindre de ne pas comprendre ce qui est survenu de la révélation de Dieu au delà de ce que naturellement elle était appelée à en savoir, alors surtout que c'est à cette révélation qu'elle doit la restauration des connaissances naturelles qu'elle avait perdues.

Une autre différence qu'il importe bien de signaler, c'est que les mystères naturels de la destinée humaine étaient des mystères d'ignorance et d'erreur, tandis que les mystères chrétiens sont simplement des mystères de foi. Ainsi il n'y avait pas seulement défaut de compréhension de la nature de Dieu, de l'origine et de la fin de l'homme, du vrai mal, du vrai bien, et de leur contradiction dans le monde, de notre misère, de notre grandeur, et des moyens de nous conduire par rapport à Dieu et aux autres hommes : il y avait, sur tous ces points si importants, ignorance; il y avait encore pis : méprise, erreur, renversement; tandis que, outre que par l'effet des mystères chrétiens tous ces points sont devenus redressés, connus, compris, les mystères chrétiens eux-mêmes n'ont opposé à l'esprit humain d'autre difficulté qu'une difficulté de compréhension. Nous les connaissons parfaitement, nous les savons; ils sont précis, arrêtés, formels; la pensée ne s'épuise pas, ne se perd pas à leur recherche; le plus petit enfant les saisit et les retient; ils ne flottent pas confondus et brouillés dans le chaos de la raison, ils se détachent, et roulent harmonieusement sur nos têtes dans le *firmament*

de la foi. Leur incompréhensibilité même n'est pas absolue, elle n'est que relative : ce firmament repose l'œil de l'intelligence, sans l'emprisonner; il recule et se laisse pénétrer, selon le degré de pureté qu'on apporte à sa contemplation.

En résumé, la foi chrétienne a été pleine de ménagements et de bienfaits pour la raison humaine. D'abord, elle ne lui ôte rien de ce qu'elle possède en propre, et ne la prend qu'au point où d'elle-même elle ne peut plus rien. — Là, elle ne se joint pas à elle arbitrairement, elle ne s'impose pas : elle se fait recevoir raisonnablement, elle s'adapte, par les preuves sensibles de sa divinité, aux données de la raison; de telle sorte que celle-ci fait acte d'elle-même en recevant le fondement de la foi, qui, par cette incorporation, devient une addition, une suite et un prolongement de la raison même. — Par ce moyen la raison se trouve soulagée immensément, car elle est satisfaite dans cet inapaisable besoin de correspondance avec l'infini, qui fait sa noblesse et son tourment; et non-seulement satisfaite, mais préservée de mille erreurs, de mille chutes déplorables, auxquelles l'emporterait inévitablement cette nécessaire et terrible faculté religieuse qu'elle ne peut étouffer sans se dégrader, et à laquelle elle ne peut s'abandonner sans se perdre. La foi chrétienne a sauvé ainsi l'esprit humain de deux abîmes dont l'alternative est inévitable, et sur la pente desquels il a toujours été placé en dehors de ce divin secours : le scepticisme ou la superstition, l'impiété ou la démence. — Par l'exercice de ce céleste instrument, la raison a repris la connaissance et la possession assurée d'une foule de vérités primordiales qui étaient autrefois sur ses confins, mais qui s'étaient comme éboulées dans l'abîme de son ignorance, et dont le renversement avait

ébranlé et disjoint toutes les autres vérités plus rapprochées qui s'y tenaient. En lui redonnant ces vérités mères dans ce qu'elles ont de plus sublime, la foi les a certifiées, vulgarisées; de telle sorte que tout le monde peut en jouir sans que personne puisse les compromettre, et qu'elles resteront à jamais la fortune publique du genre humain, et le patrimoine substitué de toutes les générations. — Outre ces vérités primitives, redonnées et assurées, le Christianisme a doté encore la raison de vérités entièrement nouvelles qu'elle n'aurait jamais soupçonnées par elle-même, et qui cependant en s'harmonisant avec les premières vérités, comme celles-ci le font avec les plus purs instincts de la raison, deviennent pour celle-ci reconnaissables et fécondes par ces harmonieux rapports, bien qu'en elles-mêmes elles soient mystérieuses. — Enfin, ce caractère mystérieux des vérités surnaturellement révélées par le Christianisme, bien différent de l'obscurité d'ignorance et d'erreur qui enveloppait les vérités naturelles, ne porte que sur la compréhension de ces vérités et non sur leur notion, parfaitement dégagée et précisée jusqu'à pouvoir entrer dans la tête d'un enfant. Et encore cette résistance de compréhension n'est-elle pas absolue; elle ne heurte pas la raison, mais la repose; elle lui laisse de quoi s'exercer, sans lui opposer de quoi la confondre; et, après lui avoir fait connaître et comprendre une foule de choses obscures et confuses, elle lui donne toujours, en définitive, la conviction arrêtée des choses mêmes qu'elle ne comprend pas.

L'opération de la foi a été absolument semblable à celle d'un instrument d'optique qui s'adapte à la vue naturelle, et n'en est qu'un *allongement;* qui rapproche, redresse et dessine nettement les objets bizarrement confus; qui en

fait découvrir de nouveaux par delà, et ne laisse expirer la vue qu'à une distance infiniment plus grande que celle que l'œil pouvait naturellement parcourir. La foi a été comme le télescope de l'intelligence : elle a agrandi son horizon, elle lui a fait découvrir de nouveaux astres dans le ciel de la pensée et de la vérité[1].

III. Le monde spirituel ayant été ainsi ouvert à l'intelligence, elle s'y est dilatée, et y a trouvé une expansion qui lui a fait dominer les sens et la nature, où la tenaient emprisonnée les superstitions sensuelles de l'antiquité. La foi chrétienne l'a soulagée, en lui enseignant, par autorité, des vérités dont la recherche épuisait autrefois ses forces, et dont la contemplation les renouvelle. Elle l'a délivrée du découragement et du scepticisme, en lui donnant une base fixe d'où elle a pu partir avec assurance, et où elle a pu revenir se reposer. En même temps elle a créé autour d'elle, par la diffusion et la communauté des mêmes lumières, un contre-poids de sens commun qui l'a préservée de ses écarts individuels, et un levier puissant qui a centuplé ses forces en mettant celles de tous à la disposition de chacun en particulier. Enfin, par la communion intime qu'elle a établie entre l'âme et son Auteur, entre la vérité et la vertu, elle a mis en elle un principe de

[1] *Per revelationem, novis et puris phantasmatibus utitur ratio*, dit saint Thomas. — « Comme l'on peut dire, dit Leibniz, que la raison est « une révélation naturelle dont Dieu est l'auteur, de même qu'il l'est de la « nature, l'on peut dire aussi que la révélation est une raison surnaturelle, « c'est-à-dire, une raison étendue par un nouveau fonds de découvertes « émanées immédiatement de Dieu ; mais ces découvertes supposent que « nous avons le moyen de les discerner, qui est la raison même ; et la vou-« loir proscrire pour faire place à la révélation, ce serait s'arracher les yeux « pour mieux voir les satellites de Jupiter à travers un télescope. » (*Nouveaux essais sur l'entendement humain.*)

vie qui est à l'esprit ce qu'il est lui-même au corps, qui concentre, discipline, inspire ses mouvements, empêche ses richesses de dégénérer et de se corrompre, et, selon l'heureuse expression de Bacon, est comme l'arome de ses connaissances : *Fides aroma scientiarum.*

Muni de ce secours, l'esprit humain, qui était demeuré pendant quatre mille ans comme accroupi à l'état d'enfance, s'est dressé d'une hauteur qu'on ne lui avait jamais connue ; il a marché de progrès en progrès, et, par toutes ses conquêtes, il a témoigné magnifiquement en faveur de la vérité d'une Religion sous l'influence de laquelle il a découvert toutes les vérités. « Quand vous voyez, dit Vol-« taire, la raison faire des progrès si prodigieux, mais « seulement au moment de la prédication de l'Évangile, « regardez la foi comme une alliée qui doit venir à votre « secours, et non comme un ennemi qu'il faut attaquer. « Osez la chérir, et non la craindre[1]. »

Il semble que la soumission de toutes choses à l'entendement humain ait été le prix de la soumission de l'entendement lui-même à la foi. Et cela a dû être, selon l'ordre hiérarchique des êtres. De même que, par sa première révolte contre Dieu, l'homme avait vu par contre-coup sa volonté se révolter contre sa raison, ses sens contre sa volonté, la nature contre ses sens, et qu'ainsi il avait perdu sur toutes choses et sur lui-même l'empire qu'il avait le premier refusé à son Auteur : de même, en profitant du divin secours qui lui était offert pour se relever de sa chute, il a dû se ressentir, même ici-bas, de la restauration qu'il n'atteindra complétement que dans le ciel, conformément au mot de saint Paul : *Instaurare omnia in Christo*. Aussi voyons-nous que sa soumission à la loi du Christ a relevé

[1] Voltaire, cité dans la *Raison du Christianisme*, au mot Aveux.

l'empire de la vérité sur sa raison par les sciences théologiques et métaphysiques ; l'empire de sa raison sur sa volonté, et de celle-ci sur ses sens par les sciences morales ; et l'empire de ses sens sur la nature par les sciences exactes et industrielles : trois branches de connaissances dont le développement prodigieux, sous la loi évangélique, a porté l'humanité au trône de la plus haute civilisation, et vérifié ce bel adage : *Servir Dieu, c'est régner*[1].

[1] On opposerait vainement à cet aperçu que l'apogée de la civilisation a concouru avec le règne de l'incrédulité. — Je réponds, 1° que le siècle de l'incrédulité n'a fait que recueillir ce que les siècles de foi avaient semé, et que c'est le *siècle des grands talents* qui a fait le *siècle des lumières*. Tous les grands procédés de l'esprit humain dans les sciences exactes dont nous sommes si fiers, la méthode de l'induction, les lois de la mécanique céleste, l'application de l'algèbre à la géométrie, le calcul différentiel, etc., ont été trouvés dans un temps et par des hommes de foi : Bacon, Newton, Kepler, Descartes, Leibniz, Pascal. (Voyez à l'appui les *Éloges* de Fontenelle et de d'Alembert.) Nous ne sommes grands, plus grands qu'eux, que parce que nous sommes montés sur leurs épaules. Ce sont les Moïses de la terre promise de la civilisation intellectuelle ; il ne leur a pas été donné d'y entrer, mais ce sont eux qui nous y ont conduits. Je ne parle encore que des sciences physiques ; car, pour ce qui est des sciences métaphysiques, beaucoup plus propres à décider la question par leur rapport plus étroit avec la foi, nous avons précisément dégénéré de ces grands hommes : ils sont restés les colonnes d'Hercule de la philosophie. Depuis eux, nous n'avons fait que rétrograder jusqu'au matérialisme, jusqu'au panthéisme antique ; et aujourd'hui même, pour couvrir sa pauvreté, sa nudité honteuse, la philosophie revêt leurs manteaux. L'incrédulité n'a donc pas produit, mais cueilli à point les fruits de la civilisation : celle-ci est toute chrétienne dans ses sources, et date des siècles de foi. — 2° Je dis plus : l'incrédulité elle-même atteste implicitement la force du principe chrétien qu'elle a déserté. Ce n'est, en effet, que parce que l'esprit humain a été porté si haut par la force de ce principe, que la tête lui a tourné. Dans le vertige de sa grandeur et l'enivrement de ses richesses, il s'est cru maître absolu de lui-même, parce qu'il s'est senti maître de tout. Ne voyant que ce qui avait été mis sous ses pieds, il a oublié la main qui l'avait ainsi élevé, comme si elle ne lui était pas, par cela même, toujours restée supérieure. Il a commis le péché d'Adam, le péché de l'Ange ; mais c'est parce que le Christianisme l'avait fait comme eux confident du Très-Haut. — 3° Enfin, pour qui voit la marche

Au surplus, sans nous engager ici dans l'étude historique des progrès de l'esprit humain dans leur rapport avec la foi, nous nous attacherons seulement à un grand fait : c'est que, en général, tout ce qu'il y a eu de vrais philosophes, de belles intelligences dans le monde, tout ce qui a porté haut la tête parmi les hommes, s'est appuyé sur la foi chrétienne. Les plus nobles représentants de la raison, les conducteurs de l'humanité, ont été apôtres ou disciples de Jésus-Christ : c'est un fait. « On pourrait produire aisé-« ment, dit d'Alembert, la liste des grands hommes qui ont « regardé la Religion comme l'ouvrage de Dieu; liste ca-« pable d'*ébranler, même avant l'examen*, les meilleurs « esprits, mais suffisante au moins pour imposer silence à « une foule de conjurés, ennemis impuissants de vérités « nécessaires aux hommes, que Pascal a défendues, que « Newton croyait, que Descartes a respectées [1]. »

des choses comme elle veut être vue, en grand, l'incrédulité que nous achevons de traverser n'est qu'une crise qui ne pouvait durer, et qu'on s'efforcerait en vain de provoquer de nouveau, parce qu'elle n'est pas compatible avec la vérité de la civilisation. Aussi voyons-nous celle-ci s'en dégager tous les jours, et revenir aux grands et immuables principes de la foi chrétienne. Les sciences, longtemps faussées par leur alliance avec la philosophie incrédule, se sont complétement séparées d'elle. Depuis lors elles font des progrès inouïs, et, chose admirable! elles ont retrouvé la foi sur tous les chemins de la vérité, et nous rapportent tous les jours des solutions qui la confirment. Quant à cette philosophie, elle est évidemment aux abois, car elle ne se soutient plus que par le désaveu, la feinte, la faveur, toutes choses qui lui sont mortelles, et qui prouvent qu'elle a fait son temps.

[1] D'Alembert, *Éloge de Bernoulli.* — Cette vérité ressort surtout de la lecture des *Éloges* de Fontenelle, lecture qu'on peut dire édifiante, par l'heureux accord qu'elle présente entre le génie et la foi. Sur soixante-neuf savants dont Fontenelle a fait l'éloge, il n'y en a peut-être pas trois qui ne brillent autant par la piété que par le savoir; et il faut louer Fontenelle lui-même de les en avoir hautement loués.

Presque tous les Saints ont été des esprits supérieurs, et l'ont prouvé par

Quelle preuve de la vérité du Christianisme! Car enfin ces mêmes intelligences, qui ont fait leur culte de la vérité en tout genre, qui ont vécu dans son étude et dans sa contemplation, qui ont apporté à sa recherche toutes les forces, tout le désintéressement dont l'esprit humain est capable, qui ont montré par leurs belles découvertes, par leurs grands travaux en métaphysique, en morale, en mathématiques, en sciences naturelles, qu'ils savaient la connaître et la trouver, à qui nous la devons, et qui en sont

des écrits non moins transcendants que leurs vertus, et dont l'éclat est d'autant plus imputable au Christianisme, que c'est pour la plupart aux siècles de décadence et de barbarie qu'ils ont brillé, comme de célestes météores dans les nuits d'hiver. Tels ont été saint Thomas d'Aquin, saint Bernard, saint Anselme, et, en remontant, saint Augustin et tous ces Pères de l'Église, qui n'ont pas moins été les Pères de la Raison. Jamais celle-ci ne s'est élevée plus haut que dans les conceptions de ces confesseurs de la foi. Descartes n'a pas dépassé saint Anselme; ses fameuses *Méditations* sont filles du *Monologium* de ce grand saint, et se retrouvent même plus avant encore dans saint Augustin. La philosophie du jour n'en disconvient pas, malgré ses tendances contraires. Il est même remarquable que pour couvrir celles-ci, et pour mieux abuser de l'autorité de Descartes qu'elle a pris pour passe-port, elle essaye de se rattacher par lui aux grands génies du sacerdoce chrétien, dont elle reproduit avec affectation les écrits philosophiques, avec des introductions et quelquefois sous des titres qui en dénaturent le véritable esprit, comme celui de *Rationalisme chrétien* donné au *Monologium* et au *Proslogium* de saint Anselme par son nouveau traducteur, M. Bouchitté. Mais ce jeu, dont le secret est de faire servir l'autorité de la foi à en consacrer la ruine et à la trahir *respectueusement*, ne saurait tromper que les simples. La foi sincère qui inspirait Descartes, qui lui faisait *mettre à part les vérités de la foi comme les premières en sa créance, et retenir constamment la Religion en laquelle Dieu lui avait fait la grâce d'être instruit* (Discours de la Méthode), cette foi dont sa philosophie ne s'écarta jamais, qu'elle se proposa même implicitement pour but, creuse un abîme entre sa tendance et celle des métaphysiciens modernes. Vis-à-vis de saint Anselme l'abîme est encore plus profond, et il nous en donne lui-même la mesure lorsque, parlant des rationalistes de son temps, les Roscelin et les Abeilard, il dit : « Ils cherchent la raison parce qu'ils ne « croient pas, et nous la cherchons parce que nous croyons » (*Cur Deus*

pour nous comme les canaux, comme les fleuves; ces mêmes intelligences, dis-je, ont reconnu que le Christianisme était vérité, la Vérité même; ils l'ont proclamé, ils l'ont professé, non-seulement par leurs écrits, mais par leurs actions; ils en ont fait le capital de leur étude et de leur conduite : et on veut qu'ils se soient trompés, trompés tous, trompés à ce point, et que, malgré cette erreur fondamentale, ou plutôt sous l'influence de cette erreur, ils aient découvert la vérité en tout le reste!...

homo, liv. I, c. II); et encore : « Je ne cherche pas à comprendre afin de « croire, mais je crois afin de comprendre. » (*Proslog.*, c. I.) — Aussi a-t-il magnifiquement compris, et nos philosophes ne se comprennent même pas.

Opposons-leur un de nos savants modernes les plus illustres, le premier orientaliste de ce siècle, au jugement des vrais savants, soit sous le rapport du génie, ou de l'immensité, de la rare profondeur de son érudition, ou pour l'abondance, la variété, l'excellence des travaux, ou encore la nouveauté, l'importance des méthodes, et des accroissements positifs dont il a enrichi la science, le célèbre Silvestre de Sacy, regardé comme le maître de ceux qui enseignent à l'Europe. Digne héritier des sentiments comme de la science du grand Anquetil-Duperron, il dicta quelque temps avant sa mort, qui arriva le 21 février 1838, un testament commençant par ces paroles, qui sont le miroir fidèle de son âme et de sa foi : « Avant de rien « régler de ce qui concerne mes affaires temporelles et les intérêts de ma « famille, je regarde comme un devoir sacré pour moi, qui ai vécu dans « un temps où l'esprit d'irréligion est devenu presque universel et a produit « tant de catastrophes funestes, de déclarer, en présence de Celui au regard « de qui rien n'est caché, que j'ai toujours vécu dans la foi de l'Église ca- « tholique, et que si ma conduite n'a pas toujours été, ainsi que j'en fais « l'humble aveu, conforme aux règles saintes que cette foi m'imposait, ces « fautes n'ont jamais été chez moi le résultat d'aucun doute sur la vérité de « la Religion chrétienne et sur la divinité de son origine. J'espère ferme- « ment qu'elles me seront pardonnées par la miséricorde du Père céleste, en « vertu du sacrifice de Jésus-Christ mon sauveur, ne mettant ma confiance « dans aucun mérite qui me soit propre et personnel, et reconnaissant du « fond du cœur que je ne suis par moi-même que faiblesse, misère et indi- « gence * ». Ces nobles et saintes paroles se louent elles-mêmes : il suffit de les citer.

* Journ. des Débats, 28 avril 1840.

Et qui décide ainsi? Ce sont, pour l'ordinaire, des esprits qui ignorent la vérité chrétienne, qui ne l'ont jamais étudiée que dans des libelles où l'on fait profession de la défigurer; qui vivent à son égard sur un vieux fonds de préjugés dont ils ne se sont pas une seule fois sérieusement rendu compte : ce sont ces esprits qui prononcent sans hésitation que Bonnet, Euler, Kepler, Leibniz, Clarke, Pascal, Bossuet, Newton, Malebranche, Descartes, Bacon, et tant d'autres beaux génies qui en ont fait l'étude consciencieuse de toute leur vie, se sont trompés du tout au tout à son sujet!... Qu'ils décident donc aussi qu'ils se sont trompés en métaphysique, en morale, en mathématiques, en astronomie, en sciences naturelles, et qu'ils s'inscrivent contre toutes les lumières en désavouant celles de la foi; ou plutôt qu'ils reconnaissent le lien de vérité qui les unit, et, comme dit Bacon, que *peu de science mène à l'incrédulité, et beaucoup de science ramène à la foi;* vérité dont un esprit distingué de notre siècle, Benjamin Constant, confesse avoir fait personnellement l'heureuse expérience : « Mon ouvrage, dit-il (l'*Histoire du polythéisme*), est une « singulière preuve de cette vérité de *Bacon*. C'est positi- « vement en approfondissant les faits, en en recueillant de « toutes parts, et en me heurtant contre les difficultés sans « nombre qu'ils opposent à l'incrédulité, que je me suis vu « forcé de reculer dans les idées religieuses. Je l'ai fait cer- « tainement de bien bonne foi, car chaque pas rétrograde « m'a coûté. Encore à présent toutes mes habitudes et tous « mes souvenirs sont philosophiques, et je défends, poste « après poste, tout ce que la Religion reconquiert sur « moi... [1]. »

[1] Benjamin Constant, *Lettre à M. Hochet*, publiée par M. de Chateaubriand, préface des *Études historiques*.

Ai-je besoin de faire remarquer que le très-petit nombre d'esprits supérieurs qui ont fait profession d'incrédulité n'affaiblit pas cette vérité, et, au contraire, la confirme, puisqu'il n'est que trop évident, par la comparaison de leur caractère et de leurs écrits avec ceux de leurs nobles adversaires, que la fureur de se distinguer, l'immoralité, l'envie, la haine, toutes les viles passions qui mènent à l'erreur et qui la rendent nécessaire, ont été les racines de leur incrédulité, et, d'autre part, que, malgré ces puissantes causes d'aveuglement, malgré les engagements pris, malgré la honte de se rétracter, ils ont donné au monde le spectacle des plus choquantes palinodies, et avoué cent fois contre eux-mêmes la force invincible de la vérité qu'ils avaient pris à tâche de renverser? Que l'on compare, que l'on mette dans les deux plateaux de la balance, le caractère et les mœurs de Voltaire et le caractère et les mœurs de Bossuet, la vie de Rousseau et la vie de Fénelon; qu'on considère qu'il n'y a pas un seul mot dans les œuvres des uns qui puisse être tourné contre leur foi, et qu'on a pu composer des volumes de ce que les autres ont écrit contre leur propre incrédulité; et on ne pourra s'empêcher de décider avec nous que l'impiété de ces funestes génies est une forte preuve *e contrario* de la divinité de notre foi. La plume des incrédules est comme la lance d'Achille, qui guérissait les blessures qu'elle faisait.

Mais c'est surtout par la comparaison des fruits produits par le génie chrétien avec ceux enfantés par le génie humain en dehors du Christianisme, que la vérité de celui-ci se fait voir. Assurément le génie est également réparti parmi les hommes; et sous le rapport de la *trempe* nous n'avons eu rien de mieux que Platon, Socrate, Aristote, Cicéron, Sénèque, et beaucoup d'autres philosophes de

l'antiquité; sous certains rapports même, et pour tout ce qui tient aux *procédés* de l'esprit, comme la logique et la rhétorique, il faut avouer qu'ils ont été longtemps nos maîtres. Eh bien! comparez leurs œuvres métaphysiques et morales (car pour les scientifiques ils n'en ont pour ainsi dire pas) avec les nôtres; mettez les œuvres de Cicéron à côté de celles de saint Augustin, les œuvres de Platon à côté de celles de saint Thomas d'Aquin, Sénèque à côté de saint Paul, Aristote à côté de Bossuet, Épictète, Marc-Aurèle, à côté de Bourdaloue, de Massillon, de Fénelon, de Pascal, de Malebranche, de Leibniz, toute la philosophie antique à côté du petit livre de l'*Imitation*, etc., et dites s'il n'y a pas, je ne dis pas dans *le faire*, entendons-nous bien, mais dans *le fonds*, dans *le produit* de ceux-ci, une profondeur, une ampleur, une justesse, une perfection, une solidité de vue, infiniment supérieures; s'il n'y a pas entre les premiers et les seconds toute la distance du rêve à la réalité, et si on ne voit pas clairement, par cette comparaison, que les philosophes païens, comme le leur disait saint Paul, n'arrivaient à rencontrer la vérité que par hasard et comme à tâtons, et qu'une grande lumière s'est levée sur le monde en Jésus-Christ? « Je voudrais que « pour notre plaisir et notre instruction, dit Voltaire, tous « les grands philosophes de l'antiquité, les Zoroastre, les « Mercure Trismégiste, les Numa même, revinssent aujour- « d'hui sur la terre, et qu'ils conversassent avec Pascal, « que dis-je? avec les hommes les moins savants de nos « jours, qui ne sont pas les moins sensés : j'en demande « pardon à l'antiquité, mais je crois qu'ils feraient une « triste figure! Les pauvres charlatans! ils ne vendraient « pas leurs drogues sur le Pont-Neuf[1]. »

[1] Voltaire, cité dans la *Raison du Christianisme*, au mot Aveux.

Ce qui est surtout hautement décisif, c'est que, comme l'observe Voltaire, ce ne sont pas nos grands penseurs, mais *les hommes les moins savants de nos jours*, qu'il nous suffirait d'opposer aux plus célèbres philosophes de l'antiquité ; et que ce n'est pas seulement sous le manteau, mais aussi sous la veste, que se trouvent nos Socrates et nos Épictètes, formés qu'ils sont *à cette science sublime de l'Évangile*, dit encore Voltaire, *à laquelle on parvient lors même qu'on n'a pas l'esprit assez étendu pour étudier les hautes sciences*[1].

Propriété vraiment divine de cette doctrine qui se fait ainsi toute à tous pour réaliser ses merveilleux enseignements dans tous les esprits, qui se passe du raisonnement pour se communiquer aux plus petits, et qui se prête au raisonnement pour contenter les plus habiles ; dont la lumière se resserre en des rayons qui lui permettent d'entrer dans l'œil le plus mince sans rien perdre de sa substance, et s'épanouit dans les capacités de l'intelligence jusqu'à rassasier les plus vastes, en les contenant néanmoins dans les limites du même enseignement ! Le Christianisme seul présente cette alliance de la philosophie transcendante avec la Religion populaire. Bossuet, faisant le catéchisme à de petits enfants, et leur communiquant tout ce qu'il sait, que dis-je ? apprenant quelquefois lui-même (cela s'est vu) les secrets de la perfection évangélique des plus humbles brebis de son troupeau, s'édifiant à leur exemple, et s'instruisant à leurs réponses plus qu'il ne les instruisait par ses questions : quel spectacle ! Je le dis avec une conviction profonde : Dieu est là. Il n'y a que Celui qui a fait le soleil qui a pu donner à l'Évangile toutes les propriétés de sa lumière : *Illuminans omnes homines*.

[1] Voltaire, cité dans la *Raison du Christianisme*, au mot AVEUX.

IV. C'est que l'Évangile est au plus haut degré ce qu'on appelle un *principe*. Il est le Principe par excellence.

Terminons par cet aperçu :

Les hommes ne font pas les principes, ils les reçoivent et les transmettent. Ils ne les démontrent même pas, ils les présupposent sur l'autorité du sens commun, et c'est par eux qu'ils démontrent ensuite tout le reste. Aussi les principes sont-ils communs à tout le monde, comme tout ce qui vient directement de Dieu. Les principes n'ont d'autre instituteur que Dieu. C'est la vérité en substance directement communiquée à la raison humaine par son Auteur, *la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde.* Cette lumière n'a été allumée qu'une fois au commencement, dans une proportion déterminée, et qui est égale pour tous. La différence de lumières entre les individus et entre les peuples ne vient ensuite que de la différence de fidélité à conserver cette lumière-principe, à en déduire les conséquences, à en faire l'application. Mais en elle-même, je le répète, la somme des principes qui constituent cette lumière naturelle ne saurait augmenter que par une action pareille à celle qui en a doté une première fois la raison, par une *révélation.* Toutes les intelligences humaines réunies ne pourraient introduire dans le monde un principe de plus que ceux qui y sont en circulation.

D'autre part, l'esprit humain, qui ne peut se donner à lui-même de nouveaux principes, peut perdre ceux qu'il a reçus de son Auteur ; il peut les fausser, les renverser ; et lorsque cet appauvrissement, ce renversement a été progressif, qu'il est devenu général et en quelque sorte naturel, comme il l'était dans le dernier âge du monde païen, il n'y a encore que la même main qui les a une première fois institués dans la raison qui peut les rétablir.

Enfin, comme la même cause corruptrice et dissolvante, qui a une première fois obscurci et renversé la lumière des principes, continue à agir, et doit naturellement amener la même déperdition, la même subversion, il est clair qu'il n'y a encore que l'Auteur des principes qui, après les avoir rétablis, les avoir accrus, peut les maintenir inviolablement au sein de notre nature, par elle-même impuissante à les conserver, et qui tend incessamment à les pervertir.

Or, tels sont les trois caractères de l'action de Jésus-Christ et de son Évangile dans le monde.

1° Il a rétabli dans leur splendeur primitive les principes de la raison et de la morale naturelles ; il les a repris en sous-œuvre à une époque où ils étaient tellement obscurcis, tellement renversés, que ce rétablissement fut réputé folie et crime de *lèse-genre humain*, comme dit Tacite : *Odio humani generis convicti sunt.* (*Annal.*, lib. XV, c. 44.)

2° Il a étendu, il a porté plus haut, il a augmenté la lumière naturelle de la raison par des principes nouveaux et supérieurs à ceux qu'il rétablissait, selon qu'il l'a dit lui-même : *Non veni solvere legem, sed adimplere*[1]; c'est-à-dire qu'il a fait doublement et d'un seul coup ce qu'évidemment les hommes ne pouvaient pas faire, et ce qui n'avait été fait qu'une fois au commencement par le Créateur, et avec une telle identité que les principes évangéliques sont devenus communs, vulgaires, naturels, comme ceux de la première révélation, sans que nous

[1] *La Religion naturelle*, a très-bien dit Voltaire, *est le commencement du Christianisme, et le Christianisme est la loi naturelle perfectionnée;* mais il faut dire aussi que cette Religion naturelle, commencement du Christianisme, était comme détruite quand le Christianisme vint la perfectionner; et qu'ainsi il la *rétablit* et la *perfectionna* en même temps, comme il la *maintient* depuis.

puissions les en démêler; à ce point que ceux mêmes qui combattent le fait de la révélation évangélique en retiennent les lumières, en vivent, et n'ont pas autre chose à lui opposer que ces lumières mêmes, qui ne viennent que de lui.

3° Enfin, il a *stabilisé* ce corps de principes, rétablis et complétés, sur une assiette fixe et désormais immuable; de manière qu'il ne peut plus être, comme auparavant, altéré ni renversé. Il en a fait quelque chose de vivant et d'animé d'une vie propre et personnelle, qui se conserve, qui se défend, qui se propage, qui envahit tout ce qui s'oppose à son extension : un phénomène visiblement surnaturel dans l'ordre moral et même dans sa constitution sensible, qui est l'Église. La lumière naturelle avait été en s'affaiblissant : la lumière évangélique a été en augmentant. Le monde avait défiguré la vérité primitive : la vérité évangélique s'est transfiguré le monde; et par ce dernier effet, comme par les deux autres, son auteur, Jésus-Christ, a magnifiquement justifié ce qu'il a dit de lui : *Je suis la Vérité et la Vie : je suis la Lumière du monde : je suis le* PRINCIPE [1].

§ III.

Fruits du Christianisme dans l'ordre social.

Si la vérité du Christianisme est éprouvée par les fruits directs de sa doctrine et de sa morale dans leur rapport avec le monde supérieur, elle l'est davantage encore, selon nous, par ses résultats indirects dans l'ordre temporel et sensible.

[1] Joan, VIII, 25.

Comme il ne peut être vrai sans être la Vérité à sa plus haute puissance, tout doit se ressentir de son influence.

Cependant il faut faire une distinction très-importante. Le but direct du Christianisme est de sanctifier l'homme par le secours de la grâce, de le sauver du mal, et de le faire arriver au royaume céleste. Ce but s'adresse à chaque homme pris en particulier. C'est une action immédiate et privée qui se renferme dans les âmes pour y opérer, par le concours de la volonté, l'œuvre de leur sanctification individuelle à travers tous les obstacles extérieurs, et sans avoir aucun égard aux circonstances temporelles de l'humanité. En ce sens le Christianisme a porté son fruit dès le premier jour, et n'a fait, depuis lors, que le reproduire en vue seule de l'éternité. Du reste, il s'accommode de tout, même d'un Caligula et d'un Néron; il rend à César ce qui est à César, et son Royaume n'est pas de ce monde.

Mais, tout en se proposant d'abord ce but direct, le Christianisme a dû agir indirectement et par voie de conséquence sur l'état temporel, collectif et sensible, de l'humanité, d'une action lente, progressive, et indéfiniment civilisatrice, qui est celle que nous devons examiner.

Il est impossible qu'il en soit autrement : c'est l'effet de toute doctrine qui a quelque puissance d'agir plus ou moins de haut en bas, du particulier au collectif; et c'est en raison de la bonté et de l'étendue de cet effet qu'on peut juger de la vérité de la doctrine[1]. Les sociétés et la grande société des hommes ont une existence collective, propre et distincte, qui n'est pas une vaine abstraction, comme quelques-uns l'ont prétendu. Cette existence s'exprime et s'en-

[1] Toutefois, cet effet n'avait pas lieu dans les sociétés antiques, du moins très-peu : nous allons en donner la raison dans un instant.

tretient par ce que nous appelons les liens sociaux, tout ce par quoi nous vivons en commun : les lois, les coutumes, les institutions, les mœurs, l'opinion. Chacun de nous a bien sans doute sa liberté, et les mouvements de cette liberté amènent une grande diversité d'idées, de mœurs et d'actions, à la surface des choses, comme des passagers sur le pont d'un vaisseau s'y meuvent dans tous les sens : mais cependant le vaisseau marche dans un sens ou dans un autre, et ce sens, quel qu'il soit, emporte tous les passagers. Le milieu dans lequel nous naissons agit ainsi sur nous, et la société sur ses membres. Mais, par contre, les membres doivent agir sur la société, si, par événement, ils viennent à s'inspirer d'un principe supérieur à celui qui la fait mouvoir. Alors, mais alors seulement, il sera vrai de dire, avec M. Guizot, que c'est l'homme lui-même qui fait le monde ; que c'est en raison des idées, des sentiments, des dispositions morales de l'homme, que le monde se règle et marche. Ce qui suppose préalablement dans l'homme, je le répète, la liberté de s'inspirer moralement d'un principe distinct, et supérieur à la société.

I. Or, avant d'examiner les résultats que le Christianisme a opérés dans l'ordre social, nous devons faire remarquer, dans le moyen même dont il s'est servi, un premier résultat bien précieux, car il est comme le levier de la civilisation moderne : je veux parler de ce principe d'action des individus sur la société, que les sociétés antiques ne connaissaient pas.

Chez les peuples païens la société était tout, les individus rien. Ceux-ci étaient entièrement absorbés dans celle-là. Cette divinité qu'on appelait la *Patrie* ne permettait à ses enfants de respirer que pour elle ; elle leur inspirait

toutes ses haines, toutes ses passions, tous ses préjugés; sa puissance ne se composait que de leur anéantissement personnel, et sa liberté que de leur servitude. Il n'y avait pas même de refuge pour eux dans cet autre monde des âmes qui s'ouvre en espérance aux gémissements des opprimés, et reçoit leurs plaintes en attendant qu'il venge leurs griefs. Les dieux étaient complices de la société dans sa tyrannie, ou plutôt n'étaient que cette société elle-même divinisée, et pesant de tout le poids de l'Olympe sur la terre. Minerve, Vénus ou Jupiter, c'était la Grèce, c'était l'Asie, c'était Rome personnifiées : et pour que l'identification de la puissance temporelle et spirituelle fût plus complète, les souverains de la terre partageaient à leur tour les droits et les honneurs de la Divinité; l'anthropomorphisme et l'apothéose se donnaient la main. Achevons de rendre la vérité de cet état par cette dernière observation, que ce qui existait en grand se reproduisait en particulier : ce que le citoyen était à la patrie, les enfants et la femme l'étaient au père et au mari, l'esclave l'était au maître; tout ce qui était faible l'était à ce qui était fort, dévoué fatalement à une volonté supérieure, et ne s'appartenant en rien. Et ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette compression s'exerçait à l'inverse du nombre : c'était comme une pyramide de servitudes, dont la liberté publique occupait le sommet.

Cette organisation si homogène et si concentrée, où les individus n'étaient que les molécules d'un tout compacte, devait opérer des résultats prodigieux de force et de grandeur matérielles. Il faut même dire que, à l'apogée de son action, à ce point héroïque que présentèrent les républiques de l'antiquité, il y eut une grandeur morale véritable dans cette identification suprême des volontés privées avec

la volonté publique, cette grandeur qui s'attache toujours à l'idée de sacrifice quand la volonté l'accepte et va au-devant : tel fut le temps des Miltiade pour Athènes, des Léonidas pour Sparte, des Régulus pour Rome.

Mais ce temps fut court, comparé à la longue vie des sociétés modernes, acheté par des sacrifices énormes, et suivi d'une irremédiable corruption. La valeur individuelle, la liberté propre de l'homme, ayant été abîmées dans la qualité de citoyen, quand celle-ci, par son extension même, venait à disparaître, il ne restait plus que des esclaves. Tous les droits et tous les sentiments de la nature étant froissés, mutilés, violés, dans ces constitutions impitoyables qui ont fait dire au grand Corneille,

> Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain,
> Pour conserver encor quelque chose d'humain,

un état si faux et si violent ne pouvait pas longtemps durer; et, pour peu qu'il faiblît, il devait bientôt tomber. Aucun contre-poids ne le préservait de ses propres excès, aucun élément vital et réparateur ne pouvait le transformer et le faire revivre. Il y a même cela de singulier que ce qui fait vivre nos sociétés modernes, ce qui les fait grandir, la justice naturelle, la mutuelle assistance, la répartition des biens et des charges, la liberté individuelle, le progrès dans la vérité, etc., étaient des principes de mort pour les sociétés antiques et devaient nécessairement en amener la dissolution, puisque ces sociétés n'étaient autre chose que la violation organisée de tous ces grands principes[1]. Ceux-ci, il est vrai, par cette violation même,

[1] Cela paraît surtout chez le peuple romain, où, à mesure que l'équité entre *furtivement* dans le droit strict, on voit la constitution se dissoudre, jusqu'à ce que le plus bel âge du droit concoure avec le plus profond anéantissement de la constitution.

avaient comme disparu de la conscience du genre humain; mais ce qu'il en restait instinctivement était suffisant pour dissoudre la société sans l'être assez pour la régénérer; et alors on devait arriver à cet état indéfinissable de corruption que présentait le monde païen dans les derniers temps, où il n'y avait plus ni soumission ni liberté, mais, en toute chose, servitude et licence.

Le Christianisme vint. Il n'adressa aucun mot directement réformateur à la société temporelle de l'humanité. Il prit le monde social comme il était, et déclara ne pas s'en mêler : *Mon Royaume n'est pas de ce monde*, dit-il. Il sanctionna même les puissances par égard pour le principe d'ordre qui s'y trouvait contenu, et prescrivit de *rendre à César ce qui est à César*, ne demandant pour Dieu que *ce qui est à Dieu*, c'est-à-dire, la sanctification des âmes par l'observance de sa loi de vérité.

Ce serait faire preuve d'une bien courte vue, cependant, de ne voir dans cette réserve rien de nouveau pour le monde temporel, et de l'opposer, ainsi qu'on n'a cessé de le faire, au Christianisme comme une limite distinctive de sa puissance, au delà de laquelle il n'a plus d'action. Tant s'en faut; car c'est dans cette distinction que se trouve toute la puissance du Christianisme, je ne dis pas seulement pour la conduite des âmes vers Dieu, mais, par cela même, pour la direction supérieure des choses humaines.

Quoi de plus nouveau en effet, lorsque le Christianisme parut, *qu'un Royaume qui n'était pas de ce monde*, qui appelait vers lui toutes les plaintes, toutes les souffrances, toutes les détresses de l'humanité, et qui lançait des malédictions formidables contre les richesses, l'injustice, la volupté, la violence? Quoi de plus nouveau que de distinguer Dieu de César, de limiter ce qu'on doit rendre à celui-ci par

ce qu'on doit rendre à celui-là, et, dans le conflit des deux obligations, des deux royaumes, de décréter que c'est celui de Dieu qui doit prévaloir? Jusque-là, comme nous l'avons dit, la société civile cumulait tous les pouvoirs; elle prenait l'homme dans son berceau, et, s'arrogeant sur lui un droit absolu de vie et de mort au physique et au moral, elle lui disait : « Tu ne vivras, tu ne penseras, tu ne sentiras que par moi; tes dieux seront mes dieux; la nature même n'aura en toi d'inspirations que celles que je lui permettrai; et, dans la lutte qui pourrait s'élever entre elles et mes institutions, ce sont celles-ci qui devront l'emporter. Le Christianisme venait poser en face de ce pouvoir un autre pouvoir totalement distinct, qui consacrait et raffermissait le pouvoir civil, mais aussi qui permettait et qui prescrivait même de lui désobéir dans tout ce qui était directement contraire à lui-même. Sans doute ce pouvoir spirituel était bien en principe dans la conscience humaine, et celle-ci avait dû de tout temps désobéir à l'injonction d'un méfait; mais jamais il n'avait reçu une expression aussi distincte, aussi explicite, aussi formelle; jamais les deux mondes n'avaient été aussi nettement dégagés qu'ils le devinrent par la révélation que Jésus-Christ vint nous faire de celui de Dieu, de sa loi sainte, des intérêts éternels attachés à son observance, des motifs et des moyens de nous y conformer, et par l'établissement qu'il laissa sur la terre d'une institution chargée de le représenter jusqu'à la fin des temps.

A partir de ce moment, l'homme ne fut plus seulement Grec, Romain ou Germain; il put être chrétien, catholique, citoyen du royaume de Jésus-Christ et enfant de son Église, quelque part qu'il fût, et trouver, dans sa soumission aux devoirs de cette qualité, la plus belle de toutes les

libertés, le plus précieux de tous les droits : la liberté de ne pas faire le mal, le droit d'opérer le bien, non pas dans le sens relatif et intéressé d'un pays et d'un siècle, mais dans le sens philosophique et divin, c'est-à-dire absolu, du mot; la liberté et le droit de posséder son âme devant les hommes, et, à travers tous les rapports et tous les assujettissements de sa condition sociale sur la terre, de respirer et de converser dans le Ciel. C'est cette liberté de l'esprit et de la conscience pour laquelle, disait Tertullien, nous avons appris à mourir; cette liberté qui lui faisait dire encore cette fière parole : *L'homme est de Dieu seul.*

Il serait aisé de faire voir que c'est de cette première liberté religieuse que sont sorties toutes les autres libertés civiles, politiques, et sociales, qui ont été en se déployant jusqu'à nos jours, et dont le plein accord n'aura lieu que lorsqu'elles seront retrempées dans leur principe [1]. Mais ce n'est pas un chapitre, ce sont des volumes qu'il faudrait consacrer à tous ces aperçus, sur lesquels nous ne pouvons que passer.

[1] « En soutenant l'indépendance du monde intellectuel en général dans « son ensemble, l'Église, dit M. Guizot, a préparé l'indépendance du « monde intellectuel individuel, l'indépendance de la pensée. L'Église disait « que le système des croyances religieuses ne pouvait tomber sous le joug « de la force : chaque individu a été amené à tenir pour son propre compte « le langage de l'Église. Le principe du libre examen, de la liberté de pensée « individuelle, est exactement le même que celui de l'indépendance de l'au« torité spirituelle générale, à l'égard du pouvoir temporel. — La sépara« tion du spirituel et du temporel a donc été la source de la liberté de cons« cience la plus rigoureuse et la plus étendue. Le grand principe de cette li« berté pour lequel l'Europe a tant combattu, tant souffert, qui a prévalu « si tard, et souvent contre le gré du clergé, ce principe était déposé, sous « le nom de séparation du spirituel et du temporel, dans le berceau de la « civilisation européenne; et c'est l'Église chrétienne qui, par une néces« sité de sa situation, l'y a introduit et maintenu. » (*Histoire de la civilisation en Europe*, édition Charp., p. 145 et 54.)

Toujours est-il que, par l'établissement de son pouvoir spirituel, le Christianisme a relevé l'homme de son assujettissement absolu au pouvoir temporel; que, par la distinction du premier de ces pouvoirs, il lui a donné une valeur individuelle de liberté en face du second, et, par là, un principe d'action sur la société, profitable à celle-ci même, parce qu'il la contre-balance dans ses excès, qu'il la relève de ses chutes, qu'il la régénère dans sa corruption, qu'il la stimule et la fait progresser dans sa durée.

Depuis lors on vit ce qu'on n'avait jamais vu : des apôtres, des martyrs, des anachorètes, des confesseurs, des saints de tout ordre, des instituts de toute nature, se rattachant tous au siége d'un pouvoir spirituel, distinct de tous les pouvoirs; exprimant la perfection évangélique dans ses diverses applications aux besoins des temps, s'inspirant d'un principe supérieur à leurs vicissitudes; maintenant la lumière de la vérité dans les ténèbres de l'ignorance ou de l'erreur, la règle inflexible du devoir dans la licence; opposant toutes les vertus à tous les vices, protestant éternellement par la sainteté contre la corruption; et, alors même que le monde les persécutait, forçant le monde à s'accuser lui-même, et à revenir à leur suite dans la voie de la vérité.

Le monde a crié dès le principe contre cette puissance incorruptible et sanctifiante, et l'a appelée l'ennemie du genre humain; de tout temps il y a eu et il y aura lutte entre le spirituel et le temporel, entre la foi et la raison, entre le sacerdoce et le pouvoir; mais, vue en grand, c'est à cette lutte que le monde doit son salut et sa civilisation, parce que c'est par elle que la vérité a été éprouvée et manifestée, qu'elle a conservé sa distinction et son indépendance, nécessaire à son action sur la société, dont

la corruption l'aurait fait dégénérer, si elle s'y fût confondue.

Tel est le grand moyen de civilisation que le Christianisme a apporté aux sociétés humaines, et par lequel il les a successivement réformées dans le sens absolu de la vérité en toutes choses, même temporelles et sensibles.

C'est à ce moyen que les sociétés chrétiennes doivent ces longues existences toujours actives, cette éternelle jeunesse, et après tant de siècles cette plénitude de vie qui les fait s'élancer vers des horizons nouveaux. Elles peuvent subir des révolutions, des transformations progressives; mais elles ne connaissent pas ces décadences fatales, ces irremédiables décompositions que les sociétés antiques portaient dans leur sein, et dont Bossuet et Montesquieu ont si bien analysé la marche. Elles ne connaissent pas non plus cette immobilité stupide des peuples de l'Inde, qui ne végètent toujours qu'à la condition de ne marcher jamais. Elles vivent réellement et de plus en plus. C'est que la vérité divine est la vie véritable des intelligences et de leurs sociétés; que, chez les anciens, ce qui leur avait été départi de cette vérité mère allait s'appauvrissant de plus en plus par sa confusion avec le cours temporel des choses, contre l'entraînement duquel rien ne la défendait; et que chez les peuples de l'Inde elle ne se conserve que comme une momie défigurée sous les bandelettes du pouvoir, et à l'abri de tout contact avec le grand air de la raison. Tandis que dans les sociétés chrétiennes, totalement distincte de l'élément temporel, et le plus souvent en lutte avec lui, elle se maintient accessible à tous les esprits sur le fondement libre de Jésus-Christ et de son Église, à travers toutes les persécutions, toutes les caresses, toutes les vicissitudes,

comme un centre tout à la fois fixe et actif, qui contient et développe l'humanité dans une sphère infinie[1].

II. Le manque d'espace ne nous permet pas de descendre aux résultats, et nous force de nous tenir sur les hauteurs de la synthèse: mais le fait général du progrès indéfini de la civilisation, à partir de la promulgation du Christianisme, est assez sensible pour frapper un esprit attentif, d'autant plus qu'il contraste manifestement avec le progrès de décrépitude qui avait mené le monde aux portes du chaos, quand il vint l'en retirer.

Il n'y a rien d'abord de plus nettement accusé dans l'histoire générale que cette reconstitution puissante du monde vermoulu, sous le souffle du Christianisme. M. Villemain a jeté des aperçus généraux, pleins d'intérêt, sur cette

[1] « C'est dans l'unité des pouvoirs spirituels et temporels, dans la confusion de l'autorité morale et de la force matérielle, que la tyrannie, qui « paraît inhérente à la civilisation musulmane, a pris naissance. Telle est la « principale cause de l'état stationnaire où elle est partout tombée. » (Guizot, *Hist. de la civil. en France*, t. I, p. 76.) — « Il en a été de « même dans l'Inde : la société a continué de subsister, mais immobile et « comme glacée. » (*Hist. de la civil. en Europe*, p. 34.) — Quand on « regarde l'ensemble, la civilisation européenne se montre incomparablement « plus riche qu'aucune autre. Aussi voyez : voilà quinze siècles qu'elle dure, « et elle est dans un état de progression continue; elle n'a pas marché, à « beaucoup près, aussi vite que la civilisation grecque, mais son progrès n'a « pas cessé de croître. Elle entrevoit devant elle une immense carrière, et « de jour en jour, elle s'y élance plus rapidement, parce que la liberté ac« compagne de plus en plus tous ses mouvements. C'est qu'à la différence « des autres civilisations, où la domination exclusive d'un seul principe a « été une cause de tyrannie, en Europe la liberté est résultée de la variété « des éléments de l'ordre social, et de l'état de lutte dans lequel ils ont cons« tamment vécu. » (*Hist. de la civil. en Europe*, p. 37.) — Les belles pages d'où nous avons extrait ces fragments ne nous étaient pas encore connues quand nous avons écrit les nôtres; ce que nous ne disons que pour faire hommage à la vérité de cet accord de vues entre M. Guizot et nous.

vérité, dans deux remarquables écrits, où, au nom de l'histoire et avec la critique la plus éclairée, il revendique pour le Christianisme la priorité exclusive et surhumaine de cette grande régénération : *Les hommes n'y suffisaient pas*, dit-il; *le Christianisme seul eut cette puissance*[1].

M. Troplong, dans son traité de l'*Influence du Christianisme sur le droit romain*, nous fait assister avec plus de détail aux réformes successives opérées par cet ESPRIT D'EN HAUT, comme il l'appelle, dans les législations romaines, et par suite dans tous les rapports sociaux des hommes entre eux. Travail d'autant plus démonstratif qu'il procède par exposition des faits plus que par préconception et théorie, et que le philosophe y cède constamment le pas au légiste.

M. Guizot, après Montesquieu, est venu aussi nous faire voir la civilisation européenne s'éveillant dans le sein du Christianisme, et lui devant ses plus vitales institutions[2].

Il n'est pas un publiciste, pas un historien, pas un critique digne de ce nom, qui n'ait reconnu cette vérité, et qui n'en ait fait le point de départ et le fil régulateur de toutes

[1] Voyez dans les NOUVEAUX MÉLANGES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES, t. II, *du Polythéisme dans le premier siècle de notre ère*, et aussi *de la Philosophie stoïque et du Christianisme dans le siècle des Antonins*. Nous en avons déjà donné quelques extraits dans le t. I, p. 291, de ces *Études*.

[2] « Parmi les causes de notre civilisation, il y en a une qui est présente « à tous les esprits; je veux dire l'Église chrétienne... Parmi les chrétiens « de cette époque, messieurs, dans le clergé chrétien il y avait des hommes « qui avaient pensé à tout, à toutes les questions morales, politiques; qui « avaient sur toutes choses des opinions arrêtées, des sentiments énergi- « ques, et un vif désir de les propager, de les faire régner. Jamais société « n'a fait, pour agir autour d'elle et s'assimiler le monde extérieur, de tels « efforts que l'Église chrétienne du cinquième au dixième siècle. Quand nous « étudierons en particulier son histoire, nous verrons tout ce qu'elle a tenté. « Elle a en quelque sorte attaqué la barbarie par tous les bouts, pour la ci- « viliser en la dominant. » (Guizot, *Hist. de la civil. europ.*, p. 80.)

ses études. De nos jours surtout, où les révolutions que nous venons de traverser nous ont mis mieux à même de voir le fond des choses et d'en presser les résultats, cette vérité est devenue un axiome que ses ennemis mêmes auraient mauvaise grâce à dissimuler, et prennent habilement le parti de reconnaître.

Mais le travail le plus riche et le plus complet qui ait été fait sur ce vaste sujet, et où il est mené de front depuis ses origines jusqu'au jour actuel avec une érudition topique et une grande verve de bon sens, c'est celui de M. l'abbé Balmes, dont nous avons déjà parlé dans une note, ayant pour titre : *le Protestantisme comparé au Catholicisme dans ses rapports avec la civilisation européenne.* Après avoir, dans le premier volume, établi par des faits et des documents souverains que la main seule du Christianisme a détruit l'esclavage, posé en principe comme réalisé en fait la liberté humaine, redonné à l'homme sa dignité propre et sa valeur naturelle, il poursuit en faisant voir tout l'édifice de la civilisation moderne élevé de la même main qui avait rétabli ce premier fondement. La sagacité profonde avec laquelle il expose d'abord les principaux caractères de cette civilisation, prépare dignement aux riches détails par lesquels il déduit ensuite leur formation du Christianisme. En voici le rapide tableau : jamais ce mot si complexe et si vague de *civilisation* n'a reçu une définition plus analytique et plus exacte :

« L'individu, enrichi d'un vif sentiment de sa dignité, « d'un fonds abondant d'activité, de persévérance, d'éner- « gie, et d'un développement simultané de toutes ses facul- « tés; — la femme, élevée au rang de compagne de « l'homme, et pour ainsi dire récompensée du devoir de la « soumission par les égards respectueux qu'on lui pro-

« digue ; — la douceur et la fermeté des liens de famille, « protégés par de puissantes garanties de bon ordre et de « justice ; — une conscience publique admirable, riche « de sublimes maximes morales, de règles de justice et « d'équité, de sentiments d'honneur et de dignité, cons- « cience qui survit au naufrage de la moralité privée, et « ne permet pas que l'effronterie de la corruption monte « à l'excès où on l'a vue dans l'antiquité ; — une certaine « douceur générale de mœurs qui, dans la guerre, évite « de grandes catastrophes, et dans la paix rend la vie ai- « mable et plus paisible ; — un respect profond pour « l'homme et pour ce qui lui appartient, ce qui rend très- « rares les violences des particuliers, et sert, sous toute « espèce de régimes politiques, comme d'un frein salu- « taire pour contenir les gouvernements ; — un désir ar- « dent de perfection dans toutes les branches ; — une ten- « dance irrésistible, parfois mal dirigée, mais toujours « vive, à améliorer l'état des classes nombreuses ; — une « impulsion secrète qui commande de protéger la faiblesse, « de secourir l'infortune, impulsion qui suit quelquefois « son cours avec une ardeur généreuse, et qui, toutes les « fois qu'elle ne trouve point à se développer, reste dans « le cœur de la société, et y produit le malaise et l'in- « quiétude d'un remords ; — un esprit cosmopolite d'uni- « versalité, de propagande ; — un fonds inépuisable de « ressources pour se rajeunir sans périr, et pour se sau- « ver dans les plus grandes crises ; — une impatience gé- « néreuse qui veut devancer l'avenir, et d'où résultent « une agitation et un mouvement incessants, quelquefois « dangereux, mais qui sont communément le germe de « grands biens et le symptôme d'un puissant principe de « vie : tels sont les grands caractères qui distinguent la

« civilisation européenne, tels sont les traits qui la placent « dans un rang immensément supérieur à celui de toutes « les autres civilisations anciennes et modernes [1]. »

C'est déjà, selon nous, avoir bien avancé la preuve de la thèse qui fait remonter la civilisation européenne au Christianisme, que de commencer par donner de cette civilisation une définition si parfaite de vérité; car, pour en saisir avec tant de justesse les principaux traits, il faut en avoir déjà parfaitement compris les causes : et lorsque l'auteur, prenant ensuite chacun de ces traits en particulier, en recherche la filiation et la généalogie à la double lumière du sens commun et de l'histoire, il arrive à nous faire palper, en quelque sorte, leur principe générateur dans le Christianisme et l'agent de leur formation dans le Catholicisme, jusqu'au jour où ils sont passés dans les constitutions et dans les mœurs.

Ne pouvant le suivre dans ce vaste sujet, nous nous bornerons à observer qu'en changeant la situation religieuse de l'humanité par rapport à Dieu, le Christianisme se trouva avoir préparé par vòie de conséquence tous les changements survenus dans les autres rapports naturels et sociaux de l'esclave au maître, de la femme au mari, de l'enfant au père, du pauvre au riche, du sujet au souverain, du citoyen à l'étranger, qui devaient se manifester dans la suite des temps. Et lorsque nous voyons tous ces rapports jusque-là faussés, violés, méconnus universellement, se ressentir presque immédiatement en mieux du contact du Christianisme; lorsque nous les voyons, à partir de ce moment, tendre incessamment à un redressement manifeste dans le sens de la vérité absolue des choses, de la dignité des personnes, de la satisfaction des besoins et

[1] Tome I, p. 327 et 328.

des droits; lorsque nous voyons les auteurs et les agents de ces réformes remonter tous à l'idée chrétienne, et les apôtres de celle-ci les précéder en jetant dans les mœurs, par leurs discours, par leurs écrits, par leurs exemples, comme les semences de la civilisation, nous nous sentons obligés d'en attribuer la cause au Christianisme, et, jugeant cette cause par ses effets, de proclamer sa haute et souveraine vérité.

Le Christianisme a toujours fait faire, dès le premier moment, à ses disciples, à titre de religion, tout ce qui est passé depuis, à titre de civilisation, dans les lois, dans les institutions, dans les mœurs, et en quelque sorte dans la nature des sociétés modernes. Au sein du paganisme et de la barbarie, il réalisa ainsi, au rebours et en dépit des mœurs du temps, des chefs-d'œuvre de sociabilité qui ont servi de type aux réformes dont nous nous enorgueillissons le plus[1]. L'égalité dans les lois, la tolérance dans les mœurs, ce besoin de justice dans les institutions, cette prépondérance croissante du droit sur le fait, de la raison sur la force, et ces tendances universelles d'humanité, de fraternité, de fusion universelle et d'unité, qui caractérisent notre époque, étaient choses purement chrétiennes bien longtemps avant d'être choses légales, civiles et sociales. A l'heure même qu'il est, les institutions et les œuvres du Catholicisme dépassent de beaucoup toute notre civilisation, et en forment comme l'avant-garde. La civilisation n'a pas encore atteint, et, quoiqu'elle tende sans cesse à en approcher, elle n'atteindra jamais au règne entier de l'Évangile et à la puissance de sa charité. Si on veut avoir la

[1] M. Guizot a rendu souvent hommage à cette vérité : voyez notamment ce qu'il dit de la législation des Visigoths, œuvre des conciles de Tolède, dans sa onzième leçon d'*Hist. de la civil. en France.*

mesure de cette puissance, et si on veut la voir en action, il faut chercher et calculer la puissance de la misère humaine. Partout où est celle-ci, vous trouverez celle-là. Il n'est pas un seul besoin de notre nature à côté duquel le Christianisme n'ait placé un bienfait, pas une misère à laquelle il n'ait envoyé un secours, et avec une plénitude, une délicatesse et un fini de dévouement, dont les effets font envie quelquefois aux favoris de la civilisation. Ce que la société elle-même fait de bien en œuvres philanthropiques, outre qu'il lui est inspiré par des mœurs chrétiennes, a besoin en définitive de passer par la pointe *aimantée* de la charité, par la main et le doigt de ses apôtres, pour arriver avec délicatesse et persévérance jusqu'aux maux qui en sont l'objet. Et au delà de ces maux que la société soulage ainsi, il en est une multitude d'autres qui sont tout à fait hors de la sphère de sa bienfaisance, et que la Religion seule poursuit avec un infatigable zèle et apaise avec un merveilleux succès. On peut dire du Christianisme ce que la Bible dit de Dieu : « Tous les jours il ouvre la main, et nourrit tout ce qui respire. Il est l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, l'ouïe du sourd, l'instituteur de l'enfant, l'appui du vieillard, le gardien du fou, le visiteur du prisonnier, le père des orphelins, l'infirmier des malades, l'aumônier des pauvres, le patron des opprimés, le miséricordieux régénérateur de tous les coupables. » Outre ces maux, qui forment comme le fonds de la nature humaine, il en est d'autres qui tiennent aux temps, aux lieux, aux accidents, et que le Christianisme s'ingénie aussitôt à soulager ou à guérir avec une merveilleuse charité. C'est ainsi qu'il fut longtemps l'hospitalier des voyageurs, le compagnon du lépreux, le rédempteur des captifs, l'émancipateur des esclaves : et lorsque les grands fléaux de la guerre, de la

famine, de l'inondation ou de la peste, viennent à fondre sur les peuples, on le voit grandir dans ses dévouements, et se mesurer à cœur-joie avec tous les dangers. Le Christianisme fait cela toujours, partout, sans relâche, sans faste surtout et même sans efforts : c'est sa nature, on attend cela de lui; on ne le remarque plus, tant il y a habitué le monde. Et cependant lui seul le fait, aucune religion n'a pu l'inspirer; la société, la nature même, y sont impuissantes. Enfin cela est tellement propre au Christianisme, que les sectes mêmes qui se sont détachées de son centre d'activité, bien qu'elles continuent à se dire chrétiennes et qu'elles s'inspirent encore de sa morale écrite, ont été aussitôt frappées d'incapacité pour opérer ces merveilles de charité, malgré tout l'intérêt qu'elles ont et toutes les ressources humaines qu'elles dépensent à simuler une fécondité qu'elles n'ont plus.

Le Christianisme porte donc en lui un principe réellement surhumain de charité, une puissance singulière et unique de bienfaisance, c'est-à-dire, un caractère distinctif de divinité.

C'est cette puissance qui, agissant indirectement autour d'elle, élève les idées et les mœurs, les transforme, les transfigure, et produit la civilisation, c'est-à-dire, la bienfaisance sociale.

Pour agir ainsi au sein de la nature humaine, pour s'y conserver dans un caractère de sainteté toujours inviolable, dans un zèle de sacrifice toujours supérieur; pour élever à soi cette nature égoïste et cruelle, et la porter de plus en plus au bien, pour le lui faire rêver, le lui faire projeter sans cesse, et lui en donner le noble tourment, il faut être le Bien même, le Bien souverain par essence et, si je peux ainsi parler, en personne.

Cette réflexion se corrobore encore et se vérifie, en ce que le Christianisme ne s'arrête pas, comme la bienfaisance naturelle, à tel bien particulier, au soulagement de telle misère, à la satisfaction des besoins sensibles, etc.; il embrasse tout et tout à la fois. Pas une infirmité ne lui échappe, comme nous l'avons dit; et il ne s'occupe jamais de satisfaire les besoins physiques, sans poursuivre en même temps la satisfaction des besoins intellectuels et moraux. En touchant les corps, sa divine main pénètre jusqu'aux âmes. Il guérit tout l'homme en même temps. Il soulage les souffrances; il fait plus, il les fait aimer, et tourne les maux en remèdes. Il porte, en un mot, visiblement dans son action bienfaisante le caractère divin de l'*absolu*.

Ce qui prouve encore qu'il est le Bien par essence, c'est la simplicité et, on peut dire, l'absence des moyens par lesquels il opère les plus grandes choses. Voyez ses œuvres, elles sont immenses; elles se forment et croissent avec une rapidité surprenante . hier elles n'étaient pas, et aujourd'hui elles sont partout. D'où sont-elles sorties? qui les a enfantées? qui a su si bien préparer et concevoir cette organisation puissante qui s'étend quelquefois, comme un réseau magique, sur les villes, sur les provinces, sur les royaumes, sur le monde entier, se jouant autour du globe comme l'Écriture dit de la sagesse de Dieu : *Ludens in orbe terrarum*[1]? Où sont les plans, où sont les machines de ces œuvres gigantesques, et qui glissent sans bruit comme

[1] C'est là vraiment ce qu'on peut dire des grandes œuvres catholiques de *Saint-Vincent de Paul*, de *Saint-Régis*, de la *Propagation de la Foi*, et de sa jeune sœur, la *Société de l'Océanie*, qui prend à l'heure qu'il est, sous nos yeux, un si magnifique développement, et qui par surcroît, et en retour de son but principal, qui est la protection des missionnaires et l'extension de la civilisation dont ils sont les apôtres, promet de si brillants avantages à notre commerce, à notre marine et à notre pavillon.

les astres? Nulle part : seulement une pauvre femme, un humble prêtre, un généreux chrétien se relevant un jour du pied d'un autel, inspiré du zèle de la charité, et voyant les choses au point de vue de Dieu, a saisi le bien à faire : il a été droit à l'exécution; il s'est confié, et tout a suivi. Voilà l'histoire de toutes les œuvres du Christianisme. Étudiez-les, si vous pouvez, dans leur immense variété, dans leurs sources profondes, et vous leur trouverez invariablement ce caractère providentiel de création. La Providence se cache dans les œuvres des hommes, ou ne se découvre que par accident et dans les temps de révolution; mais, dans les œuvres du Christianisme, elle est constamment à nu; elle crée sans cesse, sans cesse elle tire des merveilles de bienfaisance du néant, et les soutient sur le néant. C'est là ce qui fait que le monde ne leur donne pas toute l'attention qu'elles méritent, habitué qu'il est, par sa faiblesse, à ne juger des résultats que par les moyens. Il ne voit pas les merveilles du Christianisme, comme il ne voit pas les merveilles de la création. Et, chose singulière et dont le contraste est bien significatif, le monde accorde une attention marquée, au contraire, à ceux qui se répandent en discours et en projets sur les réformes de bienfaisance à opérer, mais dont la parole n'enfante jamais l'action. Il s'extasie devant la charité loquace d'un romancier sybarite, et il ne voit pas la charité même en action dans la personne d'un pauvre prêtre qui fait plus que l'autre n'écrit. C'est que le monde n'aime le bien qu'en image et qu'en représentation, parce qu'il le flatte sans l'obliger; et que le Christianisme est le bien même en réalité, c'est-à-dire en sacrifices et en résultats. La conduite et les jugements du monde, à l'égard des œuvres du Christianisme, prouvent que celles-ci tiennent à un principe supérieur; leur difficulté l'épouvante, leur simplicité le dé-

goûte ; elles sont à la fois trop difficiles et trop faciles : trop difficiles à l'homme, trop faciles au chrétien. C'est la plus manifeste confession de leur divinité.

Le monde cependant est entraîné malgré lui et à son insu vers le Christianisme ; il lui résiste et il lui obéit : et c'est là encore un des mille caractères de l'action de Dieu dans sa Religion. Depuis l'origine, le monde a résisté au Christianisme, parce que le Christianisme est saint : aucune autre Religion n'a été en butte à une pareille hostilité. Mais depuis l'origine aussi le Christianisme a saisi le monde, et l'a amélioré d'une amélioration toujours croissante et qui ne connaît pas de fin, parce qu'il est la vérité à sa plus haute puissance. Ce caractère indéfiniment perfectibilisateur du Christianisme, à travers la résistance incessante de son objet, est frappant. Les incrédules ne disconviennent pas du fait ; ils le trouvent même tellement divin, qu'ils en ont tiré la doctrine panthéistique du progrès, c'est-à-dire, de la perfection divine identifiée à l'humanité, et s'exprimant en elle de plus en plus. Mais ce qui renverse cette doctrine, je ne dis pas par le raisonnement, ce qui serait facile, mais par le fait, c'est que l'humanité n'a présenté ce phénomène que sous l'influence du Christianisme. Partout ailleurs elle est restée stationnaire et inactive, ou active mais éphémère dans sa moralité. Le progrès social continu n'existe que dans l'humanité chrétienne. Le Christianisme seul a apprivoisé cette bête féroce ; et sans l'énerver, en lui laissant toute l'indépendance sauvage de sa nature, qui éclate souvent, jusque dans nos siècles civilisés, par des écarts individuels et quelquefois collectifs, qui semblent ramener à la barbarie, il ne cesse pas de la mener à la civilisation, et de l'y mener souvent par ces écarts mêmes.

Cette action générale et indirecte du Christianisme sur

l'humanité, en dépit de toutes les résistances, prouve peut-être plus encore sa divinité, comme nous le disions en commençant, que l'action particulière et immédiate qu'il exerce sur les âmes qui s'y soumettent.

Une doctrine fausse, ou du moins qui ne porte en elle qu'une vérité relative, peut dissimuler l'erreur ou l'imperfection qu'elle contient, par les effets directs qu'on lui fait produire dans tel temps et dans tel lieu choisis, à l'aide de moyens factices et forcés; mais les effets indirects qu'on n'a pu prévoir, les conséquences que le temps lui fait porter, les résistances qui surviennent, ne tardent pas à venir la trahir et la confondre. Mesurée sur cette règle, qui est sévère, mais juste, il n'y a pas d'institution humaine qui résiste, parce qu'en effet il n'y en a pas qui soit absolument vraie.

Le Christianisme seul soutient l'épreuve; et, chose remarquable, sa vérité éclate d'autant plus que cette épreuve est plus étendue et plus prolongée. Vu de près, il confond le sens humain par la profondeur de ses enseignements et la sévérité de ses préceptes. Mais à mesure que son application s'étend et se prolonge dans l'humanité, et qu'il en traverse les résistances, vous en voyez sortir des effets généraux, indirects et successifs, qui excitent de plus en plus l'admiration et la reconnaissance. Il se trouve avoir des convenances et des rapports pour tous les temps, tous les lieux, tous les divers états de l'humanité, dans l'infinie diversité de son espèce. Il est toujours actuel, il est partout local ou susceptible de l'être. Il s'implante aussi bien dans le cœur amolli du polythéiste ancien que dans la poitrine du barbare, que dans le front déprimé du Cafre ou de l'Indien, que dans le cerveau de l'Européen moderne. Il va à tous les âges, à tous les esprits, à tous les caractères,

à toutes les humeurs. Mais surtout, et ce qui est plus admirable, il va à tous les âges de l'humanité dans sa durée, et imprime lui-même à cette durée un caractère régulier de progrès dans la vérité et dans le bien, dont il est l'éternel aliment. Sa fécondité s'accroît de ses enfantements, et, à mesure qu'il avance, il se creuse un lit plus profond et plus large, et le remplit en le creusant. Loin de redouter l'exigence, il la provoque, ou plutôt c'est lui qui la fait et qui l'augmente sans cesse, pour la satisfaire indéfiniment. De sorte que, tout à fait à l'inverse des choses humaines, dont toute la vie est dans le présent ou dans un étroit passé, mais à qui l'avenir est funeste, c'est surtout, c'est toujours l'avenir qui est le champ de vie du Christianisme, comme une terre rendue de plus en plus féconde par la semence qu'elle reçoit. On peut dire qu'il est plus dans l'avenir que dans le passé. Quel passé cependant que le sien! Dix-huit siècles de triomphe depuis son avénement, et quarante siècles antérieurs d'attente et de prophéties, c'est-à-dire, tout le temps passé depuis l'origine du temps! Mais il est encore plus dans l'avenir, parce que l'humanité, rendue par lui-même de plus en plus capable de recevoir ses applications, et parvenue à la pleine virilité de l'âge chrétien, comme dit saint Paul[1], en recueillera des biens de plus en plus parfaits, sans jamais pouvoir atteindre cependant à la perfection de ce divin modèle.

Tel est le Christianisme considéré dans ses effets temporels et sociaux. Il s'ensuit qu'il est par excellence la Religion de l'humanité, et par conséquent de son Auteur.

Posons, au-dessus de tout ce que nous venons de dire dans ce chapitre, un aperçu général qui le résume.

Entre tant de preuves de la divinité du Christianisme, je

[1] *Verum perfectum in mensuram ætatis plenitudinis Christi.*

ne voudrais, pour fixer un incrédule de bonne foi, que celle-ci :

Un fait certain et sa conséquence nécessaire.

Ce fait certain, c'est que les ténèbres de la superstition enveloppaient le globe; que l'idolâtrie, le polythéisme, toutes leurs pratiques insensées et dégradantes, c'est-à-dire, l'erreur la plus grossière et le vice le plus éhonté, étaient l'état constant et universel de l'espèce humaine, et se réfléchissaient dans les sociétés par la violation de tous les rapports naturels des hommes entre eux, les faisant passer du joug de la violence à celui d'une irremédiable corruption; — que le Christianisme seul a arraché le monde à cette funeste influence, complétement et sans retour, à partir du moment où il a paru et partout où il a brillé, et que le culte, en esprit et en vérité, d'un seul Dieu trois fois saint, créateur, sauveur et rémunérateur, avec toutes ses conséquences rationnelles, avec toutes ses émanations bienfaisantes, avec toutes ses applications sociales, c'est-à-dire, cette philosophie sublime de la loi naturelle, dégagée de tout alliage, que les plus hautes intelligences de l'antiquité ne firent qu'entrevoir, est devenue, par lui, la science pratique et vulgaire de tous les esprits sans distinction, le charme des cœurs, le sens commun des peuples, et comme l'air ambiant de la nature humaine; — que, partout où le Christianisme n'a pas pénétré, le même état ancien de superstition et de grossière idolâtrie a subsisté sans modification aucune; qu'on en voit encore les ténèbres amoncelées et immobiles à l'extrémité de l'horizon chrétien, sans qu'elles puissent disparaître par elles-mêmes, tant elles sont inhérentes à la faiblesse humaine, ni monter troubler la sérénité de notre ciel, tant le Christianisme est puissant pour les contenir; — que des régions autrefois délivrées de ces

ténèbres, comme nous, par le Christianisme, et qui brillèrent sous son influence de tout l'éclat de l'intelligence et de la vertu, ayant cessé de lui obéir, en Afrique et en Asie, sont retombées aussitôt dans l'abrutissement et l'abjection des races dégénérées, et sont restées depuis des siècles stationnaires dans la nuit où le Christianisme, en se retirant, les a laissées; — enfin, que cette activité des facultés morales, intellectuelles et sociales, ce déploiement progressif de lumières et de sociabilité humaine que nous appelons civilisation, ce perfectionnement continu qui convoite toujours le mieux en toutes choses, et qui, malgré ses méprises et ses abus, est évidemment la loi et la fin de l'humanité; que la civilisation, dis-je, dans tout ce qui mérite ce beau nom, est l'effet d'une vertu attractive de l'Évangile, suit partout les pas de ses Apôtres, s'éclipse ou reparaît avec son culte, s'altère ou s'améliore, selon qu'on s'en écarte ou s'en rapproche, et en est comme le rayonnement.

Voilà un fait certain et des mieux caractérisés.

Sa conséquence nécessaire, la voici :

C'est qu'il y a dans le Christianisme quelque chose qui élève et soutient la raison, le cœur, la sociabilité, tout l'édifice de la nature humaine, à une hauteur qu'elle ne peut atteindre sans lui, et qui, par lui, s'accroît sans cesse; c'est qu'un principe qui, partout où il est mis en contact avec l'humanité, quelle qu'elle soit, païenne ou barbare, sauvage ou policée, vieillie ou naissante, réalise dans tous ses membres indistinctement une perfection d'intelligence, de moralité, de civilisation, qu'elle n'a jamais pu se donner à elle-même, malgré tous les efforts de quarante siècles antérieurs à la révélation de ce principe; dont elle est restée éternellement privée partout où il n'a pas encore pénétré; qu'elle n'a pu retenir dans les régions d'où il est sorti; que

ce principe, dis-je, vient d'ailleurs que de cette humanité, et implique nécessairement l'intervention régénératrice de son premier Auteur ; prouverait l'existence de ce suprême Auteur, si elle ne l'était déjà par l'existence de l'humanité même ; la prouve davantage encore, parce que l'existence de Dieu ne résulte du grand ouvrage de la création, et de l'humanité qui en est la reine, que par voie d'induction, et s'y trouve obscurcie par ce grand mystère de désordre dont l'ouvrage semble accuser l'ouvrier ; tandis que le principe chrétien nous fait assister à l'opération même de Dieu en nous et autour de nous, nous en donne la conviction d'expérience, le justifie de l'imputation de nos désordres en les réparant, et le révèle par des caractères de vérité, de sainteté, et d'amour, qui le rendent visible à notre esprit, sensible à notre cœur, palpable en quelque sorte à nos sens, et réalisent ce beau nom dont il a voulu se faire appeler lui-même : DIEU-AVEC-NOUS.

CHAPITRE VIII.

STABILITÉ DU CHRISTIANISME DANS LA PERPÉTUITÉ DE SA CONSTITUTION CATHOLIQUE.

Pour faire entrer tant et de si vastes aperçus dans l'étroit espace où nous avons dû les réduire au précédent chapitre, il nous a fallu les donner en synthèse, et les abstraire de toute application. Autrement, un ouvrage aussi étendu que celui que nous allons bientôt terminer nous eût suffi à peine pour ce seul objet. Il résultera sans doute de ce laconisme que ceux qui sont portés par la prévention à contredire ces aperçus les trouveront contestables. Ils le peuvent sans que cela nous inquiète, parce que ce n'est pas pour eux que nous les avons présentés ainsi. Nous savons de reste qu'il leur faut des démonstrations achevées, et que même ils ne s'en contentent pas toujours. Mais nous espérons bien aussi que les esprits recueillis et sincères (et le nombre s'en accroît tous les jours), qui aiment la vérité jusque sous ses voiles, et qui se feraient scrupule de la rendre solidaire de la faiblesse de ses apologies, sauront la reconnaître et la saisir, malgré l'insuffisance de notre exposition, et peut-être même se l'approprier d'autant plus que nous leur aurons laissé plus de travail pour achever de s'en rendre compte.

Pour nous, nous avons conscience de cette vérité dans tout ce que nous avons dit; et nous aurons atteint notre but si nous avons pu la communiquer à ce simple état de conscience qui, du reste, est le dernier effet de toute dé-

monstration, comme il en est le principe, et peut le plus souvent s'en passer.

Toutefois, nous croyons devoir poser le pied, en terminant ces *Études*, sur un terrain plus ferme contre les exigences de l'erreur, et venir nous asseoir sur ce roc de l'Église de Jésus-Christ, fondement de tout vrai Christianisme, et preuve manifeste toujours croissante de sa divinité.

Cette preuve est trop considérable pour ne pas avoir dû nous frapper plusieurs fois dans le cours de ces *Études;* nous en avons souvent parlé, et néanmoins nous sentons le besoin de finir par elle, parce qu'elle semble être plus particulièrement la preuve de notre temps, rendue plus éloquente par les ruines totales que nous venons de traverser, par celles qui nous menacent de toute part à mesure que nous les relevons, et au milieu desquelles cette *Pierre*, posée des mains de Jésus-Christ, se maintient et s'avance seule après dix-huit cents ans, comme l'unique pierre d'attente de l'avenir.

Je convie tous ceux qui m'ont fait l'honneur de me suivre jusqu'ici dans le parcours des différentes parties de l'édifice chrétien, à jeter, avec moi, un dernier regard sur cette tour gigantesque de l'Église, dont les degrés sont des siècles, et qui monte toujours; sur ce fait incommensurable de la stabilité, de la perpétuité de l'Église de Jésus-Christ dans sa constitution visible sur la terre, c'est-à-dire, dans la Papauté.

Ce fait a tellement atteint les proportions du prodige, que, désormais, il peut se passer d'apologie. Seul il se suffit. Il saisit lui-même ses adversaires, et les force non-seulement à le reconnaître, mais à le proclamer.

Notre tâche est ainsi rendue facile; nous n'avons qu'à nous taire, et qu'à laisser parler ceux mêmes qui ne parta-

gent pas encore notre foi, mais dont l'incrédulité s'ébranle et se renverse sur elle-même devant cette grande manifestation de la vérité. Nous le devons d'autant plus, qu'outre l'autorité qui s'attache à l'aveu, il y a dans le langage de l'incrédulité, quand elle fait tant que de rendre hommage à la vérité qui lui est contraire, une force, une originalité, et une franchise d'expression, que nous ne pouvons rencontrer, nous autres croyants, par la raison que la foi et l'habitude de la vérité nous la rendent trop familière; elle ne nous surprend pas, parce que nous sommes trop identifiés avec elle; et comme nous en avons la possession, nous n'en avons pas l'enthousiasme; tandis que lorsque la bonne foi de l'incrédule, dans les intervalles lucides de sa prévention, lui permet de voir la vérité, il la voit mieux en un sens, parce qu'il la voit du dehors et à distance; il en sent d'autant mieux la force qu'il lutte avec elle; il en est d'autant plus possédé qu'il ne la possède pas.

C'est ce qu'on a pu déjà remarquer dans les citations de l'incrédulité, dont nous avons pour ce motif semé nos *Études*; car c'est là une grande preuve de la vérité d'une doctrine, que ses adversaires la confessent et la disent mieux souvent que ses partisans.

C'est ce qu'on va voir dans les témoignages que nous allons produire sur le grand sujet de ce chapitre.

Trois historiens, professeurs de la protestante Allemagne, Hurter, Voigt, et Ranke, ont été entraînés, chacun séparément, vers l'étude de la Papauté. Le premier, qui depuis a frayé aux deux autres la route de la soumission à la vérité catholique, avait pris pour sujet la vie d'Innocent III; le second s'est attaché à la vie de Grégoire VII; et le troisième a embrassé les révolutions de la Papauté, principalement en regard de la réforme protestante. Chose

admirable, et dont la raison ne peut se trouver que dans la vérité de notre foi! ces sujets, rendus si périlleux par les préventions et les calomnies du dernier siècle, que les catholiques eux-mêmes n'osaient aborder qu'en tremblant, sont redevenus, sous la plume consciencieuse, quoique hostile par position, de ces trois écrivains protestants, l'honneur du Catholicisme, et la preuve de sa vérité en face de la raison. Quelle est donc la destinée de cette Église, qui, lorsqu'elle est, après tant de siècles, outragée par ses enfants, trouve des vengeurs dans ceux qui avaient été jusque-là ses adversaires, et voit sa gloire lui revenir aujourd'hui, des héritiers de ceux qui la lui disputèrent il y a trois cents ans?

Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est l'écho que cet hommage, parti de l'Allemagne protestante, a trouvé dans la protestante Angleterre, où, comme on sait, un grand mouvement de retour au Catholicisme s'est emparé des sommités mêmes de la science.

Un homme d'État de cet illustre pays, qui s'est assis comme ministre de la guerre dans ses conseils, un publiciste des plus distingués, dont la plume enrichit ses revues, M. Macauley, a profité de l'ouvrage de M. Ranke pour dire la vérité sur l'Église catholique, telle qu'elle s'offre à nous dans la suite des révolutions qu'elle a traversées jusqu'à nos jours. Son témoignage est d'autant plus fort qu'il n'est pas encore complétement dégagé des préventions de sa secte, et qu'il est sur ce penchant de retour à la vérité sur lequel glissent aujourd'hui tant de bons esprits, et où son poids seul les entraîne. Nous allons citer en partie et analyser ce remarquable travail :

« Il n'existe point, dit-il[1], il n'a jamais existé sur cette

[1] Cet article a paru en octobre 1840 dans la *Revue d'Édimbourg*, qui

« terre une œuvre de la politique humaine aussi digne « d'examen et d'étude que l'Église catholique romaine. « L'histoire de cette Église relie ensemble les deux grandes « époques de la civilisation. Aucune autre institution encore « debout ne reporte la pensée à ces temps où la fumée « des sacrifices s'échappait du Panthéon, pendant que les « léopards et les tigres bondissaient dans l'amphithéâtre Fla- « vien. Les plus fières maisons royales ne datent que d'hier, « comparées à cette succession des souverains pontifes, qui, « par une série non interrompue, remonte du pape qui a sa- « cré Napoléon dans le XIX[e] siècle, au pape qui sacra Pepin « dans le VIII[e]. Mais, bien au delà de Pepin, l'auguste dy- « nastie apostolique va se perdre dans la nuit des ères fa- « buleuses. La république de Venise, qui venait après la « Papauté en fait d'origine antique, était moderne compa- « rativement. La république de Venise n'est plus, et la Pa- « pauté subsiste. La Papauté subsiste, non en état de dé- « cadence, non comme une ruine, mais pleine de vie et « d'une jeunesse vigoureuse. L'Église catholique envoie en- « core jusqu'aux extrémités du monde des missionnaires « aussi zélés que ceux qui débarquèrent dans le comté de « Kent avec Augustin, des missionnaires osant encore par- « ler aux rois ennemis avec la même assurance qui inspira « le pape Léon en présence d'Attila. Le nombre de ses en- « fants est plus considérable que dans aucun des siècles an- « térieurs. Ses acquisitions dans le nouveau monde ont plus

jouit en Angleterre du plus grand crédit, et qui est toujours la Revue des whigs. Il a été traduit en français dans la *Revue britannique* de janvier 1841, dont le rédacteur fait observer qu'*il a tenu à en donner une traduction littérale, parce que c'est presque un événement qu'un pareil article, comme manifestation sérieuse d'une réaction en faveur du Catholicisme en Angleterre*. M. Macauley a pris pour texte l'*Histoire de la Papauté pendant les quinzième et seizième siècles*, par Ranke.

« que compensé ce qu'elle a perdu dans l'ancien. Sa suprématie spirituelle s'étend sur les vastes contrées situées « entre les plaines du Missouri et le cap Horn, contrées qui, « avant un siècle, contiendront probablement une population égale à celle de l'Europe. Les membres de sa communion peuvent certainement s'évaluer à cent cinquante « millions, et il est facile de montrer que toutes les autres « sectes réunies ne s'élèvent pas à cent vingt millions. Aucun signe n'indique que le terme de cette longue souveraineté soit proche. Elle a vu le commencement de tous « les gouvernements et de tous les établissements ecclésiastiques qui existent aujourd'hui, et nous n'oserions pas « dire qu'elle n'est pas destinée à en voir la fin. Elle était « grande et respectée avant que les Saxons eussent mis le « pied sur le sol de la Grande-Bretagne, avant que les « Francs eussent passé le Rhin, quand l'éloquence grecque « était florissante encore à Antioche, quand les idoles étaient « adorées encore dans le temple de la Mecque. Elle peut « donc être grande et respectée encore, alors que quelque « voyageur de la Nouvelle-Zélande s'arrêtera, au milieu « d'une vaste solitude, contre une arche brisée du pont de « Londres, pour dessiner les ruines de Saint-Paul. »

Après cette vue générale de l'institution de l'Église, le célèbre publiciste[1] se demande comment cette institution pourrait périr. On répète, dit-il, que le progrès des lumières doit être favorable au protestantisme, et défavorable au Catholicisme : *nous voudrions pouvoir le croire*, mais *nous en doutons beaucoup*, lorsque nous voyons que les pas immenses que l'esprit humain a fait faire jusqu'ici aux sciences naturelles, que le perfectionnement où sont parvenus

[1] Dans la partie analytique où nous entrons, les expressions caractéristiques sont conservées.

l'art du gouvernement, la politique, et la législation, ne lui ont pas été contraires. Bien plus, nous pensons que s'il y a quelque changement, il a été favorable à l'Église de Rome.

Quand nous réfléchissons d'ailleurs aux terribles assauts auxquels elle a résisté, il nous est difficile de concevoir de quelle manière elle pourrait périr.

Ici M. Macauley entre dans une rapide et brillante exposition historique des luttes que l'Église a eu à soutenir jusqu'à nos jours. Laissant de côté les persécutions sanglantes, multipliées et prolongées, qui lui disputèrent son établissement, il la prend seulement à une époque où elle était assise et honorée parmi les peuples, au XIe siècle, c'est-à-dire, à plus de la moitié de sa longue existence.

Quatre fois, dit-il, depuis cette époque, l'esprit humain s'est révolté contre son joug.

La première de ces insurrections éclata dans le midi de la France : ce fut l'hérésie des Albigeois qui, à la faveur du relâchement des mœurs et des communications de cette contrée avec les peuples infidèles, avait versé dans tous les cœurs le mépris et la haine du joug catholique. La Papauté avait perdu toute autorité dans tous les rangs, depuis les grands princes de la féodalité jusqu'aux simples cultivateurs. La position géographique des sectaires rendait le danger particulièrement formidable à la hiérarchie, et il semblait probable qu'une seule génération suffirait pour répandre la doctrine réformée à Lisbonne, à Londres, et à Naples. Mais cela ne devait pas arriver. Les guerriers du nord de la France volèrent au secours de l'Église ; l'Église, de son côté, enfanta deux ordres célèbres de sa milice spirituelle : les franciscains et les dominicains ; l'hérésie fut vaincue sur le double terrain de la force et de la persua-

sion ; et l'Église, un moment auparavant menacée d'une défaite totale, semblait désormais inexpugnable, défendue par l'amour, le respect et la terreur du genre humain.

Un siècle et demi se passa, et alors vint le second grand soulèvement de l'esprit humain contre la domination spirituelle de Rome. Le pouvoir de la Papauté avait atteint son apogée. Le pouvoir temporel fut contenu par elle, malgré toutes les ressources de la politique et de la guerre que déploya, pour s'en défendre, le plus habile des empereurs d'Allemagne, Frédéric II. Mais une réaction terrible se déclara contre la puissance romaine. L'homme qui prit la part la plus importante à cette révolution fut Philippe IV, dit *le Bel*, roi de France ; prince despote par sa situation et par tempérament, sombre, implacable, sans scrupule, également préparé à la violence ou à la chicane, et entouré d'hommes d'épée dévoués et d'hommes de loi. Le plus fier et le plus hautain des pontifes romains, saisi dans son palais par l'ordre de Philippe, bassement outragé, mourut fou de rage et de terreur. Le siége papal est transporté à Avignon, sous la dépendance de la France ; le grand schisme de l'Occident éclate ; la foi des peuples se partage : dans ces fatales conjonctures la voix de l'hérétique Jean Wiclef se fait entendre, ébranle l'Angleterre, et retentit jusqu'au fond de la Bohême. — L'Église, ainsi déchirée par le schisme, et rudement attaquée à la fois en Angleterre et en Allemagne, se trouvait dans une situation à peu près aussi périlleuse qu'à l'époque de la crise qui précéda la croisade des Albigeois. Mais ce danger s'évanouit aussi : l'autorité civile prêta à l'Église un appui vigoureux ; le concile de Constance mit fin au schisme ; le monde catholique fut rendu de nouveau à l'unité sous un seul chef.

Un autre siècle s'écoula ; alors commença le troisième et

le plus mémorable effort en faveur de la liberté spirituelle. Ici M. Macauley esquisse à grands traits la lutte immense commencée par les prédications de Luther contre les indulgences, et qui se termina cent trente ans plus tard par le traité de Westphalie. La victoire du protestantisme fut rapide et complète dans les parties septentrionales de l'Europe. Une multitude de circonstances la favorisa, et semblait devoir l'éterniser : néanmoins, un demi-siècle après le jour où Luther brûla la bulle de Léon X devant les portes de Wittemberg, le protestantisme commençait à perdre ses avantages, pour ne plus les reconquérir jamais. Le zèle catholique éclate dans le Midi. Un esprit de réforme de mœurs et de discipline s'empare de l'Église de Rome, et, en une seule génération, la renouvelle depuis le palais du Vatican jusqu'à l'ermitage le plus reculé des Apennins : tous les ordres religieux sont refondus, épurés, et produisent des œuvres de dévouement et de sainteté dignes des anciens jours ; les pontifes romains surtout offrent dans leurs personnes toute l'austérité des premiers anachorètes de Syrie. Paul IV porta sur le trône pontifical la même ferveur de zèle et de dévotion qui l'avait conduit dans le couvent des théatins ; Pie V, sous ses vêtements splendides, cachait le cilice d'un simple moine, marchait nu-pieds à la tête des processions, et édifiait son troupeau par des exemples innombrables d'humilité, de charité, de pardon des injures, en même temps qu'il soutenait l'autorité de son Siége et les doctrines orthodoxes de l'Église avec toute l'obstination et la véhémence d'Hildebrand. Grégoire XIII s'efforça non-seulement d'imiter, mais de surpasser Pie V dans les sévères vertus de sa sainte profession. Telle était la tête, tels étaient les membres. Ce renouvellement de l'esprit intérieur produisit au dehors des ressources immenses de zèle et de

dévouement pour la défense de l'Église. Les jésuites parurent alors sur la scène, et en un instant furent partout, en dépit de l'Océan et des déserts, de la peste et de la famine, des espions et des lois pénales, des cachots et des tortures, des gibets et des échafauds, sous tous les déguisements, dans toutes les contrées, argumentant, instruisant, consolant, ravissant les cœurs de la jeunesse, animant le courage des timides, offrant le crucifix aux yeux des mourants; inflexibles dans une seule chose, dans leur fidélité à l'Église. En même temps que l'Église catholique tirait de son sein ces ressources spirituelles, elle se trouvait profiter des ressources temporelles que l'autorité civile des États restés catholiques déployait pour se défendre elle-même contre les envahissements de l'hérésie. Ainsi, tandis que le protestantisme se répandait rapidement dans une partie de l'Europe, la régénération catholique s'étendait aussi rapidement dans l'autre partie. Entre ces deux régions hostiles s'étendait, géographiquement autant que moralement, un *grand terrain contesté* en France, en Belgique, dans l'Allemagne méridionale, dans la Hongrie et la Pologne, dont la conquête devait décider la victoire. L'histoire des deux générations qui suivirent est celle de la lutte pour la possession de ce terrain mixte ou douteux. Les chances parurent d'abord toutes favorables au protestantisme, mais la victoire demeura à l'Église romaine. Elle eut l'avantage sur tous les points; et le protestantisme n'a pas été capable, dans le cours de deux cents ans, de reconquérir ce qu'il perdit alors. — Il ne faut pas d'ailleurs se dissimuler, ajoute M. Macauley en motivant longuement ce jugement, que cet étonnant triomphe de la Papauté doit principalement être attribué, non à la force des armes, mais à une grande réaction de l'opinion publique en sa faveur.

Cent ans environ après l'établissement définitif des limites entre le protestantisme et le catholicisme, commencèrent à paraître les signes du quatrième grand danger de l'Église romaine : la philosophie. Le nouveau danger était fort différent des précédents ; jusque-là on n'avait attaqué qu'une partie des doctrines de l'Église ; l'école qui s'élevait la rejetait tout entière ; son symbole était tout négatif. Les nouveaux sectaires empruntaient une de leurs prémisses aux protestants, et l'autre aux catholiques ; avec ceux-ci ils admettaient que le catholicisme était le seul pur Christianisme, avec ceux-là ils soutenaient que plusieurs parties du catholicisme étaient contraires à la raison. De ce rapprochement on devait arriver, par une nécessité logique, aux conclusions de Voltaire. Toutefois, la seule négation n'a jamais troublé la paix du monde ; et si le patriarche de la sainte Église philosophique s'était contenté de faire des plaisanteries sur les ânesses de Saül ou les femmes de David, et de critiquer la poésie d'Ézéchiel avec le même esprit étroit qu'il apportait à l'analyse de Shakspeare, l'Église aurait eu peu à craindre. Mais il est juste de dire que le secret de sa force et de celle des autres philosophes tenait à la vérité qui se mêlait à leurs erreurs, et au généreux enthousiasme caché sous leurs impertinences. Les seules armes efficaces avec lesquelles les philosophes attaquèrent la foi évangélique étaient empruntées à la morale de l'Évangile. Le dogme et la morale de l'Évangile étaient malheureusement tournés l'un contre l'autre. D'un côté était une Eglise qui se glorifiait de la pureté d'une doctrine transmise par les Apôtres, mais ternie par les excès des pouvoirs temporels qui lui avaient prêté la main ; d'autre part, une secte tournant en dérision cette doctrine, mais prête à affronter toutes les puissances de la terre pour la

cause évangélique de la justice, de la charité, et de la tolérance. L'irréligion, *accidentellement* associée à la philanthropie, triompha pour un temps de la Religion, *accidentellement* liguée avec les abus politiques et sociaux. Les nouvelles doctrines se répandirent rapidement dans la chrétienté; Paris fut leur capitale sur le continent, et les précepteurs de la France le devinrent de toute l'Europe. Ce n'était pas seulement l'esprit public qui les adoptait; les gouvernements, même arbitraires, leur ouvraient les portes, et les souverains de la Prusse, de la Russie et de l'Autriche comptaient parmi les initiés. L'Église de Rome était encore ostensiblement aussi splendide et aussi solide que jamais, mais ses fondements étaient minés. Le premier événement qui signala cette situation fut la chute de la société de Jésus. Sur ses ruines, le mouvement philosophique déborda avec une effrayante rapidité. Les doctrines de Voltaire furent exagérées par ses successeurs. Enfin la Révolution éclata. La vieille Église de France tomba avec sa pompe et ses richesses. Quelques-uns de ses prêtres achetèrent le droit de vivre en se séparant de Rome; d'autres se souillèrent par l'apostasie et se firent persécuteurs; un grand nombre furent égorgés; et le reste alla demander un asile à l'ombre d'autels ennemis. Les églises furent fermées, les cloches muettes, les reliques pillées, les vases saints fondus. Des bouffons en chape vinrent danser la *Carmagnole* devant la Convention. Le buste de Marat détrôna celui des martyrs; une prostituée, montée sur les autels de Notre-Dame, reçut les adorations de la foule, qui s'écriait qu'à la fin, pour la première fois, ces arceaux gothiques résonnaient des accents de la vérité. Les malheurs de l'Église ne se bornèrent pas à la France. L'esprit révolutionnaire se fit conquérant, et envahit toute l'Europe. L'Es-

pagne devint sa vassale, l'Italie sa sujette. Les couvents de Rome furent pillés. Le drapeau tricolore flotta sur le château Saint-Ange. Le successeur de saint Pierre, emmené captif par les impies, mourut entre leurs mains, et les honneurs de la sépulture furent longtemps refusés à ses restes... Il n'est pas étonnant qu'en 1799 des observateurs, même doués de sagacité, aient pu penser que la dernière heure de l'Église de Rome fût arrivée : un pouvoir ennemi triomphant, le pape mourant dans la captivité, les plus illustres prélats de France vivant, en pays étranger, de l'aumône des protestants; les plus beaux édifices que la munificence des siècles avait consacrés au culte de Dieu, devenus les temples de la Victoire ou des salles de banquets; de tels signes pouvaient bien être regardés comme les indices certains de la fin de cette longue domination.

« Mais ce n'en était point la fin. Blessée à mort encore « une fois, la *biche blanche*[1] ne devait point périr. Avant « même que les funérailles de Pie VI fussent accomplies, « une grande réaction avait commencé; et, après un es- « pace de quarante années, elle semble encore en progrès. « L'anarchie avait eu son jour. Un nouvel ordre de choses « sortait de ce chaos, de nouvelles dynasties, de nouvelles « lois, de nouveaux titres; et au milieu de tout cela l'an- « cienne Religion renaissait.

« Une fable des Arabes raconte que la grande pyramide « fut bâtie par des rois antédiluviens, et que seule, parmi « les œuvres de l'homme, elle a survécu au déluge. Tel fut « le sort de la Papauté; elle avait été ensevelie sous la « grande inondation, mais ses fondements profonds n'en « furent point ébranlés; et quand les eaux baissèrent, elle

[1] Allusion à une qualification donnée au catholicisme par Dryden, dans une de ses satires allégoriques.

« apparut seule au milieu des ruines du monde qui venait
« d'être détruit. La république de Hollande, l'empire d'Al-
« lemagne, le grand conseil de Venise, la vieille ligue
« helvétique, la maison de Bourbon, les parlements, et
« l'aristocratie de France, avaient disparu; l'Europe était
« pleine de créations nouvelles : un empire français, un
« royaume d'Italie, une confédération du Rhin. Les der-
« niers événements n'avaient pas seulement affecté les
« institutions politiques et les limites territoriales; la dis-
« tribution de la propriété, l'esprit et la composition des
« sociétés, avaient, dans presque toute l'Europe catho-
« lique, subi un changement complet; mais l'Église im-
« muable était toujours debout.

« Quelque historien à venir, aussi habile et aussi mo-
« déré que le professeur Ranke, racontera, *nous l'espé-*
« *rons*, la résurrection catholique au dix-neuvième siècle.
« Nous sentons qu'en parlant d'une époque aussi rappro-
« chée de la nôtre, nous courrions le danger de dire des
« choses qui pourraient soulever des passions et de la co-
« lère : nous ne ferons donc qu'une seule observation,
« parce qu'elle semble mériter une attention sérieuse.

« Durant tout le dix-huitième siècle, l'influence de l'É-
« glise romaine fut constamment en déclin; l'Incrédulité
« fit des conquêtes étendues dans tous les pays catholiques
« de l'Europe, et obtint même dans quelques contrées un
« complet ascendant; la Papauté descendit enfin assez bas
« pour devenir l'objet de la dérision des incrédules, et de
« la pitié plutôt que de la haine des protestants. Au dix-
« neuvième siècle, cette Église déchue s'est graduellement
« relevée de cet abaissement, et a reconquis son ancien
« pouvoir. Ceux qui réfléchiront avec calme à ce qui s'est
passé dans les dernières années en Espagne, en Italie,

« dans l'Amérique méridionale, en Irlande, dans les Pays-
« Bas, dans la Prusse, et même en France, ne pourront
« douter que son empire sur les cœurs et les esprits des
« hommes ne soit plus grand qu'il n'était lorsque l'*Ency-
« clopédie* et le *Dictionnaire philosophique* parurent. Il
« est certainement remarquable que ni la révolution mo-
« rale du dix-huitième siècle ni la contre-révolution mo-
« rale du dix-neuvième n'aient rien ajouté à la puissance
« du protestantisme. Pendant la première de ces époques,
« tout ce qui fut perdu pour le catholicisme le fut pour
« le Christianisme; pendant la seconde de ces époques,
« tout ce que le Christianisme reconquit dans les pays ca-
« tholiques fut reconquis au catholicisme... Depuis le
« seizième siècle, des peuples catholiques ont passé du ca-
« tholicisme à l'incrédulité, et de l'incrédulité repassé au
« catholicisme : pas un n'est devenu protestant. »

C'est un protestant qui a écrit ces lignes, mais c'est aussi un homme d'État, un publiciste élevé, qui dit la vérité comme il la voit, et qui la dit dans un pays où elle reçoit de jour en jour une confirmation sensible, quoiqu'il s'abstienne de le désigner. Depuis cet article, le mouvement catholique en Angleterre n'a pas cessé d'en justifier la portée circonstancielle. Quant à sa portée absolue et dogmatique, nous n'oserions nous flatter qu'elle soit entière pour l'auteur, et qu'il se soit encore bien avoué à lui-même la grande conséquence qui en ressort : la divinité du catholicisme. Il s'est borné à poser le fait, à le dégager. C'est déjà beaucoup, car le fait ici c'est l'idée, c'est le dogme; et cependant telles sont les retenues secrètes de l'erreur par rapport à la vérité révélée, qu'il n'est pas rare que le même homme pose admirablement le fait, en fasse conclure la conséquence dogmatique à tout le monde, et ne la voie pas encore lui-même,

bien qu'elle soit immédiate et nécessaire. Il arrive même qu'il la voit en quelque sorte sans la voir, qu'il la dit et ne l'entend pas. Dieu, voulant nous faire sentir que la foi est un don, et en même temps que ce don est le prix de la soumission et de la persévérance, permet quelquefois ces contradictions singulières ; il ne fait tomber les écailles de la cécité de l'âme qu'une à une, et ne la guérit qu'à reprises, comme il en agit envers cet aveugle de l'Évangile à qui il demanda, après l'avoir touché une première fois, *s'il voyait quelque chose,* et qui lui répondit : *Je vois des hommes qui se meuvent comme des arbres*[1].

Voici un exemple plus remarquable encore de cet état de transition au sujet de la même vérité qui fait l'objet du présent chapitre.

Dans un article publié en Belgique *deux ans avant* celui de M. Macauley, M. Eugène Robin, publiciste de talent, a également rendu l'impression que doit faire éprouver, à tout homme qui lève les yeux, le grand fait de la perpétuité du pouvoir catholique. Mais, à la différence de M. Macauley, il n'a pas été seulement saisi du fait : l'idée, le dogme, lui sont apparus derrière ; il n'a pu les éviter, et, comme Balaam à la vue d'Israël, il a prophétisé la foi qu'il ne partageait pas encore.

Voici cet article ; je le recommande à ceux qui sont dans le même état où était alors son auteur, et qui, comme lui, je l'espère, n'y resteront pas :

« Un homme d'esprit et de cœur dit un jour devant moi « (j'étais encore enfant alors) : « Aujourd'hui il n'y a rien « au monde de fixe et de stable à quoi l'on puisse rattacher « sa vie. Les idées et les rois passent ; tout se déplace, tout « s'use, avec une dévorante rapidité. La société change dix

[1] Marc, VIII, 24.

« fois de face entre le berceau et la tombe d'un mortel. En « vérité, au milieu de cette versatilité des choses, il n'y a « qu'une ville et qu'un homme qui, par leur immobilité « dans l'Océan du temps, présentent à notre esprit une « image de suite et de perpétuité, Rome et le Pape. Trou« vez-moi, pour ceux qui sont las d'errer à la merci de tous « les vents, et qui demandent à la vie le calme de l'éternité, « un refuge assuré où chercher un abri, un port toujours « ouvert où amarrer leur barque, si ce n'est ce rocher plus « haut que les tempêtes, Rome et la Papauté! »

« Cette parole, jetée sans prétention au milieu d'une « causerie tour à tour frivole et sérieuse, est tombée en « moi, et y est demeurée depuis, tant elle avait frappé mon « imagination. En effet, pour les cœurs indifférents ou « distraits, pour les esprits irrésolus ou ceux que retient la « honte d'avouer leur erreur, pour l'incrédulité systéma« tique, pour les convictions les plus rebelles, pour tous « tant que nous sommes enfin, âmes égarées dans les ténè« bres du doute, n'est-ce pas un spectacle capable de ré« veiller le sentiment croyant endormi ou étouffé en nous, « que cette formidable immutabilité où le temps, la guerre, « la torture, le mépris, se sont brisé le front; que cette « fixité d'un seul point au milieu de tout ce qui passe; que « cette lumière traversée par le souffle de toutes les tem« pêtes, qu'aucun souffle n'éteint; que cette foi toute mys« tique, tout immatérielle, qui éclate surtout aux regards « de l'humanité par l'évidence d'un fait matériel unique « dans l'histoire du monde?

« Je ne sais à qui l'on doit cette spirituelle boutade : Rien « n'est absurde comme un fait. Oui, le fait de la veille que « contredit le fait du lendemain, le fait éclos par hasard « dans le travail quotidien d'un peuple qui dément l'idée

« spéculative sortie du cerveau isolé d'un homme, le fait « qui se hâte de se placer derrière le fait pour prouver « quelque chose, et dont un choc imprévu jette à bas les « rangs à grand'peine alignés.

« Mais un fait comme celui-ci : L'apostolat confié par le « Christ, il y a dix-huit cents ans, à l'un de ses disciples, « s'est perpétué de pape en pape jusqu'à nos jours; pou- « voir dire cela aujourd'hui et être sûr qu'on le dira demain, « cela doit bien signifier quelque chose[1]. Et si l'on songe « que, depuis le jour où cette parole a été prononcée en Ju- « dée, la barbarie, le schisme, la réforme, la philosophie, « se sont rués tour à tour, la torche et le fer en main, sur « le siége occupé par le même Apôtre, continué dans mille « vies; que Rome, la ville éternelle des temps modernes « comme elle l'était des temps antiques, a été prise, reprise, « occupée, saccagée par tous les fléaux venus de l'Orient « et de l'Occident; qu'il n'y a pas plus de trois siècles, des « soldats ivres, conduits par un renégat, y sont entrés « au nom de Luther; qu'il n'y a pas trente ans qu'un em- « pereur, son souverain par la conquête, lui envoyait un « préfet, comme faisaient ceux de Constantinople, dans les « premiers temps de ses pontifes : oh! alors le fait grandit « à la taille de l'idée, devient immense comme le dogme; « et, quoi qu'on en ait, il faut bien, je le répète, que ce « fait sans pareil signifie quelque chose.

« C'est en vain que nous voudrions détourner les yeux de « cette prodigieuse image de perpétuité. Nous qui sommes « venus après les plus grandes persécutions que Rome ait « essuyées depuis les siècles des martyrs, nous sommes for- « cés de nous dire : Sans doute les promesses des temps

[1] C'est le cas d'appliquer cette autre boutade qui vaut bien la première : *Rien n'est entêté comme un fait.*

« s'accompliront. Le rêve de la philosophie était d'abattre « la Papauté, parce qu'elle comprenait que là est la tête, là « est le cœur du catholicisme, et que, s'il pouvait mourir, « c'était à ce cœur et à cette tête qu'il fallait viser; car la « Papauté et le Christianisme même sont inséparables à ce « point, que la Réforme n'existe qu'à la condition d'entre- « tenir sans cesse le souvenir de sa rébellion, et que sa foi, « fondée sur la défiance, ne retrouve un peu de cette vita- « lité qui lui manque qu'en s'excitant à la haine de ce « qu'elle a nommé le Papisme. La durée de la Papauté était « donc pour nos pères toute la question d'avenir. Dix-huit « cents ans sont d'une belle haleine sans doute dans le « cours des choses; mais, la Papauté détruite, la philoso- « phie gagnait son procès, qui était de prouver qu'elle n'a- « vait jamais existé qu'à l'aide de l'ignorance et de la bar- « barie. La Révolution est venue, elle savait le mot d'ordre : « elle a visé au cœur; elle a traîné le Pape dans l'exil, il y « est mort! Un autre Pape lui a succédé, la chaîne de per- « pétuité ne s'est pas plus rompue qu'elle ne s'était brisée « aux jours les plus mauvais de la vie du catholicisme. « Maintenant la philosophie a fait son temps. Les destruc- « teurs dorment dans le passé à côté de Luther, l'Encyclo- « pédie, la République, et l'Empire. Rome est toujours « debout, et à ce centre de la chrétienté, déchirée par les « ravages de l'incrédulité et de l'indifférence, il y a un « Pape comme il y en avait un sous Néron, alors que le « Christianisme naissant était déchiré dans le cirque par les « bêtes féroces.

« Autour de cette miraculeuse continuité, l'Europe a « changé trois fois de face; l'antiquité s'est éteinte, le « moyen âge est mort. Trois empires, celui de Charlema- « gne, celui de Charles-Quint, celui de Napoléon, se sont

« élevés et ont disparu. Des nations ont brillé qui ne sont « plus. Un monde découvert est échu en partage à la puis- « sance temporelle et à la puissance spirituelle ; celle-ci « seule a gardé sa part. Tout a fait son temps, idées, peu- « ples, et empires. Rome seule est restée debout ; le Pape « seul est resté. Il y a dans ce fait, je ne saurais trop le ré- « péter, quelque chose qui vaut bien la peine qu'on y réflé- « chisse un peu.

« Mais nous sommes dans un temps où l'on a inventé à « l'usage des partis une logique habile qui sait nier l'évi- « dence. Les vieilles haines contre Rome ne sont pas mortes « dans nos cœurs révolutionnaires. Les pères ont cru avoir « régénéré le monde, et les fils, qui ont accepté leur gran- « deur, ne peuvent s'accoutumer à cette idée, qui élève le « Catholicisme à leurs yeux aux dépens de la gloire fugitive « dont ils se glorifient, que la Papauté, de son inexpugna- « ble hauteur, aurait contemplé, avec un regard plein d'une « tendre commisération et d'une certitude entière dans les « promesses divines, nos terribles révoltes, nos puissants « enfantements, nos incendies allumés à tous les coins du « monde, le sang versé à faire bondir le cœur, ce fracas « d'empires et de rois tombés à confondre l'esprit, tout cela « comme un vieux marin regarde de la plage la lutte des « éléments, assuré qu'il est, par les signes qu'il a vus dans « le ciel, que demain tout ce grand bruit aura cessé, et que « l'Océan débordé rentrera dans ses abîmes.

« Notre orgueil ne saurait consentir sans violence à cette « domination d'une pensée immuable, éternelle, sur la ter- « rible pensée de notre histoire d'hier ; et si nous ne pou- « vons nier que le rocher ne soit resté debout, que la lu- « mière du phare ne se soit pas éteinte, tandis que notre « révolution lassée ne laisse plus échapper que de sourds

« grondements, nous nous en consolons en songeant que « le rocher s'éloigne tous les jours de nous, par cela seul « que nous marchons en avant, et qu'il est un point im« mobile; qu'emportés par le mouvement irrésistible du « progrès, comme si ce mouvement qui pousse l'humanité « n'avait commencé que d'hier, nous irons si loin que nous « finirons bien par échapper à la sévérité de ce grand œil « ouvert sur nous depuis dix-huit siècles.

« Aveuglement de l'orgueil! Un humble prêtre (M. La« cordaire), qui fut l'ami et le compagnon de Lamennais, « mais qu'une vaine gloire n'a pas précipité, comme lui, « dans un doute sans fond, vient d'élever son éloquente « voix, et il vous répond : « Non, quoi que vous fassiez, « vous qui ne voulez point reconnaître ce qui a été et ce qui « est, vous avez beau marcher en avant, vous jeter à perte « d'haleine dans les voies infinies de l'avenir; ce calme « regard, qui plane sur votre présent comme il a plané « sur votre passé, vous poursuivra toujours, partout, jus« qu'aux derniers horizons de l'éternité; car cette lumière, « que vous croyez pouvoir fuir parce qu'elle est fixe, est « immobile et mobile à la fois. Où que vous alliez, elle est « toujours parmi vous, votre centre, votre milieu; elle est « comme le soleil, dont on ne saurait s'éloigner d'un seul « pas, eût-on la vitesse du vent, et l'infini du désert devant « soi. Vous croyez que la Papauté sommeille, qu'elle s'en« dort dans le passé, grande comme la fosse d'un géant, « par la grandeur de ce qu'on lui a ôté. Vous vous trompez : « elle a toujours présidé aux affaires du siècle, elle y pré« side encore, elle est toujours debout, agissante, prête à « lier et à délier. Aujourd'hui que nous acceptons toutes « les gloires du passé, les esprits les plus sages ont re« connu les bienfaits que lui doit l'humanité. Vous savez

« ce qu'elle a fait : voyez ce qu'elle fait maintenant! »

Nous avons tenu à donner ce beau morceau dans toute son étendue, sauf à nous réduire nous-même pour les choses que nous avions à ajouter. On se gêne avec plaisir pour leur faire place, quand on a le bonheur de recevoir chez soi de pareils hôtes. Nous ne dirons donc que peu de mots pour recueillir le fruit de leurs discours.

Tout homme qui pense doit en venir à la reconnaissance du grand phénomène si bien exposé par M. Macauley, et à la raison dogmatique de ce phénomène si consciencieusement indiquée par M. Eugène Robin. A quelque école, à quelques antécédents qu'on appartienne, si on n'a pas renoncé à la réflexion et qu'on veuille en faire usage, il faut, dis-je, en venir là.

Or, venu là, la foi est faite pour l'esprit, et sa détermination n'est plus que l'affaire du cœur et de la volonté.

La divinité du Christianisme est prouvée par un fait divin palpable, par un prodige indicateur de l'action de Dieu, porteur de sa puissance.

En nous référant aux beaux développements contenus dans les deux citations qui précèdent, articulons les principaux caractères de ce prodige, et mesurons-en, s'il est possible, les divers degrés.

Le premier consiste dans le fait matériel et brut de la permanence d'un même pouvoir, d'une même doctrine, d'une même discipline, d'une même constitution, d'une même forme, d'une même Église, en un mot, depuis dix-huit cents ans : fait unique dans le vaste champ de l'histoire, dont rien n'approche, et qui sort des destinées humaines. Et pour le mesurer à ce seul premier degré, il ne faut pas seulement le voir dans les dix-huit siècles passés, il faut le voir dans le présent où il grandit; il faut le voir

dans l'avenir qui s'ouvre devant lui, et où les regards les plus exercés le suivent à perte de vue, au delà de tout ce qui est. Cela seul est grandement prodigieux.

Ce qui augmente le prodige, c'est que cette perpétuité d'un même pouvoir ne se passe pas dans les mœurs stagnantes de l'Orient, mais au sein de la mobile Europe, patrie des révolutions ; dans un milieu d'activité incessante, où les hommes et les événements, les idées et les faits, se sont entre-choqués sans trêve et sans repos, Océan furieux en avant duquel le siége de l'Église a toujours été comme le cap des Tempêtes.

L'Église, en effet, et c'est là un degré de plus du prodige, a non-seulement vécu au milieu de cette activité dévorante, mais elle y a toujours eu la première part, elle a toujours été au cœur de la mêlée; et, seul personnage de cette vaste scène où elle a joué le premier rôle depuis Néron, et d'où tous les autres acteurs ont disparu, elle est restée et elle continue à mener le drame.

Ajoutez ceci : que c'est sur l'Église et contre l'Église que cette activité, qui a dévoré tous ses agents, a été le plus souvent tournée; que, seule, l'Église a eu vingt fois sur les bras les affaires du monde, et qu'il n'y a pas un seul genre d'assauts qui lui ait été épargné : la force, la ruse, la politique, le schisme, l'hérésie, la philosophie, le syllogisme, l'épigramme, et l'échafaud; et tout cela en grand, dans ce qu'il y a de plus infernal, *les portes de l'enfer,* en un mot, qui auraient brisé du premier coup toute autre puissance, et qui se sont brisées à celle-ci. *C'est une enclume qui a usé tous les marteaux*, disait le protestant Théodore de Bèze; et il y a cela de plus fort encore dans ce côté du prodige, que ces attaques, qui n'avaient été que successives contre l'Église pendant dix-sept

siècles, se sont donné le mot pour la battre en brèche toutes à la fois dans le dix-huitième, et n'ont fait que la rajeunir et que s'enterrer. Combien, nous qui venons après cette dernière épreuve, nous qui avons enseveli Voltaire, la République, et Napoléon, nous que l'Église ensevelira, combien avons-nous plus de sujet de nous écrier que Pascal : « Ce qui est admirable, incomparable et tout à fait « divin, c'est que cette Église qui a toujours duré a tou-« jours été combattue[1] ! »

Ce n'est pas tout, et voici un cinquième degré qui élève encore plus le prodige : c'est que cette Église se soit ainsi toujours maintenue sans fléchir ni plier : « Les États péri-« raient, observe très-bien Pascal, si on ne faisait plier « souvent les lois à la nécessité. Mais jamais l'Église n'a « souffert cela, et n'en a usé. Aussi il faut ces accommo-« dements, ou des miracles. Il n'est pas étrange qu'on se « conserve en pliant, et ce n'est pas proprement se main-« tenir, et encore périssent-ils enfin entièrement ; il n'y en « a point qui ait duré quinze cents ans. Mais que cette Re-« ligion se soit toujours maintenue et inflexible, cela est « divin[2]. » Combien les faits viennent-ils justifier cette observation ! C'est là toute l'histoire de l'Église. Que de fois n'a-t-elle pas joué sa destinée contre toutes les règles de la prudence humaine ! Il faut que je me resserre ; mais voyez-la en face de Luther, voyez-la en face de Henri VIII, voyez-la en face de Napoléon, voyez-la en face de M. de Lamennais, voyez-la naguère en face de la Prusse, de l'Espagne, de la Russie, de l'Angleterre, de l'Angleterre qui cependant revient à elle, et qui ne lui demandait qu'un mot pour apaiser l'agitation irlandaise, comme, lorsqu'elle s'en détacha, son Henri VIII ne lui demandait qu'un mot pour

[1] Pascal, *Pensées*, deuxième partie. — [2] *Ibid.*

faire tomber les liens de son mariage avec Catherine d'Aragon ; voyez-la enfin, à l'heure qu'il est, en face de Rome elle-même. Rien ne l'émeut, rien ne la séduit ni ne l'épouvante : un royaume lui échappe ou lui revient, un conquérant la menace ou la flatte, un génie, roi des intelligences, incline ou dresse son front, les peuples enfin font entendre *Hosanna* ou *Tolle* sur son passage, que lui importe? elle ne se préoccupe que de deux choses : la charité d'abord, et en fin de compte la vérité. C'est là sa politique, c'est là son intérêt d'État. Tant qu'elle peut espérer de la réflexion ou du repentir, elle ménage, elle supplie ; mais dès que l'obstination se montre, elle rompt, et cette rupture est toujours fatale à ses ennemis ; elle seule se trouve, en définitive, avoir conservé la vie. Du reste, elle attend, parce qu'elle a le temps.

Ainsi, toujours subsister dans un monde où tout se précipite, quoique au sein d'une agitation dévorante, quoique prenant toujours une part active à cette agitation, quoique toujours combattue, quoique toujours inflexible : où est le prodige, où est la marque assurée de la vérité, si ce n'est là? Quoi! une Religion vous donne pour gage de sa vérité un tel prodige, et vous doutez! Quel prodige êtes-vous donc vous-même!

Eh bien! ce n'est pas tout : voici le comble ; après quoi l'incrédulité n'est plus qu'un châtiment.

Ce prodige qui nous confond, qui est au-dessus de la nature, et par conséquent de toute prévision des choses humaines, avant qu'il commençât à se réaliser, alors que rien ne pouvait le faire augurer, que tout ce qui existait lui était essentiellement antipathique, dans des circonstances personnelles qui en étaient le néant, ce prodige a été prédit par Jésus-Christ, et il n'est que l'accomplissement ponctuel de sa promesse

Le fait est des plus certains, des plus clairs; il n'y a pas ici la moindre incertitude dans l'antériorité de la prédiction, la moindre équivoque dans le sens et la portée des termes; tout est authentique et littéral : c'est en traits de lumière que sont gravées ces mémorables paroles :

TU ES PIERRE, ET SUR CETTE PIERRE JE BATIRAI MON ÉGLISE, ET LES PORTES DE L'ENFER NE PRÉVAUDRONT JAMAIS CONTRE ELLE... TOUTE PUISSANCE M'A ÉTÉ DONNÉE AU CIEL ET SUR LA TERRE. COMME MON PÈRE M'A ENVOYÉ, JE VOUS ENVOIE AUSSI DE MÊME. ALLEZ DONC, INSTRUISEZ TOUTES LES NATIONS, ET COMPTEZ QUE JE SUIS AVEC VOUS TOUS LES JOURS JUSQU'A LA FIN DU MONDE.

Il n'y a rien à ajouter ni à retrancher à ces paroles pour les faire cadrer avec l'événement; elles en ont toute la grandeur, toute l'assurance, toute la portée. Si elles n'avaient pas été dites, et qu'à l'heure qu'il est, où l'événement a atteint un si prodigieux développement, on voulût les faire exprès pour lui, elles ne seraient pas autres. Elles sont tellement directes et précises, en un mot, que si cet événement ne s'était pas réalisé comme il l'a été, comme il continue à l'être, la fausseté de la Religion était manifeste.

C'est donc sa vérité qui l'est. Comme Jésus-Christ s'est engagé envers nous par sa promesse, nous sommes engagés envers lui par l'événement. Ces deux choses sont synallagmatiques. Il n'y a que celui qui a fait l'une qui fait l'autre, et celui-là, prévoyant, dominant ainsi l'avenir, ne peut être qu'un Dieu.

Par là Jésus-Christ a perpétué et universalisé sa divinité parmi les hommes; et cette économie est admirable. Il a vécu trente ans sous la forme humaine dans la seule Judée, et puis il a disparu. Mais quoi! est-ce là tout le rôle

d'un Dieu, d'un Dieu venu pour sauver le genre humain? Et comment les siècles futurs sauront-ils qu'il est venu dans les caractères démonstratifs de sa divinité, et pourront-ils profiter de sa venue? comment le genre humain pourra-t-il communiquer avec son Sauveur? La foi devra aller en s'affaiblissant avec l'impression temporelle et locale de cette intervention passagère... Attendez; voici l'expédient d'un Dieu : il fait une Église, il la doue d'universalité et de perpétuité, et il s'y joint comme il s'était joint à une personne humaine.

Par là il se met en contact avec les hommes dans la généralité des temps et des lieux. Il fait qu'entre eux et lui il n'y a plus de temps, il n'y a plus de lieux. Qu'est-ce qui fait les lieux en effet, si ce n'est la division? Qu'est-ce qui fait les temps, si ce n'est la succession des choses? Il n'y a de temps que pour ce qui passe; il n'y a de distance que pour ce qui se divise. Là où il n'y a qu'un fait unique, universel et continu, il n'y a qu'un temps, il n'y a qu'un lieu. Les dix-huit siècles passés ne sont dix-huit siècles que pour les événements qui en ont marqué le cours par leur chute, mais non pour l'Église, qui est un seul et même événement toujours et universellement présent, aujourd'hui comme sous Charlemagne, comme sous Constantin, comme sous Néron, comme à partir de Jésus-Christ, lorsqu'il dit à cette Église : *Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde.* Il y est en effet, il n'a pas cessé d'y être depuis ce moment; et en communiquant avec l'Église nous communiquons avec Jésus-Christ aussi directement que les Apôtres à qui il dit ces paroles.

Et, chose profondément admirable, plus nous nous éloignons de ce moment, plus cette communication, qui devrait dans l'ordre naturel des choses s'affaiblir, s'augmente en un

sens de la part de Jésus-Christ envers nous. Comment? parce que le prodige de la perpétuité de l'Église s'accroît par la durée, et révèle de plus en plus en elle la présence de Jésus-Christ; c'est un argument que chaque année, que chaque heure fortifie. La manifestation de Jésus-Christ grandit tous les jours par ce moyen avec le prodige de la perpétuité de l'Église; il en sort, il s'en dégage; tous les accidents humains qui le cachaient tombent l'un après l'autre comme des voiles, et à la fin il ne restera plus que lui; lui, non pas plus réellement, mais plus manifestement.

Les Apôtres avaient sans doute de la divinité de Jésus-Christ des preuves bien directes : ses miracles, et surtout sa résurrection et son ascension. C'est entre ces deux derniers grands miracles que Jésus-Christ plaça la fondation de l'Église, et la promesse de sa perpétuité surnaturelle. Il ne fallait rien moins pour faire croire les Apôtres à celle-ci, tant tout dans le monde, à commencer par eux, s'y montrait contraire. Eux, ignorants, grossiers, faibles, abandonnés de la présence visible de Jésus-Christ, qui jusque-là ne leur avait pas même suffi, convertir le monde entier! faire ce que Jésus-Christ lui-même n'avait pas fait! se soutenir et se perpétuer dans cette entreprise jusqu'à la fin des temps! Quelle épreuve pour leur foi! mais aussi quelles preuves que les miracles de la résurrection et de l'ascension! — Eh bien! pour nous c'est l'inverse. Ce qui était preuve pour les Apôtres, la personnalité glorieuse de Jésus-Christ, est devenu épreuve, à mesure que le temps en affaiblit l'impression et en recule le plan historique; mais aussi ce qui était épreuve pour eux, la conversion de l'univers et la perpétuité de l'Église, devient dans la même proportion preuve pour nous : ils avaient les œuvres surhumaines du législateur, nous avons les effets divins de la législation; et ainsi

nous avons tous des mérites et des gages égaux, quoique divers, de la même foi.

Écoutons saint Augustin expliquant à son peuple cette riche économie ; c'est un beau morceau :

« Jésus se tenait au milieu de ses disciples, » dit-il aux fidèles rassemblés le jour de la fête de l'Ascension ; « les disciples virent cela ; ils le virent souffrir ; ils le virent attaché à la croix ; et puis ensuite ils le virent présent et vivant « après sa résurrection. Qu'est-ce qu'ils ne virent donc « pas ? le corps, c'est-à-dire, l'Église. Ils virent tout le reste ; « mais pour le corps, ils ne le virent point. Ils virent l'é« poux, mais l'épouse était encore cachée. Et pourtant il la « leur avait aussi annoncée d'avance ; car il a été écrit : *C'est « ainsi que le Seigneur devait souffrir, et le troisième jour « ressusciter d'entre les morts*. C'est là l'époux. Et que dit-il « de l'épouse ? *Et en son nom la pénitence et la rémission « des péchés seront prêchées par toutes les nations, à com« mencer par Jérusalem*. C'est ce que les Apôtres ne virent « pas encore. Ils ne virent point l'Église répandue par tou« tes les nations, à commencer par Jérusalem. Ils virent la « tête, et par la tête ils crurent au corps : par ce qu'ils « voyaient ils crurent à ce qu'ils ne voyaient pas. Nous « sommes comme eux ; nous voyons quelque chose qu'ils « ne voyaient pas. Qu'est-ce que nous voyons qu'ils ne « voyaient pas ? L'Église répandue dans toutes les nations. « Qu'est-ce que nous ne voyons pas et qu'ils ont vu ? Jésus« Christ sous la forme humaine. Or, de même que ceux-là « en voyant cela crurent au corps, c'est-à-dire, à l'Église ; « de même nous qui voyons le corps nous croyons à la tête. « Puisse aussi ce que nous croyons nous soutenir mutuel« lement dans la foi ! La vue de Jésus-Christ les soutenait, « et les faisait croire à l'Église qui devait se former dans

« l'avenir. Que la vue de l'Église nous soutienne aussi, pour « nous faire croire en Jésus-Christ ressuscité. Leur foi a « été accomplie; la nôtre le sera de même. Leur foi à l'É- « glise a été vérifiée; la nôtre en Jésus-Christ se vérifiera « aussi. Jésus-Christ tout entier leur était connu comme à « nous; mais ils ne l'ont pas vu tout entier, pas plus que « nous ne le voyons tout entier. Ils ont vu la tête et ont cru « au corps; nous voyons le corps et nous croyons à la « tête[1]. »

Il y a plus de quatorze siècles que ces paroles ont été prononcées. Combien depuis lors le corps de Jésus-Christ, qui est l'Église, a-t-il grandi! Si saint Augustin voyait ce que les Apôtres n'avaient pas vu, nous pouvons dire aussi que nous voyons ce que saint Augustin lui-même n'avait pas vu à son tour. Que voyons-nous qu'il n'avait pas vu? La perpétuité de l'Église, dont il n'avait vu que l'universalité, et dont les Apôtres n'avaient vu ni la perpétuité ni l'universalité, mais le chef seulement. Et de même que les Apôtres, sur la foi du chef, ont cru à l'universalité et à la perpétuité; de même que saint Augustin, sur la foi de l'universalité, a cru au chef; de même nous, et à plus forte raison, sur la foi de la perpétuité et de l'universalité, nous devons croire à Jésus-Christ et à son Église.

La perpétuité de l'Église est donc et deviendra de plus en plus la preuve sensible de la divinité du Christianisme pour les générations qui se succèdent. Elle est en ce moment-ci surtout la grande preuve du jour, parce qu'elle est rendue plus prodigieuse par l'épreuve extraordinaire qu'elle vient de traverser, et par ce grand contraste que fait sa survivance avec le fracas de nos révolutions.

Les petits ennemis du Christianisme sentent bien que

[1] Sermo IV, *in festo Ascensionis.*

c'est là son côté fort, son vrai miracle; aussi s'évertuent-ils à l'amoindrir et à le dissimuler. Ils ne peuvent faire que l'Église ne vive, qu'elle ne vive depuis dix-huit cents ans, qu'elle ne survive miraculeusement à l'assaut le plus furieux qui lui ait jamais été livré. Mais voici comment ils éludent le prodige : ils commencent par prononcer qu'elle *va mourir...*; puis de cette facile assertion ils font, par supposition, une réalité en prenant les devants, et se transportant en imagination dans ce temps supposé où elle ne sera plus..; et puis ils jouent à ses funérailles, comme si ce temps existait déjà... Ils lui creusent, depuis deux mille ans, une fosse qui à chaque instant devient la leur, et où elle-même les enterre. Quelle puérilité!!! Il nous semble voir ces insectes des bords de l'Hypanis qui vivent un jour, au rapport d'Aristote, et qui, selon qu'un spirituel auteur anonyme l'a imaginé[1], mesurant l'univers à leur courte durée, s'annoncent entre eux, vers cinq heures du soir, que très-certainement la nature doit finir en peu de temps, et que ce monde va disparaître en moins d'une *centaine* de minutes. Ceux des bords de la Seine sont plus généreux envers l'Église : ils vont jusqu'à lui en accorder *trois cents*.

Voulez-vous un mot qui les confonde et qui vous rassure?

« Maintenant, a écrit une plume illustre, ils voient l'É-
« glise, et ils disent : *Elle va mourir, et bientôt son nom*
« *va disparaître; il n'y aura bientôt plus de chrétiens;*
« *ils ont fait leur temps.* Et pendant qu'ils disent cela, je
« les vois mourir tous les jours; et cependant l'Église de-
« meure toujours debout, annonçant la puissance de Dieu
« à toutes les générations qui se succèdent. »

[1] Voyez le *Cours de littérature* de Noël et de Laplace, t. I, *Discours et morceaux oratoires.*

Ces magnifiques paroles ont été dites il y a quatorze cents ans : elles sont de saint Augustin[1].

Ainsi il y a au moins quatorze cents ans que l'Église *va mourir* ; et comme les choses se continuent et que l'Église *va* TOUJOURS *mourir*, il faut en conclure qu'*elle ne mourra* **JAMAIS**.

Sans doute cela est vrai : l'Église va toujours mourir ; et c'est là ce qui fait de sa perpétuité un prodige à la plus haute puissance. Dieu a permis qu'elle fût toujours humainement en péril, pour mieux faire voir qu'elle est toujours divinement assistée. Aussi son histoire, depuis le Calvaire jusqu'à Fontainebleau, n'est-elle qu'une succession de crises désespérées qui lui font retrouver le principe de la vie dans ses extrémités, et qui la retrempent dans l'ignominie et dans le sang. Elle va mourir, dites-vous : donc elle va vivre, donc elle va enfanter. Elle est morte : donc elle va ressusciter glorieuse. L'Église n'a pas à redouter le tombeau : elle y est née. Sa devise sera toujours celle de l'Apôtre : *Cum infirmor, tunc potens sum.* Ce n'est pas au nom de la foi seulement que je parle ainsi, c'est au nom de l'histoire : nous l'avons vu.

Mais notre foi n'est pas même soumise aujourd'hui à cette épreuve ; nous sommes dans un de ces intervalles où l'Église recueille les fruits d'une lutte récente, et voit revenir à elle le flot aplani de l'esprit humain. En ce sens, jamais il ne fut moins vrai de dire que l'Église va mourir : il semble, au contraire, que tout se prépare pour son triomphe. Le souffle d'une impiété de collége peut bien

[1] Enarr. *in ps.* LXX, 12. — « Qu'on vienne encore nous dire : « Cette Église « a vécu assez longtemps, elle est passée. » O parole impie ! Elle n'existe plus, « parce que vous vous en êtes séparés ? Prenez garde que vous allez passer « tout à l'heure, et qu'elle subsistera toujours, et sans vous. » (Enarr. *in ps.* CI.)

faire rider la face des choses en France, mais le calme, mais le retour se fait au fond. La cause de la civilisation est identifiée plus que jamais avec celle du Christianisme. C'est une vérité d'expérience trop récente pour l'oublier de sitôt, et qu'entretient d'ailleurs le pressentiment des périlleuses transformations qui nous restent encore à traverser. Il faut aujourd'hui de la religion pour bâtir les sociétés nouvelles, pour adoucir les frottements, pour ménager les transitions, pour assurer les droits sur les devoirs. Or, il n'y a de religion positive que le Christianisme, comme il n'y a de Christianisme parfait que le Catholicisme. On ne le dit pas toujours, on dit même quelquefois le contraire; mais au fond on le sent vivement, on le pense, et la force des choses y conduit. Tout le reste n'est que superficiel. Et puis sortons un peu de chez nous; levons la tête, et voyons ce qui se passe au dehors dans le monde : cette manifestation récente de la ferveur catholique en Allemagne; ce beau spectacle de la modération catholique dans l'agitation politique en Irlande; ce profond mouvement de retour vers l'unité catholique en Angleterre; le concours providentiel de ce dernier mouvement avec la chute des empires d'Orient, et leur occupation par les puissances de l'Europe, dont l'Angleterre sera la plus active et la plus répandue; le besoin de civiliser ce nouveau monde, c'est-à-dire, de le christianiser, et la réaction qui en résultera sur les mœurs de l'Europe elle-même; la tendance prononcée de ces mœurs vers l'universalité et l'unité, qui se manifeste et s'accroît par les créations de l'industrie, et semble se préparer à recevoir et à transmettre l'esprit catholique, qui est l'universalité et l'unité par excellence : voilà, pour ne nous arrêter qu'aux grandes lignes de l'horizon, ce qui nous autorise à espérer que l'Église va vivre plus que jamais; et,

prophétie pour prophétie, nous estimons mieux celle-ci de M. de Maistre : *Dans cent ans la France sera chrétienne, l'Angleterre catholique, et les peuples de l'Europe iront chanter un* Te Deum *dans la basilique de Sainte-Sophie, à Constantinople.*

Mais qu'avons-nous besoin de nous livrer aux conjectures? Le prodige a pris un tel accroissement jusqu'à nos jours, qu'on peut dire qu'il est passé à l'état de *loi*. Le fait historique de la perpétuité de l'Église depuis dix-huit cents ans, considéré dans tous ses caractères et les événements qui le constituent, est tel, comme l'a très-bien établi M. Macauley, qu'on ne peut plus concevoir comment il pourrait cesser. Si l'Église avait dû périr, elle aurait déjà péri cent fois; et il ne peut rien lui arriver, ni des hommes, ni des choses, ni du temps, qu'elle n'ait déjà traversé. Le passé lui répond de l'avenir.

Elle sera donc toujours, comme elle a toujours été; toujours après comme toujours avant; dans le peuple chrétien jusqu'à la fin du monde, comme dans le peuple juif jusqu'à son commencement; dans la série des Papes en remontant jusqu'aux Apôtres, comme dans la série des Prophètes en remontant jusqu'aux Patriarches : s'appuyant des deux parts, et venant se relier dans sa pierre angulaire et son chef, Jésus-Christ.

C'est avec cette suite infinie et cette assiette imposante que se déploie à nos yeux l'édifice auguste du Christianisme, participant de l'éternité dans le temps, et formant comme l'isthme de la vérité dans l'océan des âges.

C'est là vraiment l'œuvre de Dieu, et sa merveille aux regards des hommes.

Sa main seule a pu lui donner cette portée et cette stabilité.

Le patriarche de l'incrédulité lui-même en a été subjugué :

« Le judaïsme, a-t-il dit, le sabéisme, la religion de Zo-
« roastre, rampent dans la poussière. Le culte de Tyr et
« de Carthage est tombé avec ces puissantes villes. La reli-
« gion des Miltiade et des Périclès, celle de Paul-Émile et
« de Caton, ne sont plus : celle d'Odin est anéantie ; la lan-
« gue même d'Osiris, devenue celle des Ptolémées, est
« ignorée de leurs descendants ; le théisme pur n'a jamais
« existé. Le Christianisme seul est resté debout parmi tant
« de vicissitudes et dans le fracas de tant de ruines, im-
« muable comme le Dieu qui en est l'auteur.

« La vérité reste pour l'éternité, et les fantômes d'opi-
« nions passent comme des rêves de malades.

« La Religion subsiste depuis six mille ans, de l'aveu
« de tous, et les sectes sont d'hier. *Je suis forcé de croire*
« *et d'admirer*[1]. »

APPENDICE.

Tout ce qui précède a été écrit en 1845. Depuis lors nous avons à enregistrer de nouvelles épreuves et de nouveaux triomphes pour l'Église.

En France, une politique intéressée et ombrageuse, qui semblait s'être proposé le plus de jouissance et de prospérité possible avec le moins de Dieu et de Religion possible, avait disputé à l'Épiscopat la liberté d'éclairer les âmes, et jusqu'au droit de s'entendre pour la réclamer. Une révolution, qu'on pourrait appeler la révolution des conséquences contre les principes, a éclaté tout à coup au sein de cette stabilité factice, comme la foudre dans un ciel serein.

[1] Voltaire, cité dans la *Raison du Christianisme*, au mot Aveux.

Tout a été emporté : les fondements même ont été arrachés ou ébranlés, et sur ces débris de nouveaux barbares sont venus s'asseoir, tenir conseil de dévastation, et menacer la civilisation d'un nouveau chaos. Une seule chose a été sauvée et a sauvé le reste : l'Église et ses pontifes, dont l'un d'eux, en exerçant le glorieux privilége de *donner sa vie pour ses brebis*, semble avoir reconquis pour les autres celui qu'il avait lui-même si souvent et si vainement réclamé, de nourrir les âmes, de les instruire, et de les sanctifier. O profondeur des voies de la Providence! ô fidélité merveilleuse de l'assistance divine promise à l'Église! cette révolution fomentée par les doctrines et les passions les plus anticatholiques, sortie, pour ainsi parler, des entrailles d'une philosophie profondément hostile à l'Église, cette révolution n'a profité qu'à l'Église, et n'a eu d'autre résultat, comme si elle n'avait eu d'autre but, que de la dégager, que de l'affranchir, que de lui ramener le respect et la foi des peuples : *salutem ex inimicis nostris, et de manu hominum qui oderunt nos.*

Le Catholicisme, jusque-là proscrit des conseils de la politique et hors la loi commune de la liberté, est monté au pouvoir dans la personne d'un jeune ministre qui en a été la plus noble, la plus franche comme la plus brillante image, et qui, par la grandeur du talent et du caractère, est, de l'aveu de tous, le seul homme que cette révolution ait révélé. L'intolérance philosophique a reçu de lui de hautes leçons de sagesse, de raison, de désintéressement, de conciliation, et a été obligée de compter enfin avec le droit et la liberté, en souscrivant à une loi dont le plus grand bienfait sera de nous préparer à une meilleure.

En même temps l'Église, rendue à elle-même, a naturellement repris l'exercice d'une de ses plus antiques et de ses

plus précieuses prérogatives : la tenue de ses conciles, depuis plus de deux cents ans interrompus. La terre de France, depuis si longtemps broyée par les révolutions, a tressailli sous les pas de ses évêques assemblés, qu'une législation despotique avait tenus écartés et comme au secret pendant un siècle, et qui enfin ont pu se voir, et se faire voir aux peuples désabusés, dans toute la majesté, dans toute la liberté, dans toute la fécondité de leur ministère, et se faire reconnaître, à leurs lumineux décrets, comme ceux *qui ont fait la France*, et qui la referont.

En Italie, les événements ont pris des proportions plus larges. Le grand Pie IX, dont nous avons, dans notre dernière édition, applaudi la prudente et généreuse entreprise de faire concorder la Religion et la liberté, bien qu'il n'ait pas recueilli immédiatement lui-même tout le fruit de cette tentative, n'en a pas moins rendu par là à la Religion et à la société un service immense, qui lui assignera à jamais dans l'histoire du monde et de l'Église une des plus glorieuses places. A la veille de l'orage qui allait se lever sur la France et sur l'Europe, et qui ne menaçait pas moins l'Église que les sociétés politiques et civiles, cet avisé pilote, visiblement suscité par Jésus-Christ pour faire franchir à la barque sacrée un des écueils les plus dangereux qu'elle devait rencontrer sur son passage à travers les siècles, a pris hardiment les devants, en allant à la rencontre de la démocratie, comme saint Léon fut autrefois à la rencontre d'Attila. Par là il a obtenu deux résultats mémorables qui ont influé et qui influeront hautement sur la crise que nous traversons : il a accrédité la Religion aux yeux de la bonne démocratie, et il a discrédité la mauvaise démocratie aux yeux de l'opinion.

Le premier de ces deux résultats, nous l'avons plus

particulièrement recueilli en France. C'est à lui, c'est au nom populaire et noblement démocratique de Pie IX, c'est au sauf-conduit de son influence, que nous devons la préservation de la Religion et du clergé dans cette révolution; plus que cela, leur invocation et leur intervention dans des scènes de funeste analogie qui ont perdu par là ce qu'elles auraient eu infailliblement de subversif. La société a été sauvée et retenue sur le penchant des abîmes par un seul lien : celui du respect de la Religion et de ses ministres, sur la garantie de Pie IX; et c'est à cette même influence que nous devons la part nouvelle qui a pu être faite au Catholicisme dans nos institutions et nos libertés.

Le second résultat, celui de déconsidérer la mauvaise démocratie aux yeux de l'opinion, s'est fait sentir dans les derniers événements de Rome. Une révolution a bien pu là aussi tout profaner et tout confondre; elle a pu aller jusqu'à déposséder Rome de son souverain, et forcer un Pape à se dérober à ses excès : ces événements ont été l'effet et le contre-coup de l'explosion démocratique qui a ébranlé toute l'Europe, et à laquelle l'Italie était plus particulièrement exposée par son retard à entrer dans les voies nouvelles de la liberté; ils ne sont nullement imputables à Pie IX; la cause en est plus ancienne et plus générale, et les effets sans lui en eussent été bien plus terribles et incurables. Mais ce qu'on doit à Pie IX, c'est, en entreprenant lui-même à l'avance les réformes qui étaient à faire, et en donnant les satisfactions qu'on pouvait désirer, d'avoir enlevé à cette révolution tout prétexte plausible, de l'avoir flétrie à jamais, de l'avoir rendue abominable et impie aux yeux de l'opinion générale; d'avoir fait enfin qu'elle a pu être non-seulement désavouée, mais châtiée par la France républicaine, dont elle avait osé s'autoriser.

Ces événements, du reste, ont été une épreuve éclatante et nouvelle de la puissance impérissable de l'Église et de la Papauté. Quand un souverain est arraché à son trône, quelle qu'ait été sa puissance et quels qu'en soient encore les débris, il a perdu son point d'appui, tout son prestige s'évanouit, sa retraite est une déchéance, et son exil devient rapidement un tombeau. Il n'en est pas ainsi d'un Pape, même dans nos temps dégénérés... L'Impiété a pu faire une fois de plus l'expérience de ses criminelles entreprises contre l'Église : il lui a été donné de pouvoir la frapper dans son centre et dans son chef. Et qu'a-t-elle fait par là, que de montrer à la face du monde que tout est Rome pour le Pape, et qu'il ne saurait y avoir d'exil sur la terre pour celui à qui toute la terre appartient? Pie IX n'a pas été moins Pape à Gaëte qu'au Vatican; ou plutôt il est monté plus haut encore, s'il est possible, par ses malheurs, sur ce trône de la vénération et de l'amour du monde civilisé que lui ont élevé ses vertus.

Et pour que l'épreuve de cette puissance éternellement vivante de la Papauté fût rendue plus éclatante, le Ciel a voulu que ce fût la France qui fût appelée à faire cette épreuve et à la confesser. L'armée française à Rome, son énergie, sa patience, sa discipline, son abnégation, sa discrétion, sa délicate et intelligente occupation, est un des plus beaux spectacles que la civilisation ait donnés à l'Europe, dont la France a montré par là qu'elle pouvait toujours se dire la plus grande nation. Mais ce qui lui vaut de mériter toujours aussi le titre non moins précieux de *fille aînée de l'Église*, c'est le respect filial, c'est l'attitude religieuse, c'est la foi digne et la piété touchante de nos soldats aux pieds de Pie IX, sous la seule influence d'une libre conviction, et en dépit même des incitations qui de loin comme de près s'ef-

forçaient de les en détourner. Nous avons vu les fils des Croisés en présence des fils de Voltaire ; et ce sont les fils des Croisés qui l'ont hautement emporté, non-seulement par les armes, mais par la noblesse des sentiments ; non-seulement sur les remparts de Rome, mais sur le terrain de l'opinion, où les victoires et les défaites sont plus certaines.

L'avenir réserve peut-être de nouvelles épreuves à Pie IX ; il se peut que Rome égarée lui refuse encore sa soumission : mais ce qu'on peut dire avec assurance, c'est que dans cette lutte insensée de Rome contre son souverain, c'est Rome qui se porterait à elle-même les derniers coups, sans pouvoir jamais atteindre en Pie IX le Pape, dont le Siége a plus que jamais pour base non-seulement la ville, mais le monde.

Sans vouloir sonder les secrets desseins de la Providence, desseins plus impénétrables parce qu'ils sont sans doute plus grands que jamais, on pourrait cependant entrevoir, dans ce qui se passe à Rome, comme une préparation à un grand changement ou plutôt à un grand développement dans les destinées temporelles de la Papauté. Depuis longtemps il existait entre le Siége de Rome et l'univers chrétien comme un mur de prévention, semblable à ce rempart de montagnes qui sépare l'Italie du continent de l'Europe. La foi seule d'une fidèle orthodoxie pouvait le franchir ; mais la multitude des esprits, en qui cette foi éteinte ou affaiblie n'entretenait plus de rapports avec son centre, puisait dans cette séparation des sentiments d'hostilité ou de défiance qui perpétuaient le schisme et l'hérésie chez les uns, et qui favorisaient un faux et dangereux esprit d'indépendance chez les autres. La Papauté et les peuples, devenus respectivement isolés et étrangers, ne se connaissaient plus, ne se pénétraient plus par une vie et par une

respiration communes. Cet isolement était devenu d'autant plus sensible et fâcheux, que, par le développement des idées générales qu'amène la civilisation, et de l'industrie qui les propage, les nations sont sorties, ou tendent à sortir les unes par rapport aux autres, de cet isolement respectif qui datait de leur formation et qui s'était accru par la perte ou l'affaiblissement de la foi commune, et à composer entre elles une vaste fédération chrétienne, qui ne peut se constituer avec durée et avec grandeur que sous l'influence suprême de la Papauté, appelée ainsi à reprendre, avec toute la différence des temps et des mœurs, le rôle civilisateur qu'elle a rempli au moyen âge. En un mot, Rome possédait trop exclusivement le Pape, et les autres nations s'étaient trop développées en dehors de lui.

Les événements de Rome amèneront ce résultat providentiel de rendre la Papauté moins locale, pour ainsi parler, plus universelle, et les nations chrétiennes plus étroitement unies à la Papauté. Rome, en méconnaissant le prix inestimable du sacré dépôt confié à son amour et à sa fidélité, en en devenant indigne, soit par sa prétention à des droits politiques qui sont incompatibles avec sa mission, soit par sa résistance à des réformes civiles et cléricales devenues nécessaires, donnera lieu à l'extension de la Papauté hors de son sein, et à la possession de la Papauté par les nations de l'Europe dans son sein même. Pour avoir voulu trop s'approprier et s'assujettir le Pape, elle cessera de s'appartenir à elle-même, et deviendra plus que jamais ce qu'elle doit être : la ville universelle[1].

[1] Rome n'étant ce qu'elle est que par la Papauté, ne doit l'être que pour la Papauté. Au sein de l'Europe Chrétienne, il importe que le Souverain Pontife ait un Siége indépendant et librement accessible. A cet effet il faut qu'il soit *chez lui*. Il est comme un père de famille dont les enfants sont établis, et qui, pour être bien avec tous, ne doit habiter chez aucun d'eux.

Déjà nous entrevoyons et nous commençons même à recueillir les heureux effets de ce grand dessein. En retour des efforts généreux de la Papauté pour se mettre en rapport avec l'esprit de l'Europe, celle-ci, dépouillant ses anciennes préventions, revient visiblement à la Papauté. En Autriche, les barrières du Joséphisme viennent d'être abattues ; en France, celles du Gallicanisme s'abaissent de jour en jour ; en Angleterre, le Papisme n'est plus en horreur, et l'Anglicanisme se laisse pénétrer de partout par le Catholicisme ; l'Espagne achève aussi de dépouiller le faux libéralisme qu'elle nous avait emprunté, et reprend ces sentiments de fidélité et de dévouement à l'Église qui ont fait sa grandeur passée, et qui lui en préparent une nouvelle : partout, dans les premières nations de l'Europe, se recompose la grande unité catholique par un retour commun au centre de la Papauté.

Et en même temps que l'Europe redevient catholique, nous voyons la Papauté se faire européenne. Pie IX, avec ce sens exquis qui distingue tous les grands Papes, se dégageant de Rome dans Rome même, appelle et introduit dans ses conseils des prélats éminents pris dans toutes les grandes nations, dont il connaîtra par là beaucoup mieux l'esprit, les susceptibilités, les besoins, et qu'il intéressera plus que jamais au maintien de son autorité, en leur donnant ce gage de sa confiance, et en leur prenant ces otages en quelque sorte de leur fidélité.

Et pendant qu'il opère ainsi de lui-même et sans éclat cette innovation d'une portée immense au dehors, Pie IX, avec cette douceur inflexible qui le caractérise, et cette persévérance calme que rien ne précipite et que rien n'arrête, reprend dans le sein de Rome l'exécution de ces réformes civiles, de ce même *motu proprio* qu'il avait dé-

terminé en 1846, que ni la violence des révolutions n'a pu lui faire étendre, ni la pression de la diplomatie lui faire resserrer, et que les puissances de l'Europe ont eu d'autant plus mauvaise grâce à lui reprocher, qu'il n'est que l'exécution du programme qu'elles avaient conseillé à la Papauté par leur *memorandum* de 1831, et que depuis lors elles-mêmes ont été obligées de concéder à leurs sujets des réformes bien plus importantes.

C'est ainsi qu'à travers la confusion des révolutions, qui ne laissent rien subsister et qui n'élèvent que pour détruire, une seule chose subsiste immuablement, et voit les événements les plus contraires tourner à son maintien et à sa perpétuité : c'est l'Église; c'est l'accomplissement de la parole qui lui a donné les siècles pour durée et les nations pour héritage; c'est le témoignage de la divinité de cette parole; c'est le fondement de notre foi. Les temps où nous vivons présentent sous ce rapport un caractère surhumain d'action providentielle, qui doit faire revenir les plus prévenus et fixer enfin les plus incertains. Jamais Dieu ne s'est abaissé à des enseignements plus sensibles et plus personnels sous le voile des événements, jamais il n'a rendu ceux-ci plus significatifs et plus pressants : c'est à ne pas pouvoir s'y soustraire. Dans cette sorte de lutte et de jeu de notre liberté et de sa Providence, celle-ci finit toujours en définitive par l'emporter, rien que par les moyens mêmes que nos passions lui opposent pour la combattre : elle nous prend dans nos propres piéges, elle nous bat par nos propres armes, elle nous confond par nos succès, elle nous sauve par nos revers; elle nous force enfin à confesser notre néant et sa puissance, et à nous rendre à sa vérité.

CHAPITRE IX.

CONCLUSION.

Réduits ici-bas à quelques flottants débris de vérité, restes d'un grand naufrage, le mystère de notre destinée nous enveloppe de toute part comme un vaste Océan. De quelque côté que nous nous tournions, quoi que nous fassions, nous le retrouvons toujours sans fond ni rives, nous attendant de moment en moment à y être engloutis. C'est là une condition bien misérable sans doute, et l'orgueil ne serait pas ici de mise. Mais, d'autre part, l'incurie et le scepticisme ne sont pas faits non plus pour notre âme, faite elle-même pour le bonheur et pour la vérité. A moins que de fermer les yeux, de s'interdire la réflexion, d'abdiquer la pensée, et de descendre à la vie animale, qui ne s'enquiert ni d'où elle vient ni où elle va, parce que ses appétits brutaux la bornent au présent, il faut savoir sentir cette grande misère, et être travaillé du noble besoin d'y échapper; il faut savoir tenter la navigation de l'intelligence, et, dans une situation si désespérée, ne pas répudier le secours d'un vaisseau sauveur qui viendrait à nous pour nous recueillir à son bord, et nous remporter aux terres natales.

Ce secours existe-t-il réellement? Y a-t-il pour nous un moyen assuré de nous reconnaître et de nous retrouver sur ce vaste abîme; de savoir au juste ce que nous sommes, ce que nous avons été, ce que nous allons devenir; quels sont nos destins par delà le temps; ce qui se passe derrière la mort, dans cette impénétrable et muette éternité qu'elle

ouvre et ferme à mesure, sans que nous puissions jamais en surprendre le secret; de connaître le dessous de ce jeu terrible que nous jouons forcément avec elle, et de nous gouverner dès à présent dans chacune de nos actions, de nos volontés et de nos pensées, de manière à gagner à coup sûr les biens et à éviter les maux énormes qui s'y trouvent engagés? Y a-t-il, dis-je, une Religion certaine qui nous instruise et nous assure de toutes ces choses; qui nous relève de nos ruines et nous restaure dans notre grandeur; qui soit pour nous la lumière qui précède dans l'obscurité, la voie qui ramène à la vie parmi les sentiers qui vont à la mort, une main qui sauve, et à laquelle nous puissions nous prendre pour nous redresser? Le Christianisme, en un mot (car aucune autre religion prétendue ne saurait soutenir une telle question), est-il la vérité?

Pour des esprits qui se sentent, pour des hommes, quelle question!!!

Voici comment l'historien Thierry raconte qu'un barbare s'y montra sensible :

« Un missionnaire catholique, Paulin, ayant abordé la terre des Saxons pour y porter la lumière de l'Évangile, s'adressa d'abord au roi Edwin qui les commandait alors, et réussit à le convaincre de la vérité de sa doctrine. Mais cette conversion toute personnelle laissait à l'apôtre une tâche plus difficile, celle de se faire écouter de la nation, le roi ayant déclaré qu'il laisserait à celle-ci la liberté de sa croyance. Toutefois, Paulin obtint de lui que le grand conseil national, composé des magistrats, des riches possesseurs de terre, des guerriers de haut grade, et des prêtres des dieux, serait convoqué pour délibérer sur ce grave sujet. Le roi exposa lui-même le premier, devant cette assemblée, les motifs de son changement de croyance; puis,

s'adressant à chacun des assistants l'un après l'autre, il demanda ce qu'il leur semblait à tous de cette doctrine nouvelle pour eux. Le chef des prêtres parla le premier, et confessa l'impuissance de ses propres dieux. Un chef des guerriers se leva ensuite, et parla en ces termes :

« Tu te souviens peut-être, ô roi, d'une chose qui ar-
« rive parfois dans les jours d'hiver, lorsque tu es assis à
« table avec tes capitaines et tes hommes d'armes, qu'un
« bon feu est allumé, que ta salle est bien chaude, mais
« qu'il pleut, neige et vente au dehors. Vient un petit oi-
« seau qui traverse la salle à tire d'aile, entrant par une
« porte, sortant par l'autre : l'instant de ce trajet est pour
« lui plein de douceur, il ne sent plus ni la pluie ni l'orage ;
« mais cet instant est rapide ; l'oiseau a fui en un clin d'œil,
« et de l'hiver il repasse dans l'hiver. Telle me semble la
« vie des hommes sur cette terre, et son cours d'un mo-
« ment, comparé à la longueur du temps qui la précède et
« qui la suit. Ce temps est ténébreux et incommode pour
« nous ; il nous tourmente par l'impossibilité de le connaî-
« tre[1]. Si donc la nouvelle doctrine peut nous en appren-
« dre quelque chose d'un peu certain, elle mérite que nous
« la suivions[2]. »

Cette grande question, dont l'importance était si bien

[1] Il est curieux de trouver dans ce Saxon le même tourment dépeint par Pascal pour porter l'homme à l'étude de la foi, et presque dans les mêmes termes ; « Quand je considère, a-t-il dit, la petite durée de ma vie, ab-
« sorbée dans l'éternité précédant et suivant, le silence éternel de ces es-
« paces infinis m'effraye... Comme je ne sais d'où je viens, aussi je ne sais
« où je vais ; et je sais seulement qu'en sortant de ce monde je tombe pour
« jamais ou dans le néant ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir
« à laquelle de ces deux conditions je dois éternellement être en partage. »
(*Pensées*, édit. Faugère, t. I, p. 224, et t. II, p. 9.)

[2] *Histoire de la conquête de l'Angleterre*, par Augustin Thierry, t. I, p. 105.

sentie par ce barbare, est celle que nous venons d'agiter dans nos *Études*, et sur laquelle chacun de ceux qui nous ont suivi peut maintenant se prononcer. Comme le roi Edwin, nous avons exposé nos raisons de croire à la vérité du Christianisme, et de l'embrasser. Nous l'avons fait sans doute avec plus de zèle que d'habileté; nous sommes loin d'avoir tout dit, d'avoir bien dit, et notre faiblesse a trahi plus d'une fois notre dessein : néanmoins nous nous en remettons aux impressions que nous avons pu faire de la conclusion qu'on doit en tirer.

La force de cette conclusion nous paraît pouvoir se graduer ainsi :

La vérité du Christianisme est possible;

Elle est probable;

Elle est certaine;

Et chacun de ces degrés d'affirmation emporte, dans une proportion croissante, la nécessité logique d'embrasser cette sainte Religion.

I. Et d'abord pour sentir cette conclusion à ce simple premier degré, La vérité du Christianisme est possible, il faut nous poser la question contraire : Jésus-Christ est-il un charlatan et un imposteur? Sa doctrine, sa morale, ses promesses, ses menaces, tout cela n'est-il qu'un jeu? Le Christianisme est-il décidément une fausseté? Est-ce clair? est-ce démontré? Faut-il être en repos sur cette conclusion, et ne nous inquiéter pas plus de l'Évangile que de l'Alcoran, pas plus de Jésus-Christ que de Jupiter ou de Brahma?...

Après les études que nous venons de faire, qui oserait le dire, s'il n'est fou?

Je suppose qu'il ne soit pas rigoureusement démontré

que le Christianisme soit vrai, cela conclut-il à le rejeter? Tant s'en faut! car il n'est pas démontré non plus qu'il soit faux; et il le faudrait pour ne plus s'en occuper. Le moindre degré de possibilité que Jésus-Christ soit Dieu, c'est-à-dire qu'il soit pour nous la vie ou la mort éternelle, suffit pour nous amener à le suivre, et à éprouver de plus en plus la vérité de sa parole. Car puisqu'il n'y a nul danger à le suivre s'il n'est pas Dieu, et qu'il y en a d'effroyables à ne le suivre pas s'il l'est, cette simple *possibilité* qu'il le soit suffit pour convaincre de folie quiconque ne le suit pas, et par une expérience personnelle ne cherche pas à savoir ce qui en est en le suivant.

C'est ce que le pur bon sens suggérait au guerrier saxon dans son sage avis : « Si la nouvelle doctrine peut nous « apprendre de l'autre vie *quelque chose d'un peu certain*, « elle mérite que nous la suivions. »

C'est ce qu'une saine philosophie inspirait aussi à un savant du dernier siècle, qui éprouva l'amitié et l'inimitié de Voltaire, à Maupertuis :

« Il n'est pas nécessaire, disait-il, que la vérité de la « Religion chrétienne soit démontrée, pour condamner « l'impie, il suffit qu'elle soit possible : le moindre degré « de possibilité rend insensé tout ce qu'on dit contre. Or, « quels sont les esprits assez bornés ou assez faux pour « croire l'impossibilité de la Religion démontrée?

« C'est n'être pas philosophe que de nier ce qui n'est « pas impossible; c'est n'être pas homme que de braver un « si grand péril[1].

« Si le dernier degré d'évidence nous manque, ajoutait-« il très-bien ailleurs, nous avons des preuves assez fortes « pour nous persuader... La vérité de la Religion a sans

[1] Œuvres de Maupertuis, t. II, *Lettre* XVII, *sur la Religion.*

« doute le degré de clarté qu'elle doit avoir pour laisser « l'usage à notre volonté. Si la raison la démontrait à la ri-« gueur, nous serions forcés à la croire, et notre foi serait « purement passive[1]. »

Les incrédules sont toujours à demander qu'on leur prouve jusqu'à l'évidence (et Dieu sait quelle évidence!!!) la divinité du Christianisme : cette dernière réflexion de Maupertuis, que nous avons nous-même faite souvent, condamne très-bien leur exigence, d'autant, comme il le dit encore, qu'il est de la nature d'une Religion divine de paraître relativement obscure à la faiblesse de notre raison. Ainsi, nous n'avons pas à prouver *jusqu'à la dernière évidence*, jusqu'à *l'évidence invincible*, la vérité de la Religion : cela n'est pas nécessaire, cela ne doit pas être, cela n'est pas en un sens possible, eu égard à la nature et au but de la Religion. Mais ce qui serait nécessaire, ce qui devrait être, ce qui serait possible dans le parti des incrédules, s'il était raisonnable, ce serait qu'ils prouvassent, eux, jusqu'à la dernière évidence, la fausseté de la Religion chrétienne, et qu'ils en fussent pleinement convaincus. Ce sont eux qui doivent dire des choses parfaitement claires et décisives contre la Religion ; cela est absolument nécessaire de leur part pour justifier ce hardi parti qu'ils prennent de la braver. Cela doit leur être facile d'ailleurs, parce que rien ne doit les empêcher de voir et de faire voir une fausseté qui serait aussi grossière, comme on voit manifestement la fausseté de toutes les autres religions.

[1] Œuv., t. I, *Essai sur la Philosophie morale.* — Les sentiments et la conduite de Maupertuis ne furent pas en contradiction avec ces judicieuses paroles : il mourut *entre deux capucins*, comme dit Voltaire, qui le poursuit jusque dans son agonie. Ce ridicule jeté sur les derniers moments d'un ennemi, observe M. Villemain, était odieux et faux.

Mais non ; ils se donnent beaucoup de mal sans arriver jamais à une telle démonstration.

Reste donc qu'il est tout au moins possible que le Christianisme soit vrai ; il est possible que Jésus-Christ soit Dieu ; il est possible que sa loi soit obligatoire ; il est possible que ses promesses comme ses menaces soient suivies d'un éternel effet... : donc nous devons le suivre.

Si on pouvait s'abstenir de prendre parti pour ou contre lui, je concevrais qu'on s'abstînt ; mais sa doctrine (et cela est un cachet de sa vérité) est tellement précise et absolue, que, comme il l'a dit lui-même : *Celui qui n'est pas pour lui est contre lui*. C'est prendre parti que de n'en prendre pas ; le parti du risque de son éternité contre la possibilité qu'elle y soit engagée... Donc, encore une fois, cette simple possibilité est déterminante.

D'autant que la raison comprend très-bien que Dieu a dû d'abord réduire la lumière de sa vérité à cette proportion de cette simple possibilité, pour éprouver notre volonté et lui laisser le mérite d'un premier effort ; et que si elle fait cet effort, il est d'expérience que cette lumière ne s'en tient pas là, mais grandit et satisfait à mesure qu'on lui est fidèle.

N'aurions-nous donc rapporté de nos études d'autre résultat que celui-ci, La vérité du Christianisme *est possible*, nous aurions touché le but. Or, sans présomption, nous sommes sûr de ce premier résultat.

II. Nous avons pénétré plus avant ; nous devons avoir convaincu tout lecteur attentif que la vérité du Christianisme est non-seulement *possible*, mais *probable, infiniment probable* ; et par là nous avons accru d'autant la force de conclusion pratique qui résultait déjà de sa simple possibilité.

Ce qui rend déjà la vérité du Christianisme probable et très-probable, c'est qu'elle est possible. Il n'y a rien de trop hardi dans cette assertion.

Il y a une si grande distance entre les œuvres de Dieu et les œuvres de l'homme, que la simulation de Religion divine n'est pas facile à jouer longtemps aux yeux de la raison humaine, surtout de la raison éclairée et défiante, au point où elle est arrivée aujourd'hui.

Voyez toutes les autres religions : quelle est celle qui n'est pas clairement fausse, et de laquelle on puisse dire, comme du Christianisme, qu'il est *possible* qu'elle soit vraie? Quelle est celle sur laquelle nous aurions pu faire ce long et consciencieux travail? Elles ne peuvent évidemment pas supporter l'examen; aussi elles l'évitent, elles lui retirent tout ce qu'elles peuvent, et s'enveloppent à plaisir d'une frauduleuse obscurité, où, du reste, la controverse ne leur a jamais fait l'honneur de les poursuivre. Il leur faut des contrées sauvages, des peuples abrutis, énervés, sur qui elles règnent par l'ignorance et l'imposture; et lorsque le grand air de la raison vient seulement à les toucher, elles tombent en poudre comme des momies.

Le Christianisme seul supporte l'examen; que dis-je? il le provoque, il l'épuise, et il en sort toujours victorieux : il n'y a que les sophistes ou les mauvais plaisants qui y contredisent. Nous avons fait quatre volumes d'études philosophiques sur lui, plus de cent mille ont été faits avant nous, et le résultat a toujours été celui de Bacon : *Peu de science éloigne de la foi, et beaucoup de science y ramène.* Voyez, dans la courte et faible expérience que nous avons faite de cette vérité, combien elle s'est confirmée sur tous les points : sur les faits primordiaux du Christianisme, sur ses dogmes, sur ses fondements historiques.

Ses faits primordiaux : les passant au triple creuset de la science, dans ce qu'elle a de plus éprouvé, de plus exact et de plus impréconçu, nous avons vu tout ce qui choquait la raison dans le récit mosaïque s'évanouir, et ses mystères se confondre avec les mystères de la nature et de la science, ou plutôt avec leurs incontestables vérités.

Ses dogmes : nous avons dissipé ce que l'ignorance et la prévention se plaisent à y voir de contradictoire avec les principes nécessaires de la raison, et nous y avons découvert les rapports les plus beaux, les plus féconds, les plus lumineux, avec notre esprit et notre cœur, avec nos besoins et nos destinées. Sans doute ces dogmes dépassent en partie la raison, mais ils ne sont pas contre la raison ; ce sont des mystères et non des absurdités. Ce simple caractère mystérieux d'ailleurs, loin de contredire à leur vérité, en est la condition essentielle. Comment une religion vraie, c'est-à-dire qui a l'infini pour objet, ne serait-elle pas mystérieuse dans cet objet, puisque la nature, toute finie qu'elle est, est pleine de choses mystérieuses et souvent révoltantes? Les vérités mathématiques elles-mêmes ne nous présentent-elles pas des faces par lesquelles elles nous scandalisent, et sous lesquelles elles paraîtraient fausses à tous ceux qui ne sont pas assez géomètres? Par quel renversement donc (et c'est à nous à le dire), par quelle absurdité voudrait-on que l'essence fût moins mystérieuse que les émanations, et la VÉRITÉ que les vérités? Ce n'est pas que la VÉRITÉ soit réellement obscure en elle-même ; elle est lumière, et c'est à force qu'elle est lumière qu'elle nous aveugle, et qu'elle paraît obscure à notre raison malade, trop débile pour la supporter ; le voile du mystère n'est pas sur elle, mais sur notre œil : c'est le voile de notre faiblesse par rapport à sa sublimité. Ne voyons-nous pas tous les jours,

même dans l'ordre des vérités naturelles et entre les hommes, que le degré de clarté dépend de la proportion entre les idées de celui qui parle et les idées de celui qui écoute? Et quelle disproportion, quelle incommensurabilité n'existe-t-il pas ici? La distance qui sépare l'intelligence d'un Newton de celle d'un paysan est finie, et cependant le mystère y trouve place pour ce dernier. Combien ne doit-il donc pas régner dans cette distance infinie qui sépare la Suprême Intelligence de l'intelligence humaine, fût-ce celle d'un Newton! Si les dogmes chrétiens sont réellement révélés de Dieu, ils doivent donc nous paraître incompréhensibles (nous tenions à bien établir une dernière fois cette vérité); leur mystérieuse obscurité n'est donc pas un argument d'improbabilité, et les merveilleux rapports qu'ils nous découvrent, à mesure que nous les étudions davantage et que nous nous les assimilons par la foi, nous portent de plus en plus à reconnaître leur profonde vérité.

Enfin, nous avons fait l'expérience du mot de Bacon sur les preuves historiques du Christianisme qui en sont proprement les fondements. Plus on les discute, plus elles se vérifient; plus on est exact et rigoureux, plus on est frappé de leur force et de leur éclat. Il y a même cela de remarquable, et qui est commun à tous les points du Christianisme, que les objections lui profitent. Non-seulement il les résout, mais il en tire toujours de nouveaux aperçus de sa vérité; et nous avons désiré souvent que, sur l'exposition que nous en avons faite, il nous fût adressé des objections qui vinssent attiser le foyer de sa lumière, et nous fournir l'occasion de la faire rayonner plus largement.

Remarquez bien que, seul entre toutes les religions, le Christianisme fait cela : seul il a des preuves, seul il dis-

cute les objections. On demanderait vainement des preuves aux autres religions; mais lui, il n'attend pas qu'on les lui demande, il les offre, il les oppose; et des preuves nombreuses, diverses, formelles, éminemment discutables, des faits : il se livre, il se découvre sans réserve à la controverse sur mille points dont la fausseté d'un seul suffirait pour le confondre : et il n'est pas encore confondu! et, en fin de compte, sa vérité est possible!!! Donc elle est probable, pour ne pas dire encore certaine.

Sans doute il est attaqué, il a été attaqué de tout temps; de tout temps il s'est trouvé des hommes, et des hommes d'esprit, quelquefois même de génie, qui lui ont refusé leur adhésion, et qui se sont efforcés de lui ravir celle des autres. C'est là un fait vrai; nous ne voulons pas le dissimuler. Mais qu'est-ce que cela prouve?

Cela prouve, cela préjuge au moins magnifiquement la vérité du Christianisme, par trois raisons :

D'abord le Christianisme ne peut être vrai sans être saint, et il ne peut être saint sans attaquer les passions, et par conséquent sans être attaqué par elles. C'est sa vérité, c'est sa vie que d'être attaqué ainsi : c'est sa gloire. L'opposition furieuse que le Christianisme a rencontrée chez quelques intelligences supérieures, mais toujours corrompues, prouve éminemment sa sainteté, qui est telle que la corruption aveugle sur sa vérité l'œil même du génie. Et comme sa sainteté est l'essence de sa vérité, il s'ensuit que les génies corrompus qui le combattent prouvent autant en sa faveur que les génies vertueux qui le défendent. Les sarcasmes de l'auteur de la *Pucelle*, les sophismes de l'auteur de l'*Héloïse* contre le Christianisme, confirment les puissantes apologies de Bossuet et de Pascal.

En second lieu, il n'y a que ce qui est fort, que ce qui

résiste, qui est attaqué. Si le Christianisme n'était pas la vérité, il y a longtemps qu'on n'en parlerait plus, qu'on ne ferait plus contre lui des livres; on n'en aurait jamais fait. Qui est-ce qui a jamais songé à attaquer de cette façon Jupiter, Mahomet ou Brahma? La stupidité ou la corruption les adore; ils n'ont jamais connu d'impie; ou si quelque *sage* leur a refusé son encens, c'est dans son cœur : il ne s'est pas mis en frais d'arguments pour les combattre : il a souri. Pour le Christianisme, c'est différent : il faut faire des livres, et en faire des milliers, des montagnes; depuis dix-huit cents ans, on ne fait pas autre chose, et c'est toujours à recommencer, et toujours infructueusement. Évidemment, si le Christianisme n'avait pas pour lui la vérité, sa défense devrait être devenue impossible, sa fausseté devrait être rendue manifeste après tant de discussions; on aurait trouvé enfin contre lui le côté faible, le côté de l'erreur certaine; ce serait fini... Mais non, on continue toujours à l'attaquer... Donc il est invulnérable.

Et en effet, chose admirable! toutes ces attaques si longues, si furieuses, n'ont pu encore parvenir à enlever un grain de sable à la masse imposante de son apologie. Le terrain du combat est identiquement resté le même depuis tantôt deux mille ans; le Christianisme n'a pas reculé d'un pas; ses preuves sont les mêmes, toujours les mêmes; pas une n'a faibli sous les coups de la discussion, et n'a eu besoin d'être seulement modifiée. Nous, en l'an de grâce 1850, comme Origène en l'an 200, comme saint Justin en l'an 138, nous avons présenté le peuple juif dans ses deux états, le caractère de Jésus-Christ, les Évangiles, les Prophéties, les Miracles, le grand prodige de la prédication apostolique et de la conversion de l'univers à la Croix de Jésus-Christ;

la divine morale du Christianisme, ses dogmes, ses fruits, sa stabilité, sa perpétuité, etc., toutes ses preuves enfin, avec la même force, avec la même confiance; et nul ne peut se lever et nous dire : Telle preuve n'en est plus une; on a découvert contre elle telle réponse, tel document, tel fait, qui la dément ou l'affaiblit : nul ne peut nous dire cela. Je le demande à la réflexion consciencieuse : est-ce que l'erreur peut avoir une telle fortune, une telle intégrité?... Et cependant le temps a changé vingt fois la face des choses humaines, et amené des millions de chances funestes à l'erreur; et cependant l'esprit humain a marché, s'est éclairé, s'est agité, et en s'éclairant et s'agitant n'a cessé, par sa partie corrompue, de chercher le côté faible de ce Christianisme qui le blesse de sa sainteté!

Chose plus admirable encore! Voyez la singulière fortune de cette Religion, si elle n'est la vérité même : Pendant dix-sept cents ans, elle ne cesse de rencontrer plus ou moins dans le monde des attaques qui l'éprouvent sans lui faire perdre aucun de ses avantages, mais aussi des témoignages de fidélité et de dévouement qui l'honorent et la consolent. Vient un siècle corrompu, mais éclairé par l'intelligence. Sa corruption l'aveugle sur la vérité de cette Religion sainte, et son intelligence lui sert merveilleusement à la combattre. Le hasard veut qu'en même temps que des hommes de génie se liguent contre elle, elle ne trouve à leur opposer que des défenseurs vulgaires. Les grands athlètes de la foi, Bossuet, Pascal, Arnauld, sont descendus dans la tombe; Voltaire et toute l'armée encyclopédique qui lui obéit entrent en campagne contre l'*Infâme*, et ne rencontrent que des adversaires plus propres à défrayer leur humeur sarcastique et moqueuse par la simplicité du zèle, qu'à les arrêter par la hauteur du talent.

Tout est soulevé dans cet assaut de géants, tout est accumulé : histoire, philosophie, romans, science, poésie, dictionnaire, drame, livres sur livres, Pélion sur Ossa... Eh bien! que résulte-t-il, en fin de compte, de toute cette effroyable guerre contre le Christianisme? Beaucoup de bruit sans doute, beaucoup de déclamations, de sophismes, de rires, d'insultes, de ruines, de boue et de sang; mais au point de vue de la vérité que reste-t-il? qu'est-ce qui a péri? qu'est-ce qui a fléchi dans les fondements de notre foi? Rien, absolument rien. Ils ont été trouvés tels après qu'avant l'orage, et M. Frayssinous, en remontant dans la chaire de Saint-Sulpice, n'a eu besoin que d'exposer de nouveau la vérité du Christianisme à la raison calme pour la faire triompher, comme on voit le disque du soleil se réfléchir de lui-même dans l'eau d'un bassin redevenu limpide, après y avoir paru brisé et terni dans le tumulte et l'agitation de ses flots.

Ce n'est pas tout : après cette formidable épreuve, une épreuve plus redoutable encore attendait le Christianisme. Les sciences, détournées et faussées dans cette attaque, étant revenues à elles-mêmes et à leur marche vers la vérité, l'esprit humain a augmenté immensément le trésor de ses connaissances, et les a portées à un degré de précision, d'étendue et de diversité prodigieux. Voilà le temps sans doute où l'erreur du Christianisme, tout composé de faits géologiques, historiques, philologiques, archéologiques, ethnographiques, va être démasquée : tant de lumières sur tous ces points, et si peu d'intentions favorables à la cause du Christianisme! Ce calme froid de la science inexorablement exacte et sceptique n'a-t-il pas quelque chose de plus redoutable pour le Christianisme que toutes les fureurs qu'il vient d'essuyer? Quel prodige que cette grande

erreur ait traversé tant de siècles sans être dévoilée! C'est que sans doute on n'était pas assez instruit, on s'y est mal pris! Mais enfin le moment de la raison calme et inflexible est arrivé, le jour de la science luit dans toutes les profondeurs de la nature et de l'histoire : que va devenir le Christianisme?... à jamais confondu?... Non : plus que jamais justifié!!! Son premier mot se trouve être le dernier de toutes les sciences.

Est-ce trop dire après cela que la vérité de cette Religion est possible, qu'elle est probable, infiniment probable?

III. Ce n'est pas assez dire : elle est certaine. Et sur cette définitive conclusion, nous en appelons avec confiance aux impressions que ces *Études* ont dû laisser dans tout esprit judicieux et sincère.

Nous aurions voulu résumer nous-même ici ces impressions, et rendre la dernière force de cette conclusion. Nous l'avons essayé, mais en vain; toutes les expressions et toutes les formes ont manqué à notre gré, et nous avons éprouvé que les grandes convictions, comme les grandes passions, sont muettes.

Nous croyons, du reste, que ce dernier travail, de notre part, n'est pas nécessaire; il doit être proprement personnel à chacun de nos lecteurs; il doit même être déjà fait en ce moment-ci, ou ne se fera jamais.

Nous ne pourrions, en effet, nous expliquer que par un aveuglement surnaturel qu'un homme qui nous aurait suivi dans tout le cours de ces *Études*, avec l'attention que le sujet inspire, fût venu jusqu'à la fin sans se dire cent fois à lui-même : Assurément oui, le Christianisme est vérité.

On conçoit aisément l'incrédulité de ceux qui n'ont pas étudié par eux-mêmes les preuves du Christianisme, qui

ne s'en occupent jamais, qui les supposent contestables parce qu'on les a bien ou mal contestées, et qu'ils ont eux-mêmes intérêt à les contester, et dont l'intelligence et le cœur, incessamment courbés sur les choses ordinaires de la vie, et se faisant de leur habitude une règle unique de décider, ne peuvent se heurter contre des objets qui en diffèrent aussi sensiblement que les dogmes et les mystères du Christianisme, sans les trouver chimériques et absurdes. Semblables à ces malheureux si bien imaginés par Platon, qui, enchaînés dans un lieu souterrain, le dos tourné à la lumière, ne voyant que ce qu'ils ont en face, appellent réalités les ombres qui passent sur le fond de la caverne, produites par les objets qui se meuvent par derrière entre eux et la lumière, et qui, détachés un instant et venant à se retourner, maudissent le foyer lumineux dont la rencontre subite les aveugle, ne distinguent dans cet éblouissement aucun des objets que nous appelons réels, et veulent revenir à leurs ombres accoutumées, comme étant pour eux les seules réalités.

Mais qu'un homme qui a fait un généreux effort pour surmonter cette première prévention, devenue naturelle à ceux qui ont vécu longtemps dans l'éloignement de la Religion; qui a peu à peu habitué ses regards aux choses d'en haut et à la doctrine sublime de Jésus-Christ; qui, sans pouvoir jamais saisir, il est vrai, le fond même de cette doctrine nécessairement mystérieuse, pas plus qu'on ne peut regarder fixement le soleil, a néanmoins vu disparaître les incohérences et les incompatibilités qu'à la première vue il avait cru y apercevoir, et leur succéder, au contraire, des traits d'une sagesse infinie, des rapports pleins d'harmonie avec notre nature et nos besoins, des consonnances ravissantes avec notre esprit et notre cœur, une lumière qui fait

tout voir, et dans laquelle nous apprenons surtout si bien à nous connaître, à connaître Dieu, notre situation par rapport à lui, par rapport aux autres hommes, par rapport au bien et au mal, par rapport à la vie et à la mort, au temps et à l'éternité; èt toutes les choses singulières, surnaturelles et divines, qui y éclatent de toute part, selon que nous avons eu lieu de l'admirer tant de fois :

Qu'un homme qui, après avoir ainsi entrevu la divine sagesse dans l'objet du Christianisme, en a ensuite sondé les fondements; qui s'est rendu compte solidement et par lui-même de ses preuves si nombreuses, si fortes, si nécessairement décisives; qui a vu l'accord incontestable et humainement impossible de la Genèse de Moïse avec le dernier résultat des sciences; l'accord certain de la tradition juive avec toutes les traditions de l'univers sur des points aussi singuliers que l'institution du sacrifice, la déchéance originelle, et l'attente d'un libérateur; l'accord admirable de tous les caractères de la venue, de la personne et du règne de Jésus-Christ, avec cette attente universelle à laquelle il a mis fin, pour le temps, pour le lieu, pour les principales circonstances, et l'objet propre de sa divine mission;

Qui, examinant ensuite les preuves plus immédiates, a contemplé de près cette figure surhumaine et incomparable de Jésus-Christ, où toutes les vertus reluisent dans la plus haute sainteté, toutes les vérités dans la plus profonde sagesse; en qui l'œil de l'envie et de la haine n'a jamais pu surprendre une faiblesse ou une erreur; si touchant dans sa vie, si sublime dans sa mort; supérieur et néanmoins accessible à tous les hommes; type adorable de perfection que la nature humaine n'a jamais égalé ni avant ni après, et qui ne dément en rien l'idée que ce soit la Vérité en per-

sonne, la Sagesse incréée descendue jusqu'à nous pour nous relever jusqu'à elle, le Verbe fait chair ;

Qui a réfléchi sur cette alternative nécessaire, que si le Christ n'est pas ce qu'il a voulu paraître, ce qu'il a réussi à se faire croire par l'humanité, Dieu même, il est, chose monstrueuse ! un imposteur, et le plus hardi, le plus sacrilége, le plus maladroit et tout à la fois le plus heureux de tous les imposteurs : le fils adorable de l'Éternel, ou l'*Infâme;*

Qui s'est assuré jusqu'à la dernière rigueur de l'authenticité indubitable des Évangiles, de leur intégrité essentielle, et, les ouvrant, y a admiré la grandeur dans ce qu'elle a de plus sublime, la simplicité dans ce qu'elle a de plus naïf, le désintéressement dans ce qu'il a de plus vrai ; rien de recherché, rien d'affecté, mais une droite candeur qui ne se précautionne jamais, et qui, ne voyant que la vérité, se renferme dans l'unique soin de la redire à la lettre, et de prendre son empreinte sur le fait, avec des caractères de sincérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros ; Livre vraiment saint, qui se justifie non-seulement par lui-même, mais par le crédit incontesté dont il a joui dès le premier moment dans le monde, que rien n'a pu lui enlever, et qui est tel, qu'on peut dire de lui qu'il est *la pièce de comparaison* de la vérité parmi les hommes :

Qu'un homme qui a considéré cette suite merveilleuse de prophètes se succédant les uns aux autres pendant deux mille ans, dont le dernier précède de cinq cents ans l'événement, et qui tous ensemble, comme chacun en particulier, ont prédit en tant de manières différentes jusqu'aux moindres circonstances de la venue, de la vie, de la mort et du règne de Jésus-Christ : sa race. sa nation, sa tribu, sa fa-

mille, le lieu précis, quoique obscur, de sa naissance, le caractère miraculeux de cette naissance, sa double nature divine et humaine, son obscurité, ses travaux, sa mort ignominieuse; puis sa gloire, la paix par lui donnée à la terre, la prédication de sa loi dans tout l'univers, à partir de Jérusalem, la conversion des nations idolâtres, la réprobation du peuple juif pour l'avoir méconnu, la ruine de ce peuple, de sa ville et de son temple, la malédiction attachée à ses pas errants jusqu'à la fin, les dates correspondantes, les traits distinctifs, et, pour ainsi parler, la silhouette de tous ces grands et singuliers événements; — puis, à ces prophéties dont Jésus-Christ est l'objet, venant se joindre les prophéties dont Jésus-Christ est l'auteur, également maître des événements, soit qu'il réalise les premières, soit qu'il publie les secondes dans la situation en apparence la plus contraire à toutes deux:

Qu'un homme qui a médité sur le prodige de ces événements pris en eux-mêmes, et venant rehausser le prodige de leur prédiction, principalement l'établissement du Christianisme; comment l'univers païen a reçu la loi d'un supplicié; comment douze pêcheurs ont pris le monde; comment, grossiers et inintelligents pendant la vie de leur maître, timides, lâches et dispersés à sa mort, ils sont devenus tout à coup, par l'effet de cette mort qui devait les anéantir, des aigles de science, des lions de courage, des anges de vertu, et, sans lettres, sans armes, sans séduction aucune, sans rien, ils ont conçu, ils ont osé, ils ont réussi si parfaitement en conformité de la parole de leur Maître et au rebours de toutes les lois, comme en dépit de tous les obstacles de la nature et de la société;

Qui a recueilli tous ces témoignages, si nombreux et si pressants, de la sainteté dans ce qu'elle a de plus éminent,

de la foi dans ce qu'elle a de plus intrépide, du génie dans ce qu'il a de plus noble et de plus élevé, réunis le plus souvent dans les apôtres, les martyrs et les docteurs de la vérité chrétienne, et formant le gage le plus fort de cette vérité que des hommes puissent donner à d'autres hommes;

Qui a suivi les fruits du Christianisme, ses développements et ses applications dans le monde; cette puissante régénération des mœurs corrompues du paganisme, ce frein jeté aux mœurs féroces des barbares, et, entre ces deux éléments de dissolution et de destruction, l'élément chrétien prenant le dessus, s'assimilant le monde, se convertissant toutes choses, et produisant dans l'ordre moral, dans l'ordre intellectuel et dans l'ordre social, des vertus, des vérités et des biens que l'humanité ne connaissait pas, que, malgré ses efforts dans ce qui lui est resté propre, elle ne peut égaler, que, malgré sa perversité, elle ne peut corrompre, et dont le principe surnaturel se révèle par cette tendance incessante vers la perfection qui distingue les sociétés chrétiennes, et dont le terme toujours poursuivi et jamais atteint n'est autre que l'Évangile de Jésus-Christ, c'est-à-dire, le ciel ouvert à la terre;

Qui a fixé enfin ses regards sur le prodige de la stabilité et de la perpétuité de cette Religion, qui va de l'origine du monde à Jésus-Christ, et de Jésus-Christ à la fin du monde; en particulier sur ce fait qui échappe désormais à toute mesure, de l'inviolable succession de pontifes par qui, communiquant aujourd'hui avec celui qui est assis sur le siége de Rome, on touche à Pierre et à Jésus-Christ, et cela à travers dix-huit cents ans, à travers les décombres et les ruines de l'histoire la plus tourmentée par les révolutions, qui a tout dévoré, tout jusqu'aux faits de la veille, tout, excepté la seule chose qui a été la plus attaquée, tout,

excepté cette Église à qui Jésus-Christ a dit : *Va, je suis avec toi jusqu'à la fin des temps :*

Qu'un homme, dis-je, qui a ainsi parcouru toutes les preuves du Christianisme que nous venons d'énumérer, et toutes celles que nous omettons ; qui les a étudiées, pesées, jugées, non-seulement dans leurs traits généraux, mais dans cette infinie justification de détails où leur exactitude se fait sentir d'autant plus que c'est la nature même des choses qui les fournit, et le travail consciencieux qui les recueille :

Qu'un homme enfin, qui a fait avec nous ce long travail, ce scrupuleux dépouillement, et qui, envisageant le Christianisme sous toutes ses faces, le scrutant dans tous ses points, l'interrogeant dans toutes ses parties, le vérifiant dans tous ses titres, aussi loin que la raison peut aller, que l'investigation philosophique peut se poursuivre, a reçu constamment une réponse de vérité, a vu cette vérité sortir de partout, revenir à chaque instant, découler, ruisseler pour ainsi dire, à mesure qu'on pressait son examen, de chaque chapitre, de chaque page, de chaque ligne, nous épuisant de sa fécondité inépuisable, comme une source dont le jet s'accroît des moyens mêmes qui sont employés pour la tarir :

Que cet homme doute!!! voilà ce qu'il ne nous est pas donné de concevoir. Et qu'il nous soit permis de le dire, des épreuves diverses, dont les témoignages nous sont revenus depuis la publication de ces *Études*, nous assurent que nous ne nous trompons pas.

Parmi ce grand nombre de preuves, il s'en trouve plusieurs qui sont de la dernière force, et dont une seule bien examinée, bien pesée, suffirait pour décider l'esprit le plus exigeant, s'il est impartial. Cependant, quelque forte que

soit chacune de ces preuves, je veux bien ne m'arrêter à aucune prise séparément. C'est l'ensemble, l'ensemble de toutes, que je considère. Et je soutiens que de cette réunion de tant de preuves, de tant de marques diverses de la divinité du Christianisme, il résulte une voix si forte, si éclatante, qu'il n'y a personne qui ne doive rougir de ne point s'y rendre, ou d'affecter d'y être sourd.

Si le Christianisme n'est pas vrai, il est faux. Or, la supposition de la fausseté du Christianisme au milieu de tant de preuves de sa vérité; la supposition que toutes ces preuves parties de si loin, de tant de côtés divers, à travers tant d'événements et de vicissitudes, sans le secours des hommes et contre leur volonté, par l'effet seul du hasard, ou plutôt du dessein le plus infernal, soient venues se rencontrer toutes avec un inaltérable accord sur un seul point pour produire en lui une fallacieuse apparence de vérité, est la supposition la plus monstrueuse, la plus impie, la plus antiphilosophique qui se puisse concevoir : c'est le rêve d'un fou.

On n'est pas quitte aisément avec le Christianisme, et l'incrédulité engage cent fois plus la raison que ne le fait la foi. Elle demande qu'on lui explique les mystères, mais on lui demande à elle d'expliquer les preuves; et tant s'en faut que ces deux défauts d'explication se compensent, car les mystères du Christianisme sont dans les cieux, et ses preuves sont sur la terre. Les mystères doivent être insondables comme tout ce qui touche à l'infini, et les preuves doivent être explicables comme tous les faits terrestres qui tombent sous la raison et sous le sens. Je ne puis vous expliquer entièrement, dans le sens de la foi, la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, etc., et si je le pouvais, la Religion serait par cela même fausse : mais vous, vous devez

pouvoir m'expliquer entièrement, dans le sens de l'incrédulité, l'accord de Moïse avec les sciences, les prophéties, l'établissement du Christianisme, la personne de Jésus-Christ, la perpétuité de l'Église, etc.; car ces *faits* survivent à votre incrédulité, et vous n'en êtes dégagé qu'à condition de m'expliquer comment ils peuvent s'accorder avec elle; ou bien vous ne quittez des mystères incompréhensibles que pour embrasser de monstrueuses contradictions.

Mais non, vous ne pouvez m'expliquer ces faits dans le sens de l'incrédulité, et moi je les vois venir d'eux-mêmes à l'appui de ma foi; et au-dessus de ces preuves je vous fais voir dans les mystères mêmes, sinon la raison dernière, au moins des raisons secondes, dont la merveilleuse beauté devient elle-même une source nouvelle de preuves aussi fortes, en un sens, que les premières.

Ainsi tout entraîne à croire, tout empêche de ne pas croire : la foi s'élève portée sur les preuves et attirée par les mystères du Christianisme, et l'incrédulité s'abîme dans les contradictions inextricables où ces preuves rejetées la font tomber, et va se perdre dans les désolants mystères de la nature et de la raison.

Le Christianisme tient par tant de racines à la vérité, qu'on ne peut l'arracher sciemment de l'intelligence sans que la vérité suive, sans que toutes ses règles disparaissent, sans que tous ses principes se confondent, et qu'il ne reste plus que le gouffre du scepticisme le plus absolu.

La Vérité n'est pas, si le Christianisme n'est pas la Vérité.

Si le Christianisme ne vient de Dieu, il se retourne contre lui; il accuse sa sagesse et sa bonté, il dément en quelque sorte son existence, comme ne pouvant se concilier avec une erreur si énorme et si spécieuse. Il est logique d'être

athée si l'on n'est chrétien, et l'expérience ne l'a que trop justifié dans le dernier siècle.

C'est ce que la Bruyère avait déjà dit, avec ce tour vif de raison qui lui appartient :

« Si ma Religion était fausse, je l'avoue, voilà le piége le « mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer ; il était inévi- « table de ne pas donner tout au travers, et de n'y être pas « pris : quelle majesté, quel éclat des mystères ! quelle suite « et quel enchaînement de toute la doctrine ! quelle raison « éminente ! quelle candeur, quelle innocence de mœurs ! « quelle force invincible et accablante des témoignages ren- « dus successivement et pendant trois siècles entiers par « des millions de personnes les plus sages, les plus modé- « rées qui fussent alors sur la terre, et que le sentiment « d'une même vérité soutient dans l'exil, dans les fers, « contre la vue de la mort et du dernier supplice ! Prenez « l'histoire, ouvrez, remontez jusques au commencement « du monde, jusques à la veille de sa naissance : y a-t-il eu « rien de semblable dans tous les temps ? Dieu même pou- « vait-il jamais mieux rencontrer pour me séduire ? Par où « échapper ? où aller ? où me jeter, je ne dis pas pour trouver « rien de meilleur, mais quelque chose qui en approche ? « S'il faut périr, c'est par là que je veux périr ; il m'est « plus doux de nier Dieu que de l'accorder avec une trom- « perie si spécieuse et si entière : mais je l'ai approfondi, « je ne puis être athée ; je suis donc ramené et entraîné « dans ma Religion ; c'en est fait[1]. »

Nous sommes en repos sur cette conclusion pour nos lecteurs. Et toutefois nous ne pouvons les quitter là. Il faut les accompagner plus loin, et leur faire voir au moins le terme du voyage : après quoi nous les laisserons aller aux ins-

[1] La Bruyère, chap. *des Esprits forts*.

pirations de leur cœur et aux résolutions de leur volonté, nécessaires en définitive pour franchir cet espace qui reste encore au delà de la *conviction* jusques à la *foi.*

Encore donc quelques mots :

La compréhension absolue n'est pas nécessaire pour se mettre en mouvement vers la foi ; il suffit que dans ce qu'on comprend il y ait nécessité de croire. Alors, en effet, il y a raison de croire dans ce qu'on comprend, et mérite à croire dans ce qu'on ne comprend pas ; il y a foi raisonnable.

Ou plutôt il y a raison et mérite des deux côtés ; car il y a mérite même à comprendre, puisqu'on ne le peut sans s'y appliquer ; et il y a raison même à ne comprendre pas, puisque la Religion ne serait pas divine si nous pouvions en voir le fond.

Pour que le Christianisme soit vrai, c'est-à-dire divin, c'est-à-dire infini, il faut qu'il nous déborde, qu'il nous dépasse dans son objet. La lumière doit échapper aux extrémités, non par défaut de lumière, mais par défaut de vue, de telle sorte qu'un surcroît d'application et de pureté dans la vue amène un surcroît de vision et de clarté ; et c'est ce qui n'a lieu que dans le Christianisme, et ce qui explique cette diversité et cette mobilité des dispositions de l'esprit à son égard, selon qu'elles partent d'un fonds de volonté plus ou moins épuré.

C'est ce que nous avons éprouvé nous-même dans nos *Études;* car combien de fois, sous la persistance de notre regard, n'avons-nous pas vu la lumière se dégager des ombres du mystère, et les traits de la plus merveilleuse sagesse sortir de ses profondeurs? Cependant nous n'avons touché la borne d'aucun côté ; mais partout nous avons

laissé l'espace, l'infini, au delà de notre courte raison, c'est-à-dire le mystère. Nous aurions pu sans doute atteindre à un degré plus éminent d'intelligence, chacun pourra s'y exercer selon la mesure de ses forces; mais il serait contradictoire de faire de cette compréhension *absolue* la condition de la foi, et il faut savoir se résoudre à celle-ci par les raisons qu'on a déjà, dès lors qu'elles sont nécessaires et invincibles.

Car, en définitive, comme, à quelque point qu'on arrive, on doit trouver l'infini en incompréhensibilité, on doit savoir se borner soi-même, se contenter des raisons premières, et voir même une raison dernière de vérité dans cette absence de raison dernière qui est le propre de tout ce qui est divin.

D'ailleurs, comme quelqu'un l'a fort bien dit, *la raison ne donne le dernier mot de rien*. On peut dire avec autant de vérité qu'elle ne donne le premier mot de rien; les extrémités la fuient. Que donne-t-elle donc? Elle donne les raisons moyennes. C'est une entremetteuse qui unit les données du sens commun aux perceptions du sens intime, et qui, des prémisses à la conclusion du syllogisme, emprunte et rend toute sa force au sentiment. Aussi faut-il savoir la prendre et la quitter à temps; et c'est la suivre toujours que de savoir la quitter ainsi, parce qu'elle-même le reconnaît et le veut.

Mais si cela est vrai même dans les choses que nous appelons naturelles, combien cela doit-il l'être davantage dans ce qui touche à l'ordre surnaturel et divin?

C'est là surtout qu'il est vrai de dire que la raison ne saurait donner le dernier mot. Aussi arrive-t-il que ceux qui ne suivent qu'elle dans la recherche de la foi, quelque frappés, quelque saisis qu'ils aient été de la lumière de

la vérité, n'ont, en définitive, que la foi de l'esprit, c'est-à-dire un beau tissu, mais dont la trame, n'étant arrêtée par aucun nœud, est exposée à se défaire d'elle-même à chaque instant.

Que faut-il donc faire enfin pour croire, pour se reposer, pour avoir le dernier mot?

Le voici :

Un grand maître, Pascal, qui, quoi qu'on ait prétendu[1], a su faire la part de la raison, a dit, avec cette admirable justesse qui était chez lui autant le fruit de l'expérience que du génie :

« Il y a trois moyens de croire : *la raison*, la coutume, « l'inspiration. La Religion chrétienne, qui seule a la rai-« son, n'admet pas pour ses vrais enfants ceux qui croient « sans inspiration : *ce n'est pas qu'elle exclue la raison* et « la coutume, *au contraire;* mais il faut *ouvrir son esprit « aux preuves,* s'y confirmer par la coutume, et s'offrir par « les humiliations aux inspirations qui seules peuvent faire « le vrai et salutaire effet : *ut non evacuetur crux Christi*[2]. »

Tout le secret de la foi est dans ce peu de mots, écrits sous la dictée de l'expérience la plus générale et la plus constante, et dont il est, du reste, facile de faire sentir la justesse à l'esprit.

Il serait absurde de dire à un homme : « Commencez par croire. » Il répondrait avec raison : « Cela ne dépend pas de moi; et par ce chemin vous pourriez aussi bien me mener au fétichisme qu'au Christianisme. Faites-moi voir d'abord la vérité du Christianisme, et puis, cette vérité reconnue, je me mettrai en devoir de croire. »

Aussi Pascal met-il, en tête des éléments de la foi, LA

[1] M. Cousin, ses deux articles sur le *Scepticisme philosophique de Pascal.*

[2] PENSÉES, *Moyens d'arriver à la foi.* Édit. Faugère, t. II, p. 177.

RAISON; *il faut d'abord ouvrir son esprit aux preuves*, dit-il. C'est ce que nous avons fait dans nos *Études;* et nous croyons, pour notre compte, avoir échappé au reproche de *scepticisme*. Nous avons usé largement de la raison; peut-être même l'avons-nous fatiguée à cette moisson toujours renaissante de vérités et de preuves que le Christianisme lui a offertes.

Mais il faut reconnaître aussi, par tout ce que nous venons de dire ci-dessus, que la raison doit en définitive s'arrêter; que son exigence doit avoir un terme comme son pouvoir; et que, dans son intérêt propre, elle doit serrer, si j'ose ainsi dire, ses propres richesses, et les confier à la garde d'une puissance plus égale et plus continue. Cette puissance est la *coutume*, c'est-à-dire, la pratique extérieure de la vérité, qui non-seulement conserve mais confirme les découvertes de la raison.

Laissons encore parler Pascal, c'est-à-dire, le bon sens et l'expérience :

« Il ne faut pas nous méconnaître, nous sommes automate autant qu'esprit; et de là vient que l'instrument « par lequel la persuasion se fait n'est pas la seule démonstration. Combien y a-t-il peu de choses démontrées! « Les preuves ne convainquent que l'esprit. La coutume « fait nos preuves les plus fortes et les plus crues; elle « incline l'automate, qui entraîne l'esprit sans qu'il y « pense. Il faut avoir recours à elle *quand une fois l'esprit « a vu où est la vérité*, afin de nous abreuver et nous « teindre de cette créance qui nous échappe à toute heure; « car d'en avoir toujours les preuves présentes, c'est trop « d'affaire. Il faut acquérir une créance plus facile, qui est « celle de l'habitude; qui, sans violence, sans art, sans « argument, nous fait croire les choses et incline toutes

« nos puissances à cette croyance, en sorte que notre âme « y tombe naturellement. Quand on ne croit que par la « force de la conviction, et que l'automate est incliné à « croire le contraire, ce n'est pas assez. Il faut donc faire « croire nos deux pièces : l'esprit, par les raisons qu'il « suffit d'avoir vues une fois en sa vie; et l'automate, par « la coutume, et en ne lui permettant pas d'agir au con- « traire. *Inclina cor meum, Deus*[1]. »

Nous nous permettrons d'ajouter à cette belle page une observation : c'est que, quoi que nous fassions, nous sommes sujets de la coutume, et si ce n'est pas *pour*, c'est *contre* la Religion; et l'effet qui en résulte dans ce dernier cas est inévitablement de dissoudre la conviction rationnelle la plus robuste, par exemple, celle que nous venons de nous former; et voici comment. Cette conviction se compose de deux éléments : la force des preuves, qui nous porte à adhérer aux mystères; et la pénétration des mystères, qui fait cesser leur opposition apparente avec la raison, et y découvre, au contraire, des beautés de rapport qui la persuadent. Mais le travail d'esprit qui a produit ces deux éléments ne peut se continuer toujours; il va cesser, et la coutume des choses ordinaires de la vie, de nos vanités et de nos passions, agira toute seule. Alors que va-t-il en résulter? C'est que cette coutume va d'une part affaiblir l'impression des preuves, et de l'autre faire revivre l'opposition *apparente* des mystères avec la raison, par leur opposition *réelle* avec cette coutume, et, par ces deux effets qui s'entr'aident, dissoudre rapidement la conviction. Tan-

[1] PENSÉES, *Moyens d'arriver à la foi*. Édit. Faugère, t. II, p. 175. — « Cette méthode, dit le consciencieux éditeur de Pascal, d'arriver à la foi « par les pratiques extérieures, n'est pas nouvelle, et se trouve recommandée « par les maîtres de la théologie morale. »

dis que si à cette conviction acquise par l'étude vous faites succéder une coutume qui lui soit conforme, je veux dire la mise en pratique de cette même vérité mise en conviction, alors cette vérité deviendra de plus en plus familière : son accord avec la raison s'entretiendra, s'accroîtra par l'exercice ; la raison de croire devenant coutume, la coutume deviendra à son tour raison ; et il en sera des mystères de la Religion comme de ceux de la nature, que nous ne remarquons plus à force de les voir, et qui, non moins accablants en eux-mêmes que ceux de la Religion, n'en diffèrent que parce que l'habitude nous en voile la profondeur.

D'ailleurs, et ceci est décisif, entre les deux coutumes que nous sommes obligés de subir, celle de nos préjugés naturels et de nos passions, ou bien celle de l'exercice de la vérité chrétienne, quelle est la plus rationnelle, la plus logique, la plus sûre, si ce n'est celle-ci? Faire ce qu'on a reconnu être vrai, n'est-ce pas de toute conséquence? Entrer dans une voie de dégagement de nos passions, n'est-ce pas se donner la meilleure de toutes les précautions contre l'erreur, et ajouter la garantie de la vertu à celle de la vérité? Deux sources d'égarement sont en nous : l'ignorance et les passions. Par l'étude nous dissipons l'ignorance, et nous arrivons à la vue de la vérité ; mais si nous laissons subsister les passions, cette vue de la vérité ne tardera pas à s'obscurcir de nouveau, tandis que si nous les diminuons, elle s'accroîtra de cette diminution même ; et de là vient le rapport de la vertu et de la vérité, de la sainteté et de la foi dans les âmes. Travaillez donc, vous dirai-je encore avec Pascal, à vous convaincre de la vérité divine, non plus par l'augmentation des preuves, mais par la diminution de vos passions [1].

[1] « J'aurais bientôt quitté les plaisirs, disent-ils, si j'avais la foi. » Et moi

Ainsi s'accordent et se justifient les deux premiers moyens de croire : la raison et la coutume.

Enfin, le troisième moyen qui seul produit le vrai et salutaire effet, c'est l'*inspiration*, c'est-à-dire, l'infusion de la vérité même dans le cœur, par la soumission de celui-ci à la demander et à la recevoir à sa véritable source, qui est Dieu en Jésus-Christ et Jésus-Christ en son Église. La foi est Dieu sensible au cœur par la grâce, comme il est sensible à l'esprit par les raisons. On peut très-bien avoir la certitude de la vérité chrétienne sans la connaissance de ces raisons, lorsque Dieu même communique immédiatement cette vérité au cœur; et combien de chrétiens qui ne la connaissent que par cette voie, et qui en sont très-efficacement persuadés! Il faut même reconnaître que la Religion ne saurait être vraie et divine si elle n'agissait ainsi, parce qu'elle se doit à tous, et que la plupart ne peuvent se livrer à l'étude de ses preuves. Mais par là elle leur donne une preuve vivante de sa vérité, qui leur tient lieu de toutes les autres, et qui est accessible à tous, parce qu'elle ne dépend que de la volonté.

Par la même raison, toutes les autres preuves ne peuvent tenir lieu de celle-là, et les plus grands génies sont obligés de recevoir la foi comme les paysans. Sans doute les autres preuves sont bonnes; je dis plus, elles sont exigibles par l'intelligence capable de les étudier, parce que la vérité divine doit s'harmoniser avec toutes les capacités de notre nature; mais, quelles que soient ces capacités, comme

je vous dis : « Vous auriez bientôt la foi, si vous aviez quitté les plaisirs. » « Or, c'est à vous à commencer. Si je pouvais, je vous donnerais la foi. Je « ne puis le faire, ni, partant, éprouver la vérité de ce que vous dites. Mais « vous pouvez bien quitter les plaisirs, et éprouver si ce que je dis est vrai. » (*Pensées de Pascal*, édition Faugère, t. II, p. 181.)

le cœur aussi est une capacité qui doit être exercée, comme aux yeux de Dieu nous sommes tous égaux, comme enfin nous ne pouvons avoir naturellement avec lui qu'un rapport de soumission, et qu'il importe pour le rétablissement de l'ordre que ce rapport soit d'autant plus étroit que nous sommes plus portés à le méconnaître : par toutes ces raisons et bien d'autres, dans lesquelles il nous serait superflu d'entrer, la vraie foi est un don qu'il faut aller demander à Dieu, comme toute chétive créature doit demander à son Créateur : à genoux.

D'ailleurs, si la Religion chrétienne est vraie, comme nous en sommes convaincus, comme par tant et de si fortes preuves nous ne pouvons nous empêcher de le reconnaître, la conséquence nécessaire qui en résulte, c'est que Dieu a voulu se mettre en rapport plus particulier avec nous par le moyen de cette Religion; c'est qu'il y est en Jésus-Christ comme Jésus-Christ est dans ses Sacrements et dans son Église; qu'il y est réellement et spécialement; qu'il nous y attend les mains pleines de grâces, que nous ne pouvons obtenir par d'autre voie quand celle-ci nous est manifestée. Réfléchissez bien à cette rigoureuse conséquence : la Religion chrétienne est nécessairement vraie, donc Dieu y est pour moi comme il n'est nulle autre part; donc il m'y attend, et doit vouloir que j'aille l'y trouver; donc si j'y vais, j'éprouverai nécessairement sa présence d'une manière toute particulière, et qui devra confirmer par des effets surnaturels les raisons naturelles que j'ai déjà de croire en lui.

Et n'est-ce pas lui-même qui le dit? et n'entendez-vous pas sa voix qui vous appelle?

Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai[1]. *— Je suis la Lumière du monde* [2]

[1] Matth., II, 28.

celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie[1]. — *Je suis la Voie sans laquelle on ne peut aller, la Vérité sans laquelle on ne peut connaître, la Vie sans laquelle on ne peut vivre, et personne ne peut venir au Père que par moi : suivez-moi*[2]. — *Je suis la porte : celui qui passe par moi sera sauvé, et il sera introduit, et il entrera, et trouvera l'abondance des pâturages; car je suis venu pour qu'ils aient la vie, et pour qu'ils l'aient abondamment*[3]. — *Fixez-vous dans ma voie, et vous connaîtrez la Vérité, et la Vérité vous délivrera, et vous obtiendrez la vie éternelle*[4]. — *L'eau que je donne étanche la soif pour toujours, et devient dans celui qui la reçoit une source vive, dont le jet s'élance jusqu'à la vie éternelle*[5]. — *Vous dites : Je suis déjà riche et fortuné, et n'ai que faire de rien : ah! c'est que vous ne connaissez pas que vous êtes malheureux, et misérable, et pauvre, et aveugle, et nu. Je vous engage donc à acheter de moi de l'or éprouvé par le feu, pour que vous soyez fait riche*[6]. — *A celui qui saura se vaincre pour venir à moi, je réserve une manne cachée que nul ne connaît, sinon celui qui la reçoit*[7]. — *Venez donc, venez voir et goûter combien le Seigneur est doux*[8].

Et maintenant allez éprouver par vous-même la vérité de toutes ces promesses, dont tant de gages vous ont été déjà donnés! Venu de si loin jusqu'au seuil de la foi, vous n'avez plus qu'à le franchir d'un pas généreux, pour être initié à toutes ses merveilles. Vous n'avez vu jusqu'ici que ce qui doit être; vous verrez ce qui est, l'Être même de la Vérité, la Vérité vivante. Vous la posséderez, elle vous

[1] Joan, VIII, 12. — [2] Matth., IX, 6; Joan., XIV, 6. — [3] Joan., X, 9, 10.
[4] Joan., VIII, 32. — [5] Joan., IV, 13, 14. — [6] Apoc., III, 17, 18.
[7] Apoc., II, 17. — [8] Ps. XXXIII, 9.

possédera; et dans ce réciproque embrassement vous vous direz avec transport : « C'est bien elle! » Et avec elle vous aurez en un seul tout la paix, la joie, la force, la liberté, la vie, la véritable et souveraine vie!!! Qu'ai-je fait de vous en tant parler! et que n'ai-je pu, sans tous ces raisonnements, vous communiquer seulement une goutte de son essence, de cette suave essence qu'elle se plaît elle-même à répandre dans les cœurs qui lui sont soumis! Comme vous auriez été vite persuadé, et ravi à toutes vos incertitudes!!! Mais elle a voulu, pour l'exercice nécessaire de notre liberté, se réserver elle-même le privilége de cette ineffable communication, et que nul ne connût cette *manne cachée* que celui qui la reçoit, et qui mérite de la recevoir par la victoire. Il suffit que vous ne puissiez vous y refuser en raison, pour que vous soyez obligé de vous y soumettre. Votre résistance ne serait plus légitime, parce qu'elle ne partirait plus que de cette portion mauvaise de nous-même qui conspire secrètement contre la Vérité, en retarde tant qu'elle peut la conviction, lui survit même après qu'elle est acquise, et dont l'immolation est le propre mérite et le suprême devoir de la foi.

Maintenant tout est dit. La Vérité vous a donné assez de gages d'elle-même dans cette multitude d'aperçus et de preuves par lesquels elle a convaincu votre esprit. C'est à votre tour de lui en donner désormais qui exercent envers elle le zèle et la sincérité de votre cœur; et bientôt vous entrerez dans cet état si désiré de la foi chrétienne, où tous les gages entre Dieu et l'âme disparaissent dans la plénitude et la réalité de la possession.

CHAPITRE X.

ÉPILOGUE.

Le roi Darius[1] donna un jour un grand repas à tous ses familiers et à tous les magistrats mèdes et perses, ainsi qu'à tous les dignitaires, gouverneurs, conseillers et préfets qui relevaient de son empire, depuis l'Inde jusques en Éthiopie, ce qui comprenait cent vingt provinces. Et quand ils eurent bu et mangé, et qu'ils s'en furent retournés, le roi Darius monta dans son appartement, se mit sur sa couche, et dormit. Pendant son sommeil, trois jeunes hommes de ses gardes du corps se dirent l'un à l'autre : « Que chacun de nous propose un proverbe pour voir qui le soutiendra le mieux au gré du roi, et celui-là aura de lui de grands dons : il sera vêtu de belle pourpre, il aura une coupe d'or, un lit enrichi d'or, un char aux freins d'or, une tiare de fin lin, et un collier parera son cou; il aura la seconde place après Darius pour sa sagesse, et le roi l'appellera mon cousin. » Alors chacun d'eux écrivit son proverbe et le signa, puis ils glissèrent les trois billets sous l'oreiller du roi, et se dirent : « Quand le roi sera levé, nous lui donnerons nos écrits, et celui, quel qu'il soit des trois, que le roi et les magistrats de la Perse trouveront avoir été

[1] Ce que nous allons rapporter est pris du *troisième* livre d'Esdras, qui est réputé apocryphe par l'Église, et comme tel ne se trouve pas dans les Bibles ordinaires. En le retirant à notre foi, l'Église ne l'a cependant pas interdit à nos respects ; les Pères s'en sont servis plusieurs fois, et il est encore reçu comme canonique chez les Grecs.

le plus sage dans son déduit, celui-là aura la victoire, ainsi qu'il est convenu. »

Or, l'un avait écrit : « Le vin est fort. »

L'autre avait écrit : « Le roi est plus fort. »

Le troisième avait écrit : « Les femmes sont les plus fortes; mais par-dessus toutes choses domine la Vérité. »

Le roi s'étant levé, ils prirent leurs écrits et les lui donnèrent. Il les lut. Alors il convoqua ses magistrats et ses ministres, ses préteurs et ses préfets, en grand conseil. Quand ils furent tous assis, il fut donné lecture des écrits, puis le roi dit : « Appelez ces jeunes gens, pour qu'ils viennent soutenir devant nous leurs thèses. » Ils furent introduits, et le premier, qui avait avancé la force du vin, commença. Il fit ressortir la puissance de cette liqueur, qui abat les grands, qui réjouit les petits, fait radoter les sages, fait oublier les liens les plus chers, et met le fer à la main entre les frères. Quand il eut ainsi parlé, il se tut. Le second prit ensuite la parole, et se mit à vanter la puissance d'un roi; il représenta les hommes commandant à toute la nature, et au-dessus d'eux le roi, qui les domine et les fait marcher. D'un mot, il les lance dans les périls de la guerre; ils renversent tout, tuent et se font tuer, et le fruit de la victoire revient au roi. Pendant ce temps, d'autres labourent et moissonnent, et c'est encore pour apporter le tribut de leur sueur au roi. Seul, le roi n'a qu'à dire, Tuez! ils tuent : Pardonnez! ils pardonnent : Frappez! ils frappent : Exterminez! ils exterminent : Édifiez! ils édifient : Abattez! ils abattent : Plantez! ils plantent. Et tout le peuple, jusqu'aux puissants, l'écoute. Puis il s'assied pour manger, et boit et dort; mais ceux-ci font la garde à son entour, et ne s'en peuvent point encore aller à leurs affaires, liés qu'ils sont par la volonté du roi. Comment

donc ne reconnaîtrait-on pas dans le roi ce qu'il y a de plus fort? Ayant ainsi dit, il se tut.

Le troisième, qui avait à parler des femmes et de la Vérité (c'était Zorobabel), s'avance à son tour, et dit :

« Les femmes n'ont-elles point engéndré le roi et tout son peuple? Ne sont-ce pas elles qui ont nourri ceux qui ont planté les vignes d'où vient le vin? Ce sont elles qui distribuent la gloire aux hommes, et qui font les vêtements dont ils se parent. Ils ne peuvent s'en séparer. S'ils sont occupés à amasser de l'or, de l'argent, tout ce qu'il y a de plus précieux, ils n'ont qu'à voir une femme élégante et belle, et, délaissant toutes ces choses, ils attachent leurs yeux sur elle et la regardent à bouche ouverte, la convoitant plus que tout leur or. L'homme abandonne le père qui l'a nourri et la terre où il est né, pour aller s'unir à la femme. Et il récrée son âme avec elle, et n'a plus souvenance de père, ni de mère, ni du pays. Mais quoi! faut-il vous apprendre que les femmes vous possèdent? et ne le savez-vous pas à vos dépens? L'homme prend un glaive, va sur les chemins commettre des larcins et des homicides, traverse les mers, affronte la dent des bêtes, voyage dans l'horreur des ténèbres; et quand il a fait ses larcins, ses tromperies et ses rapines, il les apporte à son aimée. Combien ont été faits insensés à cause de leurs femmes, et se sont mis en servitude à leur sujet! combien ont péri et se sont égorgés! combien ont péché pour elles! Le roi est grand en sa puissance sans doute, car toutes les contrées redoutent de le toucher : cependant j'ai vu la fille de Bezacis, compagne de ce roi superbe, assise à ses côtés, enlever le sacré diadème de la tête du monarque, le mettre sur la sienne, et lui taper le visage de la main : et à tout cela lui la regardait ébahi, riant si elle riait, et si elle se courrouçait, la

flattant jusqu'à ce qu'il fût rentré en grâce. O hommes! reconnaissez-le donc, les femmes sont les plus fortes. »

A ce moment du discours le roi et ses conseillers se mirent à se regarder les uns les autres; mais le jeune orateur reprit aussitôt ce qu'il avait à dire sur la Vérité.

« O hommes! poursuivit-il, les femmes sont sans doute les plus fortes, la terre aussi est grande, haut est le ciel, et le cours léger du soleil en fait le tour et revient à son point dans le rapide espace d'une journée. Mais, au-dessus de toutes ces choses, plus magnifique est Celui qui les a faites, et sa Vérité, grande et forte plus que tout. Toute la terre invoque la Vérité, le ciel la bénit; toutes les créatures se meuvent pour elle, et tremblent de sa crainte. En elle rien de mauvais. Le vin est mauvais, le roi mauvais, les femmes mauvaises, tous les enfants des hommes mauvais; mauvaises sont toutes leurs œuvres; et comme il n'y a point de vérité en eux, ils périront dans leur iniquité. Mais la Vérité subsiste et se renforce éternellement; elle vit et demeure aux siècles des siècles. Il n'y a pas auprès d'elle acception de personnes, ni aucune distinction; mais ce qui est juste, elle le rend à tous, bons et méchants, et tous trouvent grâce dans ses œuvres. Et il n'y a dans son jugement rien de mauvais, mais la force, le règne, la puissance et la majesté des âges. Béni soit-il le Dieu de Vérité! »

Et il cessa de parler, et toute la multitude s'écria, disant : « La Vérité est la plus grande et la plus forte!!! »

Alors le roi lui dit : « Tu n'as qu'à demander ce que tu voudras, outre les dons qui sont convenus, et tu l'auras en récompense de ta sagesse; je te ferai seoir près de moi, et t'appellerai mon cousin. »

Mais il dit au roi : « Je ne te demande pour récompense

qu'une chose : c'est que tu te ressouviennes du vœu que tu as fait en prenant le sceptre, de réédifier Jérusalem et de relever son temple, et que tu veuilles bien, ô Majesté, en ordonner l'exécution! »

A ces mots, le roi Darius se levant le baisa, et écrivit aussitôt à tous ses préposés pour rendre la liberté aux Juifs, et leur faciliter le retour dans leur patrie, et la reconstruction de leur ville et de leur autel.

Et leur jeune libérateur s'en alla; et, levant la face vers les hauteurs de Jérusalem, il bénit le Roi du ciel, et dit : « De toi vient la victoire, de toi viennent la sagesse et la clarté, et je ne suis que ton pauvre serviteur. Sois béni, ô toi qui m'as donné la sagesse! Je te confesserai toujours, ô Seigneur, Dieu de nos pères! »

Et nous aussi, au milieu des diverses séductions qui se disputent les cœurs des hommes, puissions-nous avoir fait prévaloir l'excellence de la Vérité, et obtenu qu'ils relèvent enfin son temple, qui est la foi en Jésus-Christ! Puissions-nous avoir jeté nous-même les premiers fondements de cette foi chez les uns, l'avoir accrue chez d'autres, complétée et raffermie chez plusieurs, et contribué par là quelque peu à cette rénovation sociale dont les matériaux sont remués aujourd'hui par tant de mains, dont le pressentiment fait battre tant de cœurs, et dont Dieu seul conduit et dispose l'ouvrage, comme lui seul en sera la fin! Heureux si, par notre dévouement à cette sainte cause, nous n'avons pas passé inutile sur la terre, et si nous y avons acquitté notre tâche de Catholique et de Français!! Tels sont nos vœux, nos paroles dernières, à ce moment, pour nous

solennel, où nous allons nous détacher de ces *Études*, et poser cette plume que depuis quatre ans nous n'avons pas quittée, et qui souvent fut pesante à nos doigts. Que si, comme il a été dit que même un verre d'eau froide aurait sa récompense, il nous en est dû une pour ce verre d'eau de la Vérité donné à nos frères, celle que nous demanderions ne serait pas le renom d'auteur, les complaisances d'un journal, les ovations d'une académie, la faveur des grands, rien, en un mot, de cette gloire humaine au-dessus de nos mérites, au-dessous de nos désirs ; non! Mais que le Principe de nos travaux en devienne le prix! que la Vérité couronne en nous ses propres dons! Et, sans nous flatter d'un rapprochement que rien ne justifie, sinon le zèle de la même cause, puissions-nous obtenir ce que l'Ange de l'École demandait, lorsqu'il répondit à cette question de Jésus-Christ, *Tu as bien écrit de moi, Thomas : que veux-tu pour ta récompense?* — VOUS SEUL, SEIGNEUR [1]!!!

[1] *Bene de me scripsisti, Thoma : quam ergo mercedem accipies?* — *Non aliam, Domine, nisi te ipsum.* (Leçon du Bréviaire romain, *Office de S. Thomas d'Aquin*).

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

DÉCLARATION DE L'AUTEUR.

En écrivant sur les matières les plus profondes du dogme catholique, je n'ai pas dû oublier que j'étais homme sujet à l'erreur, laïque, et sans caractère doctoral pour traiter ces hautes vérités : aussi, dès le premier moment où j'ai pris la plume, j'ai eu constamment le regard fixé sur la doctrine de l'Église, et, l'écoutant, j'ai écouté attentivement Jésus-Christ, pour ne rien dire qui fût contraire à sa parole. Je ne sache pas m'en être sensiblement écarté; sinon je désavouerais sur-le-champ tout ce qui dans cet écrit ne lui serait pas conforme. Toutefois, comme je puis m'abuser dans cette confiance même, je déclare, ici, soumettre mon livre tout entier au jugement du Saint-Siége, souscrire à l'avance à toutes ses décisions, et protester, sans réserve, de mon inviolable adhésion à son enseignement.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

TROISIÈME PARTIE.

PREUVES EXTRINSÈQUES.

BT 75 .N53 1855 v.4 SMC
Nicolas, Auguste,
Etudes philosophiques sur le
christianisme 47231636

